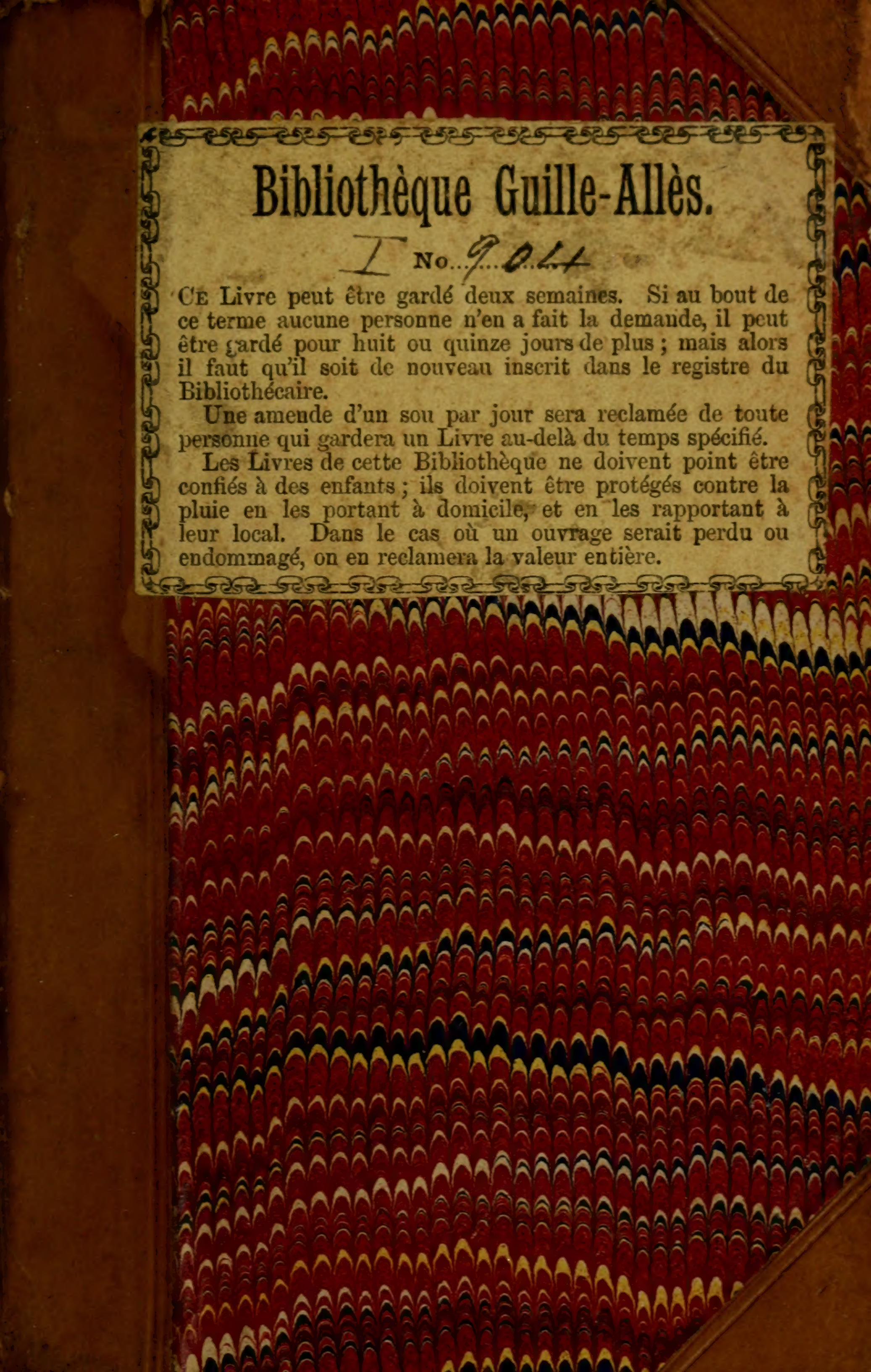
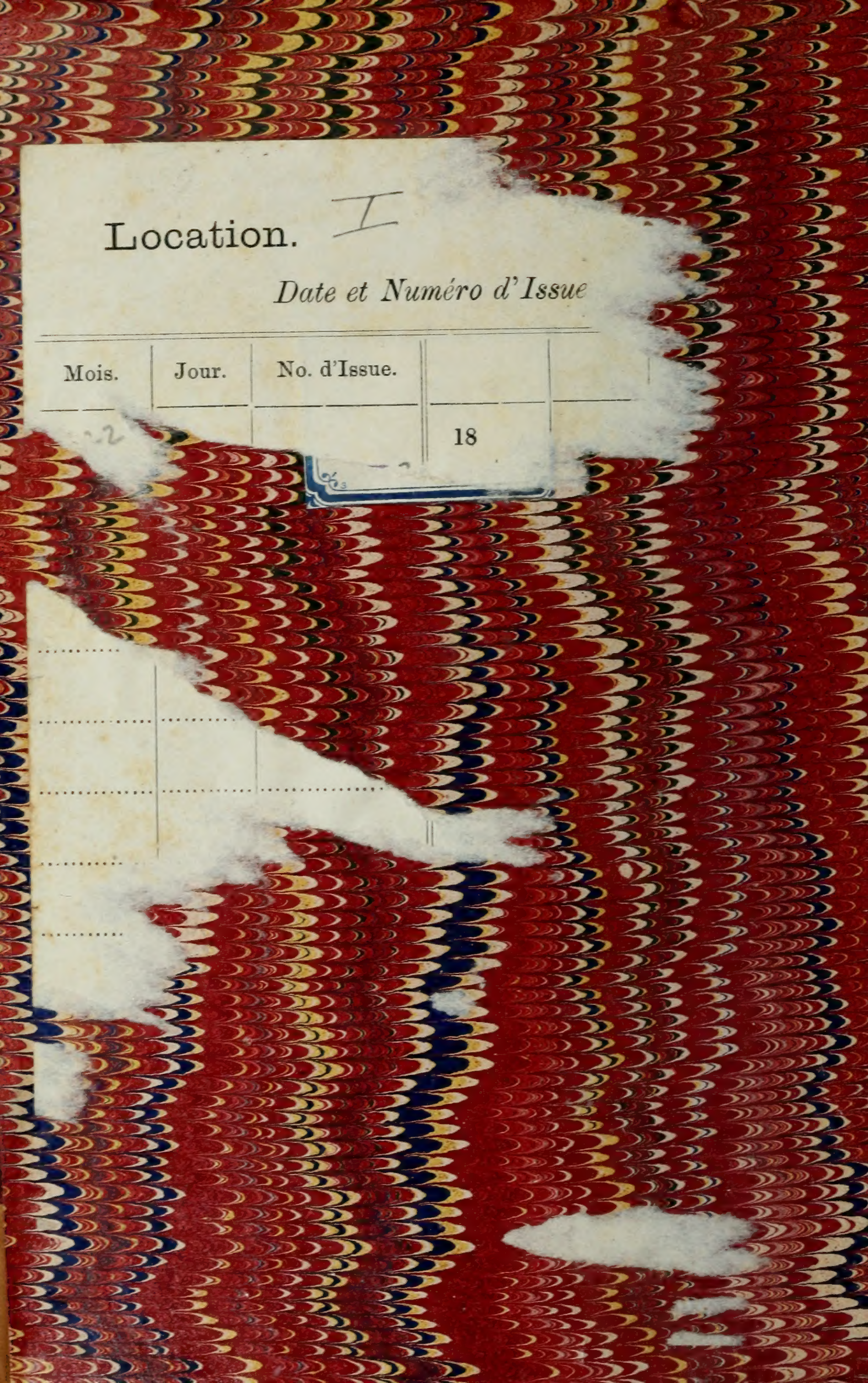


Bibliothèque Guille-Allès.
I No. 9.0.4.4
Ce Livre peut être gardé deux semaines. Si au bout de ce terme aucune personne n'en a fait la demande, il peut être gardé pour huit ou quinze jours de plus ; mais alors il faut qu'il soit de nouveau inscrit dans le registre du Bibliothécaire.
Une amende d'un sou par jour sera reclamée de toute personne qui gardera un Livre au-delà du temps spécifié.
Les Livres de cette Bibliothèque ne doivent point être confiés à des enfants ; ils doivent être protégés contre la pluie en les portant à domicile, et en les rapportant à leur local. Dans le cas où un ouvrage serait perdu ou endommagé, on en reclamera la valeur entière.



Location. I
Date et Numéro d'Issue
Mois.
Jour.
No. d'Issue.
18



2 VOLS
1840
£12-

THÉATRE

DE

SCHILLER.

Bibliothèque-Charpentier.

OUVRAGES PUBLIÉS.

Œuvres du comte Xavier de Maistre, 1 vol.	3 50
Eugénie Grandet, par Balzac, 1 vol.	3 50
De l'Allemagne, par madame de Staël, 1 vol.	3 50
Œuvres choisies de Benjamin Constant, 1 vol.	3 50
Scènes de la Vie privée, par Balzac, 2 séries. Prix de chaque.	3 50
Delphine, par madame de Staël, 1 vol.	3 50
Œuvres de la comtesse de Souza, 1 vol.	3 50
Le Lys dans la Vallée, par Balzac, 1 vol.	3 50
Le Vicaire de Wakefield, trad. en français, par mad. L. Belloc, 1 vol.	3 50
La Recherche de l'Absolu, par Balzac, 1 vol.	3 50
Œuvres de Jean Racine, 1 vol.	3 50
Scènes de la Vie parisienne, par Balzac, 2 séries. Prix de chaque.	3 50
Volupté, par Sainte-Beuve, 1 vol.	3 50
Physiologie du Goût, par Brillat-Savarin, 1 vol.	3 50
Corinne, par madame de Staël.	3 50
Le Médecin de Campagne, par Balzac, 1 vol.	3 50
Obermann, par de Senancour, 1 vol.	3 50
Le Père Goriot, par Balzac, 1 vol.	3 50
Théâtre de Goethe, trad. en français, 1 vol.	3 50
Scènes de la Vie de Province, par Balzac, 2 séries. Prix de chaque.	3 50
Manon Lescaut, par l'abbé Prévost, 1 vol.	3 50
Histoire des Treize, par Balzac, 1 vol.	3 50
Poésies complètes d'André Chénier, 1 vol.	3 50
César Birotteau, par Balzac, 1 vol.	3 50
Valérie, par madame de Krudner, 1 vol.	3 50
La Peau de Chagrin, par Balzac, 1 vol.	3 50
Les Fiancés, par Manzoni, trad. en français, 1 vol.	3 50
Physiologie du Mariage, par Balzac, 1 vol.	3 50
La Messiade, de Klopstock, trad. en français, 1 vol.	3 50
Mémoires d'Alfieri, par lui-même, trad. par M. A. de Latour, 1 vol.	3 50
Poésies complètes de Sainte-Beuve, 1 vol.	3 50
Romans de Charles Nodier, 1 vol.	3 50
Nouvelles de Charles Nodier, 1 vol.	3 50
Poésies complètes d'Alfred de Musset, 1 vol.	3 50
Poésies de Millevoye, 1 vol.	3 50
Comédies et Proverbes, par Alfred de Musset, 1 vol.	3 50
Siècle de Louis XIV, par Voltaire, 1 vol.	3 50
Werther, et *Hermann et Dorothée*, par Goethe, trad. 1 vol.	3 50
Messéniennes, de Casimir Delavigne, 1 vol.	3 50
Le Koran, traduction nouvelle par Kasimirsky, 1 vol.	3 50
Contes de Charles Nodier, 1 vol.	3 50
Silvio Pellico (Prisons et *Devoirs)*, trad. par A. de Latour, 1 vol.	3 50
Théâtre de Casimir Delavigne, 3 séries. Prix de chaque.	3 50
La Confession d'un Enfant du Siècle, par A. de Musset, 1 vol.	3 50
Œuvres de Rabelais, nouvelle édition, 1 vol.	3 50
Les deux Faust de Goethe, trad. par H. Blaze, 1 vol.	3 50
De l'Éducation des Mères de Famille, par Aimé Martin, 1 vol.	3 50
Moralistes anciens (Entretiens de Socrate. — Pensées de Marc-Aurèle. — Manuel d'Épictète), 1 vol.	3 50
Œuvres complètes de Lord Byron, 4 séries. Prix de chaque.	3 50
Histoire générale des Voyages, trad. de l'anglais, 3 séries. Prix de chaque.	3 50
Histoire de Thucydide, trad. par Levesque, 1 vol.	3 50
Morale de Jésus-Christ et des Apôtres. 1 vol.	3 50
Diogène Laërce. Vies des Philosophes de l'Antiquité, 1 vol.	3 50

Chaque ouvrage en un seul volume.

Chaque volume ou série : 3 fr. 50 c.

Imprimé par Béthune et Plon, rue de Vaugirard, 36.

THÉATRE

DE

SCHILLER,

TRADUCTION NOUVELLE,

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES,

PAR M. X. MARMIER.

PREMIÈRE SÉRIE.

Les Brigands.

Fiesque.

L'Intrigue et l'Amour.

Don Carlos.

Marie Stuart.

PARIS,

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

29, RUE DE SEINE.

1840.

NOTICE

SUR SCHILLER.

Jean-Christophe-Frédéric Schiller naquit le 11 novembre 1759 *, à Marbach, jolie petite ville du Wurtemberg, située sur une hauteur qui domine le Necker. Une tradition populaire raconte que, sur la colline où s'élève aujourd'hui cette cité riante, on n'apercevait autrefois qu'une épaisse forêt habitée par un géant, par une divinité vivante du paganisme, Mars ou Bacchus**. « C'était aussi un géant, dit le biographe allemand de Schiller, un géant de la poésie qui venait de naître dans ce lieu consacré déjà par les croyances superstitieuses du peuple; mais ses yeux s'ouvrirent à la lumière dans une humble demeure, dans la maison de son aïeul maternel George Kodweis, qui avait perdu dans une inondation du Necker la meilleure partie de son petit bien, et qui exerçait alors l'état de boulanger : les premières émotions du poète furent celles d'une condition obscure, souvent troublée par l'inquiétude des besoins matériels. »

Son père, Jean-Gaspard Schiller, était entré à l'âge de vingt-deux ans dans un régiment de hussards en qualité de chirurgien-barbier. Il parvint dans l'espace de trois ans au grade de sous-officier, fut licencié à la paix d'Aix-la Chapelle en 1748, et se maria en 1749. Lorsque la guerre de sept ans éclata, il demanda à reprendre du service, et fut admis dans le régiment du prince Louis de Wurtemberg avec le grade d'adjudant. Une maladie contagieuse ayant atteint ce régiment en Bohême, le père de Schiller revint à son premier état de médecin. Il administrait des remèdes aux malades, et, dans son zèle tout chrétien, remplissait en même temps auprès d'eux les devoirs de prêtre. Il leur faisait réciter leurs prières, et les encourageait dans leurs souffrances par ses exhortations et par le chant des psaumes. De la Bohême il passa avec un autre régiment

* D'après son acte de baptême, vérifié par G. Schwab.

** De là vient le nom de la ville, Marbach (ruisseau de Mars).

dans la Hesse et la Thuringe ; puis, à la fin de la guerre, il se retira à Louisbourg, et s'y livra à des travaux d'agriculture. Peu de temps après, le duc Charles de Wurtemberg lui confia l'inspection des jardins qu'il venait de faire établir près de Stuttgardt, autour du riant château qu'il appelait sa *Solitude*. Ce fut là que Gaspard, revêtu du titre de major, estimé du prince, heureux des devoirs qu'il avait à remplir, termina dans une douce aisance une vie qui avait été souvent flottante et souvent traversée par d'amères inquiétudes. C'était un homme d'une nature ferme, sévère et un peu rude, mais d'un esprit droit, actif et surtout essentiellement pratique. Il avait fait lui-même en grande partie son éducation, et il a écrit sur la culture des arbres et des jardins des livres qui ne sont pas sans mérite. Quand son fils vint au monde, il le prit dans ses bras, et l'élevant vers le ciel : « Dieu tout-puissant, s'écria-t-il, accorde les lumières de l'esprit à cet enfant, supplée par ta grâce à l'éducation que je ne pourrai lui donner. » Il vécut assez pour jouir des succès littéraires de son fils, dont il avait, dans sa pauvreté, salué la naissance avec une joie mêlée d'une tendre sollicitude. Un heureux jour pour le vieillard était celui où il apprenait qu'on devait imprimer à Stuttgardt un nouvel ouvrage de son cher Frédéric. Le digne homme s'en allait aussitôt chez l'éditeur, prenait le manuscrit d'une main tremblante, et le lisait avec une vive émotion. Pour mieux comprendre l'esprit de ces compositions poétiques, il abandonnait ses livres sur l'agriculture et lisait des œuvres de littérature, d'histoire et de critique. L'amour paternel lui ouvrait un nouveau monde d'idées où jamais auparavant son âme simple et peu rêveuse n'avait pénétré. De chirurgien il était devenu jardinier ; sur la fin de sa vie, de jardinier il se faisait littérateur. Il mourut en 1796. La lettre que Frédéric écrivit à sa mère, en apprenant que son père n'était plus, est le plus bel hommage rendu à sa mémoire. « Quand même, dit-il, je ne songerais pas à tout ce que mon bon père a été pour moi et pour nous tous, je ne pourrais, sans une douloureuse émotion, penser à la fin de cette vie laborieuse et utile, si pleine de droiture et d'honneur. Non, en vérité, ce n'est pas une petite chose que de rester si fidèle à soi-même pendant une longue et pénible existence, et de quitter le monde, à l'âge de soixante-treize ans, avec un cœur aussi pur et aussi candide. Que ne puis-je, au prix de toutes ses douleurs, finir ma vie aussi innocemment qu'il a fini la sienne! car la vie est une rude épreuve, et les avantages que la Providence m'a accordés sur lui sont autant de dons périlleux pour le cœur et la vraie tranquillité. Notre père est heureux à présent, nous devons tous le suivre. Jamais son image ne s'effacera

de notre cœur, et le regret que nous cause sa perte ne peut que nous lier plus intimement l'un à l'autre. »

La mère de Schiller, Élisabeth Kodweis, était une femme d'une nature tendre et pieuse, qui tempérait par la sérénité de son esprit et la douceur de ses manières ce qu'il y avait de trop rude et de trop inflexible dans le caractère de son mari. Jeune, elle manifestait un vif penchant pour la poésie et la musique. La pauvreté de ses parents ne leur permit pas de lui donner une éducation qui répondît à ces dispositions; mais elle recherchait avec avidité tout ce qui pouvait entretenir en elle le sentiment poétique, et ses compagnes la regardaient comme une jeune fille enthousiaste et rêveuse. On a conservé d'elle quelques vers qu'elle adressait à son mari, le jour du huitième anniversaire de leur mariage. Traduits dans une autre langue, ces vers ne peuvent être regardés que comme l'expression bien simple d'une pensée assez commune; mais, dans l'original, ils sont remarquables par la facture de la strophe et l'harmonie du rhythme. « Oh! si j'avais, dit-elle, trouvé dans la vallée des *vergissmeinnitch* et des roses, je t'aurais tressé avec ces fleurs, pour cette année, une couronne plus belle encore que celle du jour de notre mariage.

» Je m'afflige de voir le froid empire du nord. Chaque petite fleur se glace au sein de la terre refroidie; mais ce qui ne se glace pas, c'est mon cœur aimant, qui est à toi, qui partage avec toi les joies et les douleurs. »

Nul doute, dit M. G. Schwab, qui le premier a cité ces vers, que Schiller ne dût le sentiment de la forme poétique à sa mère et aux livres choisis dont elle faisait sa lecture habituelle. — Il lui devait aussi les dispositions pieuses qui, dès ses plus jeunes années, se manifestèrent en lui. Jusqu'à l'âge de quatre ans, il resta avec elle à Marbach; son père était alors retenu à l'armée par la guerre de sept ans, et la pauvre mère soignait avec une touchante tendresse l'enfant qui était venu au monde avec une constitution délicate, et qui souvent tombait malade. En 1763, Gaspard Schiller rentra dans sa patrie; deux ans après, il alla occuper à Lorch, sur la frontière du Wurtemberg, le poste de capitaine de recrutement. Ce fut là que Frédéric commença ses études. Un digne pasteur, nommé Moser, lui enseigna les éléments du grec et du latin *. Sa mère, qui, deux années auparavant, lui avait appris à lire et à écrire, continuait en même temps ses douces leçons. Tantôt elle lui racon-

* C'est sans doute pour rendre hommage à son premier maître que Schiller a donné le nom de Moser au pasteur qui figure dans *les Brigands*.

tait une histoire biblique que l'enfant écoutait avec une religieuse émotion ; tantôt elle savait le distraire par une de ces naïves et charmantes traditions dont le peuple allemand a si bien gardé la mémoire ; tantôt enfin elle lui faisait lire les plus beaux passages de ses poètes favoris, les vers solennels de la *Messiade,* dont les trois premiers chants venaient de paraître, les cantiques de Gherard, les fables de Gellert. Quelquefois aussi elle remontait avec lui vers une époque plus reculée, et lui faisait faire, pour ainsi dire, un cours de littérature, en lui apprenant à connaître les poètes d'une autre école, en lui indiquant leurs qualités et leurs défauts. Il n'est pas rare de trouver en Allemagne des femmes d'une condition obscure qui, n'ayant jamais reçu que les plus simples éléments d'instruction, se développent elles-mêmes dans le cours de leur vie paisible et retirée, et parviennent, par la lecture, à se former le goût, à acquérir des connaissances littéraires étendues, d'autant plus douces à observer qu'elles sont presque toujours alliées à une grande modestie, et complètement dégagées de toute prétention et de toute pédanterie. La mère de Schiller était une de ces femmes. Les dieux du foyer domestique lui avaient révélé dans les heures de repos du dimanche, dans les veillées de l'hiver, l'aimable savoir que d'autres vont inutilement chercher dans l'ambitieux travail des écoles.

Tandis que les leçons classiques du prêtre et les enseignements maternels exerçaient ainsi de bonne heure l'intelligence du jeune Frédéric, l'amour de la nature, cette source adorable de tant de nobles pensées, de tant de salutaires émotions, s'éveillait dans son cœur. Des riantes et fraîches vallées du Necker qui entourent la jolie ville de Marbach, il se trouvait tout-à-coup transporté dans une contrée d'un aspect sévère et imposant. Le village de Lorch est bâti au bord d'une plaine silencieuse entourée de pins, au pied d'une colline parsemée de grands arbres au feuillage sombre et couronnée par les murs d'un cloître. Derrière cette colline s'élève une chaîne de montagnes qui donnent à ce romantique paysage un caractère grandiose, et dans le cloître sont les tombeaux des Hohenstaufen. L'histoire d'une époque féconde en traditions poétiques, en traditions chevaleresques, l'histoire d'une race héroïque, ardente, glorieuse, non moins célèbre par ses revers que par ses succès, était là à côté d'une nature agreste et primitive. Quel vaste champ pour une jeune imagination qui commençait à prendre l'essor ! Frédéric aimait à errer sous le mélancolique ombrage de ces forêts de sapins, à gravir au sommet de la colline, à s'asseoir pensif au pied des murs du cloître. Son âme se dilatait dans ces émotions intimes et charmantes, inconnues de tous ceux qui n'ont jamais habité que l'en-

ceinte des villes, dans ce bonheur de voir et d'admirer tout ce que l'enfant, avec sa naïve spontanéité d'impressions, comprend bien mieux que l'homme avec sa réflexion et son esprit d'analyse, toutes ces grandes et riantes images d'un beau jour qui se lève sur la montagne, d'une vallée qui s'épanouit comme une corbeille de fleurs aux rayons du soleil, et ce jeu d'ombre et de lumière qui tour à tour voile ou éclaire les profondeurs de la forêt, et cette vie mystérieuse des plantes qui s'élèvent jusque sur les flancs décharnés du roc sauvage, et ces milliers d'êtres qui tourbillonnent dans l'air, flottent sur les eaux, se baignent dans une goutte de rosée ou s'égarent sur un brin d'herbe.

Souvent aussi, le père de Frédéric le conduisait dans le camp où il devait se rendre à différentes époques pour assister aux manœuvres, ou dans quelque vieux château des environs dont il lui racontait l'histoire, et chacune de ces excursions était pour l'enfant une source abondante de souvenirs. Les émotions de l'enfance ont des suites infinies. Pareilles à ces ruisseaux limpides de la Suisse qui coulent inaperçus sous des touffes de gazon et des rameaux d'arbres, elles poursuivent discrètement leurs cours au dedans de notre âme, elles se cachent sous nos préoccupations nouvelles; mais un mot échappé au hasard, un son fugitif, un point de vue accidentel les dévoile par un charme soudain, les fait revivre à nos yeux, et nous replace sous leur empire. Qui sait si l'histoire dramatique des Hohenstaufen, racontée à Schiller sur le tombeau même de cette famille de chevaliers et d'empereurs, n'imprima pas de bonne heure à son insu une tendance particulière à son esprit, et si les sensations qu'il puisa tout jeune dans son ardent amour pour la nature n'agirent pas plus tard sur sa destinée. « Oh! qu'on est bien ici! s'écriait-il un jour qu'il se trouvait seul avec un de ses camarades dans la forêt de Lorch. Je renoncerais volontiers à tout ce que je possède, plutôt qu'à la joie que j'éprouve sous ces beaux arbres verts. » Au même instant, comme pour sanctionner son vœu, un pauvre enfant s'avance couvert de haillons et courbé sous le poids d'un lourd fagot. Frédéric court à lui, le regarde avec une tendre pitié, et lui donne tout ce qu'il a dans ses poches, jusqu'à une vieille monnaie d'argent dont son père lui avait fait cadeau le jour anniversaire de sa naissance.

Une autre fois il était sorti par une chaude journée d'été. Vers le soir, des nuages épais s'amoncèlent dans le ciel, l'éclair luit, la tempête éclate, et Frédéric ne paraît pas. Ses parents alarmés courent de côté et d'autre à sa poursuite, et son père le trouve tranquillement assis sur l'un des arbres les plus élevés de la colline. — Que

fais-tu donc là, s'écrie-t-il, malheureux enfant? — Je voulais savoir, répond Frédéric, d'où venait le feu du ciel.

Toutes ces émotions d'une vie passée dans les champs ou au foyer de famille, toutes ces études faites sous la direction de sa mère ou du pasteur Moser, s'alliaient en lui à un vif sentiment de religion et de piété. Déjà, quand on l'interrogeait sur ce qu'il deviendrait un jour, il déclarait qu'il se ferait prêtre, et, dans son ardeur enfantine pour l'état sacerdotal, il lui arrivait souvent de monter sur une chaise, le corps enveloppé d'un tablier en guise de surplis, et de faire sur un texte de la Bible des sermons auxquels il voulait qu'on prêtât une sérieuse attention, et qui, s'il faut en croire les biographes allemands, ne manquaient pas d'une certaine logique.

Cependant la position de ses parents était alors fort pénible et devenait de jour en jour plus intolérable. En sa qualité d'officier de recrutement, son père devait recevoir chaque mois une solde de 19 florins (environ 47 francs), et, pendant trois années de suite, il ne toucha pas un denier de ce modique traitement. Pour pouvoir subsister, il vendit pièce par pièce son petit patrimoine, il invoqua l'assistance de ses parents et amis; mais enfin, hors d'état de soutenir plus long-temps cette situation, il s'adressa directement au grand-duc, qui, ayant reconnu la validité de ses titres, le fit incorporer dans la garnison de Louisbourg, et lui fit remettre l'arriéré de sa solde. A Louisbourg, Frédéric fut placé sous la direction d'un professeur de latin nommé Jahn, homme dur et froid, qui le premier lui fit sentir les rigueurs d'une vie de discipline et l'amertume du fruit scolastique. De joyeux et confiant qu'il était dans son heureuse retraite de Lorch, l'enfant devint, sous la férule de ce nouveau maître, timide et contraint. Toutefois il faisait des progrès assez notables; il désirait toujours devenir prêtre, et il subissait régulièrement les examens imposés à ceux qui voulaient quitter le gymnase pour entrer dans les écoles spéciales de théologie. En 1769, à la suite d'un de ces examens, il fut noté ainsi : *Puer bonæ spei, quem nihil impedit quominus inter potentes hujus anni recipiatur.*

Ce fut à Louisbourg que Schiller assista, pour la première fois, à une représentation théâtrale. On jouait un de ces fades opéras mythologiques imités de ceux de Versailles; mais l'éclat des décorations, le costume des acteurs, la musique, produisirent sur l'enfant, qui jamais n'avait rien imaginé de semblable, une profonde impression. Dès ce moment, il abandonna ses jeux habituels pour dresser un théâtre où il faisait, comme Goethe, mouvoir des marionnettes. C'est de Louisbourg aussi que date sa première inspiration poétique. Un jour qu'il avait récité plus couramment encore que de

coutume sa leçon de catéchisme, son maître lui donna deux kreuzers (un peu moins de deux sols). Un de ses camarades reçut la même récompense. Fiers de leurs succès, riches de leur petit trésor, tous deux se réunirent comme des hommes dignes de marcher ensemble, associèrent leur fortune et résolurent d'aller gaiement la dépenser dans une ferme. Ils arrivent au hameau voisin, ils montrent leurs quatre kreuzers et demandent du lait; mais le fermier ne jugea point à propos de se déranger pour une telle somme, et les renvoya impitoyablement. Ils continuent leur route, ils entrent dans une autre maison, où on leur sert du lait et des fruits en abondance. En retournant à Louisbourg, les deux enfants s'arrêtèrent sur une colline d'où l'on apercevait les deux fermes où ils avaient passé. Là, dans le sentiment de sa déception et de sa reconnaissance, le jeune Frédéric, étendant la main, prononça en stances cadencées une imprécation sur la demeure où leur prière avait été rejetée, et bénit celle où ils avaient reçu l'hospitalité.

En 1770, Gaspard Schiller fut nommé inspecteur du château de *Solitude* et quitta Louisbourg. L'enfant resta dans la maison de Jahn. Ce fut pour lui un douloureux changement. Jusque-là sa vie s'était écoulée doucement au foyer de famille, et son cœur s'était ouvert avec amour aux enseignements de sa mère. Il se trouva dès-lors assujetti à la volonté d'un maître rude et impérieux, qui accompagnait ses leçons d'invectives et lui apprenait le catéchisme à coups de fouet. Sa seule consolation était d'aller de temps à autre voir ses parents dans leur nouvelle demeure. Il continuait à se préparer à l'étude de la théologie et espérait bientôt entrer dans une école spéciale. La volonté du grand-duc en disposa autrement. Il venait de fonder une sorte d'académie militaire. Pour la peupler de sujets distingués, il fit prendre des renseignements sur les élèves des gymnases; Jahn lui indiqua le jeune Frédéric, et le duc voulut l'avoir. Cette disposition du prince surprit douloureusement le digne Gaspard et sa femme, qui avaient destiné leur enfant à l'état ecclésiastique, et qui se réjouissaient de le voir bientôt suivre cette carrière. Mais le souverain avait parlé, il fallait obéir; Frédéric entra à l'académie de Charles (*Karls akademie*).

Pour faire mieux comprendre la nouvelle position de Schiller, et les événements qui en furent la suite, il est nécessaire d'expliquer la nature et l'organisation de cette école. Ce n'était d'abord qu'un établissement d'éducation bien restreint, destiné à recevoir quinze pauvres enfants de soldats qui apprenaient la musique et la danse pour être ensuite employés dans la chapelle ou dans les ballets de la cour. Le duc Charles transporta cet établissement à Stuttgardt, et

en fit une vaste institution où l'enseignement devait s'étendre, si l'on excepte la théologie, à toutes les branches des connaissances humaines. On lui donna alors le titre d'académie, et elle fut ouverte aux étrangers. L'esprit aristocratique et militaire qui avait présidé à la fondation de cette école éclatait dans tout l'ensemble de son organisation et dans le moindre de ses réglements. Les jeunes gens admis dans cet établissement étaient divisés en deux classes : les fils de nobles ou d'officiers, et les fils de bourgeois ou de soldats. Les premiers portaient le titre de *cavaliers*, les autres celui d'*élèves*. La première classe était en grande partie destinée à l'état militaire, la seconde aux beaux-arts et aux arts mécaniques. Toute cette école était conduite comme un régiment : les maîtres d'études étaient sergents, les professeurs officiers, et le gouverneur était colonel. Tous les exercices se faisaient au son de la trompette et du tambour; les élèves, rangés sur deux lignes, marchaient par file à droite ou par file à gauche, et se rendaient ainsi à la salle d'étude, à la récréation, au dortoir. Les réglements étaient sévères et les punitions rudes : pour la moindre infraction à la discipline, on infligeait les coups de plat d'épée, la schlague, et il n'était pas rare d'entendre prononcer l'arrêt du châtiment avec cette terrible formule : Que l'élève soit battu jusqu'à ce que le sang vienne * !

Les mêmes ordonnances qui prescrivaient jusque dans les plus petits détails les mesures de subordination réglaient aussi le costume des élèves. Ceux de la seconde classe n'étaient pas astreints à de grands frais de toilette; mais ceux de la première portaient un habit bleu clair, avec le collet, les revers et les parements de pluche noire, des culottes blanches, un petit chapeau à trois cornes, deux papillotes de chaque côté et une fausse queue d'une longueur déterminée par les réglements. Il y avait en outre un autre costume pour les jours de fête, et, dans les grandes parades, les élèves de la seconde classe devaient tous être en uniforme comme les cavaliers. Le prince attachait la plus grande importance à ce ridicule costume. On rapporte qu'un jour, en parlant d'un élève dans l'incroyable dialecte mêlé de français et d'allemand qui régnait alors dans les cours d'Allemagne, il lui rendit ce singulier témoignage de satisfaction : « Je déclare que M.... est le meilleur élève de l'établissement pour la *conduite* comme pour la *vergette.* »

En sa qualité de fils d'officier, Schiller fut admis dans la première classe. Il avait le corps maigre et élancé, le cou et les bras longs, les jambes arquées, le visage pâle, parsemé, comme celui de sa

* G. Schwab, *Schillers Leben*, pag. 30.

mère, de taches de rousseur, le nez fin et alongé, les lèvres minces, le contour des yeux un peu enflammé, et les cheveux tirant sur le roux. Plus tard, quand sa physionomie eut pris un caractère déterminé, on admirait l'expression touchante de son regard, la noblesse de son front, le mouvement énergique de ses lèvres; mais alors il n'était rien moins que beau et élégant. Qu'on se représente l'étrange aspect qu'il devait avoir avec ses cheveux roux et ses jambes effilées, portant un petit chapeau, une queue et des papillotes. Ce n'était là toutefois qu'un des moindres désagréments de sa nouvelle situation. Ce qu'il y eut de douloureux, de cruel pour lui, enfant de la nature, élève chéri d'une mère intelligente et pleine de bonté, ce fut de se voir placé sous le joug de cette discipline militaire, soumis à la baguette d'un sergent, condamné, sous peine d'une rude punition, à ne pas s'écarter d'une ligne des leçons qui lui étaient prescrites, obligé d'avoir recours à la ruse, à la dissimulation, pour écrire une lettre à un ami, ou lire un autre livre que ses livres d'étude. Toute sa nature de jeune homme libre, poétique, enthousiaste, se révolta contre ce régime rigoureux et pédantesque. Son imagination, grossissant encore tout ce qui choquait ou fatiguait sa pensée, donna le nom d'esclavage à ce que d'autres n'auraient peut-être appelé qu'une rigide contrainte, et dès ce moment il amassa dans son cœur cette haine profonde de la servitude qu'il a si souvent et si énergiquement exprimée dans ses drames. Six mois après son entrée à l'école, il écrivait au fils du pasteur Moser, qui était devenu son ami, et lui racontait d'un ton douloureux à quelles lois il était assujetti. Quelques mois plus tard, il lui dit : « Tu crois que je suis enchaîné à cette sotte routine que nos inspecteurs regardent comme une honorable méthode? Non; aussi long-temps que mon esprit pourra prendre l'essor, nuls liens ne le feront fléchir. Pour l'homme libre, l'image seule de l'esclavage est un odieux aspect; et il devrait regarder patiemment les chaînes qu'on lui forge!... O Charles, le monde que nous portons dans notre cœur est tout autre que le monde réel! Nous connaissions l'idéal et non pas le positif. Souvent je me révolte quand je me vois menacé d'une punition pour un fait dont tout mon être atteste l'innocence. »

Tout en souffrant amèrement du genre de vie qu'il menait à l'école, Schiller étudiait avec zèle, et faisait de rapides progrès dans l'étude du français, de la géographie, de l'histoire et surtout de la philosophie; il n'en était pas de même de la jurisprudence qui devait être sa partie spéciale. Il était, sous ce rapport, en arrière de tous ses camarades, et ses professeurs en droit n'avaient de lui qu'une très-médiocre opinion; mais le duc, plus clairvoyant,

l'avait deviné : Laissez-le aller, disait-il, on en fera quelque chose.

Frédéric suivait depuis environ un an les cours de jurisprudence, lorsque le duc, qui examinait sans cesse et attentivement l'état de son académie, reconnut que le nombre des élèves en droit était hors de proportion avec celui des autres facultés. Il essaya de le diminuer, et, par suite de cette nouvelle disposition, engagea les parents de Schiller à faire étudier la médecine à leur fils. Ils reçurent à regret cette invitation, car la jurisprudence leur offrait une perspective plus brillante que la médecine, mais ils étaient dans la dépendance absolue du prince, et ils obéirent; Frédéric partageait leurs regrets et leurs préventions. Cependant il ne tarda pas à apporter dans ses nouveaux devoirs un zèle et une application qu'il n'avait jamais manifestés dans l'étude du droit. Il commençait à pressentir sa destinée de poète dramatique, et il lui semblait que la physique, la physiologie, l'anatomie, ne lui seraient pas inutiles pour la conception de ses tragédies. Plus tard, il disait aussi que le poète devait avoir, en dehors de ses travaux favoris, une science spéciale, une carrière à suivre, n'importe laquelle. « Je crains depuis long-temps, écrivait-il à un de ses amis, et non pas sans raison, que mon feu poétique ne s'éteigne, si la poésie doit être mon unique moyen de subsistance, tandis qu'elle aura pour moi sans cesse de nouveaux attraits, si elle ne devient pas une obligation, si je ne lui consacre que des heures choisies. Alors toute ma force et mon enthousiasme seront appliqués à la poésie, et j'espère que ma passion pour l'art se prolongera pendant tout le cours de ma vie. »

Animé par cet espoir, séduit par la pensée qu'une contrainte passagère lui serait par la suite d'un grand secours, il résolut de consacrer exclusivement toutes ses heures de travail, toutes ses pensées à la médecine, jusqu'à ce qu'il eût acquis dans cette science une assez grande habileté pour pouvoir la mettre en pratique. Aussi, ne tarda-t-il pas à se distinguer entre tous ses condisciples, et il écrivit à deux années de distance deux thèses, l'une sur la physiologie, l'autre sur les rapports de la nature animale avec la nature morale de l'homme, qui, toutes deux, lui firent beaucoup d'honneur.

Mais, en se promettant de se dévouer sans réserve à la médecine, le jeune étudiant s'exagérait à lui-même sa propre force. Enfant, il avait été conduit par sa mère dans le monde poétique, il avait respiré l'air de ces régions enchantées, il avait vu s'ouvrir devant lui ces horizons dorés de la pensée humaine. Toutes ces images vivaient encore dans son esprit, et, à chaque instant, la lecture d'un livre, l'entretien d'un ami les faisaient reparaître à ses yeux plus éclatantes

et plus belles. Quelle que fût la rigidité du cordon militaire établi autour de l'académie, les élèves n'étaient pourtant pas tellement retranchés de la vie sociale, qu'ils n'entendissent parler d'un livre nouveau, d'un succès littéraire. En dépit des officiers et des sergents, ces livres étaient introduits dans l'enceinte classique, on les lisait à la dérobée, on les cachait aux regards des surveillants sous quelque estimable traité de droit ou de médecine, et ils passaient de main en main. C'était le temps où la littérature allemande brisait ses vieilles chaînes et sortait de sa route craintive et routinière pour s'élancer dans l'immense espace qu'elle devait parcourir avec éclat. Du fond de leur école, où ils étaient renfermés comme dans un cloître, les jeunes disciples de la science pressentaient une nouvelle ère et en recherchaient avidement tous les indices. Schiller, qui connaissait déjà les poètes d'un autre temps, lut avec d'autant plus de fruit les productions récentes, car alors il s'établissait dans son esprit une comparaison entre l'époque ancienne et l'époque naissante, et, en voyant d'où l'on était parti, il comprenait mieux où l'on pouvait aller. *Goetz de Berlichingen* et *Werther*, qui venaient de paraître, produisirent sur lui une vive impression ; les œuvres de critique et les drames de Lessing furent une de ses études favorites. Un jour, il entendit réciter à un de ses professeurs un passage de Shakespeare, et ce passage l'ébranla jusqu'au fond de l'âme. Dès lors, il n'eut point de repos qu'il ne se fût procuré les œuvres complètes du poète anglais. Un de ses amis lui donna la traduction de Wieland; il la lut avec avidité, et la relut encore, et y revint sans cesse. Ses amis disent qu'elle agit puissamment sur lui, et décida de sa vocation. Le jugement qu'il portait plus tard sur ce grand poète est curieux à noter. « Lorsque, tout jeune encore, j'appris, dit-il, à connaître Shakespeare, je fus révolté de la froideur, de l'insensibilité qui lui permettent de plaisanter au milieu du plus grand enthousiasme. Habitué par l'étude des nouveaux poètes à chercher de prime-abord le poète dans ses œuvres, à rencontrer son cœur, a réfléchir conjointement avec lui sur le sujet qu'il traite, c'était pour moi une chose insupportable de ne pouvoir ici le saisir nulle part : il était déjà depuis plusieurs années l'objet de mon admiration, de mes études, et je n'aimais pas encore son individualité. Dans ce temps-là, je n'étais pas encore capable de comprendre la nature de première main. »

Outre ces œuvres de poète, Schiller lisait aussi assidument qu'il le pouvait des livres d'histoire, entre autres Plutarque, des livres de philosophie, et il étudiait sa langue dans la traduction de la Bible de Luther, cet admirable monument de la langue allemande.

Ainsi, toujours séduit par l'attrait des idées poétiques et détourné à chaque instant des études spéciales qui lui étaient prescrites, Schiller finit par vouloir aussi prendre part à cette vie littéraire qui lui apparaissait de loin, à travers les barrières de l'école, comme une vaste et riante contrée à travers les fenêtres d'une prison. Il s'associa avec quelques-uns de ses camarades qui avaient les mêmes penchants que lui, et ils formèrent une sorte de concile académique où l'on discutait gravement sur les questions d'art et de poésie et sur les titres réels des écrivains les plus illustres. Dans leur jeune et naïve ambition, les membres de ce petit congrès n'aspiraient à rien moins qu'à sortir de l'école avec des œuvres qui étonneraient le monde. L'un d'eux devait écrire un roman à la *Werther*, un autre un drame larmoyant, un troisième une tragédie chevaleresque dans le genre de *Goetz de Berlichingen*. Quant à Schiller, il cherchait un sujet de pièce dramatique, et il disait parfois en riant qu'il donnerait bien son dernier habit et sa dernière chemise pour le trouver. Il crut le découvrir dans le récit du suicide d'un étudiant, et écrivit un drame intitulé *l'Étudiant de Nassau*, dont il n'est rien resté. Plus tard il en fit un autre, dont Cosme de Médicis était le principal personnage, et qui a été détruit comme le premier. Ses amis disent qu'il y avait là plusieurs scènes vraiment dramatiques et des passages très-remarquables.

Tout en composant ainsi des plans de tragédie, Schiller s'essayait dans un autre genre. La plus ancienne composition qui nous ait été conservée de lui est une ode intitulée *le Soir*. C'est une œuvre de souvenir plutôt que d'inspiration première, une sorte de rapsodie écrite sous l'impression des lectures favorites du poète. Le rédacteur du *Magasin Souabe* la jugea pourtant digne d'être publiée, et y ajouta une note ainsi conçue : « L'auteur de ces vers est un jeune homme de seize ans. Il nous semble qu'il a déjà lu de bons auteurs, et qu'il pourra avoir avec le temps *os magna sonaturum.* »

En 1777, une seconde pièce de Schiller fut publiée dans le même recueil, et suivie de cette observation du rédacteur : « Ces vers sont d'un jeune homme qui lit tout en vue de Klopstock, et ne voit et ne sent que par lui. Nous ne voulons pas étouffer son ardeur, mais la modérer. Il y a dans cette pièce des non-sens, de l'obscurité et des images outrées. Si l'auteur parvient à se corriger de ces défauts, il pourra avoir une place assez distinguée et faire honneur à sa patrie. »

Il est de fait qu'il y avait dans cette nouvelle composition moins d'originalité encore que dans la première. C'était, pour le fond comme pour la forme, une imitation servile de Klopstock. « Dans

ce temps-là, dit plus tard Schiller, j'étais encore un esclave de Klopstock. » Du reste, la manière même dont il travaillait à cette époque n'annonçait guère avec quelle facilité il écrirait un jour. « Qu'on ne s'imagine pas, dit un de ses amis, que ses premières poésies fussent le fruit d'une imagination toujours riche et toujours abondante, ou l'inspiration d'une muse amie. Non pas vraiment. Ce ne fut qu'après avoir long-temps recueilli et classé ses impressions, après avoir amassé des remarques, des idées, des images, après maint essai avorté et anéanti, qu'il parvint, à peu près vers l'année 1777, à s'élever assez haut pour que des juges clairvoyants pressentissent en lui le poète futur, plutôt cependant d'après des observations assez minimes que d'après des œuvres importantes. »

Cependant toutes ces études en dehors des devoirs classiques, la surveillance rigoureuse exercée par les maîtres, la punition qui suivait de près la menace, ne faisaient que rendre plus odieux à Schiller le séjour de l'école. Une fois il avait projeté sérieusement de s'enfuir; mais la crainte que le mécontentement du duc ne rejaillit sur ses parents le retint, et il resta. Il resta pour être sans cesse en lutte avec lui-même, pour subir ce rude combat des désirs de l'âme aux prises avec la nécessité matérielle. S'il voulait lire un autre livre que ceux qui étaient prescrits par les réglements, il fallait qu'il se réfugiât dans le coin le plus obscur de sa chambre à coucher, qu'il se cachât dans le jardin, derrière un arbre. Pour pouvoir écrire ses vers, il en était de même; pour les communiquer à ses camarades, il en était de même aussi. Quelquefois il feignait d'être malade. Alors il lui était permis d'avoir le soir une lampe près de son lit, et je laisse à penser quelle joie c'était pour le pauvre étudiant altéré de science et de poésie de pouvoir lire à son aise, et sans crainte d'être arrêté aux plus beaux passages, ses livres favoris. Mais tous ces innocents artifices d'une jeune âme contrainte et arrêtée dans ses penchants échouaient encore devant l'incessante surveillance d'un maître d'études. Un jour un des camarades de Schiller le trouva assis tout seul dans sa chambre et pleurant; on venait de lui enlever son Shakespeare et tous ses autres livres de littérature.

Ce fut dans les sentiments de révolte, de colère, de résignation forcée où le jetaient sans cesse les habitudes de l'école qu'il écrivit ses *Brigands*. Le fait principal était emprunté au *Magasin Souabe*, qui racontait l'histoire d'un vieillard délivré par le fils qu'il avait repoussé loin de lui. Chaque scène de ce drame terrible était le résultat d'une imagination ardente péniblement réprimée, d'un sentiment de haine profond pour toute espèce de contrainte, de servi-

tude, d'une foule d'idées étranges, exagérées, sur l'état d'une société où il n'avait jamais vécu, et d'un génie puissant qui devinait une partie des choses qu'il n'avait jamais éprouvées, et donnait à celles qu'il rêvait la vie, le mouvement, la réalité. Cinq à six ans après, l'auteur, examinant avec plus de calme cette première œuvre de jeunesse, expliquait parfaitement les dispositions d'esprit dans lesquelles il la composa. Nous ne pouvons mieux faire que de citer ses propres paroles. « J'écris, dit-il, comme un citoyen du monde qui n'est au service d'aucun prince. J'ai de bonne heure perdu ma patrie pour l'échanger contre le vaste monde que je ne connaissais que par les verres d'un télescope. Une erreur de la nature m'a condamné à être poète dans le lieu même de ma naissance. Le penchant pour la poésie blessait les lois de l'établissement où j'étais élevé, et contrariait les plans de son fondateur. Pendant huit années, mon enthousiasme a été en lutte avec les réglements militaires; la passion pour la poésie est ardente et forte, comme le premier amour : ce qui devait l'étouffer ne fit que lui donner plus d'ardeur. Pour échapper à la situation qui me torturait, mon cœur s'élança vers un monde idéal. Mais je ne connaissais pas le monde réel, dont j'étais séparé par des barrières de fer; je ne connaissais pas les hommes, car les quatre cents créatures qui m'entouraient n'étaient qu'une même créature, une fidèle copie d'un seul et même modèle, dont la nature plastique se dégageait solennellement. Je ne connaissais pas le libre penchant d'un être qui s'abandonne à lui-même, car un seul penchant a mûri en moi, et celui-là je ne veux pas le nommer à présent. Chaque autre force de volonté s'assoupissait, tandis que celle-là se développait convulsivement. Chaque particularité, chaque image entraînante de la nature si riche et si variée se perdaient dans le mouvement uniforme de l'organisation à laquelle j'étais soumis. Je ne connaissais pas le beau sexe, car on entre, dans l'établissement où j'étais enfermé, avant que les femmes soient intéressantes, et l'on en sort quand elles cessent de l'être. Dans cette ignorance des hommes et de la destinée des hommes, la ligne de démarcation entre l'ange et le démon devait nécessairement échapper à mon pinceau. Il devait produire un monstre, qui par bonheur n'a jamais existé dans le monde, et que je voudrais seulement perpétuer comme l'exemple d'une création enfantée par l'alliance monstrueuse de la subordination et du génie. Je veux parler des *Brigands*. Cette pièce a paru. Le monde moral tout entier accuse l'auteur d'avoir offensé sa majesté. Le climat sous lequel cette œuvre a reçu le jour est sa seule justification. De toutes les innombrables récriminations soulevées par les *Brigands*, une seule me touche : c'est que j'ai osé

peindre les hommes deux années avant d'en avoir rencontré aucun *. »

Cette pièce fut écrite à la dérobée comme les autres essais de Schiller, et lue par fragments à ses amis, qui l'accueillirent avec enthousiasme. Elle était terminée quand l'auteur quitta l'école pour entrer dans le régiment Ange en qualité de chirurgien. Il avait alors vingt-un ans.

Sa nouvelle position n'était rien moins que brillante. Ses appointements ne s'élevaient pas à plus de 18 florins (45 francs) par mois. Il était astreint à une régularité de service très-rigide; il fallait en outre qu'il assistât aux revues, aux parades, et il faisait une assez triste figure avec son uniforme prussien, ses cheveux roulés de chaque côté et sa longue queue. Mais pour la première fois il entrait dans ce monde qu'il avait si souvent appelé de tous ses vœux ; il était libre, et le premier usage qu'il fit de sa liberté effraya ceux qui l'aimaient. Affranchi tout-à-coup de la rude contrainte qu'il avait subie pendant tant d'années, il se laissa prendre aux premières séductions de la vie. Il passa avec l'emportement de sa nature fougueuse d'un extrême à l'autre, de la servitude à la licence. Par malheur pour lui, il demeurait avec un jeune lieutenant dont le cœur était depuis long-temps vicié par une conduite fort irréguliere. Cet homme n'eut pas de peine à s'emparer de l'esprit inexpérimenté de Schiller, et il exerça sur lui une fatale influence. Dans la même maison demeurait la veuve d'un officier qui n'était plus ni jeune ni jolie, et dont la réputation était en outre fort équivoque. Mais c'était la première femme que le poète rencontrait sur sa route, une réalité à la suite d'un long rêve, une image vivante après tant d'images vagues et indécises qui avaient passé comme des ombres fugitives dans sa pensée. Schiller se prosterna à ses pieds dans toute la ferveur d'un premier amour, l'adora et la chanta. Ce fut elle à qui il donna le nom de Laure ; c'était à elle qu'il adressait ces odes rêveuses et idéales où les grandes images de la destinée humaine et de la nature se mêlent à l'expression enthousiaste de l'amour. Si cette femme comprit et apprécia une telle exaltation, c'est ce que nous ne saurions dire. A en croire le témoignage des amis de Schiller, ce premier amour était purement platonique et fut toujours contenu dans les bornes du respect.

L'entraînement funeste, les folles dissipations du jeune chirurgien furent heureusement de courte durée. Près de cette belle et dangereuse ville de Stuttgardt qui, comme une courtisane, attirait

* *Rheinische Thalia* (1784).

dans ses perfides séductions l'âme candide et crédule de Schiller, s'élevait la douce retraite de *Solitude*. Près des écueils où il avait lancé témérairement sa barque fragile, était le foyer de famille avec la tendre remontrance et le doux enseignement de l'amour maternel. Ce fut là ce qui le sauva. Il s'était jeté avec impétuosité au-devant de toutes les émotions dont il était altéré. Quelques jours de calme passés au milieu des siens, l'aspect d'une vie simple et pleine de joies sans trouble, de désirs sans remords, amortirent son ardeur et lui firent voir le péril auquel il s'était livré. Il s'éloigna des relations blâmables qu'il avait formées, et rentra dans la ligne de ses devoirs.

Cependant ces quelques mois passés dans le tourbillon du monde avaient dérangé l'état de ses finances, et il faut avouer qu'un budget de 45 francs par mois n'est pas difficile à mettre en désordre. Schiller tenait en réserve son drame; c'était la pierre de touche qu'il voulait employer pour essayer la véritable valeur de son génie. C'était là-dessus aussi qu'il comptait pour réparer les brèches faites à son modique revenu. « Si le poète souabe Standlin, écrivait-il à un de ses amis, reçoit pour ses vers un ducat par feuille, ne puis-je pas en espérer autant pour une tragédie? Au-dessus de cent florins, le reste est à toi. »

Cent florins pour cette grande œuvre du jeune poète! En vérité, la demande était modeste. Ses amis qui, depuis le temps qu'ils avaient passé avec lui à l'école, étaient habitués à le regarder avec une haute considération, et qui étaient bien plus que lui charmés de son drame, l'engagèrent vivement à le mettre au jour, et voulurent coopérer à la publication. L'un d'eux en fit une analyse détaillée; un autre dessina comme symbole de ce drame de colère un lion en fureur avec cette devise : *In tyrannos*. Mais, quand Schiller en vint à chercher un éditeur, il éprouva toutes les angoisses et toutes les agitations d'un pauvre auteur dont le nom ignoré n'offre encore aucune garantie aux spéculateurs. Au lieu de recevoir cent florins de sa pièce, il fut obligé de la faire lui-même imprimer à ses frais. Un de ses amis lui servit de caution pour cent cinquante florins, et *les Brigands* parurent imprimés en vieux caractères sur un mauvais papier gris. Schiller en envoya quelques exemplaires au libraire Schwann, de Mannheim, en le priant de vouloir bien chercher à répandre l'ouvrage. Et quelle ne fut pas la joie du poète, lorsqu'un jour il reçut une lettre de Schwann qui lui annonçait qu'il avait montré ce drame au baron Dalberg, directeur du théâtre de Mannheim, et que Dalberg désirait le faire représenter, si l'auteur voulait en modifier certains passages! C'é-

tait là un résultat que Schiller n'avait pas osé espérer, un résultat d'autant plus heureux, que le théâtre de Mannheim, habilement dirigé et possédant des acteurs tels que Bock et Iffland, passait alors pour un des premiers théâtres de l'Allemagne.

Schiller entra immédiatement en correspondance avec Dalberg, qui lui indiqua plusieurs scènes à changer, et diverses nuances de caractère à adoucir. Après maint essai et mainte correction, la pièce fut agréée, et l'on convint de part et d'autre de la faire jouer prochainement.

En même temps que Schiller travaillait ainsi à réformer son drame, il préparait l'*Anthologie poétique*, qui fut publiée en 1782. C'était un recueil de différentes poésies lyriques, composées pour la plupart par des jeunes gens : celles de Schiller étaient signées de diverses initiales; elles sont aujourd'hui extrêmement rares, et nous ne les avons jamais lues; mais les critiques allemands s'accordent à les représenter comme des compositions de fort peu de valeur, et l'auteur lui-même les a condamnées, en les retranchant de ses œuvres complètes.

Le 13 janvier de la même année, on lisait au coin des rues de Mannheim une affiche portant en gros caractère : *Les Brigands, drame en cinq actes, arrangé pour la scène par M. Schiller.* Dalberg avait fait joindre à cette annonce une longue explication, dans le genre de celle que les acteurs des mystères prononçaient jadis sur la scène pour faire comprendre au public la marche des événements et la moralité de la pièce. La représentation de ce drame, annoncée depuis long-temps, avait attiré à Mannheim un nombreux concours de spectateurs. De Heidelberg, de Francfort, de Mayence, de toutes les villes voisines, les curieux arrivèrent à pied, à cheval, en voiture. Dès le matin, les avenues du théâtre étaient occupées par la foule. La représentation devait commencer à cinq heures et finir à dix.

Schiller avait demandé la permission de venir à Mannheim, mais elle lui fut refusée, et on lui dit même assez sèchement qu'il eût à s'occuper davantage de ses devoirs de médecin, s'il ne voulait attirer sur lui des mesures de rigueur. Cette menace ne pouvait l'effrayer dans une circonstauce aussi importante : il partit en secret, assista à la représentation de son drame, qui fut fort bien joué, entendit les applaudissements de la foule, et s'en revint enivré de son succès.

L'impression produite par sa pièce se propageait de ville en ville; de toutes parts, son nom était répété par la foule, son œuvre était le sujet de tous les entretiens. Bientôt l'Allemagne fut inon-

dée d'une quantité de drames dont les héros étaient d'aimables voleurs de grands chemins, et l'on découvrit à Leipzig une association de jeunes gens qui avaient formé le projet de se retirer dans les forêts de la Bohême, pour y exercer le noble métier de brigands. En même temps Schiller vit arriver chez lui cette nuée d'oisifs et de curieux qui courent de ville en ville à la recherche d'une distraction, et pensent ennoblir leur désœuvrement en contemplant une célébrité. Chaque jour, il recevait une nouvelle visite : tantôt c'était un élégant touriste qui voulait retracer dans les salons la figure, les manières, le costume du jeune poète; tantôt c'était une femme sentimentale qui criait à l'injustice, à la cruauté du sort, en voyant la pauvre chambre et le misérable mobilier de celui qui savait si bien faire couler de douces larmes.

Si ces hommages stériles flattaient la vanité de Schiller, il devait bientôt les expier. Déjà *les Brigands* lui avaient imposé le fardeau d'une dette qu'il ne savait comment acquitter. L'édition entière était vendue, mais les bénéfices étaient pour le libraire. La publication de l'*Anthologie* venait d'accroître encore cette dette, et ce qu'il y avait de plus triste, c'est que le grand-duc, de qui Schiller dépendait entièrement ainsi que sa famille, n'avait été frappé, dans toute la rumeur produite par l'apparition des *Brigands*, que du reproche d'immoralité adressé à cette pièce. Des hommes malveillants lui firent entendre aussi qu'elle renfermait plusieurs allusions offensantes à l'état de sa cour. Schiller l'avait déjà mécontenté par une ode écrite sur la mort d'un officier. Deux lignes fort innocentes des *Brigands* firent éclater son humeur. Au second acte, Spiegelberg, en racontant ses prouesses, dit à un de ses camarades : « Va dans le pays des Grisons, c'est l'Athènes actuelle des filous. » Un Grison écrivit à ce sujet un violent article dans le *Correspondant de Hambourg*. Un nommé Walter, ennemi particulier de Schiller, qui espérait obtenir le droit de bourgeoisie parmi les Grisons, se mêla de l'affaire, et la présenta au grand-duc sous les couleurs les plus fausses. Le duc, irrité, ordonna à Schiller, sous peine de prison, de ne plus faire imprimer aucun ouvrage, à moins que ce ne fût un ouvrage de médecine, de n'entretenir aucune relation au dehors, et de s'astreindre au strict accomplissement de ses devoirs.

Cet ordre frappa le pauvre écrivain comme un coup de foudre. Animé par le succès de ses *Brigands*, il rêvait alors de nouvelles œuvres; il avait entrepris, avec deux de ses amis, la publication d'un recueil littéraire, il écrivait des élégies et des dissertations critiques : il commençait déjà à parler à Dalberg du drame qu'il

lui présenterait bientôt : *la Conjuration de Flesque;* et tout-à-coup le voilà soumis à une censure sans restriction et sans examen, condamné à étouffer en lui sa pensée, à renoncer à tout ce qui faisait sa gloire, sa joie, son espérance, pour s'enfermer servilement dans le cercle étroit d'une occupation monotone !

Peu de temps après, il aggrave encore sa situation, en faisant de nouveau à la dérobée le voyage de Mannheim. Cette fois le duc le sut et le mit aux arrêts, en lui adressant de vives réprimandes. Schiller se tourna avec anxiété du côté du baron Dalberg. Il espérait que cet homme qui, par sa naissance, par sa position, avait de l'influence, pourrait intercéder pour lui auprès du prince, et adoucir l'arrêt qui lui défendait d'écrire. Il adressa dans ce sens une longue et touchante lettre au baron, et reçut une réponse polie, mais qui ne promettait rien. Schiller écrivit une seconde fois d'une manière plus pressante. Il témoignait le désir d'aller à Mannheim ; il annonçait aussi qu'il pensait à choisir don Carlos pour sujet d'un nouveau drame. Le noble directeur de théâtre ne daigna pas, à ce qu'il paraît, répondre à cette lettre, et Schiller, privé de tout appui, désespérant de faire revenir le prince sur sa décision, tremblant d'être enfermé, comme le poète Schubart *, à la forteresse de Hohenasperg, s'il avait encore l'audace d'écrire, incapable pourtant de renoncer à la seule carrière qu'il ambitionnait, résolut, pour mettre un terme à toutes ses craintes et à toutes ses souffrances morales, d'aller lui-même solliciter l'intervention de Dalberg, et préparer, par des négociations, son retour à Stuttgardt. Dans le cas où sa demande à cet égard ne serait pas accueillie, il espérait pouvoir se fixer à Mannheim, et y suivre librement ses penchants littéraires.

Il communiqua ce projet à un de ses amis, nommé Streicher, qui voulait aller étudier la musique à Hambourg, et qui résolut de partir avec lui. Streicher était libre, mais Schiller ne pouvait quitter Stuttgardt sans s'exposer à être arrêté comme déserteur. Une circonstance favorisa ses projets de fuite. Le grand-duc de Russie allait venir visiter le Wurtemberg. On préparait des fêtes pompeuses pour le recevoir, et Schiller choisit ce moment pour

* Schubart, auteur de la ballade du *Juif errant* et de plusieurs poésies lyriques assez estimées. Il fut enfermé pendant dix ans par l'ordre du duc de Wurtemberg, sous le prétexte le plus frivole. Il rédigeait à Augsbourg la *Chronique allemande*, et c'est de lui que le bourgmestre de cette ville disait un jour, au milieu du sénat : « Il y a par là un vagabond qui demande pour sa feuille impie plein son chapeau de liberté anglaise; il n'en aura pas plein une coquille de noix. »

s'échapper. Il n'avait pas voulu mettre son père dans le secret, afin de lui laisser plus de liberté dans ses réponses, si le duc le faisait interroger; mais il alla dire adieu à sa mère, qui pleura et n'osa pourtant le retenir. Puis, le jour du départ étant venu, Streicher se charge lui-même des préparatifs, rassemble les livres et les effets de Schiller; car, pendant ce temps, le poète, enthousiasmé par une ode qu'il venait de lire, ne songeait plus ni à son voyage ni à ses projets, et se promenait de long en large dans la chambre, abandonné aux rêves de son imagination. A dix heures du soir, une voiture s'arrête à la porte de Streicher. Les deux amis y montent. Ils passent par les rues les plus obscures, ils arrivent avec anxiété à la porte de la ville. Le factionnaire les arrête et appelle le sous-officier de garde. — Qui est là? demande celui-ci. — Le docteur Ritter et le docteur Wolff allant à Esslingen. — Laissez passer. — La voiture franchit la barrière, et les amis respirent.

Au même instant une lumière éclatante apparaît du côté de Louisbourg; c'était celle des édifices illuminés, celle de la forêt, où le grand-duc faisait une chasse aux flambeaux. Une lueur de pourpre se répand à l'horizon, un jour nouveau éclaire la contrée; à un mille de distance, Schiller aperçoit dans cette soudaine clarté le château de *Solitude*. — Ma pauvre mère! murmura-t-il doucement. — Puis il continua sa route en silence.

Le lendemain, les deux voyageurs arrivaient à Mannheim. Dalberg était parti pour Stuttgardt; mais Meier, le régisseur du théâtre, les reçut avec empressement. Le premier soin de Schiller fut d'écrire à son souverain une lettre soumise et respectueuse, dans laquelle il expliquait la raison qui l'avait porté à fuir Stuttgardt, et demandait du ton le plus humble la permission de suivre sa vocation littéraire, promettant de retourner alors dans son pays et de ne donner lieu à aucune nouvelle plainte contre lui. Il envoya sa lettre à son colonel, et il lui fut répondu, en quelques mots fort secs, que, s'il voulait retourner à Stuttgardt, on ne le punirait pas de sa désertion. Ce n'était point là ce que le poète avait osé espérer, ce qu'il désirait. Il vit que toute transaction était impossible, et il resta.

Il apportait avec lui le manuscrit de *Fiesque*, auquel il avait travaillé depuis quelque temps toutes les nuits. Les comédiens se réunirent chez Meier pour en entendre la lecture. A la fin du premier acte, personne ne dit mot; au second, les auditeurs bâillent, et quelques-uns d'entre eux s'esquivent; à la fin de la pièce, d'autres s'éloignent encore sans murmurer le moindre éloge, et

ceux qui restent se mettent à parler des nouvelles du jour. Schiller s'en alla chez lui désespéré. Alors Meier tire son compagnon de voyage à l'écart, et lui dit : « Est-ce vraiment Schiller qui a écrit *les Brigands?* — Mais sans doute. Pourquoi cette question? — C'est que je ne puis croire que l'auteur d'une pièce qui a eu un si grand succès, puisse être l'auteur du misérable drame qui vient de nous être lu. »

Le soir pourtant, Meier, se ravisant, voulut lui-même voir cette nouvelle pièce, et à peine l'avait-il lue, qu'il courut trouver Streicher. « Je me suis trompé, s'écria-t-il; *Fiesque* est un excellent drame et bien mieux écrit que *les Brigands;* mais Schiller nous le rendait insupportable en le lisant avec son ton déclamatoire et son accent souabe. »

Il fut convenu alors que la pièce serait représentée dès qu'elle aurait été soumise au jugement de Dalberg, et que l'auteur y aurait fait quelques corrections. Sur ces entrefaites arrive madame Meier, qui avait assisté aux fêtes de Stuttgardt, qui raconte que la fuite de Schiller a fait beaucoup de bruit, et qui l'engage à se cacher. Les deux amis prennent la résolution de s'éloigner de Mannheim, où il était trop facile de les atteindre, et de se retirer à Francfort. Ils partent à pied, car ils n'avaient plus qu'une très-petite somme d'argent. Ils s'en vont par des chemins détournés, Schiller poursuivant toujours ses rêves de poète, tantôt saisi d'un abattement profond, tantôt enthousiasmé par quelques vers, et le fidèle Streicher le suivant, le guidant, le soutenant comme un enfant malade.

A Francfort, Schiller écrit une lettre à Dalberg; il lui exprime, dans des termes touchants, sa douloureuse position, l'anxiété qui le poursuit, la misère qui le menace. Il le prie de lui donner une faible somme à compte sur les représentations de *Fiesque*. Après quelques jours d'attente, de perplexité, il retourne à la poste, et n'y trouve rien; il y retourne encore, et reçoit un paquet à son adresse, revient chez lui, l'ouvre d'une main tremblante, et n'y trouve rien, rien que de vains encouragements de Meier et une froide lettre de celui qu'il regardait comme un protecteur, et qui n'était qu'un plat courtisan, avare et égoïste.

La position du poète à Francfort n'était plus soutenable. En mesurant avec la plus stricte parcimonie ce qui lui restait d'argent, il n'avait pas de quoi vivre plus de huit jours. Heureusement, Streicher reçut de sa mère trente florins qu'il avait demandés pour se rendre à Hambourg, et, au lieu de faire ce voyage, il voulut partager son modique trésor avec son ami. Par mesure d'économie,

tous deux se décidèrent à retourner aux environs de Mannheim, où la vie était moins chère qu'à Francfort. Meier leur loua un petit logement à Oggersheim ; ce fut là que Schiller corrigea *Fiesque* et commença à écrire *l'Amour et l'Intrigue.* Il y vivait fort isolé, et prenait de plus en plus l'habitude de travailler pendant la nuit, habitude dont il abusa plus tard, et qui ne contribua pas peu à altérer ses forces et à détruire sa santé.

Au mois de novembre, il présenta à Dalberg *Fiesque* dans sa nouvelle forme, et attendit avec impatience la décision qui devait être prise à l'égard de cette pièce; mais le lâche baron, qui craignait de se compromettre en donnant une marque d'intérêt au pauvre fugitif, ne se pressait pas de lui répondre. Après des instances réitérées, Schiller obtint enfin une solution, hélas! et elle trompait toutes ses espérances. Iffland avait en vain demandé que *Fiesque* fût reçu au théâtre; Dalberg déclara qu'il n'accepterait cette pièce que lorsqu'elle aurait été refaite en grande partie. Schiller, en désespoir de cause, s'estima très-heureux de la vendre au libraire Schwann pour un louis par feuille. Avec l'argent qu'il reçut, il paya sa pension, et il lui resta juste ce qui lui était nécessaire pour aller à Bauerbach, où une noble femme, la mère d'un de ses compagnons d'étude, madame de Wollzogen, lui avait offert un généreux asile. Streicher vint le reconduire jusqu'à Worms; là, quand l'heure des adieux sonna, les deux amis ne versèrent pas une larme, n'exprimèrent pas une seule plainte; ils s'embrassèrent en silence, puis partirent, et cet adieu muet de deux âmes tendres, qui avaient si long-temps partagé les mêmes joies et les mêmes angoisses, en disait plus que les gémissements et les sanglots.

A Bauerbach, Schiller passa une heureuse vie de rêves et de travail. Il était seul, dans une riante demeure, au milieu de ce beau pays parsemé de fraîches vallées, entouré de forêts. Il était près de Rudolstadt, l'une des plus jolies petites villes de l'Allemagne, près de Meiningen, et il y trouva un ami, le bibliothécaire Reinwald, qui, plus tard, épousa sa sœur. Au mois de janvier, madame de Wollzogen, qui habitait ordinairement Stuttgardt pour y surveiller l'éducation de ses fils, vint, avec sa fille, passer quelques jours à Bauerbach. L'aspect de cette jeune fille éveilla dans le cœur de Schiller un sentiment d'amour tendre, pur et idéal; mais il apprit que mademoiselle de Wollzogen était déjà en quelque sorte promise à un autre, et cette nouvelle éveilla en lui un sentiment passionné de jalousie. Tantôt il voulait quitter Bauerbach pour ne plus la rencontrer, tantôt il espérait la ravir à son rival par le succès de ses œuvres. « Je ferai, disait-il, toutes les années une tragédie de

plus; j'écrirai sur la première page : *Tragédie pour Charlotte.* » Puis, les désirs de l'amour, les rêves d'une vie paisible et enchantée par le charme d'une douce union l'emportaient dans sa pensée sur l'ambition poétique, et il écrivait à la mère de Charlotte : « Il fut un temps où l'espérance d'une gloire impérissable me séduisait comme une robe de bal séduit une jeune femme; à présent, je n'y attache plus de prix, je vous donne mes lauriers poétiques pour les employer la première fois que vous ferez du bœuf à la mode, et je vous renvoie ma muse tragique pour être votre servante. Oh! que la plus grande élévation du poète est petite, comparée à la pensée de vivre heureux! C'en est fait de mes anciens plans, et malheur à moi si je devais renoncer aussi à ceux que je projette maintenant! Il est bien entendu que je reste auprès de vous. La question est seulement de savoir de quelle manière je puis assurer près de vous la durée de mon bonheur; mais je veux l'assurer ou mourir, et, quand je compare la force de mon cœur aux obstacles qui m'arrêtent, je me dis que je les surmonterai. »

Charlotte revint avec sa mère à Bauerbach, et Schiller, sachant qu'elle ne pouvait être à lui, eut la force de réprimer sa passion. Il écrivait, quelques jours après avoir revu cette jeune fille, à son ami Wollzogen, qui la lui avait recommandée, cette lettre charmante : « J'ai reconnu ici pour la première fois combien il faut peu pour être heureux. Un cœur noble et ardent est le premier élément du bonheur, un ami en est l'accomplissement. Pendant huit années, nous avons vécu ensemble, et nous étions alors indifférents l'un à l'autre; nous voilà séparés, et nous nous recherchons. Qui de nous deux a le premier pressenti de loin les liens secrets qui devaient nous unir éternellement? C'est vous, mon ami, qui avez fait le premier pas, et je rougis devant vous. J'ai toujours été moins habile à me faire de nouveaux amis qu'à conserver les anciens. Vous m'avez confié votre Charlotte, que je connais; je vous remercie de cette grande preuve d'affection, et je vous envie cette aimable sœur. C'est une âme innocente encore, comme si elle sortait des mains du créateur, belle, riche, sensible. Le souffle de la corruption générale n'a pas encore terni le pur miroir de sa pensée. Oh! malheur à celui qui attirerait un nuage sur cette âme sans tache! Comptez sur la sollicitude avec laquelle je lui donnerai des leçons. Je crains seulement d'entreprendre cette tâche, car d'un sentiment d'estime et de vif intérêt à d'autres sensations la distance est bientôt franchie. Votre mère m'a confié son projet, qui doit décider du sort de Charlotte; elle m'a aussi fait connaître votre manière de voir à ce sujet. Je connais M. de.... Quelques petites mésintelligences se sont

élevées entre nous; mais je n'en garde point rancune, et je vous le dis avec sincérité, il n'est pas indigne de votre sœur. Je l'estime réellement, quoique je ne puisse me dire son ami. Il aime votre Charlotte noblement, et votre Charlotte l'aime comme une jeune fille qui aime pour la première fois. Je n'ai pas besoin d'en dire plus; d'ailleurs, il a d'autres ressources que son grade, et je réponds qu'il fera son chemin. »

Cette Charlotte tant aimée ne sut jamais combien elle avait jeté d'émotions dans l'âme du poète, et n'éprouva pour lui qu'une innocente amitié. Elle épousa un autre jeune homme que celui qui lui était d'abord destiné, et mourut un an après.

A part les jours que madame de Vollzogen venait passer à Bauerbach, Schiller vivait fort retiré. Il ne voyait que Reinwald, qui lui procurait des livres, et le régisseur du château, qui ne savait pas son vrai nom, et jouait de temps à autre aux échecs avec lui. Il faisait de longues promenades solitaires à travers les bois, les vallées, rêvant à son drame de *l'Amour et l'Intrigue*, auquel il travaillait avec ardeur, et à *Don Carlos*, qui le jetait dans des dispositions d'esprit bien plus lyriques que dramatiques. « Au milieu de cet air frais du matin, écrivait-il à un de ses amis, je pense à vous et à mon Carlos. Mon âme contemple la nature dans un miroir brillant et sans nuages, et il me semble que mes pensées sont vraies. » Plus loin il ajoute : « La poésie n'est autre chose qu'une amitié enthousiaste ou un amour platonique pour une créature de notre imagination. Un grand poète doit être au moins capable d'éprouver une grande amitié. Nous devons être les amis de nos héros, car nous devons trembler, agir, pleurer et nous désespérer avec eux. Ainsi je porte Carlos dans mon rêve, j'erre avec lui à travers la contrée. Il a l'âme de l'Hamlet de Shakespeare, le sang et les nerfs du Jules de Leisewitz, la vie et l'impulsion de moi. »

Au milieu de tous ces travaux poétiques, la situation matérielle de Schiller ne s'améliorait pas. Entraîné par les fascinations de la poésie, égaré dans le paradis des rêves, il oubliait la réalité. Reinwald, dont l'esprit était plus positif, voulait l'emmener à Weimar et le présenter à Goethe, à Wieland, qui sans doute lui auraient donné d'utiles conseils, et lui auraient peut-être offert l'appui dont il avait besoin; mais une voix de syrène, comme l'appelait Schiller, fit échouer ce projet.

Cette voix de syrène, c'était celle du baron Dalberg, qui, voyant que le duc de Wurtemberg ne faisait pas poursuivre Schiller, et ayant besoin du jeune poète, revenait à lui sans autre formalité. « Il faut, écrivait alors Schiller, qu'il soit arrivé un malheur au

théâtre de Mannheim, puisque je reçois une lettre de Dalberg. » Cependant il se laissa séduire encore par les paroles flatteuses de cet homme sans cœur, et partit pour Mannheim. Dalberg le reçut avec empressement, promit de faire reprendre *les Brigands*, de faire jouer bientôt *Fiesque, l'Amour et l'Intrigue,* et demanda à conclure avec lui un traité pour le fixer à Mannheim. Schiller s'engagea pour un an. Il donnait au théâtre ses deux pièces, en promettait une troisième, et recevait pour le tout 500 florins (environ 1,200 francs). Cette position parut d'abord satisfaire tous ses vœux. Il retrouvait à Mannheim son fidèle Streicher, il se rapprochait de sa famille, et revit sur les frontières du Wurtemberg sa mère et sa sœur; il était libre d'écrire, de suivre cette douce et entraînante vocation littéraire, combattue par les réglements d'une école et la volonté d'un souverain; enfin il allait voir jouer ses deux derniers drames, et il en attendait un nouveau succès et un nouvel encouragement pour l'avenir. Déjà chaque jour, dans la maison de Dalberg et dans celle du libraire Schwann, il goûtait le fruit de ses premières œuvres; il se trouvait sans cesse en contact avec des hommes distingués, qui aimaient à le voir et qui rendaient hommage à son génie.

Au commencement de 1784, *Fiesque* fut représenté, mais ne produisit pas l'effet qu'on en espérait. Schiller dit que le public n'avait pas compris cette pièce : « La liberté républicaine, écrivait-il, est ici un vain son, un mot vide de sens. Dans les veines des habitants de ce pays, il n'y a point de sang romain. » Ce drame obtint plus de succès à Francfort et à Berlin, où il fut joué quinze fois dans l'espace de trois semaines. Il eut aussi un assez grand retentissement en France à une époque où le mot de république était sur toutes les lèvres et agitait tous les esprits. Le *Moniteur* de 1792 l'appelait *le plus beau triomphe du républicanisme en théorie et dans le fait*. *Fiesque* valut à Schiller le titre de citoyen français. Lorsque son brevet lui parvint, il remarqua, dit M. de Barante, que « de tous les membres de la convention qui l'avaient signé, il n'y en avait pas un qui depuis n'eût péri d'une mort violente, et le décret n'avait pas trois ans de date! Ce n'était pas ainsi qu'il avait compris la liberté et la république*. »

* En 1789, Schiller apprit dans un salon la nouvelle de la prise de la Bastille. Tous ceux qui se trouvaient là écoutaient avec enthousiasme le récit de ce mémorable événement. Schiller seul restait froid. « Les Français, dit-il, ne pourront jamais s'approprier les véritables opinions républicaines. » Lorsqu'en 1792 on lui annonça que Louis XVI était mis en jugement, sa première pensée fut d'écrire en sa faveur, d'aller le défendre à Paris. Il en parlait sérieusement à son ami Kœrner; les événements l'empêchèrent d'exécuter ce projet.

Trois mois après la représentation de *Fiesque*, le public de Mannheim assistait à celle de *l'Amour et l'Intrigue*, et cette fois ce fut un beau et éclatant succès. Tous les spectateurs en masse applaudirent avec enthousiasme, et se tournèrent vers la loge où était le poète pour le saluer. Mais à ces heures de triomphe succédèrent bientôt les heures de doute et de tristesse. Dans son ignorance des choses positives, Schiller s'était imaginé qu'un traitement de 500 florins était un trésor inépuisable. Il ne tarda pas à reconnaître qu'au milieu d'une grande ville, avec les relations étendues qu'il avait formées, cette somme pouvait à peine subvenir à ses besoins. Il se trouva de nouveau gêné, obligé de faire des dettes. Celle qu'il avait contractée à Stuttgardt pour l'impression des *Brigands* et de *l'Anthologie* lui fut réclamée instamment. Pour l'acquitter, il emprunta. En même temps ses rapports avec les acteurs lui firent prendre des habitudes de dissipation contre lesquelles la nature élevée de son esprit protestait vivement, et dans lesquelles il retombait encore après des heures de méditation et de repentir. Quelques années plus tard, le souvenir de ses jours de trouble, de regret et de fausses joies n'était pas encore effacé de sa mémoire. Il écrivait avec une courageuse franchise à celle qu'il devait épouser : « Cette ville de Mannheim me rappelle bien des folies dont je me suis rendu coupable, il est vrai, avant de vous connaître, mais dont je suis pourtant coupable. Ce n'est pas sans un sentiment de honte que je vous conduirai dans ces lieux où je me suis égaré, pauvre insensé, avec une misérable passion dans le cœur. »

Le terme de son engagement avec le théâtre étant expiré, Dalberg ne se soucia plus de le renouveler, et, dans son froid égoïsme, au lieu de tendre une main secourable au poète, il l'engagea à quitter la carrière littéraire et à reprendre ses études de médecine. Schiller, qui craignait toujours que son ardeur poétique ne vînt à s'éteindre s'il n'avait pas d'autre moyen d'existence, n'était pas éloigné de suivre cet avis; il demandait seulement que la direction du théâtre, en faisant avec lui un nouveau contrat, lui donnât le moyen d'aller passer une année à l'université de Heidelberg. Dalberg s'y refusa.

Schiller passa encore l'hiver de 1785 à Mannheim. Il avait entrepris de publier un journal de critique dramatique. Dans le prospectus de ce recueil, il racontait sa fuite du Wurtemberg, sa situation, puis il ajoutait : « Le public est maintenant tout pour moi. C'est mon étude, mon souverain, mon confident. C'est à lui que j'appartiens tout entier. C'est l'unique tribunal devant lequel je me placerai. C'est le seul que je craigne et que je respecte. Il y a pour

moi quelque chose de grand dans l'idée de ne plus être soumis à d'autres liens qu'à la sentence du monde, et de ne pas en appeler à un autre trône qu'à l'âme humaine. »

Ce journal, dont l'idée plaisait à Dalberg et à d'autres hommes plus distingués, aggrava encore la situation de Schiller, qui, ne se laissant arrêter par aucune considération personnelle dans cette œuvre de conscience, attaqua vivement tout ce qu'il trouvait de répréhensible dans le jeu et l'accent des acteurs de Mannheim, et suscita parmi eux une violente colère. Les choses en vinrent au point que l'un de ces acteurs l'insulta un jour de la façon la plus grossière. Schiller résolut alors de quitter cette ville où il ne pouvait dire la vérité, où celui qui promettait de lui assurer une existence honorable l'avait une seconde fois trompé. Ses œuvres lui avaient fait des amis à Leipzig. Ce fut vers cette ville de savoir et de poésie qu'il tourna ses regards. En quittant Mannheim, il emportait cependant deux titres qui ne devaient pas lui être inutiles. Il avait été nommé membre de la société allemande du Palatinat, et le duc de Weimar, dans un voyage qu'il fit à Mannheim, lui avait conféré le titre de conseiller. Ce titre était purement honorifique; mais, dans un pays comme l'Allemagne, où l'on attache encore tant d'importance à ces vaines dénominations, M. le conseiller Schiller pouvait, aux yeux de bien des gens, passer pour un personnage plus considérable que Frédéric Schiller, auteur de trois grands drames.

Au mois de mars 1785, Schiller écrivit à son ami Huber, à Leipzig : « Je ne veux pas être moi-même chargé de régler mes comptes, et je ne veux plus demeurer seul. Il m'en coûte moins de conduire une affaire d'état et toute une conspiration que de diriger mes affaires matérielles. Nulle part, vous le savez vous-même, la poésie n'est plus dangereuse que dans les calculs matériels. Mon âme n'aime pas à se partager, et je tombe du haut de mon monde idéal, si un bas déchiré me rappelle au monde réel. En second lieu, j'ai besoin, pour être infiniment heureux, d'un ami de cœur qui soit toujours près de moi, comme mon ange, et auquel je puisse communiquer mes pensées au moment où elles naissent, sans avoir besoin de lui écrire ou de lui faire une visite. L'idée seule que cet ami ne demeure pas sous les mêmes lambris que moi, qu'il faut traverser la rue pour le trouver, m'habiller, etc., anéantit la jouissance que j'aurais à le voir. Ce sont là des minuties, mais les minuties ont souvent bien du poids dans le cours de notre vie. Je me connais mieux que des milliers d'autres hommes ne se connaissent eux-mêmes. Je sais tout ce qu'il me faut et combien peu il me faut

pour être entièrement heureux. Si je puis partager votre demeure, tous mes soucis disparaissent. Je ne suis pas un mauvais voisin, vous pouvez le croire. J'ai assez de flexibilité pour m'accommoder au caractère d'un autre, et une certaine habileté, comme dit Yorick, pour l'aider à devenir meilleur et à s'égayer. Je n'ai besoin du reste que d'une chambre à coucher qui me serve en même temps de cabinet de travail, et d'une autre chambre pour recevoir des visites. Il me faudrait une commode, un secrétaire, un lit et un canapé, une table et quelques chaises. Je ne veux pas demeurer au rez-de-chaussée, ni sous le toit, et je ne voudrais pas non plus avoir devant moi l'aspect d'un cimetière. J'aime les hommes et le mouvement de la foule. »

En partant pour Leipzig, Schiller avait sérieusement l'intention de se créer une existence en dehors de la vie littéraire. Il voulait étudier le droit à l'université de cette ville, et ce projet faisait déjà naître en lui de nouvelles idées d'ambition. Quand Streicher et lui se quittèrent, les deux amis convinrent de ne s'écrire que quand l'un d'eux serait devenu ministre et l'autre maître de chapelle.

Ce qui contribuait sans doute alors à ramener ses idées du côté de la vie positive, c'était le sentiment d'amour qu'il éprouvait pour la fille du libraire Schwann, sentiment secret, timide, mais noble et sérieux, auquel il désirait pouvoir donner un jour la sanction du mariage. Quelque temps après avoir quitté Mannheim, il écrivit à Schwann pour lui exprimer ses vœux et lui demander la main de sa fille. Schwann lui fit un refus tendre et amical, mais c'était un refus ; et, dans le premier mouvement de surprise douloureuse que lui causa cette réponse, le poète écrivit l'une de ses plus touchantes et solennelles élégies, celle qui a pour titre : *Résignation*. Du reste, il ne cessa pas d'être en relation avec Schwann et ne lui retira pas son amitié.

A son arrivée à Leipzig, Schiller demeura, comme il l'avait désiré, avec Huber, puis le quitta on ne sait pourquoi, et se retira dans une pauvre chambre d'étudiant. Il était alors dans un état de gêne presque constante, n'ayant pour toute ressource que le produit incertain de son journal dramatique et de son *Don Carlos*, dont il publia d'abord les trois premiers actes. Son nom faisait pourtant grand bruit de tous côtés, et la moindre composition qui lui échappait était reproduite à l'instant par des milliers de plumes et connue du public long-temps avant d'être imprimée. Beaucoup de familles riches et considérées enviaient le bonheur de le voir et eussent été fières de l'attirer dans leur intérieur et de le produire dans leur cercle ; mais il préférait à toutes ces grandes réunions, où il n'eût reçu que

de vains hommages, les causeries intimes de l'amitié, les rêves de la solitude.

A une demi-lieue de Leipzig, dans cette grande plaine arrosée par tant de sang, et consacrée par tant de funérailles, on aperçoit un frais et riant village, parsemé d'arbres, de vergers, où nos soldats, cernés de toutes parts, soutinrent en 1813 une lutte acharnée. C'est Gohlis. On y arrive par un vert sentier qui serpente au bord de la rivière, par une des avenues imposantes du Rosenthal, cette belle et grande forêt si souvent chantée par les poètes d'Allemagne. Ce fut là que Schiller alla chercher un refuge pour mûrir ses pensées, pour achever les œuvres qu'il avait entreprises. Un jour qu'il faisait sa promenade solitaire le long de la rivière, il entendit quelques mots prononcés près de lui à voix basse; et il aperçut un jeune homme à demi déshabillé qui allait se jeter dans l'eau et priait Dieu de lui pardonner. Schiller s'approche, l'interroge avec bonté, et le jeune homme, qui était un étudiant, lui avoue que la misère le pousse au suicide. A l'instant même, le poète lui donne tout ce qu'il avait alors d'argent sur lui, le console, l'encourage, et promet de venir bientôt à son secours. Quelques jours après, il se trouvait au milieu d'une nombreuse société; il raconte avec émotion et chaleur la scène dont il avait été témoin, puis prend une assiette sur la table, fait le tour du salon, adressant à chacun sa pieuse requête, et le soir le malheureux étudiant recevait une somme assez considérable pour être long-temps à l'abri du besoin. Le succès de cette bonne œuvre inspira à Schiller une de ses plus belles odes, une ode qui jouit en Allemagne d'une grande popularité, et dont on chante souvent le refrain dans les fêtes et les grandes réunions; c'est celle qui a pour titre : *La Joie* (*Die Freude.*)

Tout en suivant le cours de ses inspirations poétiques, Schiller consacrait encore une grande partie de son temps à l'étude de la philosophie, à celle de Kant surtout, qui le séduisait par son côté spiritualiste, et il prenait un goût sérieux pour l'histoire, cette source profonde de philosophie et de poésie. Il entreprit avec quelques-uns de ses amis la publication d'un vaste ouvrage, l'*Histoire des principales révolutions et conjurations du moyen-âge et des temps modernes*. Lui-même traduisit pour ce recueil la conjuration du marquis de Belmar contre la république de Venise; puis les recherches qu'il avait faites pour *Don Carlos* l'amenèrent à écrire l'*Histoire des révolutions des Pays-Bas*. Plus tard, par cette association de la poésie et de l'histoire, un autre drame lui fit écrire le récit de la guerre de trente ans.

Pendant qu'il était livré à ses travaux, un de ses amis, le conseil-

ler Koerner, le père du chevaleresque poète Théodore Koerner, l'emmena à Dresde. Heureux s'il n'eût trouvé là que les séductions de l'amitié! Mais il y trouva celles de l'amour, d'un faux et mauvais amour, indigne de lui. Il rencontra par hasard une jeune fille d'une beauté charmante, mais coquette et rusée, gouvernée d'ailleurs par une mère intrigante, qui faisait acheter cher aux galants le plaisir de fréquenter son salon. La tournure, les manières, la physionomie de Schiller, pour ceux qui ne savaient pas en comprendre la vive et noble expression, n'étaient rien moins que séduisantes. Il se présentait ordinairement dans le monde avec une vieille redingote grise, le col découvert, les cheveux épars et le visage barbouillé de tabac. Sa réputation, déjà étendue et toujours croissante, flattait la mère de la jeune fille, elle s'en servait pour donner plus de prestige à sa maison. Mais ce n'était pas assez. Il fallut que le pauvre Schiller payât comme les autres en complaisances infinies, en présents de toute sorte, parfois même en argent comptant, le droit d'adresser quelques compliments à des femmes qui se jouaient de sa bonne foi et de sa poésie. Ses amis l'arrachèrent à cette malheureuse relation. On dit qu'au moment où elle le vit partir, la jeune fille, attendrie, pleura. Étaient-ce les larmes du repentir, ou celles de la coquetterie? Quoi qu'il en soit, Schiller, profondément ému, jura de revenir voir sa bien-aimée ou de mourir.

Le séjour de Weimar, et les occupations d'esprit qui l'attendaient dans cette ville célèbre, surnommée alors l'Athènes de l'Allemagne, lui firent oublier son perfide amour et son serment. Il trouva à Weimar Herder, pour qui il avait une grande estime; Wieland, dont il avait déjà reçu plusieurs lettres aimables, et qui lui donna l'utile conseil d'étudier les anciens. Goethe était alors en Italie. Schiller passa là quelques mois d'une existence studieuse et retirée, ne voyant que les hommes dont la conversation lui offrait un véritable intérêt, enfermé le reste du temps avec ses livres, et d'ailleurs vivant fort économiquement, car, à cette époque encore, il n'était rien moins que riche.

Au mois de novembre 1787, il fit un voyage à Rudolstadt pour voir son ami Reinwald, qui était devenu son beau-frère. Ce voyage acheva de fixer sa destinée. Il vit chez son ancienne bienfaitrice, madame de Wollzogen, une jeune personne d'une famille noble, d'une nature douce et affectueuse, d'un esprit éclairé, et l'aima sans oser d'abord le dire. Mais cet amour devait être plus heureux que les autres; Charlotte de Lengefeld devait être sa femme.

Ce fut chez la mère de cette jeune fille qu'il rencontra Goethe pour la première fois. Les deux grands poètes s'abordèrent avec une

réserve qui ressemblait beaucoup à de la froideur, et, à les voir l'un en face de l'autre dans cette première entrevue, personne, sans doute, n'aurait pu présager la liaison qui s'établit entre eux plus tard. Schiller écrivait alors à son ami Koerner : « La grande idée que je m'étais faite de Goethe n'a pas été amoindrie par cette rencontre ; mais je doute qu'il puisse jamais y avoir entre nous un grand lien. Beaucoup de choses qui m'intéressent encore, qui occupent mes désirs et mes espérances, sont déjà épuisées pour lui. Dès son point de départ, sa nature est tout autre que la mienne, son monde n'est pas le mien, et nos manières de voir diffèrent essentiellement. Cependant on ne saurait tirer aucune conséquence certaine de cette première entrevue. Nous verrons plus tard ce qui en résultera. »

Schiller revint à Weimar très-épris de mademoiselle de Lengefeld, très-occupé en même temps de l'étude d'Homère et des tragiques grecs. « Les anciens, écrivait-il à un de ses amis, me donnent une vraie jouissance ; j'ai besoin d'eux pour corriger mon goût, qui, par la subtilité, la recherche, le raffinement, commençait à s'éloigner beaucoup de la véritable simplicité. Plus loin, en parlant d'Euripide, il ajoute : « Il y a pour moi un intérêt psychologique à reconnaître que toujours les hommes se ressemblent ; ce sont toujours les mêmes passions, les mêmes luttes du cœur et le même langage. »

A la suite de cette étude, il traduisit l'*Iphigénie* d'Euripide et *les Phéniciennes*. Plus tard, elle fut aussi un de ses principaux mobiles, lorsqu'il écrivit *la Fiancée de Messine*.

Pendant un second séjour à Weimar, il revit mademoiselle de Lengefeld, et les sentiments qu'il avait conçus pour elle se fortifièrent. Il retourna passer quelques semaines auprès d'elle, et s'en revint avec l'espoir de ne pas lui être indifférent. Le désir qu'il avait souvent exprimé de retrouver le calme, les joies de la vie de famille, s'éveilla alors plus fortement dans son cœur. « Jusqu'à présent, écrivait-il dans une de ses lettres, j'ai vécu isolé et pour ainsi dire étranger dans le monde ; j'ai erré à travers la nature, et n'ai rien eu à moi ; j'aspire à la vie domestique et bourgeoise. Depuis bien des années, je n'ai pas éprouvé un bonheur complet, non que les occasions d'être heureux me manquent, mais parce que je surprends seulement la joie et ne la savoure pas, parce que je suis privé des douces et paisibles sensations que donne le calme de la vie de famille. »

Sa position, si brillante qu'elle fût, n'était pourtant pas alors assez assurée et ne présentait pas assez de garanties positives pour qu'il

osât demander la main de celle qu'il aimait. Le duc de Weimar lui offrit un moyen de la consolider, en le nommant professeur d'histoire à l'université d'Iéna. Cette nomination, qui devait l'aider à réaliser ses vœux les plus tendres, mais qui lui imposait un devoir régulier, ne lui causa d'abord qu'une joie médiocre, tant il craignait de perdre sa chère liberté. « Il est toujours triste et difficile, disait-il, de dire adieu aux belles et aimables muses, et les muses, qui sont femmes, ont l'esprit rancunier ; elles veulent bien nous quitter, mais elles ne veulent pas qu'on les quitte. Quand une fois nous leur avons tourné le dos, elles ne reviennent plus à notre appel. » Puis il ajoutait en riant : « Il me semble que je vais faire une drôle de figure dans ma nouvelle position. Beaucoup d'étudiants sont déjà plus savants en histoire que M. le professeur ; mais je me rappelle les paroles de Sancho Pança : « Quand Dieu nous donne un emploi, il nous donne aussi l'intelligence nécessaire pour le remplir. Que j'aie seulement mon île, et je saurai bien la gouverner. »

Il commença son cours au mois de mai 1789, et obtint un grand succès. Plus de quatre cents auditeurs se pressaient autour de lui et lui donnaient journellement les témoignages d'estime et de respect dus à son noble caractère et à son grand nom. Cependant il n'avait point encore de traitement fixe : le tribut payé par ses élèves était son seul revenu. Le duc de Weimar lui accorda enfin 200 thalers par an (800 francs). Charles de Dalberg, coadjuteur de Mayence, frère du baron Dalberg qui avait si froidement abandonné le poète dans les premières années de sa vie littéraire, manifesta l'intention de lui assurer une pension annuelle de 4,000 florins. Alors Schiller crut avoir surmonté les obstacles matériels qui s'opposaient à son mariage. Le 20 mai 1790, il épousa Charlotte de Lengefeld, et quelque temps après cette union il écrivait : « La vie est pourtant tout autre aux côtés d'une femme chérie que lorsqu'on reste seul et abandonné. A présent je jouis réellement pour la première fois de la belle nature, et je vis en elle. Je promène ma pensée joyeuse autour de moi, et mon cœur trouve toujours au dehors une douce satisfaction, et mon esprit a son aliment et son repos. Tout mon être est dans une harmonie parfaite ; mes jours ne sont plus agités par la passion, ils s'écoulent dans la paix et la sérénité, et je regarde gaîment ma destinée future. Maintenant que je suis arrivé au but, je suis surpris de voir comme tout a dépassé mon attente. Le sort a lui-même surmonté pour moi les entraves, il m'a porté paisiblement au but. J'espère tout de l'avenir : encore quelques années, et j'aurai la pleine jouissance de mon esprit ; oui, je l'espère,

je reprendrai ma jeunesse, et elle me rendra ma vie intime de poète. »

La situation de Schiller était vraiment alors pleine de charmes. Marié à une jeune femme d'une nature excellente, dégagé des soucis matériels qui l'avaient si long-temps attristé, entouré d'amis, d'hommages, de considération, quand il parlait de son bonheur, il ne se faisait pas illusion à lui-même, il était heureux; et l'une de ses plus grandes joies était encore de pouvoir suivre avec calme le cours de ses travaux et de ses conceptions poétiques. Il étudiait tout à la fois avec ardeur et la philosophie de Kant et l'histoire. Il songeait à faire de Frédéric II le héros d'une épopée; il écrivait des articles pour la *Gazette littéraire,* pour la *Thalie*, et l'*Histoire de la guerre de trente ans.*

Mais l'excès du travail et les veilles trop prolongées altérèrent et minèrent sa santé. Souvent il écrivait pendant toute la nuit, se levait dans l'après-midi, passait le reste du jour tantôt à faire sa correspondance, tantôt à causer ou à lire, et, pour ranimer ses forces épuisées par une continuelle tension d'esprit, par la privation de sommeil, il avait recours à des moyens de surexcitation funestes *.

En 1791, il tomba si gravement malade, qu'on désespéra presque de lui, et que le bruit de sa mort se répandit en Allemagne et jusqu'en Danemark. On le conduisit aux bains de Carlsbad : là, forcé d'interrompre ses travaux, ses leçons, et n'ayant plus que son misérable traitement de 200 écus, il se voyait menacé de retomber dans toutes les inquiétudes matérielles qu'il avait eu tant de peine à surmonter, et l'Allemagne, qui le lisait avec enthousiasme, qui était fière de son nom et de ses œuvres, oubliait ses souffrances. Ce fut un étranger qui vint à son secours. Le prince d'Augustembourg, sur la demande du célèbre écrivain danois Baggesen, offrit au poète malade et délaissé une pension de 1,000 écus. Les termes honorables et délicats dans lesquels cette offre était faite lui donnaient encore plus de prix. Schiller l'accepta **.

De retour à Iéna, il se remit au travail comme par le passé, et bientôt la prudence lui ordonna de s'éloigner une seconde fois de ses livres, de faire un nouveau voyage. Il éprouvait depuis long-

* Carlyle, *Leben Schillers.*

** Ce n'est pas la seule fois que l'Allemagne s'est montrée ainsi ingrate envers ses grands hommes. Quarante ans auparavant, c'était déjà un prince de Danemark qui tendait à Klopstock une main généreuse, et lui donnait le moyen d'achever sa *Messiade.*

temps un vif désir de revoir sa patrie, sa famille. Ce fut de ce côté qu'il dirigea ses pas. Sa mauvaise santé le força d'abord de s'arrêter à Heilbronn ; il écrivit de là à Stuttgardt, pour savoir s'il pourrait se présenter sans inconvénient dans cette ville. Le duc fit répondre qu'il ignorerait son arrivée. D'après cette assurance, Schiller partit. Oh ! ce fut une grande joie pour lui de rentrer librement dans cette cité qu'il avait fuie avec angoisse, de retrouver, après dix ans d'absence, sa pauvre mère qui pleurait tant à son départ, son père qui se plaignait de sa désertion et qui le revoyait entouré d'une auréole de gloire, sa jeune sœur qui récitait avec enthousiasme ses vers, et tous ses compagnons d'étude, ses amis, qui se pressaient joyeux autour de lui et parlaient en riant des anciennes chaînes de l'école ! Il visita successivement les lieux où il avait vécu, et chaque site, chaque sentier connu, chaque pas qu'il faisait sur ce sol consacré par les souvenirs de son enfance, éveillaient dans son âme de tendres émotions. Il alla voir aussi ceux de ses anciens professeurs qui vivaient encore, et même le vieux Jahn, qui était bien fier alors de lui avoir donné des leçons. Une partie de son temps se passait ainsi en entretiens affectueux, en bons souvenirs; il employait l'autre à lire, à étudier, à écrire son *Wallenstein*. Pendant qu'il était à Stuttgardt, il éprouva encore un autre bonheur : il devint père pour la première fois. On eût dit qu'après tant de jours de lutte et de souffrance, une divinité bienfaisante l'avait ramené dans sa patrie pour lui faire savourer en même temps les plus douces joies de la vie humaine, les souvenirs du passé et les espérances de l'avenir. Mais ces joies de l'âme ne devaient plus se renouveler; il ne devait plus revoir une autre fois ni son pays natal, ni sa famille bien-aimée *.

Ce voyage fut du reste fort utile à ses intérêts. Pendant son séjour à Stuttgardt, Schiller entra en relations avec Cotta, qui devint plus tard son unique éditeur et qui lui proposa la rédaction d'un recueil littéraire mensuel. A son retour à Iéna, il publia le prospectus de ce recueil intitulé *les Heures* (*Die Horen*), et appela tous les hommes distingués de l'Allemagne à y concourir. Peu de temps après, le premier numéro parut; mais, malgré les efforts de l'éditeur, les articles favorables de la *Gazette littéraire*, et les noms illustres qui le recommandaient au public, ce journal produisit peu d'effet et n'eut qu'une courte durée.

De cette époque datent ses relations plus intimes avec Goethe. Les deux poètes avaient compris que, par la différence même de

* Son père et sa jeune sœur moururent en 1796, sa mère en 1802.

leur nature et de leur manière de vivre, ils pouvaient se rendre utiles l'un à l'autre. Ils marchaient parallèlement sur deux lignes séparées; mais ils se rejoignaient à la sommité de l'art. Il s'établit entre eux une correspondance suivie, sérieuse, savante, et qui de jour en jour prit un caractère plus amical. Schiller en avait en même temps commencé une autre avec Guillaume de Humboldt, qui était de même consacrée à l'examen des plus hautes questions de philosophie et d'esthétique. Ainsi soutenu par deux hommes éminents, éclairé par leurs conseils, animé par leurs encouragements, il suivait avec une noble audace sa carrière, et se jetait sans cesse intrépidement dans de nouveaux travaux.

En 1795, il entreprit la publication d'un *Almanach des Muses*, qui obtint un grand succès. Il y mit quelques-unes de ses plus charmantes poésies lyriques, et Goethe plusieurs ballades. Ce fut dans ce même recueil que les deux poètes firent insérer aussi ces petits distiques si connus en Allemagne sous le nom de *xenies*. C'étaient autant d'épigrammes mordantes dirigées contre une foule de livres et d'écrivains. Elles mirent tout le monde littéraire en rumeur, et produisirent chez ceux qu'elles atteignaient une vive animosité. Le bon Schiller s'attendrit sur les blessures qu'il avait faites et se repentit d'avoir été si loin.

D'autres travaux plus importants vinrent bientôt distraire son esprit de cette guerre d'épigrammes. Il travaillait toujours à son *Wallenstein*. En 1798, il fit représenter la première partie de cette vaste trilogie, la plus belle, la plus imposante de ses œuvres. A cette magnifique composition, qui avait si long-temps occupé sa pensée et ses veilles, succéda immédiatement *Marie Stuart*, puis *Jeanne d'Arc*, qui fut jouée en 1801 sur le théâtre de Leipzig. Le poète assistait lui-même à cette représentation, et fut reconduit en triomphe chez lui aux cris mille fois répétés de *vive Schiller! vive le grand Schiller!* Deux ans après parut *la Fiancée de Messine*, puis, en 1804, *Guillaume Tell*. A voir la rapidité avec laquelle toutes ces grandes compositions se succédaient, on eût dit que Schiller pressentait sa fin prochaine et se hâtait de léguer au monde les plus beaux fruits de son génie.

Il se trouvait à Berlin lorsqu'on joua son *Guillaume Tell*. La reine Louise voulut le voir, et lui fit offrir une pension annuelle de trois mille thalers, une place à l'académie, et la jouissance d'une voiture de la cour, s'il voulait se fixer à Berlin; mais il était retenu par les liens du cœur dans le duché de Weimar, et il y retourna. Depuis 1798, il avait quitté Iéna pour habiter Weimar. Il était là près de Goethe, qui exerçait une heureuse influence sur

lui, près de Wieland, qui l'avait toujours traité avec une sincère affection, et près du théâtre.

Le grand-duc lui témoignait une considération toute particulière. La princesse Caroline, mère de madame la duchesse d'Orléans, aimait à le voir, à s'entretenir avec lui. C'était, au dire de tous ceux qui l'ont connue, une femme d'un esprit élevé et d'une bonté de cœur angélique *. Schiller éprouvait pour elle un sentiment de vénération et de reconnaissance qui seul aurait suffi pour l'attacher à Weimar, s'il n'y avait été fixé d'ailleurs par d'autres liens. Le grand-duc, en lui permettant de venir habiter cette ville, lui avait assuré une pension de 1,000 écus. Peu de temps après il demanda à l'empereur d'Autriche et obtint pour lui un titre de noblesse. C'était une singulière faveur pour celui qui n'avait jamais chanté que la démocratie; mais Schiller ne vit là qu'une aimable intention et en fut reconnaissant **.

Malheureusement sa santé allait toujours en déclinant. Plus d'une fois déjà il avait donné de sérieuses inquiétudes à ses amis; il avait lui-même été ébranlé par l'idée d'une mort prochaine. Puis son énergie morale, luttant contre ses douleurs physiques, lui rendait une apparence de vie, puis il retombait dans une nouvelle faiblesse. En 1805, il fut atteint d'une fièvre catarrhale, qui d'abord ne présentait aucun caractère alarmant, mais qui bientôt empira d'une manière effrayante. Tous ceux qui le connaissaient et qui l'aimaient, car le connaître c'était l'aimer, furent consternés de cette nouvelle. Mais lui ne montra nulle frayeur : il fut, jusqu'à son dernier jour, bon et affectueux envers ceux qui l'entouraient, comme il l'avait été toute sa vie. Sa plus grande crainte était que sa femme se trouvât près de lui lorsqu'il pressentait quelque crise violente. Dans les moments où il était mieux, il se faisait lire des traditions populaires, des contes de chevalerie; puis il parlait avec calme et douceur de sa femme, de ses enfants, et de son drame de *Démétrius*, auquel il essayait encore, mais en vain, de travailler. Le 8 mai, il demanda à voir sa plus jeune fille, la prit par la main, la regarda avec une profonde douleur; puis, tout-à-coup, se détournant d'elle, cacha sa tête dans son oreiller et pleura amèrement ***. Le soir sa belle-sœur

* *Ein himmlisches Gemuth*, un caractère céleste, dit Gustave Schwab. — Elle épousa en 1810 le grand-duc de Mecklenbourg, et mourut en 1816.

** « Vous allez rire, écrivait-il à Humboldt, en apprenant ma nouvelle dignité. C'est notre duc qui en a eu l'idée, et, puisque la chose est faite, je l'accepte avec plaisir pour ma femme et mes enfants. »

*** Schiller laissait après lui un fils et deux filles, que la grande du-

lui demanda comment il se trouvait : « Toujours mieux, répondit-il, toujours plus tranquille. » Il la pria d'ouvrir les rideaux, contempla d'un regard serein les rayons du soleil couchant, qui projetait encore sur ses fenêtres une lueur pâle et mélancolique, puis il dit adieu du fond de l'âme à cette belle nature qu'il avait tant aimée. Le lendemain il était mort. Il n'avait pas quarante-six ans.

La nouvelle de sa mort produisit dans toute l'Allemagne un sentiment de désolation. A Weimar, où il n'était pas seulement connu par ses œuvres, où tout le monde l'aimait comme homme en l'admirant comme écrivain, le théâtre fut fermé ; les habitants prirent le deuil. On s'abordait avec tristesse, et, dans la maison du riche comme dans celle du plus humble bourgeois, l'unique sujet des entretiens, c'était la mort de Schiller et le récit de ses derniers moments. Il fut enterré au milieu de la nuit. Douze jeunes gens des premières familles de la ville avaient brigué l'honneur de le porter. La journée avait été orageuse, et des nuages noirs voilaient la surface du ciel ; mais, au moment où l'on allait descendre le cercueil dans la fosse, on raconte que tout-à-coup les nuages s'entr'ouvrirent, la lune apparut, et un doux rayon éclaira la tombe du poète.

X. Marmier.

chesse de Weimar se chargea généreusement de faire élever. Le fils est aujourd'hui conseiller d'appellation à Cologne ; une des filles a été mariée au baron de Gleichen, l'autre au conseiller Junot de la Thuringe.

LES BRIGANDS,

DRAME EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

MAXIMILIEN, comte de Moor.
CHARLES, } ses fils.
FRANZ, }
AMÉLIE D'ÉDELRICH.
SPIEGELBERG,
SCHWEIZER,
GRIMM,
RAZMANN,
SCHUFTERLE, } libertins, puis bandits.
ROLLER,
KOSINSKY,
SCHWARZ,
HERMANN, bâtard d'un gentilhomme.
DANIEL, valet de la maison du comte Moor.
MOSER, pasteur.
UN RELIGIEUX.
BANDES DE BRIGANDS.
PERSONNAGES SECONDAIRES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Une salle du château de Moor.

FRANZ, *le vieux* MOOR.

FRANZ. Mais, mon père, vous trouvez-vous bien? Vous êtes si pâle!

Le vieux MOOR. Tout-à-fait bien, mon fils. Que voulais-tu me dire?

FRANZ. La poste est arrivée.... Une lettre de notre correspondant de Leipzig.

Le vieux MOOR, *avec empressement*. Des nouvelles de mon fils Charles?

FRANZ. Hum! hum! Oui. Il y en a. Mais je crains... je ne sais si... votre santé.... Êtes-vous vraiment tout-à-fait bien, mon père?

MOOR. Comme le poisson dans l'eau... Il parle de mon fils?... D'où vient ta sollicitude? Tu m'as fait deux fois la même question.

FRANZ. Si vous êtes malade.... ou si vous avez seulement la plus légère crainte de le devenir.... laissez-moi, je vous parlerai dans un temps plus opportun. Cette nouvelle n'est pas faite pour un corps débile.

MOOR. Dieu! Dieu! que vais-je entendre?

FRANZ. Laissez-moi d'abord me retirer à l'écart et verser une larme de compassion sur la perte de mon frère. Je devrais me taire à jamais, car il est votre fils. Je devrais à jamais cacher sa honte, car il est mon frère.... Mais vous obéir est mon premier, mon douloureux devoir. Ainsi pardonnez-moi.

MOOR. O Charles! Charles, si tu savais comme ta conduite torture le cœur de ton père! Si tu savais comme quelque joyeuse nouvelle de toi prolongerait de dix ans ma vie et me rajeunirait.... tandis que maintenant, hélas! chacune de celles que je reçois me fait faire un pas vers la tombe.

FRANZ. S'il en est ainsi, vieillard, adieu. Nous nous arracherions tous aujourd'hui les cheveux sur votre cercueil.

MOOR. Reste. Il n'y a plus qu'un petit pas à faire. Laisse-le suivre sa volonté... Les fautes de nos pères sont poursuivies jusqu'à la troisième et quatrième génération.. Laisse-le accomplir cette fatale sentence.

FRANZ, *tirant la lettre de sa poche.* Vous connaissez notre correspondant. Voyez. Je donnerais un doigt de ma main droite pour pouvoir déclarer que c'est un menteur, un menteur plein de fiel. Contenez-vous, et pardonnez-moi, si je ne vous laisse pas lire vous-même cette lettre. Vous ne devez pas savoir tout ce qu'elle renferme.

MOOR. Tout, tout, mon fils. Tu m'épargnes les béquilles...

FRANZ *lit.* « Leipzig, 1er mai : Si je n'étais lié, mon cher ami, par une promesse inviolable qui ne me permet pas de te rien cacher de ce que je puis apprendre sur le sort de ton frère, ma plume innocente ne te tourmenterait plus jamais. Je devine par cent lettres de toi quel déchirement ton cœur fraternel doit éprouver en apprenant des nouvelles de cette sorte. Il me semble que je te vois verser sur ce vaurien, sur ce misérable (*le vieux Moor cache son visage*) ». Voyez,

mon père, je ne vous lis que le plus doux « ...verser sur ce misérable des milliers de larmes. Hélas! elles ont coulé, elles se sont précipitées par torrent sur mes joues. Il me semble que je vois ton vieux et vénérable père pâle comme la mort. » — Jésus Maria, vous voilà déjà ainsi avant d'avoir rien appris.

MOOR. Continue, continue.

FRANZ. « Pâle comme la mort, retomber en chancelant dans son fauteuil, et maudire le jour où le nom de père lui fut balbutié pour la première fois. On n'a pas pu tout me découvrir, et je ne te dis encore qu'une petite part du peu que je sais. Ton frère paraît avoir comblé la mesure de l'ignominie. Je ne vois pas ce qu'il pourrait faire de plus, à moins que son génie en cela ne dépasse le mien. Après avoir contracté une dette de quarante mille ducats, — une jolie petite somme, mon père, — après avoir déshonoré la fille d'un riche banquier, et blessé mortellement en duel un brave et honnête jeune homme qui lui faisait la cour, hier, à minuit, il avait formé le projet d'échapper aux poursuites de la justice avec sept autres jeunes gens qu'il a entraînés dans sa vie honteuse. » — Mon père, au nom de Dieu, mon père, comment vous trouvez-vous?

MOOR. C'est assez. Laisse cela, mon fils.

FRANZ. Je vous épargne... « On a envoyé son signalement. Les offensés demandent hautement satisfaction. Sa tête est mise à prix... Le nom de Moor... Non, mes lèvres tremblantes ne feront pas mourir un père. (*Il déchire la lettre.*) » — Ne croyez pas cela, mon père, n'en croyez pas un mot.

MOOR, *pleurant amèrement.* Mon nom! mon noble nom!

FRANZ, *lui sautant au cou.* Infâme, trois fois infâme Charles! N'en avais-je pas le pressentiment, lorsque tout enfant encore il aimait à suivre les jeunes filles, à courir par monts et par vaux avec de petits vagabonds, lorsqu'il fuyait l'aspect de l'église comme un coupable celui de la prison, lorsqu'il s'en allait jeter dans le chapeau du premier mendiant les deniers qu'il était parvenu à vous arracher, tandis que nous, nous cherchions à édifier notre esprit avec de pieuses prières et des livres de sermons. N'en avais-je pas le pressentiment quand il se plaisait à lire les aventures de

Jules César, d'Alexandre-le-Grand et de je ne sais quels autres païens, plutôt que l'histoire de Tobie et de sa pénitence? Ne vous ai-je pas dit cent fois, car mon affection pour lui était toujours subordonnée à mon devoir filial, cet enfant nous jettera tous dans la honte et la douleur. Oh! si du moins il ne portait pas le nom de Moor! Si mon cœur ne battait pas aussi ardemment pour lui! L'affection impie que je ne puis anéantir me fera accuser un jour devant le tribunal de Dieu.

MOOR. O mes projets!... mes rêves d'or!...

FRANZ. Je le sais bien. C'est là précisément ce que je disais. L'esprit de feu, disiez-vous toujours, qui éclate dans cet enfant, qui le rend si sensible à l'attrait du beau, du grand; cette vérité avec laquelle son âme se reflète dans ses yeux; cette tendresse de sentiment qui lui fait verser des larmes de sympathie à l'aspect de chaque souffrance; cette mâle ardeur qui le porte à grimper au sommet des chênes séculaires, qui l'entraîne à traverser les fossés, les palissades et les torrents; cette ambition enfantine, cette opiniâtreté inflexible, toutes ces belles et brillantes qualités qui germent dans l'âme de ce fils chéri, feront de lui quelque jour un ami dévoué, un excellent citoyen, un héros, un grand homme. Et maintenant voyez, mon père, cet esprit de feu s'est développé, étendu, et il a porté des fruits précieux. Voyez comme cette franchise a dégénéré en effronterie; voyez cette tendresse de sentiment, comme elle soupire doucement pour une coquette! comme elle s'émeut au charme d'une Phryné! Voyez ce génie de feu, comme il a, dans l'espace de six petites années, si bien consumé la substance de sa vie qu'il ressemble à un cadavre ambulant, et alors arrivent des gens qui n'ont pas honte de dire : « C'est l'amour qui a fait ça. » Voyez cette tête hardie et entreprenante, comme elle combine et exécute des plans qui effacent les actions héroïques d'un Cartouche, d'un Howard. Et quand ces magnifiques germes seront parvenus à leur complète maturité (car que peut-on attendre de complet d'un âge si tendre?) peut-être alors, mon père, aurez-vous la joie de voir votre fils à la tête d'une de ces troupes qui habitent dans le silence sacré des forêts et délivrent de la moitié de son fardeau le voyageur fatigué. Peut-être aussi, avant de descendre dans le tombeau, pourrez-vous faire

un pélerinage à son monument élevé entre ciel et terre. Peut-être .. ô mon père, mon père, mon père, cherchez un autre nom, autrement vous courez risque d'être montré au doigt par les merciers et les coureurs de rues qui auront vu à Leipzig la figure de votre fils sur la place du marché.

MOOR. Et toi aussi, mon Franz? et toi aussi? O mes enfants, comme vous lancez vos traits contre mon cœur!

FRANZ. Vous le voyez, je puis être spirituel aussi. Mais mon esprit a l'aiguillon du scorpion. A présent voyez ce vulgaire, ce froid Franz, cette âme de bois, ce Franz enfin revêtu de tous les titres que le contraste entre son frère et lui pouvait vous inspirer quand il s'asseyait sur vos genoux ou qu'il vous pinçait les joues, il mourra dans les limites de son domaine, il pourrira, il sera oublié, tandis que la réputation de cette tête universelle volera d'un pôle à l'autre. O ciel! le froid, le sec, le dur Franz te remercie, les mains jointes, de ne pas lui ressembler.

MOOR. Pardonne-moi, mon enfant. Ne t'irrite pas contre un père qui s'est trompé dans ses projets. Dieu, qui m'envoie des larmes par Charles, me les fera essuyer par toi.

FRANZ. Oui, mon père, il les essuiera. Votre Franz emploiera sa vie à prolonger la vôtre. C'est le bonheur de votre vie que je consulterai comme un oracle dans toutes mes actions, le miroir dans lequel je regarderai tout ce que je dois entreprendre. Pas un devoir n'est assez sacré pour que je ne le viole lorsqu'il s'agira de votre vie. Me croyez-vous?

MOOR. Tu as encore de grands devoirs à remplir, mon fils. Que Dieu te récompense de tout ce que tu fus pour moi, de tout ce que tu seras.

FRANZ. Maintenant dites-moi, si vous ne deviez pas nommer ce jeune homme votre fils, vous seriez heureux.

MOOR. Tais-toi, tais-toi. Quand la sage-femme me l'apporta, je le levai vers le ciel, et je m'écriai : « Ne suis-je pas heureux? »

FRANZ. Vous le dites aimé. Mais cette parole s'est-elle réalisée? Vous enviez au dernier de nos paysans le bonheur de n'être pas père d'un tel fils. Votre douleur vivra aussi long-temps que vous aurez ce fils. Cette douleur grandira avec lui, cette douleur minera votre vie.

MOOR. Oh ! elle a fait de moi un vieillard de quatre-vingts ans.

FRANZ. Eh bien ! si vous vous sépariez entièrement de lui?

MOOR. Franz ! Franz ! Que dis-tu ?

FRANZ. N'est-ce pas votre amour pour lui qui fait votre douleur ? Sans cet amour, il n'est plus rien pour vous ; sans ce répréhensible, ce condamnable amour, il est mort pour vous, il est pour vous comme s'il n'était pas né. Ce n'est pas le sang et la chair, c'est le cœur qui fait de nous des pères et des fils. Cessez de l'aimer, et cet être dégénéré cesse d'être votre fils, quand même il serait taillé dans votre chair. Il a été jusqu'à présent comme la prunelle de vos yeux, mais l'Écriture n'a-t-elle pas dit : Si votre œil vous scandalise, arrachez-le. Il vaut mieux entrer borgne dans le ciel que de descendre avec deux yeux dans les enfers. Il vaut mieux aller au ciel sans enfants que de tomber, père et fils, dans l'abîme. Ainsi parle la Divinité.

MOOR. Tu veux que je maudisse mon fils ?

FRANZ. Non pas, non pas. Ce n'est point votre fils que vous maudirez. Qui appelez-vous votre fils ? Celui à qui vous avez donné la vie et qui s'efforce par tous les moyens imaginables d'abréger la vôtre.

MOOR. Oh ! cela n'est que trop vrai. C'est une sentence portée contre moi, et c'est par lui que le Seigneur la fait exécuter.

FRANZ. Voyez comme l'enfant chéri de votre cœur se conduit envers vous. C'est par votre intérêt paternel qu'il vous oppresse, par votre amour qu'il vous égorge, par votre cœur qu'il vous poignarde, qu'il vous anéantit. Du moment où vous cessez de vivre, le voilà seigneur de vos biens, maître de ses actions. La digue a disparu, et le torrent peut mugir et suivre son cours en liberté. Mettez-vous un instant à sa place. Que de fois il a dû désirer la mort de son père (que de fois celle de son frère), qui, debout sur son chemin, met un obstacle inébranlable à ses désordres ! Est-ce donc là l'amour qui doit répondre à l'amour ? Est-ce là une reconnaissance filiale pour tant de bonté paternelle. Si, pour satisfaire au caprice d'un instant, il sacrifie dix années de votre vie, s'il joue dans une minute de volupté le nom de ses pères qui

est resté sans tache pendant sept siècles, l'appellerez-vous votre fils? Répondez. Est-ce là un fils?

MOOR. C'est un cruel enfant. Mais c'est mon enfant pourtant, c'est mon enfant pourtant.

FRANZ. Un aimable, un précieux enfant dont la constante étude est de n'avoir plus de père. Oh! si vous pouviez enfin comprendre cette situation! Si les écailles pouvaient tomber de vos yeux. Mais votre indulgence l'affermira dans ses folies, et votre conduite le justifiera. Vous éloignerez la malédiction de sa tête, et la malédiction éternelle tombera sur votre tête.

MOOR. C'est juste, c'est bien juste. La faute en est à moi, la faute en est à moi.

FRANZ. Combien de milliers d'hommes, après avoir bu jusqu'à l'ivresse à la coupe de la volupté, se sont améliorés par la souffrance. Cette douleur physique, qui accompagne chaque excès, n'est-elle pas un signe de la volonté divine? L'homme doit-il par une tendresse cruelle renverser cette volonté? Le père doit-il entraîner à jamais dans l'abîme le dépôt qui lui fut confié? Pensez-y. Si vous le laissez pour quelque temps en proie à sa misère, ne servira-t-elle pas à le changer, à le rendre meilleur; et si dans cette grande école du malheur il continue à être un scélérat.... alors malheur au père qui par une fausse délicatesse viole les décrets de l'éternelle sagesse... Eh bien! mon père?

MOOR. Je veux lui écrire que je retire ma main de lui.

FRANZ. Ce sera de votre part une action juste et sage.

MOOR. Qu'il ne reparaisse jamais devant moi.

FRANZ. Cette décision produira un effet salutaire.

MOOR, *avec tendresse*. Jusqu'à ce qu'il soit changé.

FRANZ. Très-bien, très-bien. Mais s'il vient avec le masque de l'hypocrisie pleurer pour obtenir votre pitié, solliciter par des flatteries votre pardon, et que le lendemain il s'en aille rire de votre faiblesse dans les bras d'une courtisane?... Non, mon père, il reviendra de lui-même quand il se sentira la conscience nette.

MOOR. Je vais donc lui écrire à l'instant.

FRANZ. Arrêtez. Encore un mot, mon père. Votre indigna-

tion pourrait, j'en ai peur, vous faire employer des expressions qui lui déchireraient le cœur. — Et, d'un autre côté, — ne croyez-vous pas qu'il regarderait déjà comme un indice de pardon une lettre écrite de votre main? Il vaut donc mieux que vous me laissiez le soin de lui écrire.

MOOR. Oui, mon fils, charge-toi de cette tâche. Hélas! elle m'eût brisé le cœur.

FRANZ, *avec vivacité.* Ainsi, voilà qui est décidé.

MOOR. Écris-lui que des larmes de sang, que des milliers de nuits sans sommeil... Mais ne jette pas mon fils dans le désespoir.

FRANZ. Ne voulez-vous pas vous mettre au lit, mon père? Vous êtes si cruellement affecté.

MOOR. Écris-lui que le sein paternel... Je te le répète, ne jette pas mon fils dans le désespoir.

Il sort avec tristesse.

FRANZ, *le regardant en riant.* Rassure-toi, vieillard, tu ne le serreras jamais sur ta poitrine. Le chemin qui l'y ramenerait lui est fermé comme le ciel à l'enfer. Il était arraché de tes bras, quand tu ignorais encore toi-même que tu pourrais le vouloir. Je serais vraiment un pitoyable novice, si je ne pouvais détacher un fils du cœur de son père, lors même qu'il y serait retenu par des chaînes d'airain. J'ai tracé autour de toi un cercle magique, un cercle de malédiction qu'il ne franchira pas. Courage, Franz. Voilà l'enfant chéri mis à l'écart. Nous commençons à y voir plus clair. Il faut que je ramasse tous ces lambeaux de papier, on pourrait facilement reconnaître mon écriture. (*Il reprend les fragments de la lettre qu'il a déchirée.*) Bientôt le chagrin emportera aussi le vieux; et, quant à elle, je lui arracherai aussi ce Charles du cœur, dût-elle y perdre la moitié de sa vie.

J'ai bien le droit d'accuser la nature, et sur mon honneur je le ferai valoir. Pourquoi ne suis-je pas sorti le premier des entrailles de ma mère? Pourquoi pas le seul? Pourquoi m'a-t-elle imposé à moi, et justement à moi, le fardeau de la laideur? comme si, en me donnant le jour, elle n'avait eu qu'un reste à mettre au monde! Pourquoi m'est-il échu, précisément à moi, ce nez de Lapon, cette bouche d'Africain, ces yeux de

Hottentot? En vérité, je crois qu'elle a réuni ce qu'il y a de hideux dans les différentes races d'hommes pour me pétrir. Meurtre et mort! Qui lui a donné le pouvoir de favoriser l'un et de nuire à l'autre? Quelqu'un pouvait-il gagner ses bonnes grâces avant d'exister ou l'offenser avant de naître? Pourquoi donc une telle partialité dans ses œuvres?

Non, non. Je suis injuste envers elle. Elle nous donna à tous deux l'esprit d'invention, elle nous déposa pauvres et nus au bord de cet océan du monde. Que celui qui peut nager nage, et que celui qui ne sait comment s'y prendre se noie. Elle ne m'a rien accordé de plus. C'est maintenant à moi à voir comment je me tirerai d'affaire. Chacun a des droits égaux aux plus grandes comme aux plus petites parts. Les prétentions sont anéanties par les prétentions, les tentatives par les tentatives, la force par la force. Le bon droit appartient à celui qui l'emporte sur les autres, et la limite de notre force fait notre loi.

On a bien conclu, il est vrai, certains pactes sociaux pour mener le train du monde. Beau langage! riche monnaie dont on retire un gain du maître pour peu qu'on sache la placer. Conscience! oui, vraiment excellent épouvantail pour éloigner les moineaux des cerisiers, — lettre de change fort bien écrite qui aide aussi le banqueroutier en cas de besoin.

Du reste, ce sont là tout autant d'institutions louables pour tenir les sots en respect et maîtriser le peuple, afin que les gens habiles soient plus à leur aise. Vues de près, ce sont pourtant de plaisantes institutions. Elles ressemblent, pour moi, à ces haies que nos paysans plantent prudemment autour de leurs champs afin qu'aucun lièvre ne puisse y entrer, et il est de fait qu'aucun lièvre ne passe par là. Mais leur gracieux seigneur donne un coup d'éperon à son cheval, et galope à travers la moisson.

Pauvre lièvre! C'est cependant un triste rôle à remplir que celui de lièvre dans ce monde. Mais le gracieux seigneur fait servir le lièvre à son usage.

Ainsi courage. Marchons. Celui qui ne craint rien est aussi puissant que celui qui est redouté de tout le monde. C'est maintenant la mode de porter à son pantalon des boucles que l'on peut relâcher ou serrer à volonté. Nous voulons prendre mesure d'une conscience à la dernière mode,

d'une conscience que nous puissions déboucler tout à notre aise quand nous en aurons besoin. J'ai entendu discuter au long et au large sur une certaine force du sang qui pourrait échauffer la tête d'un honnête bourgeois.— Voilà ton frère, autrement dit, voilà un homme qui est sorti du même four que toi, il en résulte que sa personne sera pour toi sacrée. Voyez-vous cette étrange conséquence, ce ridicule raisonnement en vertu duquel il faudrait admettre que l'harmonie des esprits est la conséquence du rapprochement des corps, que la même patrie donne les mêmes sensations, et la même nourriture les mêmes penchants. Mais allons plus loin. Voici ton père. Il t'a donné la vie. Tu es sa chair et son sang. Il doit être sacré pour toi, c'est encore là une habile conséquence. Mais je demanderai : Pourquoi m'a-t-il fait? Ce n'est sans doute pas par amour pour moi, car il fallait d'abord que je devinsse un moi. M'a-t-il connu avant de me faire? a-t-il pensé à moi? m'a-t-il désiré au moment où il me faisait? savait-il ce que je serais? Je ne le souhaite pas pour lui, car alors je pourrais le punir de m'avoir fait. Dois-je le remercier de ce que je suis homme; non, pas plus que je ne pourrais lui faire un reproche s'il avait fait de moi une femme. Puis-je reconnaître l'amour qui ne se fonde pas sur la considération envers moi-même? et cette considération envers moi-même avant que j'existasse moi-même! Où gît donc à présent le sentiment sacré? Dans l'acte même qui m'a formé? Comme si cet acte n'était pas l'effet d'une impulsion animale pour apaiser un désir animal. Le caractère sacré est-il dans le résultat de cet acte? Mais c'est là une nécessité inflexible, un résultat que nous voudrions tous éloigner, s'il n'y allait de notre chair et de notre sang. Lui accorderai-je plus de droits parce qu'il m'aime? C'est une vanité de sa part, c'est le péché favori de tous les artistes qui se mirent dans leur ouvrage quand il serait aussi laid que moi. Voilà donc toute cette sorcellerie que vous enveloppez dans un nuage sacré pour nous faire peur et abuser de notre peur. Faut-il que je me laisse aussi conduire à la lisière comme un enfant?

A l'œuvre donc! Courage! Je veux anéantir autour de moi tout ce qui m'empêche d'être le maître. Je serai le maître. J'enlèverai par la violence ce que je ne puis obtenir par le don de me faire aimer.

SCÈNE II.

Une auberge sur les frontières de la Saxe.

CARL MOOR, *plongé dans une lecture;* SPIEGELBERG, *buvant à une table.*

CARL MOOR. Quand je lis dans mon Plutarque la vie des grands hommes, je prends en dégoût ce siècle altéré d'encre.

SPIEGELBERG, *lui présentant un verre et buvant.* Tu devrais lire Joseph.

MOOR. L'étincelle brillante de Prométhée est consumée, on a recours à présent aux feux d'artifice, aux feux de théâtre qui ne pourraient pas allumer une pipe de tabac. Ils sont là qui se remuent comme des souris sur la massue d'Hercule. Un abbé français enseigne qu'Alexandre n'était qu'un poltron, un professeur pulmonique se met, à chaque parole qu'il prononce, un flacon de vinaigre et disserte sur la force. Des drôles qui tombent en défaillance après avoir fait un enfant discutent sur la tactique d'Annibal, des marmots enfilent des phrases sur la bataille de Cannes, et pâlissent sur les victoires de Scipion, parce qu'ils doivent les expliquer.

SPIEGELBERG. Tu viens de faire là une véritable élégie alexandrienne.

MOOR. Quelle belle récompense de vos fatigues sur le champ de bataille, que de vivre dans un collége et de voir votre immortalité dûment enfermée dans la courroie qui enveloppe vos livres. Quelle compensation pour tant de sang versé que de servir à envelopper les pains d'épice d'un marchand de Nuremberg, ou, si le bonheur vous favorise, d'être porté sur des échasses par un tragédien français et mis en mouvement par un ressort de marionnettes. Ah! ah!

SPIEGELBERG, *buvant.* Lis Joseph, je t'en prie.

MOOR. Fi donc! Fi de ce siècle de castrats qui ne fait que remâcher les actions du passé, rapetisser les héros de l'antiquité par ses commentaires, et les dénaturer par ses tragédies. La moelle de ses os est tarie, et c'est la bière maintenant qui aide l'homme à se reproduire.

SPIEGELBERG. Le thé, frère, le thé.

MOOR. Ils barricadent la saine nature dans un cercle de fades conventions. Ils n'ont pas le courage de vider un verre de vin, parce qu'ils doivent en outre porter une santé. On les verra ramper devant le décrotteur qui peut les protéger auprès de son excellence, et tourmenter le pauvre diable dont ils n'ont rien à craindre. Ils s'adorent l'un l'autre pour un dîner ; ils s'empoisonneraient l'un l'autre pour un chiffon qui leur aura été enlevé dans une enchère. Ils condamnent le Saducéen qui ne fréquente pas assidûment l'église et viennent devant l'autel compter le fruit de leur usure. Ils se prosternent dans la nef pour montrer la poussière qu'ils emportent à leurs genoux. Ils ont leurs regards fixés sur le prêtre pour voir comment sa perruque est frisée. Ils s'évanouiront en regardant couler le sang d'une oie, et battront des mains en apprenant à la Bourse la banqueroute d'un de leurs concurrents... Et moi qui leur pressais la main avec tant de chaleur. Encore un jour, disais-je. — Inutile. A ton trou, chien! — Et prières, larmes, serments. (*Frappant du pied.*) Enfer et démon !

SPIEGELBERG. Et cela pour une couple de misérables ducats ?

MOOR. Non. Je n'y puis penser. Emprisonner mon corps dans un corset, et soumettre ma volonté à l'étreinte de la loi. Non. La loi a réduit à la lenteur de la limace ce qui aurait eu le vol de l'aigle. La loi n'a jamais fait un grand homme. C'est la liberté qui enfante des colosses et des choses extraordinaires. Oh ! si l'esprit de Hermann se ranimait dans sa cendre ! Qu'on me mette à la tête d'une troupe d'hommes tels que moi, et je veux faire de l'Allemagne une république auprès de laquelle Rome et Sparte ressembleraient à des couvents de nonnes. (*Il jette son épée sur la table et se lève.*)

SPIEGELBERG, *se levant précipitamment.* Bravo ! bravissimo. Tu m'amènes juste à point sur ce chapitre. Je veux te dire quelque chose à l'oreille, Moor, quelque chose qui tourne depuis long-temps dans mon esprit. Tu es précisément l'homme qui convient pour cela. Bois donc, frère, bois. Qu'en dis-tu? Si nous nous faisions Juifs, et si nous remettions leur royaume sur le tapis?

MOOR, *riant à gorge déployée.* Ah ! je comprends, je

comprends. Tu veux faire en sorte d'abolir le prépuce, parce que le chirurgien a déjà le tien.

SPIEGELBERG. Mauvais plaisant ! Il est de fait que j'ai été amputé d'une façon assez curieuse. Mais, dis-moi, n'est-ce pas là une habile et énergique conception ? Nous expédions un manifeste dans les quatre parties du monde, et nous appelons en Palestine tout ce qui ne mange pas de chair de porc. Moi, je démontre, par des documents authentiques, qu'Hérode le tétrarque était mon aïeul. Ce serait là une victoire que de remettre les Juifs à l'œuvre, et de rebâtir Jérusalem. Alors guerre aux Turcs d'Asie. Battons le fer tandis qu'il est chaud; les cèdres tombent du Liban; les navires sont construits; et la nation entière fait le commerce de vieux habits et de vieux galons. Pendant ce temps...

MOOR, *le prenant en riant par la main.* Camarade, c'en est fait à présent de notre temps de folies.

SPIEGELBERG. Fi ! Tu ne veux pourtant pas jouer le rôle de l'enfant prodigue. Un gaillard comme toi qui as balafré plus de figures avec son épée que trois substituts n'ont griffonné d'arrêts dans une année bissextile. Faut-il que je te raconte encore les pompeuses funérailles de ton chien ? Ah ! si plus rien ne te ranime, je n'ai besoin que d'évoquer devant toi ta propre image pour souffler le feu dans tes veines. Te rappelles-tu le jour où ces messieurs du collége firent casser une patte à ton chien, et où tu ordonnas, toi, pour te venger, un jeûne général dans la ville? On se moquait d'abord de ton édit. Mais tu fis acheter tout ce qu'il y avait de viande à Leipzig. Huit heures après, on n'aurait pas trouvé un os à ronger dans la banlieue. Le prix du poisson augmenta. Les magistrats et les bourgeois brûlèrent du désir de se venger. Nous autres étudiants nous nous rassemblâmes au nombre de sept cents, et toi, à notre tête, et les bouchers, les tailleurs, les merciers, les barbiers, et toutes les corporations derrière, nous jurâmes de donner l'assaut à la ville, si l'on touchait seulement un cheveu sur la tête d'un étudiant. Notre menace eut un plein succès, et les bonnes gens se retirèrent avec un pied de nez. Après cela, tu assemblas un concile de docteurs et tu offris trois ducats à celui qui te donnerait un remède pour ton chien. Nous avions peur que ces messieurs, retenus par un-

point d'honneur, ne refusassent ton offre, et déjà nous nous préparions à vaincre leurs scrupules. Mais c'était inutile. Les dignes docteurs se récrièrent sur les trois ducats. Le prix de la recette descendit à trois batz (neuf sols). Dans l'espace d'une heure, nous eûmes douze consultations écrites, si bien que la pauvre bête creva sur-le-champ.

MOOR. Indignes gueux !

SPIEGELBERG. Rien ne manqua à la pompe du convoi. La foule attristée chantait des complaintes sur la mort de ton chien. Nous sortîmes dans la nuit, au nombre de mille, tenant une lanterne d'une main, une épée nue de l'autre, et nous nous en allâmes à travers la ville au son des cloches et des carillons, jusqu'à ce que le chien fût déposé dans sa tombe ; puis un grand banquet qui dura jusqu'au jour. Alors tu te sentis ému d'une généreuse compassion pour nos messieurs et tu fis vendre la viande à moitié prix. Mort de ma vie ! Dans ce moment on nous respectait comme les soldats d'une garnison dans une forteresse conquise.

MOOR. Et tu n'as pas honte de célébrer encore tout cela ! Et tu n'as pas assez de pudeur pour rougir d'une pareille folie !

SPIEGELBERG. Va, va, tu n'es plus Moor. Te souvient-il encore que dix fois, que mille fois, tenant la bouteille d'une main, et de l'autre tirant ton chapeau, tu t'es écrié : Que le vieux grapille, épargne, tout me passera par le gosier. Sais-tu encore? sais-tu encore, ô misérable fanfaron, que c'était là ce qui s'appelle parler en homme et en gentilhomme? Mais...

MOOR. Malédiction sur toi pour m'avoir rappelé ces paroles ! Malédiction sur moi pour les avoir prononcées ! Mais c'était dans les vapeurs du vin, et mon cœur n'entendait pas les forfanteries de ma langue.

SPIEGELBERG, *secouant la tête.* Non, non. Cela ne peut pas être. Impossible, frère, ce ne peut pas être sérieusement. Dis-moi, petit frère, n'est-ce pas le besoin qui te met à ce diapason? Viens, laisse-moi te raconter une histoire de mes années d'école. Il y avait près de la maison que j'habitais un fossé de huit pieds de large, sur lequel nous parions de sauter, mes camarades et moi. Mais nos essais étaient inutiles. On tombait au beau milieu, on devenait l'objet de la

risée générale, et les boules de neige pleuvaient sur nous. Près de la même maison, il y avait un chien de chasseur attaché à une chaîne, une méchante bête qui s'élançait comme Herlais sur la robe des jeunes filles quand elles passaient trop près de lui. Je n'avais pas de plus grande joie que d'agacer ce chien de toutes les façons, et j'étouffais de rire en le voyant écumer de rage et prêt à se jeter sur moi, s'il avait pu. Mais qu'arriva-t-il? Un jour, je revins de nouveau l'attaquer. Je lui jette si rudement une pierre sur les côtes que, dans sa fureur, il brise sa chaîne et s'élance sur moi. Me voilà de courir comme le tonnerre de Dieu. Mais, mille misères! j'arrive au maudit fossé! Que faire? Le chien hurle sur mes talons. Je n'ai pas le temps de la réflexion, je prends mon élan, je saute. Me voilà de l'autre côté. Je dus à ce saut ma peau et ma vie. L'animal m'aurait déchiré.

MOOR. Mais où veux-tu en venir?

SPIEGELBERG. A te montrer que nos forces s'accroissent par la nécessité. Ainsi, je ne me laisse pas effrayer quand j'en suis réduit à l'extrémité. Le courage augmente avec le danger, la vigueur avec la contrainte. Le destin veut sans doute faire de moi un grand homme puisqu'il me barre ainsi la route.

MOOR, *avec douleur*. Je ne sais pas en quoi nous pourrions montrer du courage, et dans quelle occasion nous en avons manqué.

SPIEGELBERG. Bien! Et tu veux ainsi laisser s'anéantir tes facultés, enfouir tes moyens. Penses-tu que tes drôleries de Leipzig forment la limite de l'esprit humain? Allons, allons dans le grand monde, à Paris et à Londres. Là on peut recevoir un soufflet en saluant quelqu'un du nom d'honnête homme. Là c'est une jubilation de faire les choses en grand. Tu seras tout ébahi, tu ouvriras de grands yeux. Attends un peu, et tu verras comme on contrefait l'écriture, comme on pipe les dés, comme on brise les serrures et comme on vide les entrailles d'un coffre-fort. Attends; Spiegelberg t'apprendra tout cela. Il faut pendre à la première, à la meilleure potence, la canaille qui se laisse mourir de faim quand elle peut se servir de ses doigts.

MOOR, *distrait*. Comment? Tu es allé encore plus loin.

SPIEGELBERG. Je crois, ma parole, que tu te défies de moi! Laisse-moi seulement me mettre en action. Tu verras des choses prodigieuses. Ta petite cervelle tournera dans ton crâne, quand mon esprit ingénieux sera dans l'enfantement. (*Il se lève avec vivacité*). Comme tout s'éclaircit en moi! De grandes pensées commencent à poindre dans mon âme. Des plans gigantesques se déroulent dans mon cerveau créateur. Maudite somnolence (*se frappant la tête*) qui jusqu'ici avait enchaîné mes forces, arrêté et contenu mes projets! Je m'éveille. Je sens ce que je suis et ce que je puis être.

MOOR. Tu es un fou. Le vice fermente dans ton cerveau.

SPIEGELBERG, *avec plus de vivacité*. Spiegelberg, dira-t-on, es-tu sorcier? C'est dommage, Spiegelberg, dira le roi, que tu ne sois pas devenu général; tu aurais fait passer l'Autriche par une boutonnière. D'un autre côté, j'entends les docteurs qui gémissent et s'écrient : Cet homme est impardonnable de n'avoir pas étudié la médecine; il aurait découvert une nouvelle poudre pour le goître. Hélas! diront les Sully dans leur cabinet, que ne s'est-il livré à l'étude des finances, il aurait tiré des louis d'or de la pierre. Et de l'Orient à l'Occident, on entendra répéter le nom de Spiegelberg, et vous resterez dans la crotte, vous autres poltrons, vous autres crapauds, tandis que Spiegelberg, les ailes déployées, volera dans le temple de la Renommée.

MOOR. Grand bien te fasse! Monte sur les piliers de la honte au faîte de la gloire. Pour moi, une noble joie m'appelle dans les champs paternels, dans les bras d'Amélie. La semaine passée, j'ai écrit à mon père pour lui demander pardon. Je ne lui ai pas caché la moindre de mes fautes. Là où va la sincérité, là doit se trouver aide et miséricorde. Disons-nous donc adieu, Maurice. Nous nous voyons aujourd'hui pour la dernière fois. La poste est arrivée. Le pardon de mon père est déjà dans les murs de cette ville.

Entrent Schweizer, Grimm, Roller, Schufterle, Razmann.

ROLLER. Savez-vous ce qu'on nous annonce?

GRIMM. Que nous ne sommes pas sûrs un instant de n'être pas arrêtés.

MOOR. Cela ne m'étonne pas. Mais qu'il en soit ce qu'on

voudra. N'avez-vous pas vu Schwarz? N'a-t-il pas dit qu'il avait une lettre pour moi?

ROLLER. Il y a long-temps qu'il te cherche. Je présume qu'il a en effet quelque chose pour toi.

MOOR. Où est-il? Où donc? où? (*Il veut sortir.*)

ROLLER. Reste. Nous lui avons dit de venir ici. Tu trembles?

MOOR. Je ne tremble pas. Pourquoi tremblerais-je? Camarades, cette lettre.... Réjouissez-vous avec moi. Pas un homme sous le soleil n'est plus heureux que moi. Pourquoi tremblerais-je?

Schwarz entre.

MOOR, *courant au-devant de lui.* Frère, frère, la lettre! la lettre!

SCHWARZ, *après lui avoir donné la lettre que Moor ouvre précipitamment.* Qu'as-tu donc? Tu deviens blanc comme la muraille.

MOOR. L'écriture de mon frère.

SCHWARZ. Que fait donc Spiegelberg?

GRIMM. Le drôle est fou. Il gesticule comme à la danse de Saint-Vit.

SCHUFTERLE. Son jugement s'égare. Je crois qu'il fait des vers.

RAZMANN. Spiegelberg! Ohé, Spiegelberg! L'animal n'entend pas.

GRIMM, *le secouant.* Allons, insensé, rêves-tu? ou...

(*Spiegelberg, qui pendant tout ce temps s'est tenu dans un coin de la chambre, en exécutant la pantomime d'un faiseur de projets, se lève tout-à-coup en criant :* La bourse ou la vie, *et saisit par la ceinture Schweizer, qui le jette contre la muraille. Moor laisse tomber la lettre et se précipite hors de l'appartement. Tous se lèvent.*)

ROLLER. Moor, où vas-tu? Que veux-tu faire?

GRIMM. Qu'a-t-il donc? Qu'a-t-il donc? Il est pâle comme un mort.

SCHWEIZER. Il faut qu'il ait reçu de jolies nouvelles! Voyons.

ROLLER, *ramassant la lettre et la lisant.* « Malheureux frère ! » Le commencement a une agréable tournure. « Je dois t'annoncer en deux mots que ton espérance est vaine. Mon père te fait dire où te mèneront tes actions honteuses ; qu'en te jetant à ses pieds et en gémissant tu ne comptes pas obtenir jamais ta grâce, à moins que tu ne sois prêt à te laisser enfermer dans le plus profond de ses cachots, à vivre de pain et d'eau jusqu'à ce que tes cheveux croissent comme les plumes de l'aigle, et tes ongles comme les griffes des oiseaux. Ce sont là ses propres paroles. Il m'ordonne de clore la lettre. Adieu pour toujours. Je te plains.

» FRANZ DE MOOR. »

SCHWEIZER. Un gentil petit frère, sur ma foi ! Et Franz est le nom de cette canaille.

SPIEGELBERG, *s'avançant doucement.* Il est question de pain et d'eau. Une jolie existence ! J'ai arrangé pour vous quelque chose de mieux. Ne vous disais-je pas qu'à la fin il faudrait me charger de vous tous ?

SCHWEIZER. Que dit cette tête de mouton ? L'animal veut se charger de nous tous ?

SPIEGELBERG. Vous êtes tous des lièvres, des infirmes, des chiens, si vous n'avez pas le courage de tenter quelque grande entreprise.

ROLLER. Oui, tu aurais raison, s'il en était ainsi ; mais ton entreprise nous arrachera-t-elle à notre maudite situation? Réponds.

SPIEGELBERG, *avec un dédaigneux sourire.* Pauvre hère ! Vous arracher à cette situation ! Ah ! ah ! Vous arracher à cette situation ! Et ton étroite cervelle n'imagine rien de plus, et là-dessus ton coursier rentre à l'écurie ? Spiegelberg ne serait qu'un misérable drôle, s'il s'arrêtait avec vous au commencement de la route. Il fera de vous des héros, des barons, des princes, des dieux.

RAZMANN. C'est beaucoup dire d'une fois, en vérité ! Mais c'est sans doute une œuvre de casse-cou. On y laissera tout au moins sa tête.

SPIEGELBERG. Elle ne demande que du courage. Quant à ce qui nécessite de l'esprit, je m'en charge. Du courage donc,

Schweizer. Du courage, Roller, Grimm, Razmann, Schufterle, du courage!

SCHWEIZER. Du courage? S'il ne faut que cela!.... J'ai assez de courage pour descendre pieds nus dans l'enfer.

SCHUFTERLE. Moi, j'en ai assez pour disputer sous le gibet un pauvre pécheur au diable lui-même.

SPIEGELBERG. Voilà qui me plaît. Donc, si vous avez du courage, que l'un de vous s'avance et dise qu'il a encore quelque chose à perdre et qu'il n'a pas tout à gagner.

SCHWARZ. En vérité, j'aurais beaucoup à perdre, si je voulais perdre tout ce qui me reste à gagner.

RAZMANN. Oui, par le diable, et j'aurais beaucoup à gagner, si je devais gagner tout ce que je ne puis perdre.

SCHUFTERLE. Si seulement il me fallait perdre tout ce que j'ai d'emprunt sur le corps, je n'aurais certainement plus rien à perdre demain.

SPIEGELBERG. Ainsi donc (*il se place au milieu d'eux et leur dit en les conjurant*), s'il y a encore dans vos veines une goutte du sang des héros allemands, venez. Nous allons nous retirer dans les forêts de la Bohême, former une troupe de brigands... et... Pourquoi me regardez-vous ainsi? Votre petit brin de courage est-il déjà étouffé?

ROLLER. Tu n'es pas le premier coquin qui ait porté ses regards de par-delà le gibet .. Et cependant... si nous avions encore un autre choix à faire?

SPIEGELBERG. Un autre choix? Comment? Vous n'avez plus rien à choisir? Voulez-vous être enfermés dans la prison pour dettes et gémir là jusqu'à ce que la trompette du jugement dernier résonne? Voulez-vous employer la pelle et la bêche pour gagner un misérable morceau de pain sec? Voulez-vous aller chanter sous les fenêtres pour qu'on vous jette une maigre aumône, ou voulez-vous porter le havre-sac (et la question encore est de savoir si votre figure inspirerait quelque confiance), et faire d'avance votre purgatoire en vous soumettant à la mauvaise humeur d'un caporal impérieux, et vous promener au son du tambour, tandis qu'on battra la mesure sur vos épaules, ou traîner dans le paradis des galères tout le magasin de fer de Vulcain? Voyez, vous pouvez choisir. Je viens de rassembler tout ce que vous pouvez choisir.

ROLLER. Ce que dit Spiegelberg n'est pas si mal. De mon côté, j'ai aussi formé mes projets. Mais ils se réduisent à un seul. Ce serait de nous réunir pour publier un manuel, un almanach, ou quelque chose de semblable, et de faire de la critique pour quelques sols, comme c'est aujourd'hui la mode.

SCHUFTERLE. Que le bourreau t'emporte! Vos idées se rapprochent des miennes. Je pensais, à part moi, que nous pourrions nous faire piétistes, et donner, chaque semaine, des leçons d'édification.

GRIMM. Très-bien; et si cela ne réussit pas, athées! Nous tombons sur les quatre Évangélistes. Notre livre est brûlé par les mains du bourreau, et nous obtenons un prodigieux succès.

RAZMANN. Ou bien nous faisons une campagne contre quelque maladie.... Je connais un docteur qui s'est bâti une maison tout entière avec Mercure, comme on peut s'en assurer par l'inscription placée sur la porte.

SCHWEIZER, *se levant et tendant la main à Spiegelberg.* Maurice, tu es un grand homme, ou c'est un porc aveugle qui a trouvé un gland.

SCHWARZ. Admirables plans! Honnête industrie! Voyez pourtant comme les beaux esprits se rencontrent. Il ne nous manque plus que de nous faire femmes et entremetteuses.

SPIEGELBERG. Plaisanterie! plaisanterie! Et qui empêche que vous ne réunissiez tout en une personne? Mon projet vous élèvera très-haut, et vous aurez en outre la gloire et l'immortalité. Voyez, pauvres diables. Voilà jusqu'où l'on doit étendre ses vues, jusqu'à la gloire, ce doux sentiment de l'immortalité.

ROLLER. Et là-haut être inscrit sur la liste des honnêtes gens. Tu es un maître rhéteur, Spiegelberg, quand il faut faire d'un honnête homme un coquin. Mais, dites-moi, où est donc Moor?

SPIEGELBERG. Honnête, dis-tu? Penses-tu que tu sois moins honnête après que tu l'étais avant? Qu'appelles-tu honnête? Débarrasser un vieux ladre d'un tiers des soucis qui chassent loin de lui le sommeil doré, mettre en circulation l'or que l'on tenait caché, rétablir la balance des biens, en un mot faire renaître l'âge d'or, délivrer le bon Dieu de maint lourd pensionnaire, lui épargner la guerre, la peste,

la disette et les docteurs. Voilà ce que je nomme honnête. Voilà ce que j'appelle être un digne instrument dans la main de la Providence ; et à chaque morceau que l'on mange avoir cette pensée flatteuse que tout cela on l'a gagné à l'aide de son fusil, de son courage de lion, de ses veilles... Être respecté des grands et des petits...

ROLLER Enfin, voyager tout vivant vers le ciel, et malgré le vent, malgré l'orage, malgré l'appétit glouton du vieux Saturne, se balancer sous le soleil, la lune et les étoiles, dans la région où les oiseaux du ciel, attirés par une noble convoitise, exécutent leur concert céleste, où les anges au pied fourchu tiennent leur solennel conciliabule. N'est-ce pas? et, tandis que les monarques et les potentats sont rongés par les mites et les vers, avoir l'honneur d'être visité par le royal oiseau de Jupiter?... Maurice, Maurice, Maurice, prends garde à la bête à trois pattes.

SPIEGELBERG. Et cela t'effraie, cœur de lièvre? Plus d'un génie universel qui aurait pu réformer le monde a déjà pourri à la voirie. Et l'on parle de lui pendant un siècle, pendant un millier d'années, tandis que plus d'un roi et d'un électeur serait omis dans l'histoire, si un historiographe n'avait pas peur de laisser une lacune dans l'échelle de succession, et si en parlant de lui il n'avait pas l'avantage d'ajouter à son livre deux ou trois pages que le libraire lui paie argent comptant. Et quand le voyageur te verra ainsi flotter au gré du vent, il dira dans sa barbe : Celui-là n'avait pas d'eau dans la cervelle, et il soupirera sur la misère du temps.

SCHWEIZER, *lui frappant sur l'épaule.* Paroles de maître, Spiegelberg, paroles de maître! Comment diable! vous êtes là et vous hésitez?

SCHWARZ. Qu'on appelle cette mort un déshonneur, que s'ensuit-il? Ne peut-on pas, en cas de besoin, avoir toujours sur soi une petite drogue qui vous emporte tranquillement un homme au-delà de l'Achéron dans un lieu où nul coq ne crie. Non, frère Maurice, ta proposition est bonne. Mon catéchisme parle comme le tien.

SCHUFTERLE. Tonnerre! Et le mien aussi. Spiegelberg, tu m'as conquis.

RAZMANN. Tu as, comme un autre Orphée, apaisé en moi

les beuglements de cet animal qu'on appelle conscience. Prends moi. Je suis à toi.

GRIMM. *Si omnes consentiunt, ego non dissentio.* Remarquez cela. Il se fait un encan dans ma tête : piétistes, mercure, critiques et coquins. Je suis à celui qui offre le plus. Prends ma main, Maurice.

ROLLER. Et toi aussi, Schweizer. (*Donnant à Spiegelberg la main droite.*) J'engage ainsi mon âme au diable.

SPIEGELBERG. Et ton nom à la célébrité. Que nous importe où l'âme s'en va ? Quand nous aurons expédie des troupes de courriers pour annoncer notre arrivée, Satan revêtira ses habits de fête, enlèvera la suie attachée à ses paupières depuis mille ans, et des myriades de têtes cornues s'élèveront au-dessus de l'ouverture enfumée de leur cheminée de soufre pour nous voir entrer. Camarades, en avant ! Rien dans le monde vaut-il cette ivresse de l'enthousiasme ? Venez, camarades.

ROLLER. Doucement, doucement, enfants. La bête doit avoir une tête.

SPIEGELBERG, *avec colère.* Que dit le traînard ? La tête n'existait-elle pas avant qu'aucun membre se fût remué ? Camarades, suivez-moi.

ROLLER. Doucement, vous dis-je. La liberté doit aussi avoir son maître. Sans chefs, Rome et Sparte auraient succombé.

SPIEGELBERG, *s'adoucissant.* Oui, attendez, Roller a raison. Ce doit être une tête intelligente, entendez-vous, une fine tête politique. Oui, quand je songe à ce que vous étiez, il y a une heure, et à ce que vous êtes devenus par une seule pensée heureuse, oui, vraiment, vous devez avoir un chef. Et celui à qui cette idée est venue n'a-t-il pas une tête intelligente et politique ?

ROLLER. Si j'osais l'espérer... le rêver... Mais je crains qu'il ne veuille pas...

SPIEGELBERG. Pourquoi pas ? Parle hardiment, ami. C'est une rude tâche que de conduire un navire contre l'effort du vent. C'est un lourd fardeau que celui de la couronne. Cependant, Roller, parle sans crainte. Peut-être le voudra-t-il.

ROLLER. Et s'il ne le veut pas, tout notre projet n'est

qu'un jeu. Sans Moor, nous ne sommes qu'un corps sans âme.

SPIEGELBERG, *s'éloignant de lui.* Lourdaud!

MOOR *entre dans une violente agitation, et court de long en large dans la chambre se parlant à lui-même.* Hommes, hommes! Race fausse et hypocrite, race de crocodiles. Leurs yeux sont mouillés de pleurs et leur âme est d'airain. Le baiser sur les lèvres et l'épée dans la poitrine! Les lions et les léopards nourrissent leurs petits, les corbeaux donnent aux leurs la chair des cadavres. Et lui... lui!... J'ai appris à souffrir la méchanceté, et je puis rire quand mon ennemi juré boit le plus pur de mon sang; mais quand les liens du sang se changent en piéges, quand la tendresse paternelle devient une mégère, oh! alors, patience humaine devient un feu ardent, doux agneau devient un tigre, et que chaque fibre soit tendue par la colère et la destruction!

ROLLER. Écoute, Moor, qu'en penses-tu? Vivre de la vie de brigands vaut pourtant mieux que d'être enfermé avec du pain et de l'eau dans les caveaux d'une tour?

MOOR. Pourquoi mon esprit ne peut-il passer dans le corps d'un tigre qui, dans ses morsures cruelles, déchire la chair humaine? Est-ce donc là la fidélité paternelle? Est ce là amour pour amour? Je voudrais être un ours et soulever les ours du Nord contre cette race meurtrière... Le repentir et point de pardon! Oh! si je pouvais empoisonner l'Océan afin que les hommes puisent la mort à toutes les sources! Confiance, abandon sans bornes, et point de pitié!

ROLLER. Écoute donc, Moor, ce que je te dis.

MOOR. C'est incroyable. C'est un rêve, une illusion! Une prière si touchante! Une peinture si vive de la misère et du remords! Les bêtes féroces en auraient été émues de compassion. Les pierres auraient versé des larmes. On croirait que je fais un ignoble pamphlet sur l'humanité, si je disais... Et cependant, et cependant, oh! que ne puis-je faire résonner dans la nature entière la trompette de la révolte et mettre l'air, la terre, la mer aux prises avec cette race d'hyènes!

GRIMM. Écoute donc, écoute donc! La fureur t'empêche d'écouter.

MOOR. Loin de moi, loin de moi! Ne portes-tu pas le nom d'homme? N'est-ce pas une femme qui t'a enfanté? Retire-toi de mes yeux avec ta face d'homme. Je l'ai pourtant aimé d'une affection si inexprimable! Un fils n'aime pas ainsi. J'aurais donné pour lui mille vies. (*Frappant la terre du pied avec colère.*) Oh! celui qui me donnerait une épée pour faire une plaie brûlante à cette race de vipères! Celui qui me dirait où je peux atteindre, briser, anéantir l'âme de leur vie... Celui-là serait mon ami, mon ange, mon Dieu. Je l'adorerais.

ROLLER. Nous voulons précisément être ces amis. Laisse-nous donc te montrer...

SCHWARZ. Viens avec nous dans les forêts de la Bohême. Nous voulons former une bande de brigands, et toi...

Moor le regarde fixement.

SCHWEIZER. Tu seras notre capitaine! Tu seras notre capitaine!

SPIEGELBERG, *se jetant avec fureur sur une chaise.* Esclaves et poltrons!

MOOR. Qui t'a soufflé ce mot? Dis-moi. (*Il saisit Roller.*) Tu ne l'as point puisé dans ton âme d'homme. Qui t'a soufflé ce mot? Oui, par la mort aux mille bras, c'est là ce que nous voulons, c'est là ce que nous devons faire. Cette pensée mérite l'apothéose. Brigands et meurtriers, aussi vrai que mon âme vit, je suis votre capitaine.

TOUS, *à grands cris.* Vive notre capitaine!

SPIEGELBERG, *à part.* Jusqu'à ce que je le seconde.

MOOR. Voilà que le bandeau me tombe des yeux. Que j'étais fou de vouloir retourner dans ma cage! Mon esprit a soif d'action, ma poitrine aspire la liberté. Meurtriers, brigands! avec ces mots, je foule la loi à mes pieds. Les hommes, quand je l'invoquais, m'ont caché l'humanité. Loin de moi donc toute sympathie et toute pitié! Je n'ai plus de père, plus d'amour. Le sang et la mort doivent me faire oublier que quelque chose me fut cher. Venez, venez. Oh! je veux me donner une terrible distraction. C'est convenu, je suis votre capitaine. Heureux celui d'entre vous qui allumera le plus grand incendie et commettra le plus cruel assassinat; car, je vous le dis, il sera royalement récompensé. Que chacun de vous

s'avance et me jure fidélité et obéissance jusqu'à la mort! Jurez par cette mâle main droite.

TOUS, *lui donnant la main.* Nous te jurons fidélité et obéissance jusqu'à la mort.

MOOR. Bien. A présent, par cette même main, je jure ici d'être votre fidèle, votre ferme capitaine jusqu'à la mort. Ce bras fera à l'instant un cadavre de celui qui pourrait s'arrêter, douter, ou se retirer en arrière! Que chacun de vous ait le même droit sur moi, si je manque à mon serment. Êtes-vous satisfaits?

TOUS, *jetant leur chapeau en l'air.* Nous sommes satisfaits!

MOOR. Maintenant, partons. N'ayez peur ni de la mort, ni du danger, car une destinée inflexible plane sur nous. Chacun arrive à son dernier jour, soit sur les moelleux coussins d'édredon, soit dans le tumulte du combat, soit sur la roue ou la potence. Un de ces genres de mort sera le nôtre.

Ils sortent.

SPIEGELBERG, *le regardant après un moment de silence.* Il y a une lacune dans ton énumération : tu as oublié le poison.

SCÈNE III.

Le château de Moor. La chambre d'Amélie.

FRANZ, AMÉLIE.

FRANZ. Tu détournes tes regards, Amélie? Ne vaux-je donc pas celui qui a été maudit par mon père?

AMÉLIE. Loin d'ici! Quel père tendre et compâtissant que celui qui peut ainsi livrer son fils pour pâture aux loups! Pendant que son noble, son généreux fils languit dans le besoin, lui pourtant s'abreuve de vins précieux et repose sur l'édredon ses membres amollis. Honte à vous, êtres barbares, honte à vous, cœurs de dragons, opprobres de l'humanité!.... Son fils unique!...

FRANZ. Je croyais qu'il en avait deux.

AMÉLIE. Il méritait d'avoir deux fils tels que toi. Sur un lit de mort, il étendra ses mains desséchées vers son Charles, et les retirera avec effroi en sentant la main glacée de Franz.

Oh ! il est doux, il est vraiment doux d'être maudit de ton père. Dis-moi, Franz, chère âme fraternelle, que doit-on faire pour mériter cette malédiction ?

FRANZ. Tu aimes, ma chère, tu es à plaindre.

AMÉLIE. Oh ! je t'en prie... Plains-tu ton frère ? Non, cruel, tu le hais. Tu me hais donc aussi ?

FRANZ. Je t'aime comme moi-même, Amélie.

AMÉLIE. Si tu m'aimes, peux-tu me refuser une prière ?

FRANZ. Aucune, aucune, si tu ne me demandes pas plus que la vie.

AMÉLIE. S'il en est ainsi, c'est une faveur qui te sera facile et que tu m'accorderas volontiers. (*Avec fierté.*) Hais-moi. Je me sentirais rougir de honte si, lorsque je pense à Charles, l'idée pouvait me venir que tu ne me hais pas. Tu me le promets, n'est-ce pas ? Maintenant va, et laisse-moi. Je me plais à être seule.

FRANZ. Charmante rêveuse ! Comme j'admire la douce et aimable nature de ton cœur ! (*Lui frappant sur la poitrine.*) Là, là Charles régnait comme un Dieu dans son temple. Charles était devant toi dans tes veilles, il dominait tes songes. La nature entière semblait se concentrer en un seul être. Lui seul souriait à tes yeux ; lui seul te faisait entendre sa voix.

AMÉLIE *sonne*. Oui, vraiment. Je vous l'avoue. Je veux l'avouer devant le monde entier pour vous braver, barbare. Je l'aime.

FRANZ. Inhumain ! barbare ! Récompenser ainsi cet amour, l'oublier !

AMÉLIE, *avec vivacité.* Comment, m'oublier !

FRANZ. Ne lui avais-tu pas mis au doigt un anneau en diamant pour gage de ta foi ?.... Mais vraiment ! comment un jeune homme pourrait-il résister aux charmes d'une courtisane ? Qui pourrait lui en faire un reproche, s'il n'avait du reste plus rien à lui donner ? Et ne l'a-t-elle pas payé largement avec ses caresses et ses embrassements ?

AMÉLIE, *irritée.* Mon anneau à une courtisane ?

FRANZ. Fi ! fi ! c'est honteux ! Et encore si c'était tout... Un anneau, si précieux qu'il soit au fond, peut toujours être retiré des mains d'un juif. Peut-être n'a-t-il pas voulu s'en

donner la peine, ou peut-être en a-t-il acheté un plus beau?

AMÉLIE, *avec violence.* Mais mon anneau, mon anneau! dis-je.

FRANZ. Oui, le tien, Amélie... — Ah! un tel bijou à mon doigt et de la part d'Amélie, la mort n'aurait pas pu l'arracher de là. N'est-ce pas, Amélie? ce n'est ni l'éclat du diamant, ni l'art de l'ouvrier, c'est l'amour qui lui donne sa valeur..... Chère enfant, tu pleures! Malheur à celui qui peut faire couler ces larmes précieuses de ces yeux célestes! Hélas! et si tu savais tout! si tu le voyais lui-même, si tu le voyais avec sa figure actuelle...

AMÉLIE. Monstre! Comment, quelle figure?

FRANZ. Paix, paix! âme chérie, ne m'interroge pas! (*Comme s'il se parlait à lui-même, mais assez haut.*) Si du moins le vice hideux avait un voile pour se cacher aux yeux du monde; mais il éclate d'une façon terrible par la couleur jaune qui entoure ses paupières; il se trahit par ce visage pâle et décomposé; par cette affreuse saillie des os; par cette voix altérée qui begaie, par ces cris rauques qui s'échappent d'un squelette tremblant; il pénètre jusque dans la moelle de ses os, et brise la force virile de la jeunesse. Fi! fi! cela me dégoûte. Le nez, les yeux, les oreilles tombent en lambeaux. Tu as vu, Amélie, dans notre hôpital, ce malheureux qui exhala son dernier soupir: un sentiment de honte te força à détourner tes regards de lui; tu te récriais sur cet infortuné. Rappelle cette image dans ta mémoire, et Charles est devant toi. Ses baisers sont comme la peste, ses lèvres empoisonneraient les tiennes.

AMÉLIE, *le frappant.* Infâme calomniateur!

FRANZ. Tu as peur de ce Charles, et cette pâle peinture te dégoûte. Va! regarde ton beau, ton angélique, ton divin Charles! Va! respire son souffle embaumé; plonge-toi dans le parfum et l'ambroisie que sa bouche exhale. Son souffle seul produira en toi ce sombre et mortel vertige que donne l'odeur des cadavres corrompus et l'aspect des champs de morts. (*Amélie détourne son visage.*) Quel transport d'amour! quels baisers voluptueux! Mais n'est-il pas injuste de condamner un homme pour cet extérieur maladif. Dans le misérable corps mutilé d'un Ésope, il peut y avoir une âme pleine d'attraits,

comme un rubis qui brille dans la vase. (*Souriant avec méchanceté.*) Et sur des lèvres livides l'amour peut aussi.... Vraiment! mais quand le vice ébranle la fermeté du caractère, quand la vertu s'enfuit avec la pudeur, comme le parfum qui abandonne les roses fanées, quand l'esprit tombe en décrépitude comme le corps....

AMÉLIE, *se levant avec joie.* Ah! Charles! à présent je te reconnais. C'est encore toi, toi tout entier. Ceci n'est qu'un mensonge. Ne sais-tu pas, misérable, qu'il est impossible que Charles soit ce que tu dis. (*Franz reste un instant pensif, et fait un mouvement subit comme pour s'éloigner.*) Où t'en vas-tu si vite? Fuis-tu devant ta propre honte?

FRANZ, *le visage caché entre ses mains.* Laisse-moi! laisse-moi donner un libre cours à mes larmes. Père cruel! abandonner ainsi le meilleur de tes fils à la misère, à la honte qui l'entoure... Laisse-moi, Amélie; je veux tomber à ses pieds, le conjurer à genoux de reporter sur moi, sur moi seul, la malédiction qu'il a prononcée, de me déshériter, de m'enlever mon sang, ma vie, tout!

AMÉLIE, *se jetant à son cou.* Frère de mon Charles, bon, cher Franz!

FRANZ. O Amélie! que je t'aime pour cette inébranlable fidélité envers mon frère. Pardonne, si j'ai osé mettre ton amour à cette rude épreuve. Comme tu as bien satisfait à mes vœux, avec ces larmes, ces soupirs, cette divine colère.... Et moi aussi.... Nos âmes s'entendaient si bien ensemble!

AMÉLIE. Oh! non, jamais!

FRANZ. Oui, elles s'accordaient si harmonieusement! J'ai toujours pensé que nous devions être jumeaux; et sans cette fatale différence extérieure qui donne l'avantage à Charles, on nous aurait pris dix fois l'un pour l'autre. Tu es, me disais-je souvent à moi-même, tu es Charles tout entier, son écho, son image.

AMÉLIE, *secouant la tête.* Non! non! par cette chaste lumière du ciel, il n'y a pas la plus petite fibre de lui, pas la plus petite étincelle de sa pensée....

FRANZ. Tant de similitude dans nos penchants!.. La rose était sa fleur favorite, je ne préfère aucune fleur à la rose; il aimait la musique d'une façon inexprimable, et vous êtes té-

moins, étoiles du ciel, que vous m'avez souvent vu assis à mon clavier, dans le silence de la nuit, quand tout autour de moi était enseveli dans l'ombre et le sommeil. Et peux-tu encore en douter, Amélie? quand notre amour en est venu à son état de perfection, quand cet amour est le même, comment ceux qui en sont pénétrés pourraient-ils dégénérer? (*Amélie le regarde avec surprise.*) C'était par une douce et paisible soirée, la dernière avant son départ pour Leipzig : il m'emmena sous ce bosquet, où nous nous étions souvent assis dans les rêves de l'amour. Nous restâmes un instant muets. Enfin il me prit la main, et me dit à voix basse, en pleurant : Je quitte Amélie.... Je ne sais.... j'ai comme un pressentiment que c'est pour toujours... Ne l'abandonne pas, frère, sois son ami !... son Charles !... si Charles ne revient jamais. (*Il se précipite à genoux devant elle, et lui baise la main avec vivacité.*) Il ne reviendra jamais ! jamais ! jamais ! Et moi je me suis engagé par un serment sacré.

AMÉLIE, *se rejetant en arrière.* Traître ! je te reconnais. Sous ce même bosquet, il me conjura de ne pas accepter un autre amour, s'il venait à mourir. Vois-tu comme tu es impie et abominable? Retire-toi de mes yeux !

FRANZ. Tu ne me connais pas, Amélie ! tu ne me connais pas du tout !

AMÉLIE. Oh ! je te connais ! Dès maintenant, je te connais ! Et tu voudrais lui ressembler? Et c'est devant toi qu'il aurait pleuré pour moi ! devant toi ! Il aurait plutôt écrit mon nom sur la potence. Va-t'en sur-le-champ.

FRANZ. Tu m'offenses.

AMÉLIE. Va, te dis-je, tu m'as volé une heure précieuse ; qu'elle soit reprise sur ta vie.

FRANZ. Tu me hais !

AMÉLIE. Je te méprise. Va !

FRANZ, *frappant du pied.* Attends ! tu trembleras devant moi ! Me sacrifier à un mendiant !

AMÉLIE. Va ! misérable ! Maintenant je suis avec Charles... Mendiant ! dit-il ; le monde est donc renversé ; les mendiants sont rois et les rois sont mendiants. Je ne voudrais pas échanger les haillons qu'il porte contre la pourpre des têtes

sacrées. Le regard avec lequel il mendie doit être un grand, un royal regard, un regard qui anéantit la splendeur, l'éclat, le triomphe des grands et des riches. Tombe dans la poussière, brillante parure (*elle arrache les perles de son col*)! Soyez maudits, vous tous, riches et grands, pour l'or et l'argent et les bijoux que vous portez! soyez maudits pour les repas somptueux auxquels vous vous livrez! soyez maudits pour ces couches moelleuses où vous abandonnez vos membres à la volupté. Charles! je suis digne de toi.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

FRANZ DE MOOR, *rêvant dans sa chambre.* Cela dure trop long-temps! le docteur dit qu'il s'affaisse... la vie d'un vieillard est pourtant comme une éternité... et ma route serait libre et aplanie sans cet opiniâtre et triste assemblage de morceaux de chair, qui, de même que le chien magique dans les contes de fées, m'empêche d'arriver à mes trésors.

Mais mes projets seront-ils assujettis au joug de fer de cette entrave mécanique? Le vol élevé de mon esprit s'arrêtera-t-il à la marche paresseuse de la matière? Souffler une lampe qui use si lentement sa dernière goutte d'huile... voilà tout! Et cependant, par respect humain, je ne voudrais pas avoir fait cela! je ne voudrais pas l'avoir tué, mais l'empêcher de vivre. Je voudrais agir, comme un médecin habile, seulement en sens inverse; ne pas couper brusquement le chemin à la nature, mais, au contraire, l'aider dans sa propre pente; et puisque nous pouvons allonger les conditions de la vie, pourquoi ne pourrions-nous pas aussi les raccourcir?

Les philosophes et les médecins m'enseignent comment les dispositions de l'esprit s'accordent avec les mouvements de la machine. Les émotions douloureuses sont toujours accompagnées d'un désaccord dans l'impulsion mécanique. Les passions nuisent à la force vitale. L'esprit accablé écrase son

enveloppe.... et maintenant, quoi? Celui qui saurait ouvrir à la mort un chemin, à la retraite de la vie, perdre le corps par l'âme.... Oh! une œuvre originale.... celui qui saurait l'accomplir.... une œuvre sans pareille.... penses-y, Moor! c'est là un art qui mériterait de t'avoir pour inventeur. On a presque rangé l'empoisonnement dans l'ordre des sciences exactes; on a contraint la nature par mainte expérience à ouvrir ses bornes, et l'on peut maintenant calculer plusieurs années d'avance les battements du cœur, et dire au pouls : Tu iras jusqu'ici et pas plus loin. Pourquoi ne pas tenter encore un autre essai?

Comment m'y prendrai-je pour détruire cette douce et paisible harmonie de l'âme et du corps? Quelle sorte de sensation dois-je choisir? quelles sont celles qui agissent le plus vivement sur la fleur de la vie? La colère?.... ce loup affamé se rassasie trop vite.... Le chagrin?.. . ce ver ronge trop lentement... La douleur?... cette vipère, selon moi, a la marche trop paresseuse... La crainte?... l'espérance l'empêche de saisir sa proie. Comment! sont-ce là tous les bourreaux de l'homme? l'arsenal de la mort est-il si vite épuisé? (*Dans une réflexion profonde.*) Quoi! maintenant... Non... Ah! (*avec vivacité*) l'effroi! quelle n'est pas la puissance de l'effroi? que peut la religion, le jugement, contre l'étreinte glacial de ce géant?... Et pourtant s'il résistait encore à cet assaut. .. s'il.... Oh! alors viens à mon secours affliction, et toi, repentir, Euménides infernales, vipères dévorantes qui remâchez votre proie et vous repaissez de vos propres excréments; vous qui perdez sans cesse et recomposez sans cesse votre poison! Et toi, remords hurlant, qui ravages ta propre demeure et déchires ta propre mère!.... Et venez aussi à mon secours, grâces bienfaisantes, passé au doux sourire! Avenir fleuri, avec ta coupe pleine! montrez-lui dans votre miroir les joies du ciel, tandis que d'un pied fugitif vous échapperez à ses bras avides. Ainsi, je porte coup sur coup, assaut sur assaut à cette vie débile, jusqu'à ce que la troupe des furies se termine par le désespoir... Victoire! victoire! mon plan est achevé! Pas un n'était plus difficile, pas un n'est plus artistement conçu; il est sûr et sans danger, car (*ironiquement*) le scalpel de l'anatomiste n'y trouvera pas une trace de blessure ni de poison corrosif. Eh

bien! allons! (*Hermann entre.*) Ah! *Deus ex machinâ*, Hermann!

HERMANN. À votre service, mon digne seigneur!

FRANZ, *lui donnant la main.* Tu n'obliges pas un ingrat.

HERMANN. J'en ai la preuve.

FRANZ. Tu dois en avoir une meilleure bientôt; bientôt, Hermann. J'ai quelque chose à te dire.

HERMANN. J'ai mille oreilles pour vous entendre.

FRANZ. Je te connais; tu es un garçon résolu, un cœur de soldat, de la barbe jusque sur la langue.... Mon père t'a bien offensé, Hermann.

HERMANN. Le diable m'emporte si je l'oublie!

FRANZ. C'est là le ton d'un homme. La vengeance convient à un cœur viril. Tu me plais, Hermann; prends cette bourse, elle serait plus lourde si j'étais le maître.

HERMANN. C'est là mon perpétuel désir, mon digne seigneur. Je vous remercie.

FRANZ. Vraiment, Hermann? vraiment, désires-tu que je sois le maître?... Mon père a dans les os de la moelle de lion, et je suis son fils cadet.

HERMANN. Je voudrais que vous fussiez l'aîné, et que votre père eût la moelle d'une jeune fille poitrinaire.

FRANZ. Ah! comme l'aîné te récompenserait, comme il te tirerait de cette situation ignoble qui convient si peu à ta noblesse, à ton esprit! Comme il saurait te produire... tu t'en irais couvert d'or, comme les rois, avec quatre chevaux. En vérité, voilà comme tu serais... Mais j'oublie ce dont je voulais te parler, Hermann! As-tu oublié mademoiselle d'Edelreich?

HERMANN. Tonnerre! que me rappelez-vous là?

FRANZ. Mon frère te l'a soufflée.

HERMANN. Il s'en repentira.

FRANZ. Elle te donna un refus, je crois? et lui te jeta en bas de l'escalier?

HERMANN. Et pour cela je le jetterais dans l'enfer.

FRANZ. Il disait que, d'après la rumeur commune, tu étais né entre le bœuf et le chien, et que ton père ne pouvait te

voir sans se frapper la poitrine et sans murmurer : Mon Dieu ! pardonnez-moi, pauvre pécheur !

HERMANN, *furieux*. Éclairs, grêle et tonnerre, taisez-vous !

FRANZ. Il te conseilla de vendre tes lettres de noblesse à l'encan pour faire rapiéceter tes bas.

HERMANN. Par tous les diables ! je lui arracherai les yeux avec les ongles !

FRANZ. Comment, tu te fâches? Pourquoi te fâches-tu contre lui? quel mal peux-tu lui faire ? que peut un rat contre un lion ? Ta colère ne fait que lui rendre plus doux son triomphe. Tu ne peux que grincer des dents et apaiser ta rage sur un morceau de pain sec.

HERMANN, *frappant du pied*. Je veux le réduire en poudre.

FRANZ, *lui frappant sur l'épaule*. Fi ! Hermann ! tu es un gentilhomme, tu ne dois pas supporter cet affront ; tu ne dois pas te laisser enlever la jeune fille. Non ! quand ce serait au prix de tous les mondes, tu ne le dois pas ! Orage des éléments ! j'en viendrais à la dernière extrémité, si j'étais à ta place !

HERMANN. Je ne serai pas tranquille avant de l'avoir mis sous terre.

FRANZ. Pas tant de violence, Hermann ! Apaise-toi, tu auras Amélie.

HERMANN. Je l'aurai en dépit du diable !

FRANZ. Tu l'auras, te dis-je, et de ma main. Approche-toi! Tu ne sais peut-être pas que Charles est comme déshérité.

HERMANN, *s'approchant*. Inconcevable ! Voilà le premier mot que j'en entends.

FRANZ. Tranquillise-toi ! Écoute : tu en apprendras plus long une autre fois..... C'est comme je te le dis... banni depuis onze mois. Mais déjà le vieux se repent de la mesure précipitée qu'il n'a pourtant pas, je l'espère (*en souriant*), prise lui-même. Chaque jour, d'ailleurs, Amélie le poursuit de ses plaintes et de ses reproches. Tôt ou tard il le fera chercher dans les quatre parties du monde, et s'il le trouve, alors, Hermann, bon soir ! Tu pourras en toute humilité te

tenir près de son carrosse, quand il ira à l'église célébrer son mariage.

HERMANN. Je l'égorgerai devant le crucifix !

FRANZ. Son père lui abandonnera bientôt sa seigneurie pour vivre en paix dans ses châteaux. Alors, l'orgueilleux tiendra les rênes en mains, il se moquera de ses ennemis et de ses envieux; et moi qui voulais faire de toi un homme important, moi-même, Hermann, il voudra que je m'incline profondément sur le seuil de sa porte.

HERMANN, *en colère.* Non ! aussi vrai que je m'appelle Hermann, il n'en sera pas ainsi. S'il y a encore un rayon d'intelligence dans ce cerveau, il n'en sera pas ainsi.

FRANZ. Peux-tu l'empêcher ? Il te fera sentir aussi, mon cher Hermann, les coups de fouet, s'il te rencontre dans la rue; il te crachera au visage; et malheur à toi, si tu lèves les épaules, ou si tu fais une grimace !... Voilà où en est ta demande en mariage, voilà où en sont tes projets et tes espérances.

HERMANN. Dites-moi donc ce que je dois faire.

FRANZ. Écoute, et tu vas voir que je m'associe de cœur à ta destinée, comme un véritable ami. Va-t'en prendre d'autres vêtements, rends-toi entièrement méconnaissable, fais-toi annoncer chez le vieux, dis que tu viens de la Bohême, que tu étais avec mon frère au combat de Prague, et que tu lui as vu rendre l'esprit sur le champ de bataille.

HERMANN. Me croira-t-on ?

FRANZ. Laisse-moi ce soin. Prends ce paquet; tu y trouveras ta commission expliquée en détail; de plus, des documents qui persuaderaient le doute lui-même. Tâche seulement de sortir sans être vu. Dérobe-toi par la porte de derrière de la cour, et par le mur du jardin. Je me charge de la catastrophe de cette tragi-comédie.

HERMANN. Et alors on dira : Vive le nouveau seigneur François de Moor !

FRANZ, *lui donnant un petit coup sur la joue.* Que tu es fin..... Vois-tu, de cette façon, nous atteignons tous et bientôt notre but. Amélie perd les espérances qu'elle avait fondées sur lui; le vieillard s'accuse de la mort de son

fils et dépérit..... Une maison vacillante n'a pas besoin d'un tremblement de terre pour s'écrouler..... il ne survivra pas à cette nouvelle. Alors je suis son fils unique, Amélie a perdu son soutien, je dispose d'elle, comme je veux, et tu t'imagines facilement..... Bref! tout va selon nos désirs. Mais il ne faut pas que tu manques à ta parole.

HERMANN. Que dites-vous? La balle reviendrait plutôt en arrière déchirer les entrailles de celui qui l'a lancée. Comptez sur moi; laissez-moi faire! Adieu.

FRANZ, *le rappelant.* La moisson est pour toi, cher Hermann. (*Seul.*) Quand le bœuf a traîné le char de blé dans la grange, il doit être satisfait avec du foin. Tu auras une servante et point d'Amélie.

Il sort.

SCÈNE II.

La chambre à coucher du vieux Moor.

LE VIEUX MOOR, *endormi dans un fauteuil, et* AMÉLIE.

AMÉLIE, *s'avançant d'un pas léger.* Doucement! il dort. (*Elle se place devant lui.*) Qu'il est beau et vénérable, vénérable comme on nous peint les saints. Non! je ne puis être irritée contre lui; je ne puis faire des reproches à ces cheveux blancs. Dors en paix! réveille-toi avec joie; moi seule je veux veiller et souffrir.

LE VIEUX MOOR, *rêvant.* Mon fils! mon fils! mon fils!

AMÉLIE, *lui prenant la main.* Écoutons! son fils est dans son rêve.

LE VIEUX MOOR. Es-tu là? Es-tu vraiment là? Oh! que tu sembles misérable! Ne me regarde donc pas de ce regard plein de douleur! je suis assez malheureux.

AMÉLIE, *l'éveillant.* Éveillez-vous, père, vous rêviez; remettez-vous!

LE VIEUX MOOR, *à demi éveillé.* Il n'était pas là! je ne pressais pas ses mains! Méchant François; veux-tu aussi l'arracher à mes rêves?

AMÉLIE. Remarques-tu cela, Amélie?

LE VIEUX MOOR, *réveillé.* Où est-il? où suis-je? toi ici, Amélie?

AMÉLIE. Comment vous trouvez-vous? Ce sommeil vous a reposé.

MOOR. Je rêvais de mon fils; pourquoi n'ai-je pas rêvé plus long-temps? peut-être aurais-je obtenu le pardon de sa bouche.

AMÉLIE. Les anges n'ont point de rancune: il vous pardonne. (*Elle prend sa main avec douleur.*) Père de mon Charles! je vous pardonne.

MOOR. Non! ma fille; cette pâleur de ton visage me condamne. Pauvre enfant! je t'ai enlevé la joie de ta jeunesse. Oh! ne me maudis pas.

AMÉLIE, *baisant sa main avec tendresse.* Vous!

MOOR. Connais-tu cette image, ma fille?

AMÉLIE. L'image de Charles!

MOOR. C'est ainsi qu'il était à seize ans. A présent, il n'est plus le même! Oh! le desordre est dans mon âme..... Cette douceur s'est changée en indignation: ce sourire en désespoir.... N'est-ce pas, Amélie, c'était au jour anniversaire de sa naissance que tu le peignis dans le bosquet de jasmin. Oh! ma fille! votre amour me rendait si heureux!

AMÉLIE, *les yeux toujours fixés sur le portrait.* Non! non, ce n'est pas lui! Par le ciel, ce n'est pas Charles! ici! ici! (*montrant son cœur et sa tête*) il est tout autre. La couleur grossière ne peut rendre l'esprit céleste qui brille dans ses regards de feu. Loin de moi cette image! elle est trop terrestre! j'étais une écolière.

MOOR. Ce doux et chaleureux regard, s'il pouvait apparaître devant mon lit, il me ferait vivre au milieu de la mort. Jamais! jamais je ne serais mort!

AMÉLIE. Jamais, jamais vous ne seriez mort! La mort n'eût été qu'un passage d'une pensée à une autre. Ce regard vous aurait éclairé sur votre tombeau; il vous aurait conduit jusqu'aux astres.

MOOR. C'est pénible, c'est triste; je meurs, et mon fils Charles n'est pas ici. Je serai enseveli, et il ne pleurera pas sur ma tombe...... Qu'il est doux d'être bercé dans le sommeil de la mort par les prières d'un fils!

AMÉLIE, *rêvant.* Oui, c'est une chose douce, une chose

céleste que d'être bercée dans le sommeil de la mort, par le chant de son bien-aimé. Peut-être rêve-t-on encore dans le tombeau....... un rêve de Charles, long, éternel, infini! jusqu'à ce que la cloche de la résurrection sonne (*se levant avec enthousiasme*), et dès lors dans ses bras pour toujours!

Après un moment de silence, elle va au clavier et chante.

« Hector, veux-tu me quitter à jamais? veux-tu t'en aller
» aux lieux où le fer meurtrier des Æacides offre à Patrocle
» un horrible sacrifice? Qui apprendra désormais à tes en-
» fants à lancer le javelot, à honorer les dieux, si le Xante
» serpente derrière toi. »

MOOR. Une jolie chanson, ma fille! il faut que tu me la chantes avant que je meure!

AMÉLIE. C'est l'adieu d'Andromaque et d'Hector. Charles et moi nous l'avons souvent chantée ensemble. (*Elle continue à jouer.*)

« Ma chère compagne, va! apporte-moi la lance meur-
» trière. Laisse-moi m'élancer dans le tumulte de la bataille.
» La destinée d'Ilion repose sur moi. Que les dieux veillent
» sur Astyanax. Si Hector succombe, c'est pour sauver la
» patrie, et nous nous reverrons dans l'Élysée. »

Daniel entre.

DANIEL. Il y a là un homme qui désire vous voir. Il demande instamment à être introduit; il a une nouvelle importante à vous communiquer.

MOOR. Il n'y a pour moi qu'une chose importante au monde, tu le sais, Amélie. Est-ce un malheureux qui a besoin de mon secours? Qu'il ne s'en aille pas d'ici en gémissant.

AMÉLIE. Est-ce un mendiant? Qu'il entre à l'instant.

Daniel sort.

MOOR. Amélie, Amélie, épargne-moi!

Amélie continue à chanter.

« Jamais je n'entendrai le bruit de tes armes, ton glaive
» reposera seul dans la salle. La race héroïque de Priam est
» perdue. Tu vas où nul jour ne brille, où le Cocyte gémit
» dans le désert; ton amour meurt dans le Léthé. — Mes dé-
» sirs, mes pensées se perdront dans les sombres flots du
» Léthé, mais non pas mon amour. Écoute! le guerrier fu-
» rieux gronde aux pieds des murailles. Ceins-moi mon épée.

» Laisse là la tristesse, l'amour d'Hector ne s'éteint point » dans le Léthé. »

Franz, Herman déguisé, Daniel.

FRANZ. Voici l'homme. Il a pour vous, dit-il, de terribles nouvelles : pouvez-vous les entendre ?

MOOR. Je ne connais qu'une terrible nouvelle. Avance, mon ami, et ne me cache rien. Qu'on lui donne une coupe de vin.

HERMANN, *déguisant sa voix*. Noble seigneur, pardonnez à un pauvre homme, c'est malgré lui qu'il vous déchire le cœur. Je suis un étranger dans ce pays, mais je vous connais bien. Vous êtes le père de Charles de Moor.

MOOR. Comment sais-tu cela?

AMÉLIE, *se levant*. Il vit! il vit! Tu le connais?... Où est-il? où est-il? (*Elle veut sortir.*)

MOOR. Tu sais quelque chose de mon fils ?

HERMANN. Il étudiait à Leipzig. De là il s'en alla je ne sais où. Il parcourut l'Allemagne entière, et, comme il me l'a dit, la tête nue, les pieds nus, mendiant son pain de porte en porte. Cinq mois après éclata la malheureuse guerre entre la Prusse et l'Autriche ; et, comme il ne savait plus quel parti prendre au monde, le son des tambours victorieux de Frédéric l'emmena en Bohême. « Permettez-moi, dit-il, ô grand Schwerin, de mourir au champ d'honneur ; je n'ai plus de père. »

MOOR. Ne me regarde pas, Amélie.

HERMANN. On lui donna un étendard. Il suivit la marche victorieuse des Prussiens. Nous couchions sous la même tente. Il parlait beaucoup de son vieux père et des jours passés, des jours meilleurs et des espérances déçues. En l'écoutant, les larmes nous venaient aux yeux.

MOOR, *se cachant le visage dans son coussin*. Tais-toi ! oh ! tais-toi !

HERMANN. A huit jours de là, arriva la chaude bataille de Prague. Je peux vous dire que votre fils se conduisit comme un brave soldat. Il fit des miracles aux yeux de l'armée. Cinq régiments se succédèrent près de lui. Il était immobile. Les balles tombaient à droite et à gauche ; il était immobile.

Une balle lui fracassa la main droite : il prit l'étendard de la main gauche, et resta immobile.

AMÉLIE, *avec enthousiasme.* Hector! Hector! l'entendez-vous? Il resta immobile!

HERMANN. Je le trouvai, le soir de la bataille, abattu par les balles; de la main gauche, il tâchait d'arrêter son sang; la droite était ensevelie dans le sol. « Frère, me cria-t-il, le bruit s'est répandu dans les rangs de l'armée que le général était mort, il y a une heure? » Il est mort, dis-je; et toi? Maintenant, s'écria-t-il en laissant tomber sa main gauche, que celui qui est un brave soldat suive comme moi son général. Bientôt après, sa grande âme alla rejoindre celle du héros.

FRANZ, *se précipitant avec colère sur Hermann.* Que la mort paralyse ta langue maudite! Es-tu venu ici pour porter à notre père le coup mortel? Mon père! Amélie! mon père!

HERMANN. Voici quelle fut la dernière volonté de mon camarade mourant : Prends cette épée, dit-il, et porte-la à mon vieux père. Le voilà vengé! Le sang de son fils couvre ce glaive, qu'il s'en repaisse! Dis-lui que sa malédiction m'a conduit au combat et à la mort; que j'ai succombé au désespoir. A son dernier soupir, il murmura Amélie.

AMÉLIE, *comme si elle sortait du sommeil de la mort.* Dans son dernier soupir!

MOOR, *poussant des cris affreux et s'arrachant les cheveux.* Ma malédiction l'a conduit à la mort! il a succombé au désespoir!

FRANZ, *courant à travers la chambre.* Oh! qu'avez-vous fait, mon père! Mon Charles, mon frère!

HERMANN. Voici son épée, et voici un portrait qu'il tira en même temps de son sein. Il ressemble trait pour trait à mademoiselle. Tu le donneras à mon frère Franz, dit-il... Je ne sais ce qu'il voulut dire.

FRANZ, *avec une surprise feinte.* A moi! le portrait d'Amélie! A moi! Charles! Amélie! A moi!

AMÉLIE, *se jetant sur Hermann.* Menteur! indigne mercenaire! (*Elle le saisit rudement.*)

HERMANN. Je ne ments pas, noble demoiselle. Voyez vous-

même si ce n'est pas là votre portrait, que vous lui avez donné.

FRANZ. Vrai Dieu ! Amélie ! C'est le tien ! c'est réellement le tien !

AMÉLIE, *lui rendant le portrait.* Le mien ! le mien ! O ciel et terre !

MOOR, *criant et se déchirant le visage.* Malheur ! malheur ! Ma malédiction l'a conduit à la mort, il a succombé au désespoir.

FRANZ. Et il pensait à moi au moment cruel du départ ! A moi ! âme d'ange, lorsque déjà la noire bannière de la mort s'étendait sur lui... A moi !...

MOOR, *sanglottant.* Ma malédiction l'a conduit à la mort ! Il a succombé au désespoir !

HERMANN. Je ne peux supporter une telle douleur. Adieu, vénérable seigneur. (*A voix basse à Franz.*) Pourquoi avez-vous fait cela, jeune homme ?

Il sort à la hâte.

AMÉLIE, *courant après lui.* Reste, reste. Quelles étaient ses dernières paroles ?

HERMANN. Son dernier soupir fut Amélie.

Il s'éloigne.

AMÉLIE. Son dernier soupir fut Amélie... Non, tu n'es pas un imposteur. Ainsi, c'est donc vrai. Il est mort. Il est mort. (*Elle chancelle et tombe.*) Il est mort. Charles est mort.

FRANZ. Que vois-je ? qu'y a-t-il là d'écrit sur cette épée avec du sang ? Amélie ?

AMÉLIE. De lui ?

FRANZ. Ai-je bien vu ? Est-ce un rêve ? Regarde cette écriture sanglante : Franz, n'abandonne pas Amélie. Vois donc, vois donc, et de l'autre côté : Amélie, la mort toute puissante a rompu ton serment. Vois-tu maintenant. Il a écrit ces mots d'une main déjà glacée, il les a écrits avec le sang généreux de son cœur, il les a écrits sur la limite solennelle de l'éternité. Son âme, prête à prendre son essor, s'est arrêtée pour unir Franz et Amélie.

AMÉLIE. Dieu de bonté ! c'est de sa main. Il ne m'a jamais aimé. *Elle sort.*

FRANZ, *frappant du pied.* Désespoir! Tout mon art échoue contre cette tête obstinée!

MOOR. Malheur! malheur! Ne m'abandonne pas, ma fille. Franz, Franz, rends-moi mon fils.

FRANZ. Qui lui a donné sa malédiction? Qui l'a conduit au combat, à la mort, au désespoir! Oh! c'était un ange, une perle du ciel. Malédiction sur ses bourreaux! malédiction sur vous-même!

MOOR, *se frappant la tête et la poitrine.* C'était un ange, une perle du ciel. Malédiction, malédiction sur moi! Perdition! Je suis le père qui a tué son noble fils. Il m'aima jusque dans la mort. Il courut au combat et à la mort pour me venger. Monstre! monstre! (*Il se frappe encore.*)

FRANZ. Il n'est plus. A quoi servent ces plaintes tardives? (*Avec un rire ironique.*) Il est plus facile de tuer que de donner la vie. Vous ne le retirerez jamais de son tombeau.

MOOR. Jamais je ne le retirerai de son tombeau... Il est là, perdu pour toujours. Et c'est toi qui m'as arraché du cœur cette malédiction! C'est toi! Rends-moi mon fils!

FRANZ. N'excitez pas ma colère! Je vous laisse dans la mort.

MOOR. Horreur! horreur! Rends-moi mon fils!

Il se lève de son fauteuil et veut prendre Franz à la gorge. Celui-ci le rejette en arrière.

FRANZ. Muscles impuissants, vous osiez... Meurs, désespéré!

Il sort.

MOOR. Que mille malédictions te suivent comme le tonnerre! Tu as ravi mon fils à mes bras! (*Il tombe dans son fauteuil.*) Malheur! malheur! Se désespérer et ne pas mourir! Ils fuient, mes bons anges, ils s'éloignent de moi, ils m'abandonnent dans la mort. Les saints s'écartent du meurtrier à cheveux blancs!... Malheur! malheur! Personne ne viendra-t-il soutenir ma tête? Personne ne délivrera-t-il mon âme de sa lutte? Point de fils, point de fille, point d'amis.... Des hommes seulement... Pas un ne veut-il?... Seul... délaissé... Malheur! Malheur! Se désespérer et ne pas mourir!...

Amélie entre les yeux baignés de larmes.

MOOR. Amélie, messager du ciel, viens-tu délivrer mon âme?

AMÉLIE, *avec douceur.* Vous avez perdu un digne fils.

MOOR. Je l'ai tué, veux-tu dire? Je comparaîtrai avec le fardeau de cette pensée devant le tribunal de Dieu.

AMÉLIE. Non, malheureux vieillard. C'est notre père céleste qui l'a rappelé à lui. Nous aurions été trop heureux dans ce monde. Là-haut, là-haut, au-dessus du soleil... nous nous reverrons.

MOOR. Se revoir! se revoir! Oh! je sens comme un coup d'épée qui me déchire l'âme... Si moi-même, admis au nombre des saints, je le retrouvais parmi les saints!... Au milieu du ciel même j'éprouverais les terreurs de l'enfer. Dans la contemplation de l'infini, je serais accablé sous le poids de ce souvenir : J'ai tué mon fils!

AMÉLIE. Oh! son sourire dissipera dans votre âme ce souvenir de douleur. Redevenez calme, cher père, moi je le suis tout-à-fait. N'a-t-il pas déjà sur sa harpe séraphique chanté le nom d'Amélie aux chœurs célestes, et les chœurs célestes l'ont murmuré après lui. Amélie était dans son dernier soupir. Amélie ne sera-t-elle pas aussi dans sa première joie?

MOOR. La consolation divine coule de tes lèvres. Il me sourira, dis-tu, il me pardonnera. Reste près de moi quand je mourrai, ô toi la bien-aimée de mon Charles.

AMÉLIE. Mourir, c'est voler dans ses bras. Vous êtes heureux, et je vous porte envie. Pourquoi ces os ne sont-ils pas desséchés? Pourquoi ces cheveux ne sont-ils pas blancs? Impitoyable force de la jeunesse! Sois la bien-venue, vieillesse débile qui me rapprochera du ciel et de mon Charles!

Entre Franz.

MOOR. Avance, mon fils. Pardonne-moi si tantôt j'ai été trop rude envers toi. Je te pardonne tout. Je voudrais rendre l'âme en paix.

FRANZ. Avez-vous assez pleuré votre fils? Autant que je puis voir, vous en avez encore un.

MOOR. Jacob avait douze fils, mais il répandit sur son Joseph des larmes de sang.

FRANZ. Hum!

MOOR. Ma fille, va me chercher la Bible et lis-moi l'histoire

de Jacob et de Joseph. Elle m'a toujours attendri, et cependant alors je ne ressemblais pas encore à Jacob.

AMÉLIE. Que dois-je vous lire ? (*Elle feuillette la Bible.*)

MOOR. Lis-moi la douleur du père lorsqu'il ne trouve plus Joseph parmi ses enfants et qu'il le cherche en vain au milieu des onze autres... et ses plaintes quand il apprend que son Joseph lui est à jamais enlevé.

AMÉLIE *lit.* « Et ils prirent la robe de Joseph, et ayant tué un bouc, ils trempèrent sa robe dans le sang, et ils emportèrent la robe colorée et la présentèrent à leur père et lui dirent : Nous avons trouvé cette robe, vois si cette robe est celle de ton fils ou non. (*Franz sort à la hâte.*) Il la reconnut et dit : C'est la robe de mon fils. Une mauvaise bête l'a déchiré, une bête féroce a dévoré Joseph. »

MOOR, *retombant en arrière.* Une bête féroce a dévoré Joseph !

AMÉLIE *continue.* « Et Jacob déchira ses vêtements et il mit un sac sur ses reins, et il souffrit pour son fils long-temps, et ses fils, ses filles vinrent pour le consoler, mais il ne voulait pas être consolé, et il disait : Je descendrai sous terre avec ma douleur. »

MOOR. Arrête ! arrête ! Je souffre beaucoup !

AMÉLIE *se lève et laisse tomber le livre.* Secours-nous, Dieu du ciel ! Qu'est-ce donc ?

MOOR. C'est la mort... Une ombre noire... flotte devant... mes yeux... Je t'en prie... appelle le prêtre pour qu'il me donne la communion... Où est... mon fils Franz ?

AMÉLIE. Il s'est enfui. Que Dieu ait pitié de nous !

MOOR. Enfui.... enfui du lit du mourant.... Et tout cela, tout... De deux fils pleins d'espérances... Tu me les as donnés... tu me les as... ôtés... Que ton nom soit...

AMÉLIE, *avec un cri soudain.* Mort ! tout est mort !

Elle sort.

FRANZ *rentre sautant et le visage joyeux.* Mort, disent-ils, mort ! Je suis le maître. Ce cri de mort retentit dans tout le château. Mais, comment ? Peut-être dort-il !... Ah ! vraiment, c'est là un sommeil après lequel personne ne vous dira plus jamais bonjour. Le sommeil et la mort sont

jumeaux. Changeons seulement une fois leur nom. Beau, agréable sommeil, nous voulons t'appeler la mort ! (*Il lui ferme les yeux.*) Qui osera venir maintenant me sommer de comparaître devant la justice ? Qui osera me dire en face : Tu es un coquin? Loin de moi donc ce masque pesant de mansuétude et de vertu. A présent, vous allez voir Franz à découvert, et vous en serez épouvantés. Mon père emmiellait ses ordres. Il faisait de son empire une sorte de cercle de famille, il s'asseyait devant la porte avec le sourire de la bienveillance sur les lèvres, et saluait ses gens comme des frères et des enfants... Mes sourcils doivent s'abaisser sur vous comme les nuages de la tempête, mon nom de maître sera comme la comète menaçante qui s'élève sur ces montagnes, mon front sera votre thermomètre. Il flattait et caressait l'homme rebelle qui résistait à son pouvoir. Flatter et caresser n'est pas mon affaire. Je vous sillonnerai la chair avec mes éperons, et j'essaierai sur vous la pesanteur de mon fouet. J'en arriverai à ce point dans mon domaine que les pommes de terre et la petite bière seront le régal des jours de fête, et malheur à celui qui apparaîtra devant moi les joues roses et pleines. La pâleur de l'indigence et la crainte servile, voilà mes couleurs, et je veux vous revêtir de cette livrée.

Il sort.

SCÈNE III.

Les forêts de la Bohême.

SPIEGELBERG, RAZMANN, *troupe de brigands.*

RAZMANN. Est-ce toi, est-ce bien toi ? Viens que je t'embrasse comme du bouillon, cher frère Maurice. Sois le bienvenu dans les forêts de la Bohême ! Te voilà gros et gras ! Et quel brillant bataillon ! Tu nous amènes une troupe de recrues, excellent embaucheur !

SPIEGELBERG. N'est-ce pas, frère, n'est-ce pas ? Et de bons gaillards, par-dessus le marché. Tu ne me croiras peut-être pas. La bénédiction de Dieu est visiblement avec moi. Je n'étais qu'un pauvre niais affamé, je n'avais que mon bâton quand je franchis le Jourdain, et maintenant nous voilà avec soixante-

dix-huit hommes, la plupart merciers ruinés, magistrats et commis renvoyés des provinces de Souabe. Ce sont là des hommes, frère, des drôles délicieux, te dis-je, qui se volent l'un l'autre les boutons de leur culotte, et près desquels on est en sûreté quand on a son fusil chargé. Et ils se distinguent, et ils ont une renommée à quarante milles à la ronde, c'est inconcevable. Pas un journal où tu ne trouves un petit article sur cette fine tête de Spiegelberg. Ils m'ont dépeint de la tête aux pieds... C'est comme si tu me voyais... Jusqu'aux boutons de ma redingote qu'ils n'ont pas même oubliés. Mais nous nous sommes impitoyablement joués d'eux. Dernièrement, j'entre dans une imprimerie ; je dis que j'ai vu le fameux Spiegelberg, et je dicte au scribe qui était assis là le signalement complet d'un certain médecin du lieu. Après cela, on se met à l'œuvre; le drôle est arrêté, mis à la question, et, dans son angoisse et dans sa bêtise, il avoue, le diable m'emporte, qu'il est Spiegelberg. Orage et tonnerre! J'étais sur le point d'aller me rendre aux magistrats pour empêcher cette canaille de profaner mon nom... Depuis trois mois, il est pendu. Je humai une fameuse prise de tabac lorsqu'en passant près du gibet je vis le faux Spiegelberg se pavaner dans sa gloire, et, pendant que Spiegelberg était pendu, Spiegelberg se retirait tout doucement du lacet, et faisait dire sous main à la sage justice que c'était une pitié.

RAZMANN *rit.* Tu es toujours le même.

SPIEGELBERG. Oui, je suis, comme tu vois, bon de corps et d'âme. Il faut pourtant que je te raconte encore un tour que j'ai joué récemment au cloître de Sainte-Cécile. Dans le cours de mon pèlerinage, j'arrive près de ce cloître vers le soir; et comme justement ce jour-là je n'avais encore tiré sur personne, tu sais que je hais à mort le *diem perdidi*, je voulais illustrer cette nuit par quelque bon coup, quand il m'en aurait, par le diable, coûté une oreille. Nous nous tenons tranquilles jusque très-avant dans la nuit. On aurait entendu marcher une souris. Les lumières disparaissent. Nous pensons que les nonnes doivent être au lit. Je prends avec moi mon camarade Grimm, j'ordonne aux autres de m'attendre devant la porte jusqu'à ce qu'ils entendent mon sifflet. Je m'assure du concierge du couvent, je lui prends ses clefs, je me glisse dans

le dortoir des religieuses, je leur enlève leurs vêtements et les jette dehors. Nous allons ensuite de cellule en cellule, prenant à chaque nonne ses vêtements, et, enfin, nous emportons aussi ceux de l'abbesse. Alors je siffle. Les hommes qui étaient dehors accourent et escaladent le couvent avec un tintamarre comme si c'eût été le jugement dernier. Ils se précipitent dans les cellules des religieuses..... Ah! ah! il aurait fallu voir cette chasse; les pauvres colombes cherchant leurs robes dans l'obscurité et se démenant d'une façon pitoyable comme si elles étaient au pouvoir du diable, et nous qui étions là à les poursuivre comme la grêle. Les unes, dans leur stupéfaction et leur effroi, s'enveloppaient dans leurs draps de lit; d'autres se glissaient comme des chats sous le poêle, et les cris pitoyables et les lamentations, et, enfin, la vieille abbesse habillée comme Luc avant sa chute... Tu sais, frère, que sur cette boule de terre pas une créature ne m'est plus antipathique que l'araignée et la vieille femme... Maintenant, représente-toi cette figure noire, ridée, velue, se trémoussant autour de moi et me conjurant au nom de sa pudeur virginale. Par tous les diables! j'avais déjà posé mon coude sur elle, et j'allais lui briser ce qui lui restait. C'eût été bientôt fait. Ou il fallait me livrer l'argenterie, les trésors du cloître et tous les écus sonnants, ou... mes hommes m'avaient déjà compris.... Je te le dis, j'ai emporté de ce cloître pour plus de deux mille écus de butin; et je me suis amusé, et mes drôles ont laissé aux religieuses un souvenir qu'elles garderont neuf mois.

RAZMANN. Tonnerre! Et je n'étais pas là.

SPIEGELBERG. Vois-tu? n'est-ce pas là une joyeuse vie? Et l'on est frais et robuste, et le corps engraisse à chaque instant comme le ventre d'un prélat. Je ne sais.... mais il faut que j'aie quelque vertu magnétique qui attire tous les mauvais sujets de la terre, car ils viennent à moi comme le fer va à l'aimant.

RAZMANN. Une belle vertu que tu as là. Mais je voudrais bien savoir cependant quelle est ta sorcellerie.

SPIEGELBERG. Sorcellerie! Je n'emploie aucune sorcellerie! Seulement il faut avoir de la tête, un certain jugement pratique qui, à la vérité, ne s'acquiert pas en mâchant de

l'orge... Alors, vois-tu... j'ai coutume de dire : On peut faire un honnête homme de la première souche venue, mais pour faire un coquin il faut de l'esprit. Il y a de plus un certain génie national, une sorte de climat particulier aux coquins; et, je te le dis, si tu allais dans le pays des Grisons, c'est là vraiment l'Athènes des filous d'aujourd'hui.

RAZMANN. On m'a beaucoup vanté toute l'Italie.

SPIEGELBERG. Oui, oui, il faut être juste envers chacun. L'Italie a ses hommes, et si l'Allemagne continue à suivre la voie où elle est maintenant, et si la Bible y règne complètement comme il y a tout lieu de l'espérer, on fera aussi de l'Allemagne quelque chose de bien. Du reste, je dois te le dire, le climat n'est pas la chose essentielle; ce qui passe avant tout, c'est le génie.... Quant au reste ! frère.... une pomme, tu le sais, dans le jardin même du paradis, ne deviendrait pas un ananas.... Mais, voyons que je continue, où en suis-je resté ?

RAZMANN. A tes artifices.

SPIEGELBERG. Oui, juste à mes artifices. D'abord, en arrivant dans une ville, tu t'en vas chercher des renseignements auprès des archers, des hommes du guet, des geôliers, et tu t'informes de ceux qui les fréquentent le plus assidûment. Ensuite, tu pénètres dans les cafés, les cabarets et les mauvais lieux; tu observes, tu épies celui qui crie le plus haut que tout est pour rien, que l'argent se donne à cinq pour cent, que l'atroce police fait tous les jours des progrès, celui qui insulte le gouvernement et qui se met en colère contre les physionomistes et les savants du même genre. C'est là le vrai point à attaquer. Là l'honneur branle comme une dent creuse, il ne s'agit que d'y appliquer l'instrument... Ou pour en venir plus vite et mieux à ton but, tu laisses tomber une bourse dans la rue et tu te caches, et tu remarques celui qui la ramasse. Un instant après, tu cours après lui, en criant, en ayant l'air de chercher, et tu lui dis : Monsieur, n'auriez-vous pas trouvé par hasard une bourse? S'il te dit oui, te voilà berné par le diable. Mais s'il te répond : Non, monsieur, excusez... je ne saurais me souvenir... je regrette.... (*avec joie*) alors, frère, victoire! victoire! Éteins ta lanterne, habile Diogène, tu as trouvé ton homme.

RAZMANN. Tu es un praticien fini.

SPIEGELBERG. Par Dieu! comme si j'en avais jamais douté!... A présent que ton homme a mordu à l'hameçon, il faut agir avec finesse pour l'enlever... Vois-tu, voici comment je m'y prends. Aussitôt que j'ai découvert mon candidat, je m'attache à lui comme la teigne, je m'établis avec lui en buvant dans un état de confraternité, et *nota bene* qu'il faut l'entretenir gratis. Pour cela, il en coûte bien quelque chose, mais on n'y fait pas attention... Tu vas plus loin, tu le conduis dans les sociétés de jeux et parmi les mauvais sujets, tu l'engages dans des querelles et de mauvaises actions jusqu'à ce qu'il soit épuisé de santé, de force, d'argent, de conscience, et qu'il fasse banqueroute à l'honneur. Car, soit dit en passant, ton œuvre n'est pas achevée tant que tu n'as pas perdu l'âme et le corps. Crois-moi, frère, dans le cours de mes expériences j'ai reconnu plus de cinquante fois que lorsqu'une fois l'honnête homme est chassé de son nid le diable est le maître. Et alors le dernier pas est facile, aussi facile que la transition d'une catin à une coquine... Écoute donc... quel est ce bruit?

RAZMANN. Il a tonné... Continue...

SPIEGELBERG. Il y a encore un moyen plus prompt et meilleur. C'est de dépouiller ton homme corps et biens, tellement qu'il ne lui reste pas une chemise : alors il vient de lui-même à toi... Ah! frère, tu ne m'apprendras point de finesse... Demande un peu à cette figure de cuivre que tu vois là. Celui-là je l'ai joliment pris dans mes filets. Je lui offre quarante ducats s'il veut m'apporter l'empreinte en cire des clés de son maître. Et figure-toi, frère! l'imbécille m'apporte les clés, et, le diable m'emporte, veut avoir l'argent... Monsieur, lui dis-je, n'ignore peut-être pas que je puis à l'instant même porter ces clés au lieutenant de police et lui procurer une place au gibet. Mille sacrements! il fallait voir le malheureux ouvrir de grands yeux et trembler comme un barbet qui sort de l'eau... — Au nom du ciel, s'écria-t-il, avez-vous vraiment l'attention?... Je veux... je veux... — Que voulez-vous? voulez-vous sur-le-champ prendre votre parti et vous en aller avec moi au diable? — De grand cœur... avec joie.— Ah! ah! le bon apôtre! avec du lard on prend des souris. Moque-toi donc un peu de lui, frère? — Ah! ah!

RAZMANN. Oui, oui, je l'avoue ; j'écrirai cette leçon en caractères d'or dans mon cerveau… Satan doit connaître son monde, puisqu'il t'a choisi pour agent.

SPIEGELBERG. N'est-ce pas, frère. Et je pense que quand je lui en aurai donné dix, il me laissera bien aller. Chaque éditeur donne à ses correspondants le dixième exemplaire en sus, pourquoi le diable serait-il plus juif?… Razmann, je sens la poudre.

RAZMANN. Sur ma foi! je la sens aussi depuis long-temps. Attention! il se passe quelque chose dans le voisinage… Oui, oui, c'est comme je te le dis, Maurice; avec tes recrues tu seras le bien-venu de notre capitaine… Il a aussi embauché de bons gaillards.

SPIEGELBERG. Mais les miens!… les miens… Bah!

RAZMANN. Sans doute; ils peuvent avoir les doigts bien exercés. Mais la renommée de notre capitaine a séduit de braves gens.

SPIEGELBERG. Je n'espère pas…

RAZMANN. Sans plaisanterie! Et ils n'ont pas honte de servir sous lui. Il ne tue pas comme nous pour piller; il ne se soucie plus de l'argent depuis qu'il peut en avoir en quantité. Aussitôt qu'il a reçu le tiers du butin qui lui revient de droit, il le donne aux orphelins ou l'emploie à faire étudier des jeunes gens pauvres qui donnent des espérances. Mais s'il s'agit d'écorcher un gentillâtre qui traite ses paysans comme des animaux, ou de faire tomber sous les coups un coquin couvert de galons d'or, qui, avec de l'argent, élude la loi et corrompt la justice, ou s'il rencontre quelque autre petit monsieur de ce calibre… alors il est dans son élément, alors il s'emporte comme le diable, comme si chacune de ses fibres était une furie!

SPIEGELBERG. Hum! hum!

RAZMANN. Dernièrement nous apprîmes dans une auberge qu'un riche comte de Ratisbonne, qui avait gagné un procès d'un million par les friponneries de son avocat, allait venir. Le capitaine était alors assis à table et dînait. — Combien sommes-nous, me demanda-t-il en se levant précipitamment? Je le vis qui se mordait la lèvre inférieure, ce qu'il ne fait que lorsqu'il est très en colère. — Seulement cinq, répon-

dis-je. — C'est assez, me dit-il. Il jeta à l'aubergiste de l'argent sur la table, laissa sans y toucher le vin qu'il s'était fait servir, et nous voilà en route.... Tout le long du chemin il ne prononça pas un mot, il courait seul à l'écart. De temps en temps il nous demandait si nous ne voyions rien, et nous ordonnait de mettre notre oreille contre terre. Enfin, arrive le comte dans une voiture chargée de bagages, l'avocat assis à ses côtés, un cavalier en avant et deux valets derrière... Alors tu aurais dû voir comme notre capitaine s'élance avec un pistolet dans chaque main au devant du char, et la voix avec laquelle il crie : Halte!... Le cocher, qui ne voulait pas s'arrêter, est jeté à bas de son siége; le comte se précipite hors de la voiture; les cavaliers s'enfuient. — Ton argent, canaille, s'écrie-t-il d'une voix de tonnerre... Le comte était comme le taureau sous la hache. Et toi, es-tu le coquin qui a fait de la justice une prostituée? L'avocat tremblait et ses dents claquaient. Le poignard s'enfonça dans son ventre comme un pieu dans la vigne... J'ai fait ma tâche, dit-il en s'éloignant fièrement de nous... Le pillage vous regarde. Et à l'instant il disparut dans la forêt.

SPIEGELBERG. Hum! hum. Frère, ce que je t'ai raconté reste entre nous. Il n'a pas besoin de le savoir. Tu comprends?

RAZMANN. Bien! bien. Je comprends.

SPIEGELBERG. Tu le connais; il a ses idées à lui... Tu m'entends.

RAZMANN. J'entends, j'entends. (*Schwarz crie*) : Qui est là? qu'y a-t-il? Des voyageurs dans la forêt?

SCHWARZ. Vite, vite. Où sont les autres? Mille diables! vous vous arrêtez là à causer? Ne savez-vous donc pas? ne savez-vous donc pas? Et Roller?

RAZMANN. Quoi donc? quoi donc?

SCHWARZ. Roller est pendu et quatre autres avec lui.

RAZMANN. Roller? Quel malheur! Depuis quand? d'où sais-tu?...

SCHWARZ. Déjà depuis trois semaines il était pris, et nous n'en savions rien. Déjà il avait comparu trois fois devant le tribunal, et nous n'en savions rien. On l'a mis à la torture pour lui faire révéler la retraite du capitaine. Le brave garçon n'a rien avoué... Hier, sa condamnation a été prononcée, et

ce matin il est parti en poste pour aller rejoindre le diable.

RAZMANN. Malédiction ! Le capitaine le sait-il?

SCHWARZ. Il ne l'a appris que hier. Il écumait comme un sanglier. Tu sais qu'il a toujours eu de l'attachement pour Roller, et voilà que la torture... D'abord on a voulu employer les cordes et les échelles pour le tirer de la tour, mais c'était inutile... Alors le capitaine, couvert d'une robe de capucin, s'est introduit dans la prison et a voulu prendre sa place. Roller s'y est refusé opiniâtrement. A présent il a fait un serment à nous glacer de terreur jusqu'aux os, il a dit qu'il lui allumerait un cierge funéraire comme on n'en avait encore vu aux obsèques d'aucun roi, un cierge qui leur brûlerait la peau et la rendrait bleue et brune. J'ai peur pour cette ville. Il a déjà depuis long-temps une rancune contre elle, parce qu'elle est si indignement bigotte.... Et tu sais que quand il dit : Je ferai cela, c'est comme si l'un de nous disait : Je l'ai fait.

RAZMANN. C'est vrai. Je connais le capitaine. S'il avait donné au diable sa parole d'aller en enfer, il ne prierait pas, dût-il être sauvé par la moitié d'un *pater noster*. Mais, hélas ! le pauvre Roller ! le pauvre Roller !

SPIEGELBERG. *Memento mori*. Mais cela ne m'émeut guère. (*Il chante une chanson.*)

« Si je passe devant le gibet, je cligne de l'œil et je me » dis : Celui-là est pendu. Qui de lui ou de moi est le plus » sot ? »

RAZMANN. Écoute... un coup de fusil...

On entend des coups de fusil et du bruit.

SPIEGELBERG. Encore un !

RAZMANN. Encore un. Le capitaine !

On entend chanter derrière la scène.

« Les Nurembergeois ne pendent personne avant de l'a- » voir pris. »

SCHWEIZER. Roller ! (*derrière la scène*) Holà ! ho ! holà ! ho !

RAZMANN. Roller ! Roller ! Que dix diables m'emportent !

SCHWEIZER. Roller ! (*derrière la scène*) Razmann ! Schwarz ! Spiegelberg !

RAZMANN. Roller! Schweizer! Éclair et tonnerre! grêle et tempête.

Ils courent au devant de lui.

Moor, à cheval, Schweizer, Roller, Grimm, Schufterle. Troupe de brigands couverts de boue et de poussière.

MOOR, *se jetant à bas de son cheval.* Liberté! liberté! Te voilà sauvé, Roller. Emmène mon cheval, Schweizer, et lave-le avec du vin. (*Il se jette par terre.*) Cela nous a coûté cher.

RAZMANN, *à Roller.* Par la cuisine de Pluton. Tu es donc sorti vivant de la roue.

SCHWEIZER. Es-tu l'esprit de Roller, où suis-je fou? Ou es-tu bien Roller lui-même.

ROLLER, *essoufflé.* C'est bien moi.... moi en personne. D'où crois-tu que je vienne?

SCHWARZ. Suis-je une sorcière? Ton jugement était déjà prononcé.

ROLLER. Oui, vraiment, et plus encore. Je viens en droite ligne de la potence... Laisse-moi seulement respirer. Schweizer te racontera cela. Donnez-moi un verre d'eau-de-vie... Et te voilà aussi de retour, Maurice, je pensais te revoir dans quelque autre lieu. Donnez-moi donc un verre d'eau-de-vie... mes os ne tiennent pas ensemble. O mon capitaine! où est mon capitaine?

SCHWARZ. De suite, de suite. Mais voyons, cause donc, raconte-nous... D'où viens-tu? Comment se fait-il que nous te revoyons? la tête me tourne. De la potence, dis-tu?

ROLLER *avale une bouteille d'eau-de-vie.* Ah! c'est bon; cela brûle. En droite ligne de la potence, te dis-je. Vous êtes là debout, tous stupéfaits, et vous ne pouvez-vous figurer... Je n'étais plus qu'à trois pas de cette maudite échelle qui devait me conduire dans le sein d'Abraham..... si près! si près! que ma tête et ma peau étaient réservées pour l'anatomie. Tu n'aurais pas donné une prise de tabac de ma vie. C'est au capitaine que je dois le jour, la liberté, la vie.

SCHWEIZER. C'est une drôle d'histoire. La veille, nous avions eu vent par nos espions que Roller était serré dans le piége, et qu'à moins que le ciel ne tombât à point, il devait

s'en aller le lendemain, par conséquent aujourd'hui, par le chemin où s'en va toute créature humaine. — « A l'œuvre, nous dit le capitaine ; que ne tente-t-on pas pour un ami ? Nous le sauverons, ou nous ne le sauverons pas. Quoi qu'il en soit, nous lui allumerons un cierge funéraire tel qu'on n'en a encore vu aux obsèques d'aucun roi, un cierge qui leur brûlera la peau et la rendra bleue et brune. » Toute la bande est convoquée, et nous lui envoyons un émissaire qui lui jette un petit billet dans sa coupe.

ROLLER. Je désespérais du succès.

SCHWEIZER. Nous attendîmes jusqu'à ce que les passages fussent dégarnis. La ville entière accourait à ce spectacle, à pied, à cheval, en voiture. Le bruit et le psaume de la potence retentissaient au loin. A présent, dit le capitaine, allumez, allumez. Nos hommes volent comme des flèches, mettent le feu à trente-six endroits, jettent des torches enflammées dans le voisinage de la poudrière, dans les églises et les granges. Morbleu ! moins d'un quart d'heure après, le vent de nord-est, qui doit avoir aussi une dent contre la ville, vient à notre aide d'une merveilleuse façon et chasse la flamme jusqu'aux faîtes les plus élevés. Pendant ce temps, nous courons de rue en rue comme des furies, en criant au feu, au feu, à travers toute la ville.... et les gémissements, les exclamations, le tapage... le tocsin qui commence à sonner, la poudrière qui saute en l'air, comme si la terre venait de se fendre en deux, comme si le ciel se déchirait et que l'enfer tombât de dix mille brasses plus bas !...

ROLLER. Alors voilà mon escorte qui regarde en arrière. La ville brûlait comme Gomorrhe et Sodome. L'horizon entier n'était que feu, soufre et fumée. Quarante montagnes retentissent à la ronde de la rumeur infernale... une terreur panique les renverse... Je profite de l'instant, je fuis comme le vent... J'étais déjà délivré de mes liens, tant nous étions près..... Pendant que mes conducteurs, pétrifiés comme la femme de Loth, regardent en arrière, je cours, je traverse la foule.. Me voilà délivré. A soixante pas de là, j'ôte mes vêtements, je me jette dans le fleuve, je nage entre deux eaux jusqu'à ce que je me croie hors de leur vue... Mon capitaine m'attendait avec un cheval et des habits... Et je suis délivré ! Moor,

Moor, puisses-tu aussi bientôt te trouver dans l'embarras, afin que je te rende la pareille !

RAZMANN. Voilà un souhait stupide pour lequel tu mériterais d'être pendu... Mais quelle excellente histoire... Il y a de quoi crever de rire !

ROLLER. C'était le secours dans le besoin. Vous ne pouvez pas l'apprécier. Il aurait fallu avoir comme moi la corde autour du cou, marcher comme moi vivant à la mort, voir ce maudit attirail, ces cérémonies de bourreau, et chaque pas que je faisais en avant, d'un pied craintif, me rapprocher de cette effroyable machine où je devais être logé, et qui se montrait debout au rayon matinal d'un horrible soleil... et les valets du bourreau qui vous épient, et cette désolante musique qui retentit encore à mon oreille... et le cri des corbeaux affamés dont une trentaine était encore attachée au cadavre à demi corrompu de mon prédécesseur... et par-dessus tout cela, l'avant-goût de la félicité dont j'allais jouir... frère, frère, et tout d'un coup être sauvé, être libre !... C'était un bruit comme si les cercles du ciel s'étaient rompus.... Écoutez, canailles, je vous le dis. Tomber tout-à-coup d'un four ardent dans une mer glacée n'est pas une transition aussi grande que celle que j'ai sentie, lorsque je suis arrivé de l'autre côté du fleuve.

SPIEGELBERG *rit.* Pauvre garçon ! A présent, c'est fini. (*Il boit.*) A ton heureuse résurrection !

ROLLER *jette son verre.* Non, pour tous les trésors de Mammon, je ne voudrais pas éprouver cela une seconde fois. La mort est quelque chose de plus qu'un saut d'Arlequin, et l'angoisse de la mort est plus triste que la mort.

SPIEGELBERG. Et la poudrière qui saute !.. Vois-tu cela, Razmann? C'est pour cela qu'à une lieue à la ronde, l'air était imprégné de soufre comme si on avait exposé au vent toute la garde-robe de Moloch... C'est là un coup de maître, capitaine. Je te l'envie.

SCHWEIZER. Comment diable ! Quand la ville se réjouissait de voir mon camarade mis en lambeaux comme un cochon rôti, devions-nous nous faire un cas de conscience de sacrifier la ville pour délivrer notre camarade? Sans compter que nos compagnons ont eu là l'occasion de faire du butin et de piller

le vieil empereur... Voyons, dites-moi, qu'avez-vous pris?

UN HOMME DE LA BANDE. Pendant le tumulte, je me suis glissé dans l'église de Saint-Étienne, et j'ai enlevé les galons de l'autel. Le bon Dieu, me suis-je dit, est riche et peut faire un fil d'or d'une ficelle de trois sols.

SCHWEIZER. Tu as bien fait! Quel mal y a-t-il à piller une église? Ils vont offrir leur friperie au Créateur qui s'en moque, et ils laissent ses créatures mourir de faim. Et toi, Spiangeler, qu'as-tu tiré du nid?

UN SECOND. Bugel et moi, nous avons dévalisé une boutique, et nous rapportons assez de drap pour habiller cinquante hommes.

UN TROISIÈME. Moi, je me suis emparé de deux montres en or et d'une douzaine de cuillères en argent.

SCHWEIZER. Bien, bien. Et nous leur avons allumé un incendie qu'ils n'éteindront pas avant quinze jours. Pour se préserver du feu, ils seront obligés d'inonder leur ville. Sais-tu, Schufterle, combien il en est mort?

SCHUFTERLE. Quatre-vingt-trois, dit-on. La poudrière seule en a anéanti soixante.

MOOR, *d'un air sérieux.* Roller, tu es chèrement payé.

SCHUFTERLE. Bah! bah! Qu'est-ce que cela? Si c'étaient des hommes, je comprends.... mais des enfants au maillot, des marmots malpropres, de petites mères occupées à éloigner d'eux les mouches, des vieillards desséchés accroupis près du poêle et qui ne pouvaient plus trouver la porte... des malades soupirant après le médecin qui suivait le cortége avec sa grave allure... Tout ce qui avait le pied léger était accouru à la comédie, et les culs-de-jatte seuls gardaient la ville.

MOOR. O les pauvres malheureux! Des malades, dis-tu? des vieillards et des enfants?

SCHUFTERLE. Oui, par le diable, et des femmes en couches et des femmes avancées dans leur grossesse qui avaient peur de faire une fausse-couche sous le gibet, et des jeunes femmes qui craignaient d'avoir l'esprit frappé de l'œuvre du bourreau et d'imprimer dans leurs entrailles une potence sur le corps de leur enfant..... de pauvres poètes privés de souliers parce qu'ils avaient donné leur unique paire à rapié-

ceter, et un tas de racaille du même genre, et qui ne vaut pas la peine qu'on en parle. En passant, par hasard, près d'une baraque, j'entends un gémissement, je regarde à la clarté de la flamme, et que vois-je? Un enfant encore sain et sauf, couché par terre sous la table, et la table allait s'allumer.... Pauvre petit être, dis-je, tu gèles ici..... et je le jetai dans le feu.

MOOR. Vraiment, Schufterle? Eh bien! que ce feu brûle dans ton sein jusqu'au jour de l'éternité! Loin de moi, monstre! Ne reparais plus dans ma troupe..... Vous murmurez... Vous raisonnez... Qui oserait murmurer quand je donne un ordre?.. Qu'il s'éloigne! dis-je. Il y en a d'autres encore parmi vous qui sont mûrs pour ma colère. Je te connais, Spiegelberg. Je passerai prochainement dans vos rangs et je ferai un terrible exemple... (*Ils s'éloignent en tremblant. — Moor va et vient avec agitation.*) Ne les écoute pas, vengeur céleste. Que puis-je à cela? Que peux-tu, toi, quand ta peste, ta disette, tes inondations font périr le juste avec le méchant? Qui peut ordonner à la flamme de ne pas dévaster la moisson bénie quand elle ne devrait consumer que le nid des frêlons? O! honte à ces meurtriers d'enfants, à ces meurtriers de femmes, à ces meurtriers de malades! Comme une telle action m'humilie! Elle a empoisonné ma plus belle œuvre! L'enfant est là, à la face du ciel, honteux et ridicule. Il voulait jouer avec la massue de Jupiter, écraser les Titans, et il renverse des pygmées... Va, va, tu n'es pas l'homme qui doit diriger le glaive actif de la justice suprême. Tu succombes au premier coup... Je renonce à mon plan téméraire, je vais m'enfouir dans une caverne, où je puisse cacher ma honte au jour.

Il veut fuir.

UN BRIGAND *accourt.* Prends garde à toi, capitaine. Voilà le diable; des escadrons de cavaliers courent à travers la forêt. Il faut que quelque infernal espion nous ait trahis.

D'AUTRES BRIGANDS. Capitaine, capitaine, ils sont sur nos traces. En voilà bien quelques milliers qui forment un cordon au milieu de la forêt.

D'AUTRES BRIGANDS. Malheur! malheur! malheur! Nous sommes pris, roués, écartelés. Des milliers de hussards, de

dragons, de chasseurs gravissent les hauteurs et ferment les défilés.

Moor s'éloigne.

Schweizer, Grimm, Roller, Schwarz, Schufterle, Spiegelberg, Razmann. Troupe de brigands.

SCHWEIZER. Nous les avons fait sortir de leur lit. Réjouis-toi, Roller. Pour moi, il y a long-temps que je désire sabrer ces culottes de peau. Où est le capitaine? Toute la troupe est-elle réunie? Nous avons assez de poudre, j'espère?

RAZMANN. De la poudre en abondance. Mais nous ne sommes en tout que quatre-vingts, à peine un contre vingt.

SCHWEIZER. Tant mieux. Je voudrais qu'ils fussent cinquante contre mon pouce. Ils ont attendu jusqu'à ce que nous leur brûlions de la paille au derrière. Frère, frère, il n'y a pas de danger. Ils exposent leur vie pour dix sols, tandis que nous nous combattons pour notre tête et notre liberté. Nous allons nous jeter sur eux comme le déluge, et faire tomber sur leurs têtes des coups de feu comme des éclairs.... Mais où diable est le capitaine?

SPIEGELBERG. Il nous abandonne au moment du danger. Ne pouvons-nous donc plus échapper?

SCHWEIZER. Nous échapper?

SPIEGELBERG. Oh! que ne suis-je resté à Jérusalem.

SCHWEIZER. Je voudrais que tu fusses étouffé dans un égout, âme de boue. Au milieu des nonnes nues, tu fais le fanfaron, et quand tu vois deux poignets!.. Lâche! Tâche de te bien conduire, ou je te fais coudre dans une peau de sanglier et déchirer par les chiens.

RAZMANN. Le capitaine! le capitaine!

MOOR *marche lentement. A part.* Je les ai fait entièrement envelopper. Maintenant il faut qu'ils se battent comme des désespérés. (*Haut.*) Enfants! voici notre alternative: Ou nous sommes perdus, où il faut se défendre comme des sangliers blessés.

SCHWEIZER. Ah! je veux leur fendre le ventre avec mon coutelas, tellement qu'on y verra une ouverture de la longueur d'un soulier. Conduis-nous, capitaine, nous te suivrons jusque dans la gueule de la mort.

MOOR. Chargez vos armes. Nous ne manquons pas de poudre.

SCHWEIZER. Il y a assez de poudre pour faire sauter la terre jusqu'à la lune.

RAZMANN. Chacun de nous a cinq paires de pistolets chargés, et de plus trois carabines.

MOOR. Une partie des hommes montera sur les arbres, ou se cachera dans les broussailles pour faire feu sur eux en embuscade.

SCHWEIZER. C'est là ta place, Spiegelberg.

MOOR. Nous autres, nous tombons sur leurs flancs comme des furies.

SCHWEIZER. J'en suis, moi, j'en suis.

MOOR. En même temps, chacun fera résonner son sifflet et courra à travers la forêt pour faire paraître le nombre de notre troupe plus terrible. Il faut aussi lâcher tous les chiens, les agacer, afin qu'ils se séparent, se dispersent et courent dans leurs rangs. Nous trois, Roller, Schweizer et moi, nous combattrons dans la mêlée.

SCHWEIZER. Très-bien, parfait. Nous les entourerons comme l'orage, en sorte qu'ils ne sauront pas d'où leur tombent les coups. J'ai plutôt jeté une cerise de la bouche... Qu'ils viennent seulement!

Schufterle pousse Schweizer qui prend le capitaine à part et lui parle à voix basse.

MOOR. Silence!

SCHWEIZER. Je t'en prie!

MOOR. Non. Qu'il rende grâce à son infamie. C'est elle qui le sauve. Il ne doit pas mourir quand mon Schweizer et mon Roller et moi nous allons mourir. Fais-lui enlever ses habits. Je dirai que c'est un voyageur que j'ai volé. Sois tranquille, Schweizer. Je te jure qu'il sera pourtant pendu.

Entre un religieux.

LE RELIGIEUX, *à part*. Voilà donc le repaire du dragon!.. Avec votre permission, messieurs, je suis un serviteur de l'Église, et il y a là sept cents hommes qui gardent chacun des cheveux de ma tête.

SCHWEIZER. Bravo! bravo! C'est bien dit pour se tenir l'estomac chaud.

MOOR. Tais-toi, camarade... Dites-moi en deux mots, père, que venez-vous faire ici?

LE RELIGIEUX. C'est la justice suprême qui prononce sur la vie et la mort. Vous êtes des voleurs, des incendiaires, des scélérats. Une race de vipères empoisonnées qui se glissent dans l'ombre et mordent à la dérobée... Le rebut de l'humanité... la progéniture de l'enfer... digne pâture réservée aux insectes et aux corbeaux... Colonie de la roue et de la potence!

SCHWEIZER. Chien! cesse tes injures, ou...

Il lui met la crosse de sa carabine sous le nez.

MOOR. Fi donc, Schweizer, tu lui fais perdre la suite de son programme. Il avait si bien appris cette prédication... Continuez, monsieur. De la roue et de la potence...

LE RELIGIEUX. Et toi, galant capitaine, duc des coupeurs de bourse, roi des escrocs, grand Mogol de tous les fripons de la terre, pareil en tout à ce premier, à cet horrible chef de la rébellion qui entraîna avec lui des milliers de légions d'anges innocents dans le feu de la révolte et le profond abîme de la damnation... Les lamentations des mères délaissées retentissent sur tes pas. Tu bois du sang comme de l'eau, et sur ton poignard meurtrier la vie des hommes ne pèse pas autant qu'une bulle de savon.

MOOR. Très-vrai! très-vrai! Continuez.

LE RELIGIEUX. Comment, très-vrai, très-vrai! Est-ce là une réponse?

MOOR. Quoi! monsieur, n'y étiez-vous pas préparé? Continuez seulement, continuez. Que vous reste-t-il à dire?

LE RELIGIEUX, *avec chaleur*. Homme effroyable! éloigne-toi de moi. Le sang du comte de l'empire que tu as égorgé n'est-il pas encore gluant sur tes doigts? N'as-tu pas de ta main de voleur brisé le sanctuaire de Dieu et enlevé les vases sacrés de la communion? Quoi! n'as-tu pas incendié notre ville pieuse et fait tomber la tour des poudres sur la tête des vrais chrétiens? (*Les mains jointes.*) Horrible, horrible rime qui montera jusqu'au ciel, qui armera au dernier jour

la justice céleste pour qu'elle t'anéantisse, crime mûr pour le châtiment, crime qui appelle la trompette du jugement dernier !

MOOR. Jusqu'ici, c'est parler en maître. Mais, au fait, qu'avez-vous à m'annoncer de la part des vénérables magistrats ?

LE RELIGIEUX. Une grâce que tu n'es pas digne de recevoir. Jette les yeux autour de toi, incendiaire. De quelque côté que tu tournes tes regards, tu es cerné par nos cavaliers... Pas un endroit pour t'échapper. Ces chênes porteront des cerises, ces sapins porteront des pêches avant que vous puissiez vous retirer sains et saufs de ces chênes et de ces sapins.

MOOR. Entends-tu bien, Schweizer? Mais continuez.

LE RELIGIEUX. Écoute donc, et vois avec quelle bonté et quelle magnanimité la justice se conduit envers toi, scélérat ! Si tu veux te prosterner sur-le-champ devant la croix et demander grâce et miséricorde, la sévérité se changera pour toi en compassion, la justice sera une mère tendre... Elle fermera les yeux sur la moitié de tes crimes et te fera, penses-y bien... tout simplement mourir sur la roue.

SCHWEIZER. As-tu entendu, capitaine? Ne dois-je pas prendre au gosier ce chien de basse-cour et le serrer de façon à ce que le sang lui sorte par tous les pores?

ROLLER. Capitaine ! orage et enfer, capitaine ! Comme il mord entre ses dents sa lèvre inférieure ! Faut-il que je dresse ce drôle-là comme une quille, les pieds vers le ciel?

SCHWEIZER. A moi, à moi! Je t'en supplie à genoux. Laisse-moi le plaisir de le broyer comme de la bouillie. (*Le religieux pousse un cri.*)

MOOR. Éloignez-vous de lui. Que personne ne se hasarde à le toucher ! (*Au religieux en tirant une épée*) Voyez, mon père, voici soixante et dix-neuf hommes dont je suis le capitaine. Pas un ne sait obéir à un signal ou à un commandement, ni danser à la musique du canon, et là bas il y a sept cents soldats qui ont vieilli sous le mousquet. Eh bien, écoutez : voici les paroles de Moor, le capitaine des incendiaires : Il est vrai que j'ai tué le comte de l'empire, que j'ai incendié et pillé l'église de Saint-Dominique, que j'ai mis le feu à votre ville bigotte, et fait crouler la tour aux poudres

sur la tête des fidèles chrétiens. Mais ce n'est pas là tout. J'ai fait plus encore. (*Il tire sa main droite.*) Voyez-vous ces quatre anneaux précieux que je porte à chaque doigt? Remarquez bien et rapportez point pour point aux juges du tribunal qui prononcent sur la vie et la mort ce que vous aurez vu et entendu. Ce rubis, je l'enlevai à la main d'un ministre que je renversai à la chasse aux pieds de son prince. Il s'était, par ses courtisaneries, élevé des rangs de la populace à celui de premier favori. La chute de son voisin avait servi de marche-pied à sa fortune... Les larmes de l'orphelin l'avaient soulevé vers le pouvoir. Ce diamant, je l'arrachai à un conseiller des finances qui vendait à l'enchère les places et les dignités, et repoussait de sa porte l'honnête homme affligé. Cette agate, je la porte en mémoire d'un prêtre de votre espèce que j'ai moi-même étranglé de ma main en l'entendant pleurer en chaire la ruine de l'inquisition. Je pourrais encore vous raconter quelques histoires sur mes anneaux si je ne regrettais déjà le peu de mots que j'ai perdus avec vous.

LE RELIGIEUX. O Pharaon! Pharaon!

MOOR. L'entendez-vous? Avez-vous fait attention à ces soupirs? Ne semble-t-il pas qu'il veuille faire tomber le feu du ciel sur la troupe de Coré, nous juger par un mouvement d'épaule, nous condamner par un hélas chrétien! Comment se fait-il que l'homme soit si aveugle? Comment lui, qui a les cent yeux d'Argus pour distinguer les taches de ses voisins, ne peut-il reconnaître les siennes? Ils font tonner du milieu de leurs nuages les mots de douceur, de patience, et portent au Dieu de l'amour des sacrifices d'hommes comme à un Moloch aux bras de feu. Ils prêchent l'amour du prochain, et repoussent avec des malédictions le vieillard aveugle de leur porte. Ils crient contre l'avarice, et ils ont dépeuplé le Pérou pour ses lingots d'or, et attelé à leurs chars les païens comme des animaux. Ils se rompent la tête pour savoir comment il est possible que la nature ait pu former un Ischariote, et celui d'entre eux qui vendrait la Trinité pour dix écus ne serait certainement pas le plus mauvais. Malédiction sur vous, pharisiens, faux monnoyeurs de la vérité, singes de la divinité. Vous n'avez pas peur de vous agenouiller devant l'autel et la croix,

de vous meurtrir la peau avec des lanières, de tourmenter votre corps par le jeûne, et avec toutes ces misérables jongleries vous croyez éblouir, insensés, celui que vous nommez l'être qui sait tout. Vous agissez envers lui comme envers les grands dont on se moque cruellement lorsqu'on les flatte en leur disant qu'ils n'aiment pas la flatterie. Vous vous vantez de votre droiture, de votre conduite exemplaire, et Dieu, qui lit au fond de votre cœur, s'irriterait contre le Créateur, si ce n'était lui-même, lui qui a créé aussi les monstres du Nil... Qu'on l'éloigne de mes yeux !

LE RELIGIEUX. Dire qu'un scélérat peut être encore si orgueilleux !

MOOR. Ce n'est pas tout... A présent je parlerai avec orgueil. Va et dis au vénérable tribunal qui prononce sur la vie et la mort que je ne suis pas un voleur qui conspire dans la nuit et le sommeil et s'enorgueillit de monter sur une échelle. Ce que j'ai fait, je le lirai sans doute un jour dans le livre céleste, où les fautes humaines sont inscrites; mais je ne veux pas perdre une parole avec ceux qui croient en avoir la direction. Dis-leur que mon métier est d'appliquer la loi du talion... et que ma profession est la vengeance. (*Il lui tourne le dos.*)

LE RELIGIEUX. Tu ne veux donc ni grâce ni miséricorde. Bien. A présent j'ai fini ma tâche avec toi. (*Il se tourne du côté de la troupe.*) Écoutez donc, vous autres, ce que la justice me charge de vous annoncer. Voulez-vous sur-le-champ garrotter et livrer ce malfaiteur condamné, la punition de vos crimes vous sera remise; la sainte Église vous recevra avec un nouvel amour dans son sein maternel comme des brebis égarées, et chacun de vous aura la route ouverte à quelque emploi honorable. (*Avec un sourire triomphant.*) Eh bien ! eh bien ! Comment cela plaît-il à votre Majesté? A l'œuvre donc. Liez-le, et vous êtes libres...

MOOR. L'entendez-vous? l'entendez-vous? Qui vous arrête? Pourquoi cette hésitation? Ils vous offrent la liberté, et réellement vous êtes déjà leurs prisonniers. Ils vous font grâce de la vie, et ce n'est point de leur part une forfanterie, car vous êtes jugés. Ils vous promettent des emplois honorables, et à supposer que vous remportiez la victoire, que pouvez-vous

en attendre, si ce n'est la honte, la malédiction et la persécution. Ils vous garantissent le pardon du ciel, et vous êtes damnés. Il n'y a pas sur la tête d'un seul d'entre vous un seul cheveu qui ne soit destiné à l'enfer. Et vous réfléchissez encore? Et vous raillez encore? Est-ce donc chose si difficile que de choisir entre le ciel et l'enfer? Aidez-moi, mon père.

LE RELIGIEUX, *à part*. Cet homme est-il fou? (*Haut*.) Si vous craignez peut-être que mes paroles ne soient un piége pour vous prendre vivants.... lisez vous-mêmes... Voilà le pardon général signé. (*Il donne à Schweizer un papier*.) Pouvez-vous encore douter?

MOOR. Voyez, voyez. Que désirez-vous de plus?... L'acte est signé de leur propre main. C'est une grâce au-delà de toute limite... Avez-vous peur qu'ils ne manquent à leur parole, parce que vous avez entendu dire qu'on ne tient pas sa parole envers les traîtres? Oh! soyez sans crainte; la politique les forcerait à tenir leur parole quand ils l'auraient donnée à Satan. Autrement, qui pourrait désormais avoir confiance en eux? Et comment pourraient-ils une seconde fois employer le même artifice? Ils savent que c'est moi qui vous ai envenimés et entraînés à la révolte. Vos crimes passent à leurs yeux pour des fautes de jeunesse, pour des actes irréfléchis. C'est moi seul qu'ils veulent avoir, moi seul qui dois tout expier. N'est-il pas vrai, mon père?

LE RELIGIEUX. Comment s'appelle le diable qui parle par sa bouche? Oui, sans doute, c'est vrai.... Cet homme me donne le vertige.

MOOR. Quoi? point de réponse? Pensez-vous encore à vous tirer d'ici avec vos armes? Mais regardez autour de vous, regardez autour de vous; vous ne pouvez pas avoir une telle pensée, ce serait une présomption d'enfant. Ou vous flattez-vous par hasard de tomber comme des héros, parce que vous avez vu que je me réjouissais du tumulte de la bataille? Ne vous figurez point cela, car vous n'êtes pas Moor; vous êtes de méchants bandits, de misérables instruments de mes grands projets; vous êtes pour moi ce qu'est la corde entre les mains du bourreau. Des voleurs ne peuvent pas mourir comme des héros; la vie est le seul bien du voleur; ce qui

arrive après doit l'épouvanter ; les voleurs ont le droit de trembler devant la mort. Écoutez comme leurs cornets sonnent ; voyez l'éclat de leurs sabres menaçants... Eh bien ! encore irrésolus? Êtes-vous fous ? êtes-vous dans le délire?... Oui, c'est impardonnable; je ne vous sais point gré de me laisser la vie ; j'ai honte de votre sacrifice.

LE RELIGIEUX, *très-étonné.* J'en perdrai la raison; je me sauve. A-t-on jamais rien entendu de semblable ?

MOOR. Ou bien craignez-vous que je ne me tue moi-même et que j'anéantisse par ce suicide le traité qui vous dit de me livrer vivant. Non, enfants, c'est là une crainte inutile. Je jette loin de moi mon poignard et mes pistolets, et ce poison qui devait m'être précieux. Je suis si malheureux que je n'ai même plus de pouvoir sur ma vie... Quoi donc? encore irrésolus?. . Croyez-vous peut-être que je veuille me défendre si vous tentez de me garrotter ? Voyez, je lie moi-même ma main à ce rameau de chêne. Me voilà sans défense ; un enfant peut me renverser... Quel est donc le premier qui abandonnera son capitaine dans le danger ?

ROLLER, *avec un mouvement de fureur.* Et quand l'enfer nous entourerait neuf fois ?... (*Il agite son épée*) Quiconque n'est pas un chien sauve son capitaine !

SCHWEIZER *déchire le pardon et en jette les morceaux à la figure du religieux.* Le pardon est dans nos balles. Loin d'ici, canaille, dis au sénat qui t'a envoyé que dans la bande de Moor tu n'as pas trouvé un seul traître... Sauvez, sauvez le capitaine.

TOUS, *à grands cris.* Sauvez, sauvez, sauvez le capitaine.

MOOR, *se déliant avec joie.* A présent nous sommes libres. Camarades, je sens une armée dans mon bras. La mort ou la liberté ; au moins ils n'en prendront pas un vivant.

On sonne l'attaque. Bruit et tumulte. Ils s'éloignent l'épée nue.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

AMÉLIE *dans le jardin chante et joue du luth.* « Il était » beau par-dessus tous les jeunes hommes, beau comme un » ange, comme les images du Valhalla. Son regard avait la » couleur céleste d'un rayon de soleil qui se reflète dans la » vague bleue des mers.

» Son embrassement... Oh! quel ravissant transport! le » cœur ardent palpitant avec force contre le cœur!... l'oreille » et les lèvres enchaînées!... la nuit devant nos regards et » l'esprit fasciné s'envolant vers le ciel!

» Ses baisers... Émotion divine! comme deux rayons de » lumière qui se rejoignent, comme les sons d'une harpe » qui se confondent dans une sublime harmonie.

» Son esprit et le mien s'unissaient et prenaient leur essor » ensemble. Nos lèvres et nos joues brûlantes tremblaient. » L'âme pénétrait dans l'âme, et le ciel et la terre flottaient » autour de nous.

» Il n'est plus. En vain, hélas! en vain je le rappelle dans » mes soupirs inquiets. Il n'est plus, et toutes les joies de » la vie s'évanouissent dans un inutile gémissement. »

FRANZ. Déjà de retour ici, rêveuse obstinée. Tu t'es échappée du banquet joyeux, et tu as troublé la gaîté des convives.

AMÉLIE. Grand dommage pour cette innocente gaité. Le chant des morts qui retentissait sur la tombe de ton père doit encore résonner à ton oreille.

FRANZ. Veux-tu donc éternellement te plaindre. Laisse dormir les morts et donne le bonheur aux vivants. Je viens...

AMÉLIE Et quand t'en iras-tu?

FRANZ. O malheur! Ne me montre pas cette figure sombre et dédaigneuse. Tu m'affliges, Amélie. Je viens te dire...

AMÉLIE. Il faut bien que j'apprenne que Franz de Moor est devenu mon clément seigneur.

FRANZ. Précisément, c'est ce que je voulais te faire entendre. Maximilien est allé dormir dans la sépulture de ses aïeux. Je suis le maître ; mais je voudrais l'être entièrement, Amélie. Tu sais ce que tu as été dans notre maison, tu fus traitée comme la fille de Moor, son amour même lui a survécu. Tu ne l'oublieras jamais.

AMÉLIE. Jamais, jamais. Qui pourrait être assez léger pour dissiper ce souvenir dans de joyeux festins?

FRANZ. L'amour de mon père, tu dois le récompenser dans ses fils. Et Charles est mort. Tu t'étonnes? tu te troubles? Oui, vraiment, cette pensée est si flatteuse, si élevée, qu'elle surprend même l'orgueil d'une femme. Franz foule à ses pieds les espérances des plus nobles jeunes filles, Franz s'avance et offre à une pauvre orpheline sans appui, son cœur, sa main, ses trésors, ses châteaux et ses forêts. Franz, que l'on envie, que l'on craint, se déclare librement l'esclave d'Amélie.

AMÉLIE. Pourquoi la foudre ne déchire-t-elle pas la langue qui ose prononcer cette coupable parole? Tu as tué mon bien-aimé, et Amélie doit te nommer son époux... Toi !...

FRANZ. Pas tant de violence, gracieuse princesse. Il est vrai que Franz ne se courbe pas devant toi en roucoulant comme un Céladon, il est vrai qu'il n'a pas appris comme le languissant berger d'Arcadie à faire retentir l'écho de la grotte et les rochers des gémissements de son amour. Franz parle, et si l'on ne répond pas, il commande.

AMÉLIE. Ver de terre! toi commander... me commander, à moi! et si l'on repousse tes ordres avec un rire moqueur?

FRANZ. Tu ne l'oserais pas. Je connais bien le moyen de faire joliment plier l'orgueil d'une tête vaniteuse et opiniâtre... Le cloître et les murailles...

AMÉLIE. Bravo ; à merveille... Être à tout jamais délivrée par le cloître et les murailles de ton regard de basilic, libre de penser, de rester attachée à Charles.... Sois le bien-venu avec ton cloître et tes murailles!

FRANZ. Ah! ah! c'est ainsi que tu le prends. Eh bien! écoute. Tu m'as révélé l'art de te tourmenter. Cet éternel souvenir de Charles, mon aspect pareil à celui d'une furie aux cheveux flamboyants le chassera de ta tête. Derrière l'image de ton

favori tu verras apparaître l'image terrible de Franz, comme celle du chien magique qui garde les trésors souterrains. Je te conduirai dans la chapelle par les cheveux; l'épée à la main j'arracherai le serment conjugal de ta bouche, j'entrerai de force dans ton lit virginal, et je vaincrai ton orgueilleuse pudeur par un orgueil plus grand encore.

AMÉLIE, *lui donnant un soufflet.* Prends d'abord ceci pour dot.

FRANZ, *en colère.* Ah! comme je me vengerai de ceci dix fois et encore dix fois! Tu ne seras pas mon épouse... tu n'auras pas cet honneur... tu seras ma maîtresse. Les honnêtes femmes des paysans te montreront au doigt quand tu te hasarderas à passer dans la rue. Oui, grince des dents, lance par ton regard le feu et la mort. La colère d'une femme me réjouit. La tienne te rend plus belle et plus désirable. Viens, cette résistance parera mon triomphe, et les baisers pris par la violence augmenteront ma volupté. Viens avec moi dans cette chambre... je brûle de désir... A présent il faut que tu me suives.

Il veut l'entraîner.

AMÉLIE *se jette à son cou.* Pardonne-moi, Franz. (*Au moment où il veut l'embrasser elle lui arrache son épée et se retire en arrière.*) Vois-tu, scélérat, ce que je puis faire de toi à présent. Je suis une femme, mais une femme furieuse. Si tu oses seulement toucher mon corps de ta main impure, ce fer traversera ta honteuse poitrine. L'esprit de mon oncle conduira ma main. Fuis à l'instant. (*Elle le chasse.*) Ah! quel bien-être j'éprouve! A présent je puis respirer en liberté. Je me sentais forte comme le coursier que l'ardeur enflamme, furieuse comme la tigresse qui s'élance après le ravisseur de ses petits... Un cloître, dit-il... merci pour cette heureuse découverte.... Maintenant l'amour déçu a trouvé un refuge... le cloître... La croix de notre Rédempteur voile le refuge de l'amour sans espoir.

Elle va sortir. Hermann entre d'un air craintif.

HERMANN. Mademoiselle Amélie, mademoiselle Amélie.

AMÉLIE. Malheureux! pourquoi viens-tu me troubler?

HERMANN. Il faut que j'enlève ce poids de mon âme, avant

qu'elle devienne la proie de l'enfer. Pardon, pardon ! je vous ai cruellement offensée, mademoiselle Amélie.

AMÉLIE. Lève-toi. Va. Je ne veux rien savoir. (*Elle veut s'éloigner.*)

HERMANN *la retient.* Non. Demeurez, au nom de Dieu, au nom du Dieu éternel! Il faut que vous sachiez tout.

AMÉLIE. Pas une syllabe de plus. Je te pardonne. Éloigne-toi en paix.

HERMANN. Écoutez donc seulement un mot. Il vous rendra tout votre repos.

AMÉLIE *revient et le regarde étonnée.* Comment, ami ? Qui, dans le ciel et sur la terre, peut me rendre mon repos ?

HERMANN. Un seul mot de ma bouche. Écoutez donc.

AMÉLIE, *prenant sa main avec pitié.* Pauvre homme ! un mot de ta bouche peut-il ouvrir les portes de l'éternité ?

HERMANN *se lève.* Charles vit encore.

AMÉLIE, *poussant un cri.* Malheureux !

HERMANN. C'est vrai... Encore un mot... Votre oncle...

AMÉLIE, *le repoussant.* Tu mens.

HERMANN. Votre oncle...

AMÉLIE. Charles vit encore.

HERMANN. Et votre oncle aussi... Ne me trahissez pas.

Il se précipite dehors.

AMÉLIE, *comme petrifiée, puis courant après lui.* Charles vit encore.

SCÈNE II.

Les bords du Danube. — Les brigands campés sur une hauteur entre les arbres. — Les chevaux paissent sur la colline.

MOOR. Il faut que je me repose ici. (*Il se jette sur la terre.*) Mes membres sont rompus. Ma langue est sèche comme une brique. (*Schweizer s'éloigne sans être aperçu.*) Je voudrais bien vous prier d'aller me chercher dans ce torrent de l'eau plein la main, mais vous êtes tous mortellement abattus.

SCHWARZ. Et tout le vin est dans nos outres.

MOOR. Voyez donc comme la moisson est belle. Les arbres se brisent presque sous le poids de leurs fruits... La vigne donne de grandes espérances.

GRIMM. Ce sera une féconde année.

MOOR. Crois-tu? Il y aurait donc dans le monde une erreur qui recevrait sa récompense... une... Mais la grêle peut tomber cette nuit et renverser tout.

SCHWARZ. C'est bien possible. Tout peut périr quelques heures avant la récolte.

MOOR. Oui, je le dis. Tout périra. Pourquoi l'homme réussirait-il dans ce qu'il a de semblable à la fourmi, tandis qu'il échoue dans ce qui le rend semblable aux dieux? Ou est-ce là le champ de sa destinée?

SCHWARZ. Je ne le connais pas.

MOOR. Tu dis bien et tu as encore mieux agi si tu n'as jamais désiré le connaître. Frère, j'ai vu les hommes avec leurs soucis d'abeilles et leurs projets de géants, avec leurs plans divins et leurs affaires de souris, avec leur étrange course à la poursuite du bonheur. Celui-ci se fie au galop de son cheval, celui-là au nez de son âne, cet autre à ses propres jambes. Loto bigarré de la vie où beaucoup jouent leur innocence, d'autres leur part du ciel pour gagner un lot. Mais il n'en sort que des zéros, et à la fin point de lot. C'est un spectacle, frère, qui peut au même instant tirer les larmes des yeux et chatouiller le diaphragme au point de te faire rire.

SCHWARZ. Comme le soleil se couche là-bas majestueusement!

MOOR, *absorbé dans cette contemplation.* Ainsi tombe un héros!... Adorable...

GRIMM. Tu parais très-ému.

MOOR. Lorsque j'étais encore enfant, mon rêve favori etait de vivre comme eux, de mourir comme eux. (*Avec une douleur contrainte.*) C'était un rêve d'enfant.

GRIMM. Je l'espère.

MOOR *abaisse son chapeau sur son visage.* Il fut un temps... Laissez-moi seul, camarades.

SCHWARZ. Moor, Moor! Quel diable! comme il change de couleur!

GRIMM. Mille démons! Qu'a-t-il? Se trouve-t-il mal?

MOOR. Il fut un temps où je ne pouvais dormir quand j'avais oublié de faire ma prière du soir.

GRIMM. Es-tu fou? Veux-tu te laisser régenter par tes années d'enfance?

MOOR *place sa tête sur la poitrine de Grimm.* Frère! frère!

GRIMM. Allons, ne fais donc pas l'enfant, je te prie.

MOOR. Si je l'étais encore... si je pouvais le redevenir!...

GRIMM. Fi! fi!

SCHWARZ. Reprends ta gaîté... Vois ce paysage pittoresque... ce beau soir...

MOOR. Oui, amis, ce monde est beau.

SCHWARZ. Voilà ce qui s'appelle bien parler.

MOOR. Cette terre est magnifique.

GRIMM. Bon, bon, j'aime à t'entendre parler ainsi.

MOOR, *retombant.* Et moi, je suis un être si haïssable dans ce monde si beau, un monstre sur cette terre magnifique!

GRIMM. O malheur! malheur!

MOOR. Mon innocence! mon innocence!... Voyez, tout va au dehors se réjouir aux doux rayons du printemps. Pourquoi suis-je le seul à respirer les douleurs de l'enfer dans les joies du ciel? Tout est si heureux. L'esprit de paix étend partout la confraternité. Le monde entier n'est qu'une famille qui a son père là-haut. Mais ce n'est pas mon père. Moi seul je suis repoussé, je suis rejeté du rang des justes... moi, je ne connais plus le doux nom d'enfant, je ne trouverai plus jamais le regard pénétrant d'une bien-aimée, ni l'étreinte d'un ami de cœur; (*se reculant avec colère*) entouré d'assassins, enlacé par des vipères, enchaîné au crime par des chaînes de fer, vacillant au bord de la perdition, appuyé sur le frêle roseau du vice... Abbadonna désolé au milieu des fleurs de ce monde heureux.

SCHWARZ, *aux autres.* Inconcevable! Je ne l'ai jamais vu ainsi.

MOOR, *avec douleur*. Ah! que ne puis-je rentrer dans le sein de ma mère! que ne puis-je naître mendiant!... Non, je ne voudrais plus, ô ciel! S'il m'était permis d'être comme un de ces ouvriers... Oh! je voudrais travailler jusqu'à ce qu'une sueur de sang coulât sur mon front. Je voudrais acheter la volupté d'un instant de sommeil à midi, le bonheur d'une seule larme...

GRIMM, *aux autres*. Patience, le paroxisme commence à tomber.

MOOR. Il fut un temps où elles coulaient si facilement... O jours de paix! château de mon père, verts vallons peuplés de rêves; ô scènes du paradis de mon enfance, ne reparaîtrez-vous jamais? Jamais un souffle bienfaisant ne rafraîchira-t-il le feu qui brûle dans mon sein?... C'est là! c'est là... sans retour.

SCHWEIZER *revient avec de l'eau dans son chapeau*. Bois, capitaine, voilà de l'eau en assez grande quantité et fraîche comme de la glace.

SCHWARZ. Tu saignes... Qu'as-tu donc fait?

SCHWEIZER. Une plaisanterie qui pouvait me coûter les deux jambes et le cou. Comme je m'en allais sur le sable de la colline, du côté du fleuve, le sol s'est écroulé sous moi et je suis tombé de dix pieds de haut. Je suis resté couché sur la place, et, comme je reprenais mes sens, voilà que j'aperçois dans le gravier l'eau la plus limpide. Assez danser pour cette fois, me suis-je dit, voici qui fera du bien au capitaine.

MOOR *lui rend son chapeau et essuie la sueur de son visage*. Sans cela on ne verrait pas les blessures que les cavaliers Bohêmes t'ont faites au front... Ton eau était bonne, Schweizer... ces cicatrices te vont bien.

SCHWEIZER. Bah! Il y a encore là de la place pour trente autres.

MOOR. Oui, enfants... c'était une chaude soirée... Et ne perdre qu'un homme... Mon Roller est mort d'une belle mort... On lui élèverait un monument de marbre s'il n'était pas mort pour moi... Contente-toi de celui-ci. (*Il s'essuie les yeux.*) Combien nos ennemis ont-ils laissé d'hommes sur place?

SCHWEIZER. Cent soixante hussards, quatre-vingt-treize dragons, environ quarante chasseurs, en tout trois cents.

MOOR. Trois cents pour un. Chacun de vous a des droits sur cette tête. (*Il se découvre la tête.*) Je lève mon poignard. Aussi vrai que mon âme existe, je ne vous abandonnerai jamais!

SCHWEIZER. Ne jure pas. Tu ne sais pas si tu ne reviendras pas heureux, et si tu ne te repentiras pas.

MOOR. Par les os de mon Roller, je ne vous abandonnerai jamais!

Entre Kosinsky.

KOSINSKY, *à part.* C'est dans cet endroit ou aux environs, m'ont-ils dit, que je le rencontrerai... Ah! holà!... Qu'est-ce que ces figures?... Ce doit être... Si c'était... Ce sont eux, ce sont eux. Je veux leur parler.

SCHWARZ. Attention! Qui vient là?

KOSINSKY. Messieurs, pardonnez. Je ne sais si je me trompe ou si j'ai raison.

MOOR. Et qui devons-nous être si vous avez raison?

KOSINSKY. Des hommes.

SCHWEIZER. Nous l'avons prouvé, capitaine.

KOSINSKY. Je cherche des hommes qui regardent la mort en face, qui jouent avec le péril comme avec un serpent apprivoisé, qui estiment plus la liberté que l'honneur et la vie, des hommes dont le nom chéri du pauvre et de l'opprimé soit la terreur des plus hardis et fasse pâlir les tyrans.

SCHWEIZER, *au capitaine.* Ce garçon me plaît... Écoute, ami, tu as trouvé tes hommes.

KOSINSKY. Je le crois, et j'espère qu'ils seront bientôt mes frères... Mais pouvez-vous me montrer mon homme véritable, car je cherche votre capitaine, l'illustre comte de Moor?

SCHWEIZER *lui serre la main avec chaleur.* Cher jeune homme, nous nous dirons *tu* et *toi.*

MOOR *s'approche.* Connaissez-vous aussi le capitaine?

KOSINSKY. C'est toi... Avec cette physionomie... qui pourrait te voir et en chercher un autre? (*Il le fixe long-temps.*) J'ai toujours désiré voir l'homme au regard foudroyant qui

s'assit sur les ruines de Carthage... A présent, je ne le désire plus.

SCHWEIZER. Un gaillard vif comme l'éclair!

MOOR. Et qui t'amène à moi?

KOSINSKY. Capitaine, ma destinée plus que cruelle. J'ai fait naufrage sur l'orageux océan de ce monde. J'ai vu mes espérances se perdre dans l'abîme. Il ne me reste plus que le souvenir déchirant de cette perte qui me rendrait fou, si je ne cherchais à l'étouffer en donnant une autre tendance à mon activité.

MOOR. Encore un qui se plaint de la Divinité. Continue.

KOSINSKY. J'étais soldat. Le malheur me suivit encore dans cette carrière... J'entrepris un voyage pour les Indes orientales; mon navire se brisa contre les écueils... rien que des projets déçus et renversés. Enfin, j'entends parler au long et au large de tes actions, de tes meurtres et de tes incendies comme ils les appellent, et j'ai fait trente milles avec la ferme résolution de servir sous toi si tu veux accepter mes services.... Je t'en prie, digne capitaine, ne me repousse pas.

SCHWEIZER, *sautant*. Heysa! heysa! Voilà notre Roller dix mille fois remplacé; un camarade parfait pour notre troupe.

MOOR. Comment te nommes-tu?

KOSINSKY. Kosinsky.

MOOR. Eh bien! Kosinsky, sais-tu que tu es un enfant étourdi, et que tu fais en jouant le grand pas de la vie, comme une jeune fille irréfléchie? Ici tu ne joueras pas au ballon, ni aux quilles, comme tu te le figures.

KOSINSKY. Je comprends ce que tu veux dire... Je n'ai que vingt-quatre ans, mais j'ai vu étinceler le glaive et entendu siffler les balles autour de moi.

MOOR. Bien! jeune homme. Et n'as-tu appris à combattre que pour renverser un pauvre voyageur par terre et lui enlever un écu, ou pour poignarder les femmes par derrière? Va, va, tu as fui devant ta nourrice, parce qu'elle voulait te donner le fouet.

SCHWEIZER. Quel diable! Capitaine, à quoi penses-tu?

veux-tu renvoyer cet hercule ? n'a-t-il pas une mine à chasser le maréchal de Saxe jusqu'au-delà du Gange avec une cuillère à pot ?

MOOR. Parce que tes petites entreprises n'ont pas réussi, tu viens à nous et tu veux être un fripon, un meurtrier ? Le meurtre ! enfant, comprends-tu ce mot ? Tu peux aller dormir tranquille quand tu as abattu une tête de pavot, mais porter un meurtre sur la conscience !...

KOSINSKY. Je prends sur moi la responsabilité de chaque meurtre que tu m'ordonneras.

MOOR. Comment ? es-tu si habile ? Veux-tu te hasarder à prendre un homme par la flatterie ? Qui t'a dit que je n'ai point de mauvais rêves et que je ne pâlirai pas sur mon lit de mort ? As-tu déjà fait beaucoup de choses dont tu aies songé à prendre la responsabilité ?

KOSINSKY. Très-peu, il est vrai ; mais ce voyage pour venir à toi, noble comte ?

MOOR. Ton précepteur t'a-t-il laissé jouer avec l'histoire de Robin Hood ?... Cette canaille imprévoyante devrait être enchaîné aux galères... Cela aura peut-être excité ton imagination, et t'aura donné la folle envie de devenir grand homme... Les idées de renommée et d'honneur chatouillent ton esprit. Tu veux acquérir l'immortalité par le meurtre ? prends-y garde, ambitieux jeune homme ! Le laurier ne verdit pas pour les assassins... Pour les victoires des bandits il n'y a point de triomphe... mais la malédiction, le péril, la mort, la honte... Vois-tu ce gibet là-bas sur la colline ?

SPIEGELBERG, *mécontent, va et vient.* Que cela est sot, affreux, impardonnable ! Ce n'est pas là le moyen ; moi je m'y prends d'une autre façon.

KOSINSKY. Celui qui ne craint pas la mort que peut-il craindre ?

MOOR. Bravo ! incomparable ! Tu as été studieux à l'école, tu as parfaitement appris ton Sénèque. Mais, mon jeune ami, avec de pareilles sentences tu ne tromperas pas la nature souffrante, tu n'émousseras jamais les traits de la douleur. Réfléchis bien, mon fils ! (*il lui prend la main*) réfléchis ; je te conseille comme un père. Avant de vouloir te précipiter dans l'abîme, apprends à en connaître la profondeur... S'il

y a encore dans le monde une joie que tu puisses atteindre... il peut venir un moment où tu... te réveillerais, et alors il serait trop tard... Ici tu sors du cercle de l'humanité; il faut que tu sois un homme plus élevé ou un diable... Encore une fois, mon fils, si quelque part un rayon d'espérance brille à tes yeux, quitte cette effroyable association qui conduit au désespoir, si une sagesse suprême ne l'a pas formée... On peut se tromper. Crois-moi, on peut prendre pour de la force d'esprit ce qui n'est que du désespoir; crois-moi, crois-moi et éloigne-toi d'ici.

KOSINSKY. Non, je ne m'en irai plus. Si mes prières ne te touchent pas, écoute l'histoire de mon infortune... tu me forceras toi-même à prendre le poignard... tu me... Asseyez-vous par terre, et écoutez-moi attentivement.

MOOR. J'écoute.

KOSINSKY. Vous saurez d'abord que je suis un gentilhomme de Bohême, et qu'à la mort prématurée de mon père je devins seigneur d'un fief considérable.... La contrée était un paradis... elle renfermait une jeune fille parée de tous les charmes de la jeunesse et pure comme la lumière du ciel. Mais à qui dis-je cela? Ces paroles sont perdues pour votre oreille; vous n'avez jamais aimé, vous n'avez jamais été aimé...

SCHWEIZER. Doucement, doucement. Notre capitaine devient rouge comme le feu.

MOOR. Arrête; je t'écouterai un autre jour.... demain.... bientôt, quand j'aurai vu du sang.

KOSINSKY. Du sang, du sang. Écoute-donc. Le sang, te dis-je, inondera ton âme. Elle était d'une naissance bourgeoise... et allemande, mais son regard dissipait tous les préjugés de la noblesse. Elle reçut de ma main avec une modestie craintive l'anneau des fiançailles; le lendemain je devais conduire mon Amélie à l'autel. (*Moor se lève précipitamment.*) Dans le transport de mon bonheur prochain, au milieu des préparatifs de mon mariage, je reçois par un exprès l'ordre de me rendre à la cour. J'arrive. On me montre des lettres pleines de trahison et que l'on m'attribue... Je rougis de cette méchanceté. On me prend mon épée, on me jette en prison... J'avais perdu tout sentiment.

SCHWEIZER. Et pendant ce temps.... Continue. Je devine ce qui va arriver.

KOSINSKY. Je restai un mois sur mon lit, sans savoir ce qui m'arrivait. Je tremblais pour mon Amélie, à qui ma destinée devait faire souffrir à chaque minute des tortures mortelles. Enfin, paraît le premier ministre de la cour qui me félicite en termes mielleux de la découverte de mon innocence, me donne un ordre de mise en liberté et me rend mon épée. J'accours triomphant dans mon château; je veux voler dans les bras d'Amélie.... Elle a disparu. A minuit elle avait été emmenée, personne ne savait où, et depuis personne ne l'avait revue. Je pars comme l'éclair; je cours à la ville, je m'informe à la cour... Tous les regards étaient fixés sur moi... personne ne voulait me répondre... Enfin, je la découvre dans le palais, derrière une grille secrète.... Elle me jette un petit billet....

SCHWEIZER. Ne l'avais-je pas dit?

KOSINSKY. Enfer, mort et diable! Elle était là. On lui avait offert ou de me voir mourir, ou de devenir la maîtresse du prince. Dans ce combat entre l'amour et l'honneur, l'amour l'emporta, et... (*il rit*) je fus sauvé.

SCHWEIZER. Que fis-tu?

KOSINSKY. Je restai-là comme frappé par mille tonnerres. Du sang fut ma première pensée; du sang fut ma dernière pensée. Écumant de rage, je cours dans ma demeure, je prends une épée bien affilée, je me dirige en toute hâte vers la demeure du ministre, car lui seul... lui seul avait été l'entremetteur infernal... On m'avait sans doute remarqué dans la rue, car lorsque je fus au haut de l'escalier toutes les portes étaient fermées. Je cherche, je questionne; on me dit qu'il est allé chez le prince. J'y cours; mais là personne ne l'avait vu. Je reviens; j'enfonce les portes. J'allais... lorsque cinq à six valets, postés en embuscade, s'élancent sur moi et me désarment.

SCHWEIZER, *frappant du pied.* Et il ne reçut rien, et tu t'en revins ainsi!

KOSINSKY. Je fus arrêté, mis en accusation, poursuivi criminellement, déclaré infâme, et, voyez-vous.... par une grâce spéciale, banni des frontières. Mes biens furent confis-

qués au profit du ministre. Mon Amélie, dans les griffes du tigre, passe une vie de deuil et de soupirs, tandis qu'il faut que je souffre le jeûne de la vengeance, et que je reste courbé sous le joug du despotisme.

SCHWEIZER, *se levant et agitant son épée.* Voilà de l'eau à notre moulin, capitaine. Il y a de quoi prendre feu.

MOOR, *qui jusque-là a marché avec une violente agitation, s'élance tout à coup vers les brigands.* Il faut la voir. Alerte! rassemblez-vous... Kosinsky, tu restes avec nous... Dépêchez-vous.

LES BRIGANDS. Où? comment?

MOOR. Où? Qui demande où? (*Avec violence à Schweizer.*) Traître, tu veux me retenir; mais, pour l'espérance du ciel...

SCHWEIZER. Moi, traître! Va en enfer, je te suivrai.

MOOR *lui saute au cou.* Cœur de frère! tu me suivras... Elle pleure, elle pleure... elle mène une vie de deuil... Allons... vite... allons tous en Franconie. Dans huit jours nous serons là.

Ils s'éloignent.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Les environs du château de Moor.

MOOR, KOSINSKY *dans le fond.*

MOOR. Va en avant et annonce-moi. Tu sais tout ce que tu dois dire.

KOSINSKY. Vous êtes le comte de Brand qui arrive du Mecklembourg. Moi, je suis votre écuyer. N'ayez pas peur. Je saurai jouer mon rôle. Adieu.

Il s'éloigne.

MOOR. Salut à toi, terre de ma patrie (*il baise la terre*),

ciel de ma patrie, soleil de ma patrie! Vallées et collines, fleuves et forêts, salut à vous de cœur! Que cet air des montagnes natales est doux! Quelle joie salutaire vous répandez sur le pauvre fugitif! Élysée, monde poétique... Arrête, Moor, ton pied foule un temple sacré. (*Il s'approche.*) Voilà encore les nids d'hirondelles dans la cour du château, et la petite porte du jardin, et le coin de la haie où souvent je me mettais en embuscade, et là-bas la vallée où je faisais Alexandre-le-Grand conduisant ses Macédoniens à la bataille d'Arbelles, près de là le coteau couvert de gazon où je renversais le satrape perse, et où flottait mon étendard victorieux. (*Il rit.*) Les années d'or, les années de mai de l'enfance revivent dans l'âme des misérables. J'étais si heureux alors... Je jouissais d'un calme si complet, si dégagé de nuages... Et maintenant, voilà les débris de tes projets... Ici, tu devais être un jour un homme illustre, honoré, considérable... Ici, tu devais voir se renouveler ta vie d'enfant dans les enfants d'Amélie... Ici, ici... idolâtré de ton peuple... Mais le démon a détruit tout cela. (*Il s'arrête.*) Pourquoi suis-je venu ici?... Pour éprouver ce qu'éprouve le prisonnier quand le bruit de ses chaînes chasse ses rêves de liberté... Non, je retourne dans ma misère... Le prisonnier avait oublié la lumière du jour, et le rêve de la liberté lui apparaît comme un éclair qui en disparaissant rend la nuit plus sombre... Adieu, vallées natales, vous avez vu Charles enfant, et Charles était un enfant heureux... Vous le voyez homme, et il est au désespoir. (*Il fait un mouvement rapide pour s'éloigner, puis s'arrête tout-à-coup et regarde avec douleur le château.*) Ne pas la voir... pas un regard... et il n'y a qu'un mur entre Amélie et moi... Non, il faut que je la voie... que je le voie, lui aussi... dussé-je être écrasé!... (*Il se retourne.*) Mon père, mon père, ton fils s'approche... Éloigne-toi de moi, noire vapeur de sang.... Éloigne-toi, regard creux, regard tremblant et terrible de la mort... Accorde-moi seulement cette heure de liberté. Amélie, mon père, ton Charles s'approche. (*Il s'avance rapidement vers le château.*) Tourmente-moi au réveil du jour. N'abandonne pas ta proie, quand viendra la nuit. Tourmente-moi par des rêves horribles... Seulement, n'empoisonne pas cette unique volupté. (*Il s'arrête à la porte.*) Quelle émotion! Qu'as-tu donc,

Moor? Sois homme... Frisson de la mort... Pressentiments terribles!

(*Il entre.*)

SCÈNE II.

La galerie du château.

MOOR, AMÉLIE, *entrant ensemble.*

AMÉLIE. Et vous croyez pouvoir reconnaître son image parmi ces peintures?

MOOR. Certainement. Son image est toujours restée vivante dans mon souvenir. (*Regardant les tableaux.*) Ce n'est pas ceci...

AMÉLIE. Non. C'est l'aïeul et la tige de cette maison de comtes. Il fut anobli par Barberousse, qu'il avait secondé dans une expédition contre les pirates.

MOOR. Ce n'est pas ce tableau-ci, ni celui-là, ni cet autre... Son portrait n'est point là.

AMÉLIE. Comment! Regardez donc avec plus d'attention. Je croyais que vous le connaissiez.

MOOR. Je ne connais pas mieux mon père. Je ne vois pas sur ce portrait la douce expression de la bouche qui le rendrait reconnaissable entre mille... Ce n'est pas lui.

AMÉLIE. Je suis surprise. Quoi! il y a dix-huit ans que vous ne l'avez vu, et vous pouvez encore...

MOOR, *tout-à-coup et avec une rougeur rapide.* Le voilà. (*Il reste comme frappé par la foudre.*)

AMÉLIE. Un excellent homme!

MOOR, *absorbé dans cette contemplation.* Mon père, mon père, pardonne-moi... Oui, un excellent homme. (*Il s'essuie les yeux.*) Un homme divin.

AMÉLIE. Vous me paraissez prendre un vif intérêt à lui.

MOOR. Oh! un excellent homme. Et il est mort!

AMÉLIE. Il est allé là où vont nos meilleurs amis. (*Avec douceur lui prenant la main.*) Cher comte, aucun bonheur ne s'épanouit sous le soleil.

MOOR. Très-vrai, très-vrai. En avez-vous déjà fait la triste expérience? Vous n'avez pas plus de vingt-trois ans?

AMÉLIE. Oui, j'en ai fait l'expérience. Tout ne vit que pour mourir tristement. Nous ne nous intéressons à une chose, et nous ne l'acquérons que pour la perdre avec douleur.

MOOR. Vous avez déjà perdu quelque chose ?

AMÉLIE. Rien. Tout. Rien. Voulez-vous que nous allions plus loin, monsieur le comte ?

MOOR. Si vite ! Quel est ce portrait à droite ? Il me semble que c'est une malheureuse physionomie.

AMÉLIE. Le portrait à gauche représente le fils du comte... le seigneur actuel... Venez, venez.

MOOR. Mais ce portrait à droite ?

AMÉLIE. Vous ne voulez pas descendre dans le jardin ?

MOOR. Mais ce portrait à droite... Tu pleures, Amélie ? (*Amélie se sauve.*) Elle m'aime ! Elle m'aime ! Tout son être se révoltait contre cette contrainte. Les larmes la trahissaient et coulaient sur ses joues. Elle m'aime. Malheureux ! l'as-tu mérité ? Ne suis-je pas ici comme un condamné devant le billot mortel ? Est-ce là le sopha où, suspendu à son cou, je savourais le bonheur ? Sont-ce là les salles paternelles ? (*Saisi par l'aspect de son père.*) Toi... toi... La flamme jaillit de tes yeux... Malédiction ! malédiction ! Réprobation ! Où suis-je ? La nuit est devant mes yeux... Dieu de terreur, je l'ai, je l'ai tué ! (*Il s'éloigne précipitamment.*)

FRANZ DE MOOR, *dans une profonde réflexion.* Loin de moi cette image, loin de moi. Indigne poltron, pourquoi trembles-tu, et devant qui ? Depuis le peu d'heures que le comte est ici, ne me semble-t-il pas que je suis poursuivi par un espion de l'enfer ? Je dois le connaître. Il y a dans sa figure farouche et brunie par le soleil quelque chose de grand que j'ai déjà vu et qui me fait trembler... Amélie aussi ne le voit pas avec indifférence. Ne laisse-t-elle pas s'égarer sur lui ses regards languissants dont elle est du reste si avare envers le monde entier ? Ne l'ai-je pas vue laisser tomber à la dérobée deux larmes dans le vin qu'il a bu si précipitamment derrière moi, qu'on eût dit qu'il voulait en même temps avaler le verre ? Oui, j'ai vu cela dans la glace. Je l'ai vu de mes propres yeux. Holà, Franz, prends garde à toi ! Il y a là derrière quelque monstre qui porte la ruine dans ses flancs. (*Il s'arrête en face du portrait de Charles.*) Son grand

cou, ses yeux noirs et flamboyants... Hum, hum! Ses longs cils épais et sombres... (*Avec un cri subit.*) Enfer! dans ta joie du mal, est-ce toi qui me donnes ce pressentiment? C'est Charles. Oui, ses traits reparaissent vivants en moi. C'est lui... malgré son déguisement, c'est lui... c'est lui... Mort et damnation! (*Il se promène avec agitation.*) Ai-je donc pour cela employé tant de nuits, enlevé des rochers, comblé des abîmes? Ai-je donc été rebelle à tous les instincts de l'humanité, pour qu'à la fin un vagabond renverse mon ingénieux édifice? Doucement, doucement. Il ne nous reste qu'à continuer le jeu. Je suis déjà enfoncé jusqu'aux oreilles dans le péché mortel. Ce serait une folie de nager en arrière, quand le rivage est si loin de moi. Il n'y a plus à penser au retour. La grâce elle-même serait réduite à la besace, et la miséricorde infinie ferait banqueroute si elle me remettait toutes mes fautes. Ainsi donc, en avant comme un homme... Qu'il aille se réunir à l'esprit de ses pères, et marchons. Je me moque des morts... Daniel, oh! Daniel... Qu'y a-t-il donc? L'a-t-on déjà soulevé contre moi? Il paraît si mystérieux!

DANIEL. Qu'ordonnez-vous, mon maître?

FRANZ. Rien, va. Remplis cette coupe de vin, mais vite. Attends, vieux. Je veux te comprendre, te fixer tellement dans les yeux que ta conscience troublée pâlira sous ton masque. Il mourra. Il n'y a qu'un sot qui, après avoir fait la moitié de sa tâche, l'abandonne et regarde paisiblement ce qu'il en arrivera. (*Daniel avec le vin.*) Mets-le là. Regarde-moi en face. Comme tes genoux vacillent! Comme tu trembles! Parle, vieux, qu'as-tu fait?

DANIEL. Rien, mon digne seigneur. Aussi vrai que Dieu et ma pauvre âme existent.

FRANZ. Bois ce vin. Comment, tu trembles? Parle vite. Qu'as-tu jeté dans ce vin?

DANIEL. Que Dieu me secoure! Quoi, moi, dans ce vin?

FRANZ. Tu as jeté du poison. N'es-tu pas blanc comme la neige? Qui te l'a donné? C'est le comte, n'est-ce pas? C'est le comte qui te l'a donné?

DANIEL. Le comte! Jésus Marie! Le comte ne m'a rien donné.

FRANZ *le saisit rudement.* Je te serrerai la gorge jusqu'à ce que tu en deviennes bleu, menteur à cheveux blancs. Rien ! Et que tramez-vous donc ensemble, lui, toi et Amélie? Et que chuchotez-vous toujours? Parle. Quels secrets, quels secrets t'a-t-il confiés?

DANIEL. Le Dieu qui sait tout sait qu'il ne m'a confié aucun secret.

FRANZ. Tu veux le nier? Quel complot avez-vous formé pour vous débarrasser de moi? C'est de m'étrangler dans mon sommeil, n'est-ce pas? ou de me couper la gorge avec un rasoir, ou de me faire prendre du poison dans du vin ou du chocolat?... Allons, parle... ou de me gratifier du sommeil éternel avec de la soupe? Parle donc. Je sais tout.

DANIEL. Que Dieu m'abandonne au jour du danger, si je ne vous dis pas la pure et exacte vérité.

FRANZ. Cette fois, je te pardonne. Mais, enfin, il t'a mis quelque argent dans la bourse. Il t'a serré la main plus fort qu'on ne la serre de coutume... à peu près comme on la serre à une ancienne connaissance.

DANIEL. Jamais, mon maître.

FRANZ. Il t'a dit, je suppose, qu'il te connait déjà quelque peu, que tu dois presque le connaître.... qu'un jour le bandeau tomberait de tes yeux.. que.. comment? il ne t'a jamais dit cela?

DANIEL. Pas le moindre mot.

FRANZ. Que certaines circonstances l'arrêtaient.... que souvent il faut prendre un masque pour aller à la rencontre de ses ennemis.... qu'il voulait se venger.... se venger cruellement.

DANIEL. Pas une syllabe de tout cela.

FRANZ. Comment? rien du tout... réfléchis.... qu'il avait bien connu le vieux seigneur... qu'il l'aimait... qu'il l'aimait beaucoup... comme un fils aime....

DANIEL. Je me souviens d'avoir entendu quelque chose de semblable.

FRANZ, *pâle.* A-t-il, a-t-il réellement?... Quoi? Raconte-moi donc; il disait... qu'il était mon frère?

DANIEL, *surpris.* Comment, mon maître? Non, il ne

disait pas cela. Mais quand mademoiselle l'amena dans la galerie, j'étais là occupé à épousseter les tableaux; il s'arrêta tout-à-coup devant le portrait de mon défunt maître, comme s'il avait été frappé par la foudre. Mademoiselle lui montra le portrait, et dit : Un excellent homme! — Oui, un excellent homme! répondit-il en s'essuyant les yeux.

FRANZ. Écoute, Daniel, tu sais que j'ai toujours été bon envers toi. Je t'ai nourri et habillé, j'ai ménagé la faiblesse de ton âge dans la distribution des travaux.

DANIEL. Que Dieu vous en récompense, mon bon seigneur! Moi, je vous ai toujours loyalement servi.

FRANZ. C'est précisément ce que je voulais dire. Tu ne m'as pas contredit une fois dans ta vie, parce que tu sais bien que tu me dois obéissance en tout ce que je te commande.

DANIEL. En tout, de grand cœur, si je n'agis ni contre Dieu, ni contre ma conscience.

FRANZ. Plaisanterie! plaisanterie! N'as-tu pas honte? Un vieillard comme toi croire à ces contes de Noël. Va, Daniel, c'est une sotte pensée! je suis ton maître. C'est moi que Dieu et la conscience puniront, s'il y a un Dieu et une conscience.

DANIEL, *joignant les mains.* Dieu de miséricorde!

FRANZ. Par ton obéissance! comprends-tu aussi ce mot? par ton obéissance, je t'ordonne de faire en sorte que le comte demain matin ne soit plus du nombre des vivants.

DANIEL. Viens à mon aide, Dieu puissant! Et pourquoi?

FRANZ. Par ton aveugle obéissance, et je te resterai attaché!

DANIEL. A moi! à mon secours, sainte mère de Dieu! A moi, pauvre vieillard; quel mal ai-je donc fait?

FRANZ. Il n'y a pas beaucoup de temps pour réfléchir. Ton sort est entre mes mains. Veux-tu traîner languissamment le reste de ta vie dans le souterrain le plus profond d'une de mes tours où la faim te forcera à ronger tes os et la soif à boire ton urine? ou veux-tu manger ton pain tranquillement et goûter le repos dans ta vieillesse?

DANIEL. Comment, maître? La tranquillité et le repos dans ma vieillesse... et devenir un assassin !

FRANZ. Réponds à ma question.

DANIEL. Mes cheveux blancs ! mes cheveux blancs !

FRANZ. Oui ou non.

DANIEL. Non. Que Dieu ait pitié de moi !

FRANZ, *comme s'il allait sortir*. Bien; tu expieras cela. (*Daniel le retient et tombe devant lui.*)

DANIEL. Pitié ! maître, pitié !

FRANZ. Oui ou non.

DANIEL. Monseigneur, j'ai aujourd'hui soixante et dix ans. J'ai honoré mon père et ma mère. De ma vie je n'ai fait à personne, autant que je le sache, tort d'un denier. Je suis resté fidèle à ma croyance, et pendant quarante-quatre ans j'ai servi honnêtement, fidèlement votre maison; à présent j'attends une fin paisible et heureuse. Helas ! seigneur, seigneur (*il embrasse ses genoux*), et vous voulez m'enlever à l'heure de la mort ma dernière consolation. Vous voulez que le ver rongeur de la conscience m'ôte ma dernière prière, que je m'endorme comme un monstre aux yeux de Dieu et des hommes. Non, non, mon cher, mon doux, mon clément seigneur, vous ne le voulez pas, vous ne pouvez pas le vouloir d'un vieillard de soixante-dix ans.

FRANZ. Oui ou non. Que signifie ce bavardage?

DANIEL. Je veux vous servir avec plus de zèle encore. Je veux employer, comme un manœuvre, mes muscles desséchés à votre service; je me leverai plus tôt, je me coucherai plus tard. Je mêlerai votre nom à ma prière du matin et du soir, et Dieu ne rejettera pas la prière d'un vieillard.

FRANZ. L'obéissance vaut mieux que le sacrifice. As-tu jamais entendu dire que le bourreau fît des façons quand il devait exécuter une sentence?

DANIEL. Hélas ! sans doute... Mais égorger un innocent... un...

FRANZ. Dois-je te rendre compte de quelque chose? La hache demande-t-elle au bourreau pourquoi elle tombe ici plutôt que là? Mais vois comme je suis généreux. Je t'offre une récompense pour ce que tu es tenu de faire par devoir.

DANIEL. Mais j'espérais rester chrétien en remplissant mes devoirs envers vous.

FRANZ. Point de contradiction. Je te donne un jour tout entier pour réfléchir. Penses-y bien, c'est le bonheur ou l'infortune, entends-tu? comprends-tu? Le plus grand bonheur et la plus complète infortune. Je ferai des merveilles en te châtiant.

DANIEL, *après quelques réflexions.* Je le ferai. Demain je le ferai.

Il sort.

FRANZ. La tentation est forte, et celui-là n'était pas né pour être le martyr de sa croyance. Eh bien! cela marche, monsieur le comte. Selon toute apparence, demain soir vous aurez votre festin de mort. Tout dépend de la manière dont on prend les choses, et celui-là est un fou, qui agit contre ses idees. Le père qui peut-être a bu une bouteille de vin de trop éprouve une certaine velléité. Il en résulte un homme, et cet homme était certainement la dernière chose à laquelle on pensât dans tout ce travail d'hercule. Maintenant, moi j'éprouve aussi cette excitation. La mort d'un homme en est le résultat, et certainement il y a ici plus de jugement et de prévoyance qu'il n'y en eut dans sa création. L'existence de la plupart des hommes n'est-elle pas le plus souvent la conséquence d'une heure de canicule, de l'aspect séduisant d'un lit, de la position d'une grâce de cuisine endormie ou d'une lumière éteinte? Si la naissance de l'homme n'est que l'œuvre d'un mouvement animal, d'un hasard, qui oserait croire que la négation de son existence soit quelque chose de plus considérable? Maudite soit la folie de nos bonnes et de nos nourrices qui corrompent notre imagination avec leurs contes effrayants, qui font entrer dans nos faibles cerveaux l'épouvantable image d'une justice vengeresse, de sorte qu'un frisson involontaire, une angoisse glaciale agitent les membres de l'homme, que nos résolutions les plus hardies sont entravées, et que notre jugement, au moment où il s'éveille, est enlacé par les chaines d'une sombre superstition! Le meurtre! comme si toutes les furies de l'enfer devaient voltiger autour de ce mot!... Mais, supposons que la nature a oublié de faire un homme de plus, que l'on a ou-

blié de nouer le cordon de l'enfant, que le père s'est trouvé impuissant le jour de son mariage, et toute la fantasmagorie disparaît. C'était quelque chose et ce n'est rien. N'est-ce pas comme si l'on disait : Ce n'était rien et ce n'est rien. Pourquoi donc échanger des paroles sur rien? L'homme sort de la fange, barbote un instant dans la fange, et retourne fermenter dans la fange jusqu'à ce qu'enfin il salisse la semelle des souliers de son petit-fils. C'est là la fin de la chanson, le cercle de fange de la destinée humaine. Ainsi, bon voyage, monsieur mon frère. Le moraliste chagrin et podagre peut chasser, au nom de la conscience, des femmes ridées d'une maison de joie et torturer des usuriers sur un lit de mort. Il n'aura jamais accès auprès de moi.

Il sort.

SCÈNE III.

Une autre chambre du château.

MOOR *entre d'un côté*, DANIEL *de l'autre.*

MOOR, *avec vivacité.* Où est mademoiselle Amélie?

DANIEL. Monseigneur, permettez à un pauvre homme de vous adresser une prière.

MOOR. Elle est exaucée. Que veux-tu?

DANIEL. Pas beaucoup et tout. C'est si peu, et c'est une si grande chose; laissez-moi vous baiser la main.

MOOR. Non, mon bon vieillard; (*il l'embrasse*) toi que je pourrais nommer mon père!

DANIEL. Votre main, votre main, je vous prie.

MOOR. Non, tu ne dois pas...

DANIEL. Je le dois. (*Il la saisit, la regarde, et tombe à genoux.*) Mon bon, mon cher Charles.

MOOR *pousse un cri, puis se remet avec froideur.* Ami, que dis-tu? Je ne te comprends pas.

DANIEL. Oui, niez-le seulement, déguisez-vous. Bien! bien! Vous êtes toujours mon excellent et précieux jeune maître. Dieu de bonté? que dans ma vieillesse j'aie pu avoir encore cette joie... Pauvre sot que je suis de n'avoir pas de suite... ô Dieu du ciel... Ainsi vous voilà revenu, et mon vieux maître est sous terre, et vous voilà revenu... Quelle

âme aveugle j'étais pourtant (*se frappant la tête*) de n'avoir pas à la première minute... Ah! pauvre homme, qui aurait pu rêver cela?... moi qui le demandais avec des larmes!... Jesus-Christ.... Le voilà de nouveau en personne dans la vieille salle.

MOOR. Qu'est-ce que ce langage! Êtes-vous agité par une fièvre ardente, ou voulez-vous essayer avec moi un rôle de comédie?

DANIEL. Fi donc! fi donc! Ce n'est pas bien de se moquer ainsi d'un vieux serviteur.... Cette cicatrice! vous rappelez-vous encore? Grand Dieu!... quelle anxiété vous me donnâtes alors!... moi qui vous ai toujours tant aimé!.. quel mal vous me fîtes ce jour-là!.. Vous étiez assis sur mes genoux... vous vous en souvenez encore?... là bas dans la salle ronde... n'est-ce pas? vous l'avez peut-être oublié, ainsi que ce coucou que vous aimiez tant à entendre?... Pensez donc, voilà que le coucou est brisé et jeté par terre. C'est la vieille Suzanne qui l'a fait tomber, en balayant la chambre. Oui, vraiment, et alors vous étiez assis sur mes genoux, vous criez : Dada, et moi je cours vous chercher votre dada.... Jésus mon Dieu! pourquoi me vint-il l'idée de courir, à moi vieil âne, et quelle châleur brûlante je sentis courir dans mes veines, quand j'entendis du dehors votre gémissement!... J'entre... le sang coulait, et il y en avait par terre et vous aviez... Sainte mère de Dieu! .. c'était comme si on m'avait versé sur le col un seau d'eau glacée... Mais voilà ce qui arrive quand on perd un instant de vue les enfants. Grand Dieu! si c'était entré dans l'œil!.... c'était à la main droite.... Aussi long-temps que je vivrai, me suis-je dit, pas un enfant n'aura entre les mains un couteau ou des ciseaux, ou un instrument aigu.... Heureusement que notre maître et notre maîtresse étaient en voyage... Oui, oui, me dis-je, cela me servira d'avertissement pour le reste de ma vie... Hélas! hélas! j'aurais pu être renvoyé du service... j'aurais pu... Que Dieu vous pardonne, méchant enfant... Mais, grâces au ciel... cela se guérit... et il ne reste que cette cicatrice.

MOOR. Je ne comprends pas un mot à tout ce que tu dis.

DANIEL. Oui, n'est-ce pas? n'est-ce pas? C'était là un bon

temps ! Combien de morceaux de sucre, de biscuits et de macarons je vous ai donnés ! Ah ! je vous ai toujours bien aimé. Et vous rappelez-vous ce que vous me disiez une fois dans l'écurie, quand je vous asseyais sur l'alezan de mon vieux maître, et que je vous faisais trotter autour de la grande prairie ? Daniel, disiez-vous, attends seulement que je sois grand, alors tu seras mon intendant, et tu te promèneras avec moi dans la voiture... Oui, vous répondais-je en riant, si Dieu nous donne la vie et la santé, et que vous ne rougissiez pas de votre vieux Daniel : je veux vous prier de m'accorder la petite maison du village qui est déjà depuis un bon bout de temps inhabitée. Là j'apporterai une vingtaine de barriques de vin, et je tiendrai auberge dans mes vieux jours... Oui, riez seulement, riez seulement. N'est-ce pas, mon jeune seigneur, vous avez complètement oublié cela ?... On ne veut plus reconnaître le vieux Daniel. On lui fait une mine hautaine. On le traite comme un étranger... Oh ! vous êtes pourtant mon jeune maître chéri. Il faut avouer qu'alors vous étiez un peu léger... excusez ces paroles... comme la plupart des jeunes gens ont coutume d'être. A la fin, tout s'arrange.

MOOR, *lui sautant au cou.* Non, Daniel, je ne veux plus te le cacher. Je suis ton Charles, ton Charles que tu as perdu... Que fait mon Amélie ?

DANIEL *commence à pleurer.* Et que moi, pauvre pécheur, j'aie encore la joie, et mon défunt maître a vainement pleuré ! A présent, à présent, cerveau blanchi, muscles desséchés, descendez avec joie dans la tombe. Mon seigneur et maître vit. Mes yeux l'ont vu.

MOOR. Et il tiendra ses promesses. Prends ceci, honnête vieillard, pour les courses sur l'alezan. (*Il lui donne une lourde bourse.*) Je n'ai pas oublié le vieux Daniel.

DANIEL. Comment ? que faites-vous ? C'est trop. Vous vous trompez.

MOOR. Je ne me trompe pas, Daniel. (*Daniel veut tomber à ses genoux.*) Lève-toi, et dis-moi ce que fait mon Amélie.

DANIEL. Justice de Dieu ! justice de Dieu !... Ah ! votre Amélie n'y survivra pas. Elle mourra de joie.

MOOR, *avec vivacité.* Elle ne m'a pas oublié.

DANIEL. Oublié !... Que dites-vous là ? Vous oublier ? Ah ! vous auriez dû être ici, vous auriez dû voir sa figure, quand on apprit que vous étiez mort, et quand mon maître fit répandre cette nouvelle.

MOOR. Que dis-tu ? mon frère...

DANIEL. Oui, votre frère, mon maître, votre frère. Je vous en raconterai plus long une autre fois, quand nous aurons le temps... Et comme elle le traitait d'une jolie façon, quand il venait, chaque jour que Dieu nous envoie, lui faire ses offres, et qu'il voulait l'épouser. Oh ! il faut, il faut que j'aille lui annoncer...

MOOR. Arrête... arrête... Elle ne doit pas savoir... Personne ne doit savoir... Mon frère non plus...

DANIEL. Votre frère ! eh bien ! ne vous inquiétez pas... Il ne doit rien savoir ! lui ? S'il n'en sait déjà pas plus qu'il ne devrait... Oh ! je vous le dis : il y a de méchants hommes, de méchants frères, de méchants maîtres... Mais, pour tout l'or de mon seigneur, je ne voudrais pas être un méchant valet... Mon maître vous croyait mort.

MOOR. Hum ! Que murmures-tu donc ?

DANIEL, *plus bas*. Et vraiment, quand on ressuscite ainsi, sans en être prié... Votre frère était l'unique héritier de mon défunt seigneur.

MOOR. Vieillard, que murmures-tu là entre tes dents ? comme s'il y avait sur ta langue un secret monstrueux que tu ne voudrais pas, mais que tu dois avouer... Parle plus clairement.

DANIEL. Mais j'aime mieux être forcé par la faim à me ronger les os, et par la soif à boire mon urine, que d'acquérir le bien-être par un meurtre. *Il sort.*

MOOR, *avec ardeur après un moment de silence*. Trahi ! trahi ! Cette idée traverse mon âme comme l'éclair. Ruses de fripons ! Ciel et enfer !... ce n'est pas toi, mon père ! Ruses de fripons ! Brigand et meurtrier par suite de cette trame indigne ! Noirci à ses yeux... mes lettres interceptées, dénaturées... Son cœur plein d'amour... Et moi qui d'insensé suis devenu un monstre... son cœur plein d'amour paternel... O scélératesse ! scélératesse ! Il ne m'en eût coûté que de tomber à ses pieds, il ne m'en eût coûté qu'une larme .. Et moi,

faible, faible, faible insensé! (*Se frappant la tête contre la muraille.*) J'aurais pu être heureux! O fourberie, fourberie! Le bonheur de la vie m'a été enlevé... enlevé par l'imposture... (*Il court avec fureur de long en large.*) Meurtrier! brigand! par suite de cette trame indigne... Il n'était pas irrité. Il n'avait pas une pensée de malédiction dans le cœur. O scelérat! Inconcevable, perfide, horrible scélérat!

Entre Kosinsky.

KOSINSKY. Eh! bien, capitaine, où te caches-tu? qu'y a-t-il? Il me semble que tu veux rester ici plus long-temps.

MOOR. Va, selle les chevaux. Nous devons être sur les frontières avant le coucher du soleil.

KOSINSKY. Tu plaisantes.

MOOR. Vite, vite. Point de retard. Laisse tout là et prends garde que personne ne te voie. (*Kosinsky sort.*)

MOOR. Je veux fuir de ces murs. Le moindre délai pourrait me rendre furieux, et c'est le fils de mon père... Frère, frère, tu as fais de moi l'être le plus misérable qui soit au monde... Moi, je ne t'avais jamais offensé... Ce n'est pas là se conduire en frère... Recueille en paix les fruits de ton crime... je n'empoisonnerai pas plus long-temps ton bonheur par ma présence... Mais certainement, ce n'était pas agir en frère... Qu'une ombre éternelle s'étende sur ce bonheur et que la mort ne te le ravisse pas!

KOSINSKY. Les chevaux sont sellés. Vous pouvez partir quand vous voudrez.

MOOR. Que tu es pressé! que tu es pressé! Pourquoi tant de promptitude? Ne dois-je plus la voir?

KOSINSKY. Je vais les debrider, si vous le voulez. Vous m'aviez dit de me hâter le plus possible.

MOOR. Encore une fois, encore un adieu!... Je veux épuiser le poison de ce bonheur, et alors... Arrête, Kosinsky, encore dix minutes... et nous partons.

SCÈNE IV.

Le jardin.

AMÉLIE. Tu pleures, Amélie; et il m'a dit cela avec une voix... avec une voix... il me semblait que la nature venait de

se rajeunir, que je voyais poindre l'aurore du printemps de l'amour : le rossignol chantait comme autrefois ; les fleurs exhalaient leur parfum comme autrefois, et je me croyais suspendue, ivre de délices, à son cou... Ah ! cœur faux et sans foi, tu veux excuser ton parjure. Non ! non ! loin de moi ! images coupables ! je n'ai pas rompu mon serment, toi qui es mon bien-aimé. Loin de moi, désirs perfides et impies ! Dans le cœur où règne Charles, pas un fils de la terre ne peut habiter. Mais pourquoi mon âme revient-elle toujours et malgré sa volonté vers cet étranger ? N'est-il pas étroitement lié à l'image de mon bien-aimé ? N'est-il pas l'éternel compagnon de mon bien-aimé ? Tu pleures, Amélie... Ah ! je veux fuir... fuir... Jamais mes yeux ne doivent revoir cet étranger. (*Moor ouvre la porte du jardin. Amélie continue.*) Écoutons... écoutons : n'ai-je pas entendu le bruit de la porte. (*Elle aperçoit Charles et s'élance.*) Lui ? Où ? Comment ? Il m'a tellement enracinée ici que je ne puis fuir... Ne m'abandonne pas, Dieu du ciel. Non, tu ne dois pas m'enlever mon Charles. Il n'y a pas de place dans mon âme pour deux divinités, et je ne suis qu'une simple mortelle. (*Elle prend l'image de Charles.*) Mon Charles, sois mon génie protecteur contre cet étranger, contre ce destructeur de l'amour. Je veux te contempler, te contempler, et mes regards profanes ne se tourneront plus vers ce... (*Elle s'asseoit en silence les yeux fixés sur le portrait.*)

MOOR. Vous ici... mademoiselle... et triste... et une larme sur ce portrait. (*Amélie ne lui répond pas.*) Quel est l'heureux homme pour lequel une larme d'argent coule de cet œil d'ange ? Puis-je aussi voir à qui une telle gloire..... (*Il veut regarder le portrait.*)

AMÉLIE. Non ! oui ! non !

MOOR, *se retirant en arrière.* Ah !... Et mérite-t-il cette idolâtrie. Mérite-t-il ?...

AMÉLIE. Si vous l'aviez connu !

MOOR. Je l'aurais envié.

AMÉLIE. Adoré, voulez-vous dire.

MOOR. Ah !

AMÉLIE. Oh ! vous l'auriez tant aimé. Il y avait dans son

visage, dans ses yeux, dans le son de sa voix tant de choses... tant de choses... semblables à ce que je trouve en vous. (*Moor baisse les yeux.*) Il a été mille fois là où vous êtes, et près de lui était celle qui près de lui oubliait le ciel et la terre. Ici son regard errait sur cette magnifique contrée, qui semblait comprendre la valeur de ce noble regard et s'embellir de la joie qu'elle donnait à la plus belle image ; ici il captivait par sa musique céleste les habitants de l'air ; ici, dans ce bosquet, il cueillait des roses et les cueillait pour moi ; ici, ici il était suspendu à mon cou, sa bouche brûlante reposait sur la mienne, et les fleurs étaient heureuses de mourir sous les pas des deux amants.

MOOR. Il n'est plus ?

AMÉLIE. Il ne vit que sur une mer orageuse. L'amour d'Amélie navigue avec lui. Il voyage à travers des déserts de sable, sans chemin ; l'amour d'Amélie fait reverdir sous ses pieds le sable brûlant, et fleurir les plantes sauvages. Le soleil du midi brûle sa tête nue ; la neige du nord glace ses pieds ; la grêle tombe sur ses tempes, et l'amour d'Amélie le berce dans l'orage. Il y a des mers, des montagnes, des horizons lointains entre les amants ; mais les âmes s'échappent de leur cachot de poussière et se rejoignent dans le paradis de l'amour... Vous paraissez triste, monsieur le comte ?

MOOR. Les paroles de l'amour font revivre mon amour.

AMÉLIE, *pâle.* Quoi ! vous en aimez une autre ! Malheur à moi ! Qu'ai-je dit ?

MOOR. Elle me croyait mort et resta fidèle à celui qu'elle croyait mort ; elle apprit que je vivais, et me sacrifia la couronne d'une sainte ; elle sait que j'erre dans le désert, que je m'égare dans l'infortune, et son amour me suit dans le désert et dans l'infortune. Elle s'appelle Amélie, comme vous, mademoiselle.

AMÉLIE. Que j'envie votre Amélie !

MOOR. Oh ! c'est une malheureuse jeune fille. Son amour appartient à un homme perdu, et jamais elle n'en sera récompensée !

AMÉLIE. Oui ! elle en sera récompensée dans le ciel. Ne

dit-on pas qu'il y a un monde meilleur, où les malheureux se réjouissent, où les amants se reconnaissent ?

MOOR. Oui ! un monde, où le voile tombe, où l'amour se retrouve avec effroi ; ce monde s'appelle l'eternité..... Non, Amelie est une malheureuse jeune fille.

AMÉLIE. Malheureuse ! et vous l'aimez !

MOOR. Malheureuse parce qu'elle m'aime ! Quoi ! si j'étais un meurtrier, quoi ! mademoiselle, si votre amant devait à chaque baiser compter un meurtre ! Malheur à mon Amélie ! c'est une malheureuse jeune fille !

AMÉLIE, *sautant avec joie.* Ah ! que je suis heureuse. Celui que j'aime est le reflet de la divinité, et la divinité n'est que douceur et miséricorde. Il ne pourrait pas voir souffrir une mouche... Son âme est aussi éloignée d'une pensée de sang que le soleil de midi des ombres de la nuit.

Moor se cache à la hâte dans un bosquet et regarde fixement. Amélie prend son luth et chante : « Hector !
» veux-tu me quitter à jamais, veux-tu t'en aller où le fer meur-
» trier des Æacides offre à Patrocle un horrible sacrifice. Qui
» apprendra désormais à tes enfants à lancer le javelot, à ho-
» norer les dieux, si le Xanthe serpente derrière toi ?

MOOR *prend le luth en silence et chante :* « Ma chère
» compagne, va ! apporte-moi la lame meurtrière ! laisse-moi
» m'élancer dans le tumulte de la bataille. »

Il jette le luth et s'enfuit.

SCÈNE V.

Une forêt. La nuit. Un vieux château en ruines.

LES BRIGANDS, *campés.* (*Ils chantent.*) « Voler ! tuer !
» faire la débauche, voilà ce qui s'appelle passer son temps !
» Demain nous serons pendus au gibet ; amusons-nous au-
» jourd'hui. Nous menons une joyeuse vie ; une vie de dé-
» lices. La forêt est notre quartier nocturne. Nous campons
» sous le vent et l'orage. La lune est notre soleil, et Mercure
» notre dieu.

» Aujourd'hui nous nous convions chez le prêtre, demain
» chez le riche fermier. Et quant au reste, c'est l'affaire du
» bon Dieu.

» Et quand nous avons lavé notre gosier avec le jus de la » grappe, nous avons de la force et du courage. Nous formons » un pacte de confraternité avec l'esprit noir qui rôtit les âmes » dans l'enfer. Le gémissement des pères qu'on égorge, les » lamentations des mères effrayées, les cris de la fiancée dé» laissée, sont notre bruit favori et notre joie.

» Et quand ils tremblent devant nous, quand ils mugissent » comme des veaux et tombent comme des mouches, notre » œil étincelle, notre oreille est satisfaite.

» Lorsque viendra notre dernière heure ; lorsque le bour» reau nous saisira, alors nous aurons notre récompense ; » nous graissons nos bottes.... sur la route un petit coup de » vin généreux, et hourrah ! hourrah ! nous voilà partis ! »

SCHWEIZER. Il est nuit et le capitaine n'est pas encore là.

RAZMANN. Il avait promis cependant de nous rejoindre à huit heures.

SCHWEIZER. S'il lui était arrivé quelque malheur... Camarades, nous mettrions le feu là-bas et nous égorgerions jusqu'à l'enfant à la mamelle.

SPIEGELBERG, *prenant Razmann à part.* Un mot, Razmann.

SCHWARZ, *à Grimm.* N'enverrons-nous pas des espions ?

GRIMM. Laisse-le : il va faire quelque coup admirable dont nous serons étonnés.

SCHWEIZER. Tu te trompes, par le diable ! il ne nous a pas quittés comme un homme qui porte dans ses armes le signe de friponnerie. As-tu donc oublié ce qu'il nous dit, en nous conduisant dans la forêt ? « Si j'apprends que l'un de vous arrache seulement un navet dans un champ, il laissera sa tête ici, aussi vrai que je m'appelle Moor... » Il ne nous est pas permis de voler.

RAZMANN, *bas à Spiegelberg.* Où veux-tu en venir ? Parle plus clairement.

SPIEGELBERG. Chut ! chut ! Je ne sais pas quelle idée, toi et moi, nous nous faisons de la liberté ; le fait est que nous sommes attelés à la charrette, comme des bœufs, tout en disant des merveilles de l'indépendance. Cela ne me plaît pas.

SCHWEIZER, *à Grimm.* Quel fil cet étourdi a-t-il mis à sa quenouille ?

RAZMANN, *bas à Spiegelberg.* Tu parles du capitaine ?

SPIEGELBERG. Chut donc ! chut ! Il y a des oreilles tout autour de nous. Le capitaine, dis-tu ?... Qui l'a nommé notre capitaine ? N'a-t-il pas lui-même usurpé ce titre qui me revenait de droit ? Quoi ! nous jouerons notre vie comme avec des dés ; nous essuierons toutes les rigueurs du destin ; tout cela, pour avoir ensuite le bonheur de dire que nous sommes les serfs d'un esclave... des serfs... quand nous pourrions être princes... Par Dieu ! Razmann, cela ne m'a jamais plu.

SCHWEIZER, *aux autres.* Oui, tu es un vrai héros pour jeter des pierres aux grenouilles. Rien que le bruit de son nez, quand il éternue, doit te faire passer par le trou d'une aiguille.

SPIEGELBERG, *à Razmann.* Oui, il y a déjà des années que je pense à cela. Il faut qu'il en soit autrement. Razmann, si tu es tel que je t'ai toujours cru, Razmann, il est loin, à moitié perdu..... Razmann, il me semble que son heure sinistre sonne. Quoi ! tu n'es pas ému d'entendre sonner la cloche de la liberté ; tu n'as pas assez de courage pour comprendre un signe hardi?

RAZMANN. Ah ! Satan ! Où entraînes-tu mon âme ?

SPIEGELBERG. Est-elle prise ? bien ! Alors suis-moi ! viens ! J'ai remarqué où il est allé. Deux pistolets manquent rarement leur coup, et nous serons les premiers à égorger le louveteau. (*Il veut l'entraîner.*)

SCHWEIZER, *tirant avec fureur son coutelas.* Ah ! scélérat ! Tu me fais souvenir à propos des forêts de la Bohême. N'es-tu pas le lâche qui se mit à divaguer quand on cria : Voici l'ennemi ? Je t'ai, dans ce moment-là, juré par mon âme !... Va-t'en au diable ! meurtrier. (*Il le tue.*)

LES BRIGANDS, *dans l'agitation.* Au meurtre ! Au meurtre ! Schweizer ! Spiegelberg ! Séparez-les.

SCHWEIZER *jette son coutelas sur lui.* Là, crève ! Paix, camarades ! Ne vous laissez point troubler par cette misère. L'animal a toujours eu du venin pour le capitaine et n'a pas une seule cicatrice sur toute la peau. Encore une fois, tenez-vous tranquilles. Ah ! misérable ! C'est par derrière qu'il voulait assassiner des hommes... Assassiner par derrière... Tant de sueur n'a-t-elle donc coulé sur notre front que pour que

nous rampions hors de ce monde comme des chiens ? N'avons-nous donc campé sous le feu et la fumée que pour crever à la fin comme des rats ?

GRIMM. Mais, par le diable ! camarade, qu'aviez-vous donc entre vous ? le capitaine sera furieux.

SCHWEIZER. Cela me regarde. Et toi, coquin (*à Razmann*), tu étais son second : hors d'ici... Schufterle en a fait autant. A présent, il est pendu en Suisse, comme mon capitaine le lui avait prophétisé.

On entend un coup de pistolet.

SCHWARZ, *se levant.* Écoutez ! un coup de pistolet. (*On entend un second coup.*) Encore un. Holà, capitaine !

GRIMM. Patience ! il faut qu'il y en ait un troisième. (*On entend encore un coup.*)

SCHWARZ. C'est lui ! c'est lui ! Sauve-toi, Schweizer ! Laisse-nous lui parler pour toi.

Entre Moor et Kosinsky.

SCHWEIZER, *allant au-devant d'eux.* Sois le bienvenu, mon capitaine ! J'ai été un peu vif depuis que tu es loin. (*Il le mène près du cadavre.*) Sois juge entre cet homme et moi : il voulait t'assassiner par derrière.

LES BRIGANDS, *avec surprise.* Quoi ! le capitaine !

MOOR, *absorbé dans la contemplation, s'écrie tout-à-coup* : Oh ! main vengeresse ! inconcevable main de Némésis ! N'est-ce pas cet homme qui me fit entendre le chant de la syrène ? Consacre ce coutelas à la mystérieuse rememoratrice. Ce n'est pas toi qui as fait cela, Schweizer.

SCHWEIZER. Par Dieu ! c'est vraiment moi qui l'ai fait ; et, au nom du diable, ce n'est pas la plus mauvaise action que j'aie commise dans ma vie. (*Il s'éloigne mécontent.*)

MOOR, *réfléchissant.* Je comprends. Justice du ciel ! Je comprends. Les feuilles tombent des arbres, et mon automne est terne. Éloignez ce cadavre de mes yeux. (*On emporte Spiegelberg.*)

GRIMM. Donne-nous tes ordres, capitaine. Que devons-nous faire ?

MOOR. Bientôt, bientôt tout sera accompli. Donnez-moi mon luth. Je me suis perdu moi-même en allant là. Donnez-

moi mon luth. Il faut que je ranime le sentiment de ma force. Laissez-moi.

LES BRIGANDS. Il est minuit, capitaine.

MOOR. Ce n'étaient que des larmes à une représentation de théâtre. Je veux entendre le chant des Romains, pour que mon esprit endormi se réveille. Mon luth !.... Minuit, dites-vous?

SCHWARZ. Bientôt passé. Le sommeil pèse sur nos yeux comme du plomb. Depuis trois jours, pas une paupière ne s'est fermée.

MOOR. Le sommeil balsamique tombe-t-il donc aussi sur les yeux des méchants? Pourquoi me fuit-il? Je n'ai jamais été ni un lâche ni un misérable. Allez dormir! Demain, au point du jour, nous poursuivrons notre route.

LES BRIGANDS. Bonne nuit! capitaine. (*Ils se couchent sur la terre et s'endorment.*) *Silence profond.*

MOOR *prend son luth et joue :*

« BRUTUS. Salut à toi, campagne paisible, reçois le dernier » des Romains. Le front courbé par la douleur, je viens de » ces champs où retentissait le tumulte de la bataille meur- » trière. Cassius, où es-tu? Rome est perdue! mon armée » anéantie! Je cherche un refuge sur le seuil de la mort. Il » n'y a plus de monde pour Brutus.

» CÉSAR. Qui s'en va là, sur le penchant du rocher, du pas » d'un homme qui n'a jamais été vaincu? Ah! si mes yeux ne » me trompent point, c'est la démarche d'un Romain. Fils du » Tibre, depuis quand as-tu commencé ton voyage? La ville » des sept collines dure-t-elle encore? J'ai souvent pleuré » sur l'orpheline qui n'avait plus de César.

» BRUTUS. Ah! te voilà avec tes vingt-trois blessures, et tu » veux, ô mort, retourner à la lumière. Retourne plutôt avec » effroi dans l'abîme d'Orcus. Orgueilleux pleureur, ne triom- » phe pas : sur l'autel de fer de Philippes, fume le dernier sacri- » fice de sang de la liberté. Rome râle sur le cercueil de Bru- » tus. Brutus vient trouver Minos; descends dans ton fleuve.

» CÉSAR. Oh! un coup mortel de l'épée de Brutus!..... Et » toi aussi, Brutus! et toi aussi, mon fils! c'était ton père. » Mon fils, tu aurais hérité du monde. Va, quand tu as plongé

» ton glaive dans la poitrine de ton père, tu es devenu le » plus grand des Romains. Va! et crie jusqu'à cette porte : » Quand Brutus a plongé son glaive dans le sein de son père, » il est devenu le plus grand des Romains. Va! tu sais main- » tenant ce qui m'arrêtait au bord du Léthé! Noir nauto- » nier! quitte le rivage.

» BRUTUS. Mon père! arrête!! Dans le monde entier, je » n'ai connu qu'un homme comparable au grand César, c'est » celui que tu as nommé ton fils. César seul pouvait perdre » Rome : Brutus seul pouvait perdre César! Là où un Brutus » vit, César doit mourir. Va-t'en à gauche, laisse-moi m'en » aller à droite. »

Il pose son luth et s'en va de long en large dans une profonde réflexion.

Qui serait mon garant?... Tout est si obscur... Labyrinthe confus! .. Point d'issue... pas une étoile pour me conduire... Si tout finissait avec le dernier soupir... comme un vain jeu de marionnettes !... Mais pourquoi cette soif de bonheur? Pourquoi cet idéal d'une perfection qu'on n'atteint pas, cet élan des projets inachevés, si la misérable pression de ce misérable instrument... (*il se met le pistolet devant le visage*) rend le fou semblable au sage, le lâche au brave, l'honnête homme au coquin... Il y a pourtant une harmonie divine dans la nature inanimée. D'où vient ce désaccord dans les êtres raisonnables? Non! non! il y a quelque chose de plus. Car je n'ai pas encore été heureux. Croyez-vous que je tremblerai, ombres de ceux que j'ai tués. Je ne tremblerai pas. (*Il tremble violemment.*) Votre râlement de mort, votre visage strangulé, vos blessures effroyablement ouvertes, ne sont que les anneaux de la chaîne non interrompue du destin et se rattachent à mes soirées de fête, aux caprices de ma nourrice et de mon précepteur, au tempérament de mon père, au sang de ma mère. (*Saisi d'effroi.*) Pourquoi le Perillus a-t-il fait de moi un taureau qui dans ses entrailles ardentes brûle l'humanité. (*Il pose les pistolets.*) Temps et éternité enchaînés l'un à l'autre par un seul moment... Clef redoutable qui ferme derrière moi la prison de la vie et m'ouvre la demeure de la nuit éternelle. Dis-moi, oh! dis-moi! où donc me conduiras-tu? Dans une terre étrangère, où l'on n'a jamais navigué.

Vois ! l'humanité succombe sous cette image. La force mortelle est impuissante, et l'imagination, ce songe léger des sens, se joue de notre crédulité par d'étranges images. Non ! non ! l'homme ne doit pas trebucher. Sois ce que tu voudras, toi qui là haut n'as pas de nom, pourvu que mon moi me reste fidèle. Sois ce que tu voudras, pourvu que là haut j'emporte mon moi. Les choses extérieures ne sont que le badigeonnage de l'homme. Je suis moi-même mon ciel et mon enfer. Si tu me bannissais tout seul dans un coin du monde réduit en cendres, où je ne trouverais que la nuit solitaire et le désert éternel, je peuplerais avec mon imagination ce désert silencieux et j'aurais toute l'éternité, pour disséquer l'image obscure de la misère universelle. Si tu veux par des naissances successives et de nouveaux théâtres d'infortunes me conduire de degré en degré jusqu'à l'anéantissement, ne pourrai-je pas briser le fil de la vie qui me sera tissu de l'autre côté, aussi facilement que celui-ci? Tu peux me réduire à rien ; mais tu ne peux m'ôter cette liberté. (*Il cherche son pistolet*, *et tout-à-coup s'arrête.*) Et dois-je mourir par la crainte d'une vie de douleurs ? Dois-je donner à la douleur la victoire sur moi ? Non ! non ! je veux la souffrir ! (*Il rejette le pistolet.*) La souffrance sera moins forte que mon orgueil ; je veux accomplir ma destinée.

L'obscurité augmente. Hermann arrivant à travers la forêt.

HERMANN. Écoutons ! écoutons ! Le hibou pousse des cris sinistres. Minuit sonne dans le village. Bien ! bien ! Le crime dort. Dans ce désert point d'espions ! (*Il frappe à la porte du château.*) Viens, malheureux habitant de la tour, ton repas est prêt.

MOOR, *s'avançant doucement derrière lui.* Qu'est-ce que cela signifie.

UNE VOIX, *du château.* Qui frappe là. Ohé ! Est-ce toi, Hermann, mon corbeau ?

HERMANN. Oui, c'est Hermann, ton corbeau ; viens à la grille et mange. (*Le hibou crie.*) Les camarades de nuit ont un terrible chant, vieux. Trouves-tu ta nourriture bonne ?

LA VOIX. J'avais bien faim. Merci, toi qui envoies les cor-

beaux porter du pain dans le désert. Comment va ma chère enfant, Hermann ?

HERMANN. Paix ! écoutons ! Un bruit pareil à un ronflement ! N'entends-tu pas quelque chose ?

LA VOIX. Comment ? as-tu entendu quelque chose ?

HERMANN. C'est le soupir du vent à travers les fentes de la tour.... Une musique nocturne, qui fait claquer les dents et rend les ongles bleus... Ecoute, encore une fois... Il me semble toujours que j'entends un ronflement. Tu as de la société, vieux ! Hou ! hou !

LA VOIX. Vois-tu quelque chose ?

HERMANN. Adieu ! adieu ! Cette place est terrible. Descends dans ton trou... Là haut est ton sauveur, ton vengeur. Fils maudit ! (*Il veut fuir.*)

MOOR, *s'avançant avec horreur.* Arrête !

HERMANN *pousse un cri.* Oh ! malheur à moi !

MOOR. Arrête, te dis-je !

HERMANN. Malheur ! malheur ! malheur ! Maintenant tout est découvert.

MOOR. Arrête ! parle ! Qui es-tu ? qu'as-tu à faire ici ? Parle !

HERMANN. Pitié ! oh ! pitié ! mon puissant seigneur ! Écoutez seulement un mot avant de me tuer.

MOOR, *tirant son épée.* Que vais-je entendre ?

HERMANN. Vous me l'aviez bien defendu sur ma vie. Mais je ne pouvais faire autrement... un Dieu dans le ciel... votre père, là... j'avais pitié. Tuez-moi !

MOOR. Il y a un secret. Parle, je veux tout savoir.

LA VOIX, Malheur ! malheur ! Est-ce toi, Hermann, qui parles ? A qui parles-tu, Hermann ?

MOOR. Quelqu'un là ! Que se passe-t-il ici ? (*Il court dans la tour.*) Est-ce un prisonnier repoussé des hommes ? Je veux briser ses chaînes. Parle encore une fois, où est la porte ?

HERMANN. Oh ! par pitié n'allez pas plus loin... par pitié passez votre chemin. (*Il lui ferme le chemin.*)

MOOR. Quand elle serait quatre fois fermée, ôte-toi de là Il faut qu'il sorte. Maintenant pour la première fois viens à

mon secours instrument de vol. (*Il prend un instrument, brise la porte de la grille. Un vieillard s'avance décharné comme un squelette.*)

Le vieux MOOR. Ayez compassion d'un malheureux! ayez compassion.

MOOR, *reculant effrayé.* C'est la voix de mon père.

Le vieux MOOR. Merci, mon Dieu! l'heure de la délivrance est arrivée.

MOOR. Esprit du vieux Moor! qui t'a troublé dans ta tombe? as-tu traîné dans l'autre monde un péché qui te ferme la porte du paradis? Je veux faire dire des messes, pour que ton âme errante retourne dans sa patrie. As-tu enfoui dans la terre l'or des veuves et des orphelins, et viens-tu gémir autour de ce trésor à l'heure de minuit? Je veux l'arracher aux griffes du dragon enchanté, quand il vomirait sur moi des torrents de lave, quand il saisirait mon épée avec ses dents aiguës. Ou viens-tu répondre à mes questions sur l'énigme de l'éternité? Parle! parle! je suis l'homme de la crainte livide.

Le vieux MOOR. Je ne suis pas une ombre. Touche-moi. Je vis, mais... oh! d'une vie malheureuse, pitoyable.

MOOR. Quoi! tu n'as pas été enterré?

Le vieux MOOR J'ai été enterré, c'est-à-dire qu'un chien mort est enseveli dans le caveau de mes aïeux, et moi, depuis trois mois, je languis dans ce cachot obscur et souterrain, que nul rayon n'éclaire, que nul air chaud ne traverse, où nul ami ne me visite, où les corbeaux croassent, où le hibou pousse des cris lugubres à minuit.

MOOR. Ciel et terre! qui a fait cela?

Le vieux MOOR. Ne le maudis pas. C'est mon fils Franz.

MOOR. Franz! Franz. L'éternel chaos!

Le vieux MOOR. Si tu es un homme, si tu as un cœur d'homme, toi que je ne connais pas, et qui me délivres, écoute la plainte d'un père et la douleur que ses fils lui ont donnée. Depuis trois mois ces rochers ont entendu mes gémissements et leur écho n'a fait que les répéter. Si donc tu es un homme, et si tu as un cœur d'homme...

MOOR. Ces paroles feraient sortir les bêtes féroces de leurs tanières.

Le vieux MOOR. J'étais languissant sur mon lit ; je commençais à peine à reprendre quelques forces, après une pénible maladie, lorsqu'on m'amena un homme qui me dit que mon fils aîné était mort dans une bataille. Il m'apportait son dernier adieu, une épée teinte de son sang, et il me dit que ma malédiction l'avait conduit au combat, à la mort, au désespoir.

MOOR, *se détournant de lui*. C'est évident.

Le vieux MOOR. Ecoute. Je m'évanouis à cette nouvelle, on crut que j'étais mort ; car, lorsque je revins à moi, j'étais sur le cercueil, enveloppé d'un linceul, comme un mort. Je grattai au couvercle du cercueil; on le leva. C'était dans une nuit sombre. Mon fils Franz se montra devant moi : Comment, s'écria-t-il d'une voix épouvantable, veux-tu donc vivre éternellement? et il laissa retomber le couvercle. Ces paroles, retentissantes comme le tonnerre, me privèrent de mes sens. Quand je m'éveillai de nouveau, je sentis qu'on soulevait le cercueil, et on le conduisit dans une voiture environ une demi-heure. Enfin, il fut ouvert; j'étais à l'entrée de ce souterrain, mon fils devant moi, et l'homme qui m'avait apporté l'épée sanglante de Charles... Dix fois j'embrassai ses genoux ; je priai, je pleurai, je le conjurai... les sollicitations de son père n'atteignirent point son cœur. Qu'on descende ce corps ! il a assez vécu. Telles furent les paroles foudroyantes de sa bouche. Et on me descendit sans pitié, et mon fils Franz ferma la porte derrière moi.

MOOR. C'est impossible ! impossible ! Il faut que vous vous soyez trompé.

Le vieux MOOR. Je ne puis pas m'être trompé. Ecoute encore ; mais ne te fâche pas. Je restai ainsi vingt heures, et pas une âme ne pensait à ma misère ; pas une âme n'est entrée dans cette solitude ; car il y a une tradition répandue partout qui raconte que les spectres de mes aïeux traînent dans ces ruines des chaînes bruyantes, et chantent à minuit le chant des morts. Enfin j'entendis la porte s'ouvrir. Cet homme m'apporta du pain et de l'eau, et m'apprit que j'étais condamné à mourir de faim, et qu'il exposait sa vie en m'ap-

portant à manger. Je restai ainsi tout ce temps, douloureusement enfermé; mais le froid continu, l'air corrompu de ma demeure, le chagrin sans bornes, minèrent mes forces; mon corps chancelait; mille fois je priai Dieu, avec des larmes, de me faire mourir. Sans doute, la mesure de mes fautes n'est pas encore remplie, ou quelque joie doit m'attendre pour que j'existe ainsi d'une façon miraculeuse. Mais je souffre à juste titre! Mon Charles, mon Charles!... et il n'avait pas encore de cheveux blancs.

MOOR. C'est assez! De bout! bûchesinertes! morceaux de glace! dormeurs sans sentiment! Debout! aucun de vous ne s'éveillera-t-il? (*Il tire un coup de pistolet sur les brigands endormis.*)

LES BRIGANDS, *réveillés.* Holà! holà! Qu'y a-t-il?

MOOR. Cette histoire ne vous a pas soulevés dans votre repos? Elle aurait éveillé l'éternel sommeil lui-même. Voyez! voyez! les lois du monde ne sont qu'un jeu. Le lien de la nature est rompu. L'antique chaos est déchaîné. Le fils a tué son père.

LES BRIGANDS. Que dit le capitaine?

MOOR. Non, il ne l'a pas tué; ce mot est trop doux. Le fils a mille fois roué, déchiré, torturé son père; ces mots sont trop humains. Ce qui fait rougir le vice, ce qui épouvante le cannibale, ce que nul démon n'a vu depuis l'éternité, le fils a son propre père... Oh! voyez! voyez! il est évanoui; le fils a enfermé son père dans ce souterrain; le froid, la nudité, la faim, la soif! O voyez donc, voyez donc! c'est mon propre père... je veux vous l'avouer.

LES BRIGANDS *accourent et environnent le vieillard.* Ton père! ton père!

SCHWEIZER *s'avance respectueusement et s'agenouille devant lui.* Père de mon capitaine, je baise tes pieds; dispose de mon poignard.

MOOR. Vengeance! vengeance! vengeance pour toi, ô vieillard affligé, offensé! profané. A présent, je romps à jamais le lien fraternel. (*Il déchire son vêtement du haut en bas.*) Je maudis chaque goutte de ce sang fraternel à la face du ciel. Écoutez-moi, lune et étoiles! écoute-moi, ciel de minuit, qui as été témoin de ce crime honteux! écoute-moi,

Dieu trois fois terrible, qui règnes au-dessus de cette lune, portes la condamnation et la vengeance sur les étoiles, et répands la flamme sur la nuit. Ici je m'agenouille. Ici je lève ma main dans l'horreur de la nuit. Ici je jure (et que la nature me rejette hors de ses limites, comme un animal pervers, si je manque à ce serment), je jure de ne pas saluer la lumière du jour, avant que le sang du meurtrier de mon père ne coule sur cette pierre et ne fume vers le soleil.

LES BRIGANDS. C'est un trait de Bélial! Que l'on dise encore que nous sommes des scélérats. Non! par tous les dragons, nous n'avons jamais rien fait de semblable.

MOOR. Oui! et par tous les soupirs terribles de ceux que votre poignard a jamais égorgés, de ceux que mon incendie dévora, et que ma tour écrasa dans sa chute, pas une pensée de mort ou de vol ne doit entrer dans votre sein avant que vos vêtements ne soient rougis du sang de ce réprouvé. Vous n'avez sans doute jamais rêvé que vous seriez le bras de la majesté suprême. Aujourd'hui le fil confus de notre destinée se dénoue; aujourd'hui une puissance invisible vous ennoblit en vous prenant pour instrument. Tombez à genoux devant celui qui vous a réservé ce destin élevé, qui vous a conduits ici, qui vous a jugés dignes d'être les anges effrayants de sa sombre justice. Découvrez vos têtes, agenouillez-vous dans la poussière et relevez-vous consacrés. (*Ils s'agenouillent.*)

SCHWEIZER. Commande, capitaine, que devons-nous faire?

MOOR. Lève-toi, Schweizer, et touche ces cheveux sacrés. (*Il le conduit près de son père, et lui met une boucle de ses cheveux dans la main.*) Tu te rappelles encore comme tu fendis une fois la tête de ce cavalier bohême au moment où il levait le sabre sur moi, et quand j'étais à genoux, hors d'haleine, épuisé de fatigue? Je te promis alors une récompense royale. Jusqu'à présent je n'ai pas acquitté cette dette.

SCHWEIZER. Tu me le promis, il est vrai. Mais reste éternellement mon débiteur.

MOOR. Non! je veux la payer. Schweizer, aucun mortel n'aura été honoré autant que toi. Venge mon père! (*Schweizer se lève.*)

SCHWEIZER. Mon grand capitaine, aujourd'hui, pour la

première fois, tu me rends fier. Ordonne! où? comment? quand dois-je frapper?

MOOR. Les minutes sont sacrées. Tu dois te hâter. Choisis ceux que tu jugeras les plus dignes de la bande, et conduis-les au château du noble. Arrache-le du lit, s'il dort, ou s'il repose dans les bras de la volupté ; tire-le de table, s'il est ivre; arrache-le de la croix, s'il prie à genoux devant elle! Mais, je te le dis et je l'exige de toi, ne me le livre pas mort. Je déchirerais en lambeaux et je donnerais pour proie aux vautours affamés la chair de celui qui lui égratignerait la peau. Je veux l'avoir tout entier. Et si tu me l'apportes vivant et tout entier, je te donne un million de récompense. Je le volerai à un roi au péril de ma vie ; et tu seras libre comme l'air. M'as-tu entendu? Cours!

SCHWEIZER. Assez, capitaine! Voici ma main pour gage de ma parole. Ou tu en verras revenir deux, ou pas un! Anges exterminateurs de Schweizer, venez!

Il sort avec un escadron.

MOOR. Dispersez-vous dans la forêt. Je reste.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Une suite d'appartements. Nuit obscure.

DANIEL *entre avec une lanterne et une valise.* Adieu, maison chérie! maison paternelle! J'ai joui de beaucoup de bonheur et de beaucoup d'affection dans tes murs, tant que mon défunt maître vécut. Mes larmes coulent sur ton cercueil, ô pauvre mort! C'est ce que tu attends d'un vieux serviteur. Ta maison était le refuge de l'orphelin, l'asile du délaissé; ton fils en a fait une caverne de meurtres. Adieu, pavé de ce château que le vieux Daniel a souvent balayé! Adieu, poêle chéri, le vieux Daniel te quitte à regret... Tout ici m'était si familier. Ah! cela te fera bien mal, vieil Éliézer! Mais que Dieu, dans sa clémence, me garde des ruses

et des fourberies du méchant! Je vins ici les mains vides, je m'en retourne les mains vides : mais mon âme est sauvée.

Au moment où il va sortir, Franz arrive tout troublé en robe de chambre.

DANIEL. Dieu! secours-moi! Monseigneur! (*Il éteint la lanterne.*)

FRANZ. Trahi! trahi! Les esprits vomis par les tombeaux, l'empire des morts arraché à l'éternel sommeil, mugit contre moi. Meurtrier! meurtrier!... Qui remue ici?

DANIEL, *avec anxiété.* Viens à mon aide, sainte mère de Dieu! Est-ce vous, monseigneur, qui criez sous ces voûtes d'une façon si horrible, que tous ceux qui dorment s'éveillent?

FRANZ. Ceux qui dorment! Qui vous a ordonné de dormir? Va! apporte de la lumière. (*Daniel sort. Entre un autre valet.*) Personne ne doit dormir à cette heure, entends-tu? Tout le monde doit être sous les armes, tous les fusils chargés... Les as-tu vus flaner là, dans le corridor?

LE VALET. Qui, monseigneur?

FRANZ. Qui? Imbécile. Qui? Tu me demandes cela si froidement, si sottement! Qui? Cela m'a pris comme un vertige. Qui? Tête d'âne. Qui? Des ombres et des diables! La nuit est-elle avancée?

LE VALET. Le gardien vient de crier deux heures.

FRANZ. Quoi! cette nuit durera-t-elle jusqu'au jugement dernier? N'as-tu pas entendu du tumulte près de toi, un cri de victoire, le bruit des chevaux qui galopent?.. Où est Char... le comte, veux-je dire?

LE VALET. Je ne sais pas, monseigneur.

FRANZ. Tu ne sais pas? Es-tu aussi de la bande? Je veux t'arracher le cœur des entrailles, avec ton maudit : Je ne sais pas! Va! fais-moi venir le prêtre.

LE VALET. Monseigneur!

FRANZ. Tu murmures, tu hésites! (*Le valet sort à la hâte.*) Quoi! des mendiants se conjureront aussi contre moi. Ciel et enfer, tout est conjuré contre moi!

DANIEL *vient avec de la lumière.* Monseigneur...

FRANZ. Non! je ne tremble pas. Ce n'était qu'un vain rêve.

Les morts ne ressuscitent point. Qui peut dire que je tremble et que je suis pâle? Je me sens si à mon aise, si bien !

DANIEL. Vous êtes pâle comme un mort! Votre voix est tremblante et étouffée.

FRANZ. J'ai la fièvre. Quand le prêtre viendra, dis-lui que j'ai la fièvre. Je me ferai saigner demain. Dis cela au prêtre.

DANIEL. Voulez-vous que je vous donne de l'éther sur du sucre?

FRANZ. De l'éther sur du sucre? Le pasteur ne viendra pas si tôt. Ma voix est tremblante et étouffée. Donne-moi de l'éther sur du sucre.

DANIEL. Remettez-moi les clefs, j'irai en chercher en bas, dans le buffet.

FRANZ. Non, non, non! Reste, ou je vais avec toi. Tu vois que je ne puis rester seul. Tu vois que si je reste seul, je suis prêt à m'évanouir. Reste seulement, reste, cela passera.

DANIEL. Oh ! vous êtes sérieusement malade.

FRANZ. Oui, vraiment, vraiment. C'est là tout... Et la maladie trouble le cerveau et enfante des rêves étranges et insensés ; les rêves ne signifient rien, n'est-ce pas, Daniel? Les rêves viennent de l'estomac, et les rêves ne signifient rien... Je viens précisément de faire un drôle de rêve. (*Il s'évanouit de nouveau.*)

DANIEL. Jésus-Christ ! qu'est-ce que cela signifie? Georges, Conrad, Bastien, Martin ! Donnez donc seulement un signe de vie! (*Il le secoue.*) Marie ! Madeleine ! Joseph ! Reprenez donc vos sens. On dira que je l'ai tué. Que Dieu ait pitié de moi !

FRANZ, *égaré.* Loin d'ici, loin d'ici ! Pourquoi me secoues-tu ici, effroyable squelette? Les morts ne ressuscitent pas !

DANIEL. O Dieu éternel ! Il a perdu le jugement !

FRANZ *se lève épuisé.* Où suis-je? Est-ce toi, Daniel? Qu'ai-je dit? Ne fais pas attention. Quoi que ce soit, j'ai dit un mensonge. Viens, aide-moi. C'est la suite d'un étourdissement... parce que... parce que... je n'ai pas dormi.

DANIEL. Si seulement Jean était là. Je veux appeler du secours ; je veux appeler le médecin.

FRANZ. Reste, asseois-toi près de moi, sur ce sopha ; bien.

Tu es un homme intelligent, un brave homme. Écoute, que je te raconte.

DANIEL. Pas à présent ; une autre fois. Je veux vous porter sur votre lit. Le repos vous convient mieux.

FRANZ. Non, je t'en prie, laisse-moi te raconter cela, et moque-toi bien de moi. Vois-tu, il me semblait que j'avais fait un festin royal : mon cœur était joyeux, et je reposais enivré sur le gazon dans le jardin du château. Tout-à-coup, c'était... c'était vers midi, tout-à-coup... Mais, je te le répète, moque-toi bien de moi.

DANIEL. Tout-à-coup?....

FRANZ. Tout-à-coup, un tonnerre effroyable retentit à mes oreilles. Je me lève en tremblant, et il me semble voir tout l'horizon enflammé par un feu ardent, et les montagnes, les villes, les vallées, fondre comme de la cire dans le foyer. Un tourbillon gémissant balayait la mer, le ciel et la terre. Alors on entendit retentir comme des trompettes d'airain : Terre, donne tes morts ; mer, donne tes morts ! La mer et les campagnes nues commencèrent à s'ouvrir et à jeter des crânes, des côtes, des visages, des jambes, qui se rejoignirent et formèrent des corps humains, et se précipitèrent comme un torrent vivant par troupes innombrables. J'elevai mes regards en haut, et j'étais au pied du Sinaï fulminant, et au-dessus de moi et au-dessous était la foule, et sur la cime de la montagne, sur trois siéges enflammés, j'aperçus trois hommes dont les créatures fuyaient les regards.

DANIEL. C'est là le tableau vivant du dernier jour.

FRANZ. N'est-ce pas? c'est une folie. Alors, je vis s'avancer un être semblable aux étoiles de la nuit, qui avait dans sa main un sceau de fer. Il le tint entre l'Orient et l'Occident, et dit : Éternelle, sainte, juste, inaltérable, il n'y a qu'une vérité, il n'y a qu'une vertu. Malheur, malheur, malheur aux vermisseaux qui doutent!... Alors il en vint un second qui avait dans sa main un miroir étincelant. Il le tint entre l'Orient et l'Occident, et dit : Ce miroir est la vérité ; l'hypocrisie et le mensonge ne subsistent plus. Et j'eus peur, ainsi que tout le peuple ; car nous vîmes des figures de serpents, de tigres, de léopards, se refléter dans cet horrible miroir... Alors il en vint un troisième qui avait dans sa main une ba-

lance d'airain. Il la tint entre l'Orient et l'Occident, et dit : — Approchez-vous, enfants d'Adam : je pèse les pensées dans le bassin de ma colère, et les œuvres avec le poids de ma fureur.

DANIEL. Que Dieu ait pitié de moi !

FRANZ. Tous devinrent pâles comme la neige. Chaque poitrine battait dans l'angoisse de l'attente. Il me sembla que mon nom était le premier qui fût prononcé par les orages de la montagne. Ma moelle fut glacée dans mes os, et mes dents claquèrent hautement. Aussitôt le son de la balance se fit entendre ; les rochers tonnèrent ; les heures s'avancèrent l'une après l'autre vers le bassin gauche, et y jetèrent l'une après l'autre un péché mortel.

DANIEL. Oh ! que Dieu vous pardonne !

FRANZ. C'est ce qu'il n'a pas fait. La charge du bassin devenait aussi haute qu'une montagne ; mais l'autre, plein du sang de la rédemption, le tenait encore élevé dans l'air ; enfin parut un vieillard lourdement courbé par le chagrin et le bras rongé dans la rage de sa faim. Tous les regards se tournèrent avec effroi vers cet homme : je connaissais cet homme. Il coupa une boucle de ses cheveux blancs, la jeta dans le bassin des péchés, et tout-à-coup le bassin tomba... tomba... dans l'abîme, et celui de la rédemption s'éleva dans les airs. Alors j'entendis une voix sortir des rochers enflammés et crier : Grâce, grâce à chaque pécheur de la terre et de l'abîme ! Toi seul es réprouvé. (*Silence profond.*) Pourquoi ne ris-tu pas ?

DANIEL. Puis-je rire, quand tout mon corps frissonne ? Les rêves viennent de Dieu.

FRANZ. Fi donc ! fi donc ! Ne dis pas cela. Appelle-moi un fou, un homme ridicule, extravagant. Fais cela, cher Daniel, je t'en prie. Moque-toi rudement de moi.

DANIEL. Les rêves viennent de Dieu. Je veux prier pour vous.

FRANZ. Tu mens, te dis-je. Va sur-le-champ, cours, vole, vois si le prêtre vient, dis-lui de se hâter, de se hâter. Mais, je te le dis, tu mens.

DANIEL, *s'en allant.* Que Dieu vous fasse grâce !

FRANZ. Sagesse du peuple! terreur du peuple! Il n'est pas encore décidé si le passé n'est point passé, et s'il se trouve là-haut un œil au-dessus des étoiles. Hum! hum! Qui m'a mis cette idée dans l'esprit? Y a-t-il là-haut sur les étoiles un vengeur? Non, non. Oui, oui. Je ne sais quoi de terrible siffle autour de moi : il y a un juge au-dessus des étoiles, et m'en aller vers ce juge, au-dessus des étoiles, cette nuit même!.. Non, dis-je... Misérable recoin où la lâcheté va se cacher!.. Là-haut sur les étoiles, tout est vide, désert et sourd... Si pourtant il y avait quelque chose de plus!.. Non, non, cela n'est pas. J'ordonne que cela ne soit pas... Mais si c'était!... Malheur à toi, s'il y avait un compte à régler, si l'on devait te le régler encore cette nuit! Pourquoi ce frisson jusque dans mes os?... Mourir! Pourquoi ce mot me saisit-il ainsi?... Rendre ses comptes là-haut sur les étoiles, au vengeur... Et s'il est juste, les orphelins, les veuves, les opprimés, les malheureux lui feront entendre leurs gémissements! et, s'il est juste... Pourquoi ont-ils souffert? Pourquoi les ai-je dominés?

Entre le prêtre Moser.

MOSER. Vous m'avez fait appeler, monseigneur? J'en suis étonné. C'est la première fois de ma vie. Avez-vous l'intention de vous moquer de la religion, ou commencez-vous à trembler devant elle?

FRANZ. Me moquer ou trembler selon ce que tu me répondras. Écoute, Moser, je veux te montrer que tu es un fou, ou que tu crois le monde fou... entends-tu? Tu me répondras sur ta vie.

MOSER. Vous traduisez l'Être suprême devant votre tribunal. L'Être suprême vous répondra un jour.

FRANZ. Je veux le savoir à présent, à l'instant même, afin que je ne fasse pas de honteuse sottise, et que dans le moment du danger je n'invoque pas les idoles du peuple. Souvent, en buvant jusqu'à l'ivresse du vin de Bourgogne, je me suis dit avec un rire moqueur : Il n'y a point de Dieu. Je te parle sérieusement, je te dis : Il n'y a point de Dieu. Tu me répondras avec tous les arguments que tu as en ton pouvoir ; mais je les dissiperai avec un souffle de ma bouche.

MOSER. Peux-tu aussi facilement dissiper le tonnerre qui

pèse comme un poids de dix mille livres sur ton âme orgueilleuse ? Ce Dieu qui sait tout et que tu veux, dans ta folie et ta méchanceté, anéantir au milieu de sa création, n'a pas besoin de se justifier par la bouche d'un enfant de la poussière. Il apparaît aussi grand dans tes tyrannies que dans le sourire de la vertu triomphante.

FRANZ. Très-bien, prêtre. De cette façon, tu me plais.

MOSER. Je représente ici un maître puissant, et je parle à un homme qui est un vermisseau comme moi et auquel je ne cherche point à plaire. Sans doute il faudrait faire un miracle pour arracher un aveu de ta méchanceté opiniâtre. Mais si ta conviction est si bien arrêtée, pourquoi m'as-tu fait venir ? Pourquoi, dis-moi donc, m'as-tu fait venir à minuit?

FRANZ. Parce que je m'ennuie, et que je ne trouve aucun plaisir à jouer aux échecs. Je veux me donner une distraction, me chamailler avec un prêtre. Une vaine terreur n'altérera point mon courage. Je sais bien que celui qui compte sur l'éternité est fort peu à son aise dans ce monde. Mais il sera cruellement trompé. J'ai toujours enseigné que notre être n'est que la circulation de notre sang. Avec la dernière goutte de ce sang, la pensée se dissipe ainsi que l'esprit. Il est assujetti à toutes les faiblesses de notre corps. Comment ne le serait-il pas à sa destruction ? comment ne se dissoudrait-il pas dans sa corruption ? Laisse seulement une goutte d'eau s'introduire dans ton cerveau, et voilà que ta vie est tout-à-coup interrompue, elle touche aux limites de la non-existence, et la prolongation de cet état est la mort. La sensation n'est que l'ébranlement de quelques cordes. Brisez le clavier, il ne résonne plus. Si je fais raser mes sept châteaux, si je brise cette Vénus, où seront leur symétrie et leur beauté ? Vois-tu, c'est là votre âme immortelle.

MOSER. C'est la philosophie de votre désespoir. Mais votre propre cœur qui, dans le cours de ce raisonnement, palpite avec anxiété et frappe contre votre poitrine, vous punit de votre mensonge. Cette toile d'araignée tissue par vos systèmes, un seul mot la met en pièce : Tu dois mourir. Je vous le demande, prenons ceci pour preuve. Si, lorsque vous serez aux prises avec la mort, vous n'abandonnez pas vos principes, alors vous avez gagné ; mais si au dernier

moment vous éprouvez le plus léger frisson, malheur à vous! Vous vous êtes trompé.

FRANZ, *embarrassé.* Si au dernier moment j'éprouve un frisson?

MOSER. J'ai bien vu plus d'un misérable qui jusque-là affrontait la vérité avec un gigantesque orgueil. Mais à l'heure de la mort, l'illusion même se dissipe. Je me placerai près de votre lit, quand vous mourrez... ce sera pour moi une satisfaction de voir comment meurt un tyran... je resterai là, je vous regarderai fixement lorsque le médecin prendra votre main baignée d'une sueur froide et ne trouvera plus qu'avec peine votre pouls fuyant sous son doigt, et lorsqu'en secouant tristement les épaules, il nous dira : Les secours humains sont inutiles. Alors prenez garde... prenez garde de ne pas finir comme Richard et Néron.

FRANZ. Non, non.

MOSER. Ce non deviendra un oui gémissant. Une justice intérieure qui ne peut être corrompue par les raffinements du scepticisme s'éveillera alors et prononcera sa sentence sur vous. Ce réveil sera comme celui de l'homme enterré vivant au sein du cimetière; ce sera une douleur semblable à celle de l'homme qui se suicide, qui a déjà lâché le coup mortel et qui se repent; ce sera un éclair qui luira sur la nuit de votre vie; ce sera un regard, et si alors vous restez ferme, vous avez gagné.

FRANZ, *inquiet, se promène de long en large.* Babillage de prêtre! babillage de prêtre!

MOSER. Dans ce moment, pour la première fois, le glaive de l'éternité trouvera votre âme, et pour la première fois ce sera trop tard. La pensée de Dieu réveille une pensée voisine qui est terrible; celle-ci s'appelle juge. Voyez, Moor, vous teniez suspendue au bout de votre doigt la vie de mille individus, et vous en avez rendu neuf cent quatre-vingt-dix-neuf malheureux. Il ne vous manque que l'empire romain pour être Néron et le Pérou pour être Pizarre. Croyez-vous donc que Dieu a voulu qu'un seul homme régnât dans son monde comme un despote et bouleversât tout? Croyez-vous que ces neuf cent quatre-vingt-dix-neuf personnes n'existent que pour périr ou pour servir de marion-

nettes à un jeu satanique. Oh ! ne le croyez pas. Il vous faudra rendre compte de chaque minute d'existence que vous leur avez dérobée, de chaque joie que vous leur avez empoisonnée, de chaque perfectionnement que vous les avez empêchés d'atteindre, et si vous répondez à cela, Moor, vous aurez gagné.

FRANZ. Rien de plus; pas un mot de plus. Veux-tu que j'obéisse aux noires fantaisies de ton cerveau?

MOSER. Voyez ; il y a dans la destinée des hommes un beau et redoutable équilibre. Si le plateau de la vie tombe dans ce monde, il se relèvera dans l'autre ; s'il monte dans celui-ci, il sera abaissé. Ce qui n'était ici qu'une souffrance passagère deviendra là bas un triomphe éternel, ce qui était ici une joie d'un instant deviendra là bas un désespoir sans fin.

FRANZ *s'éloignant de lui d'un air farouche.* Que le tonnerre te rende muet, esprit de mensonge. Je veux te faire arracher ta langue maudite.

MOSER. Sentez-vous sitôt le fond de la vérité ? Je ne vous ai encore rien dit des preuves. Laissez-moi d'abord en venir aux preuves...

FRANZ. Tais-toi. Va-t'en au diable avec tes preuves. L'âme sera anéantie, te dis-je, et tu n'as rien à répondre à cela.

MOSER. C'est ce que les esprits de l'abîme implorent dans leurs gémissements, mais le Dieu du ciel secoue la tête. Croyez-vous donc échapper au bras du rémunérateur, en vous réfugiant dans l'empire désert du néant? Si vous allez vers le ciel, il y est ; si vous descendez dans l'enfer, il y est ; si vous dites à la nuit : Cache-moi, et à l'obscurité : Enveloppe-moi.... ; l'obscurité brillera autour de vous et la nuit éclairera les damnés... Mais votre esprit immortel se révolte contre ces paroles et se joue de ces aveugles pensées.

FRANZ. Je ne veux pas être immortel. Le soit qui voudra, je ne l'en empêche pas. Moi, je veux le forcer à m'anéantir, je veux tellement enflammer sa colère qu'il m'anéantira. Dis-moi quel est le plus grand crime, le crime qui excite le plus sa fureur ?

MOSER. Je n'en connais que deux. Mais les hommes ne les commettent pas et n'en ont pas le pressentiment...

FRANZ. Ces deux?..

MOSER, *d'un ton expressif.* L'un se nomme parricide; l'autre, fratricide... Pourquoi devenez-vous tout-à-coup si pâle?

FRANZ. Comment, vieillard! As-tu fait un pacte avec le ciel ou l'enfer? Qui t'a dit cela?

MOSER. Malheur à celui qui a ces deux crimes sur le cœur! il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût jamais né! Mais, tranquillisez-vous... ni votre père, ni votre frère...

FRANZ. Ah! comment, tu n'en connais pas un au-dessus... Penses-y.... La mort, le ciel, l'éternité, la damnation reposent sur un mot de ta bouche... Pas un au-dessus.

MOSER. Pas un au-dessus.

FRANZ *tombe dans un fauteuil.* Anéantissement! anéantissement!

MOSER. Réjouissez-vous... réjouissez-vous donc! Comprenez votre bonheur. Après toutes vos cruautés vous êtes encore un saint en comparaison du parricide. La malédiction jetée sur vous est un chant d'amour à côté de celle qui tombera sur lui; la justice rémunératrice...

FRANZ, *avec emportement.* Va-t'en dans mille cavernes, oiseau sinistre. Qui t'a dit de venir ici? Va donc ou je te perce de part en part.

MOSER. Le babillage d'un prêtre peut-il jeter dans de tels transports un philosophe... Dissipez donc ces paroles par un souffle de votre bouche. (*Il sort. Franz s'agite sur sa chaise. Profond silence.*)

UN VALET *accourt.* Amélie s'est enfuie et le comte a disparu tout-à-coup.

DANIEL *arrive avec anxiété.* Monseigneur, une troupe de cavaliers impétueux descend la montagne en criant : Au meurtre! au meurtre! Tout le village est en alarme.

FRANZ. Va; fais sonner toutes les cloches. Que tout le monde s'agenouille dans l'église et prie pour moi!... que tous les prisonniers soient remis en liberté!... Je donnerai aux pauvres le double et le triple... je veux... mais va donc.

Appelle mon confesseur pour qu'il m'absolve de mes péchés... Tu n'es pas encore parti?... (*Le bruit redouble.*)

DANIEL. Que Dieu me pardonne mes nombreuses fautes? Comment tout cela peut-il être d'accord? Vous avez toujours rejeté par dessus les maisons les bonnes prières; vous m'avez lancé à la tête tant de Bibles et de livres de sermons.... quand vous me surpreniez en prières...

FRANZ. Qu'il n'en soit plus question... Mourir! vois-tu? mourir!... Il est trop tard... (*On entend les cris de Schweizer.*) Prie donc! prie donc!

DANIEL. Je vous ai toujours dit... vous méprisez la prière, mais faites attention. Faites attention... quand vous serez en danger, quand vous aurez de l'eau par dessus la tête, vous donnerez tous les trésors du monde pour un petit soupir chrétien. Voyez... vous vous riez de moi... A présent, voyez-vous?...

FRANZ *l'embrasse étroitement.* Pardonne, mon bon Daniel, ma perle, mon trésor. Pardonne.... je veux t'habiller des pieds à... Mais prie donc... tu seras revêtu comme pour une noce... Je veux... Prie donc... je t'en conjure... je t'en conjure à genoux. Au nom du diab.... prie donc. (*Tumulte dans la rue, cris, vacarme.*)

SCHWEIZER, *dehors.* A l'assaut! massacrez, brisez; je vois de la lumière; il doit être là.

FRANZ, *à genoux.* Écoute-moi prier, Dieu du ciel; c'est la première fois et cela n'arrivera plus.... Écoute-moi, Dieu du ciel.

DANIEL. Merci de moi! Que faites-vous? c'est une prière impie.

LE PEUPLE. Voleurs! assassins! Qui fait ce vacarme horrible au milieu de la nuit?

SCHWEIZER, *toujours dans la rue.* Repoussez-les, camarades; c'est le diable qui vient prendre votre maître. Où est Schwarz avec sa troupe? Grimm, poste-toi près du château. A l'assaut sur le mur d'enceinte!

GRIMM. Apportez des torches enflammées; nous monterons ou il descendra... Je mettrai le feu à sa salle.

FRANZ *prie.* Je n'ai pas été un meurtrier ordinaire, Sei-

gneur Dieu... Je ne me suis pas abandonné aux minuties, mon Dieu.

DANIEL. Que Dieu ait pitié de nous. Les prières sont encore des péchés. (*Les pierres et les torches volent de tout côté. Les vitres tombent. Le château brûle.*)

FRANZ. Je ne puis pas prier... Ici... ici... (*se frappant le front et la poitrine*) tout est si vide et si desséché... (*Il se lève.*) Non, je ne peux pas prier. Le ciel ne doit pas remporter cette victoire, je ne serai pas la dérision de l'enfer.

DANIEL. Jésus, Marie, secourez-nous.... sauvez-nous.... tout le château est en feu.

FRANZ. Tiens. Prends cette épée. Hâte-toi. Enfonce-moi là par derrière dans le corps, afin que ces scélérats n'arrivent pas assez tôt pour se moquer de moi. (*Le feu éclate.*)

DANIEL. Que Dieu m'en garde! que Dieu m'en garde! Je ne dois envoyer personne trop tôt dans le ciel, encore bien moins trop tôt dans... (*Il se sauve.*)

FRANZ, *le fixant. Après un moment de silence.* Dans l'enfer, veux-tu dire? Oui, je me doute de quelque chose de la sorte. (*Avec égarement.*) Sont-ce là ces chants de joie? N'entends-je pas vos sifflements, vipères de l'abîme? Ils montent... ils assiégent la porte... pourquoi reculer devant la pointe de ce glaive?... La porte craque... se brise... Impossible de fuir... Ah! par pitié pour moi!... (*Il arrache la chaîne d'or de son cou et s'étrangle.*)

SCHWEIZER *entre avec un homme.* Canaille de meurtrier, où es-tu? Voyez comme ils ont fui! A-t-il donc si peu d'amis? Où cet animal s'est-il réfugié?

GRIMM *heurte le cadavre.* Halte. Qu'y a-t-il ici? Apportez de la lumière.

SCHWARZ. Il nous a prévenus. Remettez vos épées dans le fourreau. Le voilà crevé comme un chat.

SCHWEIZER. Mort! Quoi! mort sans moi. Évanoui, te dis-je... Vous allez voir comme il va sauter sur ces jambes. (*Il le secoue.*) Oh! là, lève-toi. Il y a un père à égorger.

GRIMM. Peine inutile! il est raide mort.

SCHWEIZER *s'éloigne de lui.* Oui, puisqu'il ne se réjouit pas, il est bien mort. Allez, et dites à mon capitaine qu'il

est mort. Quant à moi, il ne me reverra plus. (*Il se tue d'un coup de pistolet.*)

SCÈNE II.

Le théâtre comme dans la dernière scène de l'acte précédent.

Le vieux MOOR *assis sur une pierre*, MOOR *son fils en face de lui*, LES BRIGANDS *dispersés dans le fond.*

CHARLES MOOR. Il ne vient pas. (*Il frappe avec son poignard sur une pierre et en fait jaillir des étincelles.*)

Le vieux MOOR. Que le pardon soit son châtiment! Qu'un redoublement d'amour soit ma vengeance!

CHARLES MOOR. Non, par les fureurs de mon âme! cela ne doit pas être. Je ne veux pas. Il faut qu'il descende dans l'éternité, traînant après lui ce crime infâme... Pourquoi donc le tuerais-je?

Le vieux MOOR, *fondant en larmes.* O mon enfant!

CHARLES MOOR. Comment? tu pleures sur lui? près de cette tour!

Le vieux MOOR. Pitié! ô pitié! (*Joignant les mains.*) Maintenant... maintenant mon enfant est jugé.

CHARLES MOOR, *avec effroi.* Lequel?

Le vieux MOOR. Ah! que signifie cette question?

CHARLES MOOR. Rien! rien.

Le vieux MOOR. Es-tu venu pour jeter le rire moqueur sur ma misère.

CHARLES MOOR. Trahison de la conscience! Ne faites pas attention à mes paroles.

Le vieux MOOR. Oui, j'ai tourmenté un fils et un autre fils devait me tourmenter. C'est là le doigt de Dieu. O mon Charles, mon Charles, si tu planes autour de moi avec le signe de la paix... pardonne-moi, pardonne-moi...

CHARLES MOOR, *avec vivacité.* Il vous pardonne. (*Se reprenant.*) S'il est digne de s'appeler votre fils, il doit vous pardonner.

Le vieux MOOR. Ah! il était trop noble pour moi. Mais

je veux aller au devant de lui avec mes larmes, mes nuits sans sommeil, mes rêves dévorants... J'embrasserai ses genoux... je crierai, je crierai à haute voix : J'ai péché contre le ciel et contre toi. Je ne mérite pas que tu me nommes ton père.

CHARLES MOOR, *très-ému*. Vous l'aimiez aussi votre autre fils?

Le vieux MOOR. Tu le sais, ô ciel! Pourquoi me suis-je laissé tromper par les ruses d'un méchant fils? J'étais un père heureux entre tous les pères! Autour de moi mes enfants s'élevaient dans la fleur de l'espérance... Mais... ô heure de désolation... Le méchant esprit entra dans le cœur de mon second fils... je me fiai au serpent... et j'ai perdu mes deux enfants... (*Il se voile le visage et s'éloigne de lui.*) A jamais perdu. Oh! je sens profondément ce que me disait mon Amélie. L'esprit de la vengeance parlait par sa bouche... En vain tu étendras ta main mourante vers un fils, en vain tu croiras presser la main généreuse de Charles, jamais il ne sera près de ton lit. (*Il lui tend la main en détournant son visage.*) Si c'était la main de mon Charles! Mais il est loin d'ici dans le tombeau, il dort d'un sommeil de fer. Il n'entend plus l'accent de ma misère... Malheur à moi!... Mourir dans les bras d'un étranger!... Pas un fils... pas un fils pour me fermer les yeux!...

CHARLES MOOR, *en proie à une violente agitation.* Oui maintenant, oui, il le faut... (*Aux brigands.*) Laissez-moi... Et pourtant, je ne puis lui rendre son fils... je ne puis lui rendre son fils. Non, je ne le puis.

Le vieux MOOR. Comment, ami? que murmures-tu?

CHARLES MOOR. Ton fils... Oui, vieillard... (*Balbutiant.*) Ton fils est éternellement perdu.

Le vieux MOOR. Eternellement.

CHARLES, *dans une terrible anxiété, regardant le ciel.* O cette fois seulement... ne laisse pas mon âme succomber... cette fois seulement!...

Le vieux MOOR. Eternellement?... as-tu dit...

CHARLES. Ne demande rien de plus. Eternellement, te dis-je.

Le vieux MOOR. Etranger, étranger, pourquoi m'as-tu tiré de la tour?

CHARLES. Et quoi?... si à présent je lui dérobais sa bénédiction, si je la lui dérobais comme un voleur pour m'enfuir ensuite avec ce butin céleste!.. La bénédiction d'un père n'est, dit-on, jamais perdue.

Le vieux MOOR. Et mon fils Franz, perdu aussi?

CHARLES, *tombant à ses pieds.* J'ai brisé les verroux de ton cachot. Donne-moi ta bénédiction.

Le vieux MOOR, *avec douleur.* Et tu veux faire mourir le fils, toi le libérateur du père! Vois, la divinité est infatigable dans sa commisération, et nous autres pauvres vers de terre, nous nous endormons avec notre colère. (*Il lui met la main sur la tête.*) Sois heureux autant que tu seras compatissant.

CHARLES, *attendri.* Oh! où est ma résolution? Mes muscles sont détendus, et le poignard tombe de mes mains.

Le vieux MOOR. Ah! la concorde entre les frères est douce comme la rosée qui baigne la montagne de Sion. Apprends à mériter cette joie, jeune homme... et les anges du ciel se réjouiront dans ta gloire. Que ta sagesse soit la sagesse du vieillard à cheveux blancs... mais que ton cœur... que ton cœur soit celui de l'enfance innocente!

CHARLES. O! comme avant-goût de ce bonheur, donne-moi un baiser, céleste vieillard.

MOOR *l'embrasse.* Pense que c'est le baiser d'un père. Je penserai que c'est celui d'un fils. Tu peux donc pleurer?

CHARLES. J'ai pensé que c'était le baiser d'un père... Malheur à moi si maintenant ils l'apportaient. (*Les compagnons de Schweizer arrivent en silence, la tête basse, le visage voilé.*) Ciel! (*Il se retire avec effroi, et cherche à se cacher. Ils vont à lui. Il détourne les yeux. Profond silence. Ils s'arrêtent.*)

GRIMM, *d'une voix défaillante.* Mon capitaine. (*Charles ne répond pas et se retire en arrière.*)

SCHWARZ. Mon cher capitaine. (*Charles s'éloigne.*)

GRIMM. Nous sommes innocents, mon capitaine.

CHARLES, *sans les regarder.* Qui êtes-vous?

GRIMM. Tu ne nous regardes pas ? nous tes fidèles compagnons ?

CHARLES. Malheur à vous si vous m'avez été fidèles !

GRIMM. Le dernier adieu de ton serviteur Schweizer... Il ne reviendra plus ton serviteur Schweizer.

CHARLES, *vivement.* Vous ne l'avez donc pas trouvé.

SCHWARZ. Nous l'avons trouvé mort.

MOOR, *sautant avec joie.* Merci, puissant ordonnateur des choses !.. Embrassez-moi, mes enfants... Que la compassion soit désormais le dénoûment... Si maintenant ce pas était aussi franchi... tout serait franchi.

D'autres brigands. Amélie.

LES BRIGANDS. Houra ! houra ! Une capture, une superbe capture !

AMÉLIE, *les cheveux épars.* Les morts, s'écrient-ils, sont ressuscités à sa voix... Mon oncle vivant dans cette forêt.. Où est-il ? Charles, mon oncle... Ah ! (*Elle se précipite sur le vieillard.*)

MOOR. Amélie, ma fille, Amélie ! (*Il la serre dans ses bras.*)

CHARLES, *se rejetant en arrière.* Qui amène cette image devant mes yeux ?

AMÉLIE *quitte le vieillard, s'élance vers Charles, l'embrasse avec transport.* Je l'ai, étoiles du ciel, je l'ai !

MOOR, *se dégageant de ses bras, aux brigands.* Partez, vous autres. Le démon m'a trahi.

AMÉLIE. Mon fiancé ! mon fiancé ! Tu es dans le délire... Ah ! de ravissement... Pourquoi suis-je si insensible ? si froide dans ce torrent de délices ?

Le vieux MOOR. Ton fiancé, ma fille, ton fiancé !

AMÉLIE. Eternellement à lui .. et lui éternellement, éternellement à moi. O puissances du ciel ! délivrez-moi de cette joie mortelle, afin que je ne succombe pas sous le fardeau.

CHARLES. Arrachez-la de mes bras. Tuez-la ; tuez-le, lui, moi, vous tous. Que le monde entier tombe dans l'abîme. (*Il veut fuir.*)

AMÉLIE. Où ? quoi ? l'amour, l'éternité, le bonheur, l'infini, et tu fuis ?

MOOR. Loin de moi, loin de moi, ô la plus malheureuse des fiancées! Regarde toi-même, interroge toi-même, écoute, ô le plus malheureux des pères... Laissez-moi m'éloigner pour toujours.

AMÉLIE. Soutenez-moi. Au nom de Dieu, soutenez-moi... Mes regards s'obscurcissent... (*Il fuit.*)

CHARLES. Il est trop tard... En vain... Ta malédiction, mon père... ne me demande rien de plus.. Je suis... j'ai... ta malédiction... ta malédiction surprise. Qui m'a attiré ici? (*Courant sur les brigands, son épée nue.*) Qui de vous m'a attiré ici? créatures de l'abime?... Meurs donc, Amélie, meurs, ô mon père... meurs par moi pour la troisième fois... Ces hommes, ces libérateurs sont des brigands et des meurtriers... Ton Charles est leur capitaine. (*Le vieux Moor rend le dernier soupir. Amélie reste muette et immobile comme une statue. Toute la bande dans un silence terrible. Moor courant contre un chêne.*) Les âmes de ceux que j'ai étranglés dans l'ivresse de l'amour, de ceux que j'ai écrasés dans le sommeil sacré, de ceux... Ah! ah! entendez-vous le craquement de cette tour qui tombe sur les femmes en couche? Voyez-vous ces flammes qui enveloppent le berceau des enfants... c'est le flambeau d'hyménée, c'est la musique de mariage... Oh! il n'oublie rien... Il sait bien vous rejoindre... ainsi donc, loin de nous les voluptés de l'amour!.. il n'y a plus pour moi que des tortures dans l'amour. C'est la rémunération.

AMÉLIE. C'est vrai. Seigneur du ciel! C'est vrai. Qu'ai-je fait, moi, innocent agneau? Je l'ai aimé.

CHARLES. C'est plus qu'un homme ne peut souffrir. J'ai entendu la mort siffler sur ma tête par mille bouches de feu, et je n'ai pas reculé d'un pas. Dois-je à présent trembler comme une femme? trembler devant une femme? Non, une femme n'ébranlera pas ma fermeté... Du sang! du sang! C'est une émotion de femme. Je veux boire du sang, et cela passera. (*Il veut fuir.*)

AMÉLIE *lui saute au cou.* Meurtrier! diable! ange! je ne puis te quitter.

MOOR *la repousse.* Loin de moi, serpent perfide! Tu veux te moquer d'un furieux. Mais je brave la tyrannie du destin. Comment, tu pleures? O astres méchants! Elle fait sem-

blant de pleurer, de pleurer sur mon âme... (*Amélie lui saute au cou.*) Ah ! que signifie cela ? Elle ne me répudie pas, elle ne me repousse pas. Amélie, as-tu oublié ? Sais-tu qui tu embrasses, Amélie ?

AMÉLIE. Mon unique, mon inséparable !

CHARLES, *dans l'extase de la joie.* Elle me pardonne. Elle m'aime. Je suis pur comme l'azur du ciel. Elle m'aime. A toi les larmes de ma reconnaissance, Dieu miséricordieux ! (*Il tombe à genoux et pleure.*) La paix est revenue dans mon âme. La souffrance est apaisée. L'enfer n'est plus... Vois, oh ! vois, les enfants de la lumière embrassent en pleurant les démons qui pleurent. (*Il se lève. Aux brigands.*) Pleurez donc aussi, pleurez, pleurez. Vous êtes si heureux ! O Amélie, Amélie, Amélie. (*Il la serre contre son cœur. Tous deux restent muets dans cet embrassement.*)

UN BRIGAND, *avec colère.* Arrête, traître. Quitte à l'instant cette malheureuse, ou je te dirai un mot qui résonnera dans ton oreille, et te fera, dans ton horreur, claquer les dents. (*Il met son épée entre eux.*)

UN VIEUX BRIGAND. Pense aux forêts de la Bohême ? Tu écoutes, et tu as peur ? Pense aux forêts de la Bohême. Infidèle, où sont tes serments ? Oublie-t-on si vite les blessures ? Quand nous exposions pour toi le repos, l'honneur, la vie, quand nous étions devant toi comme des remparts, quand nous recevions comme des boucliers les coups qui menaçaient ta vie... n'as-tu pas alors élevé la main et juré par un serment de fer que tu ne nous abandonnerais jamais, nous qui ne t'avions pas abandonné ? Homme sans honneur et sans foi, tu nous quittes quand une fille pleure.

UN TROISIÈME BRIGAND. Honte au parjure ! L'esprit de Roller, qui se sacrifia et que tu évoquais de l'empire des morts pour être ton témoin, rougira de ta lâcheté, et sortira tout armé de son tombeau pour te punir.

LES BRIGANDS *déchirent leurs vêtements.* Regarde ici ! regarde ! Connais-tu ces blessures ? Tu es à nous. Nous t'avons acheté pour serf avec le sang de notre cœur. Tu es à nous. Quand l'archange Michel devrait en venir aux mains avec Moloch, marche avec nous : sacrifice pour sacrifice, Amélie pour la bande !

CHARLES *laisse tomber la main d'Amélie.* C'en est fait. Je voulais prendre une autre route et aller à mon père. Mais celui qui est dans le ciel a dit : Cela ne doit pas être. (*Froidement.*) Faible fou que je suis ! Pourquoi ai-je eu cette pensée? Un grand coupable ne peut jamais changer de direction. Il y a long-temps que je devrais le savoir... Tranquillise-toi, je te prie, tranquillise-toi... C'est juste. Je n'ai pas voulu quand il me cherchait; maintenant c'est moi qui le cherche, et il ne veut pas. Quoi de plus juste... Ne roule pas ainsi tes yeux. Il n'a pas besoin de moi... N'a-t-il pas des créatures en abondance ? Il peut si facilement se passer d'une seule, et celle-là, c'est moi. Venez, camarades.

AMÉLIE *le retient.* Arrête, arrête. Un seul coup. Un coup mortel ! Abandonnée de nouveau ! tire ton épée et prends pitié de moi.

CHARLES. La pitié s'est retirée chez les ours... Je ne te tuerai pas.

AMÉLIE *embrasse ses genoux.* Au nom de Dieu, au nom de la miséricorde ! je ne veux plus d'amour, je sais bien que là haut nos étoiles sont ennemies et s'éloignent l'une de l'autre. La mort est ma seule prière... Abandonnée ! abandonnée !... comprends-tu ce mot dans toute son horrible étendue? Je ne puis supporter un pareil sort ; aucune femme ne peut le supporter. La mort est ma seule prière. Vois, ma main tremble; je n'ai pas le courage de me frapper; j'ai peur de la lame étincelante. A toi, cela est si facile, si facile ! Tu es un maître dans le meurtre. Tire ton épée et je suis heureuse !

CHARLES. Veux-tu être seule heureuse? Éloigne-toi, je ne tue aucune femme.

AMÉLIE. Ah ! égorgeur. Tu ne peux tuer que les heureux; tu laisses ceux qui sont las de la vie. (*Elle s'avance vers les brigands.*) Ayez donc pitié de moi, vous autres disciples du bourreau. Il y a dans vos regards une pitié altérée de sang qui est la consolation du malheureux... Votre maître est un vain et lâche fanfaron.

CHARLES. Femme, que dis-tu? (*Les brigands se détournent.*)

AMÉLIE. Pas un ami; parmi ceux-là encore pas un ami.

(*Elle se relève.*) Eh bien ! que Didon m'apprenne à mourir! (*Elle veut s'éloigner ; un brigand l'ajuste.*)

CHARLES. Arrête. Qui oserait?... La bien-aimée de Moor ne doit mourir que de la main de Moor. (*Il la tue.*)

LES BRIGANDS. Capitaine ! capitaine ! que fais-tu? Es-tu fou?

CHARLES, *regardant fixement le cadavre.* Elle est frappée au cœur. Encore cette palpitation... et ce sera fini... Maintenant voyez, avez-vous encore quelque chose à demander? Vous m'avez sacrifié une vie, une vie qui ne vous appartenait plus, une vie pleine de honte et d'horreurs... Je vous ai immolé un ange. Regardez bien ici. A présent êtes-vous satisfaits?

GRIMM. Tu as acquitté ta dette avec usure ; tu as fait ce que nul homme ne ferait pour sauver son honneur. Viens maintenant.

MOOR. Tu l'avoues, n'est-ce pas. Donner la vie d'une sainte pour celle de quelques coquins, c'est un échange inégal. Oh ! je vous le dis, quand chacun de vous monterait sur un échafaud de sang et se laisserait arracher la chair de son corps, morceaux par morceaux, avec des tenailles brûlantes, quand cette torture durerait onze jours d'été, tout cela ne vaudrait pas les larmes.... (*Avec un amer sourire.*) Les blessures, les forêts de la Bohême ! Oui, vraiment, cela devait vous être payé.

SCHWARZ. Calme-toi, capitaine. Viens avec nous, cet aspect n'est pas bon pour toi. Mène-nous plus loin.

CHARLES. Arrêtez... encore un mot avant d'aller plus loin... Écoutez, amis du mal, exécuteurs de mes ordres barbares. Dès à présent je cesse d'être votre capitaine ; je dépose ici avec honte et horreur ce commandement sanglant au nom duquel vous vous croyez autorisés à commettre le crime et à souiller la lumière du ciel par les œuvres des ténèbres. Allez à droite et à gauche, nous n'aurons jamais rien de commun ensemble.

LES BRIGANDS. Ah ! lâche ! Où sont tes plans orgueilleux? Le souffle d'une femme les a donc dissipés comme des bulles de savon.

CHARLES. O insensé! qui m'étais imaginé que je pourrais améliorer le monde par le crime et affermir les lois par la licence! J'appelais cela vengeance et bon droit. J'osais prétendre, ô Providence! à aiguiser le fil de ton épée et à réparer ta partialité... Mais, ô vain enfantillage... me voilà sur la limite d'une vie horrible, et je reconnais avec des gémissements et des claquements de dents que deux hommes comme moi renverseraient l'édifice du monde moral..... Grâce... grâce pour l'enfant qui a voulu anticiper sur tes jugements. La vengeance n'appartient qu'à toi. Tu n'as pas besoin de la main des hommes. Il n'est plus en mon pouvoir de reprendre le passé... Ce qui est perdu est perdu... ce que j'ai renversé est renversé... Mais il me reste encore de quoi adoucir l'offense faite aux lois, de quoi réparer l'œuvre du désordre. Il faut aux lois un sacrifice, un sacrifice qui montre devant l'humanité entière leur inviolable majesté. Je serai moi-même la victime de ce sacrifice; je subirai la mort pour elles.

LES BRIGANDS. Enlevez-lui son épée; il veut se tuer.

CHARLES. O pauvres fous! condamnés à un éternel aveuglement! Croyez-vous donc qu'un péché mortel puisse être une compensation à des péchés mortels? Croyez-vous que cette dissonance impie servirait à l'harmonie du monde? (*Il jette avec mépris ses armes à ses pieds.*) La justice doit m'avoir vivant; je vais me livrer entre ses mains.

LES BRIGANDS. Enchaînez-le; il a perdu le jugement.

CHARLES. Non pas que je doute qu'elle ne m'atteigne dès que le pouvoir suprême le voudra; mais elle pourrait me surprendre dans mon sommeil, ou me saisir dans la fuite, ou s'emparer de moi par la force et par l'épée, et alors je serais privé du seul mérite que je puisse avoir, du mérite de mourir volontairement pour elle. Dois-je donc cacher plus long-temps comme un larcin une vie qui, d'après la sentence des juges célestes, n'est déjà plus à moi?

LES BRIGANDS. Laissez-le aller; c'est pour être grand homme. Il donne sa vie pour obtenir une vaine admiration.

CHARLES. On pourrait m'admirer pour cela... (*Après quel-*

que réflexion.) Je me rappelle avoir entendu parler d'un pauvre diable qui travaille à la journée et qui a onze enfants vivants... On a promis mille louis d'or à celui qui livrerait en vie le grand brigand... je puis rendre service à cet homme.

Il s'éloigne.

FIN DES BRIGANDS.

LA

CONJURATION DE FIESQUE.

PERSONNAGES.

ANDRÉ DORIA, doge de Gênes.
GIANETTINO DORIA, neveu du président.
FIESQUE, comte de Lavagna, chef des conjurés.
VERRINA, conjuré républicain.
BOURGOGNINO, CALCAGNO, SACCO, LOMELLINO, conjurés.
CENTURIONE, CIBO, ASSERATO, mécontents.
ROMANO, peintre.
MULEY HASSAN, maure de Tunis.
UN OFFICIER allemand de la garde du duc.
TROIS CITOYENS séditieux.
LÉONORE, épouse de Fiesque.
LA COMTESSE JULIE IMPÉRIALI, sœur du doge.
BERTHE, fille de Verrina.
ROSE, ARABELLE, femmes de chambre de Léonore.
PLUSIEURS NOBLES, BOURGEOIS, ALLEMANDS, SOLDATS, VALETS, VOLEURS.

La scène se passe à Gênes en 1547.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Une salle chez Fiesque. — On entend dans l'éloignement la musique et le tumulte d'un bal.

LÉONORE, *masquée;* ROSE, ARABELLE *accourent toutes troublées sur la scène.*

LÉONORE *arrache son masque.* Rien de plus, pas un mot de plus! (*Elle se jette sur une chaise.*) J'en suis abattue.

ARABELLE. Madame...

LÉONORE, *se levant.* Devant mes yeux! une coquette! connue dans toute la ville... en face de toute la noblesse de

Gênes! (*Avec douleur.*) Rose, Arabelle... et devant mes yeux en larmes!

ROSE. Prenez la chose pour ce qu'elle est réellement.... une galanterie.

LÉONORE. Une galanterie! Et ce perpétuel échange de leurs regards, et cette anxiété avec laquelle il épiait ses traces, et ce baiser déposé si longuement sur son bras nu qui a gardé l'empreinte de ses lèvres ardentes, et cette sorte de stupeur immobile et profonde où il était tombé, où il ressemblait à l'image du ravissement, comme si le monde entier avait disparu autour de lui et qu'il fût resté avec cette Julie dans le vide éternel.... Une galanterie! bonne créature qui n'as encore jamais aimé, ne discute pas avec moi sur la galanterie et l'amour.

ROSE. Tant mieux, madame; si vous perdez un époux vous y gagnerez des Sigisbées.

LÉONORE. Perdre!.. une légère impression de sensibilité, et je perdrais Fiesque! Va, babillarde envenimée, ne te montre jamais devant mes yeux... Une agacerie peut-être, une galanterie; n'est-ce pas, ma tendre Arabelle?

ARABELLE. Oh! oui, sans doute.

LÉONORE, *absorbée dans ses réflexions.* Si pourtant elle existait dans son cœur.... si son nom se trouvait caché derrière chacune de ses pensées, si la nature le lui répétait à chaque instant... Qu'est-ce donc? où vais-je?.. Si la majestueuse beauté du monde n'était que le diamant étincelant, où cette image, cette seule image serait gravée, s'il l'aimait!.. Julie! oh! donne-moi ton bras; soutiens-moi, Arabelle. (*On entend de nouveau la musique; Léonore se levant.*) Écoutez! n'est-ce pas la voix de Fiesque qui a retenti au milieu du tumulte? peut-il rire, quand sa Léonore pleure dans la solitude? Non pas, mon enfant; c'est la voix grossière de Gianettino Doria.

ARABELLE. C'est vrai, signora, mais venez dans une autre chambre.

LÉONORE. Tu pâlis, Arabelle, tu mens.... Je lis dans vos yeux, dans la physionomie des Génois, quelque chose... quelque chose. (*Se cachant le visage.*) Ah! sans doute, ces Gé-

nois en savent plus que l'oreille d'une épouse ne peut en entendre.

ROSE. Comme la jalousie exagère tout !

LÉONORE, *avec douleur*. Quand c'était encore Fiesque, il s'avança sous les allées d'orangers où, nous autres jeunes filles, nous allions joyeusement nous promener ; c'était la florissante jeunesse d'Apollon jointe à la mâle beauté d'Antinoüs. Il s'avança avec noblesse et fierté, comme si la splendide destinée de Gênes reposait sur ses jeunes épaules. Nos yeux le cherchaient à la dérobée et se baissaient, comme s'ils eussent été surpris dans un sacrilége, dès que son regard étincelant venait à les rencontrer. Ah ! Arabelle ! comme nous saisissions ses regards, comme chacune de nous comptait avec l'anxiété de l'envie ceux qui s'adressaient à sa voisine ; ils tombaient au milieu de nous comme la pomme d'or de discorde : les yeux tendres s'enflammaient de colère, les cœurs paisibles palpitaient avec violence, la jalousie avait détruit notre union.

ARABELLE. Je me le rappelle. Cette belle conquête mettait en rumeur toutes les femmes de Gênes.

LÉONORE, *enthousiasmée*. Et maintenant pouvoir dire qu'il est à moi, bonheur audacieux, surnaturel ! il est à moi, le plus grand homme de Gênes, celui qui sortit avec toutes les perfections des mains de l'inépuisable nature, qui réunit dans une fusion aimable toutes les grandeurs de son sexe !.. Écoutez, jeunes filles, je ne peux pas me taire plus longtemps ; écoutez, je veux vous confier quelque chose... Une pensée... Lorsque j'étais devant l'autel, à côté de Fiesque, sa main dans la mienne, j'eus une pensée qu'il n'est pas permis à une femme d'avoir... Ce Fiesque, dont la main repose dans la tienne... ton Fiesque... Mais, paix, que nul homme n'entende comme nous sommes fières de la chute de cette supériorité... Ce Fiesque, qui est à toi... Malheur à vous, si cette pensée ne vous enthousiasme pas... Ce Fiesque délivrera Gênes de ses tyrans.

ARABELLE, *étonnée*. Et cette idée a pu venir à une femme le jour de son mariage !

LÉONORE. Tu es surprise, Rose ; oui, à une fiancée dans les joies d'un jour de mariage. (*Avec vivacité*.) Je suis une

femme, mais je connais la noblesse de mon sang, je ne puis souffrir que cette Doria veuille s'élever au-dessus de nos ancêtres... Ce pacifique André, c'est un plaisir d'être bon pour lui... Qu'il continue à s'appeler doge de Gênes... Mais Gianettino est son neveu, son héritier, et Gianettino est un esprit orgueilleux, arrogant, Gênes tremble devant lui, et Fiesque (*avec douleur*), et Fiesque... pleurez sur moi... Fiesque aime sa sœur.

ARABELLE. Pauvre malheureuse femme !

LÉONORE. Allez maintenant, et voyez ce demi-dieu des Génois s'asseoir dans un cercle indigne de voluptueux et de courtisanes, amuser leurs oreilles par des pointes d'esprit inconvenantes, leur raconter des histoires de princesses enchantées... C'est Fiesque... Hélas ! mes filles, Gênes n'a pas seulement perdu son héros, moi j'ai perdu mon époux.

ROSE. Parlez plus bas. On vient dans la galerie.

LÉONORE, *effrayée*. Fiesque vient. Fuyons, fuyons. Mon esprit pourrait lui donner un instant de tristesse. (*Elle fuit dans une autre chambre. Les jeunes filles la suivent.*)

SCÈNE II.

GIANETTINO DORIA, *masqué et couvert d'un manteau gris ;* UN MAURE.

GIANETTINO. Tu m'as compris ?

LE MAURE. Bien.

GIANETTINO. Le masque blanc.

LE MAURE. Bien.

GIANETTINO. Je te dis... le masque blanc.

LE MAURE. Bien, bien, bien.

GIANETTINO. Entends-tu ? Tu ne manqueras pas là. (*Il frappe sur sa poitrine.*)

LE MAURE. Soyez sans soucis.

GIANETTINO. Et un coup ferme.

LE MAURE. Il sera content.

GIANETTINO, *avec méchanceté*. Que le pauvre comte ne souffre pas long-temps.

LE MAURE. Pardon... Quel prix mettez-vous à sa tête ?

GIANETTINO. Cent sequins.

LE MAURE, *souffle à travers ses doigts.* Fi! c'est léger comme une plume.

GIANETTINO. Que murmures-tu?

LE MAURE. Je dis que c'est une tâche facile.

GIANETTINO. C'est ton affaire. Cet homme est un aimant. Toutes les têtes inquiètes volent à lui. Écoute, drôle, tiens-le bien.

LE MAURE. Mais, monsieur, il faudra ensuite fuir sur-le-champ à Venise.

GIANETTINO. Prends donc d'avance ta récompense. (*Il lui jette un billet de banque.*) Dans trois jours, au plus tard, il faut qu'il soit mort.

Il sort.

LE MAURE *ramasse le billet de banque.* Voilà ce que j'appelle avoir du crédit. Ce seigneur se fie à ma parole d'escroc sans signature.

Il sort.

SCÈNE III.

CALCAGNO, *et derrière lui* SACCO, *tous deux en manteau noir.*

CALCAGNO. Je m'aperçois que tu épies tous mes pas.

SACCO. Et je remarque que tu me les caches tous. Écoute, Calcagno, depuis quelques semaines ton visage paraît agité par quelque pensée qui ne se rapporte pas seulement à la patrie... Je pensais, frère, que nous pourrions échanger secret contre secret, et qu'à la fin nous ne perdrions, ni l'un ni l'autre, à ce marché... Veux-tu être franc?

CALCAGNO. Tellement que si ton oreille ne se soucie pas de descendre dans mon sein, mon cœur viendra à moitié chemin au-devant de toi sur ma langue... J'aime la comtesse Fiesque.

SACCO *recule étonné.* Voilà du moins ce que je n'aurais pas deviné, même en passant en revue toutes les possibilités imaginables. Ton choix met mon esprit à la torture, et si tu réussis, je ne m'y connais plus.

CALCAGNO. On dit que c'est un modèle de la plus austère vertu.

SACCO. Ce n'est pas assez dire. C'est un livre entier sur un texte insipide. De deux choses l'une, Calcagno, renonce à ton cœur, ou à ton entreprise.

CALCAGNO. Le comte lui est infidèle. La jalousie est la plus active entremetteuse. Une tentative contre la Doria doit tenir le comte en haleine et me procurer l'entrée de son palais. Pendant qu'il chassera le loup du parc, le renard entrera dans son poulailler.

SACCO. C'est on ne peut mieux, frère. Merci. Tu me dispenses en un instant de rougir. Je puis maintenant t'avouer ce que j'avais honte de penser. Je suis un mendiant, si l'organisation actuelle n'est pas renversée.

CALCAGNO. Tes dettes sont-elles si considérables?

SACCO. Elles sont si énormes, que ma vie multipliée huit fois n'en acquitterait pas le premier dixième. Un changement dans l'état me mettra à l'aise, je l'espère. S'il ne m'aide pas à payer ce que je dois, il ôtera à mes créanciers le moyen de me poursuivre.

CALCAGNO. Je comprends... et si enfin par hasard, Gênes devient libre, Sacco se fait nommer père de la patrie. Qu'on s'échauffe encore sur les histoires rebattues de loyauté, quand la banqueroute d'un vaurien et la passion d'un libertin décident du bonheur d'un état. Pardieu! Sacco, j'admire en nous deux les combinaisons de la Providence, qui sauve le cœur par les ulcères des membres..... Verrina connaît-il ton projet?

SACCO. Autant qu'un patriote doit le connaître. Gênes, tu le sais toi-même, est le fuseau sur lequel toutes ses pensées tournent avec une constance de fer. Son œil de faucon est maintenant attaché sur Fiesque. Il espère aussi te voir à moitié chemin d'un hardi complot.

CALCAGNO. Il a bon nez. Viens, allons le chercher, et attisons ses idées de liberté avec les nôtres.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

JULIE, *échauffée ;* FIESQUE, *revêtu d'un manteau blanc, court après elle.*

JULIE. Laquais ! courons !

FIESQUE. Comtesse, où allez-vous ? Que voulez-vous ?

JULIE. Rien, rien du tout. (*A ses gens.*) Faites avancer ma voiture.

FIESQUE. Permettez..... Il ne faut pas..... Vous êtes offensée.

JULIE. Bah ! Mais non..... Retirez-vous... Vous mettez ma garniture en pièces... Offensée !... Qui pourrait ici m'offenser ! Retirez-vous donc.

FIESQUE, *le genou en terre.* Non pas jusqu'à ce que vous m'ayez nommé le téméraire...

JULIE *le regarde paisiblement et les bras croisés.* Ah ! voilà qui est beau, vraiment beau et digne d'être vu. Si quelqu'un appelait la comtesse de Lavagna pour assister à ce charmant spectacle ! Comment, comte ? Où est l'époux ? Cette attitude conviendrait parfaitement dans la chambre à coucher de votre femme, lorsqu'en feuilletant le calendrier de vos caresses elle y trouve un mécompte. Levez-vous donc. Allez auprès des dames que vous gagnerez à meilleur marché. Levez-vous donc. Ou bien voulez-vous expier par vos galanteries les impertinences de votre femme ?

FIESQUE *se lève.* Impertinences ! A vous ?

JULIE. Se lever tout-à-coup, repousser son fauteuil, tourner le dos à la table, à la table, comte, où j'étais assise !

FIESQUE. Ce n'est pas pardonnable.

JULIE. Voilà tout.... Quant à cette petite personne ! (*Avec un sourire de complaisance.*) Est-ce ma faute, si le comte à des yeux ?

FIESQUE. Le seul crime de votre beauté, madame, c'est de ne pas la laisser voir partout.

JULIE. Point de compliments, comte, quand c'est l'honneur qui parle. Je demande satisfaction. La trouverai-je près de vous, ou derrière les foudres du sage ?

FIESQUE. Dans les bras de l'amour qui vous demandera grâce pour les écarts de la jalousie.

JULIE. Jalousie ! jalousie ! Que veut donc cette petite tête ? (*Gesticulant devant une glace.*) Comme si elle pouvait avoir un meilleur témoignage de son bon goût, que de me voir dire que c'est aussi le mien. (*Avec fierté.*) Doria et Fiesque !... comme si la comtesse de Lavagna ne devait pas se sentir honorée que la nièce du doge trouvât son choix digne d'envie. (*Amicalement, en donnant sa main à baiser au comte.*) A supposer, comte, que je le trouvasse ainsi.

FIESQUE, *vivement.* Cruelle !... et me tourmenter ainsi !... Je sais, divine Julie, que je ne dois éprouver pour vous que du respect. Ma raison me commande, à moi sujet, de fléchir le genou devant le sang des Doria, mais mon cœur adore la belle Julie. Mon amour est coupable, et en même temps il est héroïque ; car il est assez hardi pour franchir le mur qui sépare les rangs, et s'élancer vers le soleil éblouissant du pouvoir.

JULIE. Un grand mensonge de comte qui vacille sur des échasses.... Votre langue me divinise, et votre cœur palpite sous l'image d'une autre.

FIESQUE. Dites mieux, signora, dites qu'il palpite à regret sous cette image et qu'il veut l'éloigner. (*Il prend la silhouette de Léonore qui est suspendue à un ruban bleu et la donne à Julie.*) Placez votre image sur cet autel, et vous pouvez détruire l'idole.

JULIE *prend le portrait avec empressement.* Un grand sacrifice, sur mon honneur... et qui mérite ma reconnaissance. (*Elle suspend son portrait au cou de Fiesque.*) Bien, esclave, porte les couleurs de ton maître.

Elle sort.

FIESQUE, *avec feu.* Julie m'aime. Julie ! Je ne porte envie à aucun Dieu ! (*Il se promène avec joie dans la salle.*) Que cette nuit soit le carnaval des dieux, que la joie fasse un chef-d'œuvre ! Holà ! holà ! (*Un grand nombre de domestiques entrent.*) Que le nectar de Chypre coule sur le parquet de cette chambre ! Que la musique éveille la nuit dans son sommeil de plomb ! Que des milliers de flambeaux fassent pâlir le soleil du matin !... Que la gaîté soit générale ! Que la danse

bachique dans son bruyant tumulte foule aux pieds l'empire des morts. *Il sort.*

Bruyant allégro. Un rideau se lève, et on aperçoit une grande salle illuminée où dansent une foule de masques. Des deux côtés, des buffets et des tables de jeux où sont assis les conviés.

SCÈNE V.

GIANETTINO, *à demi-ivre*, LOMELLINO, CIBO, CENTURIONE, VERRINA, SACCO, CALCAGNO. (*Tous masqués.*) *Beaucoup de dames et de nobles.*

GIANETTINO, *d'une voix bruyante.* Bravo! bravo! Ces vins coulent parfaitement. Nos danseuses sautent à merveille. Qu'un de vous s'en aille répandre dans Gênes la nouvelle que je suis de bonne humeur, et qu'on peut se réjouir. Pour ma naissance, ils inscriront ce jour en rouge sur le calendrier, et mettront à côté : Aujourd'hui le prince Doria était joyeux.

LES CONVIVES, *prenant leurs verres.* A la république!

Fanfare.

GIANETTINO, *jette avec force son verre sur le sol.* En voilà les débris.

Trois masques noirs se lèvent et entourent Gianettino.

LOMELLINO *emmène le prince sur le devant de la scène.* Seigneur, vous me parliez dernièrement d'une femme que vous aviez rencontrée dans l'église de Saint-Laurent?

GIANETTINO. C'est vrai, camarade, et il faut que je fasse connaissance avec elle.

LOMELLINO. Je puis la procurer à Votre Excellence.

GIANETTINO, *vivement.* Tu le peux? tu le peux? Tu as dernièrement demandé la charge de procurateur, tu l'auras.

LOMELLINO. Monseigneur, c'est la seconde charge de l'état. Elle est sollicitée par plus de soixante nobles, tous plus riches et plus considérés que le très-humble serviteur de Votre Excellence.

GIANETTINO, *l'interrompant avec violence.* Tonnerre et Doria! tu seras procurateur! (*Les trois masques s'avancent.*) La noblesse de Gênes! Laisse-la mettre dans la balance toutes ses armoiries et ses aïeux, et il ne faut qu'un poil de

la barbe blanche de mon oncle pour l'emporter sur toute cette noblesse. Je veux que tu sois procurateur, et cela vaut tous les suffrages de la seigneurie.

LOMELLINO, *à voix basse.* Cette fille est l'unique enfant d'un certain Verrina.

GIANETTINO. Cette fille est belle, et en dépit de tous les diables je dois l'avoir.

LOMELLINO. Seigneur, c'est l'unique enfant d'un opiniâtre républicain.

GIANETTINO. Va-t'en au diable avec ton républicain. La colère d'un vassal est ma passion ! C'est comme si le phare devait s'écrouler, lorsque des enfants lui jettent des coquillages. (*Les trois masques noirs s'avancent avec agitation.*) Le duc André aurait-il donc reçu ses blessures en combattant au profit de ces misérables républicains, pour que son neveu soit obligé de mendier la faveur de leurs fiancés et de leurs enfants ? Tonnerre et Doria ! Il faut qu'ils renoncent à cette satisfaction, ou je ferai planter sur les os de mon oncle une potence à laquelle leur liberté génoise se débattra jusqu'à la mort. (*Les trois masques se retirent.*)

LOMELLINO. Cette fille est à présent toute seule. Son père est ici, c'est un de ces trois masques.

GIANETTINO. Cela va au gré de nos souhaits, Lomellino. Conduis-moi à l'instant chez elle.

LOMELLINO. Mais vous cherchez une courtisane, et vous trouverez une femme sentimentale.

GIANETTINO. La force est la meilleure éloquence. Mène-moi là sur-le-champ... Je veux voir ce chien de républicain qui s'attaque à l'ours des Doria... (*Fiesque le rencontre à la porte.*) Où est la comtesse ?

SCÈNE VI.

Les précédents, FIESQUE.

FIESQUE. Je l'ai mise en voiture. (*Il prend la main de Gianettino et la serre sur son sein.*) Prince, je suis doublement dans vos chaînes. Gianettino règne sur moi et sur Gênes, et votre aimable sœur sur mon cœur.

LOMELLINO. Fiesque est devenu tout-à-fait épicurien. Les grandes choses ont beaucoup perdu en vous.

FIESQUE. Mais Fiesque ne perd rien aux grandes affaires. Vivre, c'est rêver; être sage, Lomellino, c'est rêver agréablement. Est-on mieux sous les foudres du trône, là où les rouages du gouvernement retentissent à l'oreille surprise, que sur le sein d'une femme attendrie? Que Gianettino Doria règne sur Gênes, Fiesque aimera.

GIANETTINO. Allons-nous-en, Lomellino. Il est minuit. Le temps s'avance. Lavagna, nous te remercions de ta réception. Je suis content.

FIESQUE. Prince, c'est tout ce que je pouvais souhaiter.

GIANETTINO. Ainsi, bonne nuit. Demain, on joue chez Doria, et Fiesque est invité. Viens, procurateur.

FIESQUE De la musique, des flambeaux!

GIANETTINO, *avec orgueil aux trois masques.* Place au nom du duc.

Un des trois MASQUES *murmure involontairement.* Dans l'enfer, jamais à Gênes!

LES CONVIVES *en mouvement.* Le prince s'en va. Bonne nuit, Lavagna.

Ils sortent en foule.

SCÈNE VII.

LES TROIS MASQUES NOIRS, FIESQUE.

Un moment de silence.

FIESQUE. J'aperçois ici des convives qui ne partagent point les joies de ma fête.

LES MASQUES *murmurent entre eux avec chagrin.* Pas un!

FIESQUE. Malgré mon bon vouloir, un Génois pourrait-il s'en aller mécontent? Allons, laquais, qu'on renouvelle le bal et qu'on remplisse les grandes coupes. Je ne voudrais pas que quelqu'un s'ennuyât ici! Faut-il récréer vos regards par un feu d'artifice? Voulez-vous écouter les plaisanteries de mon arlequin? Peut-être trouverez-vous quelques distractions dans la société de nos dames; ou bien voulons-nous

nous asseoir à une table de pharaon pour abréger le temps par le jeu ?

UN MASQUE. Nous sommes habitués à compter les heures par nos actions.

FIESQUE. Une mâle réponse... Eh ! c'est Verrina.

VERRINA *ôte son masque.* Fiesque trouve plutôt ses amis sous leur masque qu'ils ne le reconnaissent sous le sien.

FIESQUE. Je ne comprends pas cela ; mais que signifie ce crêpe à ton bras ? Se pourrait-il que Verrina eût perdu quelqu'un, et que Fiesque n'en sût rien ?

VERRINA. Une nouvelle de deuil ne convient pas aux joyeuses fêtes de Fiesque.

FIESQUE. Mais si ton ami te le demande. (*Il lui prend la main avec chaleur.*) Ami de mon âme, qui nous est mort à tous deux ?

VERRINA. Tous deux ! Oh ! c'est trop vrai ! Mais tous les fils ne regrettent pas leur mère.

FIESQUE. Ta mère est morte depuis long-temps ?

VERRINA, *d'un air expressif.* Je me souviens que Fiesque m'appelait son frère, parce que je suis le fils de sa patrie.

FIESQUE, *d'un ton de plaisanterie.* Ah ! c'est cela, il s'agissait d'une plaisanterie, c'est le deuil de Gênes ; il est vrai que Gênes touche à ses derniers moments ; la pensée est unique, est neuve ; notre cousin commence à faire de l'esprit.

CALCAGNO. Il a parlé sérieusement, Fiesque.

FIESQUE. Sans doute, sans doute, c'est cela même, la figure morne et larmoyante. La plaisanterie ne signifie plus rien quand celui qui la fait se prend à rire. Une vraie mine douloureuse d'enterrement ! Aurait-on jamais pensé que le sombre Verrina deviendrait si drôle dans ses vieux jours ?

SACCO. Viens, Verrina, il ne sera jamais des nôtres.

FIESQUE. Mais sortons d'ici, joyeux camarades. Soyons comme des héritiers rusés qui s'en vont en gémissant derrière le cercueil, et qui n'en rient que plus fort dans leurs mouchoirs. Que si pourtant nous devions avoir une rude marâtre, qu'importe ! Laissons-la crier et réjouissons-nous.

VERRINA, *violemment ému.* Ciel et terre, et ne rien faire !... Où en es-tu venu, Fiesque, où faut-il chercher ce grand

ennemi des tyrans? Je me rappelle un temps où la vue d'une couronne t'aurait rendu malade... Enfant dégénéré de la république, si le temps corrompt ainsi les esprits, je ne donnerais pas un denier de mon immortalité, et c'est toi qui en répondrais !

FIESQUE. Tu es un éternel songe-creux. Qu'il mette Gênes dans sa poche et qu'il la vende à un corsaire de Tunis, qu'importe ! Nous boirons du vin de Chypre et nous embrasserons de jolies filles.

VERRINA *le regarde sérieusement.* Est-ce là ta réelle et sérieuse pensée?

FIESQUE. Pourquoi pas, ami? Est-ce donc un bonheur de servir de pied à ce paresseux animal à mille jambes qu'on appelle une république? Remercions celui qui lui donne des ailes et qui exempte les pieds de leur office. Gianettino Doria sera doge. Les affaires de l'état ne feront pas blanchir nos cheveux.

VERRINA. Fiesque, est-ce là ta réelle et sérieuse pensée?

FIESQUE. André adopte son neveu pour fils et pour héritier. Qui voudrait être assez fou pour lui disputer l'héritage de son pouvoir?

VERRINA, *avec un mécontentement marqué.* Alors, venez, Génois.

Il quitte Fiesque, les autres le suivent.

FIESQUE. Verrina, Verrina ! Ce républicain est dur comme l'acier.

SCÈNE VIII.

FIESQUE, UN MASQUE *inconnu.*

LE MASQUE. Avez-vous une minute de loisir, Lavagna?

FIESQUE, *d'un air prévenant.* Pour vous une heure.

LE MASQUE. Vous aurez donc la bonté de faire avec moi une promenade hors de la ville?

FIESQUE. Il est minuit cinquante minutes.

LE MASQUE. Vous aurez cette bonté, comte?

FIESQUE. Je vais faire atteler.

LE MASQUE. Ce n'est pas nécessaire. J'ai envoyé un cheval

devant. Il n'en faut pas plus, car j'espère qu'un seul de nous reviendra.

FIESQUE, *étonné.* Et...

LE MASQUE. On vous demandera pour certaines larmes un compte sanglant.

FIESQUE. Ces larmes?..

LE MASQUE. Sont celles d'une certaine comtesse de Lavagna. Je connais fort bien cette dame, et je voudrais savoir comment elle a mérité d'être sacrifiée à une folle.

FIESQUE. A présent, je vous comprends. Oserais-je demander le nom de cet étrange provocateur?

LE MASQUE. C'est celui-là même qui autrefois adorait mademoiselle de Cibo, et qui se retira lorsque Fiesque devint son fiancé.

FIESQUE. Scipion Bourgognino.

BOURGOGNINO *ôte son masque.* C'est lui qui veut maintenant effacer la honte qu'il a eue de se retirer devant un rival assez mauvais pour tourmenter la douceur même.

FIESQUE *l'embrasse avec chaleur.* Noble jeune homme! Grâces soient rendues aux souffrances de ma femme, puisqu'elles me procurent une si digne connaissance. Je comprends ce qu'il y a de beau dans votre colère, et je ne me bats pas.

BOURGOGNINO *fait un pas en arrière.* Le comte de Lavagna serait-il trop lâche pour se hasarder contre les premiers coups de mon épée?

FIESQUE. Bourgognino, contre toute la puissance de la France, mais non pas contre vous. J'honore cette noble chaleur pour une personne aimée. Votre volonté mériterait un laurier, mais l'action serait puérile.

BOURGOGNINO, *irrité.* Puérile, comte? La femme ne peut que pleurer sur un outrage. Quel est le devoir de l'homme?

FIESQUE. C'est parfaitement dit, mais je ne me bats pas.

BOURGOGNINO *lui tourne le dos et veut sortir.* Je vous mépriserai.

FIESQUE, *avec vivacité.* Par le ciel, non jamais, jeune homme, même quand la vertu aurait perdu son prix. *(Il le prend par la main).* Avez-vous jamais éprouvé pour moi

quelque chose — comment dirai-je — ce qu'on appelle du respect?

BOURGOGNINO. Me serais-je retiré devant un homme que je n'aurais pas regardé comme le premier des hommes?

FIESQUE. Eh bien! mon ami, il me serait difficile de mépriser un homme qui aurait une fois mérité mon respect. Je penserais que la trame d'un maître doit être assez artistement tissue pour ne pas sauter tout d'abord aux yeux d'un apprenti. Rentrez chez vous, Bourgognino, prenez le temps de réfléchir pourquoi Fiesque agit ainsi et non pas autrement. *(Bourgognino se retire en silence.)* Va, noble jeune homme : si une telle ardeur est mise au service de la patrie, les Doria n'ont qu'à se bien tenir.

SCÈNE IX.

FIESQUE; LE MAURE *entre timidement et regarde avec soin autour de lui.*

FIESQUE *l'observe long-temps d'un œil pénétrant.* Que veux-tu et qui es-tu?

LE MAURE. Un esclave de la république.

FIESQUE. L'esclavage est un misérable métier. *(Le regardant toujours fixement.)* Que cherches-tu?

LE MAURE. Seigneur, je suis un honnête homme.

FIESQUE. Tâche de garder toujours ce bouclier sur ta figure. Il ne sera pas de trop. Mais que cherches-tu?

LE MAURE *cherche à s'approcher. Fiesque s'éloigne.* Seigneur, je ne suis pas un scélérat.

FIESQUE. Tu as raison d'ajouter cela et pourtant ce n'est pas assez. *(Avec impatience.)* Mais que cherches-tu?

LE MAURE *s'approche de nouveau.* Êtes-vous le comte de Lavagna?

FIESQUE, *avec fierté.* Les aveugles de Gênes connaissent mon pas. Qu'as-tu à faire avec le comte?

LE MAURE. Soyez sur vos gardes, Lavagna. (*Il s'avance près de lui.*)

FIESQUE *se retire de l'autre côté.* J'y suis en vérité.

LE MAURE. On n'a pas de bonnes intentions envers vous, Lavagna.

FIESQUE *se retire de nouveau.* Je le vois.

LE MAURE. Méfiez-vous des Doria.

FIESQUE *s'approche de lui.* Ami, aurais-je commis envers toi quelque injustice ?... Je crains ce nom de Doria.

LE MAURE. Fuyez devant celui qui le porte. Pouvez-vous lire ?

FIESQUE. Singulière question ! Tu es envoyé par quelque seigneur. As-tu un écrit ?

LE MAURE. Votre nom parmi ceux de quelques pauvres diables. (*Il lui présente un billet et s'approche de lui. Fiesque s'avance devant une glace et regarde par dessus le papier. Le Maure tourne autour de lui, en épiant l'occasion ; enfin il tire son poignard et veut le frapper.*)

FIESQUE *se retourne promptement et arrête le bras du Maure.* Doucement, canaille. (*Il lui arrache son poignard.*)

LE MAURE *frappe du pied.* Diable... J'implore mon pardon. (*Il veut s'éloigner.*)

FIESQUE *le saisit et appelle à haute voix.* Étienne, Drullo, Antoine. (*Il tient le Maure par la gorge.*) Reste, mon cher. Infernale scélératesse ! (*Les domestiques entrent.*) Reste et réponds. Tu as fait une vilaine œuvre. A qui dois-tu en demander le salaire ?

LE MAURE, *après de vains efforts pour se dégager, avec résolution.* On ne me pendra pas plus haut que la potence.

FIESQUE. Non, console-toi, on ne te pendra pas aux cornes de la lune, mais assez haut cependant pour qu'au gibet tu aies l'air d'un cure-dent. Cependant ton choix était si politique que je ne puis l'attribuer à l'esprit que t'a donné ta mère. Dis-moi donc qui t'a payé ?

LE MAURE. Seigneur, vous pouvez me traiter de scélérat, mais je ne suis pas un sot.

FIESQUE. Cette bête a de la fierté. Réponds, animal, qui t'a payé ?

LE MAURE, *réfléchissant.* Hum... de cette façon, ce n'est

pas moi seul qui serai dupe... et pour cent misérables sequins... Qui m'a payé?.. Le prince Gianettino.

FIESQUE, *blessé, va et vient.* Cent sequins... rien de plus pour la tête de Fiesque... (*Avec ironie.*) Honte à toi, prince royal de Gênes! (*Il court à sa cassette.*) Tiens, coquin, en voilà mille, et dis à ton maître qu'il n'est qu'un mesquin égorgeur. (*Le Maure le regarde de la tête aux pieds.*) Tu réfléchis?... (*Le Maure prend l'argent, le pose sur la table, le reprend et regarde Fiesque avec une surprise toujours croissante.*) Que fais-tu, camarade?

LE MAURE *jette avec résolution l'argent sur la table.* Seigneur... cet argent, je ne l'ai pas mérité.

FIESQUE. Sottise d'escroc! Tu as mérité le gibet. L'éléphant en colère écrase l'homme, mais non pas le vermisseau. Je te ferais pendre, si cela devait seulement me coûter deux mots.

LE MAURE, *joyeux*, *lui fait une révérence.* Monseigneur est trop bon.

FIESQUE. Dieu m'en garde! Pas envers toi. Il me plaît de pouvoir à mon gré anéantir ou conserver un coquin tel que toi, et voilà pourquoi tu es libre. Comprends-moi bien. Ta maladresse est pour moi comme un gage que le ciel me donne, un gage que je suis réservé à quelque chose de grand. Voilà d'où vient ma clémence; voilà pourquoi tu es libre.

LE MAURE, *avec confiance.* Lavagna, touchez là. L'honneur d'un homme vaut celui d'un autre. Si vous trouvez dans cette péninsule un gosier de trop, commandez, je le coupe pour rien.

FIESQUE. Voilà un animal poli, qui veut m'exprimer sa reconnaissance par le gosier des autres.

LE MAURE. Nous ne recevons point de dons gratuits, seigneur. Il y a aussi de l'honneur dans notre corps.

FIESQUE. L'honneur des coupeurs de gorge!

LE MAURE. Il est plus à l'épreuve du feu que celui de vous autres honnêtes gens: ils violent leurs serments envers le bon Dieu; nous tenons scrupuleusement les nôtres envers le diable.

FIESQUE. Tu es un plaisant drôle.

LE MAURE. Je me réjouis que vous me trouviez de votre goût. Mettez-moi à l'épreuve, et vous apprendrez à connaître un homme qui fait lestement son devoir. Informez-vous de moi. Je peux vous montrer des certificats de chaque corporation de filous, depuis la première jusqu'à la dernière.

FIESQUE. Qu'entends-je? (*Il s'asseoit.*) Ainsi les fripons reconnaissent aussi des lois et des rangs. Parle-moi de la dernière classe.

LE MAURE. Fi! seigneur! c'est une méprisable troupe de gens aux doigts crochus. Indigne métier qui ne produit aucun grand homme, qui ne travaille que pour le fouet et la maison de force, et conduit tout au plus à la potence.

FIESQUE. Charmante perspective! Je suis curieux de connaître les classes plus élevées.

LE MAURE. Il y a celle des espions et des mouchards, hommes importants que les grands écoutent et chez lesquels ils puisent tous leurs renseignements. Ils mordent l'âme comme une sangsue, tirent le poison du cœur et le reversent à qui de droit.

FIESQUE. Je connais cela. Après.

LE MAURE. Nous arrivons maintenant aux meurtriers, aux empoisonneurs, à tous ceux qui guettent long-temps leur homme et le prennent dans leurs embuches. Ce sont souvent des lâches, mais des gaillards pourtant, des gaillards qui paient de leur pauvre vie leur apprentissage au diable. La justice fait déjà quelque chose de plus pour eux. Elle leur brise les os sur la roue et plante leur fière tête sur des pieux. C'est là la troisième classe.

FIESQUE. Mais parle donc, quand viendra la tienne?

LE MAURE. Ah! tonnerre, monseigneur, nous y voilà. J'ai passé par toutes les classes. Mon génie franchit rapidement chaque obstacle. Hier au soir, j'ai fait mon chef-d'œuvre dans la troisième classe; il y a une heure, j'ai échoué dans la quatrième.

FIESQUE. Celle-ci se compose?...

LE MAURE, *vivement*. De ceux qui cherchent leur homme entre quatre murailles, qui se frayent un chemin à travers les périls, marchent droit à lui, et au premier salut lui épargnent la peine de vous dire merci. Entre nous, on appelle

cela la porte de l'enfer. Le Méphistophélès a un caprice, il n'a qu'un signe à faire et le rôti lui arrive tout chaud.

FIESQUE. Tu es un scélérat achevé. Il y a long-temps que j'en cherche un semblable. Donne-moi ta main. Je veux te garder près de moi.

LE MAURE. Est-ce sérieusement ou par plaisanterie?

FIESQUE. C'est très-sérieusement, et je te donne mille sequins par an.

LE MAURE. Tope, Lavagna, je suis à vous et j'envoie au diable la vie privée. Employez-moi comme vous voudrez. Faites-moi votre levrier, votre chien de garde, votre renard, votre serpent, votre entremetteur, votre valet de bourreau. Monseigneur, je suis propre à tout, seulement point de tentative honnête, car sur ma vie, je suis en cela lourd comme une bûche.

FIESQUE. Sois sans crainte. Quand je veux faire présent d'un agneau, je ne le confie pas au loup. Va donc demain dans Gênes et informe-toi de la situation de l'état. Sache ce qu'on pense du gouvernement, ce que l'on murmure sur les Doria, ce que mes concitoyens pensent de ma vie dissipée et de mon roman d'amour. Inonde leur cerveau de vin jusqu'à ce que leurs secrets débordent de leur cœur. Voici de l'argent, dépense-le parmi les marchands de soie.

LE MAURE *le regarde d'un air de réflexion.* Monseigneur!...

FIESQUE. Ne t'inquiète pas... Il n'y a là rien d'honnête... Va, appelle toute ta bande à ton secours. Demain j'écouterai tes nouvelles. *Il sort.*

LE MAURE, *le suivant.* Fiez-vous à moi. Il est de bonne heure... quatre heures. Demain à huit heures vous aurez assez de nouvelles pour couper deux fois soixante dix oreilles. *Il sort.*

SCÈNE X.

Une chambre chez Verrina.

BERTHE, *renversée sur un sofa, la tête cachée dans ses mains;* VERRINA *entre d'un air sombre.*

BERTHE *effrayée se lève.* Ciel! c'est lui!

VERRINA *s'arrête et la regarde avec surprise.* Ma fille a peur de son père !

BERTHE. Fuyez ! laissez-moi fuir ! Vous m'épouvantez, mon père !

VERRINA. Mon unique enfant !

BERTHE, *soulevant sur lui un regard douloureux.* Non, il faut que vous ayez encore une fille !

VERRINA. Ma tendresse est-elle trop pénible pour toi ?

BERTHE. Elle m'écrase !

VERRINA. Comment ? quelle réception, ma fille ? Autrefois, quand je rentrais à la maison, le cœur chargé d'un poids accablant, ma Berthe accourait au-devant de moi, et le sourire de ma Berthe me soulageait de mon fardeau. Viens, ma fille, embrasse-moi ; laisse-moi sur ta jeune poitrine réchauffer mon cœur, qui s'est glacé sur le cercueil de la patrie. O mon enfant, j'ai cessé de compter aujourd'hui sur toutes les joies de la nature, et toi seule m'es restée !

BERTHE, *attachant sur lui un long regard.* Malheureux père !

VERRINA *l'embrasse le cœur oppressé.* Berthe, mon unique enfant, ma dernière, ma seule espérance... la liberté de Gênes est perdue.... Fiesque est perdu... (*Il la serre avec force contre lui et murmure entre ses dents.*) Tu seras une fille perdue !

BERTHE *s'arrache de ses bras.* Grand Dieu ! vous savez !

VERRINA *reste tremblant.* Quoi !

BERTHE. Mon honneur !...

VERRINA *avec rage.* Quoi !

BERTHE. Cette nuit...

VERRINA *hors de lui.* Quoi !

BERTHE. La violence... (*Elle tombe sur le sofa.*)

VERRINA, *après un long silence, d'une voix étouffée.* Encore un mot, ma fille... le dernier... (*D'une voix creuse et brisée.*) Qui ?

BERTHE. Malheur à moi ! Eloignez cette colère qui a la pâleur de la mort, secourez-moi, mon Dieu ! Il balbutie et tremble !

VERRINA. Je ne savais pourtant pas... Ma fille, qui ?

BERTHE. Paix ! mon cher père !

VERRINA. Au nom de Dieu, qui ?

BERTHE. Un masque.

VERRINA *recule, et après une pensée orageuse.* Non, cela ne peut pas être ; ce n'est pas Dieu qui m'envoie cette pensée. (*Il pousse un éclat de rire.*) Vieux fou que je suis ! comme si tout le venin ne pouvait sortir que d'un seul reptile ! (*A Berthe, avec plus de calme.*) Cet homme était-il de ma taille, ou plus petit ?

BERTHE. Plus grand.

VERRINA, *vivement.* Les cheveux noirs crêpus.

BERTHE. Noirs comme du charbon et crêpus.

VERRINA *s'éloigne d'elle en chancelant.* Dieu ! ma tête ! ma tête !... la voix ?...

BERTHE. Rude, une voix de basse.

VERRINA, *avec violence.* De quelle couleur ?... Non, je ne veux plus rien entendre... Le manteau, de quelle couleur ?

BERTHE. Le manteau vert, à ce qu'il m'a paru.

VERRINA *met ses deux mains sur son visage et tombe sur le sofa.* Sois tranquille ; ce n'est qu'un éblouissement, ma fille. (*Il retire ses mains ; son visage est pâle comme la mort.*)

BERTHE, *joignant les mains.* Dieu de miséricorde, ce n'est plus mon père !

VERRINA, *après un moment de silence, avec un rire amer.* Bien, bien, lâche Verrina, ce n'était pas assez que le misérable violât le sanctuaire des lois ; il fallait encore qu'il violât le sanctuaire de ta famille... (*Il se lève.*) Allons, vite, appelle Nicolas... De la poudre et du plomb... Ou plutôt, arrête ! il me vient une autre idée... une meilleure... Va me chercher mon épée ; dis ton *Pater noster.* (*Se frappant le front.*) Mais, que veux-je ?

BERTHE. J'ai bien peur, mon père !

VERRINA. Viens, assieds-toi près de moi. (*D'un ton expressif.*) Berthe, raconte-moi... Berthe, que fit ce vieux Romain dont la fille aussi... Comment nommer celui dont la fille aussi fut complaisante, comme toi ? Ecoute, Berthe, que dit Virginius à sa fille déshonorée ?

BERTHE, *avec effroi.* Je ne sais pas ce qu'il dit.

VERRINA. Sotte chose! il ne dit rien... (*Il saisit tout-à-coup une épée.*) Il prit un couteau.

BERTHE *se jette épouvantée dans ses bras.* Grand Dieu! que voulez-vous faire?

VERRINA *jette l'épée dans la chambre.* Non, il y a encore une justice à Gênes.

SCÈNE XI.

SACCO, CALCAGNO, *les précédents.*

CALCAGNO. Vite, Verrina, prépare-toi. C'est aujourd'hui qu'ont lieu les élections de la République ; nous voulons être de bonne heure à la Seigneurie pour nommer les nouveaux sénateurs ; le peuple fourmille dans les rues, toute la noblesse court à l'Hôtel-de-Ville. Tu viendras bien avec nous.... (*D'un ton railleur.*) pour voir le triomphe de notre liberté?

SACCO. Une épée sur le plancher! Verrina a le regard farouche et Berthe les yeux rouges.

CALCAGNO. Par Dieu! je m'en aperçois aussi... Sacco, il s'est passé ici quelque malheur.

VERRINA *pose deux chaises devant eux.* Asseyez-vous.

SACCO. Ami, tu nous effraies.

CALCAGNO. Ami, je ne t'ai jamais vu ainsi; si Berthe n'avait pas pleuré, je demanderais si Gênes est perdue.

VERRINA. Perdue... Asseyez-vous.

CALCAGNO *effrayé.* Je t'en conjure!

VERRINA. Ecoutez.

CALCAGNO. Quel pressentiment me vient, Sacco!

VERRINA. Génois, vous connaissez tous deux l'ancienneté de mon nom; vos aïeux ont servi les miens. Mes pères ont combattu pour l'état. Leurs femmes étaient les modèles des Génoises. L'honneur était notre unique bien ; il a passé comme un héritage de père en fils : quelqu'un pourrait-il dire le contraire?

SACCO. Personne.

CALCAGNO. Aussi vrai que Dieu existe, personne.

VERRINA. Je suis le dernier de ma race ; ma femme est

morte ; ma fille est tout ce qu'elle m'a légué. Génois, vous êtes témoins de la manière dont je l'ai élevée : quelqu'un oserait-il se présenter et me reprocher d'avoir négligé ma Berthe ?

CALCAGNO. Ta fille est le modèle du pays.

VERRINA. Amis, je suis un vieillard ; si je perds cette fille, je ne puis en espérer une autre ; ma mémoire s'éteint. (*Avec un mouvement terrible.*) Je l'ai perdue... Ma race est infâme !

TOUS DEUX *émus*. Que Dieu vous en préserve ! (*Berthe se roule en gémissant sur le sofa.*)

VERRINA. Non, ne désespère pas, ma fille. Ces hommes sont bons et braves ; ils pleurent sur toi... Il en coûtera du sang... Hommes, ne regardez pas avec cette stupéfaction. (*Lentement et avec mesure.*) Celui qui opprime Gênes peut bien faire violence à une jeune fille !

TOUS DEUX *se lèvent et repoussent leurs chaises.* Gianettino Doria !

BERTHE *s'écrie.* Tombez sur moi, murailles ! Mon Scipion !

SCÈNE XII.

BOURGOGNINO, *les précédents.*

BOURGOGNINO *avec chaleur.* Sautez ! jeune fille, voici une joyeuse nouvelle !... Noble Verrina, je viens mettre mon paradis dans vos paroles. Depuis long-temps j'aimais votre fille, et jamais je n'avais osé vous demander sa main, parce que toute ma fortune flottait sur des planches trompeuses qui viennent de Coromandel. A présent, ma fortune entre à pleines voiles dans le port, et m'amène, dit-on, d'immenses trésors. Je suis un homme riche. Donnez-moi Berthe, je la rendrai heureuse. (*Berthe se cache. Grand silence.*)

VERRINA, *à Bourgognino.* Avez-vous envie, jeune homme, de jeter votre cœur dans un bourbier ?

BOURGOGNINO *saisit son épée et retire sa main au même instant.* C'est son père qui a dit cela.

VERRINA. C'est ce que dira chaque vaurien d'Italie : voulez-vous accepter les restes du festin d'un autre ?

BOURGOGNINO. Ne me rend pas fou, vieillard.

CALCAGNO. Bourgognino, le vieillard dit vrai.

BOURGOGNINO, *se précipitant vers Berthe.* Il dit vrai! Une malheureuse se serait jouée de moi!

CALCAGNO. Bourgognino, ne va pas si loin. Cette fille est pure comme un ange.

BOURGOGNINO, *très-étonné.* Eh bien! aussi vrai que je puis être heureux, pure et déshonorée! Je n'y comprends rien. Vous vous regardez et vous êtes muets. Une action monstrueuse erre sur vos lèvres tremblantes. Je vous en conjure, ne vous jouez pas de mon jugement. Elle serait pure! Qui a prononcé ce mot?

VERRINA. Mon enfant n'est pas coupable.

BOURGOGNINO. Ainsi la violence... (*Il reprend son épée.*) Génois, par tous les péchés commis sous le ciel, où donc, où trouverai-je le scélérat?

VERRINA. Là où tu trouveras celui qui s'est emparé de Gênes. (*Bourgognino reste interdit. Verrina va et vient tout pensif, puis il s'arrête.*) Si je comprends ton signe, éternelle Providence, tu veux délivrer Gênes par ma Berthe. (*Il s'avance vers elle, détache lentement le crêpe de son bras, et d'un ton solennel.*) Pas un rayon de lumière ne brillera sur ces joues avant que le sang d'un Doria ne lave cette tache faite à ton honneur. Jusque là... (*Il jette le crêpe sur elle.*) sois aveugle... (*Silence. Les autres le regardent avec étonnement. Il met sa main sur la tête de Berthe.*) Maudit soit l'air qui te rafraîchit! maudit le sommeil qui te repose! maudite soit toute figure humaine qui te serait douce à voir dans ta misère! Descends sous la voûte la plus profonde de ma maison. Pleure, gémis, prends ta douleur pour passe-temps. (*Il continue en frissonnant.*) Que ta vie soit le mouvement convulsif du vermisseau expirant, le combat opiniâtre et écrasant entre l'être et le néant! Que cette malédiction pèse sur toi jusqu'à ce que Gianettino ait rendu le dernier soupir. Si non, traîne-le à travers l'éternité jusqu'à ce qu'on découvre le point de jonction des deux extrémités de son cercle. (*Grand silence. Effroi sur tous les visages. Verrina regarde chacun d'un œil fixe et pénétrant.*)

BOURGOGNINO. Père cruel, qu'as-tu fait? Prononcer cette

horrible et monstrueuse malédiction sur ta pauvre innocente fille!

VERRINA. N'est-ce pas... c'est affreux, mon tendre fiancé? (*Élevant la voix.*) Qui de vous maintenant osera parler de délai et de sang-froid? La destinée de Gênes repose sur ma Berthe. Ma tendresse paternelle répond de mes devoirs de citoyen. Qui de vous maintenant sera assez lâche pour différer la délivrance de Gênes, sachant que sa faiblesse entraîne pour cet agneau innocent une douleur infinie? Par le ciel, ce n'est pas là le vain langage d'un fou. J'ai fait un serment et je n'aurai pas pitié de mon enfant jusqu'à ce qu'un Doria soit étendu sur le sol, dussé-je être ingénieux dans mes moyens de torture comme un valet de bourreau, dussé-je comme un cannibale écraser ce doux agneau sur le chevalet?... Vous tremblez... vous me regardez, pâles comme des spectres... Encore une fois, Scipion : elle est pour moi comme un gage que tu égorgeras le tyran. A ce fil précieux, je tiens attaché ton devoir, le mien, le vôtre. Il faut que le despote de Gênes tombe, ou il n'y a plus d'espoir pour cette fille. Je ne me rétracte pas.

BOURGOGNINO *se jette aux pieds de Berthe.* Il tombera. Il tombera comme une victime pour Gênes. Aussi vrai que je retournerai cette épée dans le cœur de Doria, aussi vrai je presserai sur tes lèvres le baiser de fiancé. (*Il se relève.*)

VERRINA. Voici le premier couple béni par les furies. Donnez-vous la main. Tu veux retourner ton glaive dans le cœur de Doria. Prends-la. Elle est à toi.

CALCAGNO *s'agenouille.* Voici encore un Génois qui s'agenouille et dépose sa redoutable épée aux pieds de l'innocence. Puisse Calcagno trouver aussi facilement son chemin vers le ciel que cette épée trouvera la route du cœur de Doria. (*Il se relève.*)

SACCO. Raphael se prosterne le dernier, mais non le moins résolu! Si mon glaive n'ouvre pas la prison de Berthe, que l'oreille du Sauveur se ferme à ma dernière prière! (*Il se relève.*)

VERRINA, *joyeux.* Gênes vous rend grâces par moi, mes amis. Va, ma fille. Sois heureuse d'être un grand sacrifice pour ta patrie.

BOURGOGNINO *l'embrasse en sortant.* Va. Aie confiance en Dieu et en Bourgognino. Dans un seul et même jour, Berthe et Gênes seront libres. (*Berthe s'éloigne.*)

SCÈNE XIII.

Les précédents, sans BERTHE.

CALCAGNO. Avant que d'aller plus loin, encore un mot, Génois.

VERRINA. Je le désire.

CALCAGNO. Est-ce assez de quatre patriotes pour abattre l'hydre puissant de la tyrannie? Ne faut-il pas soulever le peuple, attirer la noblesse dans notre parti?

VERRINA. Je comprends. Ecoutez donc. Je tiens depuis long-temps à mes gages un peintre qui emploie tout son art à représenter la chute d'Appius Claudius. Fiesque est un adorateur des beaux arts et s'exalte facilement à la vue d'une scène élevée. Nous ferons porter ce tableau dans son palais, et nous resterons là quand il le regardera. Peut-être que cet aspect réveillera son génie... Peut-être...

BOURGOGNINO. Nous ne voulons point de lui. Redouble les périls, dit le héros, et non pas les auxiliaires. Il y a long-temps que je sens dans mon cœur quelque chose que rien ne pouvait satisfaire. J'apprends tout-à-coup ce que c'est... (*Il se relève d'un air héroïque.*) J'ai un tyran.

Le rideau tombe.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Antichambre dans le palais de Fiesque.

LÉONORE, ARABELLE.

ARABELLE. Non, vous dis-je. Vous n'aurez pas bien vu. La jalousie vous a prêté ses yeux trompeurs.

LÉONORE. C'était Julie, elle même. Ne m'en parle plus. Ma silhouette était suspendue à un ruban bleu de ciel. Celui-ci était couleur de feu... Mon sort est décidé.

SCÈNE II.

Les précédents, JULIE.

JULIE, *avec une démarche affectée.* Le comte m'a offert son palais pour voir le cortége qui se rend à l'Hôtel-de-Ville. Le temps me paraîtrait long. Avant que le chocolat soit préparé, tenez-moi compagnie, madame. (*Arabelle s'éloigne et revient aussitôt.*)

LÉONORE. Voulez-vous que j'invite du monde à venir ici ?

JULIE. Impossible. Comme si je venais le chercher ici. Vous me distrairez, madame. (*Elle va et vient en se donnant des grâces.*) Vous le pouvez, madame, car je n'ai rien à faire.

ARABELLE, *avec méchanceté.* Ah ! quel nègre précieux ! signora ! Pensez-vous combien il est cruel de priver les jeunes petits maîtres de cette belle perspective !... Et quelle brillante parure de perles ! Les yeux en sont presque éblouis. Dieu tout puissant ! n'avez-vous pas enlevé les dépouilles de la mer entière ?

JULIE, *devant une glace.* C'est pour vous une rareté, mademoiselle. Mais écoutez-moi, mademoiselle, vos maîtres ont-ils aussi engagé votre langue ? C'est charmant, madame ! vous faites complimenter vos hôtes par vos domestiques.

LÉONORE. C'est un malheur pour moi, signora, que mon humeur ne me permette pas de jouir de l'agrément de votre présence.

JULIE. C'est un vilain manque d'usage qui vous rend lourde et embarrassée. Allons, de la vivacité et de l'esprit ! Ce n'est pas le moyen d'enchaîner votre mari.

LÉONORE. Je n'en sais qu'un, comtesse. Faites que les vôtres soient toujours une occasion de sympathie.

JULIE, *sans faire semblant de l'entendre.* Et quelle contenance, madame ! Fi donc ! Ayez donc plus de soin de votre personne. Ayez recours à l'art, puisque la nature vous a traitée en marâtre. Du fard sur ces joues qui portent l'em-

preinte d'une passion maladive. Pauvre créature ! Telle que la voilà, votre figure ne trouverait pas un amateur.

LÉONORE, *avec gaîté, à Arabelle.* Félicite-moi, ma fille ; il est impossible que j'aie perdu mon Fiesque, ou en le perdant, je n'ai rien perdu. (*On apporte du chocolat, Arabelle le sert.*)

JULIE. Vous parlez de perdre quelque chose ! Mais mon Dieu ! comment a pu vous venir cette tragique pensée d'épouser Fiesque ? Pourquoi, mon enfant, vous placer à cette hauteur, où vous deviez nécessairement être vue, où vous deviez subir des comparaisons ? Vraiment, mon trésor, celui qui vous a unie à Fiesque était un sot ou un fripon. (*Lui prenant la main avec pitié.*) Bonne petite, l'homme admis dans la société de bon ton ne pouvait pas être un parti pour toi. (*Elle prend une tasse.*)

LÉONORE, *souriant à Arabelle.* Ou bien il ne devrait pas souhaiter d'être admis dans les maisons de bon ton.

JULIE. Le comte a de la figure, de l'usage, du goût ; le comte a été assez heureux pour faire connaissance avec des personnes de distinction ; le comte a du mouvement, du sens. Il s'arrache du cercle choisi où il s'est animé ; il rentre chez lui ; sa femme l'accueille avec sa tendresse de chaque jour, éteint son ardeur dans un froid et humide baiser, et lui sert sa portion de caresses comme un aubergiste sert son hôte. Le pauvre mari ! Là, le charme de l'idéal qui lui sourit ; ici le dégoût d'une sensibilité chagrine. Signora, au nom de Dieu, s'il ne perd pas le jugement, que choisira-t-il ?

LÉONORE *lui présente une tasse.* Vous, madame... s'il l'a perdu.

JULIE. Bien. Que cette épigramme entre dans ton propre cœur ! Tremble pour cette plaisanterie ; mais avant de trembler, rougis !

LÉONORE. Vous savez donc aussi, signora, ce que c'est que de rougir ? Mais pourquoi pas ? C'est un artifice de toilette.

JULIE. Voyez donc. Il suffit d'irriter le vermisseau ; on en fait jaillir des étincelles. C'est bon pour le moment. C'était une plaisanterie, madame ; donnez-moi la main, en signe de réconciliation.

LÉONORE *lui donne la main avec un regard éloquent.* Impériali... que ma colère ne trouble pas votre repos !

JULIE. Tout-à-fait magnanime. Mais ne puis-je pas l'être aussi, comtesse? (*Lentement, et en épiant Léonore.*) Si je porte sur moi le portrait d'une personne, ne s'ensuit-il pas que l'original doit m'être précieux? Qu'en pensez-vous?

LÉONORE, *rouge et embarrassée.* Que dites-vous? J'espère que cette conséquence est trop précipitée.

JULIE. C'est ce que je pense aussi. Le cœur n'appelle pas les sens à son secours. Un sentiment vrai ne se retranche pas derrière un objet de parure.

LÉONORE. Grand Dieu! comment en venez-vous à cette vérité?

JULIE. Par pitié, seulement par pitié. Car, voyez-vous, on peut faire l'application de ce raisonnement, et vous aurez encore votre Fiesque. (*Elle lui donne sa silhouette, et rit méchamment.*)

LÉONORE, *avec douleur.* Mon portrait! à vous! (*Elle se jette dans un fauteuil.*) O indigne!

JULIE, *joyeuse.* Ai-je ma revanche? l'ai-je? Eh bien! madame, plus de coups d'épingles! (*Elle appelle.*) Ma voiture!... J'ai atteint mon but! (*A Léonore en lui prenant le menton.*) Consolez-vous, mon enfant : il m'a donné la silhouette dans un moment de délire. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

Entre CALCAGNO.

CALCAGNO. Impériali s'éloigne fort animée; et vous, madame, vous êtes émue.

LÉONORE, *avec une douleur déchirante.* Non, cela est indigne!

CALCAGNO. Ciel et terre! J'espère que vous ne pleurez pas?

LÉONORE. Un ami de cet homme barbare! Otez-vous de mes yeux!

CALCAGNO. Quel barbare? Vous m'effrayez!

LÉONORE. Mon mari. Non, Fiesque.

CALCAGNO. Qu'entends-je!

LÉONORE. Oh ! seulement une méchante action assez habituelle à vous autres hommes.

CALCAGNO *prend sa main avec force.* Madame, j'ai un cœur pour la vertu souffrante.

LÉONORE, *sérieusement.* Vous êtes un homme : vous ne valez rien pour moi.

CALCAGNO. Je suis tout à vous... plein de vous... Si vous saviez quel sentiment puissant... infini...

LÉONORE. Homme, tu mens... tu promets avant d'agir...

CALCAGNO. Je vous le jure...

LÉONORE. Un moment ! cesse. Vous lassez la patience de Dieu à recevoir vos serments. Hommes, hommes, si vos serments étaient autant de démons, vous pourriez monter à l'assaut du ciel, et faire prisonniers les anges de lumière.

CALCAGNO. Vous vous laissez aller à votre imagination, comtesse, et votre douleur vous rend injuste. Tout notre sexe doit-il être mis en accusation pour le crime d'un seul ?

LÉONORE *le regarde avec dignité.* Homme, j'adorais les hommes en un seul, ne dois-je pas les abhorrer en un seul ?

CALCAGNO. Essayez, comtesse... Une première fois vous avez mal placé votre cœur... Je sais où il pourrait dignement reposer.

LÉONORE. Vous pourriez chasser, par le mensonge, le Créateur de son monde... Je ne veux rien entendre de toi.

CALCAGNO. Vous devriez, aujourd'hui même, révoquer cet arrêt dans mes bras.

LÉONORE, *attentive.* Achève... dans tes ?...

CALCAGNO. Dans mes bras, qui s'ouvrent pour recevoir celle qui est délaissée, et pour lui donner une compensation de l'amour qu'elle a perdu.

LÉONORE *le regarde fixement.* De l'amour ?

CALCAGNO *tombe à ses pieds.* Oui, le mot est prononcé... Amour, madame ! La vie et la mort reposent sur vos lèvres. Si ma passion est un crime, la vertu et le vice tendent au même but, et le ciel et l'enfer se rejoignent pour une même damnation !

LÉONORE *se recule avec colère et dignité.* C'était donc là, perfide, que tu voulais en venir avec ta compassion ? En te

jetant à mes pieds, tu trahis l'amitié et l'amour. Loin de moi à jamais, race odieuse ! Jusqu'ici j'avais cru que tu ne trompais que les femmes ; je ne savais pas encore que tu te trahissais toi-même !

CALCAGNO, *interdit.* Madame....

LÉONORE. Ce n'est pas assez que cet hypocrite rompe le sceau sacré de la confiance, et jette un souffle empoisonné sur la glace transparente de la vertu, il veut encore apprendre à mon innocence le parjure !

CALCAGNO, *avec vivacité.* Le parjure ne vient pas seulement de vous, madame !

LÉONORE. Je comprends, et ma douleur devrait pervertir mes sentiments. Ne savais-tu pas (*avec noblesse*) que le malheur seul, le malheur grandiose d'avoir été trompé par Fiesque ennoblit un cœur de femme ? Va, la honte de Fiesque ne peut faire monter un Calcagno jusqu'à moi ; mais elle dégrade l'humanité. (*Elle sort.*)

CALCAGNO *la regarde avec surprise, puis se frappe le front.* Sot que je suis !

SCÈNE IV.

LE MAURE, FIESQUE.

FIESQUE. Qui vient de sortir d'ici ?

LE MAURE. Le marquis de Calcagno.

FIESQUE. Ce mouchoir est resté sur le sopha... Ma femme était ici.

LE MAURE. Je viens de la rencontrer dans une vive agitation.

FIESQUE. Ce mouchoir est humide. (*Il le prend.*) Calcagno ici ! Léonore très-émue ! (*Après un instant de réflexion.*) Ce soir je te demanderai ce qui s'est passé ici.

LE MAURE. Mademoiselle Arabelle aime à entendre parler de ses cheveux blonds : elle répondra.

FIESQUE. Voilà maintenant trente heures passées que tu as reçu mes ordres ; les as-tu accomplis ?

LE MAURE. Jusqu'à un *iota*, mon maître.

FIESQUE *s'asseoit.* Dis-moi donc ce que l'on chuchotte sur les Doria et sur le gouvernement actuel?

LE MAURE. Oh! fi! d'une façon atroce! Le mot seul de Doria leur donne le frisson de la fièvre. Gianettino est mortellement haï. Chacun murmure. Les Français, dit-on, étaient les rats de Gênes; Doria est le chat qui les a dévorés, et maintenant il s'amuse à manger les souris.

FIESQUE. Cela pourrait bien être... Et ne connaît-on pas de chien pour ce chat?

LE MAURE *avec légèreté.* Au long et au large, on entend parler dans la ville d'un certain... d'un certain... Holà! aurais-je oublié ce nom?

FIESQUE *se lève.* Imbécile! il est aussi aisé à retenir qu'il fut difficile à faire. Gênes en a-t-elle plus d'un?

LE MAURE. Pas plus qu'elle n'a deux Lavagna.

FIESQUE *s'asseoit.* Voilà qui est bien. Et que dit-on de ma vie dissipée?

LE MAURE *le regarde avec de grands yeux.* Écoutez, comte de Lavagna; il faut que Gênes ait une grande opinion de vous. On ne peut se faire à l'idée qu'un cavalier de la première noblesse... plein d'énergie et de talent... ardent et influent... possesseur de quatre millions!... un homme qui a du sang de prince dans les veines, un cavalier comme Fiesque, qui du premier signe ferait voler tous les cœurs à lui.....

FIESQUE *se détourne avec mépris.* Entendre cela d'un fripon!

LE MAURE. Que le grand homme de Gênes s'endorme sur la grande chute de Gênes! Beaucoup s'en affligent, d'autres s'en moquent, le plus grand nombre vous condamne, et tous plaignent l'état de vous avoir perdu. Un jésuite a, dit-on, flairé un renard sous cette robe de chambre.

FIESQUE. Un renard en flaire un autre. Que dit-on de mon roman avec la comtesse Impériali?

LE MAURE. Ce que je me dispenserai volontiers de raconter.

FIESQUE. Parle librement. Plus tu y mettras de hardiesse, mieux je te recevrai. Que murmure-t-on?

LE MAURE. On ne murmure pas. On crie hautement dans

tous les cafés, billards, hôtels, promenades, sur le marché, à la Bourse...

FIESQUE. Quoi? Je te l'ordonne.

LE MAURE, *se retirant.* Que vous êtes un fou.

FIESQUE. Bien. Prends ce sequin pour ton récit. J'ai pris la marotte pour donner à réfléchir aux Génois, bientôt je me tondrai pour rivaliser avec leur arlequin. Comment les ouvriers en soie ont-ils reçu mes présents?

LE MAURE, *d'un ton plaisant.* Seigneur fou, ils étaient comme de pauvres pêcheurs qui...

FIESQUE. Seigneur fou! As-tu perdu la tête, camarade?

LE MAURE. Pardon. J'avais envie de gagner encore des sequins.

FIESQUE *rit et lui en donne un.* Eh bien! comme de pauvres pécheurs...

LE MAURE. Qui ont la tête sur le billot et qui reçoivent leur grâce. Ils sont à vous corps et âme.

FIESQUE. Je m'en réjouis. Ils donnent l'impulsion à la populace de Gênes

LE MAURE. Ah! c'était une scène... Peu s'en est fallu, le diable m'emporte, que je ne prisse goût à la générosité. Ils se jetaient à mon cou comme des insensés. Les jeunes filles semblaient s'être entichées de la couleur de mon père, tant elles se précipitaient avec ardeur vers ma figure noire. Ah! me suis-je dit, l'or est tout-puissant; il peut blanchir un Maure.

FIESQUE. Ta pensée valait mieux que la fange où elle germe... Les paroles que tu m'as rapportées sont bonnes. Il faut qu'il en résulte des actions.

LE MAURE. Comme la tempête éclatante résulte d'un léger coup de tonnerre. On s'approche l'un de l'autre, on se rassemble, on crie : Chut! dès qu'un étranger passe. Une lourde chaleur pèse sur Gênes; le mécontentement plane sur la république comme un nuage épais... Un coup de vent, il en sortira de la grêle et des éclairs.

FIESQUE. Silence. Écoute... Quel est ce bruit confus?

LE MAURE, *regardant par la fenêtre.* Ce sont les cris de la foule qui revient de l'Hôtel-de-Ville.

FIESQUE. Aujourd'hui on élit le procurateur. Fais avancer ma voiture. Il est impossible que la séance soit déjà terminée ; je veux y aller... Il est impossible qu'elle se soit légalement terminée... Mon épée et mon manteau ? Où est ma plaque ?

LE MAURE. Monseigneur, je l'ai volée et mise en gage.

FIESQUE. Cela me réjouit.

LE MAURE. Eh bien ! comment ? Ne recevrai-je pas bientôt ma récompense ?

FIESQUE. Pour n'avoir pas aussi pris le manteau ?

LE MAURE. Pour avoir découvert le voleur.

FIESQUE. Le tumulte s'approche d'ici. Écoute ; ce ne sont pas là des applaudissements. (*Vivement.*) Allons vite ! ouvre les portes de la cour. J'ai un pressentiment ; Doria est d'une hardiesse folle. Le gouvernement tremble sur la pointe d'une aiguille. Je gage qu'il y aura du bruit à la Seigneurie.

LE MAURE, *à la fenêtre*, *crie*. Qu'est-ce ? On descend de la rue Balbi... des milliers de gens... Les hallebardes brillent... les éperons... Les sénateurs... se sauvent ici.

FIESQUE. C'est une révolte... jette-toi parmi eux... prononce mon nom... fais qu'ils viennent ici. (*Le Maure s'éloigne rapidement.*) Ce que le jugement de la fourmi a péniblement traîné et entassé, le vent du hasard le disperse en un clin d'œil.

SCÈNE V.

FIESQUE, CENTURIONE, CIBO, ASSERATO *se précipitent impétueusement dans la chambre.*

CIBO. Comte, vous pardonnerez à notre colère si nous entrons ici sans être annoncés.

CENTURIONE. J'ai été offensé, mortellement offensé par le neveu du doge, en face de toute la Seigneurie.

ASSERATO. Doria a souillé le livre d'or dont chaque noble Génois occupe une page.

CENTURIONE. Voilà pourquoi nous sommes ici. Toute la noblesse a été insultée en moi ; toute la noblesse doit s'asso-

cier à ma vengeance. Pour venger mon honneur, à moi, je ne demanderais aucun secours.

CIBO. Toute la noblesse partage sa colère; toute la noblesse jette feu et flamme.

ASSERATO. Les droits de la nation sont anéantis. La liberté de la république a reçu une atteinte mortelle.

FIESQUE. Vous me tenez dans une vive attente.

CIBO. Il était le vingt-neuvième des électeurs; il avait tiré une boule d'or et devait nommer le procurateur. Vingt-huit votes sont déjà recueillis, quatorze pour moi, autant pour Lomellino. Il manquait encore la sienne et celle de Doria.

CENTURIONE, *l'interrompant*. Il manquait encore ces deux voix; je vote pour Cibo, Doria... Voyez quel outrage fait à mon honneur!.. Doria...

ASSERATO *reprend la parole*. Jamais on n'a rien vu de semblable depuis que l'Océan baigne les murs de Gênes...

CENTURIONE, *avec plus de force*. Doria tire une épée qu'il tenait cachée sous son manteau d'écarlate, la plante dans mon billet et crie à l'assemblée.

CIBO. Sénateurs! le vote est nul; il est percé. Lomellino est procurateur.

CENTURIONE. Lomellino est procurateur, et il jette son épée sur la table.

FIESQUE, *après un moment de silence*. A quoi êtes-vous résolus?

CENTURIONE. La république est frappée au cœur. A quoi nous sommes résolus?

FIESQUE. Les roseaux se courbent sous un souffle. Pour le chêne, il faut un orage. Je vous le demande, qu'avez-vous décidé?

CIBO. J'aurais pensé qu'on demanderait ce que Gênes decide.

FIESQUE. Gênes! Gênes! N'en parlons pas; c'est un levier fragile qui se brise quand on le saisit. Vous comptez sur les patriciens? peut-être parce qu'ils montrent un visage attristé et qu'ils haussent les épaules quand on parle des affaires de l'état? N'en parlons pas. Leur ardeur de héros est

attachée aux balles des marchandises du Levant, leur âme erre avec inquiétude autour de la flotte des Indes.

CENTURIONE. Apprenez à mieux apprécier nos patriciens. A peine Doria avait-il commis son insolente action que plus de cent d'entre eux s'enfuirent sur la place avec leurs vêtements déchirés. L'assemblée de la Seigneurie fut dissoute.

FIESQUE, *d'un air moqueur.* Comme des pigeons s'enfuient et se dispersent, quand le vautour se jette au milieu d'eux.

CENTURIONE, *avec impétuosité.* Nous sommes des barils de poudre, lorsqu'une étincelle les atteint...

CIBO. Le peuple est furieux. De quoi n'est pas capable le sanglier blessé ?

FIESQUE *rit.* Qui ! ce colosse aveugle et maladroit qui d'abord fait un grand bruit avec ses lourds ossements, et dans sa large gueule menace d'engloutir ce qui est élevé et ce qui est abaissé, ce qui est haut et ce qui est bas, ce qui est loin et ce qui est près, puis trébuche sur un brin de fil ! Génois, c'est inutile ; l'époque des maîtres de la mer est passée ; Gênes est écrasée sous son nom ; Gênes en est au même point que l'invincible Rome quand elle tomba comme un volant sur la raquette d'Octave, faible enfant ; Gênes ne peut plus être libre ; Gênes serait ravivée par un monarque ; Gènes a besoin d'un souverain. Ainsi, rendez hommage à l'étourdi Gianettino.

CENTURIONE. Quand les éléments en désordre se réconcilieront, quand le pôle nord s'élancera vers le pôle sud... venez, camarades.

FIESQUE. Restez, restez. Que méditez-vous, Cibo?

CIBO. Rien, ou une plaisanterie qui s'appellera un tremblement de terre.

FIESQUE *les conduit près d'une statue.* Regardez cette figure.

CENTURIONE. C'est la Vénus de Florence. Qu'avez-vous à faire avec elle dans cette maison?

FIESQUE. Mais elle vous plaît ?

CIBO. Sans doute ; autrement nous serions de mauvais Italiens. Pourquoi cette question dans ce moment ?

FIESQUE. Eh bien ! allez dans les quatre parties du monde ; cherchez parmi les images vivantes le plus beau modèle de femme, celui qui réunira en lui tous les charmes de cette œuvre d'imagination.

CIBO. Et alors quel sera le fruit de nos recherches ?

FIESQUE. Alors vous convaincrez l'imagination de charlatanisme.

CENTURIONE, *impatient*. Et qu'y gagnerons-nous ?

FIESQUE. Vous y gagnerez la fin de l'éternel procès entre la nature et l'art.

CENTURIONE, *avec chaleur*. Et alors...

FIESQUE. Alors, alors.... (*Il se met à rire.*) Alors vous oublierez de voir que la liberté de Gênes tombe en ruines.

SCÈNE VI.

FIESQUE. (*Le tumulte augmente auprès du palais.*) Bravo ! bravo ! Voilà le feu dans la république. La flamme atteint déjà les tours et les maisons. En avant ! en avant ! L'incendie deviendra général. Le vent avec une joie fatale souffle la destruction.

SCÈNE VII.

LE MAURE *accourt à la hâte ;* FIESQUE.

LE MAURE. Rassemblement sur rassemblement !

FIESQUE. Ouvre les portes en grand large. Laisse entrer quiconque peut faire un pas.

LE MAURE. Des républicains ! des républicains ! Ils traînent leur liberté sous le joug, ils gémissent comme des bêtes de somme sous le fardeau de leur magnifique aristocratie.

FIESQUE. Des fous qui croient que Fiesque de Lavagna continuera ce que Fiesque de Lavagna n'a pas commencé ! La sédition vient à propos. Mais la conspiration est mon affaire. Ils se précipitent sur l'escalier.

LE MAURE. Holà ! holà ! Ils vont entrer très-poliment en brisant les portes.

Le peuple se précipite dans l'appartement. La porte tombe en morceaux.

SCÈNE VIII.

FIESQUE, *douze* OUVRIERS.

TOUS. Vengeance sur Doria! Vengeance sur Gianettino!

FIESQUE. Doucement, doucement, mes concitoyens! La visite que vous me faites tous est pour moi une preuve de votre bon cœur. Mais j'ai les oreilles délicates.

TOUS, *en tumulte.* A bas les Doria! A bas l'oncle et le neveu!

FIESQUE, *qui les a comptés en souriant.* Douze hommes, Cela fait une belle armée.

QUELQUES-UNS. Il faut que ces Doria disparaissent; il faut que l'état ait une autre forme.

PREMIER OUVRIER. Jeter au bas de l'escalier les juges de la paix... au bas de l'escalier les juges de la paix!

LE SECOND. Pensez donc, Lavagna, au bas de l'escalier! parce qu'ils le contrariaient dans l'élection.

TOUS. C'est ce qu'on ne doit pas souffrir. C'est ce qu'on ne doit pas souffrir.

UN TROISIÈME. Tirer l'épée dans le conseil!

LE PREMIER. L'épée! le signe de la guerre, dans l'asile de la paix!

LE SECOND. Venir avec un manteau d'écarlate dans le sénat, au lieu d'être en noir comme tous les sénateurs!

LE PREMIER Passer avec un attelage de huit chevaux dans notre rue!

TOUS. Un tyran, un traître au pays et au gouvernement.

LE SECOND. Acheter de l'empereur deux cents Allemands, pour s'en faire une garde!

LE PREMIER. Des étrangers contre les enfants du pays! Des Allemands contre des Italiens! Des soldats contre les lois!

TOUS. Haute trahison! Sédition! Ruine de Gênes!

LE PREMIER. Porter les armes de la république sur sa voiture!

LE SECOND. La statue d'André au milieu de la cour de la Seigneurie!

TOUS. Mettons en pièces André, en mille pièces André vivant et André de pierre.

FIESQUE. Génois, pourquoi me dire à moi tout cela?

LE PREMIER. Vous ne devez pas le tolérer. Vous devez lui mettre le pouce sur l'œil.

LE SECOND. Vous êtes un meilleur noble que lui, vous devez lui faire avaler cela, vous ne devez pas le souffrir.

FIESQUE. Votre confiance me flatte beaucoup. Puis-je la justifier par mes actes?

TOUS, *tumultueusement.* Frappe! renverse! délivre!

FIESQUE. Voulez-vous écouter encore une bonne parole?

QUELQUES-UNS. Parlez, Lavagna.

FIESQUE *s'asseoit.* Génois, la discorde se mit un jour dans le royaume des animaux. Les partis combattaient contre les partis, et un chien de boucher s'empara du trône. Habitué à chasser les bêtes de la boucherie, il se conduisit dans son empire en vrai chien aboyant, mordant et rongeant son peuple jusqu'aux os. La nation murmurait, les plus hardis s'assemblèrent et étranglèrent le royal dogue. Alors il y eut une diète pour résoudre la grande question de savoir quel serait le gouvernement le plus heureux. Les voix se partagèrent entre trois opinions. Génois, pour quel parti vous seriez-vous prononcés?

LE PREMIER. Pour le peuple! Tout pour le peuple!

FIESQUE. Le peuple l'emporta. Le gouvernement devint démocratique. Chaque citoyen donnait sa voix. La majorité décidait. Quelques semaines se passèrent. L'homme déclara la guerre à la nouvelle république. La diète s'assemble. Cheval, lion, tigre, ours, éléphant et rhinocéros s'avancent et crient aux armes. Après cela vient le tour des autres. L'agneau, le lièvre, le cerf, l'âne, toute la race des insectes, la troupe craintive des oiseaux, des poissons, s'avancent en gémissant et demandent la paix. Voyez, Génois. Les lâches étaient en plus grand nombre que les braves, et il y avait plus de sots que de sages. La majorité l'emporta. Le royaume des animaux déposa les armes, et l'homme le soumit à sa domination. Ce système de gouvernement fut aboli. Génois, vers lequel pencheriez-vous maintenant?

LE PREMIER ET LE SECOND. Pour les comités. Vraiment pour les comités.

FIESQUE. Cette opinion plut. Les affaires de l'état furent partagées entre plusieurs chambres. Les loups furent chargés des finances, les renards étaient leurs secrétaires. Les colombes présidaient les tribunaux criminels, les tigres avaient à traiter les conciliations à l'amiable. Les boucs terminaient les procès conjugaux. Les lièvres étaient soldats; les lions et les éléphants restaient derrière les bagages, l'âne était l'ambassadeur du royaume, et la taupe avait la surveillance générale de l'administration des magistrats. Génois, que pensez-vous qu'il arriva d'une si sage distribution? Celui qui échappait à la dent du loup était rançonné par le renard. Celui qui se sauvait de ce dernier était maltraité par l'âne. Les tigres égorgeaient l'innocence. Les colombes graciaient les voleurs et les meurtriers, et lorsqu'enfin les magistrats devaient sortir de charge, la taupe les trouvait tous irréprochables. Les animaux se soulevèrent. Choisissons, s'écrièrent-ils d'une voix unanime, choisissons un monarque qui ait de la tête et des griffes, et qui n'ait qu'un seul estomac, — et tous se soumirent à un seul chef... à un seul, Génois, mais... (*il s'avance avec dignité au milieu d'eux*) c'était le lion.

TOUS, *frappant des mains et jetant leurs bonnets en l'air*. Bravo! Bravo! Ils ont habilement agi.

LE PREMIER. Et Gênes doit les imiter, et Gênes a déjà son homme.

FIESQUE. Je ne veux pas le connaître. Retournez chez vous. Pensez au lion. (*Les bourgeois se précipitent dehors.*) Cela va à merveille. Le peuple et le sénat contre Doria. Le peuple et le sénat pour Fiesque... Hassan! Hassan!... Il faut que je fortifie cette haine, que je ravive cette sympathie!... Hassan, Hassan, fils de l'enfer, Hassan! Hassan!

SCÈNE IX.

LE MAURE, FIESQUE.

LE MAURE, *empressé*. Les pieds me brûlent encore. Qu'y a-t-il de nouveau?

FIESQUE. Ce que je commanderai.

LE MAURE, *humblement.* Où faut-il courir en premier lieu? Où aller ensuite?

FIESQUE. Pour cette fois, je te fais grâce de la course. Tu seras traîné. Prépare-toi à l'instant, je vais publier ton assassinat et te livrer enchaîné à la torture.

LE MAURE *recule.* Seigneur, c'est contre nos conventions.

FIESQUE. Sois parfaitement tranquille. Ce n'est qu'une plaisanterie. Tout consiste en ce moment à faire grand bruit de l'attentat de Gianettino sur ma vie. On te mettra à la question.

LE MAURE. Dois-je avouer ou nier?

FIESQUE. Tu nieras. On t'appliquera à la torture. Tu subis la première épreuve. Tu peux bien endurer cette souffrance comme un à-compte sur ton meurtre. A la seconde épreuve, tu avoueras.

LE MAURE *secoue la tête d'un air pensif.* Le diable est un coquin. Messieurs les juges pourraient bien me retenir pour son dîner, et je serais roué par pure comédie.

FIESQUE. Tu en reviendras. Je t'en donne ma parole d'honneur de comte. Je demanderai pour toute satisfaction qu'on te condamne, et je te pardonnerai en face de toute la république.

LE MAURE. J'y consens. Ils me disloqueront les membres. Cela rend plus agile.

FIESQUE. Alors déchire-moi le bras avec ton poignard de façon à ce que le sang coule. Je ferai comme si je venais de te prendre sur le fait pour la première fois.... Bien.... (*il pousse un cri terrible.*) Au meutre! au meurtre! au meurtre! Fermez le passage! Mettez les verroux aux portes. (*Il prend le Maure à la gorge. Des domestiques accourent.*)

SCÈNE X.

LÉONORE, ROSE, *accourant effrayées.*

LÉONORE. Au meurtre, crie-t-on, au meurtre! C'est d'ici que venait le bruit.

ROSE. Sans doute quelque rumeur aveugle comme il y en a, chaque jour, à Gênes.

LÉONORE. On a crié au meurtre, et le peuple murmurait clairement le nom de Fiesque. Pauvre ruse ! On veut ménager mes yeux, mais on ne trompe pas mon cœur. Cours au plus vite, va, dis-moi où on l'emmène.

ROSE. Remettez-vous, Arabelle y est allée.

LÉONORE. Arabelle recevra son regard expirant. Heureuse Arabelle ! Malheur à moi ! C'est par moi qu'il meurt. Si Fiesque avait pu m'aimer, jamais il ne se serait précipité dans le tumulte du monde, jamais il ne se serait exposé au poignard de l'envie.. .. Arabelle vient... Allons, approche, Arabelle, non, ne parle pas.

SCÈNE XI.

Les précédents, ARABELLE.

ARABELLE. Le comte vit. Il est sain et sauf. Je l'ai vu galoper dans la rue. Jamais monseigneur ne m'a semblé si beau. Son cheval se pavanait sous lui et fendait avec orgueil la foule qui se pressait autour de son royal cavalier. Il m'a aperçue en courant, m'a souri gracieusement, a fait un signe de ce côté et a jeté trois baisers. (*Avec malice.*) Qu'en ferai-je, signora?

LÉONORE, *ravie*. Légère babillarde, reporte-les-lui.

ROSE. Eh bien ! voyez, vous voilà rouge, rouge comme de l'écarlate.

LÉONORE. Il livre son cœur à de méchantes femmes, et moi je cours après un regard. O femmes ! femmes !

Elles sortent.

SCÈNE XII.

Le palais d'André.

GIANETTINO, LOMELLINO *arrivent à la hâte.*

GIANETTINO. Laisse-les rugir pour leur liberté, comme une lionne pour ses petits. Je ne broncherai pas.

LOMELLINO. Cependant, monseigneur...

GIANETTINO. Au diable avec ton cependant, procurateur

de trois heures! Je ne reculerai pas de la largeur d'un cheveu. Que les tours de Gênes secouent la tête, que la mer orageuse dise non. Je ne crains pas la canaille.

LOMELLINO. La populace est sans doute un bois facile à enflammer, mais la noblesse est comme le vent qui souffle dessus. Toute la république est en rumeur, peuple et patriciens.

GIANETTINO. Eh bien! je serai sur la hauteur comme Néron : je verrai ce joyeux embrasement.

LOMELLINO. Jusqu'à ce que toute cette masse en révolte se livre à un chef de parti assez ambitieux pour moissonner dans le désastre.

GIANETTINO. Plaisanterie! plaisanterie! Je n'en connais qu'un qui pourrait se rendre redoutable, et celui-là, j'en ai pris soin.

LOMELLINO. Le Doge Sérénissime! (*André paraît, tous deux s'inclinent profondément.*)

ANDRÉ. Seigneur Lomellino, ma nièce désire sortir.

LOMELLINO. J'aurai l'honneur de l'accompagner.

Il sort.

SCÈNE XIII.

ANDRÉ, GIANETTINO.

ANDRÉ. Écoute, mon neveu, je ne suis point content de toi.

GIANETTINO. Daignez m'écouter, oncle sérénissime.

ANDRÉ. J'écoute le plus misérable mendiant de Gênes, s'il en est digne; un mauvais sujet jamais, fût-il mon neveu. C'est être assez clément que de ne te montrer que l'oncle; c'est au duc et à la Seigneurie que tu devrais avoir à répondre.

GIANETTINO. Un mot seulement, monseigneur...

ANDRÉ. Écoute ce que tu as fait, et alors justifie-toi : tu as renversé un édifice que j'avais construit avec tant de soin pendant un demi-siècle... Le mausolée de ton oncle... son unique pyramide... l'amour des Génois. André te pardonne cette légèreté.

GIANETTINO. Mon oncle est mon souverain...

ANDRÉ. Ne m'interromps pas. Tu as attenté au plus beau chef-d'œuvre du gouvernement que j'avais moi-même, avec

le secours du ciel, donné aux Génois, qui m'avait coûté tant de veilles, tant de dangers et tant de sang. Tu as souillé à la face de la ville entière mon honneur de prince, en ne montrant nul respect pour mes institutions. A qui donc seront-elles sacrées, si ma famille les méprise?.. Ton oncle te pardonne cette sottise.

GIANETTINO, *offensé.* Seigneur, vous m'avez élevé pour être duc de Venise.

ANDRÉ. Tais-toi. Tu as commis une haute trahison envers l'état; tu l'as blessé au cœur; car, fais-y attention, enfant, il n'existe que par la soumission.... Lorsque le berger se retirait de sa tâche vers le soir, crois-tu qu'il avait abandonné le troupeau? Parce que André porte des cheveux blancs, fouleras-tu les lois aux pieds, comme un vagabond?

GIANETTINO, *irrité.* Assez, duc; je sens aussi bouillonner dans mes veines le sang de cet André qui fit trembler la France.

ANDRÉ. Silence! je te l'ordonne. Je suis habitué à voir la mer se taire, quand je parle. Tu as conspué la majesté de la justice dans son temple; sais-tu quel en est le châtiment? Rebelle... à présent, réponds. (*Gianettino muet et les yeux fixés à terre.*) Malheureux André! tu as couvé dans ton propre sein le reptile destructeur de tes œuvres... J'avais élevé pour les Génois un édifice qui devait braver le temps, et j'y jette le premier brandon. Rends grâces, insensé, à cette tête blanche qui veut être portée dans la tombe par les mains de sa famille; rends grâces à mon amour impie, si je ne jette pas du haut de l'échafaud la tête du rebelle à l'état offensé.

Il sort à la hâte.

SCÈNE XIV.

LOMELLINO, *effrayé, hors d'haleine*; GIANETTINO, *le visage rouge, suit du regard le duc qui se retire.*

LOMELLINO. Qu'ai-je vu? qu'ai-je entendu? A présent, à présent fuyez, prince; à présent tout est perdu!

GIANETTINO, *avec humeur.* Qu'y avait-il à perdre?

LOMELLINO. Gênes, prince, je viens de la place. Le peuple se pressait autour d'un Maure que l'on emmenait gar-

rotté; le comte de Lavagna le premier suivait avec trois cents nobles. Ils sont entrés à la maison de justice où les criminels sont mis à la torture. Le Maure venait d'être pris au moment où il allait assassiner Fiesque.

GIANETTINO, *frappe du pied.* Quoi! tous les diables sont-ils aujourd'hui déchaînés?

LOMELLINO. On lui a demandé rigoureusement qui l'avait soudoyé? Le Maure n'a rien avoué. On l'a soumis à la première torture, il n'a rien avoué. On l'a soumis à la seconde; il a dit.... Monseigneur, à quoi pensiez-vous de livrer votre honneur à ce vaurien?

GIANETTINO, *avec un regard farouche.* Pas de question.

LOMELLINO. Écoutez encore : A peine le nom de Doria était-il prononcé... (*J'aurais mieux aimé lire mon nom sur les tablettes du diable que d'entendre le vôtre en ce moment.*) que Fiesque se montra au peuple. Vous le connaissez cet homme qui prie en ordonnant, qui s'empare avec usure de l'affection de la foule. Toute la populace était là immobile, effrayée, hors d'haleine, divisée par groupes et les yeux fixés sur lui; il parlait peu, mais il soulevait son bras sanglant, le peuple se battait pour recueillir, comme des reliques, les gouttes de sang qui en tombaient. Le Maure a été remis à sa disposition, et Fiesque... (*coup fatal pour nous*) Fiesque lui accorde sa grâce. Alors le silence du peuple se change en une clameur étourdissante; chaque parole anéantit un Doria, et Fiesque est porté dans sa demeure avec des milliers de vivat.

GIANETTINO, *avec un rire étouffé.* Que la révolte me vienne jusqu'à la gorge. L'empereur Charles! Avec ces deux mots, je veux si bien la terrasser que dans tout Gênes on n'entendra pas vibrer une cloche.

LOMELLINO. La Bohême est loin de l'Italie. Si Charles se hâte, il pourra encore arriver assez tôt pour assister aux festins de vos funérailles.

GIANETTINO *tire une lettre avec un grand cachet.* C'est donc un bonheur qu'il soit déjà ici... Lomellino est étonné, me croit-il assez fou pour irriter encore les républicains furieux, s'ils n'étaient déjà trahis et vendus?

LOMELLINO *décontenancé.* Je ne sais ce que je dois penser.

GIANETTINO. Je pense à quelque chose que tu ne sais pas. Ma résolution est arrêtée : après-demain, douze sénateurs tomberont. Doria est souverain et l'empereur Charles le protège... tu recules?

LOMELLINO. Douze sénateurs ! mon cœur n'est pas assez large pour contenir ces douze taches de sang.

GIANETTINO. Oh ! fou que tu es ! on les jette au pied de mon trône. Vois-tu, j'ai démontré aux ministres de Charles que la France a encore à Gênes un parti puissant qui pourrait bien lui livrer la république une seconde fois, si on ne le détruit pas jusque dans sa racine. Cela a produit son effet dans l'esprit du vieux Charles. Il a souscrit à mon projet, et tu vas écrire sous ma dictée.

LOMELLINO. Je ne sais pas encore...

GIANETTINO. Asseois-toi et écris.

LOMELLINO. Mais que dois-je écrire? (*Il s'asseoit.*)

GIANETTINO. Les noms des douze candidats... François Centurione.

LOMELLINO *écrit.* Par reconnaissance pour son vote, il mènera le convoi.

GIANETTINO. Cornelio Calva.

LOMELLINO. Calva.

GIANETTINO. Michel Cibo.

LOMELLINO. Pour refroidir ses prétentions à la charge de procurateur.

GIANETTINO. Thomas Asserato et ses trois frères. (*Lomellino s'arrête. Gianettino répète.*) Et ses trois frères.

LOMELLINO *écrit.* Continuez, Gianettino.

GIANETTINO. Fiesque de Lavagna.

LOMELLINO. Faites attention, faites attention; vous vous romprez le cou sur cette pierre noire.

GIANETTINO. Scipion Bourgognino.

LOMELLINO. Il ira célébrer son mariage ailleurs.

GIANETTINO. Et moi, je conduirai la noce.... Raphaël Sacco.

LOMELLINO. Je devrais demander pardon pour celui-là

jusqu'à ce qu'il m'eût payé mes cinq mille scudis. La mort lui donnera sa quittance.

GIANETTINO. Vincent Calcagno.

LOMELLINO. Calcagno. Je prends le douzième à mon compte ; autrement notre ennemi mortel serait oublié.

GIANETTINO. Que la fin soit bien, tout est bien. Joseph Verrina.

LOMELLINO. C'était la tête du serpent. (*Il se lève, jette du sable sur le papier, le parcourt et le présente au prince.*) La mort donne après-demain un pompeux gala et a invité douze princes de Gênes.

GIANETTINO *s'approche de la table et signe.* C'en est fait. Dans deux jours, on élit le doge. Quand la Seigneurie sera rassemblée, au signal donné par un mouchoir, les douze seront tout-à-coup frappés en même temps, et mes deux cents Allemands s'empareront par assaut de l'Hôtel-de-Ville. La chose faite, Gianettino Doria entre dans la salle et se fait rendre hommage.

LOMELLINO. Et André ?

GIANETTINO, *avec mépris.* C'est un vieil homme. (*A un domestique.*) Si le duc me demande, je suis à la messe. (*Le domestique sort.*) Le démon qui se cache en moi ne peut garder l'incognito que sous le masque de la piété.

LOMELLINO. Mais ce papier, prince ?

GIANETTINO. Prends-le et fais-le circuler dans notre parti. Cette lettre doit être portée par un courrier dans la Rivière du Levant ; elle instruit Spinola de tout ce qui se passe, et lui ordonne de se trouver demain dans la ville à huit heures du matin.

LOMELLINO. Il y a un défaut dans votre projet, prince. Fiesque ne vient plus au sénat.

GIANETTINO. On trouvera bien encore un assassin dans Gênes... Je m'en charge.

Il sort d'un côté, Lomellino de l'autre.

SCÈNE XV.

Antichambre de Fiesque.

FIESQUE, *avec des lettres et des lettres de change ;*
LE MAURE.

FIESQUE. Ainsi les quatre galères sont arrivées.

LE MAURE. Elles ont heureusement jeté l'ancre dans le Darse.

FIESQUE. Elles arrivent fort à propos. Et d'où viennent les courriers ?

LE MAURE. De Rome, de Plaisance et de la France.

FIESQUE *ouvre les lettres et les parcourt.* Qu'ils soient les bienvenus ! les bienvenus à Gênes. (*Avec joie.*) Qu'on accueille d'une façon royale les courriers !

LE MAURE. Hum !

Il va sortir.

FIESQUE. Attends, attends. Voici qu'il t'arrive de l'ouvrage en quantité.

LE MAURE. Qu'ordonnez-vous ? Vous faut-il le nez du chien de chasse, ou le dard du scorpion ?

FIESQUE. Pour le moment l'appeau de l'oiseleur. Demain au matin, deux mille hommes déguisés se glisseront dans la ville pour entrer à mon service. Place tes agents aux portes avec l'ordre d'exercer une surveillance attentive sur les passants. Quelques-uns entreront comme des pélerins qui vont faire un pélerinage à Notre-Dame de Lorette ; d'autres, comme des religieux, ou des savoyards, ou des comédiens ; d'autres encore, comme des merciers ou des musiciens ; le plus grand nombre, comme des soldats congédiés qui veulent manger le pain de Gênes. On demandera à chaque étranger où il compte loger. S'il répond : Au Serpent d'or, on le saluera amicalement, et on lui indiquera une demeure. Écoute, je m'en rapporte à ton habileté.

LE MAURE. Autant, seigneur, qu'à ma perversité. S'il m'échappe une boucle de leurs cheveux, mettez mes deux yeux dans une arquebuse, et tirez-les aux moineaux !

Il veut sortir.

FIESQUE. Arrête. Encore une chose à faire. Les galères frapperont les yeux du peuple. Observe ce qu'on dit à ce sujet. Si on t'adresse quelques questions là-dessus, tu répondras que tu as entendu murmurer vaguement que ton maître compte les employer pour donner la chasse aux Turcs. Comprends-tu?

LE MAURE. Je comprends. La barbe des circoncis cache tout cela. Ce qu'il y a dans le sac, le diable le sait.

Il veut sortir.

FIESQUE. Doucement. Encore une précaution. Gianettino a de nouvelles raisons de me haïr et de préparer ma chute. Va, observe tes camarades, vois si tu ne pressens pas parmi eux un assassin. Doria visite les maisons suspectes. Attache-toi aux filles de joie. Les secrets du cabinet se cachent souvent dans les plis d'une robe de femme. Promets-leur des pratiques chargées d'or. Promets-leur ton maître. Il n'y a rien de si honorable que tu ne puisses aller chercher dans cette fange jusqu'à ce que tu m'aies trouvé le fond.

LE MAURE. Ah ! ah ! Assez. J'ai mes entrées chez une certaine Diane Bononi dont j'ai été le pourvoyeur pendant environ cinq trimestres. Avant-hier j'ai vu le procurateur Lomellino sortir de chez elle.

FIESQUE. C'est bien. Lomellino est justement la cheville ouvrière de toutes les folies de Doria. Demain matin tu iras là de bonne heure. Peut-être cette nuit sera-t-il l'Endymion de cette chaste Diane !

LE MAURE. Encore un renseignement, monseigneur. Si les Génois me demandent... et par le diable ils le demanderont... ce que Fiesque pense de Gênes.... garderez-vous votre masque plus long-temps... Or, que dois-je répondre ?

FIESQUE. Répondre... Attends... La moisson est mûre... La douleur annonce l'enfantement... Gênes, répondras-tu, est sur le billot et mon maître s'appelle Jean-Louis Fiesque.

LE MAURE, *tout joyeux.* C'est ce que je ferai, de sorte qu'il en sera jasé sur mon honneur de vaurien... Et maintenant, à l'œuvre, ami Hassan ! D'abord à la taverne. Mes pieds ont de la besogne... Il faut que je prenne soin de mon estomac pour qu'il soutienne mes jambes... (*Il court et revient à la hâte.*) A propos. J'ai eu tantôt mon petit babil. Vous

désirez savoir ce qui s'était passé entre votre femme et Calcagno... Un refus, seigneur, et voilà tout.

Il sort en courant.

SCÈNE XVI.

FIESQUE, *seul.*

Je vous plains, Calcagno... Mais croyez-vous par hasard que j'aurais exposé ainsi la délicate question de mon honneur conjugal, si la vertu de ma femme et ma propre valeur ne m'en avaient suffisamment répondu? Mais cette galanterie me plaît. Tu es un bon soldat. Elle me donnera ton bras pour perdre Doria... (*Il va et vient à grands pas.*) Maintenant, Doria, nous voilà sur le champ de bataille. Tous les ressorts de ma grande entreprise sont en jeu, tous les instruments d'accord pour ce redoutable concert. Il ne me manque plus que de laisser tomber le masque et de montrer Fiesque aux patriotes de Gênes. (*On entend venir du monde.*) Une visite! Qui peut me troubler à cette heure.

SCÈNE XVII.

Le précédent, VERRINA, ROMANO, *avec un tableau*, SACCO, BOURGOGNINO, CALCAGNO. *Tous s'inclinent.*

FIESQUE, *allant au devant d'eux avec une parfaite gaîté.* Soyez les bienvenus. Quelle importante affaire vous amène tous ainsi chez moi?.. Te voilà aussi, mon cher frère Verrina? J'aurais pu désapprendre à te connaître, si ma pensée ne te suivait pas plus assidûment que mes yeux. N'est-ce pas depuis le dernier bal que j'ai été privé de mon Verrina!

VERRINA. Ne compte pas d'après cette date, Fiesque. Depuis ce temps un poids bien lourd a pesé sur ma tête blanche. Mais assez là-dessus.

FIESQUE. Non pas assez pour l'affection inquiète. Tu m'en diras davantage, quand nous serons seuls. (*A Bourgognino.*) Sois le bienvenu, jeune héros. Notre reconnaissance est toute récente, mais mon amitié est déjà mûre. Avez-vous une meilleure opinion de moi?

BOURGOGNINO. Je suis en chemin pour la prendre.

FIESQUE. Verrina, on me dit que ce jeune cavalier doit devenir ton gendre. Reçois toute mon approbation pour ce choix. Je ne lui ai parlé qu'une seule fois, et je serais fier qu'il fût le mien.

VERRINA. Ce jugement me donne de l'orgueil pour ma fille.

FIESQUE, *aux autres*. Sacco! Calcagno! Vous faites de bien rares apparitions chez moi. Je pourrais presque avoir honte de mon hospitalité, si les plus nobles citoyens de Gênes passent devant ma demeure sans entrer.... Et ici je salue un cinquième hôte qui m'est étranger, à la vérité, mais qui est assez recommandé par les dignes personnages qui l'entourent.

ROMANO. C'est tout simplement un peintre, monseigneur. Son nom est Romano. Il vit de larcins faits à la nature; il n'a pour armoiries que son pinceau, et dans ce moment il est (*faisant un profond salut*) sur le point de saisir le grand trait d'une tête de Brutus.

FIESQUE. Votre main, Romano. La peinture, votre maîtresse, est liée à ma maison. Je l'aime comme une sœur. L'art est la main droite de la nature. Celle-ci n'a fait que des créatures, l'autre a fait les hommes. Mais qui peignez-vous, Romano?

ROMANO. Des scènes de la vigoureuse antiquité. Mon Hercule mourant est à Florence, ma Cléopâtre à Venise, Ajax furieux à Rome, où les héros du temps passé revivent... au Vatican.

FIESQUE. A quoi est maintenant occupé votre pinceau?

ROMANO. Je l'ai rejeté, monseigneur. Le flambeau du génie dure moins encore que celui de la vie. Arrivé à un certain point, il n'enflamme plus que le cercle de papier qui l'entoure. Voici ma dernière œuvre.

FIESQUE, *joyeux*. Elle ne pouvait arriver plus à propos. Je suis aujourd'hui d'une gaîté inaccoutumée. Tout mon être jouit d'une sorte de calme héroïque et s'ouvre tout entier à la belle nature. Mettez-là votre tableau. Je m'en fais une vraie fête. Avancez, mes amis. Livrons-nous sans réserve à l'artiste. Montrez-nous votre tableau.

VERRINA *fait signe aux autres.* Maintenant, faites attention, Génois.

ROMANO, *place un tableau.* La lumière doit venir de ce côté. Tirez ce rideau. Laissez tomber celui-là. Bien. (*Il se met de côté.*) C'est l'histoire de Virginie et d'Appius Claudius. (*Long silence. Tous regardent le tableau.*)

VERRINA, *dans l'enthousiasme.* En avant, vieux Pierre?.. Tu trembles, tyran... Comme vous voilà pâles, Romains... Suivez le Romain... Le couteau brille... Suivez-moi, Génois... A bas Doria... à bas! à bas! (*Il s'élance vers le tableau.*)

FIESQUE *sourit au peintre.* Ne demandez pas un autre suffrage. Votre art a fait de ce vieillard un jeune rêveur.

VERRINA, *épuisé.* Où suis-je?... Où sont-ils allés? Ont-ils disparu comme des bulles de savon? Toi ici, Fiesque? Le tyran vit encore, Fiesque.

FIESQUE. Vois-tu? Tu as oublié de porter tes regards sur beaucoup de choses. Tu trouves cette tête de Romain admirable? Laisse-la, et regarde la jeune fille. Quelle douce, quelle virginale expression! que de grâce sur ces lèvres décolorées! que de volupté dans ce regard qui s'éteint! Inimitable! divin! Romano. Et ce sein d'une blancheur éblouissante, avec quel charme il se soulève dans un dernier soupir! Ah! faites encore de pareilles nymphes, Romano. Je veux me prosterner devant votre imagination et dire adieu à la nature.

BOURGOGNINO. Est-ce là, Verrina, la sublime impression que tu espérais.

VERRINA. Prends courage, mon fils. Dieu a rejeté le bras de Fiesque. Il compte sur le nôtre.

FIESQUE, *au peintre.* Oui c'est là votre dernière œuvre, Romano. Votre veine est épuisée. Vous ne toucherez plus un pinceau. Mais en admirant l'artiste, j'oublie son travail. Je pourrais rester ici et regarder, et ne pas remarquer un tremblement de terre... Emportez votre tableau. Pour pouvoir vous payer cette tête de Virginie, il faudrait mettre Gênes en gage. Emportez-le.

ROMANO. L'artiste se paie par l'honneur. Je vous le donne. (*Il veut sortir.*)

FIESQUE. Un peu de patience, Romano. (*Il marche d'un pas majestueux dans la chambre et paraît occupé d'une grande pensée. De temps à autre il jette sur ceux qui sont là un regard fixe, pénétrant, enfin il prend le peintre par la main et le conduit devant le tableau.*) Viens ici, peintre. (*Avec fierté et dignité.*) Tu jettes là un regard orgueilleux, parce que tu as simulé la vie sur une toile morte, et perpétué à peu de frais une grande action. Tu es fier de ton enthousiasme de poète, de l'imagination qui a cru ces marionnettes sans âme, sans force, sans action... Tu renverses sur ta toile les tyrans... Tu es, toi-même, un misérable esclave... D'un coup de pinceau tu rends la liberté à la république... et tu ne peux briser tes propres chaînes. (*Avec force et d'un ton impérieux.*) Va, ton travail est une jonglerie... Que l'apparence cède au fait. (*Avec grandeur, en renversant le tableau.*) J'ai accompli ce que tu n'as pu que peindre. (*Tous sont interdits. Romano prend son tableau et sort à la hâte.*)

SCÈNE XVIII.

FIESQUE, VERRINA, BOURGOGNINO, SACCO, CALCAGNO.

FIESQUE, *après un silence d'étonnement.* Pensiez-vous que le lion dormait, parce qu'il ne rugissait pas? Avez-vous eu la vanité de croire que vous étiez les seuls à sentir les fers de Gênes? les seuls qui désirassent les rompre? Avant que vous en eussiez entendu le bruit de loin, Fiesque les avait déjà brisés. (*Il ouvre sa cassette, prend un paquet de lettres et les disperse sur la table.*) Ici des soldats de Parme... ici de l'argent de France... ici quatre galères du pape. Que manquait-il encore pour saisir le tyran dans son repaire? De quoi pourriez-vous encore vous souvenir? (*Tous se taisent. Il quitte la table et continue avec le sentiment de lui-même.*) Des républicains! Vous êtes plus habiles à maudire les tyrans qu'à les faire sauter en l'air. (*Tous, à l'exception de Verrina, se jettent sans rien dire aux pieds de Fiesque.*)

VERRINA. Fiesque, mon génie s'incline devant le tien.

Mais je ne puis fléchir le genou. Tu es un grand homme, mais... Relevez-vous, Génois.

FIESQUE. Gênes entière s'irrite de la mollesse de Fiesque. Gênes maudit la galanterie libertine de Fiesque. Génois! Génois! mes galanteries ont trompé le tyran soupçonneux. Ma folie a caché à votre pénétration une sagesse dangereuse. Dans le tourbillon de la volupté, était enveloppée l'œuvre merveilleuse de la conspiration. Assez. Par vous, Gênes me connaîtra. Mon vœu le plus audacieux est satisfait.

BOURGOGNINO *se jette avec douleur sur une chaise.* Ne suis-je donc plus rien?

FIESQUE. Mais allons rapidement de la pensée à l'œuvre. Toutes les machines sont prêtes. Je puis donner l'assaut à la ville par mer et par terre. La noblesse est conjurée. Le cœur du peuple est à moi. J'ai plongé les tyrans dans le sommeil. La république est mûre pour une refonte. La fortune est à nous. Rien ne manque... Mais Verrina est pensif

BOURGOGNINO. Patience! je connais un petit mot qui le réveillera plus promptement que la trompette du jugement dernier. (*Il s'approche de Verrina et lui crie.*) Mon père, éveille-toi. Ta Berthe est dans le désespoir.

VERRINA. Qui a dit cela?... A l'œuvre, Génois!

FIESQUE. Pensez aux moyens d'exécution. La nuit nous a surpris dans notre premier entretien. Gênes est endormie. Le tyran gît fatigué des débauches de sa journée. Veillez pour la ville et pour lui.

BOURGOGNINO. Avant de nous séparer, jurons en nous embrassant cette alliance héroïque. (*Ils forment un cercle en entrelaçant leurs bras.*) Ici sont réunis les cinq plus grands hommes de Gênes, pour décider la plus grande destinée de Gênes. (*Ils se serrent étroitement.*) Quand l'édifice du monde s'écroulerait, quand la sentence du souverain juge romprait les liens de l'amour et de l'amitié, cette tige aux cinq branches héroïques subsisterait encore!

VERRINA. Quand nous réunirons nous de nouveau?

FIESQUE. Demain, à midi, je recueillerai vos opinions.

VERRINA. Ainsi donc, demain à midi. Bonne nuit, Fiesque. Viens, Bourgognino; tu entendras quelque chose d'étrange. *Tous deux sortent.*

FIESQUE, *aux autres*. Sortez par la porte de derrière, pour que les espions de Doria ne vous remarquent pas.

SCÈNE XIX.

FIESQUE *va et vient tout pensif*. Quel orage dans mon cœur! Quel mouvement rapide dans mes pensées! Tels que des criminels qui méditent un forfait se glissent sur la pointe du pied et baissent vers la terre leur visage enflammé, tels sont les voluptueux fantômes qui traversent mon âme. Arrêtez, arrêtez! Laissez-moi vous regarder en face... Une bonne conscience fortifie le cœur de l'homme et se montre hardiment au jour. Ah! je vous connais... Vous portez la livrée de l'éternel imposteur... Disparaissez... (*Moment de silence; avec plus de vivacité.*) Fiesque républicain! Fiesque doge!... Doucement... Ici est le bord de l'abîme qui marque la limite de la vertu, qui sépare le ciel de l'enfer. C'est ici précisément que des héros ont trébuché, que des héros ont failli, et le monde a joint sa malédiction à leur nom... C'est ici précisément que des héros ont douté, que des héros sont restés fermes, et ils sont devenus des demi-dieux. (*Avec plus de vivacité.*) Les cœurs de Gênes sont à moi. La redoutable Gênes se laisse conduire çà et là par ma main à la lisière... O habilete du crime qui met toujours un ange devant un diable!... Malheureuse ambition! Vieille courtisane!... Des anges ont dans tes caresses perdu le ciel, et la mort est sortie de tes larges flancs. (*Il frissonne.*) Tu parles à l'ange de l'infini dans tes chants de sirène, tu amorces l'homme avec de l'or, des femmes et des diadèmes. (*Après un moment de silence et de réflexion.*) Combattre pour un diadème, c'est grand. Le rejeter, c'est divin. (*Avec résolution.*) Tombe, tyran! Gênes, sois libre! (*Avec une douce émotion.*) Et moi, je serai ton plus heureux citoyen.

ACTE TROISIÈME.

Désert effroyable.

SCÈNE I.

VERRINA, BOURGOGNINO *arrivent pendant la nuit.*

BOURGOGNINO *s'arrête.* Mais, mon père, où me conduis-tu? La sombre douleur avec laquelle tu es venu m'appeler se manifeste encore dans ta respiration pénible. Romps ce terrible silence. Parle. Je ne vais pas plus loin.

VERRINA. C'est ici le lieu.

BOURGOGNINO. Le plus effroyable que tu pouvais trouver. Mon père, si ce que tu as à m'apprendre est d'une nature analogue à celle de ce lieu, mes cheveux se dressent sur ma tête.

VERRINA. C'est un sol fleuri comparé à la nuit de mon âme. Suis-moi là où la corruption ronge les cadavres, où la mort tient ses horribles festins... là où le gémissement des âmes perdues récrée le diable; où les larmes inutiles de la douleur tombent à travers le crible de l'éternité... là, mon fils, où le monde change sa loi; où la divinité brise son signe bienfaisant. Là, je te parlerai à travers la destruction, et tu m'écouteras avec des claquements de dents.

BOURGOGNINO. Entendre quoi? je t'en conjure!

VERRINA. Jeune homme, je crains... Jeune homme, ton sang est rose... ta chair est molle... De pareilles natures éprouvent la faiblesse humaine. L'ardeur de ta sensibilité amollit même ma cruelle pensée. Si les glaces de l'âge, si le chagrin aux ailes de plomb avaient paralysé l'essor joyeux de ton esprit, si un sang noir et épais avait fermé à la nature le chemin de ton cœur, tu pourrais comprendre le langage de ma douleur et admirer ma résolution.

BOURGOGNINO. Je l'écouterai et je l'adopterai.

VERRINA. Non, mon fils, Verrina te l'épargnera. O Sci-

pion, un lourd fardeau pèse sur mon sein... Une pensée terrible comme la nuit sombre et assez monstrueuse pour briser une poitrine d'homme, vois-tu? je veux seul l'accomplir... Mais je ne puis pas seul la supporter... Si j'étais orgueilleux, Scipion, je pourrais dire que c'est un tourment d'être l'unique grand homme... Les grandes pensées ont paru au Créateur un tel fardeau qu'il les a confiées aux esprits.... Écoute, Scipion.

BOURGOGNINO. Mon âme est suspendue à la tienne.

VERRINA. Écoute et ne réponds rien. Bien, jeune homme. Entends-tu, tu n'as pas un mot à dire là-dessus. Il faut que Fiesque meure!

BOURGOGNINO, *stupéfait.* Que Fiesque meure!

VERRINA. Qu'il meure!... Je te remercie, mon Dieu, le mot est prononcé... Fiesque doit mourir, mon fils, et mourir de ma main.... A présent, va.... Il y a des actions qui ne peuvent être soumises à aucun jugement humain, et qui ne reconnaissent que le ciel pour arbitre... C'en est fait... Va... Je ne veux ni de ton blâme, ni de tes éloges... Je sais ce que cette décision me coûte. C'est bien. Mais, écoute, tu pourrais après cela te croire fou... Écoute, l'as-tu vu hier se mirer dans notre étonnement? L'homme qui, par son sourire, a trompé l'Italie, pourrait-il souffrir un égal à Gênes? Va, Fiesque renversera le tyran, c'est sûr. Fiesque sera le plus redoutable tyran de Gênes, c'est encore plus sûr.

Il sort. Bourgognino le regarde étonné et muet et le suit lentement.

SCÈNE II.

Un salon chez Fiesque. Dans le fond, au milieu, une porte vitrée qui a vue sur la mer et sur Gênes. — Le crépuscule du matin.

FIESQUE, *à la fenêtre.* Que vois-je?... La lune a disparu, et les rayons de feu du matin s'élèvent de la mer... Des rêves étranges ont troublé mon sommeil, tout mon être tourne convulsivement autour d'une même pensée... Il faut que je prenne l'air... (*Il ouvre la porte. La ville et la mer étin-*

cellent aux rayons du matin. Fiesque marche à grands pas dans la chambre.) Être le plus grand homme de Gênes, et toutes ces petites âmes ne se rassembleraient pas sous la grande !... Mais j'offense la vertu... (*Il s'arrête.*) La vertu ?... L'esprit élevé a d'autres tentations que l'esprit vulgaire.... Devrait-il avoir de commun avec lui la vertu ? L'armure qui enlace le corps débile du pygmée pourrait-elle s'adapter aux membres d'un géant ?.... (*Le soleil se lève sur Gênes.*) Cette majestueuse ville (*il étend les bras vers elle*) serait à moi ! Je brillerais au-dessus d'elle comme la souveraine clarté du jour ! Je la couvrirais sous mon autorité de monarque ! Je plongerais dans cet océan sans fond ma convoitise ardente et mes insatiables désirs !... Oui, si l'adresse du voleur n'ennoblit pas le vol, au moins la valeur du vol ennoblit-elle le voleur. Il est honteux de vider une bourse.... Il y a de l'impudence à manquer à sa foi pour un million ; mais il y a une inexprimable grandeur à voler une couronne. La honte diminue quand le forfait grandit... (*Silence ; puis avec expression.*) Obéir !... Régner !... Monstrueux abîme qui donne le vertige... Jetez-y tout ce qu'il y a de précieux pour l'homme... Vos victoires, conquérants... Vos œuvres immortelles, artistes... Vos joies voluptueuses, épicuriens... Vos mers et vos îles, navigateurs... Obéir et régner, être et ne pas être... Celui qui pourrait mesurer sans vertige la distance qui sépare le dernier séraphin de l'infini pourrait aussi mesurer l'étendue de ce gouffre. (*Avec élévation.*) Être à cette hauteur élevée et terrible !... Jeter un regard de dédain sur le courant impétueux de la destinée humaine où la roue de l'aveugle fortune tourne et change malignement les situations !... Porter le premier ses lèvres à la coupe de la joie !... Mener au-dessous de soi à la lisière ce géant cuirassé qu'on appelle la loi !... Pouvoir le blesser impunément et voir sa colère tomber comme un impuissant devant la barrière de la souveraineté !... Forcer les passions indomptables du peuple à céder comme des chevaux fougueux au léger mouvement des rênes !... Renverser d'un souffle dans la poussière l'orgueil arrogant des vassaux !... Donner, par la force créatrice du sceptre, de la vie même à ces rêves de prince enfantés dans la fièvre !... Ah ! quelle image ! Et comme elle fait vaciller l'esprit sur ses limites ! Être prince un moment !... Toute la substance de la vie est

concentrée là. Ce n'est pas l'espace où la vie s'agite, c'est ce qu'elle contient qui fait sa valeur... Décomposez le tonnerre en simples murmures, ils vous serviront à endormir les enfants. Réunissez-les en un éclat subit, et cette voix puissante ébranlera la voûte éternelle... Je suis résolu. (*Il se promène d'un air héroïque.*)

SCÈNE III.

Le précédent. LÉONORE *entre avec une inquiétude visible.*

LÉONORE. Pardonnez-moi, comte, je crains de troubler votre repos du matin.

FIESQUE *recule étonné.* Certainement, madame, vous me surprenez beaucoup.

LÉONORE. Cela n'arrive jamais à ceux qui s'aiment.

FIESQUE. Comtesse, vous exposez votre beauté à l'air dangereux du matin.

LÉONORE. Je ne sais pas pourquoi j'en conserverais le peu qu'il en reste à la douleur.

FIESQUE. La douleur, mon amour! J'avais cru jusqu'ici qu'on avait le repos de l'âme, quand on ne travaillait pas à bouleverser les états.

LÉONORE. C'est possible. Cependant, je sens que mon sein se brise dans ce repos de l'âme. Je viens, monseigneur, vous adresser une insignifiante prière, si vous avez un moment à perdre. J'ai fait, il y a sept mois, le rêve singulier que j'étais comtesse de Lavagna. Ce rêve est passé; il m'en reste un sentiment douloureux. Je voudrais faire revivre toutes les joies de mon innocente enfance pour chasser de mon esprit ces fantômes animés; permettez-moi donc de retourner dans les bras de ma bonne mère.

FIESQUE, *très-surpris.* Comtesse!...

LÉONORE. C'est une faible et triste chose que mon cœur, vous devez en avoir pitié. Le plus léger souvenir de ce rêve pourrait nuire à mon imagination malade. Je rends donc ces derniers gages à leur légitime possesseur. (*Elle met une boîte de bijoux sur la table.*) Et ce poignard, qui a traversé mon cœur. (*Elle dépose ses lettres d'amour.*) Encore celles-ci....

(*Pleurant et sanglotant.*) Je ne garde rien que la blessure. (*Elle veut s'éloigner.*)

FIESQUE, *ébranlé, court après elle et la retient.*

LÉONORE *tombe dans ses bras.* Je n'ai pas mérité d'être votre épouse ; mais votre épouse méritait le respect... Comme j'entends siffler à présent les langues de la calomnie ! Comme elles me regardent avec dédain, les femmes et les jeunes filles de Gênes ! Voyez, disent-elles, voyez comme elle se flétrit, la vaniteuse qui a épousé Fiesque..... Cruel châtiment de ma présomption de femme ! Quand Fiesque me conduisit à l'autel, je méprisais tout mon sexe.

FIESQUE. Non, vraiment, madame ; cette scène est singulière.

LÉONORE, *à part.* Ah ! c'est bien. Il pâlit et rougit à présent. J'ai du courage.

FIESQUE. Deux jours seulement, comtesse, et alors vous me jugerez.

LÉONORE. Sacrifiée !... Ne me laisse pas prononcer ce nom devant toi, chaste lumière du ciel ! Sacrifiée à une coquette ! Non, regardez-moi, mon époux. Ah ! vraiment, les yeux qui font obéir et trembler Gênes ne doivent pas se baisser devant les larmes d'une femme.

FIESQUE, *très-embarrassé.* Rien de plus, signora, rien de plus, signora.

LÉONORE, *avec douleur et un peu d'amertume.* Déchirer un faible cœur de femme, ah ! c'est digne du sexe fort..... Je me suis jetée dans les bras de cet homme. Je liais avec délices ma faiblesse de femme à cette force. Je lui ai livré mon ciel tout entier. Et cet homme généreux en a fait don à une.....

FIESQUE, *l'interrompant avec vivacité.* Non, ma Léonore.....

LÉONORE. Ma Léonore ! Ah ! ciel, je te remercie, j'entends encore le son chéri de l'amour. Je devrais te haïr, trompeur, et je me jette avec avidité sur les debris de ta tendresse..... Haïr ! j'ai prononcé ce mot, Fiesque. Ah ! ne le crois pas. Ton parjure m'apprendra à mourir, mais non pas à haïr. Mon cœur est trompé. (*On entend le Maure venir.*)

FIESQUE. Accordez-moi une légère faveur d'enfant.

LÉONORE. Tout, Fiesque, excepté l'indifférence.

FIESQUE. Ce que vous voudrez, comme vous voudrez. (*D'un ton expressif.*) Jusqu'à ce que Gênes compte deux jours de plus, ne m'interrogez pas, ne me condamnez pas. (*Il la conduit avec dignité dans une autre salle.*)

SCÈNE IV.

LE MAURE, *hors d'haleine;* FIESQUE.

FIESQUE. Pourquoi es-tu si essoufflé ?

LE MAURE. Vite, monseigneur.

FIESQUE. Quelque chose est-il tombé dans nos filets ?

LE MAURE. Lisez cette lettre. Suis-je vraiment ici ? Je crois que Gênes est raccourcie de douze rues, ou mes jambes se sont allongées. Vous pâlissez. Oui, mes jambes doivent faire mouvoir des têtes, et la vôtre est en jeu. Comment trouvez-vous cela ?

FIESQUE *jette avec surprise la lettre sur la table.* Tête de Maure et dix diables ! comment as-tu cette lettre ?

LE MAURE. A peu près comme votre seigneurie aura la république. Un exprès devait la porter en toute hâte dans la rivière du Levant, assurément ; j'ai vent de l'affaire : j'épie le gaillard dans un chemin creux. Paf ! le renard est à bas, et nous avons le poulet.

FIESQUE. Que son sang retombe sur toi ! Cette lettre ne se paie pas avec de l'or.

LE MAURE. Je me contenterai d'argent, comte de Lavagna. J'ai eu dernièrement fantaisie de votre tête ; (*en montrant la lettre*) elle serait là de nouveau..... A présent, je pense que le seigneur et le coquin sont quittes. Pour le reste, vous pouvez en rendre grâces à ma bonne amitié. (*Il lui présente un second billet.*) Numéro deux.

FIESQUE *prend la feuille avec étonnement.* Es-tu fou ?

LE MAURE. Numéro deux. (*Il s'approche de lui avec fierté, et le pousse du coude.*) Le lion n'a pas fait une grande sottise en pardonnant au rat ; (*avec malice*) il a finement agi.

Sans cela, qui aurait rongé les mailles du filet? Eh bien! cela vous plaît-il?

FIESQUE. Drôle, combien de diables as-tu à ta solde?

LE MAURE. Pour vous servir... un seul, et il est nourri par le comte.

FIESQUE. La propre signature de Doria! Où as-tu pris cette feuille?

LE MAURE. Tout chaud entre les mains de ma Bononi. J'ai été chez elle la nuit dernière. J'ai rapporté vos belles paroles et fait sonner vos beaux sequins. L'argent a opéré. A six heures du matin, j'adresse de nouvelles questions. Le comte était justement là comme vous le disiez, et payait avec ce papier un bonheur de contrebande.

FIESQUE, *vivement*. Lâches esclaves de femmes! ils veulent renverser les républicains, et ne peuvent se taire devant une coquine. Je vois, par ces papiers, que Doria et ses partisans ont formé le complot de m'assassiner, moi et onze sénateurs, et de nommer Gianettino souverain.

LE MAURE. Rien de plus, et cela le jour de l'élection du doge, le 3 de ce mois.

FIESQUE, *vivement*. Notre activité de cette nuit fera avorter leur lendemain.... Vite, Hassan! les choses sont mûres. Appelle les autres, nous prendrons sur eux une avance sanglante; hâte-toi, Hassan.

LE MAURE. Il faut que je vous vide encore mon sac de nouvelles. Deux mille hommes sont heureusement entrés dans la ville; je les ai cachés dans le couvent des capucins, où pas un rayon de soleil ne pénètre. Je brûle du désir de voir leur chef. Ce sont de braves garçons.

FIESQUE. Il te revient un écu par tête. Que dit-on à Gênes de mes galères?

LE MAURE. C'est là mon meilleur coup, monseigneur. Plus de quatre cents aventuriers, que la paix entre la France et l'Espagne a mis sur le pavé, rôdaient autour de mes gens, et les assiégeaient pour qu'ils vous parlassent en leur faveur, afin que vous puissiez les envoyer contre les infidèles. Je leur ai donné rendez-vous ce soir dans la cour du château.

FIESQUE, *joyeux*. Je vais bientôt te sauter au cou, coquin!

Un trait de maître! Quatre cents, dis-tu? C'en est fait de Gênes. Quatre cents écus sont à toi.

LE MAURE, *avec abandon*. N'est-ce pas, Fiesque, nous allons bouleverser ensemble Gênes de telle sorte qu'on pourra y chasser les lois avec le balai... Je ne vous ai jamais dit que j'ai mes oiseaux dans la garnison, et que je puis compter sur eux comme sur mon voyage en enfer. D'après mes arrangements, nous serons au moins six de garde à chaque porte; c'est assez pour enjôler les autres, et pour noyer leur sens dans le vin. Si vous avez envie de tenter cette nuit un coup de main, vous trouverez les sentinelles ivres.

FIESQUE. N'en dis pas davantage. Jusqu'à présent j'ai fait mouvoir cette masse monstrueuse sans aucun secours humain. Si près du but, j'aurais honte d'employer un misérable auxiliaire. Ta main, camarade; ce que le comte te doit encore, le doge l'acquittera.

LE MAURE. Reste un billet de la comtesse Impériali; elle m'a fait signe dans la rue, s'est montrée très-gracieuse, et m'a demandé d'un air d'ironie si la comtesse de Lavagna n'avait pas quelques atteintes de jaunisse. J'ai répondu que votre seigneurie ne s'intéressait qu'à la santé d'une seule personne.

FIESQUE, *après avoir lu le billet, le rejette*. Très-bien dit. Qu'a-t-elle répondu?

LE MAURE. Elle a répondu qu'elle plaignait pourtant le sort de la pauvre veuve, et qu'elle s'offrait à lui donner satisfaction en interdisant désormais les galanteries à votre seigneurie.

FIESQUE, *avec malice*. Elles cesseront bien avant la fin du monde... C'est là tout, Hassan?

LE MAURE, *avec méchanceté*. Monseigneur, les affaires des dames touchent de près à la politique...

FIESQUE. Oui, vraiment, et celle-ci surtout. Mais, que fais-tu de ce papier?

LE MAURE. C'est une diablerie à mêler avec les autres.... Une poudre que la signora m'a donnée pour la mettre chaque jour dans le chocolat de votre femme.

FIESQUE *recule en pâlissant*. Qui te l'a donnée?

LE MAURE. Dona Julia, comtesse Impériali.

FIESQUE *la lui arrache violemment.* Si tu mens, canaille, je te fais attacher vivant à la girouette de la tour de Saint-Laurent, où tu vireras neuf mois sous un coup de vent... La poudre.....

LE MAURE, *impatienté.* Je dois la mettre dans le chocolat de votre femme, selon les ordres de dona Julia Impériali.

FIESQUE, *hors de lui.* Monstrueux ! Cette douce créature... L'enfer a-t-il tant de place dans une âme de femme ? Mais j'oubliais de te remercier, Providence céleste, d'avoir anéanti ce projet, de l'avoir anéanti par un démon méchant. Tes voies sont étranges. (*Au Maure.*) Tu promets d'obéir, et tu te tais?

LE MAURE. Très-bien. Je le puis. Elle m'a payé comptant.

FIESQUE. Ce billet m'invite à aller chez elle. J'irai, madame. Je vous persuaderai de me suivre ici. Bien ! Cours maintenant, hâte-toi tant que tu le pourras ; rassemble toute la conjuration.

LE MAURE. J'ai déjà prévu cet ordre, et j'ai convoqué ici chacun, à dix heures précises.

FIESQUE. J'entends des pas. Ce sont eux. Drôle, tu mériterais d'avoir pour toi une potence à laquelle aucun fils d'Adam n'aurait encore été suspendu. Va dans l'antichambre jusqu'à ce que je t'appelle.

LE MAURE, *en s'éloignant.* Le Maure a fini son travail ; le Maure peut se retirer.

SCÈNE V.

TOUS LES CONJURÉS.

FIESQUE, *allant au-devant d'eux.* L'orage est en chemin ; les nuages se rassemblent. Marchez doucement ; fermez à double tour.

VERRINA. J'ai fermé au verrou huit portes derrière nous ; le soupçon ne peut nous approcher à cent pas.

BOURGOGNINO. Ici il n'y a point de traître, si notre crainte ne nous trahit pas.

FIESQUE. La crainte ne peut passer le seuil de ma porte. Salut à celui qui est encore ce qu'il était hier. Prenez place. (*Ils s'asseyent.*)

BOURGOGNINO *se promène dans la chambre.* Je ne m'assieds pas volontiers quand je pense à détruire.

FIESQUE. Génois, voici une heure mémorable.

VERRINA. Tu nous a dit de méditer un plan pour la mort du tyran ; interroge-nous, nous voilà prêts à te répondre.

FIESQUE. D'abord, une question qui peut paraître étrange lorsqu'elle vient si tard. Qui doit tomber ? (*Tous se taisent.*)

BOURGOGNINO, *s'appuyant sur le fauteuil de Fiesque, d'un air significatif.* Les tyrans.

FIESQUE. Bien dit, les tyrans. Je vous en prie, faites attention à toute l'importance de ce mot. Lequel, de celui qui paraît renverser la liberté, ou de celui qui a le pouvoir de le faire, est le plus tyran?

VERRINA. Je hais le premier, je crains le second. Qu'André Doria tombe.

CALCAGNO, *ému.* André, ce vieillard usé, qui après demain peut-être paiera son tribut à la nature?

SACCO. André, ce doux vieillard?

FIESQUE. La douceur de ce vieillard est terrible, mon Sacco ; la forfanterie de Gianettino n'est que ridicule. Qu'André Doria tombe, c'est la sagesse qui l'a dit, Verrina.

BOURGOGNINO. Que nos chaînes soient d'acier ou de soie, ce sont des chaînes ; il faut qu'André Doria tombe.

FIESQUE, *s'approchant de la table.* Ainsi, la baguette est rompue sur l'oncle et le neveu. Signez (*tous signent*); nous savons qu'il doit périr. (*Ils s'asseyent.*) Maintenant l'essentiel est de savoir comment... Parlez d'abord, ami Calcagno.

CALCAGNO. Agirons-nous comme soldats ou comme assassins? Le premier parti est dangereux, car il nous oblige à avoir beaucoup de confidents; hasardeux, parce que nous n'avons pas encore gagné tous les cœurs... Voici cinq bons poignards; dans trois jours est la grande messe dans l'église de St-Laurent; les deux Doria doivent y faire leurs dévotions. Aux pieds du Très-Haut l'anxiété des tyrans s'endort. J'ai dit.

FIESQUE, *se détournant.* Calcagno, votre idée raisonnable est horrible... Raphaël Sacco!

SACCO. Les motifs de Calcagno me plaisent, son moyen me révolte; il vaut mieux, Fiesque, inviter l'oncle et le neveu à un banquet où, domptés par toute la colère de la république, ils auront le choix ou de recevoir la mort au bout de nos poignards, ou de la prendre dans du vin de Chypre. Cette manière est du moins commode.

FIESQUE, *avec horreur*. Sacco! et si cette goutte de vin qui tombera sur leurs lèvres mourantes devenait pour toi de la poix enflammée, un avant-goût de l'enfer?... Eh bien! qu'en dis-tu, Sacco?... Renonçons à ce projet; parle, Verrina.

VERRINA. Un cœur sincère marche à découvert. Un assassinat nous placerait dans la corporation des bandits. L'épée à la main annonce le héros. Mon opinion est que nous donnions le signal de la révolte et que nous appelions avec ardeur les Génois à se venger. (*Il se lève, les autres en font autant. Bourgognino se jette à son cou.*)

BOURGOGNINO. Et que nous gagnions par les armes la faveur du destin. C'est la voix de l'honneur et la mienne.

FIESQUE. Et la mienne, Génois. (*A Calcagno et Sacco.*) La fortune a déjà trop fait pour nous; c'est à nous, à présent, à nous mettre à l'œuvre... Ainsi, la révolte pour cette nuit, Génois. (*Verrina, Bourgognino, étonnés; les autres effrayés.*)

CALCAGNO. Quoi! cette nuit? Les tyrans sont encore si puissants et notre parti si faible.

SACCO. Cette nuit! et rien n'est fait, et le soleil se penche déjà à l'horizon.

FIESQUE. Vos réflexions sont très-fondées, mais lisez ce papier. (*Il leur présente l'écrit de Gianettino; et, pendant qu'ils le lisent avec curiosité, il se promène d'un air ironique.*) A présent, adieu, astre brillant des Doria! tu étais là fier et splendide, comme si tu avais pris à bail l'horizon de Gênes, et tu ne voyais pas que le soleil abandonne aussi le ciel et partage avec la lune l'empire du monde; adieu, astre brillant des Doria; Patrocle est mort, et il valait mieux que toi.

BOURGOGNINO, *après avoir lu les papiers*. C'est horrible.

CALCAGNO. Douze d'un coup.

VERRINA. Demain dans la Seigneurie.

BOURGOGNINO. Donnez-moi cette feuille. Je galope à travers Gênes ; j'en ferai un tel usage que les pierres sauteront derrière moi et que les chiens dans leurs aboiements annonceront le meurtre.

TOUS. Vengeance ! vengeance ! vengeance ! Cette nuit même.

FIESQUE. Vous voilà où je désirais. Aussitôt que le soir sera venu, j'invite à une fête les plus distingués des mécontents, notamment ceux qui se trouvent sur la liste de Gianettino, et de plus les Sauli, les Gentili, les Vivaldi, les Vidimari, tous les ennemis mortels de la maison Doria, que les meurtriers oublient de craindre. Ils accueilleront mon projet à bras ouverts, je n'en doute pas.

BOURGOGNINO. Je n'en doute pas.

FIESQUE. Avant tout, nous devons nous assurer la mer. J'ai des galères et des marins. Les vingt navires de Doria sont désarmés, dégréés, faciles à surprendre; l'embouchure de la Darse sera fermée, et tout espoir de fuite interdit, si nous avons le port. Gênes est enchaînée.

VERRINA. Sans contredit.

FIESQUE. Ensuite nous enlèverons et nous occuperons les forts de la ville. Le poste le plus important est la porte Saint-Thomas, qui conduit au port et réunit les forces de mer à celles de terre. Les deux Doria seront égorgés dans leur palais. La générale dans toutes les rues et le tocsin. On appellera les Génois à prendre parti pour nous et à combattre pour la liberté de Gênes. Si la fortune nous favorise, vous en apprendrez davantage à la Seigneurie.

VERRINA. Le plan est bon. Voyons comment nous nous partagerons les rôles.

FIESQUE, *d'un ton significatif.* Génois ! vous m'avez librement placé à la tête du convoi, obéirez-vous à mes ordres?

VERRINA. Autant qu'ils seront les meilleurs.

FIESQUE. Verrina, connais-tu le seul mot admis sous les drapeaux? Génois, dites-lui que c'est subordination. Si je ne peux pas vous faire agir comme je l'entendrai..., me com-

prenez-vous bien? si je ne suis pas le maître de la conjuration, elle a perdu un de ses membres.

VERRINA. Pour une ville libre on peut bien être quelques heures esclaves... Nous obéirons.

FIESQUE. A présent quittez-moi ; qu'un de vous visite la ville et me fasse un rapport sur la force et la faiblesse des différents postes; un second cherchera à connaître le mot d'ordre ; un troisième armera les galères; un quatrième amènera les deux mille hommes dans la cour de mon palais. Ce soir j'aurai moi-même tout disposé, et si après cela le sort le veut, la banque de Pharaon sautera. A neuf heures sonnantes, que tout le monde soit dans mon palais pour recevoir mes derniers ordres. (*Il sonne.*)

VERRINA. Je me charge du port. (*Il sort.*)

BOURGOGNINO. Moi, des soldats. (*Il sort.*)

CALCAGNO. Moi, je surprendrai le mot d'ordre. (*Il sort.*)

SACCO. Moi, je ferai la ronde dans Gênes. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

FIESQUE, *puis* LE MAURE.

FIESQUE, *assis à un pupitre, écrit.* Ne se sont-ils pas révoltés contre ce petit mot de subordination comme le papillon contre l'aiguille... Mais il est trop républicain.

LE MAURE. Monseigneur...

FIESQUE *se lève et lui donne un papier.* Tu inviteras, pour cette nuit, à une comédie tous ceux dont le nom est écrit sur cette feuille.

LE MAURE. Pour y jouer un rôle sans doute. Le droit d'entrée coûtera la vie.

FIESQUE, *avec froideur et mépris.* Cela fait, je ne veux pas te conserver plus long-temps à Gênes. (*Il sort et laisse tomber derrière lui une bourse.*) Que ce soit là ta dernière tâche !

SCÈNE VII.

LE MAURE *prend la bourse lentement et le regarde d'un air étonné.* En sommes-nous là l'un avec l'autre?... Je ne

veux pas te conserver plus long-temps à Gênes ! Si je traduis dans ma langue de païen ces paroles de bon chrétien, cela signifie : Quand je serai duc, je ferai pendre mon bon ami à un gibet génois. Bien ! parce que je connais ses menées, il craint que je ne sache pas garder le secret à son honneur, lorsqu'il sera doge. Doucement, monsieur le comte ; il faudrait encore y réfléchir. Maintenant, vieux Doria, ta peau est à ma disposition... tu es perdu si je ne t'avertis pas. Si je vais à lui, si je lui livre le complot, je sauve au duc de Gênes la vie et le duché ; et, pour récompense, je ne puis pas recevoir moins que de l'or plein ce chapeau. (*Il veut sortir et s'arrête tout-à-coup.*) Mais doucement, ami Hassan, te voilà en train de faire une sotte action ; si toute cette tuerie allait manquer et qu'il en résultât quelque chose de bien. Fi ! fi! mon avarice pourrait-elle l'emporter sur ce coup diabolique ?... D'où viendra le plus grand mal, si je trompe ce Fiesque, ou si je livre ces Doria au couteau?... Diable ! c'est difficile à résoudre... Si Fiesque réussit, Gênes peut se relever. Pas de cela ; il ne faut pas que cela soit. Si Doria s'en tire, tout reste comme par le passé et Gênes a la paix... ce serait encore pis... Mais la vue des têtes de rebelles tombant dans le panier du bourreau ! (*il va d'un autre côté*) mais le joyeux massacre de cette nuit quand les sérénissimes tomberont au coup de sifflet d'un Maure ! Non, qu'un chrétien se tire d'un tel embarras, l'énigme est trop difficile pour un païen... Je veux consulter un savant. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

Un salon chez la comtesse Impériali.

JULIE *en négligé*, GIANETTINO *entre troublé.*

GIANETTINO. Bonsoir, ma sœur.

JULIE *se lève.* Il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire pour amener le prince héréditaire de Gênes chez sa sœur.

GIANETTINO. Ma sœur, tu es toujours environnée de papillons et moi de guêpes ; comment y échapper? Asseyons-nous.

JULIE. Tu vas bientôt m'impatienter.

GIANETTINO. Ma sœur, quand as-tu vu Fiesque pour la dernière fois ?

JULIE. Voilà qui est singulier, comme si de pareilles niaiseries pouvaient se loger dans mon cerveau !

GIANETTINO. Il faut que je le sache.

JULIE. Eh bien !... il était ici hier.

GIANETTINO. Et il s'est montré ouvert ?

JULIE. Comme de coutume.

GIANETTINO. Et toujours la vieille fantaisie ?

JULIE, *offensée*. Mon frère !...

GIANETTINO, *d'une voix plus forte*. Écoute ; toujours la vieille fantaisie ?...

JULIE, *irritée*, *se lève*. Pour qui me prenez-vous, mon frère ?

GIANETTINO *reste assis d'un air ironique*. Pour une petite créature féminine enveloppée dans un grand... grand titre de noblesse. Ceci soit dit entre nous, ma sœur ; personne ne nous épie...

JULIE, *vivement*. Entre nous.... vous êtes un singe impudent et insensé qui vous faites un dada du crédit de votre oncle... Personne ne nous épie.

GIANETTINO. Petite sœur ! petite sœur ! pas tant de malice... Je me réjouis de savoir que Fiesque a encore sa vieille fantaisie ; voilà ce que je voulais apprendre, adieu. (*Il veut sortir.*)

SCÈNE IX.

Les précédents, LOMELLINO *entre*.

LOMELLINO *baise la main de Julie*. Pardon de ma hardiesse, madame ; (*il se tourne du côté de Gianettino*) certaines choses qui ne peuvent se remettre.

GIANETTINO *le prend à part*. (*Julie, mécontente, se met au clavecin et joue un allegro.*) Tout est-il préparé pour demain ?

LOMELLINO. Tout, prince ; mais le courrier qui est parti ce matin pour la rivière du Levant n'est pas encore de retour, et Spinola par conséquent n'est pas ici... Je suis dans la plus grande anxiété.

GIANETTINO. Ne t'inquiète pas. Tu as la liste entre les mains.

LOMELLINO, *embarrassé*. Seigneur... la liste... je ne sais pas... je l'aurai laissée hier dans la poche de mon habit

GIANETTINO. C'est bon. Spinola seul manquerait. Demain matin Fiesque sera trouvé mort dans son lit; j'ai arrangé cela.

LOMELLINO. Cela fera un effroyable bruit.

GIANETTINO. De là viendra précisément notre sécurité, camarade. Des attentats ordinaires agitent le sang de l'offensé et le rendent capable de tout; un crime surprenant le glace d'effroi et l'anéantit. Connais-tu l'histoire de la tête de Méduse? son aspect pétrifiait... Une tentative incomplète anime les pierres elles-mêmes.

LOMELLINO. En avez-vous laissé pressentir quelque chose à madame la comtesse?

GIANETTINO. Fi donc! Il faut user de ménagement avec elle à cause de ce Fiesque. Mais quand elle aura goûté les fruits, elle ne regrettera pas ce qu'ils auront coûté. Viens; j'attends ce soir encore des troupes de Milan, et je dois donner des ordres aux portes. (*A Julie.*) Eh bien! ma sœur, auras-tu bientôt calmé ta colère?

JULIE. Allez! vous êtes un hôte impoli. (*Gianettino veut sortir et rencontre Fiesque.*)

SCÈNE X.

Les précédents, FIESQUE.

GIANETTINO, *reculant*. Ah!

FIESQUE *s'avance d'un air respectueux*. Prince, vous me dispensez d'une visite que j'allais précisément vous faire.

GIANETTINO. Pour moi, comte, rien ne pouvait m'être plus agréable que de vous rencontrer.

FIESQUE *s'approche de Julie et lui baise respectueusement la main*. On est accoutumé, chez vous, signora, à voir toujours son attente surpassée.

JULIE. Fi donc, pour une autre cela pourrait paraître équivoque... Mais mon négligé me fait peur, permettez, comte. (*Elle veut se retirer dans son cabinet.*)

FIESQUE. Oh ! restez, ma gracieuse dame ; la femme n'est jamais si belle qu'en robe du matin ; (*en souriant*) c'est sa toilette de séduction... Ces cheveux rassemblés sur la tête... permettez que je les dénoue tout-à-fait.

JULIE. Vous autres hommes, vous aimez à mettre le désordre.

FIESQUE, *d'un air innocent en regardant Gianettino.* Dans les cheveux et dans les républiques, n'est-ce pas ? c'est pour nous la même chose... et ce ruban qui est mal attaché... Asseyez-vous, belle comtesse, votre Laure s'entend à tromper les yeux, mais non pas les cœurs. Laissez-moi vous servir de femme de chambre. (*Elle s'assied; il arrange sa toilette.*)

GIANETTINO *tire Lomellino par son habit.* Quel pauvre être insoucieux !

FIESQUE, *occupé à la toilette de Julie.* Voyez comme je ferme prudemment ce mouchoir. Les sens doivent toujours être d'aveugles messagers et ne pas connaître les limites de la nature et de l'imagination.

JULIE. Ceci est léger.

FIESQUE. Pas du tout ; car, voyez, la plus jolie nouvelle perd de sa valeur aussitôt qu'elle est connue de toute la ville. Nos sens alimentent notre république intérieure ; ils font vivre la noblesse, mais elle s'élève au-dessus de leur goût vulgaire. (*Il termine la toilette de la comtesse et la mène devant une glace.*) Eh bien ! sur mon honneur, cette toilette sera demain à la mode dans Gênes. (*Avec galanterie.*) Me serait-il permis, comtesse, de vous conduire ainsi dans la ville ?

JULIE. Oh ! l'habile homme ! Comme il s'y prend adroitement pour me faire faire sa volonté ! Mais j'ai mal à la tête et je resterai chez moi.

FIESQUE. Pardonnez-moi, comtesse, vous le pouvez si vous le voulez ; mais vous ne le voulez pas... Aujourd'hui, une troupe de comédiens de Florence est arrivée ici et s'est offerte à jouer dans mon palais. Je n'ai pas pu empêcher que la plupart des dames nobles de la ville n'y assistent, et je suis fort embarrassé de savoir comment je pourrai occuper la loge d'honneur sans irriter la susceptibilité de mes hôtes. Il n'y a

plus qu'un moyen, (*avec un profond salut*) voulez-vous être assez bonne, signora ?

JULIE *rougit et s'en va vers son cabinet.* Laure !

GIANETTINO *s'avance vers Fiesque.* Comte, vous vous souvenez d'une histoire désagréable qui s'est passée récemment !...

FIESQUE. Je désire, prince, que nous l'oublions tous deux. Nous autres hommes, nous agissons les uns envers les autres comme nous nous connaissons, et à qui la faute, sinon à moi, si mon ami Doria ne me connaît pas parfaitement !

GIANETTINO. Au moins, n'y penserai-je jamais sans vous en demander pardon de cœur...

FIESQUE. Et moi, jamais sans vous pardonner de cœur. (*Julie revient un peu parée.*)

GIANETTINO. A propos, comte, je me rappelle que vous voulez faire une croisière contre les Turcs.

FIESQUE. Ce soir, on lève l'ancre, j'ai même à cet égard quelques inquiétudes que la complaisance de mon ami Doria pourrait dissiper.

GIANETTINO, *avec beaucoup de politesse.* Très-volontiers... Disposez de tout mon pouvoir.

FIESQUE. Ce départ produira, vers le soir, sur le port et autour de mon palais, un mouvement que le doge votre oncle pourrait mal interpréter.

GIANETTINO, *avec cordialité.* Laissez-moi y pourvoir. Allez votre chemin, je vous souhaite beaucoup de bonheur dans votre entreprise.

FIESQUE. Je vous suis très-obligé.

SCÈNE XI.

Les précédents, un ALLEMAND *de la garde.*

GIANETTINO. Qu'y a-t-il ?

L'ALLEMAND. En passant devant la porte Saint-Thomas, j'ai vu un grand nombre de soldats armés et les galères du comte de Lavagna prêtes à mettre à la voile.

GIANETTINO. Rien de plus important ? cela ne doit pas aller plus loin.

L'ALLEMAND. Très-bien. Des gens suspects rôdent autour du couvent des Capucins et se glissent sur la place.... leur démarche et leur extérieur font présumer que ce sont des soldats.

GIANETTINO, *en colère.* Au diable le zèle de cet imbécile ! (*A Lomellino en confidence.*) Ce sont mes Milanais.

L'ALLEMAND. Votre seigneurie ordonne-t-elle qu'on les arrête ?

GIANETTINO, *à Lomellino.* Allez-y voir, Lomellino. (*Avec brusquerie à l'Allemand.*) Va-t'en ; c'est bon. (*A Lomellino.*) Faites entendre à ce bœuf allemand qu'il doit se taire. (*Lomellino sort avec l'Allemand.*)

FIESQUE, *qui jusque là a joué avec Julie en jetant de temps à autre un regard à la dérobée.*) Notre ami est de mauvaise humeur, puis-je en savoir le motif ?

GIANETTINO. Ce n'est pas étonnant. Ces éternelles questions ! Ces avis !

Il sort.

FIESQUE. Le spectacle nous attend. Oserai-je, madame, vous offrir le bras ?

JULIE. Un moment ; il faut d'abord que je m'habille. Mais pas de tragédie, comte, cela me poursuit en rêve.

FIESQUE, *avec malice.* Oh ! comtesse, ce sera à mourir de rire. (*Il l'emmène ; le rideau tombe.*)

ACTE QUATRIÈME.

Il est nuit ; la cour du palais de Fiesque ; les lanternes sont allumées ; on apporte des armes ; une aile du château est éclairée.

SCÈNE I.

BOURGOGNINO *amène des soldats.* Halte !... quatre sentinelles à la grande porte de la cour ; deux à chaque porte du palais. (*Les factionnaires prennent leurs postes.*) Entre qui veut ; personne ne sort. Celui qui aurait recours à la

force, tué. (*Il entre avec les autres dans le château. Les sentinelles font leur faction. Silence.*)

SCÈNE II.

LES GARDES *à la porte de la cour.* Qui vive ?

CENTURIONE. Ami de Lavagna. (*Il traverse la cour et va vers la porte à droite.*)

LE FACTIONNAIRE. Arrière ! (*Centurione, étonné, va vers la porte à gauche.*)

LE FACTIONNAIRE. Arrière !

CENTURIONE *s'arrête interdit. Au factionnaire de gauche :* Ami, par où va-t-on à la comédie ?

LE FACTIONNAIRE. Je ne sais pas.

CENTURIONE, *étonné, va vers le factionnaire de droite.* Ami, quand commence la comédie ?

LE FACTIONNAIRE. Je ne sais pas.

CENTURIONE, *effrayé, se cache dans son manteau.* C'est étrange.

LE FACTIONNAIRE *de la grande porte.* Qui vive ?

SCÈNE III.

Les précédents, CIBO.

CIBO. Ami de Lavagna.

CENTURIONE. Cibo, où sommes-nous ?

CIBO. Quoi ?

CENTURIONE. Regarde autour de toi, Cibo.

CIBO. Où ? Comment ?

CENTURIONE. Toutes les portes sont gardées.

CIBO. Voici des armes.

CENTURIONE. Personne ne donne d'éclaircissement.

CIBO. C'est singulier.

CENTURIONE. Quelle heure est-il ?

CIBO. Huit heures passées.

CENTURIONE. Oh ! il fait si froid.

CIBO. Huit heures ; c'est le moment convenu.

CENTURIONE, *secouant la tête.* Il y a là quelque chose de louche.

CIBO. Fiesque veut faire une plaisanterie.

CENTURIONE. Demain est l'élection du doge... Cibo, cela n'est pas clair.

CIBO. Silence! silence! silence!

CENTURIONE. L'aile droite du château est éblouissante de lumière.

CIBO. N'entends-tu rien? n'entends-tu rien?

CENTURIONE. Là-dedans, un sourd murmure, et de temps en temps...

CIBO. Un cliquetis confus comme des armures qui frapperaient l'une contre l'autre.

CENTURIONE. Effrayant! effrayant!

CIBO. Une voiture! elle s'arrête à la porte.

LE FACTIONNAIRE *de la grande porte.* Qui vive?

SCÈNE IV.

Les précédents, les quatre ASSERATO.

ASSERATO, *entrant.* Ami de Fiesque.

CIBO. Ce sont les quatre Asserato.

CENTURIONE. Bonsoir, amis.

ASSERATO. Nous allons à la comédie.

CIBO. Bon voyage.

ASSERATO. Ne venez-vous pas avec nous à la comédie?

CENTURIONE. Passez devant; nous voulons d'abord respirer l'air frais.

ASSERATO. Cela commencera bientôt; venez. (*Ils veulent avancer.*)

LE FACTIONNAIRE. On ne passe pas.

ASSERATO. Que signifie cela?

CENTURIONE, *riant.* Allez au château.

ASSERATO. Il y a ici un malentendu.

CIBO. Un malentendu évident. (*On entend de la musique dans l'aîle droite.*)

ASSERATO. Entendez-vous la symphonie? la pièce va commencer.

CENTURIONE. Il me semble qu'elle a déjà commencé et que nous jouons les rôles de niais.

CIBO. Je n'ai pas trop chaud ; je m'en vais.

ASSERATO. Des armes ici !

CIBO. Bah ! mobilier de comédiens !

CENTURIONE. Devons-nous rester ici comme des sots au bord de l'Achéron ? Allons au café. (*Ils s'en vont tous les six vers la porte.*)

LES FACTIONNAIRES. Arrière !

CENTURIONE. Meurtre et mort ! Nous sommes prisonniers.

CIBO. Mon épée me dit que cela ne sera pas pour long-temps.

ASSERATO. Rengaînez-la, rengaînez-la. Le comte est homme d'honneur.

CIBO. Vendus ! trahis ! La comédie était l'amorce, et nous voilà pris au piége.

ASSERATO. Dieu veuille que non. Je tremble de la solution de tout ceci.

SCÈNE V.

Les précédents.

LE FACTIONNAIRE. Qui vive ? (*Verrina et Sacco entrent.*)

VERRINA. Amis de la maison. (*Sept autres nobles viennent ensuite.*)

CIBO. Ses confidents ! Maintenant tout va s'éclaircir.

SACCO, *causant avec Verrina.* Comme je vous l'ai dit, Lescaro est de garde à la porte Saint-Thomas ; c'est le meilleur officier de Doria, et il lui est aveuglément dévoué.

VERRINA. Je m'en réjouis.

CIBO, *à Verrina.* Vous arrivez à propos, Verrina, pour nous aider à sortir d'embarras.

VERRINA. Comment donc ? comment donc ?

CENTURIONE. Nous sommes invités à une comédie.

VERRINA. Nous prendrons la même route.

CENTURIONE, *impatienté.* La route de tout mortel, je le sais. Voyez, les portes sont gardées. Pourquoi les portes sont-elles gardées ?

CIBO. Pourquoi ces armes ?

CENTURIONE. Nous sommes là comme sous le gibet.

VERRINA. Le comte viendra lui-même.

CENTURIONE. Il devrait se hâter. Je ronge mon frein avec impatience. (*Tous les nobles se promènent dans le fond.*)

BOURGOGNINO. Que se passe-t-il sur le port, Verrina?

VERRINA. Tout va bien à bord.

BOURGOGNINO. Le château est aussi plein de soldats.

VERRINA. Il est bientôt neuf heures.

BOURGOGNINO. Le comte se fait bien attendre.

VERRINA. Cela n'ira que trop vite pour ses espérances, Bourgognino. Je me sens frissonner quand je pense à une certaine chose.

BOURGOGNINO. Mon père, ne te hâte pas trop.

VERRINA. Il n'y a point trop de hâte, quand le retard n'est pas possible. Si je ne commets pas ce second meurtre, je ne puis pas répondre du premier.

BOURGOGNINO. Mais quand Fiesque doit-il mourir?

VERRINA. Quand Gênes sera libre, Fiesque mourra.

LE FACTIONNAIRE. Qui vive!

SCÈNE VI.

Les précédents, FIESQUE.

FIESQUE, *entrant.* Amis. (*Tous s'inclinent, les factionnaires présentent les armes.*) Soyez les bienvenus, mes dignes hôtes. Vous avez dû murmurer de ce que le maître de la maison se faisait si long-temps attendre; excusez-moi. (*Bas à Verrina.*) Tout est-il prêt?

VERRINA, *à l'oreille.* A souhait.

FIESQUE, *bas à Bourgognino.* Et...

BOURGOGNINO. Tout en ordre.

FIESQUE, *à Sacco.* Et...

SACCO. Tout va bien.

FIESQUE. Et Calcagno?

BOURGOGNINO. Il n'est pas encore venu.

FIESQUE, *aux factionnaires.* Qu'on ferme les portes. (*Il ôte son chapeau et s'avance avec une noble aisance vers l'assemblée.*) Messieurs, j'ai pris la liberté de vous inviter à un spectacle, non point pour vous divertir, mais pour vous

donner vos rôles. Assez long-temps, mes amis, nous avons souffert les affronts de Doria et les usurpations d'André. Si nous voulons délivrer Gênes, amis, il n'y a pas de temps à perdre. Dans quel but pensez-vous que ces vingt galères assiégent le port de notre patrie? dans quel but ont été conclues les alliances des Doria? dans quel but ces soldats étrangers ont-ils été attirés dans le cœur de Gênes? Maintenant il ne s'agit plus de murmurer ni de maudire. Pour tout sauver, il faut tout oser. Un mal désespéré veut un remède audacieux. Quelqu'un, dans cette assemblée, aurait-il la patience d'accepter pour maître celui qui n'est pas son égal? Il n'y en a pas un ici dont les aïeux n'aient soutenu le berceau de Gênes. Quoi! par tout ce qu'il y a de sacré; quoi! quel privilége ont donc ces deux bourgeois pour prendre au-dessus de nous cet essor impudent? (*Murmures violents.*) Chacun de vous est solennellement appelé à défendre la cause de Gênes contre ses oppresseurs... Aucun de vous ne peut abandonner l'épaisseur d'un cheveu sur ses droits sans trahir le cœur même de l'état. (*Un mouvement tumultueux parmi les auditeurs l'interrompt, puis il continue.*) Vous êtes réunis. A présent tout est gagné. Déjà je vous ai frayé le chemin de la gloire. Voulez-vous me suivre? je suis prêt à vous conduire. Ces préparatifs que vous regardiez, il y a un instant, avec terreur, doivent à présent vous donner un courage de héros; ces frissons et cette anxiété doivent se changer en un zèle mémorable pour faire cause commune avec les patriotes et moi, pour renverser de fond en comble les tyrans. Le succès couronnera notre tentative, car mes dispositions sont bien conçues. Notre entreprise est juste, car Gênes souffre; notre dessein nous rendra immortels, car il est dangereux et grandiose.

CENTURIONE, *avec transport.* Assez. Gênes sera libre. Avec ce cri de guerre nous marcherions contre l'enfer.

CIBO. Et que celui qui ne serait point arraché à son sommeil par ce cri gémisse éternellement à la rame, jusqu'à ce que la trompette du jugement dernier le délivre.

FIESQUE. Voilà des paroles d'hommes. A présent vous méritez de savoir le danger qui vous menace, vous et Gênes. (*Il leur donne les papiers saisis par le Maure.*) De la lu-

mière, soldats. (*Les nobles se pressent autour du flambeau et lisent.*) Cela va comme je le désirais, amis.

VERRINA. Ne parle pas si haut. J'ai vu là-bas, dans l'aile gauche, des visages pâlir et des genoux trembler.

CENTURIONE, *en fureur*. Douze sénateurs ! C'est diabolique ! Allons, tous l'épée à la main. (*Tous se précipitent sur les armes, à l'exception de deux.*)

CIBO. Ton nom y est aussi, Bourgognino, et aujourd'hui encore, si Dieu le veut, je l'écrirai sur le gosier de Doria.

CENTURIONE. Il y a encore là deux épées.

CIBO. Comment? comment?

CENTURIONE. Deux d'entre nous n'ont point pris l'épée.

ASSERATO. Mes frères ne peuvent voir le sang. Pardonnez-leur.

CENTURIONE. Comment? comment? Ne pas voir le sang des tyrans? Déchirez ces lâches. Chassez de la république ces bâtards. (*Quelques conjurés se jettent sur eux avec colère.*)

FIESQUE *les sépare*. Arrêtez ! arrêtez ! Gênes peut-elle devoir sa liberté à des esclaves? L'or doit-il perdre son noble son, en s'alliant à ce vil métal? (*Il les dégage.*) Messieurs, vous voudrez bien prendre une chambre dans mon palais jusqu'à ce que nos affaires soient décidées. (*A la garde.*) Arrêtez ces deux hommes; vous en répondez. Deux bons postes à leur porte. (*On les emmène.*)

LE FACTIONNAIRE *de la grande porte*. Qui va là? (*On frappe.*)

CALCAGNO, *avec angoisse*. Ouvrez... Ami, ouvrez, au nom de Dieu.

BOURGOGNINO. C'est Calcagno. Que signifie cette demande, au nom de Dieu?

FIESQUE. Ouvrez-lui, soldats.

SCÈNE VII.

Les précédents, CALCAGNO, *effrayé et hors d'haleine.*

CALCAGNO. Perdu ! perdu ! Fuyez. Sauve qui peut. Tout est perdu.

BOURGOGNINO. Quoi ! perdu. Leur chair est-elle d'airain et nos épées sont-elles des roseaux?

FIESQUE. Pensez-y, Calcagno, un malentendu serait ici impardonnable.

CALCAGNO. Nous sommes trahis. C'est une infernale vérité. Votre Maure, Lavagna, le misérable! Je viens du palais de la Seigneurie. Il avait une audience du duc. (*Tous les nobles pâlissent, Fiesque, lui-même, change de couleur.*)

VERRINA, *avec fermeté aux factionnaires de la grande porte.* Soldats, frappez-moi de vos hallebardes. Je ne veux pas mourir de la main du bourreau. (*Tous les nobles courent, çà et là, effrayés.*)

FIESQUE, *rassuré.* Où allez-vous? que faites-vous?... Va-t'en au diable, Calcagno, c'est une terreur aveugle... Femme! dire cela devant ces enfants! Et toi aussi, Verrina, et toi aussi, Bourgognino! Où vas-tu?

BOURGOGNINO, *avec violence.* Chez moi, tuer ma Berthe, et je reviens ici.

FIESQUE *éclate de rire.* Demeurez! Arrêtez! Est-ce là le courage des meurtriers d'un tyran? Tu as parfaitement joué ton rôle, Calcagno. Ne voyez-vous pas que cette nouvelle vous a été donnée par mon ordre?... Parlez, Calcagno, n'est-ce pas moi qui vous ai commandé de mettre ces Romains à l'épreuve?

VERRINA. Eh bien! si tu peux rire, je veux le croire, ou je ne te regarderai jamais comme un homme.

FIESQUE. Honte à vous, hommes! Succomber à cette épreuve d'enfant! Reprenez vos armes, il faut que vous combattiez comme des lions, si vous voulez réparer cette brèche. (*A voix basse, à Calcagno.*) Etiez-vous-là, vous-même?

CALCAGNO. Je traversais sa garde pour remplir ma commission, pour m'informer chez le duc... Au moment où je me retirais, on amène le Maure.

FIESQUE, *à haute voix.* Ainsi le vieux est au lit; nous le tirerons, avec le tambour, de ses draps. (*A voix basse.*) A-t-il parlé long-temps au duc?

CALCAGNO. Mon effroi subit et votre danger pressant m'ont à peine permis de rester là deux minutes.

FIESQUE, *à haute voix et avec gaîté.* Voyez donc comme nos gens tremblent encore.

CALCAGNO. Vous n'auriez pas dû laisser éclater les choses si vite. (*A voix basse.*) Mais, au nom de Dieu, comte, que pouvez-vous attendre de ce mensonge?

FIESQUE. Du temps, ami, et alors le premier effroi est passé. (*A haute voix.*) Holà! qu'on apporte du vin. (*A voix basse.*) Avez-vous vu le duc pâlir? (*A haute voix.*) Allons, frères, nous voulons encore boire un coup pour la danse de cette nuit. (*A voix basse.*) Et avez-vous vu le duc pâlir?

CALCAGNO. Le premier mot du Maure a été conjuration; le vieux a reculé, blanc comme la neige.

FIESQUE, *embarrassé.* Ah! ah! Le diable est fin, Calcagno; il n'a rien trahi jusqu'à ce que le couteau fût sur leurs gorges! A présent il est, en vérité, leur ange libérateur. Le Maure est fin. (*On lui apporte une coupe de vin, il la présente à l'assemblée et boit.*) A notre bonne réussite, camarades! (*On frappe.*)

LE FACTIONNAIRE. Qui va là?

UNE VOIX. De par le duc! (*Les nobles, désespérés, se dispersent dans la cour.*)

FIESQUE, *se jetant au milieu d'eux.* Non, enfants, ne vous effrayez pas, ne vous effrayez pas. Je suis ici. Vite, qu'on enlève ces armes. Soyez hommes, je vous en prie. Cette visite me fait espérer qu'André doute encore. Rentrez. Remettez-vous. Ouvrez, soldats. (*Tous s'éloignent; la porte est ouverte.*)

SCÈNE VIII.

FIESQUE, *comme s'il venait du château; trois* ALLEMANDS *qui amènent le* MAURE *garrotté.*

FIESQUE. Qui m'a demandé dans la cour?

UN ALLEMAND. Conduisez-nous au comte.

FIESQUE. Voici le comte. Qui me demande?

L'ALLEMAND *lui fait le salut militaire.* Bonsoir de la part du duc. Il vous envoie ce Maure garrotté, qui a dit des infamies. Cette lettre vous apprendra le reste.

FIESQUE *prend la lettre d'un air indifférent.* Ne t'ai-je pas, aujourd'hui, prédit les galères? (*A l'Allemand.*) C'est bien, ami. Mes respects au duc.

LE MAURE *lui crie.* Et les miens aussi, et dis-lui... au duc... que s'il n'avait pas envoyé ici un âne, il aurait appris que deux mille soldats sont cachés dans le palais. (*Les Allemands s'en vont. Les nobles reviennent.*)

SCÈNE IX.

FIESQUE, LES CONJURÉS, LE MAURE, *avec une contenance arrogante.*

LES CONJURÉS *reculent à la vue du Maure.* Ah! qu'est-ce que cela?

FIESQUE, *qui a lu le billet, avec une colère étouffée.* Génois, le péril est passé, mais la conjuration aussi.

VERRINA, *étonné.* Quoi! les Doria sont-ils morts?

FIESQUE, *avec un mouvement violent.* Par le ciel, toutes les forces militaires de la république ne m'auraient point effrayé... Mais je n'étais pas préparé à ceci. Le vieillard débile a vaincu, avec ces quatre lignes, deux mille cinq cents hommes. (*Il laisse tomber ses bras avec découragement.*) Doria a vaincu Fiesque.

BOURGOGNINO. Parlez donc. Nous sommes stupéfaits.

FIESQUE *lit.* Lavagna, vous jouez, à ce qu'il me semble, de malheur avec moi. Vos bienfaits sont payés d'ingratitude. Ce Maure m'avertit d'un complot... Je vous le renvoie garrotté, et cette nuit je dormirai sans garde. (*Il laisse tomber le papier, tous se regardent.*)

VERRINA. Eh bien! Fiesque?

FIESQUE, *avec noblesse.* Un Doria m'aurait vaincu en générosité? Une vertu manquerait à la race des Fiesque!... Non, aussi vrai que je suis moi-même... Séparez-vous... Je vais aller chez lui et tout avouer. (*Il veut sortir.*)

VERRINA *l'arrête.* Es-tu fou, homme? Est-ce donc un jeu d'enfant dont nous étions occupés, ou bien n'est-ce pas la cause de la patrie? Est-ce à la personne d'André que tu en voulais et non pas au tyran? Arrête, te dis-je, je te fais prisonnier, comme traître à l'état.

LES CONJURÉS. Liez-le. Terrassez-le.

FIESQUE *prend une épée et s'ouvre un passage.* Doucement. Qui osera le premier jeter les lacs sur le tigre? Voyez,

messieurs, je suis libre, je pourrais aller où je voudrais... Mais je reste, car il me vient une autre pensée.

BOURGOGNINO. La pensée de vos devoirs.

FIESQUE, *en colère, avec fierté.* Ah! jeune homme, apprenez d'abord à connaître vos devoirs envers moi, et ne me parlez jamais des miens... Tranquillisez-vous, messieurs... tout reste comme auparavant... (*Au Maure, en coupant ses liens.*) Tu as le mérite d'avoir donné lieu à une grande action... Sauve-toi.

CALCAGNO, *en colère.* Comment? comment? faut-il que ce païen vive, qu'il vive, après nous avoir tous trahis?

FIESQUE. Qu'il vive après vous avoir tous effrayés! Va-t'en camarade; hâte-toi de tourner le dos à Gênes, les Génois pourraient venger leur courage sur toi.

LE MAURE. Cela veut dire que le diable ne laisse pas un coquin dans l'embarras... Votre très-obéissant serviteur, messieurs... Je vois que le chanvre qui doit me pendre ne croît pas en Italie. Il faut que j'aille le chercher ailleurs. (*Il s'éloigne en riant.*)

SCÈNE X.

Entre un DOMESTIQUE; *les précédents, excepté le Maure.*

LE DOMESTIQUE. La comtesse Impériali a déjà demandé trois fois votre seigneurie.

FIESQUE. Diable! c'est vrai. Il faut que la comédie commence. Dis-lui que j'y serai à l'instant... Reste; prie ma femme d'entrer dans la salle de concert et de m'attendre derrière la tapisserie. (*Le domestique sort.*) J'ai écrit tous vos rôles sur ce papier; si chacun remplit le sien, il n'y a plus rien à dire... Verrina ira d'abord sur le port, et quand il se sera emparé des vaisseaux, il donnera, par un coup de canon, le signal de l'attaque. Je sors; une affaire importante m'appelle. Quand vous entendrez le bruit d'une sonnette, vous viendrez tous dans ma salle de concert... En attendant, entrez... et tâchez de prendre goût à mon vin de Chypre. (*Ils se séparent.*)

SCÈNE XI.

La salle de concert.

LÉONORE, ARABELLE, ROSE, *avec anxiété.*

LÉONORE. Fiesque avait promis de venir dans la salle de concert et il ne vient pas. Il est onze heures passées. Le palais retentit d'un bruit terrible d'hommes et d'armes, et Fiesque ne vient pas.

ROSE. Vous devez vous cacher derrière la tapisserie. Quel peut être le dessein de monseigneur?

LÉONORE. Il le veut, Rose, j'en sais assez pour obéir ; assez, Arabelle, pour être sans crainte... Et cependant je tremble, Arabelle, et mon cœur bat avec angoisse. Au nom de Dieu, mes filles, ne me quittez ni l'une ni l'autre.

ARABELLE. Ne craignez rien. Notre frayeur arrête notre curiosité.

LÉONORE. De quelque côté que mon regard se tourne, je ne rencontre que des visages inconnus, pareils à des spectres sinistres et défigurés. Si j'appelle, ils tremblent, ils paraissent surpris et fuient dans la nuit la plus sombre cet horrible asile de la mauvaise conscience. S'ils me répondent, c'est avec une voix à demi mystérieuse qui, retenue par l'anxiété sur leurs lèvres tremblantes, semble douter si le moment est venu d'éclater sans réserve..... Fiesque..... Je ne sais quoi de terrible se prépare ici.... Puissances célestes (*elle joint les mains avec grâce*), entourez mon cher Fiesque.

ROSE, *avec effroi.* Jésus! quel bruit dans la galerie!

ARABELLE. C'est le soldat qui est de garde.

LE FACTIONNAIRE *du dehors.* Qui vive?

LÉONORE. On vient. Vite, derrière la tapisserie.

Elles se cachent.

SCÈNE XII.

JULIE, FIESQUE, *entrent en se parlant.*

JULIE, *très-troublée.* Cessez, comte ; vos galanteries ne tombent plus dans une oreille indifférente, mais dans un

sang qui bouillonne... Où suis-je ?... Personne ici que la nuit avec ses séductions. Où avez-vous entraîné avec vos paroles mon cœur sans défense !

FIESQUE. Où l'amour découragé deviendra plus hardi, où l'émotion répondra plus librement à l'émotion.

JULIE. Arrêtez, Fiesque, par tout ce qu'il y a de sacré, n'allez pas plus loin. Si la nuit n'était pas si sombre, tu verrais mes joues rouges comme le feu, et tu aurais pitié de moi.

FIESQUE. Au contraire, Julie, mon trouble s'augmenterait en reconnaissant les signes du tien, et je n'en deviendrais que plus audacieux. (*Il lui baise la main avec ardeur.*)

JULIE. Homme, il y a sur ton visage comme dans tes paroles une ardeur fiévreuse. Malheur à moi ! Je sens aussi sur ma figure un feu impétueux et coupable ; fais venir de la lumière, je t'en prie. Les sens libres d'entraves pourraient céder au périlleux entraînement de cette obscurité. Va, ces rebelles agités pourraient, en l'absence du jour, poursuivre leurs manœuvres impies. Retournons dans le monde, je t'en conjure.

FIESQUE, *plus pressant.* Pourquoi, mon amour, cette inquiétude sans motif ? La souveraine peut-elle craindre son esclave ?

JULIE. Honte à vous, homme, et à vos éternelles contradictions. Votre victoire la plus dangereuse, c'est quand vous tenez captif notre amour-propre. Faut-il tout t'avouer, Fiesque ? C'était mon amour-propre qui gardait ma vertu ; c'était mon orgueil qui bravait tes artifices. Ma fermeté ne tenait qu'à ce principe. Tu as désespéré de ta ruse et tu as eu recours à la faiblesse de Julie. A présent, quittez-moi.

FIESQUE, *d'un air de confiance.* Et que perdrais-tu en perdant des forces ?

JULIE, *avec emportement.* Quand je t'aurai livré comme un jouet la clef de ma sainte pudeur de femme et que tu pourras me faire rougir à volonté, n'aurais-je pas tout perdu ! Veux-tu en savoir davantage, railleur, veux-tu que je t'avoue encore que tout le secret de l'habileté de notre sexe consiste dans la misérable précaution de protéger notre côté faible, qui pourrait être, je le dis en rougissant, facilement vaincu,

quoique assiégé seulement par vos protestations, et qui souvent, au premier regard de côté de la vertu, reçoit traîtreusement l'ennemi? Faut-il te dire que toutes nos ruses féminines sont employées à protéger cette place sans défense, comme au jeu d'échecs toutes les pièces couvrent le roi qui n'agit pas? Si tu emportes ce point, te voilà mat, et tout l'échiquier est en déroute. (*Après un moment de silence, d'un ton sérieux.*) Je viens de te faire le tableau de notre pompeuse misère. Sois généreux.

FIESQUE. Et pourtant, Julie, à qui pourrais-tu mieux confier ce trésor qu'à ma passion infinie?

JULIE. Sans doute il ne serait nulle part mieux et nulle part plus mal... Ecoute, Fiesque, combien de temps durera cet infini?... Ah! j'ai déjà joué trop malheureusement pour exposer encore mon dernier reste pour te captiver, Fiesque. J'ai témérairement eu confiance dans mes charmes, mais je ne leur crois pas le pouvoir de te retenir... Fi donc! Qu'ai-je dit là. (*Elle recule et met les mains sur son visage.*)

FIESQUE. Deux blasphèmes d'un seul mot. Se défier de mon goût et commettre un crime de lèse-majesté envers vos charmes! Lequel de ces deux crimes est le plus difficile à pardonner?

JULIE, *fatiguée, prête à succomber et d'une voix émue.* Les mensonges sont les armes de l'enfer. Fiesque n'en a plus besoin pour subjuguer sa Julie. (*Elle tombe épuisée sur un sofa. Après un moment de silence elle reprend avec solennité.*) Écoute, Fiesque, laisse-moi te dire encore un mot. Nous sommes des héroïnes, tant que nous savons notre vertu en sûreté... Des enfants, quand nous la défendons. (*Elle le regarde fixement entre les deux yeux.*) Des furies, quand il faut la venger... Écoute, Fiesque, si tu m'immolais froidement!...

FIESQUE, *d'un air emporté.* Froidement! froidement! Par le ciel! que faut-il donc à l'insatiable vanité d'une femme, si, lorsqu'un homme rampe à ses pieds, elle doute encore! Ah! ma fermeté se réveille, je le sens. (*Il prend un air froid.*) Mes yeux s'ouvrent à temps. Que voulais-je donc mendier? Les plus grandes faveurs d'une femme ne peuvent payer le

plus petit abaissement d'un homme. (*Avec un froid salut.*) Remettez-vous, madame, à présent vous êtes en sûreté.

JULIE, *interdite.* Comte, quel changement !

FIESQUE, *avec une complète indifférence.* Non, madame, vous avez parfaitement raison, tous deux nous ne pouvons mettre en jeu notre honneur qu'une seule fois. (*Il lui baise poliment la main.*) J'aurai le plaisir de vous montrer mon respect devant l'assemblée. (*Il veut sortir.*)

JULIE *le retient.* Reste ! Es-tu dans le délire ? Reste. Faut-il donc te dire ouvertement ce que tous les hommes à genoux, en larmes, n'auraient pu arracher à ma fierté ? Malheur ! Aussi bien cette obscurité n'est pas assez épaisse pour cacher cette ardeur que trahit la rougeur de mes joues. Fiesque, ah ! je blesse au cœur tout mon sexe.... Tout mon sexe me haïra éternellement... Fiesque, je t'adore. (*Elle tombe à ses genoux.*)

FIESQUE *recule de trois pas, ne la relève point, et rit d'un air de triomphe.* J'en suis fâché, signora. (*Il sonne, lève la tapisserie, et amène Léonore sur la scène.*) Voici ma femme... Une femme divine. (*Il tombe dans les bras de Léonore.*)

JULIE *se relève en s'écriant.* Ah ! trahison inouie !

SCÈNE XIII.

LES CONJURÉS *entrent tous à la fois ; les dames entrent d'un autre côté.* FIESQUE, LÉONORE et JULIE.

LÉONORE. Mon ami, c'était trop rigoureux.

FIESQUE. Un mauvais cœur ne méritait pas moins. Je devais cette satisfaction à tes larmes. (*A l'assemblée.*) Non, messieurs, non, mesdames, je ne suis pas habitué à m'enflammer comme un enfant à la première occasion. Les folies des hommes m'amusent long-temps avant de m'entraîner. Cette femme mérite toute ma colère, car elle avait préparé pour un ange ce poison. (*Il montre le poison à l'assemblée qui recule avec effroi.*)

JULIE, *dévorant sa colère.* Bien ! bien ! très-bien, monsieur. (*Elle veut sortir.*)

FIESQUE *la ramène.* Prenez patience, madame, nous n'avons pas encore fini. Cette assemblée apprendra avec plaisir

pourquoi j'ai renié mon bon sens au point de jouer ce roman insensé avec la femme la plus insensée de Gênes.

JULIE, *en fureur.* C'est insupportable. Mais tremble. (*D'un ton menaçant.*) Doria dispose de la foudre à Gênes, et moi je suis sa sœur.

FIESQUE. Si c'est là votre dernier venin, tant pis pour vous... Par malheur je vous annoncerai que Fiesque de Lavagna a fait avec le diadème, enlevé par votre sérénissime frère, une corde pour pendre cette nuit le voleur de la république. (*Elle pâlit, et il continue d'un air méchant.*) Ah ! ah ! vous ne vous attendiez pas à cela, et voyez, (*d'un air plus mordant*) voilà pourquoi j'ai trouvé nécessaire de donner quelque occupation aux regards curieux de notre maison. Voilà pourquoi je me suis livré à cet amour d'arlequin. Voilà pourquoi (*montrant Léonore*) j'ai abandonné ce diamant, et me suis précipité à la poursuite de ce faux brillant. Je vous remercie de votre complaisance, signora, et je quitte mon costume de théâtre. (*Il lui remet, en faisant la révérence, sa silhouette.*)

LÉONORE, *d'un air suppliant à Fiesque.* Mon Louis, elle pleure. Votre Léonore tremblante ose-t-elle vous prier ?...

JULIE, *avec arrogance, à Léonore.* Tais-toi, odieuse créature !

FIESQUE, *à un domestique.* Mon ami, soyez galant. Offrez le bras à cette dame ; elle a envie de visiter ma prison d'état; vous me répondez que personne n'importunera madame... L'air du dehors est vif... L'orage qui doit cette nuit briser la tige des Doria pourrait bien renverser sa coiffure.

JULIE, *sanglotant.* Que la peste tombe sur toi, noir et profond hypocrite ! (*A Léonore en colère.*) Ne te réjouis pas de ton triomphe ; il te perdra, il se perdra lui-même... Désespoir ! (*Elle sort.*)

FIESQUE, *aux conviés.* Vous avez été témoins ; vengez mon honneur à Gênes. (*Aux conjurés.*) Vous viendrez me prendre quand le canon retentira. (*Tous s'éloignent.*)

SCÈNE XIV.

LÉONORE, FIESQUE.

LÉONORE *s'approche de lui avec anxiété.* Fiesque, Fiesque... je ne vous comprends qu'à demi; mais je commence à trembler.

FIESQUE, *avec gravité.* Léonore, je vous ai vue marcher à la gauche d'une Génoise... Je vous ai vue dans l'assemblée des nobles présenter la seconde votre main au baiser des chevaliers. Léonore, cela blessait mes regards. J'ai décidé que cela cesserait, et cela cessera. Entendez-vous ce tumulte guerrier dans mon palais ! Ce que vous craignez est vrai.... Allez vous reposer, comtesse..... demain je vous réveillerai duchesse.

LÉONORE *joint ses mains, et se jette dans un fauteuil.* Dieu ! mes pressentiments ! Je suis perdue.

FIESQUE, *avec dignité.* Laissez-moi vous parler, mon amour. Deux de mes ancêtres ont porté la triple couronne; le sang des Fiesques ne coule bien que sous la pourpre. Faut-il que votre époux renonce à cet éclat héréditaire? (*Avec plus de vivacité.*) Quoi ! faut-il qu'il s'en rapporte, pour sa grandeur, au jeu du hasard, qui, dans un de ces bons moments, pourrait, par de nouvelles faveurs, refaire un Jean-Louis Fiesque ! Non, Léonore, je suis trop fier pour me laisser donner ce que je puis moi-même conquérir. Cette nuit je rejetterai dans le tombeau de mes aïeux les splendeurs qu'ils m'avaient prêtées. Les comtes de Lavagna sont morts, les princes de Lavagna commencent.

LÉONORE *secoue la tête, et semble préoccupée d'une image étrange.*) Je vois mon époux tomber sur le sol avec une mortelle blessure. (*D'une voix sombre.*) Je vois un cortége muet me rapporter le cadavre déchiré de mon époux. (*Elle se lève avec effroi.*) La première, l'unique balle que l'on tirera, traversera le cœur de Fiesque.

FIESQUE *la prend avec affection par la main.* Paix ! mon enfant. Cette unique balle ne m'atteindra pas.

LÉONORE *le regarde sérieusement.* Fiesque peut-il ainsi compter sur le ciel ! Et n'y eût-il qu'une chance sur mille

milliers de chances, cette mille millième chance peut arriver, et mon époux serait perdu. Pense, Fiesque, que tu joues le ciel même; et s'il y avait un billon de gagnants pour un seul perdant, voudrais-tu être assez hardi pour jeter le dé, et engager avec Dieu même cet audacieux défi? Non, mon ami, quand on met tout au jeu, chaque coup de dé est un blasphème.

FIESQUE, *en souriant*. Sois sans crainte. La fortune et moi nous sommes bien ensemble.

LÉONORE. Tu dis cela, et tu persistes dans ce jeu qui ronge l'âme!.. et vous appelez cela un passe-temps! Tu as vu la traîtresse, comme elle attire son favori par quelques cartes heureuses, jusqu'à ce qu'il se lève avec ardeur, qu'il veuille faire sauter la banque; et alors elle l'abandonne au désespoir..... Oh! mon époux, tu n'iras point te montrer aux Génois pour gagner leur affection. Tu n'iras point réveiller ces républicains dans leur sommeil. Dompter un cheval fougueux, ce n'est pas là faire une promenade. Fiesque, ne te fie pas à ces rebelles. Fiesque, les gens habiles qui t'excitent te craignent. Les sots qui t'ont divinisé te seront peu utiles, et, de quelque côté que je regarde, je vois la perte de Fiesque.

FIESQUE, *marchant à grands pas*. Le manque de courage est le danger le plus redoutable. La grandeur veut aussi un sacrifice.

LÉONORE. La grandeur! Fiesque..... Ah! que ton génie fait mal à mon cœur!... Vois, j'ai confiance dans ta fortune; tu remportes la victoire, je le crois.... Alors, malheur à moi, pauvre créature! Je suis malheureuse, si tu échoues; plus malheureuse encore, si tu réussis. Ici il n'y a point de terme moyen, mon ami: si Fiesque ne devient pas doge, il est perdu; s'il le devient, je n'ai point d'époux.

FIESQUE. Je ne comprends pas cela.

LÉONORE. Ah! mon Fiesque, la plante délicate de l'amour se dessèche dans ces régions orageuses du trône. Le cœur d'un homme (et quand Fiesque lui-même serait cet homme), est trop étroit pour deux divinités puissantes, deux divinités qui se haïssent. L'amour répand des larmes et comprend les larmes; l'ambition a des yeux d'airain, que jamais le sentiment n'a rendus humides. L'amour n'a qu'un bien, il

rejette le reste de la création ; l'ambition est encore affamée en dépouillant la nature entière. L'ambition change le monde en un cachot retentissant du bruit des chaînes; l'amour se crée avec ses rêves un Élysée dans chaque désert. Au moment où tu voudrais te reposer sur mon sein, un vassal rebelle attaquerait ton empire. Au moment où je voudrais me jeter dans tes bras, tu entendrais, dans ton anxiété de despote, un assassin caché derrière la tapisserie, qui te ferait fuir de chambre en chambre. Oui, le soupçon aux yeux inquiets troublerait même la concorde domestique. Quand ta Léonore t'apporterait une boisson rafraîchissante, tu repousserais la coupe avec des convulsions, et tu accuserais ma tendresse d'empoisonnement.

FIESQUE, *avec horreur.* Cesse, Léonore ! C'est là une hideuse image.

LÉONORE. Et cependant le tableau n'est pas complet. Je dirais : Sacrifie l'amour à la grandeur, sacrifie le repos, si Fiesque me reste encore. Mais c'est là le dernier coup. Rarement des anges montent sur le trône; plus rarement encore ils en descendent. Celui qui n'a plus besoin de craindre l'homme aura-t-il pitié de l'homme ? Celui qui peut soutenir par la foudre chacun de ses désirs trouvera t-il nécessaire de les accompagner d'un mot de douceur ! (*Elle s'arrête, s'approche de lui tendrement, prend sa main et lui dit avec une douce amertume.*) Prince ! Fiesque..... tous ces projets mal conçus, d'une nature ambitieuse mais bornée dans son pouvoir, se placent entre l'humanité et la divinité..... Créations fatales ! Malheureux créateur !

FIESQUE *se promène avec agitation.* Cesse, Léonore. Le pont a été relevé derrière moi.

LÉONORE *le regarde avec tendresse.* Et pourquoi, mon époux ? Les faits seuls sont irréparables. (*Avec tendresse et malice.*) Je t'ai entendu jurer une fois que ma beauté avait renversé tous tes projets. Tu m'as fait un faux serment, hypocrite, ou cette beauté s'est flétrie bien vite ; demande à ton cœur qui est coupable ? (*Elle le prend avec ardeur dans ses bras.*) Reviens. Sois ferme, renonce à tes desseins. L'amour t'en récompensera. Mon cœur ne peut-il apaiser ta soif prodigieuse ? Oh ! Fiesque, le diadème sera plus impuissant en-

core. (*D'un ton caressant.*) Viens, je veux apprendre à connaître tous tes désirs ; je veux réunir dans un baiser d'amour tous les charmes de la nature, enchaîner dans un lien céleste mon noble fugitif..... Ton cœur est infini.... L'amour l'est aussi, Fiesque. (*Avec attendrissement.*) Rendre heureuse une pauvre créature, une créature qui a mis son paradis dans ton sein ! cela devrait-il laisser un vide dans ton cœur ?

FIESQUE, *de plus en plus ébranlé.* Léonore, qu'as-tu fait ? (*Il tombe sans force dans ses bras.*) Je ne pourrai plus paraître aux yeux d'aucun Génois.

LÉONORE, *avec joie.* Fuyons, Fiesque. Jetons dans la poussière tous ces néants pompeux ; vivons dans les romantiques régions de l'amour. (*Elle le serre sur son cœur avec ravissement.*) Nos âmes sereines comme le limpide azur du ciel ne seront plus troublées par la noire vapeur du chagrin. Notre vie s'écoulera mélodieusement comme la source harmonieuse vers le Créateur. (*On entend un coup de canon. Fiesque se dégage de ses bras. Tous les conjurés entrent dans la salle.*)

SCÈNE XV.

LES CONJURÉS, FIESQUE.

LES CONJURÉS. Voici le moment.

FIESQUE, *à Léonore avec fermeté.* Adieu... pour jamais... ou Gênes sera demain à tes pieds. (*Il veut sortir.*)

BOURGOGNINO *s'écrie.* La comtesse s'évanouit ! (*Léonore évanouie ; tous accourent pour la soutenir ; Fiesque se jette à ses pieds.*)

FIESQUE, *d'un ton déchirant.* Léonore ! sauvez-la ! au nom du ciel, sauvez-la ! (*Rose, Arabelle accourent.*) Elle ouvre les yeux. (*Il se relève.*) Maintenant venez, allons fermer ceux des Doria. (*Tous les conjurés se précipitent hors de la salle. Le rideau tombe.*)

ACTE CINQUIÈME.

Minuit passé... La Grande-Rue de Gênes... Çà et là des lampes placées devant des maisons, qui s'éteignent successivement dans le fond du théâtre. On aperçoit la porte Saint-Thomas qui est encore fermée. Dans une perspective éloignée, la mer. Quelques hommes vont avec des lanternes à la main sur la place; des patrouilles font la ronde. Tout est tranquille; seulement la mer est agitée.

SCÈNE I.

FIESQUE *arrive armé et s'arrête devant le palais d'André, ensuite* ANDRÉ.

FIESQUE. Le vieillard a tenu parole. Toutes les lumières sont éteintes dans son palais et les factionnaires sont loin... Je vais sonner. (*Il sonne.*) Holà! éveille-toi, Doria, tu es trahi, tu es vendu, Doria; éveille-toi, holà! holà! éveille-toi!

ANDRÉ *paraît au balcon.* Qui a sonné?

FIESQUE, *déguisant sa voix.* Ne le demande pas; fuis, ton étoile tombe, doge. Gênes se soulève contre toi; tes bourreaux approchent, et tu peux dormir, André!..

ANDRÉ, *avec dignité.* Je me rappelle que quand la mer en fureur frappait contre mon vaisseau, quand la quille craquait et que le grand mât se brisait, André Doria dormait paisible. Qui envoie ces bourreaux?

FIESQUE. Un homme plus redoutable que ta mer en fureur, Jean-Louis Fiesque.

ANDRÉ *rit.* Tu es d'une humeur joviale, ami; garde pour le jour tes facéties. Minuit n'est pas l'heure où l'on plaisante.

FIESQUE. Tu te moques de celui qui te donne un conseil.

ANDRÉ. Je le remercie et je vais me coucher. Fiesque s'est

assoupi dans ses débauches et n'a pas le temps de s'occuper de Doria.

FIESQUE. Malheureux vieillard ! ne te fie pas à ce serpent, sept couleurs forment le cercle de ses écailles brillantes... Tu approches, et te voilà saisi par le vertige mortel ; tu t'es moqué des avertissements d'un traitre, ne te moque pas des conseils d'un ami. Un cheval est sellé dans ta cour ; fuis tandis qu'il en est temps. Ne dédaigne pas un ami.

ANDRÉ. Fiesque pense noblement ; je ne l'ai jamais offensé. Fiesque ne me trahira pas.

FIESQUE. Il pense noblement ! il te trahit, il t'a donné la preuve de l'un et de l'autre.

ANDRÉ. Eh bien ! il y a là une garde que Fiesque ne pourra renverser s'il ne commande pas à des chérubins.

FIESQUE, *d'un air moqueur.* Je voudrais parler à cette garde et lui donner une lettre à porter dans l'éternité.

ANDRÉ, *avec noblesse.* Pauvre railleur ! ne sais-tu pas qu'André Doria a quatre-vingts ans et que Gênes est heureuse ? (*Il quitte le balcon.*)

FIESQUE *le regarde fixement.* Devais-je renverser cet homme avant d'apprendre qu'il est encore plus difficile de l'égaler ? (*Il fait quelques pas d'un air pensif.*) Non, j'ai rendu générosité pour générosité... Nous sommes quittes, André, et maintenant destruction, va ton chemin ! (*Il se jette dans une rue détournée ; le tambour bat de tous les côtés ; combat violent à la porte Saint-Thomas ; la porte est brisée et laisse voir le port où sont les vaisseaux éclairés par des torches.*)

SCÈNE II.

GIANETTINO, DORIA, *revêtu d'un manteau écarlate ;* LOMELLINO, *des domestiques portant des flambeaux ; tous sont pressés.*

GIANETTINO *s'arrête.* Qui a donné l'ordre de battre la générale ?

LOMELLINO. Un coup de canon est parti des galères.

GIANETTINO. Des esclaves veulent briser leurs chaînes. (*On entend des coups de mousquet, à la porte Saint-Thomas.*)

LOMELLINO. On fait feu par là !

GIANETTINO. La porte ouverte ! la garde en rumeur ! (*Aux domestiques.*) Vite, coquins ! éclairez-moi. Au port ! (*Ils courent vers la porte.*)

SCÈNE III.

Les précédents, BOURGOGNINO, *avec* LES CONJURÉS *qui viennent de la porte Saint-Thomas.*

BOURGOGNINO. Sébastien Lescaro est un brave soldat.

CENTURIONE. Il s'est défendu comme un lion avant de succomber.

GIANETTINO *recule stupéfait.* Qu'entends-je?.... Arrêtez !

BOURGOGNINO. Qui est là avec un flambeau ?

LOMELLINO. Ce sont des ennemis, prince ; esquivez-vous à gauche.

BOURGOGNINO *crie plus haut.* Qui est là avec un flambeau ?

CENTURIONE. Arrêtez. Le mot d'ordre !

GIANETTINO *tire l'épée avec arrogance.* Soumission et Doria !

BOURGOGNINO, *écumant de rage.* Ravisseur de la république et de ma fiancée. (*Aux conjurés en se précipitant sur Gianettino.*) Une bonne rencontre, frères ! ses démons le livrent eux-mêmes. (*Il le frappe.*)

GIANETTINO *tombe en gémissant.* Au meurtre ! au meurtre ! au meurtre ! Venge-moi, Lomellino ?

LOMELLINO et LES DOMESTIQUES, *fuyant.* Au secours ! au meurtre !

CENTURIONE *crie à haute voix.* Il est mort ! Arrêtez le comte. (*Lomellino est arrêté.*)

LOMELLINO, *tombant à genoux.* Épargnez ma vie, je me joins à vous.

BOURGOGNINO. Le monstre vit-il encore? Laissez fuir ce lâche. (*Lomellino se sauve.*)

CENTURIONE. La porte Saint-Thomas est à nous. Gianettino est mort. Courez, tant que vous pourrez courir, dites cela à Fiesque.

GIANETTINO *se soulève avec des convulsions.* Peste! Fiesque. (*Il meurt.*)

BOURGOGNINO *retire son épée du cadavre.* Gênes est libre et ma Berthe aussi... Ton épée, Centurione, porte ce glaive sanglant à ma fiancée. Son cachot est ouvert; j'irai bientôt lui donner le baiser de fiançailles. (*Ils s'en vont de différents côtés.*)

SCÈNE IV.

ANDRÉ DORIA, DES ALLEMANDS.

UN ALLEMAND. L'attaque a pris cette direction. Montez à cheval, duc.

ANDRÉ. Laisse-moi regarder encore une fois les tours et le ciel de Gênes. Non, ce n'est pas un rêve, André est trahi.

UN ALLEMAND. Des ennemis de tout côté. Fuyez, fuyez au-delà des frontières.

ANDRÉ *se jette sur le cadavre de son neveu.* Je veux finir ici. Qu'on ne me parle plus de fuite. Ici repose la force de ma vieillesse; ma carrière est terminée. (*Calcagno dans l'éloignement avec les conjurés.*)

UN ALLEMAND. Les assassins! Fuyez, vieux prince.

ANDRÉ. (*On entend battre le tambour.*) Écoutez! étrangers, écoutez; voilà les Génois dont j'ai brisé le joug. (*Il se voile le visage.*) Récompense-t-on ainsi les services dans votre pays?

L'ALLEMAND. Fuyez! fuyez! fuyez! tandis que leurs épées s'émousseront sur les os de vos Allemands. (*Calcagno s'approche.*)

ANDRÉ. Sauvez-vous, laissez-moi épouvanter les nations par cette terrible nouvelle. Les Génois ont tué leur père.

L'ALLEMAND. Fuyez! la lutte nous donne encore du temps... Camarades! soyez fermes, prenez le duc au milieu

de vous; fouettez ces chiens d'Italiens pour leur apprendre le respect envers les cheveux blancs.

CALCAGNO. Qui est là? qu'y a-t-il?

LES ALLEMANDS *frappent.* Des épées allemandes. (*Ils combattent. On emporte le corps de Gianettino.*)

SCÈNE V.

LÉONORE, *en habit d'homme;* ARABELLE, *toutes deux s'avancent avec anxiété.*

ARABELLE. Venez, madame, et venez donc...

LÉONORE. C'est là que la sédition rugit... Ecoute, n'ai-je pas entendu le sanglot d'un mourant. Malheur! ils l'environnent. Leurs armes meurtrières se dirigent sur le cœur de Fiesque... sur le mien, Arabelle... Ils le frappent... Arrêtez! arrêtez... c'est mon époux. (*Elle étend ses bras vers le ciel.*)

ARABELLE. Mais au nom de Dieu...

LÉONORE, *toujours plus égarée, s'écrie de côté et d'autre.* Fiesque! Fiesque! Fiesque!.. ses fidèles l'abandonnent... la constance des rebelles vacille. (*Avec effroi.*) Mon époux commande à des révoltés! Arabelle, grands dieux! mon Fiesque combat pour la révolte.

ARABELLE. Non pas, signora, il est l'arbitre redoutable de Gênes.

LÉONORE, *attentive.* Quoi donc, Léonore aurait tremblé, et la plus lâche républicaine embrasserait le premier des républicains. Va, Arabelle, quand les hommes se disputent les états, les femmes doivent aussi avoir du cœur. (*On entend de nouveau le tambour..*) Je me jette au milieu des combattants.

ARABELLE *joint les mains.* Dieu de miséricorde...

LÉONORE. Doucement; contre quoi mon pied a-t-il heurté? Voici un chapeau, un manteau, une épée par terre. (*Elle la prend.*) Une lourde épée, mon Arabelle, mais je puis bien la traîner, elle ne fera pas honte à la main qui la portera. (*On entend le tocsin.*)

ARABELLE. Ecoutez! écoutez! la cloche sonne dans l'é-

glise des Dominicains; que Dieu ait pitié de nous! Quel bruit terrible!

LÉONORE, *avec enthousiasme.* Dis, quel bruit ravissant! C'est par ce tocsin que mon Fiesque parle à Gênes. (*Le bruit du tambour redouble.*) Hurra! hurra! Jamais le son des flûtes ne fut si doux à mon oreille; c'est mon Fiesque qui anime ces tambours. Comme mon cœur s'exalte! Gênes entière se réveille... Des mercenaires obéissent à son nom et sa femme aurait peur! (*Le tocsin sonne dans trois autres tours.*) Non, mon héros embrassera une héroïne, mon Brutus serrera sur son cœur une Romaine. (*Elle met le chapeau sur sa tête et le manteau d'écarlate sur ses épaules.*) Je suis Porcia.

ARABELLE. Madame, vous ne savez pas comme votre exaltation est terrible, non vous ne le savez pas. (*Le tocsin et les tambours retentissent.*)

LÉONORE. Malheureuse, tu entends tout cela et tu n'es pas exaltée. Ces pierres pleurent de ne pouvoir se précipiter à la suite de mon Fiesque... Ces palais s'irritent contre l'architecte qui les a si fortement enracinés dans le sol qu'ils ne peuvent se précipiter à la suite de Fiesque. Ces rivages, s'ils le pouvaient, oublieraient leur poste et livreraient Gênes à la mer pour courir derrière ces tambours... Ce qui arrache la nature morte à ses entraves ne peut éveiller ton courage. Va, je trouverai mon chemin.

ARABELLE. Grand Dieu, vous ne voudrez pourtant pas vous laisser aller à une telle fantaisie.

LÉONORE, *avec héroïsme et fierté.* C'est pourtant ma pensée, âme vulgaire. (*Avec chaleur.*) J'irai là où le tumulte est le plus terrible, où mon Fiesque combat en personne... J'entendrai demander, est-ce Lavagna que nul ne peut vaincre, qui tient entre sa main de fer le destin de Gênes, est-ce Lavagna?.. Génois, répondrai-je, c'est lui, et cet homme est mon époux, et j'ai aussi ma blessure. (*Sacco avec les conjurés.*)

SACCO. Qui vive? Fiesque ou Doria?

LÉONORE, *avec enthousiasme.* Fiesque et liberté! (*Elle se jette dans une rue; la foule la sépare d'Arabelle.*)

SCÈNE VI.

SACCO, *avec une troupe de soldats;* CALCAGNO *arrive avec une autre.*

CALCAGNO. André Doria a pris la fuite.

SACCO. Mauvaise recommandation pour toi auprès de Fiesque!

CALCAGNO. Ces ours d'Allemands étaient devant le vieillard comme des rochers. Je n'ai pas même pu le voir, neuf des nôtres ont succombé. Moi-même je suis blessé à l'oreille gauche; s'ils combattent ainsi pour un tyran étranger, comment diable doivent-ils défendre leur prince?

SACCO. Nous avons déjà un puissant parti et toutes les portes sont à nous.

CALCAGNO. On dit que le combat est rude à la forteresse.

SACCO. Bourgognino est parmi les combattants; que fait Verrina?

CALCAGNO. Il est entre Gênes et la mer, comme le cerbère infernal. Un anchois n'y passerait pas.

SACCO. Je vais faire sonner le tocsin dans le faubourg.

CALCAGNO. Et moi je marche sur la place Sarzane, tambours en avant. (*Il s'éloigne au bruit du tambour.*)

SCÈNE VII.

LE MAURE, *une troupe de voleurs, avec des mèches allumées.*

LE MAURE. Sachez, coquins, que c'est moi qui ai trempé la soupe, et on ne me donne point de cuillère. C'est bien, la chasse me plaît. Nous allons brûler et piller, ils sont là-bas à se battre pour un duché; nous mettrons le feu aux églises pour réchauffer un peu ces apôtres qui gèlent. (*Ils se jettent dans les maisons voisines.*)

SCÈNE VIII.

Une voûte souterraine éclairée par une seule lampe. Le fond du théâtre est dans une complète obscurité. Berthe seule, la tête couverte d'un voile noir et assise sur une pierre au-devant de la scène. Après un moment de silence elle se lève, fait quelques pas.

BERTHE, *ensuite* BOURGOGNINO, *puis* VERRINA

BERTHE. Nul bruit encore, aucune trace humaine, le pas de mon libérateur ne se fait point entendre. Effroyable attente! effroyable et stérile! comme le desir d'un homme enseveli vivant dans le sol du cimetière; et qu'attends-tu dans ton illusion? un serment inviolable te tient captive dans ce caveau; il faut que Gianettino, Doria tombent, que Gènes soit libre, ou Berthe se consumera dans cette tour, ainsi l'a proclamé le serment de mon père. Horrible cachot! qui n'a d'autre clé que le râlement de mort d'un tyran bien défendu. (*Elle promène ses regards autour d'elle.*) Que ce silence est terrible! terrible comme le silence du tombeau; une nuit épouvantable occupe les coins déserts de mon cachot, et ma lampe menace de s'éteindre. (*Elle se promène avec vivacité.*) Viens, ô viens, mon bien-aimé. C'est affreux de mourir ici. (*Moment de silence; elle marche dans le cachot en joignant les mains avec tous les signes de la douleur.*) Il m'a abandonné, il a rompu son serment, il a oublié sa Berthe; les vivants ne s'informent plus des morts, et cette voûte appartient à la région des tombeaux. N'espère plus rien, malheureuse, l'espérance ne fleurit qu'aux lieux où Dieu laisse tomber son regard, et le regard de Dieu ne pénètre point dans ce cachot. (*Nouveau silence; elle devient plus inquiète.*) Mes libérateurs seraient-ils tombés? l'audacieuse conjuration aurait-elle échoué, et le danger aurait-il vaincu l'intrépide jeune homme?.. O malheureuse Berthe! peut être qu'en ce moment leurs ombres errent sous cette voûte et pleurent sur tes espérances. (*Elle pousse un cri.*) Dieu! Dieu! s'ils ne sont plus, je suis donc perdue sans retour, livrée sans rémission à la mort effroyable! (*Elle s'appuie contre la muraille*

et continue avec douleur.) Et s'il vivait encore, mon bien-aimé, s'il venait pour remplir sa promesse, pour enlever en triomphe sa fiancée, et que tout ici fût muet et désert, et qu'un cadavre inanimé ne pût répondre à sa joie!.. Si ses baisers brûlants cherchaient en vain la vie sur mes lèvres, si ses larmes coulaient vainement sur moi, si mon père tombait en gémissant sur sa fille et que les murailles nues de cette prison répétassent le cri de sa douleur!.. Oh! alors! alors, voûtes sinistres, taisez-lui mes plaintes, dites-lui que j'ai souffert comme une héroïne et que mon dernier soupir était un pardon. (*Elle tombe épuisée sur une pierre. Silence. On entend de tous côtés un bruit confus de cloches et de tambours. Berthe se lève.*) Ecoutons. Qu'est-ce donc? ai-je bien entendu? ou n'est-ce qu'un songe? les cloches sonnent ensemble d'une manière terrible; ce n'est pas là le son qui annonce le service divin. (*Le bruit redouble et s'approche; elle court de tous côtés avec effroi.*) Plus fort, toujours plus fort. Dieu! c'est le tocsin, c'est le tocsin; l'ennemi est-il entré dans la ville? Gênes est-elle en feu? C'est un bruit effroyable comme celui de plusieurs milliers d'hommes; qu'est-ce donc? (*On frappe violemment à la porte.*) Ils s'approchent; les verrous sont tirés. (*Elle se précipite au fond du théâtre.*) Des hommes! Liberté! salut! délivrance! (*Bourgognino entre l'épée nue à la main, quelques hommes le suivent portant des flambeaux.*)

BOURGOGNINO. Tu es libre, Berthe; le tyran est mort; ce glaive l'a frappé.

BERTHE, *se jetant dans ses bras.* Mon sauveur! mon ange!

BOURGOGNINO. Entends-tu le tocsin, le bruit des tambours? Fiesque est vainqueur, Gênes est libre, la malédiction de ton père est anéantie.

BERTHE. Dieu! Dieu, c'était donc pour moi ce bruit terrible, ce retentissement des cloches.

BOURGOGNINO. Pour toi, Berthe; c'est le signal de notre mariage; quitte cet affreux cachot et suis-moi à l'autel.

BERTHE. A l'autel, Bourgognino, à présent, à minuit, au milieu de ce tumulte horrible, où le monde semble prêt à

se déplacer de son axe ! (*Verrina entre sans être aperçu et s'arrête sans dire un mot.*)

BOURGOGNINO. Oui, dans cette belle, dans cette magnifique nuit, où Gênes entière célèbre sa liberté comme le lieu de l'amour ; cette épée, rouge encore du sang du tyran, sera ma parure de noces; le prêtre mettra dans ta main cette main encore échauffée par une action héroïque ; ne crains rien, mon amour, et suis-moi à l'église. (*Verrina s'avance au milieu d'eux et les embrasse.*)

VERRINA. Que Dieu vous bénisse, mes enfants !

BERTHE et BOURGOGNINO, *tombant à ses pieds.* O mon père !

VERRINA *place ses mains sur eux... Silence.... Il se tourne solennellement vers Bourgognino.* N'oublie jamais combien tu l'as chèrement conquise, n'oublie jamais que ton mariage date de la liberté de Gênes. (*Avec gravité et noblesse se tournant vers Berthe.*) Tu es la fille de Verrina, et ton mari a tué le tyran. (*Après un moment de silence, il leur fait signe de se lever et leur dit d'une voix oppressée.*) Le prêtre vous attend.

BERTHE et BOURGOGNINO, *à la fois.* Comment, mon père, ne viendrez-vous pas avec nous ?

VERRINA, *très-sérieusement.* Un devoir terrible m'appelle ailleurs. (*On entend les trompettes, les timbales, les cris de joie.*) Sais-tu ce que signifient ces cris ?

BOURGOGNINO. Fiesque est proclamé doge, le peuple le divinise et lui apporte la pourpre ; la noblesse voit cela avec douleur et n'ose dire non.

VERRINA, *avec un rire amer.* Tu vois donc bien, mon fils, qu'il faut que je me hâte pour être le premier à prêter au nouveau monarque un serment de soumission !

BOURGOGNINO. Que voulez-vous faire ? Je vais avec vous.

BERTHE *s'attache avec anxiété à Bourgognino.* Dieu ! qu'est-ce donc, Bourgognino ? Quel projet médite mon père ?

VERRINA. Mon fils, j'ai converti en or tous nos biens et je l'ai porté sur ton navire, prends ta fiancée et monte à bord sans retard; peut-être vous suivrai-je.... peut-être

jamais... Faites voile pour Marseille et... (*il les embrasse avec émotion*) que Dieu vous accompagne !

BOURGOGNINO, *avec fermeté.* Je reste, il y a encore du danger.

VERRINA, *le conduisant près de Berthe.* Insatiable orgueilleux, réjouis-toi avec ta fiancée, tu as immolé ton tyran, laisse-moi le mien. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

FIESQUE *s'avance à la hâte*, CIBO *suit.*

FIESQUE. Qui a mis le feu?

CIBO. La forteresse est prise.

FIESQUE. Qui a mis le feu?

CIBO, *faisant signe à sa suite.* Qu'une patrouille poursuive les coupables. (*Quelques hommes s'éloignent.*)

FIESQUE, *en colère.* Voulez-vous faire de moi un meurtrier? Vite, apportez des pompes et des seaux. (*La suite s'éloigne.*) Mais Gianettino est-il pris?

CIBO. On le dit.

FIESQUE, *en fureur.* On ne fait que le dire. Qui dit cela, Cibo? sur votre honneur, s'est-il échappé?

CIBO, *pensif.* Si je m'en rapporte à mes yeux plutôt qu'au récit d'un noble, Gianettino vit encore.

FIESQUE, *avec emportement.* Il y va de votre tête, Cibo.

CIBO. Encore une fois, je l'ai vu passer il y a cinq minutes avec son panache jaune et son manteau d'écarlate.

FIESQUE, *hors de lui.* Ciel et enfer! Cibo, je ferai couper la tête à Bourgognino. Courez, Cibo; qu'on ferme toutes les portes de la ville, que l'on coule à fond toutes les felouques afin qu'il ne puisse s'échapper par mer; ce diamant si beau, le plus riche qui soit à Gênes, à Luques, à Venise, à Pise, ce diamant est à celui qui viendra me dire : Gianettino est mort. (*Cibo court précipitamment.*) Volez, Cibo.

SCÈNE X.

FIESQUE, SACCO, LE MAURE, *les soldats.*

SACCO. Nous avons trouvé le Maure jetant une mèche enflammée dans l'église des Jésuites...

FIESQUE. Je t'ai pardonné ta trahison, parce qu'il s'agissait de moi. L'incendiaire mérite la corde. Emmenez-le de suite et pendez-le à la porte de l'église.

LE MAURE. Fi! fi! fi! cela vient mal à propos. Ne pourrait-on rien en rabattre?

FIESQUE. Rien.

LE MAURE, *d'un air de confiance.* Envoyez-moi sur les galères pour messager.

FIESQUE, *à ses soldats.* A la potence!

LE MAURE. Eh bien! je veux me faire chrétien.

FIESQUE. L'église ne se soucie point du rebut de l'idolâtrie.

LE MAURE, *d'un ton caressant.* Au moins envoyez-moi ivre dans l'éternité.

FIESQUE. A jeun.

LE MAURE. Mais ne me pendez pas à une église chrétienne.

FIESQUE. Un chevalier n'a que sa parole. Je t'ai promis la potence à toi tout seul.

SACCO, *avec humeur.* Pas tant de bavardage, païen. Nous avons encore de la besogne.

LE MAURE. Mais si par hasard la corde cassait...

FIESQUE, *à Sacco.* On la prendra double.

LE MAURE, *résigné.* Qu'il en soit donc ainsi et que le diable se prépare à mon arrivée imprévue! (*Il s'éloigne avec les soldats qui vont le pendre.*)

SCÈNE XI.

FIESQUE, LÉONORE *paraît dans le fond, revêtue du manteau écarlate de Gianettino.*

FIESQUE *l'aperçoit, s'avance, recule, et s'écrie en colère.* Ne connais-je pas ce panache et ce manteau? (*Il se précipite*

sur elle.) Je connais ce panache et ce manteau. (*Il la frappe avec fureur.*) Si tu as une triple vie, lève-toi et marche. (*Léonore tombe en poussant un cri. On entend une marche triomphante, les tambours, les cornets, les hautbois.*)

SCÈNE XII.

FIESQUE, CALCAGNO, SACCO, CENTURIONE, CIBO, *des soldats avec la musique et des drapeaux.*

FIESQUE, *marchant au-devant d'eux avec joie.* Génois! le sort en est jeté, ici gît le serpent de mon âme, l'horrible objet de ma haine, Gianettino; élevez vos épées.

CALCAGNO. Et moi je viens vous dire que les deux tiers de Gênes prennent votre parti et jurent obéissance au drapeau de Fíesque.

CIBO. Et Verrina m'envoie du vaisseau amiral pour vous porter son salut, et la domination du port et de la mer. Centurione, le gouverneur de la ville, vous adresse, par moi, son bâton de commandement et les clés.

SACCO. Et le grand et le petit conseil de la république se prosternent, en ma personne, devant leur maître et demandent à genoux miséricorde et faveur.

CALCAGNO. Et moi je veux être le premier à féliciter le vainqueur dans les murailles de sa ville... Salut à vous, baissez les étendards... A vous, doge de Gênes!

TOUS, *se découvrant la tête.* Salut! salut au doge de Gênes. (*Fiesque, pendant tout ce temps, est resté pensif, la tête inclinée sur sa poitrine.*)

CALCAGNO. Le peuple et le sénat attendent le moment de saluer leur noble maître revêtu des insignes de la souveraineté; permettez-nous, sérénissime doge, de vous conduire en triomphe à la Seigneurie.

FIESQUE. Permettez-moi d'abord de satisfaire au besoin de mon cœur, j'ai laissé dans des pressentiments pleins d'angoisse une personne qui m'est chère, une personne qui doit partager avec moi le triomphe de cette nuit. (*Avec émotion à l'assemblée.*) Ayez la bonté de m'accompagner auprès de votre aimable duchesse. (*Il veut sortir.*)

CALCAGNO. Faut-il laisser ici le cadavre de cet indigne assassin et cacher sa honte dans un coin.

CENTURIONE. Mettez sa tête sur une hallebarde.

CIBO. Que son corps en lambeaux balaie notre pavé! (*On apporte des flambeaux près du cadavre.*)

CALCAGNO, *effrayé et à voix basse.* Regardez, Génois. Par le ciel, ce n'est point là le visage de Gianettino!

Tous s'arrêtent stupéfaits.

FIESQUE *reste immobile, jette un regard de côté, puis ses yeux deviennent fixes, et il est agité par des convulsions.* Non, par l'enfer, non, ce n'est pas là le visage de Gianettino! Infernale surprise!... (*Il promène ses yeux autour de lui.*) Gênes est à moi, dites-vous, à moi? (*Il pousse un cri de rage.*) Illusion de l'enfer, c'est ma femme! (*Il tombe comme frappé de la foudre. Les conjurés se groupent autour de lui dans un silence profond. Fiesque se relève fatigué et poursuit d'une voix sombre.*) Génois, ai-je tué ma femme? Je vous en conjure, ne regardez pas avec ces visages pâles comme ceux des revenants ce jeu de la nature.... Dieu soit loué, il y a des catastrophes que l'homme ne peut craindre, parce qu'il est seulement homme. Celui à qui les voluptés du ciel sont refusées ne peut être condamné au tourment des démons, et cette erreur serait encore pire. (*Avec un calme effrayant.*) Génois, grâce à Dieu, cela ne peut pas être.

SCÈNE XIII.

Les précédents, ARABELLE *accourt en gémissant.*

ARABELLE. Qu'ils me tuent, s'ils veulent. Que me reste-t-il à perdre?... Par pitié!.. J'ai quitté ici ma maîtresse, et je ne la retrouve nulle part.

FIESQUE *s'approche d'elle et lui dit d'une voix tremblante.* Ta maitresse ne s'appelle-t-elle pas Léonore?

ARABELLE, *joyeuse.* Ah! c'est vous, mon cher, mon bon, mon noble maître; ne soyez pas en colère contre nous, nous ne pouvions plus l'empêcher....

FIESQUE, *avec emportement.* De quoi, odieuse créature?

ARABELLE. De s'élancer.

FIESQUE. Tais-toi. De s'élancer où ?

ARABELLE. Dans la mêlée.

FIESQUE, *en fureur.* Que ta langue soit celle d'un crocodile !... Ses vêtements?...

ARABELLE. Un manteau de pourpre.

FIESQUE *s'élance avec rage contre elle.* Va-t'en dans le neuvième cercle de l'enfer !... Le manteau...

ARABELLE. Était ici par terre.

QUELQUES CONJURÉS *murmurent.* Gianettino a été tué ici....

FIESQUE, *chancelant et pâle comme la mort, à Arabelle.* Ta maîtresse est retrouvée.

Arabelle s'éloigne avec anxiété. Fiesque promène ses regards effarés autour de lui ; puis d'une voix tremblante et qui s'élève peu à peu jusqu'au ton de la fureur.

C'est vrai, c'est vrai, je suis le jouet d'un forfait inouï. (*Avec un mouvement convulsif.*) Retirez-vous, figures humaines. (*Avec un grincement de dents et en regardant le ciel.*) Ah ! si j'avais le monde entre mes dents ! je me sens le besoin de déchirer dans mes horribles gémissements la nature entière jusqu'à ce qu'elle soit pareille à ma douleur. (*A ceux qui l'entourent en tremblant.*) Hommes, la race compâtissante est là qui loue le ciel et se félicite de n'être pas comme moi... comme moi... (*Avec un frémissement.*) Pour moi seul le supplice ! (*Avec une nouvelle rage.*) Moi ! Pourquoi moi ? Pourquoi pas ces autres avec moi ? Pourquoi ne puis-je émousser ma douleur sur celle de l'un de mes semblables ?

CALCAGNO, *d'un air craintif.* Mon cher doge...

FIESQUE, *le prenant avec une horrible joie.* Ah ! sois le bien-venu ! Dieu soit loué, en voici un que le tonnerre a aussi meurtri ! (*Il presse Calcagno dans ses bras.*) Frère de ma douleur, sois le bien-venu dans ma damnation. Elle est morte, tu l'as aussi aimée. (*Il le force à s'approcher de Léonore, et lui incline la tête sur son cadavre.*) Désespère, elle est morte ! (*Il jette de côté ses yeux hagards.*) Ah ! si je pouvais être à la porte du séjour de la malédiction ! Si mes yeux pouvaient contempler les tortures et les inventions de

l'enfer! Si mon oreille pouvait entendre les gémissements des damnés... si je pouvais les voir!... Qui sait si je supporterais peut-être mon tourment?... (*Il s'approche de Léonore.*) Ma femme est ici égorgée! Non, ce n'est pas assez dire! moi, scélérat, j'ai égorgé ma femme. Fi! cela peut à peine émouvoir l'enfer! D'abord, il me mène adroitement jusqu'au dernier sommet, jusqu'au sommet glissant de la joie, il m'amuse sur le seuil du ciel, et alors il me précipite... Alors.... Oh! si mon souffle pouvait jeter la peste dans les âmes! Alors, alors.... j'égorge ma femme. Non, sa méchanceté est plus raffinée encore; alors mes deux yeux se méprennent, (*avec une expression horrible*) et j'égorge ma femme! (*Avec un rire affreux.*) C'est là un chef-d'œuvre! (*Tous les conjurés s'appuient avec émotion sur leurs armes, quelques-uns essuient des pleurs dans leurs yeux. Silence. Fiesque, épuisé et plus calme, promène ses regards autour de lui.*) Quelqu'un pleure-t-il ici? Oui, par le ciel, ceux qui ont égorgé un prince pleurent. (*Avec attendrissement.*) Parlez, pleurez-vous sur cette haute trahison de la mort, ou pleurez-vous sur l'indigne chute de mon génie? (*Il se rapproche de Léonore, et dans une attitude touchante.*) Ce qui ferait fondre en larmes des meurtriers au cœur de pierre ne tire que des malédictions du désespoir de Fiesque. (*Il tombe sur elle en pleurant.*) Léonore, pardonne. Le repentir n'irrite pas le ciel. (*Avec douleur et attendrissement.*) Il y a déjà quelques années, ô Léonore, que je jouissais d'avance de l'éclat de cet instant où je présenterais aux Génois leur duchesse. Je voyais la rougeur de la modestie se répandre sur tes joues, je voyais un noble orgueil faire battre ton sein sous la gaze d'argent, et ta voix émue et impuissante à rendre ton ravissement. (*Avec vivacité.*) Ah! comme les acclamations solennelles retentissaient à mon oreille! comme le triomphe de ma bien-aimée éclatait sur l'envie expirante! Léonore, l'instant est venu.... Ton Fiesque est doge de Gênes, et le dernier mendiant de Gênes ne voudrait pas échanger son sort contre ma pourpre et mon tourment! (*Avec émotion.*) Une épouse partage sa douleur, avec qui partagerai-je ma puissance? (*Il pleure violemment et laisse tomber son visage sur le corps de Léonore. Émotion générale.*)

CALCAGNO. C'était une excellente femme!

CIBO. Cachons au peuple cet événement sinistre. Il ôterait le courage aux hommes de notre parti et le donnerait à nos ennemis.

FIESQUE *se relève avec fermeté.* Écoutez, Génois... La Providence, je comprends son avertissement, m'a fait cette blessure pour éprouver mon cœur à l'approche du pouvoir, c'était l'épreuve la plus dangereuse... A présent, je ne redoute ni le malheur, ni l'enivrement. Venez, Gênes m'attend, dites-vous? Je veux donner à Gênes un prince tel que l'Europe n'en a encore point vu... Venez, je veux faire à cette malheureuse princesse des funérailles telles que la vie perdra ses charmes et que la mort aura l'éclat d'une fiancée.

Ils s'éloignent avec le drapeau.

SCÈNE XIV.

ANDRÉ DORIA, LOMELLINO.

ANDRÉ. C'est là qu'ils poussent des clameurs.

LOMELLINO. Leur succès les a enivrés. Les portes sont sans garde, tout s'en va vers la Seigneurie.

ANDRÉ. Mon neveu seul a quitté la place, mon neveu est mort; entendez-vous, Lomellino?

LOMELLINO. Quoi! espérez-vous encore, doge?

ANDRÉ, *d'un ton sérieux.* Tremble pour ta vie, tu me railles en m'appelant doge, quand je ne dois plus espérer.

LOMELLINO. Monseigneur, une nation en mouvement est dans la balance de Fiesque. Qu'y a-t-il dans la vôtre?

LE DOGE, *avec grandeur.* Le ciel!

LOMELLINO, *haussant les épaules d'un air moqueur.* Depuis que la poudre est inventée, les anges ne font plus la guerre.

ANDRÉ. Misérable bouffon qui veut enlever son Dieu à un vieillard au désespoir! (*D'un ton sévère et impérieux.*) Va, et fais savoir qu'André vit encore.... André, diras-tu, prie ses enfants de ne pas le chasser à quatre-vingts ans parmi les étrangers qui ne pardonneraient jamais à André la prospérité de sa patrie; dis-leur qu'André demande à ses enfants

autant de terre dans sa patrie qu'il en faut pour couvrir ses os.

LOMELLINO. J'obéis, mais je désespère. (*Il veut sortir.*)

ANDRÉ. Écoute, prends avec toi cette boucle de cheveux blancs, dis-leur que c'était la dernière qui restait sur ma tête, qu'elle s'en est séparée à la troisième nuit de janvier, lorsque Gênes se sépara de mon cœur; que j'avais vécu quatre-vingts ans, et qu'à quatre-vingts ans cette boucle de cheveux est faible, mais assez forte cependant pour lier la pourpre de ce léger jeune homme. (*Il s'éloigne le visage voilé.*)

(*Lomellino se précipite dans une autre rue. On entend des cris de joie tumultueux, des trompettes et des timbales.*)

SCÈNE XV.

VERRINA, FIESQUE, *en habit de doge. Ils se rencontrent.*

FIESQUE. Tu arrives à propos, Verrina; j'allais précisément te chercher.

VERRINA. J'allais te chercher aussi.

FIESQUE. Verrina ne remarque-t-il aucun changement en son ami?

VERRINA. Je n'en désire aucun.

FIESQUE. Mais n'en vois-tu aucun?

VERRINA, *sans le regarder.* J'espère que non.

FIESQUE. Je te le demande, n'en trouves-tu aucun?

VERRINA, *après un coup-d'œil rapide.* Je n'en trouve aucun.

FIESQUE. Eh bien! tu le vois, il n'est donc pas vrai que le pouvoir fasse les tyrans. Depuis que nous nous sommes quittés je suis devenu doge de Gênes; et Verrina (*il le presse dans ses bras*) trouve mes embrassements aussi ardents que par le passé?

VERRINA. Il est fâcheux que je ne puisse y répondre qu'avec froideur. L'aspect de la majesté tombe comme un poignard tranchant entre le duc et moi; Jean-Louis Fiesque

avait un empire dans mon cœur, il a conquis Gênes, et je reprends ce qui m'appartient.

FIESQUE. Que Dieu m'en garde ! ce serait pour un duché un prix exorbitant.

VERRINA, *d'une voix sombre.* Ah ! la liberté est-elle donc tellement passée de mode qu'on jette au premier venu la meilleure des républiques pour un prix honteux?

FIESQUE *se mord les lèvres.* Ne dis cela à personne qu'à Fiesque.

VERRINA. Oh ! naturellement il faut être un homme de choix pour entendre la vérité sans lui donner des soufflets ; c'est dommage que le joueur habile se soit mépris sur une carte, il a calculé tout le jeu de l'envie, mais par malheur il a oublié dans sa ruse les patriotes. (*D'un ton expressif.*) L'habile patriote a-t-il aussi trouvé un moyen de mettre une bride à la vertu romaine? Je le jure, par le Dieu vivant, il faudra que la postérité rassemble mes os sur la roue avant de les recueillir dans le cimetière d'un duché !

FIESQUE *le prend avec douceur par la main.* Non pas, si le duc est ton frère, si sa principauté n'est que le trésor destiné à sa bienfaisance, réduite jusque-là à une sorte de mendicité domestique, alors aussi, Verrina...

VERRINA. Alors aussi... les présents du larcin n'ont pas encore sauvé le voleur de la potence. Cette générosité n'agit point sur Verrina; je pourrais permettre à mon concitoyen de me faire du bien, car je pourrais le rendre à mon concitoyen. Les présents d'un prince sont des grâces, et je ne demande que la grâce de Dieu.

FIESQUE, *avec amertume.* J'arracherais plutôt l'Italie à la mer Atlantique que cette tête obstinée à ses opinions.

VERRINA. Et arracher n'est pourtant point ce que tu sais le moins, comme on peut le voir par cette république, cet agneau que tu as arraché à Doria, le loup, pour le dévorer toi-même. Mais bref ; dis-moi, doge, en passant, quel crime a commis ce pauvre diable que vous avez pendu à l'église des Jésuites?

FIESQUE. Cette canaille mettait le feu à Gênes.

VERRINA. Mais cette canaille ne touchait pas aux lois.

FIESQUE. Verrina abuse de mon amitié.

VERRINA. Loin de moi l'amitié! je te le dis, je ne t'aime plus; je te jure que je te hais, je te hais comme le serpent du paradis qui a jeté dans la création cette première trahison saignante encore après cinq mille ans... Écoute, Fiesque; ce n'est pas de sujet à souverain, ce n'est pas d'ami à ami, c'est d'homme à homme que je te parle. Tu as commis une offense envers la majesté du Dieu de vérité, en forçant la vertu à te prêter les mains pour accomplir ton œuvre criminelle, en employant les patriotes de Gênes à la prostitution de Gênes. Fiesque, si j'avais été assez sot pour ne pas deviner le fourbe; Fiesque, par toutes les terreurs de l'éternité, j'arracherais mes boyaux pour en faire une corde et m'étrangler, pour te lancer mon dernier souffle dans l'écume de la convulsion... Cette royale scélératesse pèsera lourdement un jour dans la balance d'or des péchés humains; mais tu te moques du ciel et tu portes le procès au tribunal de ce monde. (*Fiesque, étonné et muet, le regarde fixement.*) Ne cherche point de réponse, maintenant c'est fini. (*Après avoir fait quelques pas.*) Duc de Gênes, il y a sur les vaisseaux du tyran d'hier une foule de pauvres gens qui expient à chaque coup de rame leurs vieilles fautes et qui versent dans l'Océan des larmes que l'Océan comme un homme riche dédaigne de compter. Un bon prince commence son règne par la clémence; veux-tu te résoudre à délivrer les esclaves des galères?

FIESQUE, *d'un ton pénétrant.* Que ce soit là le premier acte de ma tyrannie. Va et annonce-leur qu'ils sont libres.

VERRINA. Tu ne fais la chose qu'à demi, si tu te prives de voir leurs joies. Jouis-en et vas-y toi-même. Les grands seigneurs assistent rarement au mal qu'ils font, doivent-ils donc aussi se retirer, quand ils font le bien? Je pensais que le doge n'était pas trop grand pour voir la satisfaction du dernier mendiant.

FIESQUE. Homme, tu es terrible; mais je ne sais ce qui me force à te suivre. (*Tous deux se dirigent vers la mer.*)

VERRINA *s'arrête avec douleur.* Embrasse-moi encore une fois, Fiesque; il n'y a personne qui voie Verrina pleurer et s'attendrir sur un prince. (*Il le serre sur son cœur.*) Certes,

jamais deux cœurs plus grands n'ont battu l'un contre l'autre ; nous nous aimions d'une affection fraternelle et ardente. (*Il pleure dans les bras de Fiesque.*) Fiesque ! Fiesque ! tu laisses dans mon sein une place, un vide que la race humaine, fût-elle trois fois plus nombreuse, ne pourra remplir.

FIESQUE, *très-ému.* Sois... mon ami.

VERRINA. Rejette cette pourpre odieuse et je le suis... Le premier prince fut un meurtrier, et revêtit la pourpre pour cacher sous cette couleur de sang la tache de son crime... Écoute, Fiesque, je suis un soldat, le visage humide de pleurs ne me sied pas. Fiesque ! ce sont mes premières larmes, rejette cette pourpre !

FIESQUE. Tais-toi.

VERRINA, *avec plus de chaleur.* Fiesque, on mettrait ici d'un côté toutes les couronnes de ce monde et de l'autre toutes les tortures, que je ne m'agenouillerais devant aucun mortel. Fiesque, (*il se met à genoux*) voici la première fois que je m'agenouille... Rejette cette pourpre ?

FIESQUE. Lève-toi et ne m'irrite pas davantage.

VERRINA, *résolu.* Je me lève et ne t'irriterai plus. (*Il marche vers une planche qui conduit à une galère.*) Le prince a le pas. (*Il s'avance sur la planche.*)

FIESQUE. Pourquoi me tires-tu ainsi par mon manteau ?... (*Il tombe.*)

VERRINA, *avec un rire terrible.* Eh bien ! quand la pourpre tombe le doge doit la suivre. (*Il le précipite dans la mer.*)

FIESQUE, *dans les flots.* Au secours ! Gênes, au secours ! au secours de ton duc. (*Il disparaît.*)

SCÈNE XVI.

CALCAGNO, SACCO, CIBO, CENTURIONE, LES CONJURÉS, *le peuple, tous accourent avec anxiété.*

CALCAGNO. Fiesque ! Fiesque ! André est de retour, la moitié de Gênes court se joindre à André. Où est Fiesque ?

VERRINA, *d'une voix ferme.* Noyé.

CENTURIONE. Est-ce l'enfer ou une maison de fous qui répond ?

VERRINA. Il a été noyé, si vous aimez mieux... Je vais trouver André. (*Tous demeurent stupéfaits. Le rideau tombe.*)

FIN DE LA CONJURATION DE FIESQUE.



L'INTRIGUE ET L'AMOUR,

DRAME BOURGEOIS (1784).

PERSONNAGES.

LE PRÉSIDENT WALTER, principal fonctionnaire à la cour d'un prince allemand.
FERDINAND, son fils.
KALB, maréchal de la cour.
LADY MILFORD, favorite du prince.
WURM, secrétaire particulier du président.
MILLER, musicien de la ville.
SA FEMME.
LOUISE, leur fille.
SOPHIE, femme de chambre de lady Milford.
UN VALET DE CHAMBRE du prince.
DIVERS AUTRES PERSONNAGES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Une chambre chez le musicien.

MILLER *se lève de sa chaise et met son violon de côté; madame* MILLER *est assise à une table en déshabillé et prend son café.*

MILLER, *allant et venant avec vivacité.* Une fois pour toutes, la chose devient sérieuse. On commence à parler de ma fille et du baron. Ma maison sera décriée. Le bruit en viendra aux oreilles du président... et bref, j'interdis ma maison au jeune gentilhomme.

LA FEMME. Tu ne l'as pas attiré dans cette maison et tu ne lui as pas jeté ta fille à la tête.

MILLER. Je ne l'ai pas attiré dans ma maison et je ne lui ai pas jeté ma fille à la tête, qui tiendra compte de cela? J'étais le maître chez moi; j'aurais dû mieux surveiller ma fille; j'aurais dû agir plus sévèrement envers le major, ou

m'en aller immédiatement tout raconter à son excellence monsieur son père. Le jeune baron, j'en suis sûr, en eût été quitte pour une réprimande, tandis qu'à présent tout l'orage tombera sur le musicien.

LA FEMME, *avalant sa tasse de café.* Plaisanterie! babillage! Que peut-il t'arriver? Qui peut t'en vouloir? Tu exerces ta profession, et tu prends tes écoliers là où il y en a à prendre.

MILLER. Mais, dis-moi, que résultera-t-il de tout ce commerce? Il n'épousera pas notre enfant... il n'en est pas même question... et la prendre pour... que Dieu ait pitié de nous! Voilà ce qui arrive, vois-tu? quand un monsieur s'est arrangé çà et là, qu'il a délié le diable sait quoi, je comprends qu'il lui soit assez agréable de puiser à une source douce et pure. Fais-y attention, fais-y attention; et quand même tu aurais des yeux de toute part, et des espions à chaque goutte de sang, il la séduira sous ton nez, il lui donnera son paquet, et s'en ira. Voilà une fille déshonorée pour le reste de sa vie; elle reste abandonnée, ou, si elle a pris goût à la chose, elle continue. (*Il se frappe le front.*) Jésus-Christ!

LA FEMME. Que Dieu nous en garde!

MILLER. Tâchons aussi de nous en garder. Quelle autre intention pourrait avoir ce monsieur au pied léger? La jeune fille est jolie... la taille élancée... le pied mignon... Quant à ses qualités intérieures, peu importe!.. ce n'est pas là ce qu'on cherche d'abord avec vous autres femmes, quand le bon Dieu a pris soin de votre beauté... Si mon jeune galant découvrait aussi ce chapitre-là... il lui arriverait ce qui arrive à mon Rodney quand il a vent d'un Français... Toutes voiles dehors, et le voilà courant dessus... et... Je ne l'en blâme pas. L'homme est homme; je dois le savoir.

LA FEMME. Si tu lisais les charmants petits billets que ce seigneur écrit à ta fille!.. bon Dieu!.. on y voit clair comme le jour qu'il ne s'occupe que de la belle âme de notre fille.

MILLER. C'est là la vraie façon d'agir. On frappe sur le sac et on pense à l'âme. On veut donner un baiser à une jolie bouche, et on adresse ses compliments au bon cœur. Comment ai-je agi moi-même? Si on est une fois parvenu à ce que les âmes fassent leur contrat, les corps suivent cet

exemple, comme les serviteurs suivent leur maître, et au bout du compte, le clair de lune a été le seul entremetteur.

LA FEMME. Mais regarde donc les magnifiques livres que le major a envoyés dans notre maison. Ta fille s'en sert toujours pour prier.

MILLER *siffle.* Oui da! prier! Tu t'y entends. Les simples mets de la nature sont trop rudes pour le délicat estomac de son excellence. Il faut d'abord qu'il les fasse artistement cuire dans l'infernale cuisine des belles phrases..... Au feu toutes ces paperasses. Notre fille y puise Dieu sait quelles niaiseries surnaturelles qui lui allument le sang comme des cantharides et renversent ce peu de christianisme dont son père lui a donné le juste nécessaire. Au feu! dis je. Elle se met tout un attirail diabolique dans la tête. A force de s'égarer dans un monde de fainéants, elle ne retrouvera plus la maison, elle rougira d'avoir pour père le musicien Miller et me refusera à la fin quelque brave et honnête gendre qui eût pris avec zèle mes pratiques... Non. Que Dieu me damne! (*Il se lève avec vivacité.*) Il faut mettre à l'instant le pain au four... et quant au major.. oui, oui, je montrerai au major le trou que le menuisier a fait à la porte. (*Il veut sortir*).

LA FEMME. Sois poli, Miller. Quels beaux écus ces présents ne nous ont-ils pas...

MILLER *revient et se pose devant elle.* Le prix du sang de ma fille! Va-t'en au diable, infâme entremetteuse. J'aime mieux m'en aller mendier avec mon violon, donner des concerts pour un peu de pain, j'aime mieux briser ma basse et lui remplir le ventre de fumier que de me laisser tenter par l'argent qui m'enlèverait mon enfant avec son âme et son bonheur. Jette là ton café maudit et ton tabac, et tu n'auras pas besoin de mener le visage de ta fille au marché. J'avais de quoi satisfaire mon appetit, et je portais une bonne chemise sur le corps avant que ce méchant damoiseau prît goût à ma demeure.

LA FEMME. Ne ferme pas la porte si violemment. Tu jettes en un instant feu et flamme. Je dis seulement qu'il ne faut pas brusquer monsieur le major, car c'est le fils du président.

MILLER. C'est là que gît le lièvre. C'est à cause de cela et

précisément à cause de cela qu'il faut en finir aujourd'hui même. Le président m'en aura obligation, si c'est un père honnête. Brosse-moi ma redingote rouge de pluche, et je vais à l'instant me faire annoncer chez son excellence. Je dirai à son excellence : Monsieur votre fils a jeté les yeux sur ma fille. Ma fille est de condition trop basse pour être la femme de monsieur votre fils, et ma fille m'est trop chère pour devenir la maîtresse de monsieur votre fils. Et là-dessus, suffit... Je m'appelle Miller.

SCÈNE II.

Le secrétaire WURM; *les précédents.*

LA FEMME. Ah ! bonjour, monsieur le secrétaire. On a enfin le plaisir de vous voir.

WURM. Le plaisir est pour moi, pour moi, chère dame. Quand on a les bonnes grâces d'un gentilhomme, on ne tient pas grand compte de ma bourgeoise personne.

LA FEMME. Que dites-vous là, monsieur le secrétaire. Monsieur le major de Walter a quelquefois la bonté de nous faire ce plaisir ; mais nous ne méprisons personne.

MILLER, *contrarié.* Une chaise à monsieur, femme. Ne voulez-vous pas, monsieur, déposer votre chapeau ?

WURM *met son chapeau et sa canne de côté et s'asseoit.* Eh bien ! eh bien, comment va ma future, ou plutôt ma passée ?.. Je ne crois pourtant pas... Ne peut-on la voir..... mademoiselle Louise ?

LA FEMME. Merci de votre attention, monsieur le secrétaire, ma fille n'est cependant pas fière.

MILLER, *avec chagrin, lui donne un coup de coude.* Femme !

LA FEMME. Je regrette qu'elle ne puisse pas avoir l'honneur de voir monsieur le secrétaire. Elle est maintenant à la messe, ma fille.

WURM. Cela me plaît ; cela me plaît. J'aurai un jour en elle une femme pieuse, une bonne chrétienne.

LA FEMME, *avec une niaise prétention.* Oui... mais monsieur le secrétaire ?

MILLER, *dans un embarras visible, lui pince l'oreille.* Femme !

LA FEMME. Si, du reste, notre maison peut vous être de quelque utilité.... ce sera avec grand plaisir, monsieur le secrétaire.

WURM, *avec un regard faux.* De quelque utilité... Grand merci ! grand merci !... Hum ! hum !

LA FEMME. Mais comme monsieur le secrétaire le remarque lui-même...

MILLER, *en colère, lui donne un coup par derrière.* Femme !

LA FEMME. Ce qui est bon est bon, et ce qui vaut mieux vaut mieux. On ne peut pourtant pas entraver le bonheur de son unique enfant. (*Avec une fierté rustique.*) Vous me comprenez, monsieur le secrétaire.

WURM *s'agite sur sa chaise, se gratte l'oreille, tire ses manchettes.* Je comprends... Non pas... Oh ! oui... Comment l'entendez-vous ?

LA FEMME. Là... là... je pensais seulement... je m'imagine. (*Elle tousse.*) Puisque le bon Dieu veut faire de ma fille tout simplement une dame.

WURM *se lève.* Que dites-vous donc ? Quoi ?

MILLER. Restez assis, restez assis, monsieur le secrétaire. La femme est une oie. Comment deviendrait-elle dame ? Quelle longue oreille d'âne je vois sortir de ce bavardage !

LA FEMME. Gronde tant que tu voudras. Je sais ce que je sais. Ce que monsieur le major a dit, il l'a dit.

MILLER, *hors de lui-même, court à son violon.* Veux-tu te taire ? Veux-tu sentir le poids de mon violon sur ta tête ? Que peux-tu savoir ? Que peut-il avoir dit ? Ne faites pas attention à ce babillage, mon cher monsieur... Marche à la cuisine. Vous me prendriez pour le proche parent d'une bête si j'avais de pareilles idées sur ma fille. Vous n'aurez pas cette opinion de moi, monsieur le secrétaire.

WURM. Et je n'ai pas mérité cela de votre part, monsieur le maître musicien. Vous vous êtes toujours montré à moi comme un homme de parole, et mes prétentions à la main de votre fille me semblaient aussi bien agréées que si elles

eussent reçu votre signature. J'ai un emploi qui peut nourrir son homme. Le président a de la bienveillance pour moi, et si je veux me pousser plus haut, les recommandations ne me manquent pas. Vous voyez que mes vues sur mademoiselle Louise sont sérieuses, et si vous vous laissez leurrer par un noble étourdi...

LA FEMME. Monsieur le secrétaire Wurm... plus de respect... si j'ose vous en prier...

MILLER. Tais-toi, te dis-je. C'est bien, mon cher monsieur. Les choses restent telles qu'elles étaient arrangées. La réponse que je vous fis, l'automne dernier, je vous la renouvelle aujourd'hui. Je ne contraindrai pas ma fille. Lui convenez-vous?... c'est bel et bon... Elle peut voir elle-même si elle sera heureuse avec vous... Secoue-t-elle la tête? c'est encore mieux... à la volonté de Dieu... voulais-je dire... vous acceptez votre refus et vous buvez une bouteille avec le père... C'est elle qui devra vivre avec vous, non pas moi... Pourquoi lui jetterais-je dans les bras, par pur entêtement, un homme pour lequel elle n'aurait aucun goût? Pour que le méchant esprit fasse de moi sa proie dans mes vieux jours... pour qu'à chaque verre de vin que je boirai et à chaque cuillerée de soupe que je mangerai, je l'entende me dire : Tu es le coquin qui a fait le malheur de ta fille.

LA FEMME. Eh bien! bref; je ne donnerai pas mon consentement. Ma fille est faite pour quelque chose d'élevé, et si mon mari se laisse enjôler, j'aurai recours à la justice.

MILLER. Veux-tu que je te casse bras et jambes, langue de tonnerre?

WURM, *à Miller*. Un conseil paternel peut beaucoup sur une fille, et j'espère, monsieur Miller, que vous me connaissez.

MILLER. De par tous les diables! c'est la fille qui doit vous connaître. Ce qui me plairait à moi, vieux grogneur, n'est pas précisément ce qui flatterait l'humeur friande d'une jeune fille... Je puis vous dire, à un cheveu près, si vous convenez à l'orchestre... mais l'esprit d'une femme est plus fin que celui d'un maître de chapelle... et s'il faut parler du fond du cœur, mon cher monsieur, je suis un gros et franc Allemand... Vous ne me seriez pas, après tout, très-recon-

naissant de me savis... Je ne conseillerais pas à ma fille de... mais je ne la détournerai pas de vous, monsieur le secrétaire... Laissez-moi tout vous dire. Je n'ai pas grande opinion... permettez-moi, d'un amant qui invoque le secours du père. S'il a quelque valeur, il aura honte d'employer cette vieille méthode pour faire comprendre son mérite à celle qu'il aime. S'il n'a pas le courage de faire autrement, c'est un poltron, et il n'y a pas de Louise pour lui... Mais courtiser la fille, dès que le père a le dos tourné, faire en sorte qu'elle souhaite voir le père et la mère au diable plutôt que de renoncer à vous, ou qu'elle vienne elle-même se jeter aux genoux du père et le conjurer, au nom de Dieu, ou qu'on la laisse mourir de la mort la plus triste, ou qu'on lui donne l'unique ami de son cœur, voilà ce que je nomme un gaillard ! Voilà ce qui s'appelle aimer !.. Et celui qui ne peut faire ainsi son chemin auprès des femmes, celui-là peut se mettre à cheval sur une plume d'oie.

WURM *prend son chapeau et sa canne et sort*. Bien obligé... monsieur Miller.

MILLER *le suit lentement*. De quoi? de quoi? vous ne me devez rien, monsieur le secrétaire. (*Revenant.*) Il n'entend pas. Il s'éloigne. Quand ce renard à plume se montre devant moi, il me semble que je vais vomir comme si j'étais empoisonné. Ce drôle-là est étrange et repoussant. On dirait qu'il a été introduit par contrebande dans le monde du bon Dieu... Les petits yeux malicieux de souris... les cheveux d'un rouge ardent... le menton proéminent, comme si la nature irritée de ce méchant travail eût pris par là mon coquin et l'eût jeté dans quelque coin... Non, avant de livrer ma fille à un pareil manant, j'aimerais mieux... Que Dieu me pardonne !

LA FEMME, *en colère*. Le chien !.. Mais on la garde joliment pour son nez...

MILLER. Et toi avec ton maudit gentilhomme !.. Tu m'as mis hors de mesure. Tu n'es jamais plus bête que lorsque tu devrais être raisonnable. Que signifie tout ce bavardage sur ta fille qui doit devenir une dame? Le vieux le saura. Demain, si la nouvelle se répand sur le marché, on la lui fera

flairer. C'est justement un de ces messieurs qui s'en vont rôder dans les maisons, parlent de la cave et de la cuisine; et si on laisse devant eux échapper un mot!.... Mille bombes! Le prince, sa maîtresse et le président le sauront, et tu te seras attiré le tonnerre tout brûlant sur les épaules.

SCÈNE III.

LOUISE, *tenant un livre à la main; les précédents.*

LOUISE *dépose son livre, va à Miller et lui serre la main.* Bonjour, mon cher père.

MILLER, *avec chaleur.* Bravo, ma Louise. Je me réjouis de voir que tu tournes si assidûment ta pensée vers ton créateur. Reste toujours ainsi, et son bras te soutiendra.

LOUISE. Oh! je suis une grande pécheresse, mon père... Est-il là, ma mère?

LA FEMME. Qui? mon enfant.

LOUISE. Ah! j'oubliais qu'il y a encore d'autres hommes que lui. Ma tête est si agitée... Il n'était pas là, Walter?

MILLER, *tristement et sérieusement.* Je pensais que ma Louise aurait laissé ce nom à l'église.

LOUISE, *après l'avoir fixé un instant.* Je vous entends, mon père. Je sens le coup de poignard que vous donnez à ma conscience, mais il est trop tard. Je n'ai plus de piété, mon père... Le ciel et Ferdinand déchirent mon âme sanglante, et je crains... je crains... (*Après un moment de silence*). Mais non, mon bon père. Lorsque nous nous laissons distraire de l'artiste par ses tableaux, n'est-ce pas là pour lui l'éloge le plus délicat? Si, dans ma joie, je me détourne de Dieu pour voir son chef-d'œuvre, ne doit-il par s'en réjouir?

MILLER *se jette sur une chaise avec un air de découragement.* Nous y voilà; voilà le fruit de ses lectures impies.

LOUISE *s'avance avec inquiétude vers la fenêtre.* Où peut-il être à présent? Les jeunes filles nobles le voient.... l'entendent... Moi je suis une pauvre fille oubliée. (*Effrayée de ses paroles, elle se jette dans les bras de son père.*) Mais, non! non! pardonnez-moi! Je ne déplore pas mon sort; je veux seulement un peu..... penser à lui. Cela ne coûte rien. Ce petit bout de vie, je voudrais en faire un

souffle doux et caressant pour rafraichir son visage.... Cette fleur de jeunesse, si c'était une violette, et s'il marchait dessus, et si elle mourait sous ses pieds, cela me suffirait, mon père. Quand l'insecte se réjouit dans un rayon de soleil, l'astre fier et majestueux peut-il l'en punir?

MILLER, *ému, s'appuie sur les bras de son fauteuil et se couvre le visage.* Écoute, Louise, je donnerais le petit nombre d'années qui me restent à vivre pour que tu n'eusses jamais vu le major.

LOUISE, *effrayée.* Que dites-vous? comment?... Non! ce n'est pas là votre pensée, mon bon père. Vous ne savez pas que Ferdinand est à moi, qu'il a été créé pour mon bonheur par le père de ceux qui s'aiment. (*Après un instant de réflexion.*) Quand je le vis pour la première fois, le sang me monta au visage; mon cœur battit avec joie; chaque pulsation, chaque souffle me murmurait : C'est lui; et mon âme reconnut celui qui m'avait manqué toujours, et dit aussi : C'est lui; et ce mot retentit joyeusement dans la nature entière. Alors.... oh! alors le premier rayon du matin se leva dans mon âme; mille jeunes pensées s'éveillèrent dans mon cœur, pareilles aux fleurs qui s'épanouissent sur la terre, quand le printemps revient : je ne voyais plus le monde, et cependant il me semblait qu'il n'avait jamais été si beau. Je ne pensais plus à Dieu, et cependant je ne l'avais jamais tant aimé.

MILLER *s'élance contre elle et la serre contre son cœur.* Louise! chère, noble enfant! prends ma vieille tête grise, prends tout! tout!..... Quant au major, Dieu m'est témoin que je ne puis jamais te le donner. (*Il sort.*)

LOUISE. Aussi ne le veux-je pas à présent, mon père. Cette pauvre goutte de rosée, qu'on appelle le temps, elle s'évapore délicieusement dans un des rêves que me donne Ferdinand. Je renonce à lui pour cette vie ; puis après, ô ma mère! après, quand les barrières qui nous séparent tomberont, quand nous pourrons rejeter cette triste enveloppe des diverses conditions, quand les hommes ne seront que des hommes, je n'apporterai avec moi que mon innocence. Mais mon père ne m'a-t-il pas souvent dit que la parure et les titres pompeux seront de peu de valeur, lorsque Dieu viendra, et qu'on attachera plus de prix aux cœurs? Alors je serai riche,

alors mes larmes seront comptées pour des trésors et mes douces pensées pour des aïeux. Alors, ma mère, je serai une personne de distinction..... Qui pourrait-il alors préférer à sa jeune fille?

LA FEMME *jette un cri.* Louise ! le major !..... il est sur le seuil ; où me cacher?

LOUISE *commence à trembler.* Restez, ma mère.

LA FEMME. Mon Dieu ! comme me voilà faite ! j'en suis toute honteuse; je n'ose pas me laisser voir ainsi, devant le jeune seigneur.

SCÈNE IV.

FERDINAND DE WALTER, LOUISE.

FERDINAND *court à elle; elle tombe faible et décolorée sur une chaise!... Il se tient debout devant elle ; ils se regardent quelques instants en silence.* Tu es pâle, Louise.

LOUISE *se lève et se jette à son col.* Ce n'est rien, rien. Te voilà !... C'est fini.

FERDINAND *lui prend la main et la porte à ses lèvres.* Et ma Louise m'aime-t-elle encore? Mon cœur est ce qu'il était hier ; le tien est-il de même ? J'accours ici, je veux voir si tu es plus calme, si tu es plus gaie, afin de l'être aussi.... Tu ne l'es pas.

LOUISE. Si, si, mon bien-aimé.

FERDINAND. Parle-moi franchement; tu ne l'es pas. Je vois à travers ton âme, comme à travers l'eau pure de ce brillant. (*Il montre son anneau.*) Aucune ombre ne peut passer ici sans que je la remarque ; aucune pensée peinte sur cette physionomie ne m'échappe. Qu'as-tu donc? parle? Si ce miroir est clair, le monde entier est sans nuages. Quelle idée t'afflige?..

LOUISE *le regarde un instant en silence, et ensuite lui dit avec tristesse.* Ferdinand! si tu savais quel effet un tel langage produit sur une pauvre fille bourgeoise !...

FERDINAND. Qu'est-ce que cela signifie? (*Avec étonnement.*) Écoute ! D'où te vient cette pensée ? Tu es ma Louise. Qui t'a dit que tu devais être quelque autre chose? Vois-tu,

méchante ; comme je te trouve froide. Si tu étais tout amour pour moi, quand aurais-tu eu le temps de faire une comparaison? Quand je suis près de toi, toute mon intelligence s'absorbe dans un de tes regards ;... quand je suis loin, dans un rêve. Et toi tu as encore de la prudence avec ton amour !... Rougis ! Chaque moment que tu as perdu dans ce chagrin, tu l'as volé à ton ami.

LOUISE *lui prend la main et secoue la tête.* Tu veux m'endormir, Ferdinand. Tu veux détourner mes yeux de cet abîme où je tomberai sans doute ; je vois dans l'avenir.... la voix de la renommée, tes projets,.... ton père,.... mon néant. (*Elle laisse tout-à-coup tomber sa main avec effroi.*) Ferdinand, un poignard sur toi et sur moi ; on nous sépare.

FERDINAND. On nous sépare ! (*Il se lève.*) D'où te vient ce pressentiment, Louise ? On nous sépare !... Qui peut rompre le lien de deux cœurs, ou séparer les tons d'un même accord ?.... Je suis un gentilhomme ; voyons si mes titres de noblesse sont plus anciens que le décret imposé à l'univers, si mes armoiries sont plus puissantes que l'arrêt du ciel écrit dans les yeux de Louise : cette femme est à cet homme..... Je suis fils du président ? Eh bien ! quel autre sentiment que l'amour pourrait adoucir les malédictions que les exactions de mon père attirent sur moi ?

LOUISE. Oh ! comme je le crains, ce père !

FERDINAND. Je ne crains rien, rien que les limites de ton amour ! Que des obstacles s'élèvent entre nous comme des montagnes, je veux les prendre pour échelons, et voler de là dans les bras de Louise ! La violence d'un destin contraire ne fera qu'accroître mes sentiments, et les dangers me rendront ma Louise plus ravissante....... Ainsi donc, point de crainte, mon amour ! Moi-même ! je veillerai sur toi, comme le dragon enchanté sur les trésors souterrains. Aie confiance en moi. Tu n'as pas besoin d'un autre ange. Je me placerai entre toi et la destinée ; je recevrai pour toi chaque blessure ; je recueillerai pour toi chaque goutte de la coupe de la joie et je te les apporterai dans le vase de l'amour. (*Il l'embrasse tendrement.*) Appuyée sur mon bras, Louise traversera gaiement la vie ; tu retourneras au ciel, plus belle encore que

lorsque tu l'as quitté, et il avouera avec admiration que l'amour seul peut mettre la dernière main aux âmes.

LOUISE *s'éloigne de lui dans une grande agitation.* Rien de plus! je t'en prie, tais toi... Si tu savais!... Laisse-moi. Tu ne sais pas que tes espérances tombent sur mon cœur comme des furies.

FERDINAND *la retient.* Louise! Comment! Quoi! Quel changement!

LOUISE. J'avais oublié ce rêve et j'étais heureuse... A présent, à présent, dès aujourd'hui, le repos de ma vie est perdu. Désirs impétueux! Je le sais, ils vont agiter mon âme. Va! que Dieu te pardonne! Tu as jeté dans mon jeune cœur, dans mon cœur paisible, le tison enflammé, et jamais, jamais il ne s'éteindra. (*Elle se précipite dehors; il la suit en silence.*)

SCÈNE V.

Un salon chez le président.

LE PRÉSIDENT, *une décoration au col, une étoile sur la poitrine*, *et le secrétaire* WURM *entrent ensemble.*

LE PRÉSIDENT. Un attachement sérieux, mon fils! Non, Wurm! Vous ne me ferez jamais croire cela.

WURM. Votre excellence me fait-elle la grâce de m'en demander la preuve?

LE PRÉSIDENT. Qu'il fasse la cour à quelque canaille de la bourgeoisie; qu'il lui dise des compliments; qu'il jase même sur le sentiment; ce sont là autant de choses qui je trouve possibles, pardonnables; mais... et encore la fille d'un musicien, dites-vous?

WURM. La fille du maître de musique Miller.

LE PRÉSIDENT. Jolie?... cela va sans dire.

WURM. Le plus beau modèle de blondine qui pourrait, sans exagération, figurer à côté des premières beautés de la cour.

LE PRÉSIDENT *sourit.* Vous me dites, Wurm, qu'il a des intentions sur cette créature? Je le comprends. Mais voyez-vous, mon cher Wurm, si mon fils a du goût pour les femmes, cela me donne l'espoir que les dames ne le haïront pas.

Il fera par là son chemin à la cour. Cette fille est belle, dites-vous? j'en suis charmé. Cela me prouve qu'il a du goût. S'il trompe cette petite folle par des promesses sérieuses, tant mieux, cela me prouve qu'il a assez d'esprit pour mentir au besoin : il deviendra président. A-t-il atteint son but? à merveille : cela me prouve qu'il a du bonheur. Me donnera-t-il, pour terminer la farce, un petit-fils bien portant? c'est incomparable. Alors je bois une bouteille de vin de Malaga à cet heureux pronostic de la propagation de ma race, et je paie l'amende imposée au libertinage de la fille.

WURM. Tout ce que je désire, c'est que votre excellence n'ait pas besoin de boire cette bouteille pour se distraire de son ennui.

LE PRÉSIDENT, *sérieusement.* Wurm, souvenez-vous que quand une fois j'ai une croyance, je la garde obstinément, et que, lorsque la colère me prend, je deviens furieux. Vous voulez m'échauffer sur tout cela, et moi je veux en faire une plaisanterie. Que vous ayez envie de vous débarrasser d'un rival, je le crois de grand cœur; que vous ayez de la peine à enlever cette fille à mon fils, et que vous employiez le père à chasser les mouches, je le comprends encore; que de toutes cette charmante histoire vous fassiez une scélératesse, cela me ravit. Mais, mon cher Wurm, il ne faut pas se jouer de moi. Vous concevez qu'il ne poussera pas cette fredaine jusqu'à manquer à mes principes.

WURM. Que votre excellence me pardonne; si réellement, comme vous le soupçonnez, la jalousie était ici en jeu, vous auriez pu vous en apercevoir; mais je ne l'aurais pas dit.

LE PRÉSIDENT. Et moi, je pense qu'il faut la mettre de côté. Imbécile! que vous importe de recevoir un écu venant directement de la monnaie ou du banquier? Consolez-vous avec notre noblesse. Qu'on le sache ou non, quand il se conclut un mariage parmi nous, il est rare qu'une demi-douzaine de convives... ou de laquais, ne puisse géométriquement mesurer le paradis de l'époux.

WURM, *s'inclinant.* En cela, monseigneur, je resterai volontiers bourgeois.

LE PRÉSIDENT. Du reste, vous pouvez avoir bientôt la joie de rendre d'une belle façon cette plaisanterie à votre rival.

Justement aujourd'hui il a été décidé en conseil, qu'à l'arrivée de la nouvelle duchesse, lady Milford aurait l'air d'être congédiée, et, pour rendre les apparences plus complètes, elle contractera un mariage. Vous savez, Wurm, comme mon pouvoir repose sur l'influence de mylady, comme les passions du prince sont mes ressorts les plus puissants. Le duc cherche un parti pour la Milford, un autre peut se présenter, faire le marché, prendre avec la dame la confiance du prince, se rendre indispensable... Pour que le prince reste dans les filets de ma famille, il faut que mon Ferdinand épouse la Milford. Est-ce clair ?

WURM. Cela crève les yeux. Je vois du moins par là que le père n'est qu'un apprenti à côté du président. Si le major se montre envers vous fils aussi obéissant que vous êtes pour lui un père plein de tendresse, votre traite pourrait bien vous revenir avec un protêt.

LE PRÉSIDENT. Par bonheur ! je n'ai encore jamais été inquiet de l'exécution d'un projet, quand je me suis dit à moi-même : Cela doit être. Mais, voyez-vous, Wurm ! ceci me ramène au point où nous en étions tout à l'heure. J'annonce ce matin à mon fils son mariage ; la figure qu'il me montrera alors justifiera ou anéantira vos soupçons.

WURM. Monseigneur ! je vous demande très-fort pardon. Le mécontentement qui se peindra sur son visage pourrait aussi bien provenir de la femme que vous lui donnez que de celle que vous lui enlevez. Je vous prie d'avoir recours à une épreuve plus décisive. Choisissez-lui le parti le plus irréprochable de la contrée, et, s'il dit oui, le secrétaire Wurm consent à traîner le boulet pendant trois ans.

LE PRÉSIDENT *se mord les lèvres.* Diable !

WURM. La chose est ainsi... La mère, qui est la bêtise même, m'en a trop dit dans sa simplicité.

LE PRÉSIDENT *va et vient et réprime sa colère.* Bien ! Ce matin même.

WURM. Que votre excellence seulement n'oublie pas que M. le major est le fils de monseigneur.

LE PRÉSIDENT. Je t'épargnerai, Wurm.

WURM. Et que, en vous rendant le service de vous délivrer d'une bru fort peu agréable...

LE PRÉSIDENT. Vous méritez qu'on vous procure une femme. Accordé, Wurm.

WURM *s'incline satisfait*. Éternellement à vous, monseigneur. (*Il veut sortir.*)

LE PRÉSIDENT. Ce que je vous ai confié tout à l'heure, Wurm, (*le menaçant*) si vous en causez...

WURM *sourit*. Alors, votre excellence montrera mes fausses signatures.

LE PRÉSIDENT. Oui, tu es certainement à moi. Je te tiens par ta propre friponnerie, comme le hanneton par un fil.

UN VALET DE CHAMBRE *entre*. Le maréchal de Kalb.

LE PRÉSIDENT. Il arrive à propos ; il est le bien-venu.

Le valet de chambre sort.

SCÈNE VI.

LE PRÉSIDENT, LE MARÉCHAL DE KALB, *habit de cour, riche, mais sans goût, la clef de chambellan, deux montres et une épée, chapeau bas, frisure à la hérisson. Il avance avec fracas vers le président et répand sur le parterre une odeur d'ambre.*

LE MARÉCHAL, *l'embrassant*. Ah! bonjour! Comment avez-vous reposé? comment avez-vous dormi?.... Vous pardonnez, n'est-ce pas, que j'aie si tard le plaisir... Des affaires pressantes, le menu du dîner, des cartes de visite, l'arrangement des traîneaux pour la partie d'aujourd'hui... Ah!... et par là-dessus, il fallait que je me trouvasse au lever pour annoncer à son altesse sérénissime le temps qu'il a fait.

LE PRÉSIDENT. Oui, maréchal, vous ne pouviez vraiment pas vous en dispenser.

LE MARÉCHAL. Puis un coquin de tailleur qui m'a retenu.

LE PRÉSIDENT. Et pourtant toujours exact et toujours prêt.

LE MARÉCHAL. Ce n'est pas encore tout. Aujourd'hui un malheur en amenait un autre. Écoutez seulement.

LE PRÉSIDENT, *distrait*. Est il possible?

LE MARÉCHAL. Écoutez. A peine suis-je descendu de voiture que les chevaux s'effarouchent, se cabrent, piaffent, et

me lancent la boue de la rue sur mes culottes. Que faire ? au nom de Dieu ! Mettez-vous dans ma position, baron ! J'étais là, il était tard... C'est un vrai voyage, et paraître dans cet accoutrement devant son altesse ! Dieu de justice ! Qu'ai-je imaginé, je feins un évanouissement. On me prend par la tête et par les pieds, on m'emporte dans ma voiture ; je cours chez-moi ; je change de vêtements, je reviens... Qu'en dites-vous ? et je suis encore le premier dans l'antichambre ; que vous en semble ?

LE PRÉSIDENT. Un délicieux impromptu de l'esprit humain. Mais, laissons cela, Kalb. Vous avez donc déjà parlé au duc ?

LE MARÉCHAL DE LA COUR, *d'un air important.* Vingt minutes et demie.

LE PRÉSIDENT. J'avoue que... Et vous savez sans doute quelque importante nouvelle ?

LE MARÉCHAL, *sérieusement après un moment de silence.* Son Altesse avait aujourd'hui son habit de castorine, merde d'oie.

LE PRÉSIDENT. En vérité !... Eh bien ! maréchal, j'ai une meilleure nouvelle à vous apprendre ; lady Milford épouse le major de Walter. C'est là sans doute pour vous quelque chose de nouveau.

LE MARÉCHAL. Comme vous dites, et cela est déjà décidé ?

LE PRÉSIDENT. C'est signé, maréchal ; et vous m'obligeriez de vouloir bien aller sans retard préparer cette dame à la visite de mon fils, et faire connaître dans toute la résidence la résolution de Ferdinand.

LE MARÉCHAL, *ravi.* Oh ! avec la plus grande joie ! rien ne peut m'être plus agréable... Je cours sur-le-champ. (*Il l'embrasse.*) Adieu ! dans trois quarts d'heure toute la ville le saura. (*Il saute en s'en allant.*)

LE PRÉSIDENT *rit en le suivant des yeux.* Qu'on dise encore que ces créatures-là sont inutiles au monde. Maintenant il faudra bien que mon Ferdinand le veuille ou toute la ville en a menti. (*Il sonne ; Wurm entre.*) Faites entrer mon fils ? (*Wurm sort ; le président se promène de long en large tout pensif.*)

SCÈNE VII.

FERDINAND, LE PRÉSIDENT, WURM, *qui sort immédiatement.*

FERDINAND. Vous avez commandé, mon père?...

LE PRÉSIDENT. Malheureusement il faut que j'en vienne là, quand je veux avoir le plaisir de voir mon fils. Laissez-nous, Wurm... Ferdinand, je t'observe déjà depuis quelque temps, et je ne retrouve plus en toi ce vif et franc jeune homme qui me charmait tant autrefois. Un chagrin singulier se montre sur ton visage. Tu me fuis, tu fuis tes cercles habituels. Fi! on pardonne à ton âge dix extravagances plutôt qu'une seule manie. Abandonne cela, mon fils; laisse-moi travailler à ton bonheur, et ne pense à rien qu'à suivre en riant mes projets.... Viens! embrasse-moi, Ferdinand!

FERDINAND. Vous êtes bien bon aujourd'hui pour moi, mon père!

LE PRÉSIDENT. Aujourd'hui, coquin!.... et encore dis-tu cet aujourd'hui avec une amère grimace. (*Sérieusement.*) Ferdinand, pour l'amour de qui me suis-je frayé une route dangereuse jusqu'au cœur du prince? pour l'amour de qui ai-je rompu à tout jamais avec ma conscience et avec le ciel? Écoute, Ferdinand! je parle à mon fils. A qui ai-je fait une place, en écartant mon prédécesseur?... Histoire qui me fait d'autant plus saigner le cœur que je prends plus de soins de cacher le poignard aux yeux du monde. Écoute! dis-moi, Ferdinand! pour qui ai-je fait tout cela?

FERDINAND *recule avec effroi.* Pas pour moi, mon père! Le reflet sanglant de ce crime ne doit pas tomber sur moi. Au nom du Dieu tout-puissant, il vaut mieux n'être jamais né que de servir de prétexte à de pareilles actions!

LE PRÉSIDENT. Qu'est-ce que cela signifie? Comment? mais.... je pardonne cela à ta tête romanesque. Ferdinand, je ne veux pas me fâcher. Enfant inconsidéré! est-ce donc ainsi que tu me récompenses de mes nuits sans sommeil, de mes sollicitudes incessantes, du scorpion qui ronge éternellement ma conscience? C'est sur moi que tombe le fardeau de la responsabilité; sur moi la malédiction, la foudre de la

justice. Tu reçois ton bonheur de seconde main ; le crime ne tient pas à l'héritage.

FERDINAND, *élevant les mains vers le ciel.* Oh ! je renonce solennellement à un héritage qui me donnerait un affreux souvenir de mon père.

LE PRÉSIDENT. Écoute, jeune homme ! ne me mets pas hors de moi ; si les choses allaient à ta fantaisie, tu ramperais le reste de ta vie dans la poussière.

FERDINAND. Oh ! cela vaudrait encore mieux, mon père, que de ramper autour du trône.

LE PRÉSIDENT, *réprimant sa colère.* Hum ! il faut donc te forcer à reconnaître ton bonheur. Le but auquel dix autres n'ont pu arriver avec tous leurs efforts, tu t'y trouves porté dans ton sommeil, en jouant. Enseigne à douze ans, major à vingt ! je viens d'obtenir du prince que tu quitteras l'uniforme pour entrer au ministère ; le prince parlait de conseil intime.... d'ambassade.... de grâce extraordinaire.... Une magnifique perspective s'ouvre devant toi ; un chemin aplani te mène près du trône... au trône même, si le pouvoir a autant de valeur que ses apparences. Cela ne t'enthousiasme pas ?

FERDINAND. Mes idées de bonheur et de grandeur ne sont pas entièrement les vôtres. Votre bonheur ne se manifeste guère que par la ruine. L'envie, la crainte, la malédiction, voilà les tristes miroirs où se reflète la grandeur de l'homme puissant... Les larmes, les gémissements, le désespoir, voilà les mets horribles dont ces hommes, que l'on dit heureux, se repaissent, dont ils s'enivrent jusqu'à ce qu'ils arrivent dans l'éternité et chancellent devant le trône de Dieu. Mon idéal de félicité se renferme avec satisfaction au dedans de moi-même ; tous mes vœux sont enterrés dans mon cœur.

LE PRÉSIDENT. C'est parler comme un maître ; il n'y a rien à y changer. A merveille ! voilà la première leçon que j'entends depuis trente ans. C'est seulement dommage que mes cinquante ans aient rendu ma tête rebelle à l'instruction. Mais, pour ne pas laisser dormir un talent si rare, je te donnerai à ma place quelqu'un avec qui tu pourras tout à ton aise t'exercer à ces plaisantes folies... Il faut que tu te décides aujourd'hui même à te marier.

FERDINAND *recule avec surprise.* Mon père !

LE PRÉSIDENT. Pas de façons. J'ai envoyé à lady Milford une carte en ton nom. Tu voudras bien aller chez elle sans retard et lui dire que tu es son fiancé.

FERDINAND. Lady Milford, mon père !

LE PRÉSIDENT. Tu la connais ?

FERDINAND, *hors de lui.* N'est-elle pas dans le duché comme un monument de honte. Mais... je suis bien fou, mon cher père, de prendre au sérieux une plaisanterie. Voudriez-vous être le père d'un coquin de fils qui épouserait une courtisane privilégiée ?

LE PRÉSIDENT. Bien mieux ! je la demanderais moi-même en mariage, n'étaient mes cinquante ans. Voudrais-tu être le fils d'un tel coquin de père ?

FERDINAND. Non ! aussi vrai que Dieu existe.

LE PRÉSIDENT. Voilà, sur mon honneur ! une insolence que je ne vous pardonne que pour sa rareté.

FERDINAND. Je vous en prie, mon père, ne me laissez pas plus long-temps dans une disposition d'esprit où il me semble insupportable de me nommer votre fils.

LE PRÉSIDENT. Jeune homme ! es-tu fou? Quel homme raisonnable n'envierait pas l'honneur de remplir à tour de rôle les mêmes fonctions que son souverain?

FERDINAND. Vous devenez pour moi un énigme, mon père. Vous appelez cela honneur ! L'honneur de partager avec le prince une fonction qui le met lui-même au-dessous de l'homme. (*Le président pousse un éclat de rire.*) Vous pouvez rire. Je continue, mon père. De quel front oserais-je paraître devant le plus misérable ouvrier, à qui sa femme apporte au moins pour dot son corps tout entier ? De quel front oserais-je me montrer devant le monde, devant le prince, devant cette courtisane elle-même, qui voudrait laver dans ma honte la tache brûlante imprimée à son honneur ?

LE PRÉSIDENT. Dans quel coin du monde vas-tu prendre tout cela, jeune homme ?

FERDINAND. Je vous en conjure au nom du ciel et de la terre, mon père. Cette abjection de votre fils unique ne

peut vous rendre aussi heureux qu'elle le rendrait malheureux. Je vous donne ma vie, si elle peut vous faire monter plus haut. Ma vie, je la tiens de vous, et je n'hésiterai pas un instant à la sacrifier pour votre grandeur.... Quant à l'honneur, mon père, si vous me le prenez, c'était un acte de la plus coupable étourderie que de me donner la vie, et je maudirai le père et l'entremetteur.

LE PRÉSIDENT *lui frappe amicalement sur l'épaule.* Bravo! mon cher fils! A présent je vois que tu es un loyal garçon, digne de la plus noble femme du duché... Elle sera à toi.... Cet après-midi tu seras fiancé avec la comtesse d'Ostheim.

FERDINAND. Cette heure est-elle donc destinée à m'écraser?

LE PRÉSIDENT, *lui jetant un regard pénétrant.* Maintenant ton honneur n'a rien a objecter à cela.

FERDINAND. Non! mon père. Frédérique d'Ostheim pourrait faire le bonheur de tout autre homme. (*A part, dans le plus grand embarras.*) Sa méchanceté glissait sur mon cœur, sa bonté me déchire.

LE PRÉSIDENT, *ne détournant pas les yeux de lui.* J'attends l'expression de ta reconnaissance, Ferdinand?

FERDINAND *lui prend la main et la baise avec feu.* Mon père! votre bonté anime toute ma sensibilité. Mon père, recevez mes remercîments les plus ardents... pour vos tendres intentions; votre choix est irréprochable. Mais je ne puis.... je n'ose.... plaignez-moi, je ne puis aimer la comtesse.

LE PRÉSIDENT *recule d'un pas.* Holà! à présent je tiens mon jeune maître. Ainsi, l'habile hypocrite est tombé dans le piége? ainsi, ce n'était pas l'honneur qui t'empêchait d'épouser lady Milford!.... Ce n'est pas la femme, c'est le mariage qui te répugne. (*Ferdinand reste comme pétrifié, ensuite il fait un mouvement et veut sortir.*) Où vas-tu? Arrête! est-ce là le respect que tu me dois. (*Le major revient.*) Tu es annoncé chez mylady; le prince a ma parole; la ville et la cour le savent. Si tu ne veux pas me faire passer pour un menteur aux yeux du prince, de mylady, de la ville, de la cour... Écoute, jeune homme! si je viens à tomber sur

certaines histoires... Arrête! Pourquoi ce rouge qui te monte tout-à-coup au visage?

FERDINAND, *pâle comme la neige et tremblant.* Quoi! comment! Il n'y a certainement rien, mon père.

LE PRÉSIDENT, *lui jetant un regard terrible.* Et s'il y avait quelque chose? et si je venais à découvrir la cause de tous ces refus? Ah! jeune homme, le soupçon seul me met déjà en fureur. Va sur-le-champ! la parade commence; tu seras chez mylady aussitôt que le mot d'ordre sera donné. Quand je parais, le duché tremble. Voyons si l'obstination d'un fils me domptera. (*Il s'éloigne et revient.*) Jeune homme! je te le répète, tu iras là, ou fuis ma colère. (*Il sort.*)

FERDINAND, *comme s'il s'éveillait d'un songe pénible.* Est-il parti? était-ce bien la voix d'un père?... Oui! j'irai chez elle... j'irai... je lui dirai des choses... je lui montrerai un miroir... infâme! et si alors tu demandes encore ma main!... en face de la noblesse assemblée, des troupes et du peuple, viens armée de tout l'orgueil de ton Angleterre... Je te repousse, moi, enfant de l'Allemagne. (*Il sort précipitamment.*)

ACTE DEUXIÈME.

Une salle dans le palais de lady Milford, à droite un sopha, à gauche un piano.

SCÈNE I.

MYLADY, *dans un négligé libre, mais charmant, non coiffée, est assise devant le piano et prélude;* SOPHIE, *sa femme de chambre, s'approche de la fenêtre.*

SOPHIE. Les officiers se séparent, la parade est finie; mais je ne vois point de Walter.

MYLADY, *inquiète, se lève et se promène dans la salle.* Je

ne sais comment je me trouve aujourd'hui, Sophie, je n'ai jamais rien éprouvé de semblable. Aussi tu ne le vois pas ?... —Vraiment ! je le crois bien...— Il ne se hâtera pas... il y a comme un crime sur ma conscience... Va, Sophie, et dis qu'on m'amène le cheval le plus fougueux qui soit à l'écurie. J'ai besoin de reprendre l'air, de voir les hommes et le ciel bleu, et je me soulagerai le cœur en galopant.

SOPHIE. Si vous vous sentez indisposée, mylady, réunissez du monde ici ; dites au duc de tenir le jeu ici, et faites placer la table d'hombre devant votre sopha. Il faudrait que le prince et toute sa cour fussent à mes ordres, et qu'un caprice me passât par la tête.

MYLADY *se jette sur le sopha.* Je t'en prie, ménage-moi. Je te donne un diamant pour chaque heure où tu pourras me délivrer d'eux. Faut-il donc tapisser mon salon avec ces gens-là... mauvais et misérables hommes qui semblent épouvantés si une parole généreuse s'échappe de mon cœur et ouvrent la bouche et les narines comme s'ils voyaient un esprit... esclaves d'une marionnette que je gouverne aussi facilement que mon fil ? Que faire avec ces gens dont l'âme marche aussi uniformément que leur montre ? Puis-je trouver quelque plaisir à leur faire une question, quand je sais d'avance quelle sera leur réponse ; ou à échanger avec eux quelques paroles, quand ils n'ont pas le courage d'avoir une autre opinion que moi ? Loin de moi ces gens-là ! Il est triste de monter un cheval qui ne ronge pas son frein. (*Elle s'avance près de la fenêtre.*)

SOPHIE. Mais vous en excepterez le prince... l'homme le plus beau, l'amant le plus passionné... l'esprit le plus vif de tout son duché.

MYLADY *revient.* Parce que c'est son duché... Il n'y a, Sophie, qu'un titre de souveraineté qui puisse me servir d'excuse supportable. Tu dis que l'on me porte envie. Pauvre femme ! On devrait bien plutôt me plaindre. De tous ceux qui puisent dans le sein d'une majesté, la favorite est la plus malheureuse, parce qu'elle seule connaît la misère de l'homme riche et puissant. Il est vrai qu'il peut avec le talisman de sa grandeur faire sortir de dessous terre, comme un palais de fées, tout ce qui flatte mon caprice. Il peut mettre sur sa table

les saveurs des deux Indes, transformer un désert en un paradis... faire jaillir les sources de son pays jusqu'au ciel, courber leur jet comme un arc de triomphe, ou brûler dans un feu d'artifice la substance de ses sujets. Mais peut-on aussi ordonner à un cœur de battre avec noblesse et ardeur, contre un cœur noble et ardent? Peut-il faire naître une seule belle pensée dans son aride cerveau? Au milieu de la satisfaction des sens, mon cœur est affamé, et à quoi me servent mille bons sentiments quand je n'ai qu'à éteindre des émotions.

SOPHIE *la regarde étonnée.* Depuis combien de temps, mylady, suis-je à votre service?

MYLADY. Aujourd'hui tu apprends à me connaître... C'est vrai, chère Sophie... J'ai vendu mon honneur au prince... mais j'ai gardé mon cœur... Ce cœur, qui est mon bien, est peut-être encore digne d'un homme, car l'air empoisonné de la cour a glissé sur lui comme le souffle sur un miroir. Crois-moi, ma chère, j'aurais depuis long-temps abandonné ce pauvre prince, si je pouvais seulement contraindre mon ambition à céder à une autre femme mon rang à la cour.

SOPHIE. Et ce cœur s'est soumis si facilement à votre ambition?

MYLADY, *vivement.* Comme s'il ne s'était déjà pas vengé!.. Comme s'il ne se vengeait pas encore à présent! Sophie, (*lui laissant tomber la main sur l'épaule*) nous autres femmes, nous ne pouvons choisir qu'entre régner et servir, mais la plus grande jouissance du pouvoir n'est pour nous qu'un misérable secours, si nous n'avons pas la jouissance plus grande encore d'être les esclaves d'un homme que nous aimons.

SOPHIE. Vous êtes, mylady, la dernière de qui je voudrais entendre cette vérité.

MYLADY. Et pourquoi, ma Sophie? A la manière enfantine dont nous tenons le sceptre, ne voit-on pas que nous ne sommes bonnes qu'à tenir la lisière? N'as-tu pas remarqué que dans toutes mes fantaisies capricieuses, dans mon ardeur pour les amusements, je ne cherche qu'à étourdir en moi des désirs plus ardents encore?

SOPHIE *recule étonnée.* Mylady!

MYLADY, *avec vivacité.* Contente-les. Donne-moi l'homme auquel je pense maintenant... que j'adore... Il faut mourir, Sophie, ou le posséder. (*Avec attendrissement.*) Laisse-moi lui entendre dire que les larmes de l'amour sont plus belles à voir briller dans nos yeux que les diamants sur notre tête. (*Avec chaleur.*) Et je rejette aux pieds du prince son cœur et son duché; je fuis avec cet homme, je fuis dans le désert le plus éloigné du monde.

SOPHIE, *effrayée.* Ciel! que faites-vous? Comment vous trouvez-vous, mylady?

MYLADY, *saisie.* Tu pâlis. En ai-je peut-être trop dit?... Laisse-moi te clore la bouche par ma confiance... Écoute encore... écoute tout...

SOPHIE *regarde avec inquiétude autour d'elle.* Je crains, mylady... je crains... Je n'ai pas besoin d'en entendre davantage.

MYLADY. Ce mariage avec le major... Tu crois, ainsi que tout le monde, que c'est le résultat d'une cabale de cour... Sophie... tu rougis... Ne me condamne pas... c'est l'ouvrage de mon amour.

SOPHIE. Par le ciel... j'en avais le pressentiment.

MYLADY. Ils se sont laissés tromper, Sophie... Le faible prince, le rusé courtisan Walter, le sot maréchal... Chacun d'eux jurerait que ce mariage est le moyen le plus infaillible de me conserver pour le duc et de rendre notre union plus stable que jamais. Oui... et ce mariage doit nous séparer pour toujours, rompre pour toujours cette chaîne honteuse... Trompeurs trompés, joués par une faible femme! Vous m'amenez vous-mêmes celui qui m'est cher. C'était là ce que je voulais... Que je l'aie... que je l'aie... et alors adieu pour jamais, affreuse puissance!

SCÈNE II.

Un vieux VALET DE CHAMBRE *du prince portant un écrin. Les précédents.*

LE VALET DE CHAMBRE. Son Altesse sérénissime présente ses hommages à mylady, et lui envoie ces diamants pour son mariage. Ils viennent d'arriver de Venise.

MYLADY *regarde la cassette et recule effrayée.* Combien le duc a-t-il payé pour ces pierreries ?

LE VALET DE CHAMBRE, *avec un visage sombre.* Elles ne lui coûtent pas un denier.

MYLADY. Comment ? Es-tu fou ? Rien. Et (*se reculant d'un pas*) tu me jettes un regard comme si tu voulais me percer le cœur. Ces pierreries, d'une valeur inestimable, ne lui coûtent rien ?

LE VALET DE CHAMBRE. Hier, sept mille enfants du pays sont partis pour l'Amérique. Cela paie tout.

MYLADY *quitte subitement l'écrin, se promène vivement dans la salle et revient vers le valet de chambre.* Mon ami, qu'as-tu ? Je crois que tu pleures ?

LE VALET DE CHAMBRE *s'essuie les yeux ; d'une voix effrayante, et tremblant de tous ses membres...* Des pierres précieuses comme celles-là... J'ai aussi deux fils là-dedans.

MYLADY, *lui prenant la main.* Mais aucun n'a été contraint...

LE VALET DE CHAMBRE, *avec un rire terrible.* O Dieu... Non... c'était de plein gré... On a bien vu quelques étourdis s'avancer devant la troupe et demander au colonel combien le prince vendait la liberté des hommes... Mais notre gracieux prince a fait marcher tous les régiments sur la place de la parade et fusiller les babillards.. Nous entendîmes les coups de fusil partir... Nous vîmes les cervelles de ces hommes jaillir sur le pavé, et toute l'armée s'écria : Hurrah ! En route pour l'Amérique.

MYLADY, *tombant épouvantée sur un sopha.* Dieu ! Dieu ! Et je n'ai rien entendu ? et je n'ai rien remarqué ?

LE VALET DE CHAMBRE. Ah ! noble dame ! Pourquoi étiez-vous précisément à la chasse aux ours avec notre seigneur au moment où l'on donnait le signal du départ ? Vous n'auriez pas dû négliger le superbe spectacle dont nous avons été témoins quand le roulement du tambour a annoncé que le moment était venu. Il y avait là des orphelins d'un père vivant qu'ils suivaient en pleurant ; ici une mère furieuse courait offrir aux baïonnettes son enfant à la mamelle... On séparait à coups de sabre le fiancé de la fiancée, et les vieillards étaient

là, en proie au désespoir, jetant leurs béquilles et disant qu'il fallait aussi les amener dans le Nouveau-Monde... Et à travers tout cela, le vacarme et le bruit des tambours, afin d'empêcher celui qui sait tout d'entendre nos prières.

MYLADY *se lève profondément émue.* Emportez loin de moi ces pierreries... Elles projettent dans mon cœur les flammes de l'enfer. (*Avec douceur, au valet de chambre.*) Calme-toi, pauvre vieillard, ils reviendront, ils reverront leur patrie.

LE VALET DE CHAMBRE, *avec chaleur.* Le ciel le sait... Ils reverront... Arrivés au près de la porte de la ville, ils se retournèrent et s'écrièrent : Que Dieu soit avec vous, femmes et enfants! Vive notre souverain ! Au jour du jugement dernier, nous reviendrons...

MYLADY, *allant et venant à grands pas.* Affreux! horrible ! On me persuadait que j'avais séché les larmes du pays... Mes yeux s'ouvrent... C'est épouvantable... épouvantable... Va... Dis à ton maître... Je le remercierai moi-même... (*Le valet de chambre va sortir, elle lui jette une bourse dans son chapeau.*) Prends cela pour m'avoir dit la vérité.

LE VALET DE CHAMBRE *la jette dédaigneusement sur la table.* Mettez-la avec le reste.

Il sort.

MYLADY, *le regardant avec surprise.* Sophie, cours après lui, demande-lui son nom. Il reverra ses fils. (*Sophie sort. Mylady se promène. Moment de silence. A Sophie qui revient.*) Le bruit ne s'est-il pas répandu dernièrement que le feu avait consumé une ville des frontières, et réduit près de quatre cents familles à la mendicité ? (*Elle sonne.*)

SOPHIE. Pourquoi cette pensée ? Oui, le fait est vrai, et la plupart de ces malheureux servent à présent comme esclaves leurs créanciers, où meurent au fond des mines d'argent du prince.

LE DOMESTIQUE *entre.* Que veut mylady?

MYLADY *lui donne l'écrin.* Que ceci soit porté sans retard dans le canton incendié... Qu'on en fasse de l'argent et qu'on le distribue aux quatre cents familles ruinées par le feu.

SOPHIE. Pensez-vous, mylady, que vous vous exposez à la plus grande disgrâce?

MYLADY, *avec noblesse.* Faut-il que je porte sur ma tête la malédiction de ses états? (*Elle fait un signe au domestique. Il sort.*) Ou veux-tu que je succombe sous le terrible fardeau de tant de larmes?... Va, Sophie... Il vaut mieux avoir de faux bijoux dans ses cheveux que de telles actions sur le cœur.

SOPHIE. Mais des bijoux comme ceux-là!... N'auriez-vous pas pu en donner de moins précieux?... Non, vraiment, mylady, cela n'est pas pardonnable.

MYLADY. Folle que tu es! Les larmes de reconnaissance qu'ils feront tomber seront pour moi plus belles que tous les brillants et les perles employés à dix diadèmes de rois....

LE DOMESTIQUE *revient.* Le major de Walter!

SOPHIE *s'élance vers mylady.* Dieu! vous pâlissez...

MYLADY. Le premier homme qui me fait peur... Sophie... Édouard, dites que je suis indisposée... Arrêtez... Est-il de bonne humeur?... Sourit-il?... Que dit-il?... O Sophie! n'est-ce pas, je suis laide?

SOPHIE. Je vous en prie, Milady.

LE DOMESTIQUE. mylady ordonne-t-elle de le renvoyer?

MYLADY, *balbutiant.* Il est le bien-venu... (*Le domestique sort.*) Parle, Sophie. Que lui dire? Comment le recevoir? Je serai muette... Il se moquera de ma faiblesse... Il sera... Oh! quel pressentiment!... Tu me quittes, Sophie... Reste... Mais non, va... Si... reste... (*Le major traverse l'antichambre.*)

SOPHIE. Remettez-vous. Il est là.

SCÈNE III.

FERDINAND DE WALTER, *les précédents.*

FERDINAND, *avec une légère irrévérence.* Si je vous interromps... madame?...

MYLADY, *avec un battement de cœur visible.* Nulle affaire n'est pour moi plus importante...

FERDINAND. Je viens selon l'ordre de mon père.

MYLADY. Je lui suis obligée...

FERDINAND. Et je dois vous annoncer que nous nous marions.... Telle est la commission de mon père.

MYLADY, *pâle et tremblante.* Et votre propre cœur, ne dit-il rien?

FERDINAND. Les ministres et les entremetteurs n'ont pas coutume de s'en informer.

MYLADY, *avec une anxiété qui étouffe sa voix.* Et vous-même, vous n'avez rien à ajouter?

FERDINAND, *jetant un regard sur Sophie.* Beaucoup, madame.

MYLADY *fait un signe à Sophie, qui s'éloigne.* Oserai-je vous prier de vous asseoir sur ce sopha?

FERDINAND. Je serai bref, mylady.

MYLADY. Et bien!

FERDINAND. Je suis un homme d'honneur.

MYLADY. Que je sais apprécier.

FERDINAND. Gentilhomme.

MYLADY. Il n'y en a pas de meilleur dans le duché.

FERDINAND. Et officier.

MYLADY, *d'un ton flatteur.* Vous indiquez là des avantages qui appartiennent à d'autres comme à vous. Pourquoi n'en citez-vous pas de plus grands qui ne sont qu'à vous?

FERDINAND, *froidement.* C'est inutile ici.

MYLADY, *avec une anxiété toujours croissante.* Que dois-je penser de ces préliminaires?

FERDINAND, *lentement et d'un ton expressif.* Que l'honneur est un obstacle, s'il vous plaît de me contraindre à vous donner ma main.

MYLADY *se lève.* Qu'est-ce que cela signifie, monsieur le major?

FERDINAND, *avec calme.* C'est le langage de mon cœur, de ma naissance, de mon épée.

MYLADY. Cette épée, c'est le prince qui vous l'a donnée.

FERDINAND. C'est l'état, par la main du prince..... Mon cœur, je le tiens de Dieu, et mes armoiries datent de cinq siècles.

MYLADY. Le nom du duc?

FERDINAND, *avec violence.* Le duc peut-il renverser les lois de l'humanité, et donner à nos actions l'empreinte de ses écus? Lui-même n'est pas élevé au-dessus de l'honneur ; mais il peut lui fermer la bouche avec de l'or. Il peut jeter sur sa honte un manteau d'hermine... Je vous en conjure, mylady, laissons cela... Il n'est plus question de projets anéantis, de mes aïeux, de mon épée, ou de l'opinion du monde. Je suis prêt à fouler tout cela aux pieds, dès que vous m'aurez démontré que le prix du sacrifice n'est pas pire que le sacrifice même.

MYLADY, *s'éloignant de lui avec douleur.* Monsieur le major, je n'ai point mérité cela.

FERDINAND *lui prend la main.* Pardonnez-moi. Nous parlons ici sans témoins. La circonstance qui nous réunit aujourd'hui vous et moi, et qui ne se retrouvera plus jamais, m'autorise, me force à ne pas vous dissimuler le plus secret de mes sentiments... Je ne comprends pas, mylady, qu'une dame douée de tant de beauté, de tant d'esprit, de tant de qualités, qu'un homme eût appréciees, ait pu s'abandonner à un prince qui n'a admiré en elle que les dons de son sexe, et qu'ensuite elle n'ait pas honte d'offrir son cœur à un homme.

MYLADY *le regarde fixement et avec dignité.* Dites tout.

FERDINAND. Vous vous dites Anglaise... Permettez-moi... Je ne puis croire que vous soyez Anglaise. Une fille née libre parmi le peuple le plus libre de la terre, qui est même trop fier pour encenser les vertus étrangères, n'aurait jamais pu s'asservir aux vices étrangers. Il n'est pas possible que vous soyez Anglaise, ou votre cœur doit être d'autant plus petit que celui des Anglais est plus grand et plus fier.

MYLADY. Avez-vous fini?

FERDINAND. On pourrait répondre que c'est l'effet de la vanité féminine... la passion... le tempérament... l'amour du plaisir ; que souvent déjà la vertu a survécu à l'honneur ; que bien des femmes, après avoir franchi les barrières de la honte, se sont, plus tard, réconciliées avec le monde par de nobles actions, et ont ennobli leur hideux métier par le noble emploi de leur pouvoir. Mais pourquoi le pays est-il aujour-

d'hui plus monstrueusement pressuré qu'il ne le fut jamais auparavant ? Je parle au nom du duché... J'ai fini.

MYLADY, *avec douceur et élévation.* C'est la première fois, Walter, qu'on ose m'adresser de telles paroles, et vous êtes le seul homme à qui je voudrais répondre... Que vous rejetiez ma main, je vous estime ; que vous calomniez mon cœur, je vous le pardonne ; mais que cela soit sérieux de votre part, je ne le crois pas. Celui qui ose ainsi offenser une femme, qui n'aurait besoin que d'une nuit pour le perdre, doit lui supposer une grande âme, ou être privé de bon sens. Vous faites retomber sur moi la ruine de la contrée. Que le Dieu tout-puissant vous le pardonne ! Dieu, qui nous placera un jour, vous et moi, et le prince, l'un en face de l'autre.... Mais vous avez provoqué en moi les Anglaises, et ma patrie doit répondre à de pareils reproches.

FERDINAND, *appuyé sur son épée.* Je suis curieux.....

MYLADY. Écoutez donc ce que je n'ai jamais confié, ce que je ne confierai jamais à un autre homme que vous. Je ne suis pas, Walter, l'aventurière que vous croyez voir en moi. Je pourrais m'enorgueillir et dire que je suis du sang des princes, de la malheureuse race de Thomas Norfolk, qui s'immola pour Marie, reine d'Écosse. Mon père, premier chambellan du roi, fut accusé d'entretenir des relations criminelles avec la France, condamné à mort par un arrêt du parlement, et décapité. Tous nos biens furent confisqués par la couronne, et nous-mêmes, nous fûmes bannies du pays. Ma mère mourut le jour de l'exécution. Moi, qui n'avais alors que quatorze ans, je partis pour l'Allemagne avec ma gouvernante, une cassette de bijoux et cette croix de famille, que ma mère mourante plaça sur mon sein, en me donnant sa dernière bénédiction. (*Ferdinand devient pensif, et jette sur elle des regards ardents. Mylady continue avec une émotion croissante.*) Malade, sans nom, sans appui, sans fortune, orpheline, étrangère, je me retirai à Hambourg... Je n'avais rien appris qu'un peu de français, à faire du filet... et à jouer du piano... et j'avais été habituée à manger dans de la vaisselle d'or et d'argent, à dormir dans des lits de damas, à voir dix valets obéir à un signe, et à recevoir les compliments des grands seigneurs... Six ans se passèrent. Le dernier bijou de

ma cassette était vendu. Ma gouvernante venait de mourir. Dans ce temps-là, ma destinée amena votre duc à Hambourg. Je me promenais un jour sur les bords de l'Elbe ; je regardais le fleuve, et je me demandais si cette eau était plus profonde que ma souffrance. Le duc m'aperçut, me suivit, trouva ma demeure, se jeta à mes pieds, jura qu'il m'aimait... (*Elle est très-agitée, et continue d'une voix larmoyante.*) Toutes les images de mon heureuse enfance reparurent à mes yeux avec leur éclat séduisant. Un avenir sans consolation se montrait à moi, sombre comme un tombeau... Mon cœur brûlait de trouver un cœur... Je m'abandonnai au sien. (*Elle s'éloigne.*) Maintenant, condamnez-moi.

FERDINAND, *très-ému, court après elle, et l'arrête.* Mylady ! O ciel ! qu'ai-je entendu? Mes torts envers vous sont affreux. Vous ne pouvez plus me pardonner.

MYLADY *revient et cherche à se remettre.* Écoutez encore. Le prince surprit, il est vrai, une jeunesse sans défense, mais le sang des Norfolk se révoltait en moi. « Toi, Émilie, me disais-je, toi qui es née princesse, te voilà devenue la concubine d'un prince ! » L'orgueil et le destin luttaient dans mon cœur quand le prince m'amena ici, et qu'un spectacle épouvantable apparut à mes yeux. La volupté des grands de ce monde est la hyène insatiable qui cherche ses victimes avec une faim dévorante. Déjà elle avait fait de terribles ravages dans cette contrée ; elle avait séparé la fiancée du fiancé, brisé les liens sacrés du mariage. Ici, elle avait détruit de fond en comble le bonheur paisible d'une famille ; là, elle avait jeté les ravages de la contagion dans un cœur inexpérimenté, et de jeunes filles mourantes maudissaient dans les convulsions le nom de celui qui les avait perverties. Je m'interposai entre le tigre et l'agneau. Dans un moment de passion, je fis jurer au prince qu'il cesserait ces sacrifices humains.

FERDINAND *court avec agitation à travers la salle.* Rien de plus, mylady, rien de plus.

MYLADY. A cette triste période nous en vîmes succéder une autre plus triste encore. La cour et la ville fourmillaient des rebuts de l'Italie. De légères Parisiennes jouaient avec le sceptre, et le peuple était la victime sanglante de leurs caprices. Leur règne finit. Je les vis tomber devant moi dans la

poussière, car j'étais plus coquette qu'elles. Je pris les rênes de l'état entre les mains du tyran voluptueux endormi par mes caresses. Ta patrie, Walter, fut alors pour la première fois gourvernée humainement, et s'abandonna à moi avec confiance. Oh! pourquoi le seul homme de qui je ne devrais pas être méconnue m'oblige-t-il à me vanter et à produire au grand jour de l'admiration mes vertus silencieuses?..... Walter, j'ai ouvert les cachots... j'ai déchiré des sentences de mort et abrégé l'affreuse perpétuité des galères. Dans d'incurables blessures, j'ai du moins fait couler un baume rafraîchissant. J'ai traîné dans la poussière les criminels puissants, et souvent avec une larme de courtisane j'ai sauvé la cause déjà perdue de l'innocence... Oh! jeune homme! combien cela m'était doux! Avec quelle fierté mon cœur repoussait les reproches de ma race de princes!... Et alors apparaît l'homme qui seul devait me récompenser... l'homme que ma destinée fatiguée de ces rigueurs devait peut-être me donner comme une compensation à mes souffrances passées... l'homme que j'embrassais avec des désirs ardents dans mes rêves....

FERDINAND, *l'interrompant.* C'en est trop! c'en est trop. C'est contre nos conventions, mylady. Vous deviez vous justifier d'une accusation, et vous faites de moi un coupable... Épargnez, je vous en prie, épargnez mon cœur que la honte et le remords déchirent.

MYLADY *lui prend la main.* A présent ou jamais; l'héroïne s'est assez montrée.... il faut que tu sentes le poids de ses larmes. (*Avec tendresse.*) Écoute, Walter, si une malheureuse, attirée vers toi par une force toute-puissante et irrésistible, s'approchait de toi avec un cœur rempli d'un amour brûlant et inépuisable... Walter, et que tu prononçasses encore ce mot si froid d'honneur..... Si cette malheureuse... accablée par le sentiment de sa honte... fatiguée du vice... héroïquement relevée par la voix de la vertu. . se jetait ainsi dans tes bras (*elle l'embrasse et le conjure solennellement*), et si elle devait être sauvée par toi, et par toi rendue au ciel, ou si (*elle détourne le visage et dit d'une voix menaçante*), forcée de fuir ton image, et obéissant au cri terrible du dés-

espoir, elle devait se replonger encore plus avant dans les hideuses profondeurs du vice.....

FERDINAND, *se dégageant de ses bras et très-oppressé.* Non, par le Dieu tout-puissant, je ne puis supporter cela... mylady, il faut..... le ciel et la terre l'ordonnent... il faut que je vous fasse un aveu.

MYLADY, *s'éloignant de lui.* Pas à présent... pas à présent, par tout ce qu'il y a de sacré.... Pas dans ce moment affreux où mon cœur déchiré saigne de mille coups de poignard!... Que ce soit la mort ou la vie. Je n'ose pas... je ne veux pas l'entendre.

FERDINAND. Cependant, chère mylady, il le faut. Ce que je vais vous dire amoindrira ma faute et me servira d'excuse pour ce qui s'est passé. Je me suis mépris sur vous, mylady, je croyais... je désirais... vous trouver digne de mon mépris. Je vins ici fermement résolu à vous offenser et à mériter votre haine. Heureux tous deux si mon plan eût réussi! (*Il se tait un moment et continue avec timidité.*) J'aime, mylady... j'aime une jeune fille de la bourgeoisie.... Louise Miller, la fille d'un musicien. (*Mylady se détourne pâle, il continue avec plus de vivacité.*) Je sais où je me précipite, mais si la prudence ordonne à la passion de se taire, le devoir parle encore plus haut. C'est moi qui suis coupable; c'est moi qui lui ai enlevé la douce paix de l'innocence, c'est moi qui, en berçant son cœur d'espérances outrées, l'ai livrée perfidement comme une proie aux passions impétueuses. Vous me rappellerez ma condition, ma naissance et les principes de mon père... Mais j'aime... Mon espoir s'élève d'autant plus haut que la nature est tombée plus bas sous le fardeau des convenances... Ma résolution combattra les préjugés... Nous verrons qui de la mode ou de l'humanité restera sur le champ de bataille. (*Pendant ce temps, mylady s'est retirée à l'extrémité de la chambre, et tient son visage caché entre ses mains. Il la suit.*) Vous vouliez me dire quelque chose, mylady?

MYLADY, *avec l'expression de la plus profonde souffrance.* Rien, monsieur de Walter, rien, sinon que vous nous entraînez dans l'abîme, vous et moi, et une troisième.

FERDINAND. Et une troisième!...

MYLADY. Nous ne pouvons être heureux ensemble. Nous serons donc les victimes de la précipitation de votre père. Je ne posséderai jamais le cœur d'un homme qui ne me donne sa main que par force.

FERDINAND. Par force, mylady... oui, je la donne par force et pourtant je la donne. Pourrez-vous exiger la main sans le cœur? enlever à une jeune fille l'homme qui est pour cette jeune fille le monde entier? et à un homme la jeune fille qui est pour lui le monde entier? Vous, mylady, vous qui étiez tout à l'heure l'admirable Anglaise... le pouvez-vous?

MYLADY. Je le dois. (*Avec force et sérieusement.*) Ma passion, Walter, cède à ma tendresse pour vous. Mon honneur ne le peut. Notre mariage est le sujet de tous les entretiens de la contrée. Tous les regards, toutes les flèches de la moquerie sont dirigés sur moi. Si un sujet du prince me refuse, c'est un affront ineffaçable... Arrangez-vous avec votre père. Tirez-vous-en comme vous pourrez... Moi je fais jouer toutes les mines... (*Elle sort. Le major reste muet et immobile. Puis il sort par la porte de côté.*)

SCÈNE IV.

La chambre du musicien.

MILLER, LA FEMME, LOUISE.

MILLER, *l'air agité.* Je l'avais dit d'avance.

LOUISE, *avec anxiété.* Quoi? mon père; quoi?

MILLER, *courant comme un fou de haut en bas.* Mon habit de cérémonie... vite... il faut que je le prévienne... Une chemise à manchettes..... je me le suis de suite imaginé...

LOUISE. Au nom de Dieu, quoi?

LA FEMME. Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il donc?

MILLER *jette sa perruque dans la chambre.* Vite chez le perruquier.... Qu'y a-t-il? (*Courant devant le miroir.*) Et ma barbe qui a un doigt de longueur... Qu'y a-t-il?.. Que pourrait-il y avoir? Carogne. Le diable est déchaîné... et l'orage va tomber sur toi.

LA FEMME. Là... voyez.... Il faut que tout tombe sur moi.

MILLER Sur toi? Oui, langue de tonnerre, et sur quel autre? Ce matin avec ton diabolique gentilhomme... Ne te l'ai-je pas dit au moment même?... Wurm a babillé.

LA FEMME. Ah! c'est cela. Comment peux tu le savoir?

MILLER. Comment je peux le savoir? Il y a là sur le seuil de la porte un drôle de chez le ministre qui demande le musicien

LA FEMME. Je suis morte.

MILLER. Et toi, avec tes yeux de myosotis (*il rit avec douleur*). Le proverbe dit vrai : Quand le diable a pondu un œuf dans une maison, il en sort une jolie fille... A présent, je le vois.

LA FEMME. Mais comment sais tu qu'il s'agit de Louise? Tu peux être recommandé au duc. Il peut te désirer pour son orchestre.

MILLER *saisit sa canne.* Que la pluie de soufre de Sodome te... L'orchestre! Oui, entremetteuse, tu y gémiras les notes du dessus et mon bâton représentera la basse. (*Il se jette sur une chaise.*) Dieu du ciel!

LOUISE *s'assied pâle comme la mort.* Mon père, ma mère, pourquoi suis-je tout-à-coup si effrayée?

MILLER *se lève.* Mais que ce buveur d'encre passe seulement une fois à portée de mon bras!.. Qu'il passe devant moi... soit dans ce monde, soit dans l'autre... Si je ne lui broie pas à la fois l'âme et le corps, si je ne lui écris pas sur la peau les dix commandements de Dieu, et le *Pater* et tous les livres de Moïse, tellement qu'on en verra les marques au jour de la résurrection des morts.

LA FEMME. Oui, jure et fais du vacarme. Cela conjurera-t-il le diable? Aide-nous, Seigneur Dieu! Comment sortir de cet embarras? Que faire? Quel parti prendre? Père Miller, parle donc... (*Elle court en gémissant à travers la chambre.*)

MILLER. Je veux à l'instant aller chez le ministre. Je lui parlerai moi-même. Je lui déclarerai... Tu savais cela avant moi. Tu aurais pu m'en avertir. Cette fille aurait pu se rendre à nos avis. Il était temps encore... Mais non... Elle s'est laissée prendre à l'hameçon... et toi, tu as jeté du bois sur le feu. Eh bien! prends garde à ta peau d'entremetteuse, et avale ce que tu as préparé. Je prends ma fille sous le bras, et je traverse la frontière.

SCÈNE V.

FERDINAND *entre effrayé et hors d'haleine.*
Les précédents.

FERDINAND. Mon père est-il venu ?

LOUISE, *avec frayeur.* Son père ! Dieu tout-puissant !

LA FEMME, *joignant les mains.* Le président ! C'en est fait de nous.

MILLER *rit avec amertume.* Dieu soit loué ! Dieu soit loué ! Voici la fête qui commence.

FERDINAND *court vers Louise et la serre avec force dans ses bras.* Tu es à moi, quand l'enfer et le ciel se mettraient entre nous !

LOUISE. Ma mort est assurée... Parle. Tu as prononcé un nom terrible. Ton père...

FERDINAND. Ce n'est rien, ce n'est rien, c'est fini. Tu es à moi. Je suis à toi de nouveau. Oh ! laisse-moi respirer sur ton sein. La crise a été affreuse !

LOUISE. Laquelle ? Tu me fais mourir !

FERDINAND *se recule et la regarde avec expression.* Il y a eu un moment, Louise, où une figure étrangère se jetait entre toi et moi, où mon amour pâlissait devant ma conscience, où ma Louise cessait d'être tout pour son Ferdinand. (*Louise tombe sur une chaise et se cache le visage. Ferdinand court à elle, la regarde en silence, puis la quitte tout-à-coup.*) Non, jamais. Impossible. Mylady, c'est trop demander. Je ne puis te sacrifier cette innocente fille. Non, par le Dieu éternel, je ne puis violer le serment que j'ai fait et qui éclate dans ses yeux languissants comme la foudre du ciel ! Regarde ici, mylady, regarde ici, père cruel. Faut-il que j'égorge cet ange ? Faut-il que je fasse entrer l'enfer dans cette âme céleste ? (*Avec fermeté.*) Je la conduirai devant le trône du juge suprême, et si mon amour est un crime, l'Éternel le dira. (*Il la prend par la main et la fait lever.*) Prends courage, ma bien-aimée. Tu as vaincu. Je reviens victorieux du combat le plus redoutable.

LOUISE. Non, non, ne me cache rien, rien. Prononce l'effroyable sentence. Tu as nommé ton père. Tu as nommé

mylady..... Les frissons de la mort me saisissent..... On dit qu'elle va épouser.....

FERDINAND, *se jetant aux pieds de Louise.* M'épouser, moi! malheureuse!

LOUISE, *après un moment de silence, d'une voix tremblante et avec un calme douloureux.* Eh bien!... pourquoi donc ai-je peur?... Le vieux me l'avait souvent dit..... et je n'avais jamais voulu le croire. (*Moment de silence. Elle se jette en sanglotant dans les bras de Miller.*) Mon père, voici ta fille qui te revient... Pardonne, mon père... Est-ce la faute de ton enfant si ce rêve était si beau et si le réveil est si terrible?...

MILLER. Louise, Louise, oh! Dieu, elle est hors d'elle... Ma fille, ma pauvre enfant!... Malédiction sur le séducteur!... Malédiction sur la femme qui a été l'entremetteuse!

LA FEMME *se jette en gémissant sur Louise.* Ma fille, ai-je mérité cette malédiction? Que Dieu vous pardonne, baron! Que vous a fait cet agneau pour que vous l'égorgiez?

FERDINAND, *s'élançant vers elle avec résolution.* Mais je veux traverser ces cabales, je veux rompre les chaînes du préjugé..... Homme libre, je ferai mon choix, et ces âmes d'insectes trembleront devant l'œuvre gigantesque de mon amour. (*Il veut sortir.*)

LOUISE *le suit.* Reste, reste. Où veux-tu aller?..... Mon père, ma mère... il nous abandonne dans ce moment de terreur!

LA FEMME *court après lui et le retient.* Le président va venir ici... Il maltraitera notre enfant... Il nous maltraitera... monsieur de Walter, et vous nous abandonnez!...

MILLER, *avec un rire de fureur.* Il nous abandonne! En vérité, pourquoi pas? Elle lui a tout donné. (*Il prend la main du major et celle de Louise.*) Patience! monsieur, on ne sort de ma maison qu'en passant par là... Attends ton père, si tu n'es pas un coquin. Raconte-lui comment tu t'es insinué dans le cœur de ma fille, traître!.... ou par le ciel (*lui jetant sa fille avec violence*) il faudra que tu écrases auparavant cette pauvre faible créature que son amour pour toi dévoue à la honte.

FERDINAND *revient et se promène pensif.* Il est vrai que

l'autorité du président est grande... Le droit paternel est un mot puissant... Il peut même jeter un voile sur un forfait... Il peut aller loin, bien loin... Mais il ne fera que pousser mon amour à l'extrémité... Viens, Louise, mets ta main dans la mienne. (*Il la saisit avec force.*) Aussi vrai que Dieu ne m'abandonnera pas à mon dernier soupir.... le moment qui séparera ces deux moments rompra les derniers liens entre moi et la création.

LOUISE. J'ai peur. Ne me regarde pas. Tes lèvres tremblent. Tes yeux roulent d'une manière terrible.

FERDINAND. Non, Louise, je ne tremble pas. Ce n'est pas la folie qui parle par ma bouche. C'est la fermeté, ce précieux don du ciel dans le moment décisif où l'âme oppressée se fait jour par une force inouïe. Je t'aime, Louise. Tu seras à moi, Louise. Maintenant, je vais trouver mon père. (*Il se précipite et rencontre le président.*)

SCÈNE VI.

LE PRÉSIDENT *avec plusieurs domestiques.*
Les précédents.

LE PRÉSIDENT. Il est déjà là! (*Tous sont effrayés.*)

FERDINAND *recule d'un pas.* Dans la maison de l'innocence.

LE PRÉSIDENT. Où le fils apprend à désobéir à son père.

FERDINAND. Permettez-nous pourtant...

LE PRÉSIDENT *l'interrompt.* (*A Miller.*) Vous êtes le père?

MILLER. Miller, musicien de la ville.

LE PRÉSIDENT, *à la femme.* Et vous la mère?

LA FEMME. Hélas! oui, la mère.

FERDINAND, *à Miller.* Emmenez votre fille. Elle va se trouver mal.

LE PRÉSIDENT. C'est un soin inutile. Je la ferai revenir. (*A Louise.*) Combien y a-t-il de temps que vous connaissez le fils du président?

LOUISE. Je ne me suis jamais informée de son père. Depuis le mois de novembre, Ferdinand de Walter me recherche.

FERDINAND. Vous adore.

LE PRÉSIDENT. Vous a-t-il fait quelque promesse?

FERDINAND. La plus solennelle de toutes, en face de Dieu, il n'y a qu'un instant.

LE PRÉSIDENT, *en colère à son fils.* On te fera aussi confesser ta folie. (*A Louise.*) J'attends une réponse.

LOUISE. Il a juré de m'aimer.

FERDINAND. Et il tiendra son serment.

LE PRÉSIDENT. Dois-je t'ordonner de te taire?... Avez-vous accepté cette promesse?

LOUISE, *avec tendresse.* J'en ai fait une semblable.

FERDINAND. L'alliance est conclue.

LE PRÉSIDENT. Je ferai jeter l'écho dehors. (*Avec méchanceté à Louise*). Il vous a toujours payée comptant?

LOUISE, *attentive.* Je ne comprends pas cette question.

LE PRÉSIDENT, *avec un rire méprisant.* Eh bien!... je veux seulement dire... chaque métier a, comme on dit, son salaire... et je pense que vous n'aurez pas gratuitement donné vos faveurs..... ou peut-être n'avez-vous reçu que des à-compte?...

FERDINAND, *furieux.* Enfer, qu'est-ce que cela signifie?

LOUISE, *au major avec dignité.* Monsieur de Walter, à présent vous êtes libre.

FERDINAND. Mon père, la vertu impose le respect même sous les vêtements de la misère.

LE PRÉSIDENT, *avec un éclat de rire.* Plaisante prétention! Le père doit respecter la catin de son fils!

LOUISE *tombe sur le sol.* O ciel et terre!

FERDINAND *s'avance sur le président avec une épée, mais la laisse aussitôt retomber.* Mon père, vous m'avez donné la vie. Nous sommes quittes. (*Il repousse son épée dans le fourreau.*) Le diplôme de mon devoir filial est déchiré.

MILLER, *qui jusqu'alors s'est tenu à l'écart, s'avance en fureur, tantôt grinçant des dents, et tantôt tremblant d'anxiété.* Votre excellence... l'enfant est l'œuvre du père... révérence parlant.... Celui qui appelle la fille catin.... donne

un soufflet au père, et soufflet pour soufflet..... C'est la taxe parmi nous... révérence parlant...

LA FEMME. Secourez-nous, Seigneur Dieu. Voilà le vieux qui s'emporte aussi. L'orage tombera à la fois sur nous tous.

LE PRÉSIDENT, *qui n'a entendu qu'à demi.* L'entremetteuse s'en mêle-t-elle aussi?... Nous vous dirons deux mots tantôt.

MILLER. Révérence parlant, je m'appelle Miller... si vous souhaitez entendre un adagio.... Mais je ne me mêle pas des affaires de galanterie... Tant que la cour en aura le privilége, ce trafic ne viendra pas jusqu'à nous autres bourgeois... révérence parlant.

LA FEMME. Au nom du ciel, tu perds ta femme et ta fille!

FERDINAND. Vous jouez ici un rôle, mon père, pour lequel vous auriez fort bien pu vous passer de témoins.

MILLER *s'approche de lui avec plus de courage.* C'est de l'allemand intelligible.... révérence parlant.... Votre excellence gouverne et administre le duché. Mais voici ma chambre... Mes compliments très-humbles, si jamais je vous porte une pétition; mais un convive mal appris, je le jette à la porte... révérence parlant.

LE PRÉSIDENT, *pâle de colère.* Comment? Qu'est-ce que c'est que cela? (*Il s'approche de lui.*)

MILLER *se retire doucement.* Monsieur, c'était mon opinion... Révérence parlant.

LE PRÉSIDENT, *en fureur.* Ah! coquin, ton opinion te mènera à la maison de correction. Allez... faites venir les gens de la justice. (*Quelques valets sortent. Le président va et vient avec fureur à travers la chambre...*) Le père à la maison de correction, la mère au carcan avec sa catin de fille. La justice prêtera son bras à ma colère. Pour cette offense, ah! j'aurai une terrible satisfaction... Une telle canaille renverserait mes plans, brouillerait impunément le père avec le fils!... Ah! maudites gens! j'assouvirai ma haine dans votre ruine... Toute la race, père, mère, fille seront sacrifiés à ma vengeance.

FERDINAND, *s'avançant au milieu d'eux avec calme.* Non, ne craignez rien. Je suis là pour vous garder. (*Au président*

avec un ton soumis.) Point de précipitation, mon père. Si vous avez quelque affection pour vous-même, point de violence! Il y a une région dans mon cœur, où le nom de père n'a jamais pénétré... Ne vous avancez pas jusque-là.

LE PRÉSIDENT. Tais toi, vaurien. N'augmente pas encore ma colère.

MILLER, *sortant d'une profonde stupeur.* Veille sur ton enfant, femme, je cours trouver le duc... Le tailleur de la cour... c'est Dieu qui m'inspire cette idée; le tailleur de la cour prend des leçons de flûte près de moi... Je ne puis manquer d'arriver jusqu'au duc. (*Il veut sortir.*)

LE PRÉSIDENT. Jusqu'au duc, dis-tu? As-tu donc oublié que je suis moi-même le seuil par lequel il faut passer, ou se rompre le cou? Jusqu'au duc, imbécille! et tu seras enterré vivant dans un cachot au fond d'une tour, où la nuit fait les yeux doux à l'enfer, où tu ne reverras plus la lumière, où tu n'entendras plus aucun bruit. Alors fais sonner tes chaînes, et crie en gémissant: Ah! je souffre trop.

SCÈNE VII.

LES GENS DE LA JUSTICE, *les précédents.*

FERDINAND *court vers Louise qui tombe à demi morte dans ses bras.* Louise! Secourez-la, sauvez-la. La frayeur l'accable. (*Miller prend sa canne, enfonce son chapeau sur sa tête et se dispose à l'attaque. La femme se jette à genoux devant le président.*)

LE PRÉSIDENT, *aux gens de justice, en leur montrant ses décorations.* Prêtez-moi main forte, au nom du duc... Jeune homme, éloigne-toi de cette fille... Évanouie ou non, quand elle aura le collier de fer au cou, on la réveillera à coups de pierre.

LA FEMME. Miséricorde, Excellence, miséricorde! miséricorde!

MILLER, *relevant sa femme.* Agenouille-toi devant Dieu, vieille catin larmoyante... et non pas devant des misérables, puisque je suis déjà condamné à aller en prison.

LE PRÉSIDENT *se mord les lèvres.* Tu pourrais faire un mécompte, coquin. Il y a encore des places vides au gibet.

(*Aux gens de justice.*) Faut-il vous le dire encore une fois ?

Les gens de justice s'avancent vers Louise.

FERDINAND *se place devant elle avec colère.* Qui veut s'avancer ? (*Il tire son épée et se défend avec la poignée.*) Que nul d'entre vous ne s'avise de la toucher, à moins qu'il n'ait aussi vendu son crâne à la justice... (*Au président.*) Par égard pour vous-même, mon père, ne me poussez pas plus loin.

LE PRÉSIDENT, *d'un ton de menace, aux gens de justice.* Poltrons, si vous tenez à gagner encore votre pain !... (*Les gens de justice s'approchent de nouveau de Louise.*)

FERDINAND. Par la mort et par tous les diables ! arrière, je vous le dis encore une fois. Ayez pitié de vous-même ; ne me poussez pas à bout, mon père ?

LE PRÉSIDENT, *en fureur.* Est-ce ainsi que vous remplissez votre devoir, coquins ? (*Les gens de justice s'avancent avec plus d'ardeur.*)

FERDINAND. Eh ! bien, puisqu'il le faut !... (*Il tire son épée et blesse quelques hommes.*) Que la justice me pardonne !

LE PRÉSIDENT, *plein de colère.* Je veux voir si je sentirai aussi cette épée. (*Il prend Louise, lui-même, et la remet à un sergent.*)

FERDINAND. Mon père, mon père, vous faites là une mordante pasquinade contre la divinité, qui a si peu compris la nature de ces gens, qu'elle a fait d'un excellent valet de bourreau un mauvais ministre.

LE PRÉSIDENT, *avec sa suite.* Emmenez-la.

FERDINAND. Mon père, elle sera au carcan, mais avec le major, fils du président... Persistez-vous encore ?

LE PRÉSIDENT. Le spectacle n'en sera que plus drôle. Allez...

FERDINAND. Mon père, je jette sur cette jeune fille mon épée d'officier. Persistez-vous encore ?

LE PRÉSIDENT. Il ne convient pas à un homme qui va au carcan de garder l'épée à son côté. Allez, allez, vous connaissez ma volonté.

FERDINAND *arrache Louise aux gens de justice, la tient d'une main, et de l'autre agite son épée sur elle.* Mon père, plutôt que de vous laisser déshonorer mon épouse, je la tuerai. Persistez-vous encore?

LE PRÉSIDENT. Fais-le, si ton épée est assez aiguë.

FERDINAND *abandonne Louise et lève un regard terrible vers le ciel.* Dieu tout-puissant, tu en es témoin. J'ai employé tous les moyens humains... Je veux en essayer un diabolique... Pendant que vous l'enverrez au carcan (*à l'oreille du président*) je raconterai dans la résidence comment on devient président.

Il sort.

LE PRÉSIDENT, *comme frappé de la foudre.* Qu'est-ce donc?... Ferdinand!... Laissez-la libre.

Il court après le major.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Un salon chez le président.

LE PRÉSIDENT, *le secrétaire* WURM.

LE PRÉSIDENT. C'était une maudite affaire.

WURM. C'est ce que je craignais, monseigneur. La contrainte irrite les natures exaltées, mais ne les convertit jamais.

LE PRÉSIDENT. J'avais une grande confiance dans ce projet. Je raisonnais ainsi : Quand la jeune fille sera déshonorée, il devra en sa qualité d'officier se retirer.

WURM. Excellent, sans doute. Mais il fallait en venir à la déshonorer.

LE PRÉSIDENT. Et pourtant, lorsque j'y réfléchis de sang-froid... je n'aurais pas dû me laisser imposer... C'est une menace qu'il n'a jamais pu faire sérieusement.

WURM. Ne croyez pas cela. La passion irritée ne recule

devant aucune folie. Vous me dites que le major a toujours remué la tête, en parlant de votre administration. Je le crois. Les principes qu'il a rapportés de l'académie ne me paraissent pas fort clairs. Que signifient ces rêves fantastiques de grandeur d'âme et de noblesse personnelle dans une cour, où la plus grande sagesse consiste à se faire habilement et en temps opportun grand ou petit? Il est trop jeune et trop ardent pour prendre goût à cette marche lente et tortueuse de l'intrigue, et son ambition ne sera mise en mouvement que par ce qui est grand et aventureux.

LE PRÉSIDENT, *avec chagrin*. Mais de quel avantage ces sages observations peuvent-elle être pour notre affaire?

WURM. Elles doivent indiquer à Votre Excellence la blessure et peut-être le remède. Il ne fallait jamais... permettez-moi de vous le dire, prendre un homme de ce caractère pour confident, ou s'en faire un ennemi. Il a horreur des moyens par lesquels vous vous êtes élevé. Peut-être le sentiment filial a-t-il jusqu'à présent retenu la langue du traître. Donnez-lui une occasion légitime de la délier. En combattant trop violemment ses passions, faites-lui croire que vous n'avez pas la tendresse d'un père, alors les devoirs du patriote l'emporteront dans son esprit. Et voyez, l'étrange fantaisie de livrer à la justice une victime remarquable pourrait bien à elle seule avoir assez de prestiges à ses yeux pour le porter à perdre son père lui-même.

LE PRÉSIDENT. Wurm! Wurm! vous me conduisez-là au bord d'un épouvantable abîme.

WURM. Je vous en retirerai, monseigneur. Puis-je parler librement?

LE PRÉSIDENT, *s'asseyant*. Comme un damné à son compagnon de damnation.

WURM. Ainsi, excusez-moi. Vous devez, il me semble, à la souplesse du courtisan votre position de président; pourquoi ne lui confieriez-vous pas aussi celle de père? Je me rappelle encore avec quelle cordialité vous entraînâtes votre prédécesseur dans une partie de piquet, et comme vous lui fîtes boire amicalement, pendant la moitié de la nuit, du vin de Bourgogne, et c'était la nuit même où la grande mine devait partir et faire sauter le bon homme en l'air. Pourquoi

avez-vous révélé à votre fils son ennemi? Jamais il n'aurait dû savoir que je connaissais ses relations d'amour. Vous auriez miné sourdement le roman du côté de la fille et conservé le cœur de votre fils. Vous auriez agi comme le général prudent qui n'attaque pas l'ennemi au cœur de son armée, avant d'avoir jeté la discorde dans ses rangs.

LE PRÉSIDENT. Comment fallait-il s'y prendre?

WURM. De la manière la plus simple, et la partie n'est pas encore tout-à-fait perdue. Réprimez quelque temps en vous le sentiment de père. Ne vous mesurez pas avec une passion à laquelle chaque obstacle ne fait que donner plus de force. Laissez-moi le soin de lui faire éclore, par sa propre chaleur, le ver qui la rongera.

LE PRÉSIDENT. Je suis curieux...

WURM. Ou je comprends bien mal le thermomètre de l'âme, ou monsieur le major est terrible dans sa jalousie comme dans son amour. Donnez-lui des soupçons sur cette fille... vraisemblables ou non. Un grain de levain suffit ici pour mettre le tout dans une fermentation destructive.

LE PRÉSIDENT. Mais où prendre ce grain?

WURM. Nous y voici. Avant tout, monseigneur, dites-moi à quel jeu vous expose la résistance prolongée du major... de quelle importance il est pour vous de clore ce roman avec la fille bourgeoise, et de conclure le mariage avec lady Milford?

LE PRÉSIDENT. Pouvez-vous encore le demander, Wurm? Il y va de mon influence si le mariage avec mylady n'a pas lieu, et de ma tête si je contrains le major.

WURM, *gaîment*. Maintenant, accordez-moi la faveur de m'entendre..... Avec monsieur le major nous employons la ruse, avec la jeune fille nous appelons tout votre pouvoir à notre secours. Nous lui dictons un billet doux adressé à une troisième personne et nous le faisons tomber de la bonne manière entre les mains du major.

LE PRÉSIDENT. Quelle folle idée! comme si elle pouvait se résoudre si vite à écrire son arrêt de mort!

WURM. Elle le fera, si vous me laissez la main libre. Je connais à fond son excellent cœur. Elle n'a que deux côtés vulnérables. C'est par là que nous livrerons assaut à sa con-

science... l'un est son père ; l'autre le major. Nous laissons le dernier complètement en dehors du jeu, et nous agirons d'autant plus facilement avec le musicien...

LE PRÉSIDENT. Par exemple !

WURM. D'après ce que votre excellence m'a raconté de la scène qui a eu lieu dans la maison, il n'y aurait rien de plus facile que de menacer le père d'un procès criminel. La personne du favori et du garde-des-sceaux est en quelque sorte l'ombre de la majesté. Les offenses envers l'une sont des crimes envers l'autre... Du moins, avec cet épouvantail composé de différentes bribes, je puis faire passer le pauvre diable par le trou d'une aiguille.

LE PRÉSIDENT. Mais l'affaire ne pourrait pas devenir sérieuse.

WURM. Non pas du tout... seulement assez pour mettre la famille dans l'embarras. Nous tenons silencieusement le père à l'étroit; pour rendre l'inquiétude encore plus pressante, on pourrait bien en faire autant de la mère..... puis parler d'accusation capitale, d'échafaud, de détention perpétuelle, et faire de la lettre de la fille l'unique condition de leur délivrance.

LE PRÉSIDENT. Bien, bien, je comprends.

WURM. Elle aime son père... pour ainsi dire jusqu'à la passion. Le danger de sa vie, de sa liberté tout au moins... les reproches de conscience qu'elle se fera à cet égard... l'impossibilité de posséder le major, enfin le trouble de sa pauvre tête dont je me charge moi-même... Cela ne peut manquer... elle tombera dans le piége.

LE PRÉSIDENT. Mais mon fils ! ne le saura-t-il pas à l'instant? N'en deviendra-t-il pas plus furieux?

WURM. Laissez-moi ce soin, monseigneur. Le père et la mère ne seront pas remis en liberté avant que toute la famille ait fait le serment formel de garder le secret sur cette affaire et de confirmer notre supercherie.

LE PRÉSIDENT. Un serment ! Que peut-on attendre d'un serment, imbécile ?

WURM. Rien parmi nous, monseigneur ; tout parmi cette espèce d'hommes... Et voyez comme en nous y prenant ainsi

nous arrivons tous deux à notre but? La jeune fille perd l'amour du major et sa réputation de vertu. Le père et la mère prennent un ton radouci, et peu à peu, subjugués par une aventure de cette sorte, ils trouveront à la fin que c'est un acte de commisération de ma part que de réhabiliter leur fille, en lui donnant ma main.

LE PRÉSIDENT *rit et secoue la tête.* Oui, coquin, je m'avoue vaincu. Ce tissu est d'une finesse satanique.... L'écolier a surpassé son maître... Maintenant, la question est de savoir à qui le billet sera adressé, et avec qui nous la ferons soupçonner d'entretenir une liaison.

WURM. Nécessairement avec quelqu'un qui a tout à gagner ou tout à perdre à la résolution de monsieur votre fils.

LE PRÉSIDENT, *après quelque réflexion.* Je ne vois que le maréchal.

WURM *hausse l'épaule.* Il ne serait vraiment pas de mon goût, si je m'appelais Louise Miller.

LE PRÉSIDENT. Et pourquoi pas? Il est admirable! Une garde-robe éblouissante... une atmosphère d'eau de mille fleurs et d'ambre... à chaque parole stupide les mains pleines de ducats... et tout cela ne pourrait pas corrompre la délicatesse d'une jeune fille!.. O mon bon ami... la jalousie n'est pas si scrupuleuse... J'envoie chercher le maréchal. (*Il sonne.*)

WURM. Pendant que votre excellence lui parlera et fera mettre en prison le musicien, je vais rédiger le billet doux dont nous sommes convenus.

LE PRÉSIDENT *s'approche de son pupitre.* Vous me l'apporterez dès qu'il sera fait. (*Wurm sort. Le président s'asseoit à sa table. Un valet de chambre entre. Le président se lève et lui donne un papier.*) Qu'on porte sur-le-champ au tribunal cet ordre d'arrestation, et qu'un autre d'entre vous aille prier le maréchal de venir chez moi.

LE VALET DE CHAMBRE. Il vient justement d'entrer.

LE PRÉSIDENT. Encore mieux... Vous direz qu'on observe avec précaution les personnes, et qu'on ne fasse pas de bruit.

LE VALET DE CHAMBRE. Très-bien, monseigneur.

LE PRÉSIDENT. Vous entendez? Que tout se passe sans bruit!

LE VALET DE CHAMBRE. Très-bien, monseigneur.

Il sort.

SCÈNE II.

LE PRÉSIDENT, LE MARÉCHAL *de la cour.*

LE MARÉCHAL, *l'air affairé.* Je viens en passant, mon cher. Comment allez-vous? Comment vous trouvez-vous?.. Ce soir... le grand opéra de Didon... le plus beau feu d'artifice... toute une ville en flamme... Vous viendrez la voir brûler, n'est-ce pas?

LE PRÉSIDENT. Il y a dans ma maison assez de feux d'artifices qui menacent de faire sauter mon pouvoir en l'air... Vous venez fort à propos, mon cher maréchal, pour me donner un conseil et m'aider dans une affaire qui peut ou nous pousser tous deux, ou nous ruiner complètement. Asseyez-vous.

LE MARÉCHAL. Vous me faites peur, mon bon.

LE PRÉSIDENT. Comme je vous le dis, nous pousser ou nous ruiner complètement. Vous savez mon projet sur mylady et le major. Vous comprenez que ce mariage est indispensable pour assurer notre fortune à tous deux... Tout peut s'écrouler, Kalb; mon Ferdinand ne veut pas....

LE MARÉCHAL. Il ne veut pas; il ne veut pas. J'ai déjà annoncé la nouvelle dans toute la ville. Ce mariage est dans la bouche de tout le monde.

LE PRÉSIDENT. Vous courez risque de passer aux yeux de toute la ville pour un étourdi. Il en aime une autre.

LE MARÉCHAL. Vous plaisantez? Est-ce là un obstacle?

LE PRÉSIDENT. Pour cette tête obstinée, c'est l'obstacle le plus insurmontable.

LE MARÉCHAL. Comment? Il serait assez fou pour repousser ainsi sa fortune?

LE PRÉSIDENT. Demandez-le lui, et vous verrez ce qu'il vous répondra.

LE MARÉCHAL. Mais, mon Dieu, que peut-il donc répondre?

LE PRÉSIDENT. Qu'il veut découvrir au monde entier le crime par lequel nous nous sommes élevés, produire nos fausses lettres et nos fausses quittances, et nous livrer tous deux au glaive de la justice... Voilà ce qu'il peut répondre.

LE MARÉCHAL. Êtes-vous fou?

LE PRÉSIDENT. Voilà ce qu'il a répondu, ce qu'il était déjà dans l'intention d'exécuter. J'ai à peine réussi à l'en détourner par ma profonde soumission.... Que dites-vous de cela?

LE MARÉCHAL, *avec un air leste.* Ma raison s'y perd.

LE PRÉSIDENT. Cela pourrait encore aller. Mais mes espions viennent de m'annoncer que le grand échanson de Bock doit demander la main de mylady.

LE MARÉCHAL. Vous me rendrez fou! Qui dites-vous? de Bock, dites-vous? Savez-vous que nous sommes ennemis mortels, et savez-vous pourquoi?

LE PRÉSIDENT. Voilà le premier mot que j'en entends dire.

LE MARÉCHAL. Mon cher, vous allez l'apprendre, et tout votre corps en frémira... Vous souvenez-vous encore du bal de la cour?... il y a de cela vingt et un ans... vous savez? celui où l'on dansa la première anglaise, et où la cire brûlante qui coulait du lustre tomba sur le domino du comte de Murschaum.... Ah! Dieu, vous devez encore vous en souvenir!

LE PRÉSIDENT. Qui pourrait oublier de pareilles choses?

LE MARÉCHAL. Nous y voici. Dans la chaleur de la danse la princesse Amélie perd sa jarretière... tout le monde, comme vous le concevez bien, est en mouvement... De Bock et moi nous étions encore gentilhommes de la chambre... nous nous traînons à travers toute la salle pour chercher la jarretière... Enfin, je l'aperçois... de Bock me remarque... de Bock s'élance, me l'arrache des mains... je vous demande. Il la porte à la princesse et a le bonheur de m'enlever un compliment... Qu'en dites-vous?

LE PRÉSIDENT. L'impertinent!...

LE MARÉCHAL. Il m'enlève le compliment... Je fus sur le point de me trouver mal.... Une telle malice ne s'est jamais

vue. Enfin, je me remets, je m'approche de Son Altesse, et je lui dis : Madame, de Bock a été assez heureux pour présenter la jarretière à Votre Altesse Royale, mais celui qui le premier a aperçu cette jarretière jouit en silence et se tait.

LE PRÉSIDENT. Bravo! maréchal, bravissimo!

LE MARÉCHAL. Et se tait! Mais j'en garderai rancune à de Bock jusqu'au jugement dernier... Le plat et rampant flatteur!... Et ce n'était pas assez... Au moment où nous nous précipitions tous deux par terre sur la jarretière, de Bock fait tomber toute la poudre du côté droit de ma coiffure et me voilà abîmé pour le reste du bal.

LE PRÉSIDENT. Et voilà l'homme qui épousera la Milford et qui deviendra le premier personnage de la cour.

LE MARÉCHAL. Vous m'enfoncez un poignard dans le cœur. Il deviendra... il deviendra... Pourquoi le deviendra-t-il? où en est la nécessité?

LE PRÉSIDENT. Parce que mon Ferdinand ne veut pas et qu'aucun autre ne se présente.

LE MARÉCHAL. Mais ne connaissez-vous donc aucun moyen de forcer la résolution du major? aucun moyen si bizarre, si désespéré qu'il soit? Qu'y a-t-il de désagréable dans le monde qui ne nous paraisse excellent pour chasser ce maudit de Bock?

LE PRÉSIDENT. Je ne connais qu'un seul moyen et il dépend de vous.

LE MARÉCHAL. Il dépend de moi? et c'est?...

LE PRÉSIDENT. De brouiller le major avec sa bien-aimée.

LE MARÉCHAL. De le brouiller? Comment entendez-vous cela! et que puis-je faire?

LE PRÉSIDENT. Tout est sauvé dès que nous aurons jeté à ses yeux quelques soupçons sur la jeune fille.

LE MARÉCHAL. Le soupçon qu'elle vole, je suppose?

LE PRÉSIDENT. Comment pourrait-il le croire? Mais.... qu'elle ait des relations avec un autre.

LE MARÉCHAL. Et cet autre?

LE PRÉSIDENT. Ce serait vous.

LE MARÉCHAL. Quoi! moi? Est-elle noble?

LE PRÉSIDENT. A quoi sert? quelle idée?... La fille d'un musicien.

LE MARÉCHAL. Une bourgeoise! alors cela ne va pas. Comment!

LE PRÉSIDENT. Cela ne va pas! plaisanterie! Quel homme sous le ciel peut avoir l'idée de demander à deux jolies joues fraîches une généalogie?

LE MARÉCHAL. Mais pensez donc! un homme marié.... et ma réputation à la cour?

LE PRÉSIDENT. C'est autre chose. Pardonnez-moi. Je ne savais pas qu'il fût plus important pour vous d'avoir des mœurs irréprochables que de l'influence. Brisons là-dessus.

LE MARÉCHAL. Soyez raisonnable, baron; ce n'est pas ainsi que je l'entendais.

LE PRÉSIDENT, *froidement*. Non! non! vous avez parfaitement raison. Du reste, je suis fatigué, je laisse aller les choses. Je souhaite beaucoup de bonheur au premier ministre de Bock. Il y a encore du monde ailleurs; je prierai le duc de recevoir ma démission.

LE MARÉCHAL. Et moi? il vous est bien aisé de parler, à vous; vous êtes un savant. Mais moi... mon Dieu! que suis-je? si Son Altesse m'abandonne.

LE PRÉSIDENT. Un bon mot de la veille, la mode de l'année précédente.

LE MARÉCHAL. Je vous en conjure, cher, tendre... étouffez cette pensée, je ferai tout ce que vous voudrez.

LE PRÉSIDENT. Voulez-vous prêter votre nom pour un rendez-vous que cette Miller vous donnerait par écrit?

LE MARÉCHAL. Oui, au nom de Dieu! je le prêterai.

LE PRÉSIDENT. Et laisser tomber quelque part son billet de façon à ce qu'il arrive aux yeux du major.

LE MARÉCHAL. Par exemple, à la parade, où je pourrais le laisser tomber comme par hasard, en tirant mon mouchoir de poche.

LE PRÉSIDENT. Et vous soutiendrez devant le major votre rôle d'amoureux?

LE MARÉCHAL. Mort de ma vie! je lui laverai la tête, et j'apprendrai à ce petit monsieur à convoiter mon amoureuse.

LE PRÉSIDENT. Cela va à merveille. La lettre sera écrite aujourd'hui ; venez chez moi ce soir pour la prendre et arranger votre rôle avec moi.

LE MARÉCHAL. Dès que j'aurai fait seize visites de la plus grande importance. Pardonnez-moi si je vous quitte à l'instant. (*Il sort.*)

LE PRÉSIDENT *sonne.* Maréchal ! je compte sur votre habileté.

LE MARÉCHAL. Ah ! mon Dieu ! vous me connaissez.

SCÈNE III.

LE PRÉSIDENT, WURM.

WURM. Le musicien et sa femme ont été heureusement arrêtés et sans bruit. Votre excellence veut-elle lire la lettre ?

LE PRÉSIDENT, *après l'avoir lue.* Parfait ! parfait ! mon cher secrétaire. Le maréchal a aussi mordu... Un poison comme celui-ci pourrait empester la santé elle-même. Maintenant va-t'en travailler le père et chauffe-moi la fille. (*Ils sortent de différents côtés.*)

SCÈNE IV.

Une chambre dans la maison de Miller.

LOUISE, FERDINAND.

LOUISE. Cesse, je t'en prie ; je ne crois plus à aucun jour de bonheur. Toutes mes espérances sont anéanties.

FERDINAND. Et les miennes ont grandi. Mon père est furieux ; mon père dirigera contre nous toutes ses batteries ; il me forcera à devenir un fils inhumain. Je ne réponds plus de mon devoir filial. La rage et le désespoir arracheront de moi l'affreux secret de son meurtre. Le fils livrera son père entre les mains du bourreau. Le péril est extrême, et il faut qu'il soit extrême pour que mon amour ose faire ce pas de géant. Écoute, Louise ! une pensée grande et démesurée comme ma passion s'élève dans mon âme... Toi, Louise, et

moi et l'amour ; le ciel entier n'est-il pas là, et as-tu besoin de quelque chose de plus ?

LOUISE. Arrête ! rien de plus. Je tremble de ce que tu vas dire.

FERDINAND. Si nous n'avons plus rien à attendre du monde, pourquoi donc mendier son suffrage, pourquoi se hasarder là où il n'y a rien à gagner et tout à perdre ? Ces yeux ne brilleront-ils pas du même éclat, s'ils se reflètent dans les flots du Rhin, ou de l'Elbe, ou de la mer Baltique ? Là où Louise m'aimera, là est ma patrie. La trace de tes pas dans les sables du désert sauvage vaut mieux pour moi que les cathédrales de mon pays. Regretterons-nous la splendeur des villes ? partout où nous irons, Louise, il y a un soleil qui se lève et qui se couche ; c'est un spectacle qui fait pâlir les plus belles œuvres de l'art. Nous ne vénérerons plus Dieu dans un temple, mais la nuit déroulera autour de nous son religieux effroi ; les changements de la lune nous prêcheront la pénitence, et une pieuse église d'étoiles priera avec nous. Nous n'épuiserons pas les entretiens de l'amour. Non, un sourire de ma Louise pourrait en être le sujet pendant un siècle, et le rêve de ma vie finira avant que je sache jusqu'où va cette larme.

LOUISE. Et n'as-tu pas d'autre devoir que ton amour ?

FERDINAND *l'embrasse*. Le plus sacré c'est ton repos.

LOUISE, *très-sérieuse*. Alors tais-toi et laisse-moi... J'ai un père qui n'a pour tout bien que sa fille unique... qui demain aura soixante ans, et qui est poursuivi par la vengeance de ton père.

FERDINAND, *avec vivacité*. Il nous accompagnera. Ainsi, plus d'obstacle, chère. Je cours échanger en or tout ce que j'ai de précieux. Je prélève une somme d'argent sur mon père. Il est permis de dépouiller un voleur, et ses trésors ne sont-ils pas le prix du sang de la patrie ? Cette nuit, à une heure, une voiture s'arrêtera ici, je vous y jette et nous fuyons.

LOUISE. Et la malédiction de ton père nous suivra..... Une malédiction, insensé, que le meurtrier lui-même ne prononce pas sans qu'elle soit exaucée, une malédiction que la vengeance du ciel épargne au voleur sur la roue, qui s'attache-

rait à nos pas comme un spectre impitoyable et nous chasserait de mer en mer... Non, mon bien-aimé, s'il faut un crime pour te conserver, j'ai encore la force de te perdre.

FERDINAND, *immobile et balbutiant d'un air sombre.* En vérité !

LOUISE. Te perdre !... oh ! il y a dans cette pensée une horreur sans bornes, elle est si affreuse qu'elle peut traverser l'âme immortelle et faire pâlir un visage resplendissant de bonheur... Ferdinand !... Te perdre ! Mais on ne perd que ce qu'on a possédé, et ton cœur appartient à ta condition. Mes prétentions étaient un sacrilége, je les abandonne en tremblant.

FERDINAND, *le visage altéré, et se mordant la lèvre inférieure.* Tu les abandonnes?

LOUISE. Non. Regarde-moi, cher Walter. Ne grince pas ainsi amèrement les dents. Viens, laisse-moi raviver par mon exemple ton courage mourant. Laisse-moi être l'héroïne de cette crise... Rendre à son père un fils égaré, renoncer à une union que l'état de la société rend impossible et qui renverserait l'ordre éternel, l'ordre général. C'est moi qui suis coupable... Des vœux téméraires et insensés se sont élevés dans mon cœur... Mon malheur est une punition... Mais laisse-moi la douce et flatteuse illusion que c'est moi qui fais un sacrifice... Veux-tu m'envier cette jouissance? (*Dans sa distraction, Ferdinand a saisi avec colère un violon et essayé d'en jouer. Puis il en brise les cordes, jette l'instrument par terre et pousse un éclat de rire.*) Walter ! Dieu du ciel ! Que fais-tu donc? Remets-toi. Cette heure-ci demande de la fermeté. C'est l'heure de la séparation. Tu as un cœur, cher Walter, je le connais... Ton amour est ardent comme la vie, et sans bornes comme l'infini... Donne-le à une noble et digne créature... Elle n'aura rien à envier aux plus heureuses femmes. (*Comprimant ses larmes.*) Tu ne me verras plus... La pauvre fille trompée dans son espoir pleurera sa douleur dans des murs solitaires et personne ne s'inquiètera de ses larmes..... Mon avenir est vide et mort..... Mais de temps à autre je respirerai encore les fleurs flétries du passé. (*Elle détourne le visage et lui tend une main tremblante.*) Adieu, monsieur de Walter.

FERDINAND, *sortant de sa stupeur.* Je fuis, Louise. En vérité, ne veux-tu pas me suivre?

LOUISE *s'asseoit dans le fond de la chambre et se cache le visage dans les deux mains.* Mon devoir m'ordonne de rester et de souffrir.

FERDINAND. Tu me trompes, serpent; tu es ici enchaînée par quelque autre raison.

LOUISE, *avec le ton de la plus profonde douleur.* Gardez cette pensée, elle vous rendra peut-être moins malheureux.

FERDINAND. Le devoir glacial auprès de l'amour brûlant!... Et je me laisserais éblouir par ce conte d'enfant!... Un amant t'enchaîner!... Malheur à toi et à lui, si mes soupçons se confirment.

Il sort à la hâte.

SCÈNE V.

LOUISE, *seule.* (*Elle reste un instant immobile et muette sur sa chaise, puis se lève et regarde avec effroi autour d'elle.* Où peuvent être mes parents? Mon père avait promis d'être de retour dans quelques minutes et voilà cinq terribles heures qu'il est loin... S'il lui était arrivé un accident... Quelle émotion! Pourquoi suis-je oppressée? (*Wurm entre dans la chambre et reste dans le fond sans qu'elle le voie.*) Ce n'est rien de réel... Ce ne sont que les affreuses images produites par un songe agité. Quand une fois la frayeur est entrée dans notre âme, les yeux croient voir des spectres dans chaque coin.

SCÈNE VI.

LOUISE *et le secrétaire* WURM.

WURM *s'approche.* Bonsoir, mademoiselle.

LOUISE. Dieu! Qui parle ici? (*Elle se retourne, aperçoit le secrétaire et recule effrayée.*) Horrible! horrible. Voilà mon pressentiment qui va se réaliser de la manière la plus fatale! (*Au secrétaire avec un regard plein de mépris.*) Cherchez-vous le président? Il n'est plus ici.

WURM. Mademoiselle, je vous cherche.

LOUISE. Je suis surprise alors que vous n'alliez pas sur la place du marché.

WURM. Pourquoi là précisément?

LOUISE. Pour détacher votre fiancée du pilori.

WURM. Mademoiselle Miller, vous avez un injuste soupçon...

LOUISE, *l'interrompant.* Qu'y a-t-il pour votre service?

WURM. Je suis envoyé par votre père.

LOUISE, *effrayée.* Par mon père! Où est mon père?

WURM. Il est où il ne voudrait pas être.

LOUISE. Au nom de Dieu, vite. Il me vient un triste pressentiment... Où est mon père?

WURM. Dans la tour, si vous voulez le savoir.

LOUISE, *jetant un regard au ciel.* Encore cela! encore cela?... Dans la tour? Et pourquoi dans la tour?

WURM. Par l'ordre du duc.

LOUISE. Du duc!

WURM. Par suite de l'offense faite à la majesté dans la personne de son représentant.

LOUISE. Comment? comment? O Dieu tout-puissant!

WURM. Il a résolu de punir cette offense sur le coupable.

LOUISE. Cela me manquait encore... Oui sans doute, après mon amour pour le major, il y avait encore une émotion dans mon cœur..... Elle ne pouvait être épargnée..... Offense à sa majesté... Providence céleste... sauvez, sauvez ma foi chancelante... Et Ferdinand?

WURM. Il épousera lady Milford, ou il sera maudit et deshérité.

LOUISE. Horrible alternative! Et pourtant, pourtant il est plus heureux... Il n'a pas un père à perdre... Il est vrai que de n'en pas avoir est une assez grande condamnation..... Mon père coupable de lèse-majesté!... Mon amant maudit, deshérité ou forcé d'épouser mylady! Vraiment c'est admirable! Une scélératesse parfaite est aussi une perfection..... Non! Il manquait encore quelque chose. Où est ma mère?

WURM. Dans la maison de travail.

LOUISE, *avec un sourire de douleur*. A présent, c'est complet... complet... Et maintenant je serai libre... dégagée de tout devoir... privée des larmes et de la joie... abandonnée par la providence... Je n'ai plus besoin de rien. (*Après un horrible silence.*) Avez-vous peut-être encore quelque nouvelle à m'annoncer ?... Parlez donc. Je puis tout entendre.

WURM. Vous savez ce qui est arrivé.

LOUISE. Non pas ce qui arrivera. (*Elle regarde le secrétaire de haut en bas.*) Pauvre homme ! tu fais là un triste métier. Il est impossible qu'il te rende jamais heureux. C'est une terrible chose que de faire des malheureux ; mais ce qu'il y a de plus horrible, c'est de le leur annoncer, c'est de leur chanter le chant sinistre du hibou, de rester là quand le cœur tremble et saigne sous le dard de fer de la nécessité, et de voir le chrétien douter de son Dieu..... Que le ciel m'en préserve !... Quand chaque larme d'angoisse que tu vois tomber te serait payée par une tonne d'or... Je ne voudrais pas être toi... Que peut-il encore arriver?

WURM. Je ne sais pas.

LOUISE. Vous ne voulez pas le savoir. Votre message ténébreux recule devant le son des mots. Mais dans le calme sépulcral de votre visage un spectre apparaît à mes yeux. Qu'y a-t-il encore ?... Vous avez dit tantôt que le duc voulait punir le coupable. Qu'appelez-vous le coupable ?

WURM. Ne me demandez rien de plus.

LOUISE. Ecoute, homme. Tu as été à l'école du bourreau ; sans cela comment t'entendrais-tu à promener lentement la barre de fer sur les membres qui se rompent, et à tenir la coupe de grâce suspendue sur le cœur palpitant ? Quel sort est réservé à mon père ? La mort est dans les paroles que tu prononces en riant. Comment puis-je découvrir ce que tu caches en toi ? Parle. Laisse tout à la fois tomber sur moi le fardeau écrasant. Quel sort est réservé à mon père ?

WURM. Un procès criminel.

LOUISE. Qu'est-ce que cela ? Je suis une fille simple et ignorante ; je comprends vos effroyables mots latins. Qu'appelez-vous un procès criminel ?

WURM. Un procès, où il va de la vie et de la mort.

LOUISE, *avec fermeté.* Je vous remercie. (*Elle court dans la chambre voisine.*)

WURM. Où allez-vous?.. Cette folle pourrait... elle... Diable!.. elle n'oserait pas... Je cours après elle... Je suis responsable de sa vie. (*Il se dispose à la suivre.*)

LOUISE *revient enveloppée dans son mantelet.* Excusez-moi, monsieur le secrétaire, je vais fermer la porte.

WURM. Où courez-vous donc?

LOUISE. Chez le duc.

WURM. Comment? Où? (*Il la retient, effrayé.*)

LOUISE. Chez le duc. Ne m'entendez-vous pas? Chez le duc, qui veut faire prononcer sur la vie ou la mort de mon père. Non, il ne le veut pas... Il y est contraint par quelques scélérats. Il n'interviendra dans tout ce procès de lèse-majesté que pour y apposer sa royale signature.

WURM, *avec un éclat de rire.* Chez le duc?

LOUISE. Je sais de quoi vous riez. Je ne trouverai là encore nulle compassion, n'est-ce pas? Dieu de miséricorde... je ne trouverai que de l'aversion... de l'aversion pour mes cris. On m'a dit que les grands du monde ne savent pas et ne veulent pas savoir ce que c'est que le malheur. Moi je lui dirai ce que c'est que le malheur, je le lui peindrai dans toutes les tortures de la mort; je lui ferai entendre, par des gémissements qui pénétreront jusqu'à la moelle de ses os, ce que c'est que le malheur. Et, lorsqu'à ce tableau ses cheveux se dresseront sur sa tête, je veux, en finissant, lui crier aux oreilles qu'à l'heure de la mort les poumons des dieux de la terre commencent aussi à râler, et qu'au jour du jugement dernier les rois et les mendiants seront passés au même crible. (*Elle veut sortir.*)

WURM, *d'un air d'affection méchante.* Oui, allez. Allez. Vous ne pouvez certainement rien faire de plus raisonnable. Je vous conseille d'aller, et je vous donne ma parole que le duc vous recevra bien.

LOUISE *s'arrête tout-à-coup.* Comment, dites-vous?... Vous me donnez vous-même ce conseil. (*Elle revient.*) Hum. A quoi me résoudre? Il faut qu'il y ait là quelque chose d'af-

freux, puisque cet homme me le conseille. D'où savez-vous que le prince me recevra bien?

WURM. Parce qu'il ne le fera pas pour rien.

LOUISE. Pas pour rien? A quel prix pourrait-il mettre un acte d'humanité?

WURM. La belle suppliante est un prix assez...

LOUISE, *stupéfaite et d'une voix éclatante.* Juste Dieu!

WURM. Et pour sauver un père, vous ne trouverez pas, j'espère, que cette gracieuse taxe soit trop élevée.

LOUISE *va de long en large, hors d'elle même.* Oui, oui. C'est vrai. Vos grands sont séparés de la vérité, ils en sont séparés par leurs propres vices comme par des épées de chérubins. Que le Dieu puissant vienne à ton secours, mon père! Ta fille peut mourir pour toi, mais elle ne peut pécher.

WURM. Ce sera une singulière nouvelle pour le pauvre homme abandonné... Ma Louise, me disait-il, m'a perdu. Ma Louise me sauvera. Je cours, mademoiselle, lui porter votre réponse. (*Il fait semblant de vouloir sortir.*)

LOUISE *court après lui et le retient.* Restez. Restez. Patience! Quelle prestesse a ce satan, dès qu'il s'agit de mettre un homme au désespoir!... Je l'ai perdu, je dois le sauver. Parlez. Donnez-moi un avis. Que puis-je, que dois-je faire?

WURM. Il n'y a qu'un moyen.

LOUISE. Et cet unique moyen?

WURM. Votre père le désire aussi.

LOUISE. Mon père... Ce moyen?

WURM. Je crois, est facile.

LOUISE. Je ne connais rien de plus difficile que la honte.

WURM. Si vous voulez rendre le major libre...

LOUISE. De son amour. Vous moquez-vous de moi?... Abandonner à mon libre arbitre ce que j'ai été forcée de faire.

WURM. Ce n'est pas là ce que j'entendais, mademoiselle. Il faut que le major se retire de lui-même et volontairement.

LOUISE. Il ne le fera pas.

WURM. Cela vous semble ainsi. Se serait-on adressé à

vous, si vous seule n'aviez pas entre les mains un secours efficace?

LOUISE. Puis-je le contraindre à me haïr?

WURM. Nous essaierons. Asseyez-vous.

LOUISE, *confuse.* Homme, quel projet couves-tu?

WURM. Asseyez-vous. Ecrivez. Voici une plume, du papier et de l'encre.

LOUISE *s'asseoit dans le plus grand trouble.* Que faut-il écrire!... A qui dois-je écrire?

WURM. Au bourreau de votre père.

LOUISE. Ah! comme tu t'entends à mettre les âmes à la torture!... (*Elle prend une plume.*)

WURM, *dicte.* « Monseigneur » (*Louise écrit d'une main tremblante*), « trois jours insupportables sont passés... sont » passés... et nous ne nous sommes pas vus... »

LOUISE, *étonnée*, *pose sa plume.* Pour qui cette lettre?

WURM. Pour le bourreau de votre père.

LOUISE. O mon Dieu!

WURM. « Prenez-vous-en au major... au major qui me sur- » veille tout le jour comme un argus. »

LOUISE *se lève.* Scélératesse telle qu'on n'en a encore point vue! Pour qui cette lettre?

WURM. Pour le bourreau de votre père.

LOUISE, *joignant les mains.* Non, non, non. C'est une tyrannie. O ciel, punis, selon sa nature d'homme, l'homme qui t'offense. Mais pourquoi me serrer entre ces deux terreurs? Pourquoi me bercer entre la mort et la honte? Pourquoi me mettre sur le cou ce diable altéré de sang? Faites ce que vous voudrez. Je n'écrirai jamais cela.

WURM *prend son chapeau.* Comme vous voudrez, mademoiselle. C'est tout-à-fait comme il vous plaira.

LOUISE. Comme il me plaira, dites-vous. Comme il me plaira! Va, barbare, suspend un malheureux au-dessus de l'abîme de l'enfer, exige de lui quelque chose, et blasphème Dieu, et demande-lui si cela lui plaît?... Oh! tu sais trop bien que notre cœur est attaché à des impulsions naturelles comme à des chaînes... A présent, tout m'est égal. Dictez. Je

ne pense plus à rien. Je cède aux ruses de l'enfer. (*Elle s'asseoit pour la seconde fois.*)

WURM. « Qui tout le jour me surveille comme un argus. » Avez-vous mis?

LOUISE. Continuez, continuez.

WURM. « Hier, le président était chez nous. C'était une » plaisante chose que de voir comme le bon major se débat- » tait pour défendre mon honneur. »

LOUISE. O bien! bien! Magnifique. Continuez.

WURM. « J'eus recours à l'évanouissement... à l'évanouis- » sement, afin de ne pas éclater de rire. »

LOUISE. O ciel!

WURM. « Mais bientôt ce masque me deviendra insupporta- » ble... insupportable... Si seulement je pouvais m'échapper. »

LOUISE *s'arrête, se lève, va et vient, la tête penchée comme si elle cherchait quelque chose sur le sol, puis elle s'asseoit de nouveau et écrit.*) M'échapper!...

WURM. « Demain il est de service. Saisissez le moment où » il me quittera et venez à l'endroit que vous savez...» Avez-vous écrit : « Que vous savez? »

LOUISE. J'ai tout écrit.

WURM. « Dans l'endroit que vous savez, retrouver votre » tendre Louise. »

LOUISE. Il y manque encore l'adresse.

WURM. « A monsieur le maréchal de Kalb. »

LOUISE. Eternelle Providence! Un nom aussi étranger à mon oreille que ces lignes infâmes sont étrangères à mon cœur. (*Elle se lève, regarde en silence ce qu'elle a écrit, puis le donne au secrétaire, et lui dit d'une voix épuisée.*) Prenez, monsieur... C'est mon nom sans tache, c'est Ferdinand... c'est tout le bonheur de ma vie que je remets entre vos mains... Il ne me reste rien.

WURM. Oh! non, ne vous désespérez pas, chère demoiselle, je m'intéresse à vous cordialement... Peut-être!... Qui sait? je pourrais bien passer par dessus certaines choses... En vérité! Par Dieu!... j'ai pitié de vous.

LOUISE *le regarde fixement.* N'achevez pas, monsieur, vous êtes sur le point de faire un souhait épouvantable.

WURM *lui prend la main et veut la baiser.* Si je souhaitais cette gentille main!... Qu'en pensez-vous, mademoiselle?

LOUISE, *avec grandeur.* Je t'étranglerais la nuit de mes noces et j'enlacerais ensuite avec joie la roue. (*Elle veut sortir et revient.*) Est-ce fini, monsieur, la colombe peut-elle à présent prendre son vol?

WURM. Encore une petite formalité, mademoiselle. Vous allez reconnaître avec moi et faire serment que vous avez écrit cette lettre de votre plein gré.

LOUISE. O Dieu! Dieu! Et c'est ton nom qui sert de sceau à l'œuvre de l'enfer. *Wurm l'emmène.*

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Un salon chez le président.

FERDINAND, *une lettre ouverte à la main, entre précipitamment par une porte. Un* VALET DE CHAMBRE *entre par une autre.*

FERDINAND. Le maréchal est-il venu ici?

LE VALET DE CHAMBRE. Monsieur le major, monsieur le président vous a demandé.

FERDINAND. Mille tonnerres! Le maréchal n'est-il pas venu ici?

LE VALET DE CHAMBRE. Monsieur le maréchal est là haut, à la table de Pharaon.

FERDINAND. Qu'il vienne ici, au nom de l'enfer!

Le valet de chambre sort.

SCÈNE II.

Ferdinand, *seul.* (*Il parcourt la lettre, tantôt immobile de surprise, tantôt courant avec fureur.*) C'est impossible! impossible! Cette enveloppe céleste ne cache pas un cœur si diabolique!.... Et cependant, cependant.... quand tous les anges descendraient pour garantir son innocence! quand le ciel et la terre, quand la création et le Créateur s'avanceraient ensemble pour garantir son innocence!... C'est son écriture... Trahison monstrueuse, inouïe, telle que l'humanité n'en a jamais eu une semblable!... C'était donc pour cela qu'on s'opposait si opiniâtrément au projet de fuir!.. c'était pour cela... O Dieu!.. A présent je m'éveille, à présent tout se découvre. Voilà pourquoi on renonçait avec tant d'héroïsme à mon amour, et peu s'en est fallu que ce fard céleste ne me trompât moi-même. (*Il court à travers la chambre, puis s'arrête.*) Entrer si avant dans mon cœur! Répondre à chaque sentiment hardi, à chaque émotion secrète et timide, à chaque ardente agitation... Saisir mon âme dans sa vibration la plus délicate et la plus indéfinissable... m'évaluer dans mes larmes, m'accompagner jusqu'au sommet escarpé de la passion, et me rencontrer encore au bord de l'abîme qui donne le vertige... Dieu! Dieu! et tout cela n'était que grimace... grimace. Oh! si le mensonge a une couleur si attrayante, comment se fait-il qu'aucun démon n'ait encore menti dans le royaume du ciel? Quand je lui montrai les périls de notre amour, avec quelle perfidie persuasive la fausse créature pâlit, avec quelle dignité victorieuse elle écrasait l'imprudent sarcasme de mon père, et dans le moment même, cette femme se sentait pourtant coupable? Quoi? n'a-t-elle pas même subi l'épreuve de feu de la vérité? L'hypocrite, ne s'est-elle pas évanouie? Quel langage trouveras-tu donc à présent, ô émotion de l'âme? Les coquettes s'évanouissent aussi. Comment te justifieras-tu, ô innocence? Les catins s'évanouissent. Elle sait ce qu'elle a fait du moins. Elle a vu le fond de mon âme. Dans la rougeur de notre premier baiser, mon cœur s'est montré à elle dans mes yeux, et elle ne sentait rien. Elle ne sentait peut-être que le

triomphe de son art. Lorsque dans mon heureuse ivresse je croyais posséder en elle le ciel tout entier ; lorsque mes désirs les plus impétueux se taisaient, et que dans mon esprit il n'y avait pas d'autre pensée que l'éternité et cette jeune fille, Dieu ! elle ne sentait rien ; rien que le succès de ses projets, rien que l'hommage rendu à ses charmes, rien, sinon que j'étais trompé.

SCÈNE III.

LE MARÉCHAL, FERDINAND.

LE MARÉCHAL *arrive sur la pointe des pieds.* Vous avez manifesté le désir de me voir, mon cher?

FERDINAND, *à part....* De rompre le cou à un coquin. (*Haut.*) Maréchal, cette lettre doit être tombée de votre poche à la parade. (*Avec un sourire amer.*) Et c'est moi qui ai eu le bonheur de la trouver.

LE MARÉCHAL. Vous?

FERDINAND. Par un plaisant hasard. Prenez-vous-en au Tout-Puissant.

LE MARÉCHAL. Vous voyez comme j'en suis effrayé.

FERDINAND. Lisez ! lisez. (*S'éloignant de lui.*) Si je ne réussis pas dans le rôle d'amant, je serai peut-être plus heureux dans celui d'entremetteur. (*Pendant que le maréchal lit, Ferdinand s'approche de la muraille et prend deux pistolets.*)

LE MARÉCHAL *jette la lettre sur la table et veut s'éloigner.* Malédiction!

FERDINAND *le prend par le bras et le ramène.* Patience, cher maréchal. La nouvelle me paraît agréable. Je veux avoir une récompense pour l'avoir trouvée.

LE MARÉCHAL *recule effrayé.* Soyez raisonnable, mon cher.

FERDINAND, *d'une voix forte et terrible.* C'en est plus qu'il ne faut pour envoyer un misérable comme toi dans l'autre monde. (*Il lui présente un pistolet et tire ensuite un mouchoir de poche.*) Tenez. Prenez le bout de ce mouchoir. Je l'ai reçu de la courtisane.

LE MARÉCHAL. Sur ce mouchoir de poche ! Etes-vous bon ? A quoi pensez-vous ?

FERDINAND. Prends le bout de ce mouchoir, te dis-je, autrement tu tirerais de travers, poltron !... Comme tu trembles, poltron ! Tu devrais, poltron, remercier le ciel de ce que pour la première fois quelque chose entrera dans ton cerveau. (*Le maréchal veut s'échapper.*) Doucement. On ne s'en va pas ainsi. (*Il le retient et tire le verrou de la porte.*)

LE MARÉCHAL. Dans cette chambre, baron ?

FERDINAND. Comme si cela valait la peine d'aller faire avec toi une promenade sur les remparts. Ici, le coup n'en résonnera que mieux, et c'est bien la première fois que tu auras fait du bruit dans le monde... Tire.

LE MARÉCHAL *s'essuie le front.* Et vous voulez ainsi exposer votre vie précieuse, jeune homme plein d'espérances !

FERDINAND. Tire, te dis-je. Je n'ai plus rien à faire dans ce monde.

LE MARÉCHAL. Et moi j'ai beaucoup... mon très-cher.

FERDINAND. Toi, coquin ? Comment ? Toi ! Oui, tu dois être la cheville ouvrière dans un lieu où les hommes deviennent rares ; t'allonger et te rapetisser sept fois en un instant, comme le papillon cloué par une épingle ; enregistrer tous les voyages de ton maître à la garde-robe, et servir comme un cheval de louage à porter son esprit. C'est bien. Je t'emmène avec moi comme une bête curieuse. Tu seras la-bas comme un singe apprivoisé. Tu pourras danser au bruit des gémissements des damnés, apporter, obéir, et avec tes manières de cour égayer l'éternel désespoir.

LE MARÉCHAL. Tout ce que vous ordonnerez, monsieur, et comme il vous plaira... Mais écartez les pistolets.

FERDINAND. Comme le voilà cet enfant de la douceur ! Il est là pour faire honte au sixième jour de la création. Comme si un contrefacteur de Tubingue avait voulu reproduire en lui l'œuvre du Tout-Puissant... C'est dommage seulement, c'est un éternel dommage qu'il ait économisé sur l'once de cervelle mise dans ce crâne ingrat. Avec cette seule once, il

aurait pu élever le magot à la hauteur de l'homme, tandis qu'il n'a fait qu'une insulte à la raison... Et elle a partagé son cœur avec cet homme!... Monstrueux!... Impardonnable!... Un drôle plus fait pour vous déshabituer du vice que pour vous y entraîner.

LE MARÉCHAL. O Dieu! grâces te soient rendues! Voilà qu'il fait de l'esprit.

FERDINAND. Je veux le laisser pour ce qu'il est. La tolérance qui épargnera la chenille doit lui servir. On le rencontre, on hausse l'épaule, on admire peut-être la sage économie du ciel qui nourrit des créatures avec des ordures et du fumier, qui prépare un festin pour les corbeaux sur la potence, et pour les courtisans dans les cours de la royauté. Enfin, on s'étonne de l'habile administration de la Providence qui dans le monde moral entretient des fourbes et des tarentules pour répandre le poison... Mais (*sa rage augmente*) que l'insecte ne vienne pas en rampant s'attacher à mes fleurs, ou je l'écrase tout entier.

LE MARÉCHAL, *à part et tâchant de respirer*. O mon Dieu! que ne suis-je loin d'ici, à cent milles, à Bicêtre, près Paris... pourvu que je ne fusse pas près de cet homme!

FERDINAND. Misérable! si tu as terni sa pureté, si tu as cherché la volupté là où je ne trouvais qu'un sujet d'adoration, si tu t'es livré à la débauche là où je m'élevais jusqu'à Dieu... (*Il se tait, puis d'une voix terrible*) coquin, il vaudrait mieux pour toi fuir dans l'enfer que de rencontrer ma colère dans le ciel. Jusqu'où en es-tu venu avec elle? Confesse-le.

LE MARÉCHAL. Laissez-moi libre..... Je vous découvrirai tout.

FERDINAND. Oh! la galanterie avec cette jeune fille doit avoir plus de charmes encore que le rêve céleste avec une autre. Si elle voulait se laisser aller à l'égarement, si elle voulait, elle pourrait renverser la dignité de l'âme et dénaturer la vertu par la volupté. (*Au maréchal en lui appuyant le pistolet sur la poitrine.*) Jusqu'où en es-tu venu avec elle? Dis-le, ou je tire.

LE MARÉCHAL. Il n'y a rien... il n'y a rien du tout... Ayez seulement une minute de patience... On vous trompe...

FERDINAND. Et c'est toi qui me le rappelles ! scélérat. Où en es-tu venu avec elle ? Réponds, ou tu es mort.

LE MARÉCHAL. Mon Dieu , mon Dieu.... Je vous le dis.... Écoutez-moi seulement... Son père... son propre père...

FERDINAND , *avec colère.* T'a vendu sa fille... Et où en es-tu venu avec elle ?... Réponds, ou je t'égorge.

LE MARÉCHAL. Vous êtes fou. Vous n'entendez pas. Je ne l'ai jamais vue, je ne la connais pas; je ne sais rien d'elle.

FERDINAND *recule.* Tu ne l'as jamais vue , tu ne la connais pas , tu ne sais rien d'elle. La Miller est perdue à cause de toi, et tu la renies trois fois en une seconde ? Hors d'ici, canaille ! (*Il lui donne un coup avec la crosse du pistolet et le chasse du salon.*) Ce n'est pas pour un homme comme toi que la poudre a été inventée.

SCÈNE IV.

FERDINAND, *après un long silence dans lequel ses traits prennent une expression terrible.* Perdu !... Oui malheureuse ! Je le suis et tu l'es aussi. Oui , grand Dieu ! si je suis perdu, tu l'es aussi. Juge du monde, ne me la redemande pas. Cette fille est à moi. Pour elle , j'ai abandonné ton monde, j'ai renoncé à toutes les magnificences de ta création. Laisse-moi cette jeune fille , juge du monde. Des millions d'âmes soupirent après toi , tourne de leur côté un regard de compassion. .. Laisse-moi celle-là seule , juge du monde !... (*Il joint les mains.*) Le riche , le puissant Créateur pourrait-il être avare d'une âme qui du reste est devenue la plus misérable de sa création..... Cette fille est à moi..... Je fus son Dieu , je deviens son mauvais ange. (*Il jette de côté un regard effaré.*) Toute une éternité, attaché avec elle sur la roue des damnés..... mes yeux prenant racine dans ses yeux , mes cheveux dressés sur ma tête contre ses cheveux , nos lamentations confondues ensemble , et alors lui redemander ma tendresse et lui répéter ses serments. Dieu ! Dieu ! Cette union est épouvantable... mais éternelle...

Il veut sortir. Le président entre.

SCÈNE V.

LE PRÉSIDENT *et* FERDINAND.

FERDINAND *recule.* Oh !... mon père !

LE PRÉSIDENT. C'est très-bien que nous nous rencontrions, mon fils. J'ai quelque chose d'agréable à t'annoncer, mon cher fils, quelque chose qui te surprendra certainement. Asseyons-nous.

FERDINAND *le regarde fixement.* Mon père ! (*Il va à lui avec une grande émotion et lui prend la main.*) Mon père ! (*Il s'agenouille devant lui.*) O mon père !

LE PRÉSIDENT. Qu'as-tu, mon fils ? Lève-toi. Ta main est brûlante et tu trembles !

FERDINAND, *avec une chaleureuse émotion.* Pardon de mon ingratitude, mon père. Je suis un réprouvé. J'ai méconnu votre bonté. Vous aviez sur moi des intentions si paternelles... Oh ! vous aviez une âme prophétique... A présent c'est trop tard... Pardon, pardon. Votre bénédiction, mon père ?

LE PRÉSIDENT, *affectant un air d'innocence.* Lève-toi, mon fils, songe que tu me parles par énigmes.

FERDINAND. Cette Miller ! mon père... Oh ! vous connaissez l'homme. Votre colère était alors si juste, si noble, si généreuse, si paternelle... Seulement elle s'était méprise sur le moyen... Cette Miller !...

LE PRÉSIDENT. Ne me torture pas, mon fils ; je maudis ma rigueur. Je suis venu pour t'en demander pardon.

FERDINAND. Pardon à moi !.... Je mérite la malédiction. Votre mécontentement était de la sagesse. Votre dureté était une compassion céleste... Cette Miller, mon père !

LE PRÉSIDENT. Est une noble et aimable fille. Je rétracte mes soupçons précipités. Elle a conquis mon estime.

FERDINAND *se lève agité.* Quoi ? vous aussi ! vous aussi, mon père !... Une créature pure comme l'innocence, n'est-ce pas, mon père ? Et il est bien naturel de l'aimer !

LE PRÉSIDENT. Sans doute, et c'est un crime de ne pas l'aimer.

FERDINAND. C'est une chose inouïe, monstrueuse... Vous

lisez pourtant si bien dans les cœurs ! Vous la regardiez avec les yeux de la haine... Hypocrisie sans exemple... Cette Miller, mon père...

LE PRÉSIDENT. Elle est digne d'être ma fille. Sa vertu lui tient lieu d'ancêtres, et sa beauté de fortune. Mes principes cèdent à ton amour... Qu'elle soit à toi !

FERDINAND *se précipite hors de la chambre.* Cela me manquait encore !... Adieu, mon père !

Il sort.

LE PRÉSIDENT *le suit.* Preste, preste. Où cours-tu ?

Il sort.

SCÈNE VI.

Un salon magnifique chez mylady.

MYLADY *et* SOPHIE.

MYLADY. Ainsi tu l'as vue ? Elle viendra ?

SOPHIE. A l'instant. Elle va s'habiller en toute hâte.

MYLADY. Ne me dis rien d'elle... Paix !... Je tremble comme une criminelle de voir cette heureuse fille dont le cœur s'harmonise si cruellement avec le mien... Comment a-t-elle reçu l'invitation ?

SOPHIE. Elle a paru étonnée, puis elle s'est mise à réfléchir, elle me regardait avec de grands yeux et se taisait. Je me préparais déjà à recevoir ses excuses, lorsqu'en me jetant un regard surprenant, elle m'a répondu : Votre maîtresse m'ordonne aujourd'hui ce que je voulais lui demander demain.

MYLADY, *inquiète.* Laisse-moi, Sophie, plains-moi : si c'est une femme ordinaire, j'en rougirai ; et si c'est quelque chose de plus, j'en serai au désespoir.

SOPHIE. Mais, mylady... ce n'est pas là une disposition convenable pour recevoir une rivale. Souvenez-vous de ce que vous êtes ; appelez à votre secours votre naissance, votre rang, votre pouvoir. L'orgueil du cœur doit accroître l'orgueilleuse splendeur qui vous entoure.

MYLADY, *distraite.* Que dit cette folle ?

SOPHIE, *avec malice.* Ou bien est-ce par hasard que vos diamants les plus précieux brillent aujourd'hui sur vous ? Est-

ce par hasard que vous avez pris vos vêtements les plus riches, que votre antichambre fourmille d'heiduques et de pages, et que vous recevez la petite bourgeoise dans le plus magnifique salon de votre palais?

MYLADY, *avec amertume.* C'est odieux ! c'est intolérable. Les femmes ont des yeux de lynx pour voir les faiblesses des femmes. Mais comme il faut que je sois déjà tombée bas pour être ainsi comprise par une telle créature!

UN VALET DE CHAMBRE *entre.* Mademoiselle Miller !

MYLADY, *à Sophie.* Va, retire-toi. (*D'un ton menaçant.*) Va, je te l'ordonne. (*Sophie sort. Mylady fait un tour dans la salle.*) Bien, très-bien ! Il faut que je m'agite. Me voilà comme je désirais être. (*Au valet de chambre.*) Faites entrer cette demoiselle. (*Le valet de chambre sort. Elle se jette sur un sopha et prend un air de noblesse et d'abandon.*)

SCÈNE VII.

LOUISE MILLER *s'avance timidement et reste à une grande distance de Mylady.* MYLADY *a le dos tourné, mais elle examine attentivement Louise dans une glace placée en face d'elle. Après un moment de silence.*

LOUISE. Madame, j'attends vos ordres.

MYLADY *se tourne vers Louise et lui fait un signe de tête froid et hautain.* Ah ! ah ! vous voilà... Sans doute, mademoiselle... une certaine... Comment donc vous appelle-t-on ?

LOUISE, *un peu piquée.* Mon père se nomme Miller, et madame a envoyé chercher sa fille.

MYLADY. Bien, bien, je me rappelle ; la pauvre fille du musicien dont il était question dernièrement. (*Silence... A part.*) Elle est très-intéressante, et cependant ce n'est pas une beauté. (*Haut, à Louise.*) Approchez, mon enfant. (*A part.*) Des yeux habitués à pleurer. Que j'aime ces yeux-là ! (*Haut.*) Plus près... encore, ma chère enfant, je crois que tu me crains ?

LOUISE, *d'un ton décidé.* Non, mylady ; je méprise le jugement de la foule.

MYLADY, *à part.* Voyez donc... Ce ton de bravade, elle l'a pris de lui. (*Haut.*) On vous a recommandée à moi, mademoiselle. On dit que vous avez quelque instruction et du savoir-vivre. Eh bien! je veux le croire. Pour rien au monde je ne voudrais taxer de mensonge un si zélé protecteur!

LOUISE. Je ne connais personne, madame, qui ait pu se donner la peine de me chercher une protectrice.

MYLADY, *embarrassée.* La peine pour la cliente ou la protectrice?

LOUISE. Ceci, madame, est au-dessus de ma portée.

MYLADY. Il y a là plus de malice que cette figure ouverte ne peut en faire supposer. Ainsi, vous vous appelez Louise? Et quel âge? si on ose vous le demander.

LOUISE. Seize ans passés.

MYLADY *se lève avec vivacité.* Maintenant, c'est clair!.. Le premier mouvement de la passion... Le premier son argentin sortant d'un clavier vierge... Rien n'est plus séduisant... Asseois-toi, tu me plais, ma chère fille... Et lui qui aime aussi pour la première fois!... Est-ce un miracle que les rayons de l'amour se rencontrent? (*Avec amitié lui prenant la main.*) C'est convenu, ma chère, je ferai ta fortune... Ce n'est rien, rien qu'un rêve doux et fugitif. (*Frappant sur la joue de Louise.*) Ma Sophie se marie; tu auras sa place. Seize ans. Cela ne peut durer.

LOUISE *lui baise respectueusement la main.* Je vous remercie, madame, de votre offre comme si je pouvais l'accepter.

MYLADY, *en colère.* Voyez la grande dame!.. Ordinairement les jeunes filles de votre condition s'estiment heureuses quand elles trouvent une place. Où la précieuse veut-elle donc aller? Ces doigts sont-ils trop mignons pour travailler? Est-ce ce petit bout de figure qui vous rend si fière?

LOUISE. Ma figure, madame, ne vient pas plus de moi que ma condition.

MYLADY. Ou bien vous imaginez-vous peut-être que cela durera toujours?.. Pauvre créature! Celui qui t'a mis cet idée dans la tête, quel qu'il soit, s'est moqué de toi et de lui-même. Tes joues n'ont pas été dorées au feu. Ce que ton miroir te représente comme quelque chose de robuste et d'é-

ternel n'est qu'une légère et fugitive feuille d'or, qui tôt ou tard restera dans la main de ton adorateur... Que faire alors ?

LOUISE. Plaindre l'adorateur qui achetait un diamant parce qu'il le croyait enchâssé dans l'or.

MYLADY, *sans vouloir faire attention à ces paroles.* Une jeune fille de votre âge a toujours à la fois deux miroirs, le miroir réel et son admirateur. La complaisante souplesse du dernier corrige la rude franchise de l'autre. Celui-là indique une vilaine trace de la petite vérole... Bien au contraire, dit l'autre, c'est la fossette des grâces. Et vous, bonnes filles, vous ne croyez qu'au langage de celui-ci. Vous sautez de l'un à l'autre jusqu'à ce que vous confondiez les deux témoignages... Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

LOUISE. Pardon, madame, j'étais dans l'intention de pleurer sur ces magnifiques pierreries qui ne se doutent pas du zèle avec lequel leur maîtresse prêche contre la vanité.

MYLADY, *rougissant.* Point de digression... Si vous n'êtes pas arrêtée par les promesses de votre figure, qui pourrait donc vous empêcher d'accepter une position qui est la seule où vous puissiez apprendre à connaître le monde et ses manières, la seule où vous puissiez vous délivrer de vos préjugés bourgeois ?

LOUISE. Et de mon innocence bourgeoise, mylady ?

MYLADY. Sotte objection ! Le roué le plus effronté n'ose pas nous faire une proposition offensante, si nous-mêmes ne l'y encourageons. Montrez-vous telle que vous êtes. Ayez de l'honneur, de la dignité, et je déclare votre vertu à l'abri de toute épreuve.

LOUISE. Pardonnez-moi, madame, si j'ose en douter. Les palais de certaines dames sont souvent le théâtre des plaisirs les plus effrénés. Qui pourrait croire que la fille du pauvre musicien a assez d'héroïsme pour se jeter au milieu de la peste et reculer avec effroi devant le poison ? Qui pourrait s'imaginer que lady Milford entretient perpétuellement un ver rongeur de sa conscience, qu'elle prodigue des sommes considérables pour avoir l'avantage de rougir de honte à chaque instant ?.. Je suis franche, madame. Vous serait-il agréable de me voir quand vous partiriez pour quelque divertissement ? Ne vous serais-je pas insupportable quand vous en reviendriez ?

Oh! il vaut mieux, il vaut mieux que de larges horizons nous séparent... que des mers coulent entre nous... Voyez, mylady, il peut vous arriver des heures de réflexion et une minute d'épuisement. Le serpent du remords peut pénétrer dans votre sang, et alors quel martyre pour vous de lire sur le visage de votre servante ce calme serein qui est la récompense de l'innocence et d'un cœur pur. (*Elle recule d'un pas.*) Encore une fois, madame, je vous demande pardon.

MYLADY, *dans une grande agitation.* Il est insupportable qu'elle me dise cela! Insupportable qu'elle ait raison! (*Elle s'avance vers Louise et la regarde fixement.*) Ma fille, tu ne me tromperas pas. Les opinions ne parlent pas avec tant de chaleur. Derrière ces maximes, il y a un intérêt passionné qui te rend horrible l'idée d'être à mon service, et qui donne tant de feu à ton langage... et cet intérêt (*d'un air de menace*) je le découvrirai.

LOUISE, *avec abandon et noblesse.* Et quand vous le découvririez, et quand d'un coup de talon méprisant vous éveilleriez le vermisseau auquel le Créateur a donné un aiguillon pour se défendre contre les mauvais traitements.... mylady, je ne redoute pas votre vengeance... Le pauvre criminel placé sur l'échafaud infâme souriait à la ruine du monde... Mon malheur est monté si haut que ma franchise même ne peut rien y ajouter. (*Après un moment de silence, très-sérieusement.*) Vous voulez m'arracher à la poussière où je suis née; je ne veux pas analyser cette bonté suspecte. Je demanderai seulement ce qui a pu porter mylady à me regarder comme une folle qui rougirait de son état; ce qui a pu lui donner le droit de s'offrir à faire ma fortune, avant de savoir si je voudrais recevoir ma fortune de ses mains? J'avais à tout jamais abdiqué mes prétentions aux joies de ce monde... j'avais pardonné au bonheur sa fuite rapide... pourquoi me rappeler de nouveau ce bonheur? Si la divinité elle-même cache ses rayons aux yeux des créatures, si les séraphins élevés ne peuvent jeter en arrière un regard dans l'obscurité, pourquoi les hommes veulent-ils être si cruellement compatissants? D'où vient, mylady, qu'au milieu de votre bonheur tant vanté, vous sollicitiez l'envie et l'admiration de la misère? Son désespoir est-il donc nécessaire à votre folie? Oh! laissez-

moi plutôt l'aveuglement qui seul me réconcilie avec ma barbare destinée. L'insecte se trouve aussi heureux dans une goutte d'eau que si c'était un hémisphère. Il est satisfait et joyeux jusqu'à ce qu'on vienne lui parler de l'océan où se jouent les flottes et les baleines... Mais vous voulez me savoir heureuse? (*Après un moment de silence, elle s'approche de mylady et lui demande brusquement.*) Êtes-vous heureuse, mylady? (*Celle-ci, étonnée, s'éloigne. Louise la suit, et mettant la main sur son cœur.*) Ce cœur a-t-il aussi la gaîté qu'annonce votre situation? Et si nous pouvions en ce moment échanger cœur contre cœur, destinée contre destinée... et si dans mon innocence d'enfant je m'adressais à votre conscience, si je vous interrogeais comme une mère, voudriez-vous faire cet échange?

MYLADY *se jette, très-émue, sur un sopha.* Inouï! Incroyable! Non, ma fille, non. Tu n'as pas apporté cette grandeur au monde, et elle est trop jeune pour ton père. Ne me mens pas. J'écoute en ce moment la leçon d'un autre maître.

LOUISE *la regarde fixement.* J'étais étonnée, mylady, que vous n'eussiez pas encore pensé à cet autre maître, et cependant vous m'aviez déjà trouvé une autre condition.

MYLADY *se lève subitement.* C'est à ne pas y tenir... Oui, je ne veux rien te cacher... oui, je le connais... Je sais tout... j'en sais plus encore que je n'en voudrais savoir... (*Elle s'arrête tout-à-coup, puis avec une vivacité qui va peu à peu jusqu'à l'égarement.*) Mais ou malheureuse, ou encore l'aimer à présent et être aimée de lui... Que dis-je?... ou penser à lui ou être une de ses pensées. Je suis puissante, malheureuse... terrible... Aussi vrai que Dieu existe, tu es perdue...

LOUISE, *avec fermeté.* Sans ressource, mylady, aussitôt que vous l'aurez forcé à vous aimer.

MYLADY. Je te comprends... Mais il ne m'aimera pas. Je veux surmonter cette passion honteuse, maîtriser mon cœur et écraser le tien... Je veux jeter entre vous des rues et des abîmes, entrer comme une furie dans votre ciel... Mon nom, tel qu'un fantôme menaçant, vous éloignera l'un de l'autre

et vous ravira vos baisers... Ta jeunesse florissante se flétrira dans ses bras, et tu deviendras comme une momie. Je ne puis pas être heureuse avec lui, mais toi tu ne le seras pas non plus. Entends-tu, misérable? Détruire le bonheur est aussi un bonheur.

LOUISE. Un bonheur, mylady, que l'on vous a déjà enlevé. Ne calomniez point votre propre cœur. Vous n'êtes pas capable d'accomplir les menaces que vous venez de proférer. Vous n'êtes pas capable de tourmenter une créature qui ne vous a pas fait d'autre mal que de sentir comme vous. Mais je vous aime, mylady, à cause de cet emportement.

MYLADY, *après s'être remise.* Où suis-je? Où étais-je? Qu'ai je laissé voir et à qui l'ai-je laissé voir? O Louise, âme noble, grande, divine. Pardonne à ma fureur. Je ne toucherai pas un de tes cheveux, mon enfant. Désire, exige, je veux te porter dans mes bras, être ton amie, ta sœur... Tu es pauvre... Vois... (*Elle prend quelques brillants.*) Je veux vendre cette parure, vendre mes robes, mes chevaux, mes voitures... Tout sera à toi... mais renonce à lui.

LOUISE *recule étonnée.* Se moque-t-elle de mon désespoir, ou n'aurait-elle réellement pris aucune part à cette action barbare? Oh! je pourrais encore me donner l'apparence de l'héroïsme, et me faire de mon impuissance un mérite. (*Elle s'arrête pensive, puis s'approche de mylady, prend sa main et la regarde fixement d'un air expressif.*) Prenez-le donc, mylady. Je vous abandonne volontairement un homme que l'on a arraché de mon cœur saignant avec les tenailles de l'enfer... Peut-être ne le savez-vous pas vous-même, mylady, mais vous avez ravi le ciel à deux amants, vous avez séparé deux cœurs unis l'un à l'autre par Dieu, écrasé une créature qui le suivait comme vous, qui attendait comme vous sa joie de lui, qui savait l'apprécier comme vous et qui ne le possédera plus jamais... mylady. La dernière lutte du vermisseau que l'on écrase éveille l'attention du Tout-Puissant. Il ne peut pas lui être indifférent qu'on égorge les âmes qu'il tient dans ses mains. A présent, il est à vous; à présent, mylady, prenez-le, courez dans ses bras, conduisez-le à l'autel. Seulement n'oubliez pas qu'entre vos bai-

sers de fiançailles apparaîtra le spectre d'une suicidée... Dieu sera miséricordieux... Je n'ai pas d'autre appui...

Elle sort précipitamment.

SCÈNE VIII.

MYLADY, *seule, tremblante et hors d'elle, le regard tourné vers la porte par laquelle est sortie la Miller, sort enfin de sa stupeur.* Qu'était-ce ? Que s'est-il passé ? Que disait la malheureuse ? O ciel ! j'entends encore retentir à mon oreille ces paroles terribles, ces paroles déchirantes et maudites : Prenez-le. Quoi ! malheureuse ? Le présent de ta mortelle agonie, l'effroyable legs de ton désespoir !... Dieu ! Dieu ! Suis-je tombée si bas ? Ai-je été si précipitamment renversée du trône de ma fierté, que j'attende, avec la convoitise de la faim, ce que la générosité d'une mendiante me jettera dans sa dernière lutte avec la mort... Prenez-le... Elle dit cela d'un ton... et elle y joint un regard !... Ah ! Louise, as-tu donc franchi les dernières limites de ton sexe ? Crois-tu conquérir l'imposante renommée d'une noble Anglaise, en laissant tomber le splendide édifice de ton honneur devant la vertu d'une bourgeoise abandonnée ?... Non, orgueilleuse infortunée... non... Emilie Milford peut rougir, mais elle ne se laissera jamais avilir... J'ai aussi la force de renoncer... (*Elle va et vient d'un pas majestueux.*) A présent, cesse de te montrer faible et souffrante... Adieu, douces et riantes images de l'amour !... Que la grandeur d'âme soit désormais mon guide. Ce couple d'amants est perdu, si Milford n'anéantit pas ses prétentions et ne renonce pas au cœur du prince. (*Après un moment de silence.*) C'en est fait... Le terrible obstacle est levé... Tous les liens sont brisés entre le duc et moi, et cet amour fougueux est arraché de mon cœur... Vertu, je me jette dans tes bras... Reçois dans son repentir ta fille Emilie... Ah ! que je me sens bien ! Comme je me trouve tout à la fois légère et élevée ! Je veux aujourd'hui descendre du faîte de ma grandeur avec la majesté du soleil qui s'abaisse. Que ma puissance meure avec mon amour, et que mon cœur seul m'accompagne dans mon orgueilleux exil ! (*Elle va vers une table d'un air décidé.*) A présent tout va se terminer, à pré-

sent même, avant que les charmes de ce jeune homme aimé ne renouvellent les combats sanglants de mon cœur. (*Elle s'asseoit et commence à écrire.*)

SCÈNE IX.

MYLADY, *un* VALET DE CHAMBRE, SOPHIE, LE MARÉCHAL *et des* DOMESTIQUES.

LE VALET DE CHAMBRE. Monsieur le maréchal de Kalb est dans l'antichambre, chargé d'une commission du duc.

MYLADY, *animée par ce qu'elle écrit.* La marionnette sérénissime va se lever en tremblant. En vérité, l'idée est assez drôle pour troubler un cerveau d'altesse... Sa cour va tournoyer... et tout le pays sera dans l'agitation.

LE VALET DE CHAMBRE et SOPHIE. Le maréchal, mylady.

MYLADY *se tourne.* Qui? Comment?... Ah! tant mieux... Ces sortes de gens sont mis au monde pour porter le sac. Qu'il soit le bienvenu! (*Le valet de chambre sort.*)

SOPHIE *s'approche avec inquiétude.* Si je ne craignais, mylady, si ce n'était pas une témérité?... (*Mylady continue à écrire.*) La Miller s'est précipitée hors de l'antichambre... Vous êtes brûlante... Vous vous parlez à vous-même. (*Mylady continue à écrire.*) J'ai peur... Que va-t-il arriver?

LE MARÉCHAL *entre, fait mille révérences à mylady qui a le dos tourné. Lorsqu'elle l'aperçoit, il s'approche, se place derrière sa chaise, cherche à prendre le bord de son vêtement et y dépose un baiser respectueux.*) Son Altesse sérénissime!...

MYLADY *jette du sable sur la lettre et la relit.* Il m'accusera d'une noire ingratitude... J'étais abandonnée... il m'a tirée de la misère... de la misère... Effroyable échange... Déchire ton compte, séducteur... Mon éternelle honte le paie avec usure.

LE MARÉCHAL, *après avoir vainement tourné autour de mylady.* Mylady me paraît un peu distraite... Il faut que j'aie moi-même la hardiesse... (*Très-haut.*) Son Altesse sérénissime m'envoie demander à mylady s'il y aura ce soir Wauxhall, ou comédie allemande?

MYLADY *se lève en souriant.* Un des deux, mon cher. En attendant, portez au duc cette carte pour dessert. Toi, Sophie, ordonne qu'on attelle mes chevaux et que tous mes gens se rassemblent dans cette salle.

SOPHIE. O ciel! quel pressentiment j'éprouve! Que va-t-il arriver?

LE MARÉCHAL. Vous êtes animée, madame.

MYLADY. Eh bien! monsieur le maréchal, voilà une place vacante. C'est un bon temps pour les entremetteurs. (*Le maréchal jette sur la lettre un regard de doute.*) Lisez, lisez. Je ne veux pas que le contenu de cette lettre reste entre quatre yeux.

LE MARÉCHAL *lit. Pendant ce temps, les domestiques se rassemblent dans le fond de la salle.* « Monseigneur, un » contrat que vous avez si facilement rompu ne peut plus me » lier. Le bonheur de vos états était la condition de mon » amour. L'erreur a duré trois ans. Le bandeau tombe de » mes yeux. J'ai horreur des témoignages, des faveurs arrosés » par les larmes de vos sujets. Donnez à votre contrée en lar- » mes l'amour auquel je ne puis plus répondre, et apprenez » d'une princesse anglaise à compatir aux douleurs de votre » peuple allemand. Dans une heure j'aurai traversé la fron- » tière. Jeanne Norfolk. »

TOUS LES DOMESTIQUES *murmurent tout bas avec surprise.* Traversé la frontière.

LE MARÉCHAL *pose avec effroi la lettre sur la table.* Que le ciel m'en préserve, ma noble dame! La personne qui porterait cette lettre risquerait son cou aussi bien que celle qui l'a écrite.

MYLADY. C'est là ton inquiétude, excellent homme? Malheureusement je sais que toi et tes semblables vous êtes suffoqués de répéter ce que d'autres ont fait. Je serais d'avis que l'on mît ce billet dans un pâté, afin que son altesse le trouvât sur son assiette.

LE MARÉCHAL. Ciel! Cette hardiesse! Oseriez-vous?... Avez-vous bien pensé, mylady, dans quelle disgrâce vous allez tomber?

MYLADY *se tourne vers ses gens et leur parle avec une profonde émotion.* Vous êtes étonnés, mes bons amis, et vous

attendez avec anxiété la solution de cette énigme. Approchez, mes chers. Vous m'avez servie honnêtement et avec zèle, vous avez consulté mes regards plus souvent que ma bourse. Votre obéissance était votre passion, et mes bontés faisaient votre orgueil. Le sentiment de votre fidélité se joindra au souvenir de mon abaissement. La triste destinée a fait de mes jours les plus sombres vos jours de bonheur. (*Avec des larmes dans les yeux.*) Je vous quitte, mes enfants... Lady Milford n'est plus et Jeanne Norfolk est trop pauvre pour acquitter sa dette... Que mon trésorier partage entre vous ma cassette !... Ce palais appartient au duc. Le plus pauvre d'entre vous sortira d'ici plus riche que sa maîtresse. (*Elle leur tend la main, que tous l'un après l'autre baisent avec ardeur.*) Je vous comprends, mes amis... Adieu, adieu pour toujours ! (*Elle comprime ses sanglots.*) J'entends la voiture qui s'avance. (*Elle veut s'éloigner. Le maréchal lui barre le chemin.*) Pauvre homme ! Tu es toujours là.

LE MARÉCHAL, *qui pendant tout ce temps a eu les yeux fixés sur le billet d'un air piteux.* Et ce billet ! Il faut que je le remette entre les augustes mains de son altesse sérénissime !

MYLADY. Pauvre homme ! Oui, entre ses augustes mains, et tu diras à ses augustes oreilles que, puisque je ne puis aller nu-pieds à Notre-Dame-de-Lorette, je travaillerai à la journée pour me purifier de la honte de l'avoir gouverné. (*Elle sort à la hâte. Tous les autres se séparent très-émus.*)

ACTE CINQUIÈME.

La chambre du musicien. Il est nuit.

SCÈNE I.

LOUISE *arrive en silence dans un coin obscur de la chambre, la tête appuyée sur son bras. Après un grand et profond silence*, MILLER *s'approche avec une lanterne à la main, regarde avec inquiétude, sans voir Louise, puis met son chapeau et sa lanterne sur la table.*

MILLER. Elle n'est pas ici non plus... Pas ici. J'ai été dans toutes les rues, j'ai vu toutes mes connaissances, j'ai demandé à toutes les portes... Nulle part on n'a vu mon enfant. *(Après un moment de silence.)* Patience, pauvre malheureux père ! Attends jusqu'à demain, peut-être ton unique fille flottera-t-elle sur le rivage. Dieu ! Dieu! si mon cœur était attaché avec trop d'idolâtrie à cet enfant !... Le châtiment est rude... Père tout-puissant... bien rude... Je ne veux pas murmurer, mais le châtiment est bien rude... (*Il se jette avec douleur sur une chaise.*)

LOUISE, *dans un coin.* Tu fais bien, pauvre vieillard, apprends à souffrir encore.

MILLER *se lève.* Es-tu là, mon enfant ? Es-tu là ? Mais pourquoi seule ainsi et sans lumière ?

LOUISE. Je ne suis pas si seule. C'est lorsque tout est sombre autour de moi que je revois ce qui me plaît le mieux.

MILLER. Que Dieu te garde ! Il n'y a que le ver rongeur de la conscience qui veille avec le hibou. Les coupables et les méchants esprits craignent la lumière.

LOUISE. L'éternité, mon père, parle aux âmes sans appui.

MILLER. Enfant ! enfant ! Quels sont vos discours ?

LOUISE *se lève et s'avance.* J'ai subi un penible combat. Vous le savez, mon père. Dieu m'a donné la force. Le combat est fini. Mon père, on a coutume de dire que notre sexe est

faible et fragile. Ne le croyez plus. Une araignée nous effraie, mais nous pressons, en jouant, dans nos bras le monstre hideux de la destruction. Ecoutez cette nouvelle, mon père. Votre Louise est gaie.

MILLER. Ma fille, je voudrais t'entendre gémir. J'en serais plus satisfait.

LOUISE. Comme je serai plus rusée que lui, mon père! Comme je tromperai le tyran!... L'amour est plus fin que la méchanceté et il est plus hardi. Il ne le savait pas, cet homme, avec sa sinistre étoile sur la poitrine... Oh! ils sont adroits aussi long-temps qu'ils n'ont à s'occuper que de la tête, mais, dès qu'ils veulent prendre le cœur, les méchants deviennent sots... Il croyait mettre le sceau à sa fourberie par un serment. Un serment, mon père, lie bien les vivants, mais la mort rompt les chaînes de fer d'une promesse sacrée. Ferdinand connaîtra Louise... Mon père, voulez-vous vous charger de ce billet? Voulez-vous avoir cette bonté?

MILLER. A qui s'adresse-t-il, ma fille?

LOUISE. Singulière question! L'infini et mon cœur n'ont pas entre eux assez de place pour l'unique pensée *de lui*.... A quel autre pourrais-je donc écrire?

MILLER, *inquiet*. Écoute, Louise, je veux décacheter la lettre.

LOUISE. Comme vous voudrez, mon père, mais vous n'en serez pas plus avancé. Ces lignes ne sont là que comme des corps morts et ne vivent qu'aux yeux de l'amour.

MILLER *lit*. « Tu es trahi, Ferdinand. Une scélératesse » sans exemple a rompu le lien de nos cœurs, un serment » terrible enchaîne ma langue, et ton père a posté partout » des espions... Mais si tu as du courage, mon bien-aimé... » je connais un troisième lieu où l'on n'est retenu par aucun » serment et où nul espion ne peut nous entendre. » (*Miller s'arrête et la regarde d'un air sérieux.*)

LOUISE. Pourquoi me regardez-vous ainsi? Lisez tout, mon père!

MILLER. « Mais il faut que tu aies assez de courage pour » entrer dans une route sombre où tu ne seras éclairé que par » Louise et Dieu. Pour arriver là, il faut seulement que tu

» sois tout amour, que tu laisses derrière toi toutes tes espé- » rances et tes désirs fougueux. Tu n'as besoin que de ton » cœur : le veux-tu?... Alors pars quand l'horloge des Car- » mélites sonnera minuit... Si tu as peur... efface le nom de » fort que l'on donne à ton sexé... car une jeune fille t'a fait » honte...» (*Miller pose le billet, regarde long-temps devant lui avec un regard de douleur, puis se tourne vers elle et lui dit d'une voix entrecoupée.*) Et ce troisième lieu, ma fille?

LOUISE. Vous ne le connaissez pas, mon père? réellement, vous ne le connaissez pas? C'est étrange. Ce lieu est assez dépeint pour qu'on le trouve. Ferdinand le trouvera.

MILLER. Hum! Parle plus clairement.

LOUISE. Je ne puis pas lui donner précisément un nom aimable... Ne vous effrayez pas, mon père, si je lui en donne un odieux.... Ce lieu, oh! pourquoi l'amour ne lui a-t-il pas choisi un nom? je lui aurais donné le plus beau de tous. Ce troisième lieu, mon cher père. ... mais laissez-moi tout dire... ce troisième lieu s'appelle le tombeau.

MILLER, *tombant sur une chaise.* O mon Dieu!

LOUISE *va à lui et le soutient.* Non, mon père; c'est seulement la terreur qui s'attache à ce mot. Éloignez-la et vous avez un lit nuptial où l'aurore déroule ses tapis dorés, où le printemps répand des guirlandes de fleurs. Il n'y a qu'un pécheur larmoyant qui ait pu appeler la mort un squelette. C'est un doux et aimable enfant, au visage rose comme le Dieu de l'amour, mais moins trompeur, un génie silencieux et secourable qui offre son bras à l'âme fatiguée du pélerin, qui la fait monter sur les degrés du temps, lui ouvre le magique palais de l'éternelle splendeur, lui fait un signe amical et disparaît.

MILLER. Quel projet as-tu donc, ma fille? Veux-tu porter ta propre main sur toi?

LOUISE. Ne parlez pas ainsi, mon père. Quitter une société où l'on ne me supporte pas.... m'élancer vers un lieu dont je ne veux pas rester exilée plus long-temps... est-ce là un péché?

MILLER. Le suicide, ma fille, est le plus affreux de tous les péchés.... le seul dont on ne puisse plus se repentir, car la mort et le crime arrivent à la fois.

LOUISE, *avec un regard effaré.* Horrible! mais cela n'ira pas si vite. Je m'élancerai dans le fleuve, mon père; et, en coulant à fond, j'invoquerai la miséricorde du Dieu tout-puissant.

MILLER. C'est-à-dire que tu te repentiras du vol aussitôt que tu auras mis le vol en sûreté. Ma fille! ma fille! prends garde de te jouer de Dieu quand tu as plus que jamais besoin de lui... Oh! tu es allée là bien loin... tu as renoncé à la prière, et le Dieu miséricordieux a retiré sa main de toi...

LOUISE. Mon père, est-ce donc un crime que d'aimer?

MILLER. Si tu aimes Dieu, jamais ton amour ne deviendra un crime... Tu m'as accablé, mon unique enfant.... tu m'as fait pencher vers le tombeau; mais je ne veux pas aggraver encore le fardeau qui pèse sur ton cœur. Ma fille, je parlais tout à l'heure; je croyais être seul... tu m'as entendu. Et pourquoi voudrais-je te le cacher plus long-temps? tu fus mon idole. Écoute, Louise! si tu as encore dans ton cœur de la place pour le sentiment d'un père.... tu fus tout pour moi. Maintenant tu veux anéantir mon bien; et moi aussi j'ai tout à perdre. Tu le vois, mes cheveux commencent à blanchir; voici venir peu à peu pour moi le temps où les pères recueillent l'intérêt du capital qu'ils ont mis dans le cœur de leurs enfants. Veux-tu trahir mon espoir, Louise?.. veux-tu perdre tout l'avenir et tout le bien de ton père?

LOUISE *lui baise la main avec une violente émotion.* Non, mon père; je m'en vais hors de ce monde avec une grande dette et je l'acquitterai dans l'éternité avec usure.

MILLER. Prends garde, mon enfant, de te tromper dans tes calculs. (*Sérieusement et avec solennité.*) Nous nous reverrons encore là-bas... Vois comme tu deviens pâle!... Ma Louise comprend elle-même que je ne pourrai plus aller la chercher dans cet autre monde, parce que je ne m'y élancerai pas aussitôt qu'elle. (*Louise tombe dans ses bras saisie de terreur. Il la presse avec ardeur sur son sein, et continue d'une voix suppliante.*) O ma fille! ma fille! ma fille déjà tombée, déjà perdue peut-être! réfléchis aux paroles

sérieuses de ton père; je ne peux pas veiller sur toi. Si je t'enlève au couteau, tu peux te tuer avec une aiguille; si je te préserve du poison, tu peux t'étrangler avec un collier de perles... Louise, Louise... je ne puis que t'avertir... Veux-tu en venir à ce point que ton illusion trompeuse ne s'évanouisse à tes yeux que sur le pont terrible qui rejoint le temps à l'éternité?... Oseras-tu te présenter devant le trône de celui qui sait tout, et mentir, et lui dire, tandis que tes regards coupables chercheront ton idole immortelle: « Mon Créateur, je viens ici pour l'amour de toi. » Et si cette fragile idole de ton imagination, vermisseau comme toi, se tourne aux pieds de ton juge, traite de mensonge ta confiance impie et soumet tes espérances déçues à la miséricorde éternelle que le malheureux ose à peine implorer pour lui-même, que penseras-tu alors?... (*avec plus d'expression*) alors!... infortunée! (*Il la tient avec force, la regarde fixement, puis la quitte tout-à-coup.*) A présent, je ne sais plus rien. (*Élevant la main droite.*) Me voilà devant toi, Dieu juste! je ne puis plus rien pour cette âme, fais ce que tu voudras. Offre à cet élégant jeune homme un sacrifice qui fera pousser des cris de joie aux démons et éloignera de toi tes bons anges... Va... prends le fardeau de tous tes péchés... prends aussi ce dernier, le plus affreux de tous, et si le poids est trop léger, ma malédiction le complétera... Voici un couteau... perce-toi le cœur et (*il s'éloigne et sanglotte*) le cœur de ton père.

LOUISE *se lève et court après lui.* Arrêtez, arrêtez, ô mon père! Se peut-il que la tendresse soit une contrainte plus barbare encore que la tyrannie? Que dois-je faire?... Je ne puis... Que dois-je faire?

MILLER. Si les baisers de ton major sont plus brûlants que les larmes de ton père, meurs.

LOUISE, *après un violent combat.* Mon père, voici ma main. Je veux... Dieu! Dieu!... que fais-je? que veux-je faire?.... Mon père, je vous le jure.... malheur à moi! malheur!... coupable de quelque côté que je me tourne!... Eh bien! vois, mon père!... Ferdinand. Dieu me voit... puissé-je anéantir ainsi son dernier souvenir!... (*Elle déchire la lettre.*)

MILLER, *ivre de joie, se jette à son cou.* C'est ma fille... regarde. Tu perds un amant, mais tu rends un père heureux. (*Il l'embrasse en riant et en pleurant.*) Enfant, enfant, je ne méritais pas d'avoir dans ma vie un jour comme celui-ci. Dieu sait comment, moi, pauvre homme, je possède cet ange... ma Louise, mon paradis... O Dieu ! je comprends peu l'amour, mais que ce soit un tourment d'y renoncer... ah ! je le comprends bien.

LOUISE. Mais quittons cette contrée, mon père, quittons cette ville où mes compagnes se raillent de moi, où ma bonne réputation est perdue pour toujours... Allons-nous-en loin, loin, bien loin de ce lieu où tant de vestiges me parlent de la félicité perdue... Allons au loin, s'il est possible...

MILLER. Où tu voudras, ma fille ! La moisson de notre Dieu croît partout, et il rendra les sons de mon violon agréables à entendre. Oui, abandonnons tout; je mettrai en musique l'histoire de ta douleur, et je chanterai la complainte de la fille qui s'est laissé déchirer le cœur pour honorer son père. Nous nous en irons avec cette ballade mendier de porte en porte, et l'aumône nous sera agréable à recevoir de la main de ceux qui pleureront.

SCÈNE II.

FERDINAND, *les précédents.*

LOUISE *l'aperçoit et se jette au cou de Miller en poussant un cri.* Dieu ! le voilà ! je suis perdue !

MILLER. Où? qui?

LOUISE *lui montre le major en détournant le visage et s'attache plus fortement à son père.* Lui ! lui-même ! Jetez un regard autour de vous, mon père.... il est là pour m'égorger.

MILLER *le regarde et recule.* Comment? vous ici, baron ?

FERDINAND *s'approche lentement, s'arrête devant Louise et fixe sur elle un regard pénétrant. Après un moment de silence.* Conscience surprise ! merci ! ton aveu est terrible, mais il est prompt et certain.... il m'épargne des tortures.... Bonsoir, Miller.

MILLER. Mais, au nom du ciel, que voulez-vous, baron? Qui vous amène ici? pourquoi cette surprise?

FERDINAND. J'ai connu un temps où l'on énumérait toutes les secondes de la journée, où le désir de me voir tenait le cœur suspendu au balancier trop lent de la pendule, et où l'on comptait les battements de ses artères jusqu'à ce que j'arrivasse. Comment se fait-il qu'à présent ma visite soit une surprise?

MILLER. Allez, allez, baron, s'il reste encore dans votre cœur une étincelle d'humanité, si vous ne voulez pas faire mourir celle que vous prétendez aimer, fuyez, ne restez pas ici une minute de plus. La bénédiction est sortie de ma maison le jour où vous y avez mis le pied. Vous avez appelé le malheur sous ce toit où auparavant tout était contentement. N'êtes-vous pas encore satisfait? Voulez-vous fouiller les blessures qui nous ont été faites par le malheur que ma fille unique a eu de vous connaître?

FERDINAND. Étonnant père! je viens dans ce moment même annoncer à ta fille une joyeuse nouvelle.

MILLER. De nouvelles espérances d'un nouveau désespoir... Va, messager de malheur, ton visage nuit à ta marchandise!

FERDINAND. Enfin, je vois apparaître le but de nos vœux. Lady Milford, qui était le plus terrible obstacle à notre amour, vient de quitter à l'instant le pays; mon père approuve mon choix. Le destin cesse de nous poursuivre. Une étoile de bonheur se lève... Maintenant, je viens accomplir ma promesse et conduire ma fiancée à l'autel.

MILLER. L'entends-tu, ma fille? l'entends-tu se railler de tes espérances déçues? Oh! vraiment, baron, c'est une belle chose que de voir le séducteur exercer ainsi son esprit sur son crime.

FERDINAND. Tu crois que je plaisante? Sur mon honneur, ces paroles sont vraies comme l'amour de ma Louise, et je les tiens pour sacrées, comme elle a tenu ses serments... Je ne sais rien de plus sacré... Doutes-tu encore? La joie ne colore pas encore les joues de ma belle épouse... c'est étrange! Le mensonge doit être ici la monnaie en usage puisque la vérité trouve si peu de crédit. Vous vous méfiez de mes pa-

roles, mais vous croirez sans doute à ce témoignage écrit. (*Il jette à Louise la lettre adressée au maréchal. Louise l'ouvre et tombe par terre, pâle comme la mort.*)

MILLER, *sans la regarder.* Que signifie ceci, baron? je ne vous comprends pas.

FERDINAND *le conduit près de Louise.* Celle-ci m'a bien mieux compris.

MILLER *tombe près d'elle.* O Dieu! ma fille!

FERDINAND, *pâle comme la mort.* A présent, elle me plaît, ta fille. Jamais elle ne fut si belle, ta pieuse et honnête fille... avec cette figure de cadavre... Le souffle du jugement dernier qui efface le vernis de tout mensonge a fait disparaître le fard à l'aide duquel cette créature artificieuse aurait trompé les anges de lumière... C'est sa figure dans sa plus grande beauté; c'est sa vraie figure... Laisse-moi lui donner un baiser. (*Il veut aller à elle.*)

MILLER. Arrière! va-t'en. Ne t'attaque pas au cœur d'un père. Je n'ai pu la préserver de tes caresses, mais je la garantirai de tes offenses.

FERDINAND. Que veux-tu, vieillard? Je n'ai rien à faire avec toi. Ne te mêle pas à un jeu où la partie est si évidemment perdue. Ou bien peut-être en sais-tu plus que je ne t'en ai confié. As-tu prêté la sagesse de tes soixante ans aux galanteries de ta fille et souillé ta respectable tête en faisant le métier d'entremetteur?.. Oh! si cela n'est pas, malheureux vieillard, couche-toi et meurs... Il en est temps encore... Tu peux t'endormir dans un doux songe, en te disant: Je fus un heureux père... Un instant plus tard, tu rejetterais dans son infernale patrie cette vipère envenimée, tu maudirais le présent que tu as reçu et celui qui te l'a fait, et tu descendrais dans la tombe en maudissant la Divinité. Parle, malheureuse, as-tu écrit cette lettre?

MILLER, *à Louise.* Au nom du ciel, ma fille, n'oublie pas, n'oublie pas.

LOUISE. O cette lettre, mon père!..

FERDINAND. Qu'elle soit tombée dans de mauvaises mains... Je bénis le hasard; il a fait plus que le jugement habile et a mieux agi ce jour-là que l'esprit des plus adroits... Le hasard,

dis-je... Oh! si la Providence est là quand les moineaux tombent, pourquoi pas quand un démon doit être démasqué? Je veux une réponse, as-tu écrit cette lettre?

MILLER, *à Louise, avec des supplications.* Sois ferme, ma fille, sois ferme. Seulement cet unique oui, et tout est terminé.

FERDINAND. C'est drôle, très-drôle! Le père aussi trompé, tous trompés. Et voyez comme elle est là, l'indigne! Sa langue lui refuse obéissance pour ce dernier mensonge. Jure par Dieu, par la terrible vérité, as-tu écrit cette lettre?

LOUISE, *après un violent combat pendant lequel elle a échangé plusieurs regards, répond avec fermeté.* Je l'ai écrite.

FERDINAND *s'arrête avec effroi.* Louise, non! Aussi vrai que mon âme existe, tu mens. L'innocence avoue parfois sur le chevalet du bourreau des crimes qu'elle n'a jamais commis. J'ai mis trop de violence dans ma demande... N'est-ce pas, Louise, tu n'as fait cet aveu que parce que ma question était violente?

LOUISE. J'ai avoué ce qui est vrai.

FERDINAND. Non! dis-je. Non! non! tu ne l'as pas écrite. Ce n'est pas là ton écriture... et quand cela serait, il n'est pas plus difficile de contrefaire une écriture que de perdre un cœur. Dis-moi la vérité, Louise, ou plutôt, non, non, ne le fais pas; tu pourrais dire oui, et je serais perdu. Un mensonge, Louise, un mensonge! Oh! si tu en connaissais un! si tu pouvais le prononcer avec ton visage d'ange, persuader mon oreille et mes yeux et mon cœur si horriblement trompés. Oh! Louise, toute vérité pourrait dès ce moment sortir de la création, et le bon droit incliner sa tête altière et faire des courbettes de courtisan. (*D'une voix tremblante.*) As-tu écrit cette lettre?

LOUISE. Sur Dieu, sur l'éternelle vérité, oui!

FERDINAND, *après un moment de silence, avec l'expression de la plus profonde douleur.* Femme! femme! le visage avec lequel tu es là devant moi... Donne avec ce visage le paradis, tu ne trouveras pas même un acheteur dans l'empire des damnés. Si tu savais ce que tu étais pour moi, Louise!.. Impossiblè! non! tu n'as pas su que tu étais tout

pour moi ; tout, c'est un pauvre méprisable mot ; mais l'éternité a de la peine à le contenir. Il renferme la création entière... Tout ! et se jouer de ce mot aussi criminellement. Oh! c'est horrible !

LOUISE. Vous avez mon aveu, M. de Walter, je me suis condamnée moi-même. Allez ! quittez une maison où vous avez été si malheureux.

FERDINAND. Bien ! bien ! je suis tranquille. On dit aussi d'un coin de terre où la peste a passé qu'il est tranquille.... Je suis tranquille. (*Après un moment de réflexion.*) Encore une prière, Louise, la dernière. Ma tête est brûlante de fièvre; j'ai besoin de rafraîchissements; veux-tu me préparer un verre de limonade ?

SCÈNE III.

FERDINAND *et* MILLER ; *tous deux se promènent sans dire un mot à travers la chambre.*

MILLER *s'arrête et regarde le major avec tristesse.* Cher baron, sera-ce un adoucissement à votre chagrin si je vous dis que je vous plains cordialement ?

FERDINAND. Laissons cela, Miller. (*Il fait encore quelques pas.*) Miller, je me rappelle à peine comment je vins dans votre maison... pour quel motif ?

MILLER. Comment, monsieur le major ? vous vouliez prendre auprès de moi des leçons de flûte. Ne vous en souvenez-vous plus ?

FERDINAND. Je vis votre fille. (*Après un moment de silence.*) Mon cher, vous ne m'avez pas tenu parole. Vous deviez me donner du calme dans mes heures de solitude ; vous m'avez trompé : vous m'avez vendu des scorpions. (*Il voit le mouvement de Miller.*) Non, ne vous effrayez pas, vieillard ! (*Il l'embrasse avec émotion.*) Tu n'es pas coupable.

MILLER, *s'essuyant les yeux.* Le Dieu qui sait tout le sait.

FERDINAND, *allant et venant, plongé dans de sombres pensées.* Dieu joue avec nous d'une façon étrange, incompréhensible. Des fardeaux terribles sont souvent suspendus à des fils minces et imperceptibles. L'homme savait-il qu'en mangeant cette pomme il trouverait la mort... Hum ! le sa-

vait-il? (*Il va et vient avec violence, puis prend la main de Miller.*) Je t'ai payé tes leçons de flûte trop cher, et tu n'y gagnes rien, et tu y perds peut-être tout. (*Il s'éloigne de lui.*) Malheureuse flûte! si cette idée ne m'était jamais venue.

MILLER *cherche à cacher son émotion.* Cette limonade se fait bien long-temps attendre. Je veux aller voir, si vous me le permettez.

FERDINAND. Cela ne presse pas, cher Miller. (*Il murmure entre ses dents.*) Surtout pas pour le père... Restez! que voulais-je donc vous demander?... Ah! oui! Louise est-elle votre unique fille? N'avez-vous pas d'autres enfants?

MILLER, *avec chaleur.* Je n'en ai pas d'autres, baron, et je n'en désire pas d'autres. Ma fille est juste ce qu'il faut pour occuper mon cœur de père... Tout ce que j'ai d'amour, je l'ai placé sur ma fille.

FERDINAND, *très-ébranlé.* Ah! voyez donc si la boisson est prête, cher Miller!

Miller sort.

SCÈNE IV.

FERDINAND, *seul.* Son unique enfant! conçois-tu cela, meurtrier? Son unique, meurtrier! son unique, entends-tu? Et cet homme n'a rien au monde que son instrument et son unique enfant; tu veux le lui enlever! Enlever! enlever à un mendiant son dernier denier!.... Jeter aux pieds du paralytique des béquilles brisées... Comment! aurai-je aussi le cœur de faire cela?... Et quand il reviendra, ne pouvant pas s'attendre à perdre toute la somme de joie que lui donne cette fille, qu'il entrera ici, qu'il verra cette fleur couchée, flétrie, morte, écrasée; cette dernière, cette unique, cette modeste espérance! Ah! et il sera là, devant elle, et la nature entière n'aura plus pour lui un souffle de vie, et son regard effaré plongera vainement dans l'immensité déserte! il cherchera Dieu et ne le trouvera plus, et s'en reviendra sans avoir rien découvert... Dieu! Dieu! mais mon père n'a aussi qu'un fils unique, un fils unique. Ce n'est pourtant pas son unique richesse... (*Après un moment de silence.*) Mais quoi! Que perd-il donc? Une fille pour laquelle les sentiments les plus

sacrés de l'amour n'étaient qu'un jouet pourrait-elle rendre son père heureux ! Non ! elle ne le peut, elle ne le veut pas, et je mérite des remerciements, pour écraser la vipère avant qu'elle blesse son père lui-même.

SCÈNE V.

MILLER, *qui revient*, *et* FERDINAND.

MILLER. Vous allez être servi de suite, baron. La pauvre créature est là, dehors, qui verse des larmes à en mourir. Elle vous donnera des larmes à boire dans votre limonade.

FERDINAND. C'est bien, s'il n'y a que des larmes... Mais puisque nous avons parlé tout à l'heure de musique, Miller, (*il tire une bourse*) je suis encore votre débiteur.

MILLER. Comment ! comment ! Laissez cela, baron. Pour qui me prenez-vous? C'est entre bonnes mains. Ne me faites pas cet affront. Ce ne sera pas, s'il plaît à Dieu, la dernière fois que nous nous reverrons.

FERDINAND. Qui sait? Prenez cela, c'est en cas de vie et de mort.

MILLER, *souriant*. Oh ! quant à ce dernier cas, baron, je pense qu'on n'a nulle inquiétude à avoir avec vous.

FERDINAND. C'est pourtant un risque. N'avez-vous pas appris la mort de bien des jeunes gens, des jeunes gens et des jeunes filles, enfants de l'espérance, illusions de leur père. Ce que l'âge ou la douleur ne peut faire, un coup de foudre souvent l'accomplit... Votre Louise aussi n'est pas immortelle.

MILLER. C'est Dieu qui me l'a donnée.

FERDINAND. Je vous le dis, elle n'est pas immortelle. Cette fille est encore la prunelle de vos yeux ; vous êtes attaché à cette fille de cœur et d'âme ; soyez prévoyant, Miller ; il n'y a qu'un joueur désespéré qui mette tant sur une même carte. On traite d'imprudent le marchand qui met toute sa fortune sur un navire. Écoutez-moi ! songez à cet avis. Mais pourquoi ne pas prendre cet argent ?

MILLER. Comment, monsieur ! Toute cette bourse énorme ? A quoi pensez-vous ?

FERDINAND. A ma dette. Voilà. (*Il jette la bourse sur la table; les pièces d'or tombent.*) Je ne puis garder cela une éternité.

MILLER, *stupéfait.* Comment! Grand Dieu! ce n'est pas là le son de l'argent. (*Il s'approche de la table, et crie avec effroi.*) Au nom du ciel, baron, que faites-vous? Que voulez-vous? C'est une distraction. (*Il joint les mains.*) Il y a là, ou je suis ensorcelé, ou que Dieu me damne! je tiens là du vrai or jaune, de l'or du bon Dieu. Non, satan! non, satan! tu ne m'attraperas pas.

FERDINAND. Est-ce du vin vieux ou nouveau que tu as bu?

MILLER. Mille tonnerres! Regardez donc là, de l'or!

FERDINAND. Eh bien! après!

MILLER. Au nom du diable! je vous dis, je vous prie, je vous prie par le nom de Dieu le Christ! de l'or!

FERDINAND. C'est vraiment quelque chose de remarquable.

MILLER, *après un moment de silence, va à lui avec émotion.* Monseigneur, je suis un pauvre honnête homme : si vous voulez m'associer à quelque méchante action... car Dieu sait qu'on ne gagne pas tant d'argent par des voies honnêtes.

FERDINAND, *ému.* Soyez tranquille, cher Miller, vous avez depuis long-temps gagné cet argent là, et Dieu me préserve de vouloir acheter avec cela votre bonne conscience.

MILLER, *sautant comme un fou.* C'est à moi, donc, c'est à moi. Avec l'assentiment et la volonté du bon Dieu! c'est à moi. (*Il court vers la porte et s'écrie.*) Ma femme, ma fille, victoire! arrivez! (*Il revient.*) Mais Dieu de bonté, comment en suis-je venu tout-à-coup à posséder ce monstrueux trésor. Comment l'ai-je mérité? comment l'ai-je gagné?

FERDINAND. Ce n'est pas avec vos leçons de musique, Miller.... Avec cet or, je vous paie, (*il s'arrête saisi d'effroi*) je vous paie... (*avec douleur*) le rêve malheureux de trois mois, que je dois à votre fille.

MILLER *lui serre la main.* Monseigneur, si vous étiez un pauvre petit bourgeois, et que ma fille ne vous aimât pas, je

la tuerais. Mais maintenant que j'ai tout et vous rien, j'expierai toute cette joie.

FERDINAND. Que cela ne vous inquiète point, mon cher, je pars, et dans le pays où je compte m'établir, cet argent n'a point de valeur.

MILLER, *les yeux fixés sur l'argent et avec ravissement.* Ainsi, c'est donc à moi, c'est à moi!.... Je regrette pourtant que vous partiez. Eh! attendez un peu ce que je vais faire à présent. Quelles bonnes joues je vais avoir. (*Il dépose son chapeau et le jette à travers la chambre.*) Mes leçons de musique peuvent aller se promener, je ne fumerai plus que du tabac des Trois-Rois, n° 5, et le diable m'emporte, si au spectacle je m'asseois encore aux places à douze sols. (*Il veut sortir.*)

FERDINAND. Restez. Taisez-vous et cachez votre argent. Taisez-vous encore ce soir, et faites-moi le plaisir de ne plus donner de leçons de musique.

MILLER, *avec plus de chaleur, le saisit par l'habit, et lui dit avec joie.* Monsieur, et ma fille? (*Il le lâche.*) Ce n'est pas l'argent qui fait l'honneur; non, ce n'est pas l'argent. Que je mange des pommes de terre ou du coq de bruyère, quand on est rassasié, on est rassasié, et cette redingote sera toujours bonne, tant que le soleil du bon Dieu ne se montrera pas à travers les trous. Des guenilles sont bonnes pour moi. Mais c'est sur ma fille que la bénédiction doit tomber, et tout ce qui lui plaira elle l'aura.

FERDINAND. Silence! Oh! silence!

MILLER, *toujours avec chaleur.* Elle apprendra le français à fond, le menuet et le chant, de telle sorte qu'on en parlera dans les journaux. Elle aura un bonnet comme la fille du conseiller, et une robe à queue, comme cela s'appelle, et on parlera à quatre lieues à la ronde de la fille du musicien.

FERDINAND *lui prend la main avec agitation.* Rien de plus, rien de plus, au nom du ciel! Taisez-vous, taisez-vous, encore aujourd'hui. C'est le seul remerciement que je vous demande.

SCÈNE VI.

LOUISE, *avec la limonade ; les précédents.*

LOUISE, *les yeux rouges de larmes et d'une voix tremblante, présente au major le verre sur une assiette.* Vous direz si elle n'est pas assez forte.

FERDINAND *prend le verre, le pose et se tourne vers Miller.* Ah ! je l'avais presque oublié. Oserais-je vous demander quelque chose, cher Miller ? Voulez-vous me rendre un petit service.

MILLER. Mille au lieu d'un. Que désirez-vous?

FERDINAND. On m'attendra à dîner; par malheur je suis dans une très-mauvaise disposition. Il m'est tout-à-fait impossible de voir du monde. Voulez-vous bien aller chez mon père et lui faire mes excuses.

LOUISE, *effrayée.* Je puis bien faire cette course.

MILLER. Ainsi, il faudrait voir le président?

FERDINAND. Non pas lui-même. Vous vous acquitterez de cette commission auprès d'un valet de chambre. Je vous donne ma montre, pour prouver que vous venez de ma part... Je serai encore ici, quand vous reviendrez... Vous attendrez une réponse.

LOUISE, *très-inquiète.* Ne puis-je pas me charger de tout cela?

FERDINAND, *à Miller qui va sortir.* Attendez, encore un mot. Voici une lettre pour mon père, qui m'a été remise ce soir cachetée... Peut-être des affaires pressantes. Vous ferez tout cela en même temps.

MILLER. Très-bien, baron !

LOUISE *s'attache à lui dans une horrible anxiété.* Mais, mon père, je pourrais bien me charger de tout cela.

MILLER. Tu es seule, ma fille, et la nuit est sombre.

Il sort.

FERDINAND. Éclaire ton père, Louise. (*Pendant qu'elle accompagne Miller avec la lumière, il s'approche de la table et jette du poison dans la limonade.*) Oui, il faut qu'elle meure, il le faut. Les puissances supérieures me font

par leurs signes comprendre le terrible oui. La vengeance du ciel y souscrit, son bon ange l'abandonne.

SCÈNE VII.

FERDINAND et LOUISE.

Elle revient lentement avec la lumière, la dépose sur la table, s'asseoit du côté opposé au major, la tête baissée, et de temps à autre lui jetant un regard craintif. Il est debout à l'autre côté et regarde fixement devant lui. Long moment de silence.

LOUISE. Voulez-vous m'accompagner monsieur de Walter ? je jouerai un air sur le piano. (*Elle ouvre le piano. Ferdinand ne lui donne aucune réponse. Silence.*) Vous me devez ma revanche aux échecs. Voulez-vous faire une partie, monsieur de Walter ? (*Nouveau silence.*) Monsieur de Walter, le portefeuille que j'avais promis de vous broder, je l'ai commencé ; voulez-vous en voir le dessin ? (*Nouveau silence.*) Oh ! je suis très-malheureuse !

FERDINAND. Cela pourrait être vrai.

LOUISE. Ce n'est pas ma faute, monsieur de Walter, si je soutiens si mal la conversation.

FERDINAND, *à part, avec un sourire amer.* Que peux-tu faire avec mon extrême réserve ?

LOUISE. Je savais bien qu'à présent nous ne nous convenons plus. Aussi ai-je été effrayée, je l'avoue, quand vous avez fait sortir mon père. Monsieur de Walter, je pense que ce moment nous sera à tous les deux insupportable. Voulez-vous me permettre d'aller chercher quelques personnes de ma connaissance.

FERDINAND. Oui. Fais cela. J'en irai aussi chercher quelques-unes de la mienne.

LOUISE *le regarde avec embarras.* Monsieur de Walter !

FERDINAND, *d'un ton de sarcasme.* Sur mon honneur ! c'est la plus ingénieuse idée qu'un homme puisse avoir dans cette situation. Nous ferions un amusement de cet ennuyeux tête-à-tête, et à l'aide de certaines galanteries nous nous vengerions des chagrins de l'amour.

LOUISE. Vous êtes de bonne humeur, monsieur de Walter.

FERDINAND. Extraordinairement de bonne humeur ! Au point de faire courir après moi les petits garçons sur la place. Non, en vérité, Louise, ton exemple me sert de leçon. Il faut que tu sois mon institutrice. Ceux-là sont fous qui parlent d'amour éternel. L'éternelle uniformité nous répugne. Le changement seul assaisonne le plaisir. Tope, Louise ; j'en suis. Nous courons de roman en roman ; nous roulons de bourbier en bourbier : toi d'un côté, moi de l'autre. Peut-être retrouverai-je dans une maison de filles le repos que j'ai perdu. Peut-être après nos joyeuses aventures nous rencontrerons-nous de nouveau avec la plus agréable surprise. Nous serons devenus comme des squelettes, et nous nous reconnaîtrons, comme dans les comédies, à cet air de famille qu'aucun enfant de cette race ne peut renier. Alors nous verrons que de la honte et du dégoût il peut résulter une harmonie à laquelle l'amour le plus tendre ne peut atteindre.

LOUISE. Oh ! jeune homme, jeune homme ! tu es déjà malheureux, veux-tu donc mériter de l'être ?

FERDINAND, *en colère, murmure entre ses dents.* Je suis malheureux ! Qui te l'a dit ? Femme, tu es trop mauvaise pour éprouver toi-même une émotion. Comment pourrais-tu juger le sentiment d'un autre ? Malheureux ! dit-elle ; ah ! ce mot pourrait ranimer ma fureur dans le tombeau... Je devais être malheureux, elle le savait. Mort et malédiction ! elle le savait, et pourtant elle m'a trahi... Vois, serpent... c'était là ta seule chance de pardon.... Tes paroles causent ta mort.... Jusqu'à présent je pouvais te ménager en attribuant ton crime à ton ignorance ; par mon mépris tu échappais presque à ma vengeance. (*Il saisit avec vivacité le verre.*) Ainsi tu n'as pas été si légère... Tu n'as pas été si sotte... Tu étais un démon. (*Il boit.*) Cette limonade est fade comme ton âme. Essaie.

LOUISE. O ciel ! Ce n'est pas sans raison que je craignais cette scène.

FERDINAND, *d'un ton impérieux.* Essaie.

Louise prend le verre à regret et boit. Au moment où elle porte le verre à ses lèvres, Ferdinand pâlit, s'éloigne tout-à-coup et va se mettre au fond de la chambre.

LOUISE. La limonade est bonne.

FERDINAND, *sans se retourner et en frissonnant.* Je souhaite qu'elle te fasse du bien.

LOUISE, *après avoir posé le verre sur la table.* Oh ! si vous saviez, Walter, comme vous insultez cruellement mon âme.

FERDINAND. Hum !

LOUISE. Un temps viendra, Walter...

FERDINAND *se rapproche.* Oh ! nous n'avons plus rien à faire avec le temps.

LOUISE. Où la soirée d'aujourd'hui tombera lourdement sur votre cœur.

FERDINAND *commence à marcher à grands pas et avec inquiétude. Il ôte son écharpe, son épée, et les jette loin de lui.* Adieu, service des princes.

LOUISE. Mon Dieu ! comment vous trouvez-vous ?

FERDINAND. J'ai chaud et je suis oppressé..... Je veux me mettre à mon aise.

LOUISE. Buvez, buvez. Cette boisson vous rafraîchira.

FERDINAND. Certainement... Cette catin a bon cœur. Elles sont toutes comme cela.

LOUISE, *courant dans ses bras avec amour.* Parler ainsi à ta Louise, Ferdinand !

FERDINAND *la repousse.* Va-t'en, va-t'en. Loin de moi ces doux et charmants regards... Je succombe... Viens à moi avec ton épouvante monstrueuse, serpent ; jette-toi sur moi, reptile... Déroule à mes yeux tes hideux anneaux, lève ta tête contre le ciel... Montre-toi aussi horrible que tu le fus jamais au sortir de l'abîme... Seulement que je ne voie plus l'ange ! que je ne voie plus l'ange ! Il est trop tard... A présent, il faut t'écraser comme une vipère... ou le désespoir... Par pitié !...

LOUISE. Oh ! en être venus là !

FERDINAND, *la regardant de côté.* Cette belle œuvre de l'artiste céleste... Qui pourrait croire ?... qui devrait croire ?... (*Il lui prend la main et l'élève vers le ciel.*) Je ne veux pas t'interroger, Dieu créateur... Mais pourquoi avoir mis ton poison dans un vase si beau ?... Comment le vice peut-il se montrer avec cette douceur céleste ?... Oh ! c'est étrange !

LOUISE. Écouter tout cela et être forcée de se taire!...

FERDINAND. Et cette douce voix mélodieuse!... Comment des cordes brisées peuvent-elles rendre un son si pur? (*Il la regarde avec amour.*) Tout cela si beau, si bien proportionné, si divinement parfait!... Œuvre du Créateur dans une de ses heures de faveur! Comme si le monde n'avait été formé que pour amener le Créateur à produire ce chef-d'œuvre!... Et Dieu ne se serait trompé que pour l'âme! Pouvait-il laisser sans défaut ce phénomène de la nature, ou bien s'est-il aperçu que son ciseau venait de produire un ange, et, pour réparer son erreur, il lui a donné en toute hâte un cœur d'autant plus mauvais?

LOUISE. O criminelle opiniâtreté! Plutôt que d'avouer sa précipitation, il s'en prend au ciel.

FERDINAND *se jette en pleurant dans ses bras.* Encore une fois, Louise, encore une fois, comme au jour de notre premier baiser, quand tu balbutiais le nom de Ferdinand, quand tes lèvres brûlantes me dirent pour la première fois: Toi!... oh! il me semblait que le germe d'une joie infinie, inexprimable, reposait dans ce moment comme la fleur dans son bourgeon. L'éternité se déroulait sous nos yeux comme un beau jour de mai, des millions d'années légères et dorées passaient devant notre âme comme des jeunes mariées.... Alors j'étais heureux... Oh! Louise, Louise, Louise, pourquoi as-tu agi ainsi envers moi?

LOUISE. Ne pleurez pas, ne pleurez pas, Walter. Votre douleur est plus juste envers moi que votre emportement.

FERDINAND. Tu te trompes. Ce ne sont pas des larmes; ce n'est pas cette chaude et voluptueuse rosée qui coule comme un baume sur les blessures de l'âme et qui remet en mouvement la sensibilité..... Ce sont des pleurs froides et solitaires... C'est le terrible, l'éternel adieu de mon amour. (*Il laisse tomber sa main sur la tête de Louise avec une effrayante solennité.*) Ce sont des pleurs que je verse sur ton âme. Louise, sur la Divinité dont la bonté infinie échoue ici, et qui perd le plus beau de ses ouvrages. Oh! il me semble que la création entière devrait prendre le deuil et être confuse de ce qui se passe dans son sein. C'est une chose assez ordinaire de voir les hommes succomber et per-

dre le paradis ; mais quand la peste exerce ses ravages parmi les anges, il faut que la nature entière pousse un cri de consternation.

LOUISE. Ne me poussez pas à la dernière extrémité, Walter. J'ai de la force d'âme autant qu'une autre. Mais il faut qu'elle soit soumise à une épreuve humaine... Un mot encore, et puis séparons-nous... Un destin effroyable a mis la confusion dans le langage de votre cœur. S'il m'était permis d'ouvrir la bouche, Walter, je pourrais te dire des choses.... je pourrais.... Mais le sort cruel enchaîne ma langue et mon amour, et il faut que je me laisse traiter par toi comme une fille sans honneur.

FERDINAND. Te sens-tu bien, Louise ?

LOUISE. Pourquoi cette question ?

FERDINAND. C'est que je serais affligé pour toi que tu quittasses le monde avec le mensonge sur les lèvres.

LOUISE. Je vous en conjure... Walter...

FERDINAND, *dans une violente agitation.* Non, non, cette vengeance serait trop satanique. Non, que Dieu m'en garde. Je ne veux pas pousser la vengeance jusque dans l'autre monde. Louise, as-tu aimé le maréchal ? Tu ne sortiras plus de cette chambre.

LOUISE. Demandez ce que vous voudrez. Je ne réponds plus rien. (*Elle s'asseoit.*)

FERDINAND. Songe à ton âme immortelle, Louise... As-tu aimé le maréchal ? As-tu aimé le maréchal ? Tu ne sortiras plus de cette chambre.

LOUISE. Je ne réponds plus rien.

FERDINAND *se jette à ses pieds dans la plus violente émotion.* Louise, as-tu aimé le maréchal ? Avant que ce flambeau soit consumé... tu paraîtras devant Dieu...

LOUISE *se lève avec effroi.* Jésus !... Qu'est-ce donc ?... Ah ! je me sens très-mal. (*Elle retombe sur sa chaise.*)

FERDINAND. Déjà !... O femmes, éternel énigme ! Vos muscles délicats supportent le crime qui dévore l'humanité dans ses racines, et un misérable grain d'arsenic vous renverse...

LOUISE. Du poison... du poison... O Seigneur Dieu !

FERDINAND. Je le crains. Ta limonade a été assaisonnée dans l'enfer. En la buvant, tu as bu la mort.

LOUISE. La mort, la mort ! Dieu de miséricorde ! Du poison dans la limonade et la mort !... Oh ! prends pitié de mon âme, Dieu de compassion !

FERDINAND. Voilà l'essentiel. C'est aussi la prière que je lui adresse.

LOUISE. Et ma mère... mon père ! Sauveur du monde !... Mon pauvre père perdu !... N'y a-t-il plus de salut ? Si jeune encore et point de salut, et il faut que je parte !...

FERDINAND. Point de salut : il faut que tu partes. Mais sois tranquille. Nous ferons le voyage ensemble.

LOUISE. Et toi aussi, Ferdinand ? Du poison, Ferdinand... à toi ? O Dieu, pardonne-lui... Dieu de clémence, délivre-le de ce péché.

FERDINAND. Songe à régler ton compte... Je crains qu'il ne soit en mauvais état.

LOUISE. Ferdinand, Ferdinand !... Oh ! à présent, je ne peux plus me taire... La mort... la mort rompt tous les serments !... Ferdinand !... le ciel et la terre n'ont rien de plus malheureux que toi... Je meurs innocente, Ferdinand.

FERDINAND, *effrayé.* Que dit-elle là ? On n'a pourtant pas coutume de se charger d'un mensonge en partant pour ce voyage.

LOUISE. Je ne mens pas, je ne mens pas. Je n'ai menti qu'une fois dans le cours de ma vie.... Ah ! je sens un froid de glace courir dans mes veines... Quand j'écrivis la lettre au maréchal...

FERDINAND. Ah ! cette lettre !... Dieu soit loué ! Je reprends toute ma fermeté.

LOUISE. *Sa langue s'appesantit, ses doigts se raidissent.* Cette lettre... Prépare-toi à écouter un mot terrible... Ma main écrivit ce que mon cœur condamnait... Ton père l'a dictée. (*Ferdinand, immobile et comme pétrifié, après un moment de silence, tombe tout-à coup comme frappé p r la foudre*) Oh ! déplorable erreur !... Ferdinand... on m'a contrainte... Pardonne, ta Louise aurait préféré la mort... Mais mon père... le danger... Ils ont agi avec adresse.

FERDINAND, *d'une voix terrible.* Dieu soit loué ! Je ne sens pas encore l'effet du poison. (*Il tire son épée.*)

LOUISE, *s'affaiblissant de plus en plus.* Malheur ! Que veux-tu faire ? C'est ton père.

FERDINAND, *dans un accès de rage.* Meurtrier et père d'un meurtrier ! Il faut qu'il soit ici, afin que le juge du monde ne châtie que le coupable. (*Il veut sortir.*)

LOUISE. Mon Sauveur pardonnait en mourant. Grâce pour toi et pour lui !... (*Elle meurt.*)

FERDINAND *se retourne, voit son dernier mouvement, et tombe avec douleur à genoux devant elle.* Arrête ! arrête ! Ne m'échappe pas, ange du ciel ! (*Il prend sa main et la laisse retomber.*) Froide, froide et humide ! Son âme s'est envolée. (*Il se lève.*) Dieu de ma Louise... grâce, grâce pour le plus insensé des meurtriers ! Ce fut sa dernière prière. Comme elle est belle encore et ravissante ! Le meurtrier attendri a respecté ce visage chéri. Cette douceur n'était pas un vain masque ; elle subsiste dans la mort. (*Après un moment de silence.*) Mais comment ? Pourquoi ne sens-je rien ? La force de ma jeunesse peut-elle me sauver ? Peine inutile ! Ce n'est pas là ce que je veux. (*Il saisit le verre*).

SCÈNE VIII.

FERDINAND, LE PRÉSIDENT, WURM *et des domestiques se précipitent dans la chambre avec effroi ; viennent ensuite* MILLER, *le peuple et les gens de justice, qui se tiennent dans le fond.*

LE PRÉSIDENT, *la lettre de Ferdinand à la main.* Mon fils, que signifie cela ? Je ne pourrai jamais croire...

FERDINAND *jette le verre à ses pieds.* Eh bien ! regarde, meurtrier !

LE PRÉSIDENT *chancelle, tous sont épouvantés ; silence terrible.* Mon fils, pourquoi m'as-tu fait cela ?

FERDINAND, *sans le regarder.* Oui, vraiment, j'aurais dû d'abord demander à l'homme d'état si ce coup s'arrangeait avec ses cartes. La ruse qui devait rompre le lien de notre cœur par la jalousie était, je l'avoue, d'une finesse admirable.

Un maître avait fait le calcul. Mais c'est dommage seulement que l'amour en colère n'obéisse pas à vos ressorts comme une poupée de bois.

LE PRÉSIDENT *promène ses regards sur ceux qui l'entourent.* Il n'y a personne ici qui pleure sur un père inconsolable.

MILLER *s'écrie derrière la scène.* Laissez-moi entrer. Au nom de Dieu, laissez-moi.

FERDINAND. Cette fille est une sainte... un autre doit plaider pour elle... (*Il ouvre la porte à Miller, qui entre avec le peuple et les gens de justice.*)

MILLER, *dans une horrible angoisse.* Mon enfant! mon enfant!... Du poison, a-t-on dit... est entré ici... Ma fille, où es-tu?

FERDINAND. (*Il le mène entre le cadavre de Louise et le président.*) Je suis innocent. Rends grâce à celui-ci!

MILLER *tombe par terre.* O Jésus!

FERDINAND. Je ne vous dirai que peu de mots, mon père, ils commencent à avoir du prix pour moi. Ma vie m'a été perfidement arrachée et arrachée par vous. Comment me montrerai-je devant Dieu? J'en tremble. Mais je n'ai jamais été un méchant homme. Quel que soit mon arrêt éternel, il ne tombera pas sur elle; mais j'ai commis un meurtre, (*avec une voix terrible*) un meurtre dont tu ne voudrais pas que je sois responsable devant le juge du monde; j'en rejette solennellement sur toi la plus grande, la plus effroyable part. Vois toi-même comment tu pourras te justifier. (*Le conduisant près de Louise.*) Tiens, barbare, repais-toi du fruit de ton habileté. La mort a écrit ton nom sur ce visage, et les anges exterminateurs le liront. Qu'une créature pareille à cette femme tire les rideaux de ton lit quand tu dormiras, et pose sur toi sa main glacée! Qu'une figure comme celle-ci se tienne devant ton âme quand tu mourras, et dissipe ta dernière prière! Qu'une figure comme celle-ci soit sur ton tombeau quand tu ressusciteras, et près de Dieu quand il te jugera. (*Il s'évanouit; les domestiques le soutiennent.*)

LE PRÉSIDENT, *avec une émotion violente, élève le bras vers le ciel.* Juge du ciel, ne me demande pas cette âme à moi, pas à moi, mais à cet homme. (*Il désigne Wurm.*)

WURM. Pas à moi.

LE PRÉSIDENT. A toi, maudit, à toi, satan!.. C'est toi qui m'as donné ce conseil de vipère... C'est à toi d'en répondre : je m'en lave les mains.

WURM. Moi! (*Il rit d'un rire effroyable.*) C'est drôle, c'est drôle. Je sais donc aussi maintenant de quelle manière les démons se remercient... Moi, imbécile scélérat! Était-ce mon fils? étais-je ton maître?... A moi d'en répondre! Ah! par la vue de ce cadavre qui glace la moelle de mes os, j'accepte cette responsabilité. Je veux être perdu, mais tu le seras avec moi.... Allons, allons, crie au meurtre dans les rues, éveille la justice. Gens de justice, liez-moi, emmenez-moi loin d'ici; je découvrirai des secrets qui feront dresser les cheveux sur la tête de ceux qui les entendront.

LE PRÉSIDENT *le retient*. Tu ne feras pas cela, insensé!

WURM *lui frappe sur l'épaule*. Je le ferai, camarade, je le ferai... Je suis fou, c'est vrai... c'est ton ouvrage... et je veux à présent agir comme un fou. Allons bras dessus, bras dessous à l'échafaud; bras dessus, bras dessous en enfer : cela m'assurera, coquin, d'être damné avec toi. (*On l'emmène.*)

MILLER, *qui, pendant tout ce temps, est resté la tête penchée sur le sein de Louise, plongé dans une douleur muette, se lève rapidement, et jette la bourse aux pieds du major*. Empoisonneur, garde ton argent maudit, voulais-tu par là m'acheter mon enfant? (*Il se précipite loin de la chambre.*)

FERDINAND, *d'une voix brisée*. Suivez-le, il est au désespoir; rendez-lui cet argent : c'est une effroyable obligation. Louise, Louise... je viens... Adieu... laissez-moi expirer près de cet autel.

LE PRÉSIDENT, *sortant de sa stupeur*. Mon fils Ferdinand, ne laisseras-tu pas tomber un regard sur un père désespéré. (*Le major est placé près de Louise.*)

FERDINAND. Ce dernier regard appartient au Dieu de miséricorde.

LE PRÉSIDENT *tombe à ses pieds dans un tourment horrible*. Les créatures et le Créateur m'abandonnent; ne re-

cevrai-je pas un regard pour ma dernière consolation? (*Ferdinand lui tend la main ; le président se lève*). Il m'a pardonné. (*Aux autres.*) Maintenant je suis votre prisonnier. (*Il sort ; les gens de justice le suivent ; le rideau tombe.*)

FIN DE L'INTRIGUE ET L'AMOUR.

DON CARLOS,

INFANT D'ESPAGNE.

PERSONNAGES.

PHILIPPE II, roi d'Espagne.
ÉLISABETH DE VALOIS, sa femme.
DON CARLOS, prince royal.
ALEXANDRE FARNÈSE, prince de Parme, neveu du roi.
L'INFANTE CLAIRE-EUGÉNIE, enfant de trois ans, }
LA DUCHESSE D'OLIVARES, grande-maîtresse de la cour, }
LA MARQUISE DE MONDEJAR, } dames de la reine.
LA PRINCESSE D'ÉBOLI, }
LA COMTESSE DE FUENTÈS, }
LE MARQUIS DE POSA, chevalier de Malte, }
LE DUC D'ALBE, }
LE COMTE DE LERME, commandant des gardes, }
LE DUC DE FÉRIA, chevalier de la Toison, } grands d'Espagne.
LE DUC DE MEDINA-SIDONIA, amiral, }
DON RAYMOND DE TAXIS, grand-maître des postes, }
DOMINGO, confesseur, }
LE GRAND INQUISITEUR DU ROYAUME.
LE PRIEUR D'UNE CHARTREUSE.
UN PAGE DE LA REINE.
DON LOUIS MERCUDO, médecin de la reine.
DAMES, GRANDS D'ESPAGNE, PAGES, OFFICIERS, GARDES ET AUTRES PERSONNAGES MUETS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Le jardin du palais d'Aranjuez.

CARLOS, DOMINGO.

DOMINGO. Les beaux jours d'Aranjuez touchent à leur fin. Votre altesse royale ne nous quitte pas avec plus de gaîté. C'est en vain que nous aurons été ici. Rompez ce silence énigmatique ; ouvrez votre cœur, prince, au cœur d'un père. Le roi ne saurait payer trop cher le repos de son fils, trop cher le repos de son fils unique. (*Carlos regarde la terre et demeure silencieux.*) Y a-t-il encore un désir dont le ciel

refuserait l'accomplissement au plus cher de ses enfants? j'étais là lorsque, dans les murs de Tolède, le fier Charles reçut l'hommage des princes qui s'empressaient de lui baiser la main, et dans une seule génuflexion, dans une seule, six royaumes étaient à ses pieds. J'étais là et je voyais son noble sang animer son jeune visage, je voyais son sein ému par de royales résolutions, et son regard enivré, éclatant de joie, se promener sur l'assemblée... prince, et ce regard disait alors : Je suis satisfait. (*Carlos se détourne.*) Ce chagrin calme et solennel que nous lisons, prince, depuis huit mois dans vos yeux, cette énigme de toute la cour, cette angoisse du royaume ont déjà coûté bien des nuits inquiètes au roi, bien des larmes à votre mère.

CARLOS *se retourne vivement.* Ma mère ! ô ciel ! fais que je pardonne à celui qui en a fait ma mère.

DOMINGO. Prince...

CARLOS *se recueille et passe la main sur son front.* Révérend père, les liens maternels m'ont causé de grands malheurs. Mon premier acte, en ouvrant les yeux à la lumière du jour, a été la mort de ma mère.

DOMINGO. Est-il possible, prince? votre conscience peut-elle se faire un reproche de cet événement?

CARLOS. Et ma mère, ne m'a-t-elle déjà pas enlevé l'amour de mon père? il m'aimait à peine; tout mon mérite était d'être son unique enfant; elle lui a donné une fille... Oh ! qui sait ce qui sommeille dans les espaces reculés du temps?

DOMINGO. Vous vous moquez, prince. L'Espagne entière idolâtre la reine, et vous seul vous ne la regarderiez qu'avec les yeux de la haine, et son aspect n'éveillerait en vous que de la défiance ! Comment, prince? la plus belle femme du monde, et une reine qui fut autrefois votre fiancée? Impossible, prince! incroyable, jamais! Carlos ne peut être le seul à haïr celle que tout le monde aime. Prenez garde, prince, de lui laisser jamais apprendre qu'elle déplaît à son fils; cette nouvelle l'affligerait.

CARLOS. Croyez-vous?

DOMINGO. Votre altesse se rappelle encore le dernier tournoi de Sarragosse, où un éclat de lance atteignit notre souverain. La reine était assise avec ses dames au balcon du pa-

lais et regardait le combat. Tout-à-coup on s'écrie : Le roi saigne... On court pêle-mêle... Un murmure confus parvient à l'oreille de la reine... Le... le prince! s'écrie-t-elle ; elle veut, elle veut se jeter du haut du balcon... Non, lui répond-on, c'est le roi lui-même... Eh bien ! dit-elle, en prenant contenance, faites venir le médecin. (*Après un moment de silence.*) Vous êtes pensif.

CARLOS. Je suis surpris de trouver le confesseur du roi si léger et de lui entendre raconter des histoires si ingénieuses. (*D'un ton sérieux et sombre.*) Cependant j'ai toujours ouï dire que ceux qui épient les démarches et qui rapportent ce qu'ils voient ont fait plus de mal en ce monde que ne pourrait en faire le poison et le poignard dans la main du meurtrier. Vous pouviez, monsieur, vous épargner cette peine. Si vous attendez des remerciements, allez trouver le roi.

DOMINGO. Vous faites très-bien, mon prince, d'être circonspect avec les hommes... Mais sachez les discerner. Ne repoussez pas l'ami avec l'hypocrite. J'ai de bonnes intentions à votre égard.

CARLOS. En ce cas, ne les laissez pas voir à mon père, autrement c'en est fait de votre pourpre.

DOMINGO, *déconcerté.* Comment ça !

CARLOS. Eh bien ! oui. Ne vous a-t-il pas promis le premier chapeau qui serait donné à l'Espagne?

DOMINGO. Prince, vous me raillez.

CARLOS. Dieu me garde de railler l'homme redoutable qui peut, à son gré, promettre le salut à mon père, ou le damner.

DOMINGO. Je n'essaierai pas, prince, de pénétrer l'auguste secret de votre chagrin. Seulement je prie votre altesse de vouloir bien penser que l'Église offre aux consciences inquiètes un refuge, où les rois n'ont nul accès, où les crimes mêmes restent ensevelis sous le sceau du sacrement... Vous savez, prince, quelle est ma pensée. J'en ai dit assez.

CARLOS. Non, loin de moi l'idée de soumettre le dépositaire à une telle tentation.

DOMINGO. Prince, cette méfiance... Vous méconnaissez votre plus fidèle serviteur.

CARLOS *lui prend la main.* Eh bien ! ne vous occupez plus de moi. Vous êtes un saint homme, le monde le sait.. Mais, à parler franchement, vous êtes pour moi trop accablé d'affaires. Pour arriver jusqu'au siége pontifical, votre route est longue, mon révérend père. Trop de savoir pourrait vous embarrasser. Dites cela au roi qui vous envoie ici.

DOMINGO. Qui m'envoie ici ?...

CARLOS. Je l'ai dit. Oh ! je sais bien, trop bien que je suis trahi à cette cour... Je sais que cent yeux sont payés pour m'observer. Je sais que le roi Philippe vendrait son fils unique au dernier de ses valets, que chaque syllabe qui m'est surprise est payée plus royalement qu'aucune noble action ne l'a jamais été. Je sais... Oh ! silence ! Rien de plus... Mon cœur demande à s'épancher, et j'en ai déjà trop dit.

DOMINGO. Le roi a résolu d'être avant ce soir même de retour à Madrid. Déjà la cour se rassemble. J'ai l'honneur, prince...

CARLOS. Bien! Je vous suis. (*Domingo sort après un moment de silence.*) Père, digne de pitié, que ton fils est digne de pitié !... Déjà je vois ton cœur saigner de la morsure envenimée du soupçon. Ta malheureuse curiosité court au devant de la plus terrible découverte, et quand tu l'auras faite, tu seras furieux.

SCÈNE II.

CARLOS, LE MARQUIS DE POSA.

CARLOS. Qui vient là? Que vois-je ? Oh ! mes bons anges ! Mon Rodrigue !

LE MARQUIS. Mon Carlos !

CARLOS. Est-il possible? Est-ce vrai? Est-ce réellement toi... Oh ! c'est bien toi. Je te presse contre mon cœur, et je sens le tien battre avec force. Oh! à présent le bonheur va renaître; mon cœur malade se guérit dans cet embrassement. Je repose dans les bras de mon Rodrigue.

LE MARQUIS. Malade? Votre cœur malade ? Quel bonheur

va renaître? quel malheur doit cesser? Je suis surpris de vous entendre.

CARLOS. Et qui te ramène dans un moment si inespéré de Bruxelles? A qui dois-je cette surprise? à qui? Je le demande encore. Providence céleste, pardonne ce blasphème à l'enivrement de la joie. A qui la devrais-je, si ce n'est à toi, Dieu de bonté. Tu savais que Carlos était sans ange, tu m'as envoyé celui-ci et je t'interroge encore!

LE MARQUIS. Pardon, cher prince! si je ne réponds à ces transports ardents qu'avec consternation. Ce n'était pas ainsi que je m'attendais à revoir le fils de Philippe. Une rougeur inaccoutumée enflamme ses joues pâles; un mouvement fiévreux fait trembler ses lèvres. Que dois-je croire, cher prince? Ce n'est pas là ce jeune homme au cœur de lion, vers lequel m'envoie un peuple opprimé, mais héroïque; car ce n'est plus Rodrigue que vous voyez ici, ce n'est plus le compagnon de jeu de Carlos enfant, c'est le député de l'humanité entière qui vous serre dans ses bras; ce sont les provinces de Flandre qui pleurent sur votre sein, qui vous conjurent solennellement de les délivrer. C'en est fait de cette contrée chérie, si Albe, ce rude bourreau du fanatisme, se présente devant Bruxelles avec les lois d'Espagne. Sur le glorieux petit-fils de l'empereur Charles repose le dernir espoir de ce noble pays; il succombe, si ce cœur généreux a cessé de battre pour l'humanité.

CARLOS. Il succombera.

LE MARQUIS. Malheur à moi! Qu'ai-je entendu?

CARLOS. Tu parles d'un temps qui est bien loin. Moi aussi j'ai rêvé un Carlos dont le visage s'enflammait au nom de la liberté... Mais celui-là est enseveli depuis long-temps. Celui que tu vois ici n'est plus ce Carlos qui te dit adieu à Alcala; qui, dans sa douce ivresse, espérait être en Espagne le créateur d'un nouvel âge d'or... Ah! c'était une pensée d'enfant; mais elle était divinement belle. Ces rêves sont passés!

LE MARQUIS. Ces rêves, prince?... Ce n'étaient donc que des rêves?...

CARLOS. Laisse-moi pleurer, pleurer sur ton cœur à chaudes larmes. Oh! mon unique ami! je n'ai personne sur cette

vaste terre, personne, personne. Aussi loin que la domination de mon père s'étend, aussi loin que nos vaisseaux portent nos pavillons, je n'ai pas une place, pas une, où je puisse me soulager par mes larmes, si ce n'est celle-ci! Oh! Rodrigue! par tout ce que toi et moi nous espérons obtenir un jour dans le ciel, ne me bannis point de cette place. (*Le marquis se penche sur lui, dans une muette émotion.*) Persuade-toi que j'étais un orphelin que tu as recueilli avec compassion au pied d'un trône. Je ne sais ce que c'est qu'un père, je suis un fils de roi... Oh! s'il est vrai, comme mon cœur me le dit, que tu te sois rencontré pour me comprendre parmi des millions d'hommes; s'il est vrai que la nature créatrice a reproduit Rodrigue en Carlos, et qu'au matin de notre vie les fibres délicates de nos âmes eurent le même mouvement, si une larme qui me soulage t'est plus chère que la faveur de mon père...

LE MARQUIS. Oh! plus chère que le monde entier!

CARLOS. Je suis tombé si bas, je suis devenu si misérable, qu'il faut que je te rappelle aux premières années de notre enfance, que je réclame la dette long-temps oubliée que tu contractas presque au sortir du berceau. Lorsque nous grandissions fraternellement avec notre nature impétueuse, je n'éprouvais point d'autre chagrin que de voir mon esprit éclipsé par le tien. Enfin, je résolus fermement de t'aimer sans mesure, puisque je ne me sentais plus la force de t'égaler. D'abord, je commençai à t'importuner par mon affection de frère et par mille tendresses. Toi, cœur orgueilleux, tu les recevais froidement. Souvent j'étais là, et pourtant tu ne me voyais pas, et des larmes lourdes, brûlantes, roulaient dans mes yeux lorsque tu passais devant moi, serrant dans tes bras des enfants d'une condition inférieure. Pourquoi ceux-là seulement? m'écriais-je avec tristesse. N'ai-je pas pour toi la même affection?... Mais toi, tu te mis à genoux avec froideur et gravité devant moi, et tu dis : Voilà ce qui est dû au fils d'un roi.

LE MARQUIS. Oh! trêve, prince, à ces histoires d'enfant qui me font encore rougir.

CARLOS. Je n'avais pas mérité cela de toi. Tu pouvais mépriser, déchirer mon cœur, mais jamais m'éloigner de toi.

Trois fois tu repoussas le prince, trois fois il revint implorer ton affection et te forcer à accepter la sienne. Un accident fit ce que Carlos n'avait pu faire. Un jour, il arriva dans nos jeux que ton volant alla frapper l'œil de la reine de Bohême, ma tante. Elle crut que c'était prémédité, et se plaignit au roi, le visage en larmes. Toute la jeunesse du palais dut comparaître pour nommer le coupable. Le roi jura de punir d'une manière terrible cette insolente action, fût-ce sur son propre fils. Je te voyais trembler à l'écart. Alors, je m'avançai, je me jetai aux pieds du roi : C'est moi ! c'est moi ! m'écriai-je, c'est moi qui suis coupable ! venge-toi sur ton fils !

LE MARQUIS. Ah ! prince, que me rappelez-vous ?

CARLOS. Le roi tint sa parole à la vue de toute la cour émue de pitie : son Carlos fut châtié comme un esclave. Je te regardais et je ne pleurais pas. Le chagrin me faisait grincer les dents ; mais je ne pleurais pas. Mon sang royal coulait honteusement sous des coups impitoyables ; je te regardais et je ne pleurais pas.... Tu t'approches en sanglotant, tu te jettes à mes pieds.... Oui, t'écries-tu, oui, mon orgueil est vaincu. Je te paierai quand tu seras roi.

LE MARQUIS *lui présente la main.* Je le ferai, Carlos. Ce serment d'enfant, l'homme à présent le renouvelle. Je m'acquitterai ; mon heure est peut-être venue.

CARLOS. Maintenant, maintenant. Oh ! ne retarde plus. Maintenant elle est venue. Le temps est arrivé où tu peux t'acquitter. J'ai besoin d'affection. Un horrible secret dévore mon cœur ; il faut, il faut qu'il en sorte. Sur ton visage pâle, je veux lire mon arrêt de mort. Écoute...., frémis...., mais ne réponds rien... J'aime ma mère !

LE MARQUIS. Oh ! mon Dieu !

CARLOS. Non, je ne veux pas de ce ménagement. Parle : dis que dans ce vaste univers il n'y a pas une misère qui approche de la mienne. Parle ! Je devine déjà ce que tu peux me dire. Le fils aime sa mère ; les usages du monde, l'ordre de la nature et les lois de Rome condamnent cette passion. Mes désirs portent une atteinte terrible aux droits de mon père ; je le sens, et cependant j'aime ! Ce chemin ne conduit qu'au délire ou à l'échafaud. J'aime sans espérance, crimi-

nellement, avec les angoisses de la mort et au péril de la vie ; je le vois, et pourtant j'aime !

LE MARQUIS. La reine connaît-elle ce penchant ?

CARLOS. Pouvais-je le lui découvrir ? Elle est femme de Philippe et reine, et nous sommes sur la terre d'Espagne. Surveillé par la jalousie de mon père, cerné de toutes parts par l'étiquette, comment pourrais-je m'approcher d'elle sans témoin ? Huit mois sont écoulés, huit mois d'angoisses infernales, depuis que le roi m'a rappelé de mes études et que je suis condamné à la voir chaque jour et à rester muet comme le tombeau. Huit mois d'enfer, Rodrigue, depuis que ce feu brûle dans mon sein, que cet horrible aveu a mille fois erré sur mes lèvres, et que la honte et l'effroi l'ont fait rentrer dans mon cœur. Oh ! Rodrigue ! un instant rapide..., un instant seul avec elle...

LE MARQUIS. Hélas ! et votre père, prince ?

CARLOS. Malheureux ! pourquoi me rappeler ce souvenir ? Parle-moi de toutes les terreurs de la conscience, ne me parle pas de mon père.

LE MARQUIS. Vous haïssez votre père ?

CARLOS. Non. Oh ! non, je ne hais point mon père. Mais la terreur, l'anxiété d'un coupable, me saisissent à ce nom terrible. Est-ce ma faute si une éducation d'esclave a détruit dans mon jeune cœur le tendre germe de l'amour ? J'avais six ans lorsque, pour la première fois, l'homme redouté que l'on nommait mon père parut à mes yeux. C'était un matin où il avait signé debout quatre arrêts de mort. Depuis ce jour, je ne l'ai revu que lorsqu'on m'annonçait la punition de quelques fautes. Oh ! mon Dieu ! je sens que mon langage devient amer... Quittons, quittons ce sujet.

LE MARQUIS. Non, prince, à présent il faut vous ouvrir à moi. Les paroles soulagent un cœur lourd et oppressé.

CARLOS. Souvent j'ai lutté avec moi-même ; souvent à minuit, quand mes gardes dormaient, je me suis jeté, le visage baigné de larmes, devant l'image de la reine du ciel. Je la suppliais de me donner un cœur filial, mais je me levais sans être exaucé. Ah ! Rodrigue, explique-moi cette étrange énigme de la Providence : pourquoi, entre mille pères, m'a-t-elle précisément donné celui-là ? Et à lui, pourquoi ce

fils entre mille fils meilleurs? La nature n'a pas trouvé dans son cercle deux êtres plus différents et plus incompatibles. Comment a-t-elle pu rejoindre ces deux points extrêmes de la race humaine, lui et moi? Comment a-t-elle pu nous imposer un lien si sacré? Effroyable sort! Pourquoi cela est il arrivé ainsi? Pourquoi deux hommes qui s'évitent sans cesse se rencontrent-ils avec horreur dans un même désir. Tu vois ici, Rodrigue, deux astres ennemis qui, dans le cours entier du temps, se touchent une seule fois à la limite de leur route, se fracassent, et s'éloignent l'un de l'autre pour l'éternité.

LE MARQUIS. Je pressens un moment désastreux.

CARLOS. Et moi de même. Des rêves épouvantables me poursuivent comme les furies de l'abîme. Mon esprit lutte dans le doute avec d'affreux projets; ma fatale prévoyance m'entraîne dans un labyrinthe de sophismes jusqu'à ce qu'enfin je m'arrête au bord de l'abîme béant. Oh! Rodrigue! si je désapprenais jamais à reconnaître en lui un père, Rodrigue, je le vois à la pâleur mortelle de ton visage, tu m'as compris. Si je désapprenais jamais à reconnaître en lui un père, que serait le roi pour moi?

LE MARQUIS, *après un moment de silence.* Oserai-je adresser une prière à mon Carlos? Quel que soit votre dessein, promettez-moi de ne rien entreprendre sans votre ami, Me le promettez-vous?

CARLOS. Tout, tout ce que ton amitié exigera. Je me jette sans réserve dans tes bras.

LE MARQUIS. On dit que le roi va retourner dans la capitale. Le temps est court : si vous désirez parler en secret à la reine, ce ne peut être qu'à Aranjuez. Le calme de ce lieu, les habitudes moins contraintes de la campagne vous favorisent.

CARLOS. C'était aussi mon espérance; mais, hélas! elle a été vaine.

LE MARQUIS. Pas entièrement. Je vais à l'instant me présenter chez elle. Si elle est encore en Espagne telle que je l'ai connue à la cour de Henri, je trouverai en elle un cœur confiant. Pourrai-je lire dans ses yeux quelque espoir pour

Carlos? la trouverai-je disposée à cet entretien? peut-on éloigner ses dames?

CARLOS. La plupart me sont dévouées..., surtout madame de Mondéjar, que j'ai gagnée par son fils qui me sert comme page.

LE MARQUIS. Tant mieux, restez près d'ici, prince, pour paraître au premier signal que je vous donnerai.

CARLOS. Oui, oui! c'est ce que je ferai. Seulement hâte-toi!

LE MARQUIS. Je ne perdrai pas un instant; ainsi, prince, au revoir.

Tous deux sortent de différents côtés.

SCÈNE III.

Contrée champêtre traversée par une allée qui conduit à la demeure de la reine.

LA REINE, LA DUCHESSE D'OLIVARÈS, LA PRINCESSE D'ÉBOLI ET LA MARQUISE DE MONDÉJAR; *elles arrivent par l'allée.*

LA REINE, *à la marquise.* Je veux vous avoir près de moi, marquise. L'œil joyeux de la princesse me tourmente depuis le matin. Voyez, elle peut à peine cacher la joie qu'elle éprouve de quitter la campagne.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI. Je ne puis nier à la reine que ce sera pour moi une grande joie de revoir Madrid.

MONDÉJAR. N'en est-il pas de même de Votre Majesté. Auriez-vous tant de regret de quitter Aranjuez?

LA REINE. De quitter tout au moins cette belle contrée. Je suis ici comme dans ma sphère; j'ai depuis long-temps choisi ce lieu comme un sejour de prédilection. Ici je retrouve la nature de ma terre natale qui fit la joie de mes jeunes années; ici je retrouve les jeux de mon enfance et l'air de ma France chérie. Ne m'en veuillez pas, la patrie a toujours des charmes pour nous.

ÉBOLI. Mais que ce lieu est solitaire! que tout ici est triste et mort! on se croirait à la Trappe.

LA REINE. Bien au contraire, c'est à Madrid seulement

que je trouve cet air de mort.... Mais qu'en dit notre duchesse?

OLIVARÈS. Mon opinion est, madame, que, depuis qu'il y a des rois en Espagne, la coutume a toujours été de passer un mois ici, un autre au Prado, et l'hiver à Madrid.

LA REINE. Oui, duchesse, vous savez qu'avec vous je ne discute jamais.

MONDÉJAR. Et comme Madrid sera prochainement animé! Déjà la place Mayor est disposée pour un combat de taureaux et on nous a promis un auto-da-fé.

LA REINE. Promis? est-ce ma douce Mondéjar qui parle ainsi?

MONDÉJAR. Pourquoi pas? ce sont des hérétiques qu'on va brûler.

LA REINE. J'espère que mon Éboli pense autrement?

ÉBOLI. Moi?.... je prie Votre Majesté de vouloir bien ne pas me regarder comme une plus mauvaise chrétienne que la marquise de Mondéjar.

LA REINE. Hélas! j'oublie où je suis... Passons à autre chose... nous parlions, je crois, de la campagne. Ce mois m'a semblé étonnamment court; je m'étais promis beaucoup, beaucoup de plaisir de ce séjour, et je n'ai pas trouvé ce que j'espérais. En est-il ainsi de chaque espérance? Je ne puis cependant découvrir quel vœu n'a pas été rempli.

OLIVARÈS. Princesse Éboli, vous ne nous avez pas encore dit si Gomès peut espérer, si nous pourrons vous saluer comme sa fiancée.

LA REINE. Oui, vous m'y faites penser, duchesse. (*A la princesse.*) On m'a prié de vous parler en sa faveur. Mais comment le puis-je? l'homme que je voudrais donner comme une récompense à mon Éboli doit être digne d'elle.

OLIVARÈS. Il l'est, madame; c'est un homme respectable, connu de notre auguste monarque et honoré de sa faveur royale.

LA REINE. Cela rendra cet homme très-heureux, mais nous désirons savoir s'il peut aimer et s'il mérite de l'être... Éboli, je vous le demande?

ÉBOLI *reste muette et embarrassée, les yeux baissés vers*

la terre, enfin elle tombe aux pieds de la reine. Généreuse reine, ayez pitié de moi; ne me laissez pas, au nom du ciel, ne me laissez pas sacrifier!

LA REINE. Sacrifier? Je ne demande plus rien, levez-vous. C'est un rude destin que d'être sacrifiée; je vous crois, levez-vous... Y a-t-il long-temps que vous avez repoussé les démarches du comte?

ÉBOLI, *se levant.* Oh! plusieurs mois. Le prince Carlos était encore à l'université.

LA REINE *surprise et la regardant d'un œil pénétrant.* Et en avez-vous bien vous-même examiné les motifs?

ÉBOLI, *avec chaleur.* Cela ne peut être, madame, par mille motifs.

LA REINE, *très-sérieusement.* Plus d'un c'est déjà trop. Il ne peut vous plaire...., c'est assez pour moi, n'en parlons plus. (*Aux autres dames.*) Je n'ai pas encore vu l'infante aujourd'hui; marquise, amenez-la moi.

OLIVARÈS *regarde sa montre.* Ce n'est pas encore l'heure, madame.

LA REINE. Pas encore l'heure où il m'est permis d'être mère? C'est triste; mais n'oubliez pas de me rappeler quand l'heure sonnera. (*Un page entre et parle à voix basse à la grande maîtresse qui s'approche ensuite de la reine.*)

OLIVARÈS. Madame, le marquis de Posa.

LA REINE. De Posa!

OLIVARÈS. Il vient de France et des Pays-Bas, et sollicite la faveur de remettre à Votre Majesté des lettres de la reine-mère.

LA REINE. Et cela est-il permis?

OLIVARÈS, *réfléchissant.* Dans mes instructions on n'a point prévu le cas particulier où un grand d'Espagne, arrivant d'une cour étrangère, viendrait présenter des lettres à la reine d'Espagne dans ses jardins.

LA REINE. Je veux donc le recevoir à mes risques et périls.

OLIVARÈS. Mais Votre Majesté me permettra pendant ce temps de m'éloigner?

LA REINE. Faites ce que vous voudrez, duchesse. (*La grande maîtresse sort ; la reine fait signe au page qui s'éloigne aussitôt.*)

SCÈNE IV.

LA REINE, LA PRINCESSE D'ÉBOLI, LA MARQUISE DE MONDÉJAR ET LE MARQUIS DE POSA.

LA REINE. Soyez le bienvenu, chevalier, sur la terre d'Espagne.

LE MARQUIS. Je ne l'ai jamais nommée ma patrie avec un plus légitime orgueil.

LA REINE, *aux deux dames*. C'est le marquis de Posa qui, au tournoi de Rheims, rompit une lance avec mon père et fit trois fois triompher mes couleurs. C'est le premier homme de sa nation qui me fit comprendre la gloire de devenir reine d'Espagne. (*Se tournant du côté du marquis.*) Lorsque nous nous vîmes pour la dernière fois au Louvre, chevalier, vous n'imaginiez sans doute pas qu'un jour je vous recevrais en Castille.

LE MARQUIS. Non, grande reine, je n'imaginais pas alors que la France nous abandonnât la seule chose que nous pussions lui envier.

LA REINE. Orgueilleux Espagnol ! La seule ! et vous dites cela à une fille de la maison de Valois !

LE MARQUIS. A présent j'ose le dire, madame... car à présent vous êtes à nous.

LA REINE. Vos voyages, dit-on, vous ont aussi conduit en France... Que me rapportez-vous de ma vénérable mère et de mes frères chéris ?

LE MARQUIS *lui présente les lettres*. J'ai trouvé la reine-mère malade, détachée de toutes les joies de ce monde, excepté celle de savoir sa royale fille heureuse sur le trône d'Espagne.

LA REINE. Ne dois-je pas l'être de me savoir ainsi présente à la pensée d'une famille chérie ? ne dois-je pas l'être par les doux souvenirs ?... Vous avez visité plusieurs cours, vous avez vu bien des pays et observé bien des mœurs, et main-

tenant on dit que vous êtes résolu à vivre pour vous-même, dans votre patrie, aussi grand prince dans votre demeure paisible que le roi Philippe sur son trône... Homme libre, philosophe... je doute fort que vous puissiez vous plaire à Madrid. On est très-tranquille à Madrid...

LE MARQUIS. C'est un bonheur dont ne jouit pas le reste de l'Europe.

LA REINE. C'est ce qu'on dit. J'ai presque perdu le souvenir des affaires de ce monde. (*A la princesse d'Éboli.*) Il me semble, princesse, que je vois là fleurir une jacinthe.... voulez-vous bien me l'apporter? (*La princesse va vers le lieu indiqué. La reine, plus bas au marquis.*) Chevalier, ou je suis bien trompée, ou votre arrivée ici a fait plus d'un heureux.

LE MARQUIS. J'ai trouvé fort triste quelqu'un qu'une seule chose au monde pourrait réjouir. (*La princesse revient avec la fleur.*)

ÉBOLI. Puisque le chevalier a vu tant de pays, il doit nécessairement avoir à nous raconter beaucoup de choses dignes d'intérêt sans doute.

LE MARQUIS. Un des devoirs des chevaliers est, comme on sait, de chercher les aventures... Le plus sacré de tous c'est de défendre les dames.

MONDÉJAR. Contre les géants? A présent il n'y a plus de géants.

LE MARQUIS. La violence est toujours pour le faible un géant.

LA REINE. Le chevalier a raison, il y a encore des géants, mais il n'y a plus de chevaliers.

LE MARQUIS. Dernièrement encore, à mon retour de Naples, j'ai été témoin d'une histoire touchante que je me suis en quelque sorte appropriée par le legs de l'amitié. Si je ne craignais que ce récit ne fatiguât Votre Majesté?...

LA REINE. Puis-je hésiter? La princesse ne refuse rien à sa curiosité. Au fait, j'aime aussi les aventures.

LE MARQUIS. Deux nobles maisons de la Mirandole, fatiguées de la jalousie et des longues inimitiés dont elles avaient hérité pendant des siècles, depuis le temps des Guelfes et des

Gibelins, résolurent de contracter une paix éternelle par les liens de la parenté. Fernando, neveu du puissant Piétro, et la divine Mathilde, fille de Colonna, furent choisis pour former le nœud puissant de cette union. Jamais la nature n'avait formé deux plus nobles cœurs l'un pour l'autre; jamais le monde n'avait applaudi à un choix si heureux. Fernando n'avait encore adoré que l'image de son aimable fiancée. Comme Fernando tremblait de ne pas trouver en réalité ce que dans son ardente sollicitude il n'osait croire semblable à ce portrait! Enchaîné par ses études à Padoue, il n'attendait que l'heureux moment où il pourrait venir bégayer aux pieds de Mathilde le premier hommage de l'amour. (*La reine devient plus attentive. Le marquis, après un moment de silence, continue son récit qu'il adresse, autant que la présence de la reine le permet, à la princesse Éboli.*) Sur ces entrefaites, la main de Piétro devient libre par la mort de sa femme... Le vieillard, avec une ardeur de jeune homme, écoute la voix de la renommée qui de tous côtes célèbre la beauté de Mathilde. Il vient, il voit, il aime. Cette passion nouvelle étouffe en lui le faible accent de la parenté. L'oncle demande la fiancée de son neveu et consacre ce vol devant l'autel.

LA REINE. Et que fait Fernando?

LE MARQUIS. Ignorant ce changement terrible, il accourt, dans son ivresse, il accourt à Mirandole sur les ailes de l'amour. Vers le soir, son cheval rapide atteint les portes de la ville. Un bruit extraordinaire de danse et d'instruments retentit dans le palais illuminé et le frappe tout-à-coup. Il monte avec effroi et en tremblant les degrés, et se trouve inconnu au milieu d'une salle de noce, où, parmi les convives bruyants, Piétro était assis avec un ange à ses côtés, un ange que Fernando connaît, qui ne lui est jamais apparu, même en rêve, avec tant d'éclat. Un seul coup-d'œil lui montre tout ce qu'il possédait, et ce qu'il a perdu pour toujours.

ÉBOLI. Malheureux Fernando!

LA REINE. Cette histoire est terminée? Elle doit être terminée?...

LE MARQUIS. Pas encore tout-à-fait.

LA REINE. Ne nous avez-vous pas dit que Fernando était votre ami ?

LE MARQUIS. Je n'en ai pas de plus cher.

ÉBOLI. Continuez donc votre récit, chevalier.

LE MARQUIS. Il sera fort triste , et ce souvenir renouvelle ma douleur, laissez-moi le terminer là... (*Silence général.*)

LA REINE *se tourne vers la princesse Éboli.* Me sera-t-il enfin permis d'embrasser ma fille ? Princesse, amenez-la moi. (*Celle-ci s'éloigne. Le marquis fait signe à un page qui se tient dans le fond et disparaît aussitôt. La reine ouvre les lettres que le marquis lui a données, et paraît surprise. Pendant ce temps, le marquis parle à voix basse et avec précipitation à la marquise de Mondéjar. La reine, après avoir lu les lettres, jette un regard pénétrant sur le marquis.*) Vous ne nous avez rien dit de Mathilde ; peut-être ne sait-elle pas combien Fernando souffre ?

LE MARQUIS. Personne n'a encore sondé le cœur de Mathilde... Les grandes âmes souffrent en silence.

LA REINE. Vous regardez autour de vous ; que cherchez-vous des yeux ?

LE MARQUIS. Je pense au bonheur qu'éprouverait à ma place quelqu'un que je n'ose nommer.

LA REINE. A qui la faute, s'il n'y est pas ?

LE MARQUIS, *vivement.* Comment ! Oserai-je expliquer ces paroles selon mon desir ?.... Obtiendrait-il son pardon , s'il paraissait à présent ?

LA REINE, *effrayée.* A présent, marquis ? à présent ? Que voulez-vous dire ?

LE MARQUIS. Oserait-il espérer ? Oserait-il ?...

LA REINE, *avec un plus grand embarras.* Vous m'effrayez, marquis... Il n'essaiera pas.

LE MARQUIS. Le voilà !

SCÈNE V.

LA REINE, CARLOS; LE MARQUIS DE POSA *et* LA MARQUISE DE MONDÉJAR *se retirent dans le fond.*

CARLOS, *se jetant aux pieds de la reine.* Le moment est enfin venu, et Carlos ose presser cette main chérie.

LA REINE. Quelle démarche!... Quelle téméraire et coupable surprise! Levez-vous, on nous voit. Ma suite est près d'ici...

CARLOS. Je ne me lèverai pas, je veux rester éternellement à genoux, être à jamais enchanté dans ce lieu, prendre racine dans cette position.

LA REINE. Insensé! A quelle hardiesse vous porte ma bonté! Quoi! savez-vous que ce langage téméraire s'adresse à une reine, à une mère? Savez-vous que moi-même je dois dire au roi?...

CARLOS. Et que je dois mourir? Qu'on m'emporte d'ici sur l'échafaud! Un moment passé dans le paradis ne sera pas payé trop cher par la mort.

LA REINE. Et votre reine?

CARLOS *se lève.* Dieu! Dieu! Je m'éloigne... Je vous quitte... Ne le dois-je pas, lorsque vous l'exigez? Ma mère! ma mère! quel jeu cruel vous jouez avec moi! Un signe, un seul coup-d'œil, un mot de votre bouche m'ordonne d'être ou de ne plus être. Que voulez vous qui arrive encore? Qu'y a-t-il encore sous le soleil que je puisse vous sacrifier, si vous le désirez?

LA REINE. Fuyez!

CARLOS. Oh Dieu!

LA REINE. C'est la seule chose, Carlos, que je vous demande avec des larmes; fuyez avant que mes dames, avant que mes geôliers me trouvent avec vous, et que cette grande nouvelle arrive aux oreilles de votre père.

CARLOS. J'attends mon destin. Que ce soit la vie ou la mort. Quoi, aurais-je donc placé toutes mes espérances sur cet unique instant, où je vous trouve sans témoin, pour qu'une

frayeur trompeuse me fasse manquer mon but ? Non, reine ! Le monde pourrait tourner cent fois, mille fois sur son axe, avant que le sort m'accordât de nouveau cette faveur.

LA REINE. Aussi de toute l'éternité ne doit-elle plus revenir. Malheureux ! que voulez-vous de moi ?

CARLOS. O reine, Dieu m'en est témoin, j'ai lutté, lutté comme aucun mortel ne pourrait le faire. Reine, c'est en vain, mon courage héroïque est anéanti. Je succombe.

LA REINE. Rien de plus... Au nom de mon repos !

CARLOS. Vous étiez à moi à la face du monde, vous m'étiez donnée par deux grands royaumes ; le ciel et la terre avaient reconnu que vous étiez à moi, et Philippe, Philippe vous a dérobée à moi.

LA REINE. C'est votre père.

CARLOS. C'est votre époux.

LA REINE. Il vous donnera le plus grand empire du monde pour héritage.

CARLOS. Et vous pour mère.

LA REINE. Grand Dieu ! Vous êtes en délire.

CARLOS. Et sait-il au moins quel trésor il possède ? A-t-il un cœur capable d'apprécier le vôtre ? Je ne veux pas me plaindre. Non, je veux oublier l'inexprimable bonheur que j'aurais goûté avec vous, si seulement lui-même est heureux. Non, il ne l'est pas. Non, il ne l'est pas. C'est là une infernale souffrance pour moi. Il ne l'est pas et ne le sera jamais. Tu m'as ravi mon paradis pour l'anéantir dans les bras de Philippe.

LA REINE. Horrible pensée !

CARLOS. Oh ! je sais qui a conclu cette union. Je sais comment Philippe peut aimer, et comment il a cherché à se faire aimer. Écoutez : êtes-vous régente ? Non. Si vous étiez régente, comment Albe pourrait-il commettre ses crimes ? Comment la Flandre pourrait-elle saigner pour sa croyance ? Êtes-vous la femme de Philippe ? Impossible. Je ne puis pas le croire. Une femme possède le cœur de son mari... Et à qui appartient le sien ? Et si quelque tendresse lui échappe dans un mouvement fiévreux, n'en demande-t-il pas pardon à son sceptre et à ses cheveux blancs ?

LA REINE. Qui vous a dit qu'auprès de Philippe mon sort fût digne de compassion?

CARLOS. C'est mon cœur qui sent avec transport qu'à mes côtés il eût été digne d'envie.

LA REINE. Homme vain! Si mon cœur me dit le contraire! Si la tendresse respectueuse de Philippe et le muet langage de son amour me touchaient plus profondément que la voix téméraire de son orgueilleux fils! Si les soins empressés d'un vieillard...

CARLOS. C'est autre chose... Alors... alors, pardon. Je ne savais pas, je ne savais pas que vous aimiez le roi.

LA REINE. L'honorer est mon devoir et ma satisfaction.

CARLOS. Vous n'avez jamais aimé.

LA REINE. Je n'aime plus.

CARLOS. Est-ce votre cœur ou votre serment qui le veut ainsi?

LA REINE. Quittez-moi, prince, et ne reprenez plus de semblables entretiens.

CARLOS. Est-ce votre cœur ou votre serment qui le veut ainsi?

LA REINE. C'est mon devoir.... Malheureux! Pourquoi cette triste analyse d'un destin auquel vous et moi nous devons obéir?

CARLOS. Nous devons?... Nous devons obéir?

LA REINE. Comment? Que signifie ce ton solennel?

CARLOS. Que Carlos n'est point résolu à reconnaître le devoir à la place de la volonté; que Carlos n'est point résolu à être le plus malheureux homme de ce royaume, quand il n'en coûterait que le renversement des lois pour qu'il en devînt le plus heureux.

LA REINE. Vous ai-je compris? Espérez-vous encore? Osez-vous espérer quand tout, tout est déjà perdu?

CARLOS. Rien n'est perdu pour moi que ceux qui sont morts.

LA REINE. Vous espérez? .. de moi... de votre mère!... (*Elle le regarde long-temps et fixement, puis avec dignité.*) Et pourquoi pas? Oh! le roi nouvellement élu peut faire plus encore, il peut détruire par le feu les dernières dispositions

de celui qui l'a précédé, renverser ces images; il peut même… qui l'en empêche….. arracher au repos de l'Escurial le squelette du mort, le traîner au grand jour, jeter au vent sa cendre profanée, et enfin, pour terminer dignement…

CARLOS. Au nom de Dieu, n'achevez pas.

LA REINE. Enfin, épouser sa mère.

CARLOS. Fils maudit!.. (*Il demeure un moment immobile et muet.*) Oui, c'en est fait. A présent, c'en est fait. Je vois clairement, évidemment, ce qui devait me rester à jamais obscur. Vous êtes perdue pour moi, perdue, perdue, perdue pour toujours. Maintenant le sort en est jeté. Vous êtes perdue pour moi… Oh! l'enfer est dans cette pensée… Un autre vous possède, c'est là l'enfer. Malheur! Je ne puis… le surmonter, et mes nerfs sont prêts à se rompre.

LA REINE. Cher Carlos! digne de pitié! Je sens, je sens la douleur inexprimable qui éclate dans votre sein. Cette douleur est infinie comme votre amour. Infinie aussi sera la gloire de la vaincre. Combattez-la, jeune héros. Le prix de ce rude, de ce noble combat est digne du jeune homme dont le cœur renferme la vertu de tant de royaux ancêtres. Souvenez-vous d'eux, noble prince. Le petit-fils du grand Charles commence une lutte où les enfants des autres hommes s'arrêtent sans courage.

CARLOS. Il est trop tard. Dieu! il est trop tard!

LA REINE. D'être homme? O Carlos! que votre vertu sera grande lorsqu'elle aura, par ses efforts, vaincu votre cœur! La Providence vous a placé haut… plus haut, prince, que des millions de vos semblables. Dans sa partialité pour son favori, elle lui a donné ce qu'elle prenait à d'autres, et des millions d'hommes demandent : « Celui-là méritait-il d'être, dès le sein de sa mère, plus que nous autres mortels? » Allons, justifiez la faveur du ciel; soyez digne de marcher en tête du monde; sacrifiez ce que nul ne sacrifierait.

CARLOS. Je sais ce que je puis… Pour vous conquérir, j'aurais une force de géant… Je n'en ai point pour vous perdre.

LA REINE. Avouez-le, Carlos, il y a de l'arrogance, de l'amertume, de l'orgueil dans les désirs qui vous poussent avec tant d'exaltation vers votre mère. L'amour, le cœur, que

vous me sacrifiez en prodigue, appartiennent au royaume que vous gouvernerez un jour. Voyez, vous dissipez les biens confiés à votre tutelle. L'amour est votre grand devoir. Jusqu'à présent, il s'est égaré vers votre mère... Reportez-le, oh! reportez-le sur vos royaumes à venir, et, au lieu du poignard de la conscience, goûtez le bonheur d'être pareil aux dieux. Élisabeth fut votre premier amour; que l'Espagne soit le second! Je cède volontiers à cette affection sacrée.

CARLOS, *maîtrisé par son émotion, se jette à ses pieds.* Que vous êtes grande, ô créature céleste!... Oui, je veux faire tout ce que vous désirez... Oui, qu'il en soit ainsi! (*Il se relève.*) Je suis ici dans la main du Tout-Puissant, et je vous jure... O ciel! je vous jure un éternel... Non, un éternel silence, mais pas un éternel oubli!

LA REINE. Comment pourrais-je exiger de Carlos ce que moi-même je ne puis accomplir?

LE MARQUIS, *accourant par l'allée.* Le roi!

LA REINE. Dieu!

LE MARQUIS. Fuyez, prince, fuyez de ce lieu.

LA REINE. Ses soupçons seront terribles, s'il vous aperçoit...

CARLOS. Je reste...

LA REINE. Et alors qui sera la victime?

CARLOS, *tirant le marquis par le bras.* Allons, allons, viens, Rodrigue. (*Il s'en va et revient encore une fois.*) Que puis-je emporter avec moi?

LA REINE. L'amitié de votre mère.

CARLOS. L'amitié de ma mère!

LA REINE. Et les larmes des Pays-Bas.

Elle lui donne quelques lettres. Carlos et le marquis sortent. La reine cherche ses dames d'un air inquiet. Au moment où elle va se retirer, le roi paraît.

SCÈNE VI.

LE ROI, LA REINE, LE DUC D'ALBE, LE COMTE DE LERME, DOMINGO, *quelques dames et quelques grands qui restent dans l'éloignement.*

LE ROI *regarde autour de lui avec surprise et garde un moment le silence.* Toute seule, madame? Pas une dame pour vous accompagner? cela m'étonne... Où sont vos femmes?

LA REINE. Mon noble époux...

LE ROI. Pourquoi seule? (*A sa suite.*) On me rendra un compte sévère de cette impardonnable négligence. Qui était de service près de la reine? qui devait rester près d'elle aujourd'hui?

LA REINE. Oh! ne vous irritez point, mon époux... c'est moi-même, c'est moi qui suis coupable, c'est par mon ordre que la princesse Éboli s'est éloignée.

LE ROI. Par votre ordre?

LA REINE. Pour appeler la femme de chambre, parce que je désirais voir l'infante.

LE ROI. Et pourquoi toute votre suite s'est-elle éloignée? Ceci excuse la première dame; où était la seconde?

MONDÉJAR, *qui pendant ce temps est revenue et s'est mêlée aux autres dames, s'avance.* Sire, je sens que je suis blâmable.

LE ROI. Je vous donne dix ans pour y penser loin de Madrid. (*La marquise se retire en pleurant. Silence général. Tout le monde regarde avec surprise la reine.*)

LA REINE. Marquise, qui pleurez vous? (*Au roi.*) Sire, si j'ai commis une faute, la couronne de ce royaume que je n'ai jamais recherchée devrait au moins me garantir de cet affront. Y a-t-il dans ce pays une loi qui traduise devant la justice les filles de roi? La contrainte seule garde-t-elle les femmes d'Espagne? Un témoin les protège-t-il plus que leur vertu?.. Et maintenant, pardon, sire, je ne suis pas habituée à voir celles qui m'ont servie avec joie me quitter dans les larmes... Mondejar, (*elle prend sa ceinture et la donne à la marquise*) vous avez mécontenté le roi, mais non pas moi; acceptez ceci

comme souvenir de ma faveur et de ce moment... Quittez ce royaume... C'est en Espagne seulement que vous vous êtes rendue coupable, et dans ma chère France on se plaira à essuyer de telles larmes... Oh! faut-il toujours me la rappeler! (*Elle s'appuie sur la grande-maitresse et se cache le visage.*) Dans ma chère France, il n'en était pas ainsi.

LE ROI, *avec quelque émotion.* Un reproche de mon amour peut-il vous affliger ainsi? un mot que la plus tendre sollicitude a amené sur mes lèvres? (*Il se retourne vers les grands.*) Voici les vassaux de mon trône. Dites, si jamais le sommeil tombe sur mes paupières avant que chaque soir j'aie examiné ce qui se passe dans le cœur de mes peuples, aux régions les plus lointaines? Puis-je avoir plus de souci de mon trône que de l'épouse de mon cœur? Mon épée et le duc d'Albe me répondent de mes peuples... Ces yeux seuls me répondent de l'amour de ma femme.

LA REINE. Si je vous ai offensé, sire...

LE ROI. On m'appelle l'homme le plus riche du monde chrétien. Le soleil ne se couche point dans mes états. Mais tout ce que je possède, un autre l'a possédé auparavant, et beaucoup d'autres les posséderont ensuite. Ce qui appartient au roi lui vient de la fortune... Élisabeth est à Philippe, et par là je suis semblable aux autres mortels.

LA REINE. Vous craignez, sire?

LE ROI. Je ne crains pas encore ces cheveux blancs. Si une fois je commençais à craindre, je cesserais de craindre. (*Il se tourne vers les grands.*) Je compte les grands de mon royaume... Le premier manque. Où est don Carlos mon fils? (*Personne ne répond.*) Le jeune homme commence à me donner du souci. Depuis qu'il est revenu de l'université d'Alcala, il évite ma présence. Son sang est chaud, pourquoi son regard est-il si froid? Faites attention à lui, je vous le recommande.

ALBE. C'est ce que je fais. Aussi long-temps que mon cœur battra sous cette cuirasse, Philippe peut dormir tranquille. Comme le chérubin de Dieu se tient à la porte du paradis, le duc d'Albe se tient devant le trône.

LERME. Oserais-je contredire humblement le plus sage des rois? Je vénère trop profondément la majesté de mon

roi pour juger son fils avec tant de promptitude et de rigueur. Je crains beaucoup le sang ardent de Carlos, mais je ne crains rien de son cœur.

LE ROI. Comte de Lerme, votre langage est flatteur pour le père; mais c'est le duc qui défendra le roi. N'en parlons plus. (*Il se tourne vers sa suite.*) Maintenant, je retourne à la hâte à Madrid, mes devoirs de roi m'y appellent. La contagion de l'hérésie gagne mes peuples; la rébellion grandit dans les Pays-Bas, le temps presse; un exemple terrible doit convertir ceux qui s'égarent. Demain, j'accomplirai le grand serment que tous les rois chrétiens ont prêté. L'exécution sanglante sera sans exemple. Toute ma cour y est solennellement convoquée. (*Il emmène la reine. Les autres les suivent.*)

SCÈNE VII.

DON CARLOS, *des lettres à la main*; LE MARQUIS DE POSA. *Ils entrent par le côté opposé.*

CARLOS. Je suis décidé. Que la Flandre soit sauvée! elle le veut... c'est assez.

LE MARQUIS. Il n'y a pas un moment à perdre. On dit que le duc d'Albe est déjà dans le cabinet nommé gouverneur.

CARLOS. Dès demain, je demande audience à mon père, et je sollicite cette charge pour moi. C'est la première prière que j'ose lui adresser. Il ne peut la rejeter. Il y a long-temps qu'il me voit à regret dans Madrid; il accueillera avec joie un prétexte pour m'en éloigner. Et dois-je te l'avouer, Rodrigue, j'espère encore davantage... peut-être en me trouvant face à face avec lui, parviendrai-je à recouvrer sa faveur. Il n'a pas encore entendu la voix de la nature... je veux voir, Rodrigue, si elle aura quelque pouvoir sur mes lèvres.

LE MARQUIS. Maintenant, enfin, je retrouve mon Carlos; maintenant vous voilà redevenu vous-même.

SCÈNE VIII.

Les précédents, LE COMTE DE LERME.

LERME. Le roi quitte à l'instant Aranjuez. J'ai l'ordre...

CARLOS. Bien, comte de Lerme, je rejoins le roi.

LE MARQUIS *fait semblant de s'éloigner, et d'un ton cérémonieux.* Votre altesse n'a rien de plus à m'ordonner?

CARLOS. Rien, chevalier, je vous souhaite une heureuse arrivée à Madrid. Vous me donnerez encore d'autres details sur la Flandre. (*A Lerme qui attend.*) Je vous suis. (*Le comte de Lerme sort.*)

SCÈNE IX.

DON CARLOS, LE MARQUIS.

CARLOS. Je t'ai compris. Je te remercie; mais la présence seule d'un tiers excuse cette contrainte. Ne sommes-nous pas frères? Que cette comédie du rang disparaisse désormais de notre union! Figure-toi que nous nous sommes rencontrés tous deux dans un bal masqué, toi avec un costume d'esclave, et moi enveloppé par fantaisie dans une robe de pourpre. Aussi long-temps que dure cette folie, nous gardons avec un sérieux risible le mensonge de notre rôle, afin de ne pas troubler la foule dans son étourdissement. Mais à travers le masque, ton cher Carlos te fait signe, tu lui serres la main en passant, et nous nous comprenons.

LE MARQUIS. Ce rêve est ravissant; mais ne se dissipera-t-il jamais? Mon Carlos est-il assez sûr de lui pour braver les séductions d'une souveraineté sans bornes? Un grand jour viendra, un jour où cette âme héroïque... je dois vous le rappeler... sera soumise à une rude épreuve. Philippe meurt; Carlos hérite du plus grand royaume de la chrétienté; un espace immense le sépare de la race des mortels. Hier il était homme, aujourd'hui il est dieu; maintenant il n'a plus aucune faiblesse. Les devoirs éternels se taisent devant lui. L'humanité, qui résonne aujourd'hui comme un grand mot à son oreille, se vend elle-même et rampe devant son idole. Sa compassion s'éteint, quand sa souffrance cesse; sa vertu s'énerve dans les voluptés; le Pérou lui envoie de l'or pour ses folies; sa cour l'encourage dans les vices par son infernale perversité. Il s'endort avec enivrement dans le ciel que ses esclaves lui ont adroitement fait; sa divinité dure autant que son rêve. Malheur à l'insensé qui le réveillerait par compassion! Mais que fera Rodrigue? L'amitié est vraie et hardie; la majesté affaiblie ne supporte pas sa terrible clarté; vous ne

souffrirez point l'arrogance du citoyen, ni moi l'orgueil du prince.

CARLOS. Ta peinture de monarque est vraie et terrible; oui, je te crois... mais c'est la volupté seule qui ouvre le cœur au vice. J'ai vingt-trois ans à peine, je suis encore pur. Ce que des milliers d'autres avant moi ont follement dissipé dans la débauche, la meilleure part de l'esprit, la force virile, je les ai conservées pour le souverain avenir. Qui pourrait te chasser de mon cœur, si les femmes n'ont pu le faire?

LE MARQUIS. Et moi-même pourrais-je, Carlos, vous aimer si profondément, si je devais vous craindre?

CARLOS. Cela n'arrivera jamais. As-tu besoin de moi? as-tu des passions qui mendient devant le trône? l'or te séduit-il? Tu es plus riche comme sujet que je ne le serai jamais comme roi. Recherches-tu les honneurs? Jeune encore, tu en avais déjà atteint le terme et tu les as repoussés. Qui de nous deux sera le créancier ou le débiteur?... Tu te tais, tu trembles devant cette épreuve? N'es-tu pas sûr de toi-même?

LE MARQUIS. Eh bien, je cède : voici ma main.

CARLOS. Elle est à moi?

LE MARQUIS. Pour toujours, et dans la plus large extension du mot.

CARLOS. Aussi fidèle, aussi ardente pour le roi futur qu'aujourd'hui pour l'infant?

LE MARQUIS. Je vous le jure.

CARLOS. Et si le serpent de la flatterie enlaçait mon cœur sans défense; si ces yeux oubliaient les larmes répandues autrefois; si cette oreille se fermait à la plainte, intrépide gardien de ma vertu, tu viendrais me fortifier, et rappeler à mon génie son grand nom?

LE MARQUIS. Oui.

CARLOS. Et maintenant, encore une prière. Dis-moi TU : j'ai toujours envié à tes égaux ce privilége de la confiance; ce mot fraternel charme mon cœur et mon oreille par le doux sentiment de l'égalité. Point d'objections : je devine ce que tu veux dire; c'est pour toi une bagatelle, je le sais, mais pour moi, fils de roi, c'est beaucoup. Veux-tu être mon frère?

LE MARQUIS. Ton frère.

CARLOS. Maintenant, chez le roi : je ne crains plus rien. Mon bras sur ton bras, je défie avec toi mon siècle.

ACTE DEUXIÈME.

Le palais du Roi à Madrid.

SCÈNE I.

LE ROI PHILIPPE, *assis sur son trône;* LE DUC D'ALBE, *à quelque distance du roi et la tête couverte;* CARLOS.

CARLOS. L'état a le pas sur moi. Carlos laissera volontiers passer le ministre : il parle pour l'Espagne... Moi je suis le fils de la maison. (*Il se retire en s'inclinant.*)

PHILIPPE. Le duc reste et l'infant peut parler.

CARLOS, *se tournant vers Albe.* C'est donc de votre grandeur d'âme, duc, que je dois obtenir la faveur de parler au roi. Un fils, vous le savez, peut avoir à confier à son père beaucoup de choses qu'un tiers ne doit pas entendre. Je ne veux point vous ravir le roi, je ne demande mon père que pour un seul instant.

PHILIPPE. Il est ici comme mon ami.

CARLOS. Ai-je mérité aussi de le regarder comme le mien?

PHILIPPE. Comment l'auriez-vous jamais mérité? je n'aime point les fils qui prétendent faire de meilleurs choix que leur père.

CARLOS. La fierté chevaleresque du duc d'Albe peut-elle supporter une pareille scène? Aussi vrai que j'existe, ce rôle de l'importun qui ne rougit pas de s'insinuer entre le père et le fils, sans être appelé; qui, dans le sentiment de sa nullité, se condamne à rester là, ce rôle-là, par le ciel, je ne voudrais pas le jouer pour un diadème.

PHILIPPE *se lève et jette sur son fils un regard de colère.* Éloignez-vous, duc. (*Celui ci s'avance vers la grande porte, par laquelle Carlos est entré; le roi lui en indique une autre.*) Non, dans le cabinet jusqu'à ce que je vous appelle.

SCÈNE II.

LE ROI, DON CARLOS.

CARLOS, *dès que le duc a quitté la chambre, s'avance vers le roi et se précipite à ses pieds, avec l'expression de la plus profonde sensibilité.* Voici mon père, je retrouve mon père, je vous remercie avec effusion de cette faveur; votre main, mon père !... O heureux jour ! il y a long-temps que la douceur de ce baiser avait été refusée à votre fils. Pourquoi, mon père, m'avez-vous si long-temps repoussé de votre cœur ? Qu'ai-je fait ?

PHILIPPE. Infant, ton cœur ne connaît pas ces artifices ; épargne-les, je ne les aime point.

CARLOS, *se levant.* C'est cela. J'entends vos courtisans. Mon père, par le ciel ! tout n'est pas vrai dans ce qu'un prêtre dit, tout ne l'est pas dans ce que disent les créatures d'un prêtre. Je ne suis pas perverti, mon père; un sang bouillant, voilà ma méchanceté ; ma jeunesse, voilà mon crime. Je ne suis pas perverti, en vérité, je ne le suis pas. Quoique souvent des mouvements impétueux trahissent mon cœur, ce cœur est bon.

PHILIPPE. Ton cœur est pur, je le sais, comme ta prière.

CARLOS. A présent ou jamais : nous sommes seuls. Les barrières de l'étiquette sont tombées entre le père et le fils. A présent ou jamais. Un rayon céleste d'espérance a lui sur moi, un doux pressentiment pénètre mon cœur. Le ciel entier et les chœurs joyeux des anges se penchent vers moi ; le Dieu trois fois saint se plaît à voir cette grande et touchante scène... Mon père, réconciliation ! (*Il tombe à ses pieds.*)

PHILIPPE. Laisse-moi, et lève-toi.

CARLOS. Réconciliation !

PHILIPPE, *se dégageant de lui.* Cette comédie est pour moi trop impudente.

CARLOS. Une impudence? l'amour de ton fils?

PHILIPPE. Des larmes! Indigne spectacle! Retire-toi de mes yeux.

CARLOS. Aujourd'hui ou jamais. Réconciliation! ô mon père!

PHILIPPE. Retire-toi de mes yeux. Si tu revenais d'un combat couvert d'humiliation, mes bras s'ouvriraient pour te recevoir... Tel que te voilà, je te rejette. Il n'y a qu'une lâche faute qui puisse se manifester dans ces douleurs honteuses. Celui que le remords ne fait pas rougir ne s'épargnera pas un remords.

CARLOS. Qui est-il? Par quelle méprise cet être étranger à l'humanité s'est-il égaré parmi les hommes? L'éternelle foi de l'humanité, ce sont les larmes : son œil est sec. Ce n'est pas une femme qui l'a enfanté. Oh! pendant qu'il en est temps encore, laissez vos yeux, toujours arides, apprendre à verser des larmes, peut-être les chercherez-vous vainement dans des heures cruelles.

PHILIPPE. Crois-tu pouvoir ébranler par de belles paroles le pénible doute de ton père?

CARLOS. Le doute? Je veux l'anéantir ce doute; je veux m'attacher à ton cœur paternel, je veux m'y attacher avec force, je veux briser cette enveloppe de pierre, jusqu'à ce que le doute tombe de votre cœur. Qui sont-ils ceux qui m'ont enlevé la faveur de mon roi? Que vous offrira le moine en place de votre fils? Quelle compensation Albe vous donnera-t-il pour une vie appauvrie et sans enfant? Vous voulez de l'amour? Ici, dans ce cœur, coule une source d'amour, plus fraîche, plus vive que dans ces âmes obscures et troublées que l'or de Philippe seul peut ouvrir.

PHILIPPE. Arrête, téméraire! Les hommes que tu oses flétrir sont des serviteurs choisis et éprouvés, et tu dois les honorer.

CARLOS. Jamais. Je me sens. Ce que fait votre Albe, Carlos le peut faire, et il peut davantage. Qu'importe à un mercenaire le royaume qui ne sera jamais le sien? Que lui importe que les cheveux de Philippe blanchissent? Votre Carlos vous eût aimé... Je m'effraie à la pensée d'être seul et isolé sur un trône.

PHILIPPE, *frappé de ces paroles, demeure pensif faisant un retour sur lui-même, puis après un instant de silence.* Je suis seul.

CARLOS, *avec vivacité et chaleur, s'approchant de lui.* Vous l'avez été. Ne me haïssez plus, je vous aimerai comme un enfant, je vous aimerai avec ardeur, seulement ne me haïssez plus. Qu'il est doux et ravissant de se sentir honoré dans une âme noble, de savoir que notre joie anime un autre visage, que notre anxiété agite un autre sein, que notre souffrance baigne de larmes d'autres yeux! Qu'il est beau et glorieux pour un père de redescendre, la main dans la main de son fils bien-aimé, la route fleurie de la jeunesse, de recommencer encore une fois le rêve de la vie! Qu'il est doux et grand de se rendre immortel et impérissable par la vertu de son enfant, de faire le bien pendant des siècles! Qu'il est beau de planter ce qu'un fils chéri moissonnera, de recueillir ce qui lui profitera. Que sa reconnaissance sera grande! Mon père, vos moines se taisent fort sagement sur ce paradis terrestre.

PHILIPPE, *avec quelque émotion.* O mon fils! mon fils! tu prononces toi-même ton arrêt. Tu peins avec ravissement un bonheur que tu ne m'as jamais donné

CARLOS. Que le Tout-Puissant en soit juge! Vous-même, vous m'avez éloigné de votre cœur et de votre autorité. Et jusqu'à présent, jusqu'à ce jour, était-ce bien, était-ce juste? Jusqu'à présent moi, prince héréditaire d'Espagne, il m'a fallu rester étranger en Espagne, prisonnier sur cette terre, où je serai maître un jour. Était-ce bien, était-ce juste? Oh! que de fois, mon père, que de fois, j'ai baissé les yeux en rougissant, quand les ambassadeurs des puissances étrangères, quand les gazettes m'apprenaient les nouvelles de la cour d'Aranjuez!

PHILIPPE. Ton sang est encore trop bouillant dans tes veines. Tu ne pourrais que détruire.

CARLOS. Eh bien! mon père, employez-moi à détruire, mon sang est trop bouillant... Vingt-trois ans! et je n'ai rien fait pour l'immortalité! Je m'éveille, je me sens. Ma vocation au trône m'arrache à mon sommeil, comme un créancier; et les heures perdues de ma jeunesse pèsent sur moi

comme des dettes d'honneur. Il est venu ce grand et imposant moment, où je dois rendre compte, avec usure, d'un dépôt précieux. L'histoire du monde, la renommée de mes aïeux, la trompette éclatante de la gloire m'appellent. Maintenant, l'instant est venu d'ouvrir pour moi les glorieuses barrières de l'honneur... Mon roi, oserais-je vous dire la prière qui m'a conduit ici?

PHILIPPE. Encore une prière? parle.

CARLOS. La révolte grandit et devient effrayante dans le Brabant; l'opiniâtreté des rebelles exige une sage et forte résistance. Pour dompter les rebelles, le duc doit conduire une armée en Flandre; il est investi par le roi d'un pouvoir souverain. Que cette mission est glorieuse! Comme elle conviendrait pour conduire votre fils dans le temple de la gloire! Confiez-moi, ô mon roi, cette armée. Les Flamands m'aiment; je réponds de leur fidélité sur ma vie.

PHILIPPE. Tu parles comme un rêveur. Cette fonction demande un homme et non pas un enfant.

CARLOS. Elle demande un homme, mon père, et c'est là précisément ce qu'Albe n'a jamais été.

PHILIPPE. La terreur seule peut maîtriser la révolte. La compassion serait folie... Ton âme est faible, mon fils. Le duc est redouté. Renonce à ta prière.

CARLOS. Envoyez-moi en Flandre avec l'armée; osez vous confier à cette âme faible. Le nom seul du fils du roi, volant au-devant des drapeaux, conquerra ce que les bourreaux du duc d'Albe ne sauront que détruire. Je vous en prie, à genoux, c'est la première grâce que j'aie jamais demandée, mon père, confiez-moi la Flandre...

PHILIPPE, *jetant sur l'infant un regard pénétrant.* Et en même temps, je confierais ma meilleure armée à ton ambition, le couteau à mon meurtrier?

CARLOS. O mon Dieu! ne suis-je pas plus avancé? Est-ce là le fruit de cet instant solennel si long-temps désiré? (*Après un instant de réflexion, d'un ton solennel, mais plus doux.*) Répondez-moi avec plus de douceur, ne m'éloignez pas ainsi, je n'aimerais pas à vous quitter, après ces tristes paroles, avec ce cœur lourd. Traitez-moi avec plus de bonté... C'est mon désir le plus pressant, c'est ma dernière tentative, une

tentative désespérée. Je ne puis soutenir, je ne puis supporter, avec une fermeté d'homme, que vous me refusiez ainsi tout, absolument tout... A présent, je vous quitte; non compris, trompé dans mille douces pensées, je m'éloigne de vos regards. Votre Albe et votre Domingo règneront victorieusement, tandis que votre enfant a pleuré dans la poussière. La tourbe des courtisans, la troupe tremblante des grands, la pâle corporation des moines étaient là quand vous m'avez accordé solennellement audience. Ne m'humiliez pas. Ne me blessez pas ainsi mortellement, mon père, ne me sacrifiez pas avec ignominie à l'impudente moquerie de la cour. Qu'on ne dise pas que, tandis que des étrangers se repaissent de vos faveurs, les sollicitations de votre Carlos ne peuvent rien obtenir. Pour preuve que vous voulez m'honorer, envoyez-moi avec l'armée en Flandre.

PHILIPPE. Ne répète pas ces paroles, sous peine de mériter la colère du roi.

CARLOS. Je me hasarde à mériter la colère du roi, et je prie pour la dernière fois. Confiez-moi la Flandre. Il faut que je quitte l'Espagne. Rester ici, c'est respirer sous la main du bourreau. Le ciel de Madrid pèse lourdement sur moi, comme la pensée d'un meurtre. Un prompt changement de climat peut seul me guérir. Si vous voulez me sauver, envoyez-moi sans retard en Flandre.

PHILIPPE, *avec un abandon contraint.* Des malades comme toi, mon fils, exigent de bons soins et doivent rester sous l'œil du médecin. Tu demeureras en Espagne, le duc ira en Flandre.

CARLOS, *hors de lui.* Oh! maintenant, mes bons anges, entourez-moi.

PHILIPPE, *reculant d'un pas.* Arrête! Que signifie cette expression de visage?

CARLOS, *d'une voix tremblante.* Mon père, cette décision est-elle irrévocable?

PHILIPPE. Elle vient du roi.

CARLOS. Tout est dit pour moi. (*Il sort dans une violente agitation.*)

SCÈNE III.

PHILIPPE *reste quelques instants plongé dans une profonde réflexion ; enfin il fait quelques pas dans le salon;* ALBE *s'approche avec embarras.*

PHILIPPE. Soyez prêt à partir pour Bruxelles au premier ordre.

ALBE. Tout est prêt, sire.

PHILIPPE. Vos pleins pouvoirs sont déjà scellés dans mon cabinet. Prenez congé de la reine, et avant de partir, présentez-vous chez l'infant.

ALBE. Je l'ai vu sortir de cette salle avec l'air d'un furieux. Votre Majesté me paraît aussi hors d'elle-même et profondément émue. Peut-être le sujet de cet entretien?...

PHILIPPE, *allant et venant.* Le sujet était le duc d'Albe. (*Le roi s'arrête et le regarde d'un air sombre.*) Je puis apprendre volontiers que Carlos hait mes courtisans, mais je découvre avec chagrin qu'il les méprise. (*Albe pâlit et veut parler.*) A présent, point de réponse. Je vous permets de vous réconcilier avec le prince.

ALBE. Sire...

PHILIPPE. Dites, qui le premier m'a averti des noirs projets de mon fils? Je vous écoutai alors et non pas lui. Je veux peser les preuves, duc. Désormais, Carlos sera plus près de mon trône. Allez. (*Le roi se retire dans son cabinet. Le duc sort par une autre porte.*)

SCÈNE IV.

Une antichambre de l'appartement de la reine.

DON CARLOS *entre par la porte du milieu, causant avec un* PAGE; *les gens de la cour se dispersent à son approche dans les salles voisines.*

CARLOS. Une lettre pour moi? Pourquoi cette clef? Et toutes deux remises si mystérieusement? Approche.. D'où tiens-tu cela?

LE PAGE. Autant que j'ai pu le voir, la dame aime mieux être devinée que nommée.

CARLOS, *reculant.* La dame? (*Il considère plus attentivement le page.*) Quoi? Comment? Qui es-tu donc?

LE PAGE. Un page de Sa Majesté la reine.

CARLOS, *effrayé, va à lui et lui met la main sur la bouche.* Tu es mort. Arrête. J'en sais assez. (*Il rompt vivement le cachet et va à l'extrémité de la salle pour lire la lettre. Pendant ce temps, le duc d'Albe passe, sans que le prince le voie, et entre dans la chambre de la reine. Carlos tremble, et tour à tour rougit et pâlit. Après avoir lu, il reste long-temps muet, les yeux fixés sur la lettre. Enfin il se tourne vers le page.*) Elle t'a donné elle-même cette lettre?

LE PAGE. De sa propre main.

CARLOS. Elle t'a donné elle-même cette lettre? Oh! ne te joue pas de moi. Je n'ai encore rien vu de son écriture. Je dois te croire, si tu peux le jurer. Si c'est un mensonge, avoue-le franchement, et ne te joue pas de moi.

LE PAGE. De vous?

CARLOS *regarde de nouveau la lettre, puis le page d'un air soupçonneux. Après avoir fait un tour dans la salle.* Tu as encore tes parents, n'est-ce pas? Ton père sert le roi? Il est né dans le pays?

LE PAGE. Il a été tué à Saint-Quentin, colonel de la cavalerie du duc de Savoie. Il s'appelait Alonzo, comte de Hénarez.

CARLOS *lui prend la main et fixe sur lui un regard expressif.* Le roi t'a remis cette lettre?

LE PAGE, *ému.* Prince, ai-je mérité ce soupçon?

CARLOS. Tu peux pleurer? O alors pardonne-moi. (*Il lit la lettre.*) « Cette clef ouvre les appartements derrière le pavillon de la reine. Le plus reculé de tous touche à un cabinet de côté, où ne pénètre aucun espion. Là, l'amour qui n'ose pendant si long-temps se confier qu'à des signes peut parler librement et hautement. L'amant craintif sera entendu, et la patience modeste sera récompensée. (*Il semble se réveiller d'un assoupissement.*) Je ne rêve pas... Je ne suis pas dans le délire... C'est bien là ma main droite... c'est là mon épée... Ce sont là des paroles écrites. C'est vrai et réel. Je suis aimé... je le suis. Oui, je suis, je suis aimé.

LE PAGE. Venez, prince, je vous conduirai.

CARLOS. Laisse-moi d'abord revenir à moi-même. Ce bonheur me fait trembler comme une épouvante. Avais-je osé concevoir un espoir si audacieux? avais-je même jamais osé le rêver? Où est l'homme qui s'habituerait si vite à devenir Dieu? qui étais-je et qui suis-je à présent? C'est un autre ciel, un autre soleil qu'auparavant. Elle m'aime.

LE PAGE *veut l'entraîner.* Prince, prince, ce n'est pas ici le lieu; vous oubliez...

CARLOS, *saisi d'une terreur soudaine.* Le roi, mon père... (*Il laisse retomber ses bras, regarde autour de lui avec effroi et commence à se remettre.*) C'est affreux. Oui, tu as raison, mon ami; je te remercie, je n'étais pas à moi. Qu'il faille me taire, qu'il faille enfermer tant de bonheur dans mon sein, c'est affreux, affreux! (*Il prend le page par la main et le conduit à l'écart.*) Ce que tu as vu, ce que tu as entendu et ce que tu n'as pas vu doit être enseveli dans ton cœur comme dans un cercueil. Maintenant je vais; je m'y trouverai. Va, il ne faut pas qu'on nous rencontre ici; va. (*Le page veut sortir.*) Arrête, écoute. Tu emportes avec toi un secret terrible, pareil à ces poisons violents qui brisent le vase où ils sont renfermés. Maîtrise bien l'expression de ton visage, que ta tête n'apprenne jamais ce que cache ton cœur; sois comme le porte-voix qui reçoit le son et le rend, et qui lui-même n'entend rien. Tu es un enfant; sois-le toujours, et continue à jouer avec gaîté. Qu'elle a été prudente et habile celle qui t'a choisi pour ce message d'amour! ce n'est pas là que le roi ira chercher ses vipères.

LE PAGE. Et moi, prince, je suis fier de me savoir par ce secret plus riche que le roi lui-même.

CARLOS. Jeune présomptueux! c'est là ce qui doit te faire trembler. S'il arrive que nous nous rencontrions en public, approche-toi de moi d'un air timide et soumis; que la vanité ne t'entraîne jamais à laisser remarquer que l'infant t'est favorable; ton plus grand crime, mon fils, serait de me plaire. Ce que tu auras désormais à m'annoncer, ne l'exprime point par des paroles, ne le confie point à tes lèvres, que tes avis ne m'arrivent point par la route ordinaire des pensées. Parle par tes regards, par tes signes; je te

comprendrai d'un clin d'œil. L'air, la lumière qui nous entourent sont vendus à Philippe; les murailles muettes sont à sa solde. On vient.... (*l'appartement de la reine s'ouvre et le duc d'Albe en sort*) éloigne-toi. A revoir!

LE PAGE. Prince, ne vous trompez pas sur l'appartement indiqué.

Il sort.

CARLOS. C'est le duc... Non, non, c'est bien, je m'y trouverai.

SCÈNE V.

DON CARLOS, LE DUC D'ALBE.

ALBE, *se plaçant devant le prince.* Deux mots, prince.

CARLOS. Très-bien, c'est bon... Une autre fois. (*Il veut sortir.*)

ALBE. Ce lieu n'est à la vérité pas le plus convenable, peut-être plairait-il à votre altesse royale de me donner audience dans son appartement?

CARLOS. A quoi bon? Elle peut avoir lieu ici; seulement vite et bref.

ALBE. Ce qui me conduit surtout auprès de votre altesse, c'est la respectueuse reconnaissance que je lui dois pour l'ordre que vous savez.

CARLOS. De la reconnaissance? pour moi? par quel motif? De la reconnaissance du duc d'Albe?

ALBE. A peine aviez-vous quitté l'appartement du roi que j'ai reçu l'ordre de partir pour Bruxelles.

CARLOS. Pour Bruxelles? Ah!

ALBE. A quoi donc, mon prince, si ce n'est à votre favorable intervention auprès du roi, pourrais-je attribuer...

CARLOS. A moi? non pas à moi, en vérité pas à moi. Partez, partez, et que Dieu soit avec vous!

ALBE. Rien de plus? cela m'étonne. Votre altesse n'a pas d'ordre à me donner pour la Flandre?

CARLOS. Quoi de plus? et pourquoi pour la Flandre?

ALBE. Il me semblait naguère que le sort de ce pays réclamait la présence même de don Carlos.

CARLOS. Comment cela? ah! oui, il en fut ainsi. Main-

tenant c'est très-bien, très bien, cela vaut mieux même.....

ALBE. J'écoute avec étonnement.

CARLOS, *avec ironie.* Vous êtes un grand général, qui ne le sait? L'envie même doit le reconnaître. Moi, je suis un jeune homme; telle a été aussi la pensée du roi. Le roi a raison, parfaitement raison; je le vois à présent, je suis satisfait. Assez là-dessus. Je vous souhaite un heureux voyage; je ne puis en cet instant, comme vous voyez, m'arrêter plus long-temps. J'ai précisément beaucoup de choses à faire; le reste à demain, ou quand vous voudrez, ou quand vous reviendrez de Bruxelles.

ALBE. Comment?

CARLOS, *après un moment de silence, voyant que le duc n'est pas encore parti.* Vous partez dans une bonne saison; vous traverserez le Milanais, la Lorraine, l'Allemagne... L'Allemagne.... oui, c'était en Allemagne; on vous connaît là.... Nous voilà en avril, mai, juin, juillet, très-bien; au plus tard, au commencement d'août, vous êtes à Bruxelles. Oh! je ne doute pas qu'on n'entende très-prochainement parler de vos victoires; vous vous rendrez digne de notre faveur et de notre confiance.

ALBE, *d'un air significatif.* Sera-ce par le sentiment de ma nullité?

CARLOS, *après un moment de silence, avec fierté et dignité.* Vous êtes impressionnable, duc, et avec raison. Il y avait, je dois l'avouer, peu de générosité de ma part à employer contre vous des armes dont vous n'étiez pas en état de vous servir contre moi.

ALBE. Pas en état?...

CARLOS, *lui présentant la main en riant.* C'est dommage que le temps me manque pour engager un noble combat avec Albe. Une autre fois...

ALBE. Prince, nous calculons chacun d'une manière différente. Vous, par exemple, vous vous portez à vingt ans plus tard; et moi à vingt ans plus tôt.

CARLOS. Eh bien!

ALBE. Je pense maintenant combien de nuits passées auprès de la belle princesse de Portugal, votre mère, le roi

aurait données, pour acquérir à sa couronne un bras comme celui-ci? Il savait combien il est plus facile de perpétuer des rois que de faire des monarchies, et combien on a plus promptement pourvu le monde d'un roi que les rois d'un monde.

CARLOS. C'est très vrai; cependant, duc d'Albe, cependant....

ALBE. Et combien de sang, de sang de son peuple a dû couler avant que deux gouttes pussent faire de vous un roi.

CARLOS. C'est très-vrai, par le ciel; et en deux mots vous avez exprimé ce que l'orgueil du mérite peut opposer à l'orgueil de la fortune .. Maintenant la conséquence, duc d'Albe?

ALBE. Malheur à la majesté au berceau qui pourrait se railler de sa nourrice! Il lui est doux de se reposer mollement, de s'endormir sur nos victoires. Les perles seules brillent sur la couronne; on n'y voit pas les blessures par lesquelles elle fut conquise... Cette épée a imposé les lois espagnoles à des peuples étrangers, elle a brillé devant l'étendard de la croix, elle a ouvert sur ce continent des sillons sanglants à la semence de la foi. Dieu jugeait dans le ciel et moi sur la terre.

CARLOS. Dieu ou le diable, c'est la même chose. Vous étiez son bras droit, je le sais bien; et à présent n'en parlons plus, je vous prie. Je voudrais me garder de certains souvenirs... J'honore le choix de mon père; mon père a besoin d'un Albe; qu'il en ait besoin, ce n'est pas là ce que je lui envie. Vous êtes un grand homme, soit, je le crois presque; seulement je crains que vous ne soyez venu quelques siècles trop tôt. Un Albe, selon mon opinion, est l'homme qui devait apparaître à la fin des temps. Quand l'audace gigantesque du crime aura épuisé la patience du ciel, quand l'abondante moisson des forfaits sera pleinement mûre et qu'il faudra un moissonneur sans exemple, alors vous serez à votre place... O Dieu! mon paradis! ma Flandre! mais il ne faut plus y penser. Silence là-dessus! On dit que vous emportez une provision d'arrêts de mort signés d'avance. La précaution est louable; de cette sorte on n'a plus à craindre aucune chicane. O mon père, que j'ai mal

compris tes intentions! je t'accusais de me refuser une mission où le duc d'Albe devait briller. C'était le commencement de ton estime pour moi.

ALBE. Prince, ces paroles mériteraient!...

CARLOS, *l'interrompant*. Quoi?

ALBE. Mais votre titre de fils de roi vous sert de sauvegarde.

CARLOS, *tirant son épée*. Cela demande du sang. L'épée à la main, duc.

ALBE, *froidement*. Contre qui?

CARLOS, *se précipitant sur lui*. L'épée à la main ou je vous perce le sein.

ALBE *tire son épée*. Puisqu'il le faut... (*Ils se battent*.)

SCÈNE VI.

LA REINE, DON CARLOS, LE DUC D'ALBE.

LA REINE *sort effrayée de sa chambre*. Des épées nues! (*Au prince avec mécontentement et d'un ton impérieux*.) Carlos!

CARLOS, *que l'aspect de la reine met hors de lui, laisse retomber son bras, reste immobile, puis court vers le duc et l'embrasse*. Réconciliation, duc! que tout soit oublié. (*Il se jette muet aux pieds de la reine, puis se relève et sort vivement agité*.)

ALBE *reste immobile et ne détourne pas les yeux de lui*. Par le ciel! c'est étrange!

LA REINE, *après un instant de trouble et d'inquiétude, s'avance lentement vers sa chambre; arrivée près de la porte, elle se retourne*. Duc d'Albe! (*Le duc d'Albe la suit dans sa chambre*.)

SCÈNE VII.

Un cabinet de la princesse d'Éboli.

LA PRINCESSE, *vêtue avec un goût simple, mais parfait, joue du luth et chante; ensuite* LE PAGE *de la reine*.

LA PRINCESSE *se lève*. Il vient?

LE PAGE, *accourant*. Êtes-vous seule? Je suis surpris de ne pas encore le trouver ici, mais il va paraître à l'instant.

LA PRINCESSE. Doit-il venir? il le veut donc aussi? C'est décidé.

LE PAGE. Il est sur mes pas. Noble princesse, vous êtes aimée, vous êtes aimée comme personne ne l'a été, comme personne ne peut l'être. Quelle scène j'ai vue!

LA PRINCESSE, *avec impatience.* Vite! tu lui as parlé, réponds. Que t'a-t-il dit? quelle contenance avait-il? quelle parole a-t-il prononcée? A-t-il paru embarrassé, troublé? a-t-il deviné la personne qui lui envoyait la clef, ou ne l'a-t-il pas devinée? N'a-t-il rien deviné ou a-t-il pensé à une autre? Eh bien! tu ne me réponds pas un mot? Oh! fi! fi! n'es-tu pas honteux? tu n'as jamais été si raide, si lent, si insupportable.

LE PAGE. Puis-je placer un mot, princesse? Je lui ai remis la clef et le billet dans l'antichambre de la reine. Il m'a paru interdit quand je lui ai dit que j'étais envoyé par une femme.

LA PRINCESSE. Interdit? très-bien! très-bien! Allons, continue ton récit.

LE PAGE. Je voulais en dire plus, alors il est devenu pâle, il m'a arraché la lettre des mains, et, en jetant sur moi un regard menaçant, il m'a dit qu'il savait tout. Il a lu la lettre avec trouble, et, en la lisant d'abord, il tremblait.

LA PRINCESSE. Qu'il savait tout? qu'il savait tout? A-t-il dit cela?

LE PAGE. Il m'a demandé trois, quatre fois, si c'était vous-même qui m'aviez réellement remis cette lettre.

LA PRINCESSE. Si c'était moi-même? et il a prononcé mon nom?

LE PAGE. Non pas. Il n'a point prononcé votre nom.... Des espions, a-t-il dit, pouvaient écouter dans le voisinage, et tout rapporter au roi.

LA PRINCESSE, *étonnée.* A-t-il dit cela?

LE PAGE. Il lui importerait beaucoup, a-t-il dit, il lui importerait prodigieusement d'avoir connaissance de cette lettre.

LA PRINCESSE. Au roi? As-tu bien entendu? Au roi? est-ce là le mot dont il s'est servi?

LE PAGE. Oui. Il a dit que c'était un secret dangereux : il m'a averti de prendre garde à mes paroles et à mes démarches, afin que le roi n'en conçoive aucun soupçon.

LA PRINCESSE, *après un instant de réflexion, très-surprise.* Tout est d'accord. Cela ne peut être autrement. Il faut qu'il connaisse cette aventure. C'est inconcevable. Qui peut lui avoir révélé... qui? je le demande encore. Quel autre que celui qui a le regard si perçant, si profond, l'amour aux yeux d'aigle? Mais continue, continue... Il a lu le billet?..

LE PAGE. Le billet, disait-il, annonçait un bonheur qui le faisait trembler, qu'il n'avait jamais osé rêver. Malheureusement, le duc est entré dans la salle, ce qui nous a forcés...

LA PRINCESSE, *avec aigreur.* Qu'est-ce que le duc avait donc à faire là?... Mais où est-il? Pourquoi tarde-t-il? pourquoi ne paraît-il pas? Vois-tu, comme tu as été faussement informé! Comme il aurait déjà été heureux dans le temps que tu emploies à me raconter qu'il veut l'être!

LE PAGE. J'ai peur que le duc...

LA PRINCESSE. Encore le duc! Qu'a-t-il à faire ici? quel rapport y a-t-il entre ce brave général et ma paisible félicité? Il pouvait le laisser là ou le renvoyer. Avec qui, dans le monde, n'en agirait-on pas ainsi? Oh! vraiment ton prince, à ce qu'il me semble, comprend aussi mal l'amour que le cœur des femmes. Il ne sait pas ce que sont les minutes. Paix! paix! j'entends venir. Éloigne-toi. C'est le prince. (*Le page sort à la hâte.*) Va, va... Où est donc mon luth? Il faut qu'il me surprenne. Mon chant doit être le signal.

SCÈNE VIII.

LA PRINCESSE; *bientôt après*, DON CARLOS. *La princesse s'est jetée sur une ottomane et joue.*

CARLOS. *Il entre précipitamment, reconnaît la princesse, et reste comme frappé de la foudre.* Dieu! où suis-je?

LA PRINCESSE *laisse tomber son luth et va au-devant de lui.* Ah! prince Carlos! Oui vraiment...

CARLOS. Où suis-je ? Folle méprise ! je me suis trompé de cabinet.

LA PRINCESSE. Que Carlos sait bien remarquer la chambre où les femmes sont sans témoins !

CARLOS. Princesse !... pardonnez-moi, princesse, si j'ai trouvé le premier salon ouvert.

LA PRINCESSE. Est-il possible ? Il me semble pourtant que je l'avais moi-même fermé.

CARLOS. Il vous semble seulement, il vous semble... mais sans doute vous vous trompez. Vous vouliez le fermer... Oui, d'accord, je le crois ; mais il n'était pas fermé. Assurément il ne l'était pas. J'entends quelqu'un jouer du luth... N'était-ce pas un luth ? (*Il regarde autour de lui d'un air de doute.*) Oui, le voilà encore ! Et... le luth.... Dieu le sait ! le luth, je l'aime à la folie. Je deviens tout oreilles; ne sachant ce qui se passe en moi, je me précipite dans ce cabinet pour voir les beaux yeux de l'aimable chanteuse qui exerçait ainsi sur moi un charme céleste.

LA PRINCESSE. Aimable curiosité, qui s'est bientôt apaisée, autant que je puis le voir. (*Après un moment de silence, d'un ton significatif.*) Oh ! je dois estimer l'homme modeste qui, pour ménager la pudeur d'une femme, s'embarrasse dans de telles inventions.

CARLOS, *avec confiance.* Princesse, je sens moi-même que j'aggrave ce que je voudrais améliorer. Épargnez-moi un rôle que je ne puis en aucune façon remplir. Vous cherchiez dans cet appartement un refuge contre le monde ; vous vouliez, loin des regards des hommes, vous abandonner au secret désir de votre cœur ; moi, j'arrive comme un mauvais destin, voilà votre heureux songe détruit. Je dois donc m'éloigner sans retard. (*Il veut sortir.*)

LA PRINCESSE, *surprise et déconcertée, se remet aussitôt.* Prince, oh ! cela n'est pas bien !

CARLOS. Princesse, je comprends ce que signifie ce regard dans ce cabinet, et je respecte l'embarras de la vertu. Malheur à l'homme que la rougeur d'une femme enhardit ! Quand les femmes tremblent devant moi, je deviens timide.

LA PRINCESSE. Est-il possible ? C'est un scrupule sans

exemple dans un jeune homme, dans le fils d'un roi. Eh bien ! prince, à présent vous devez rester près de moi ; c'est moi-même qui vous en prie. Une telle vertu dissipe l'inquiétude d'une jeune fille. Mais savez-vous que votre subite apparition m'a troublée au milieu de mon ariette favorite? (*Elle le conduit près du sofa, et reprend son luth.*) Prince Carlos, je vais jouer encore une fois cette ariette ; votre punition sera de m'entendre.

CARLOS. (*Il s'asssoit, non sans contrainte, près de la princesse.*) Punition aussi désirable que ma faute même ; et, en vérité, le sujet de ce chant m'a semblé si beau, si céleste, que je pourrais bien l'entendre pour la troisième fois.

LA PRINCESSE. Quoi ! vous avez tout entendu? C'est affreux, prince. C'était, je crois, un chant d'amour.

CARLOS. Et si je ne me trompe, d'un amour heureux. Charmant texte dans cette charmante bouche, mais sans doute plus beau que vrai.

LA PRINCESSE. Quoi ! il n'est pas vrai? Ainsi vous doutez?

CARLOS, *sérieusement*. Je doute presque que Carlos et la princesse d'Eboli puissent jamais se comprendre, s'il s'agit d'amour. (*La princesse est interdite ; il le remarque, et continue avec une légère galanterie.*) Car, en voyant ces joues roses, qui pourrait croire que la passion agite votre cœur? La princesse d'Éboli peut-elle courir le danger de soupirer vainement et sans être écoutée? Celui-là seul connaît l'amour, qui aime sans espoir.

LA PRINCESSE, *reprenant toute sa gaîté*. Oh ! taisez-vous. C'est terrible. Ne semble-t-il pas que ce soit là précisément le malheur qui vous poursuive aujourd'hui, aujourd'hui vous plus que tout autre? (*Elle lui prend la main avec tendresse.*) Vous n'êtes pas gai. Vous souffrez ; par le ciel ! vous souffrez beaucoup. Est-il possible? Et pourquoi souffrir, prince?... Vous qui êtes appelé aux voluptés de ce monde, doué de tous les présents d'une nature prodigue, libre d'aspirer à toutes les joies de la vie ; vous, fils d'un grand roi ; et plus encore, vous qui, dès votre berceau de prince, avez été comblé de dons qui effacent même la splendeur de votre rang ; vous qui, dans le rigoureux tribunal des femmes, avez séduit ces femmes, ces juges qui pronon-

cent sans appel sur la valeur et la gloire des hommes ; vous qui n'avez qu'à jeter un regard pour vaincre, qui enflammez en restant froid ; vous dont l'amour donnerait le ciel et le bonheur des dieux ; vous que la nature a choisi entre mille pour vous combler de bonheur et de qualités sans égales, vous seriez souffrant? O ciel ! toi qui lui as tout prodigué, tout, pourquoi lui as-tu refusé des yeux pour voir ses triomphes?

CARLOS, *qui pendant tout ce temps est resté absorbé dans une profonde distraction, revient tout-à-coup à lui-même au moment où la princesse se tait, et se relève en sursaut.* C'est parfait; c'est incomparable, princesse. Chantez-moi ce morceau encore une fois.

LA PRINCESSE *le regarde, étonnée.* Carlos, où étiez-vous donc?

CARLOS *se lève.* Ah ! par le ciel ! vous me le rappelez. A propos, il faut que j'aille, que j'aille au plus vite.

LA PRINCESSE *le retient.* Où?

CARLOS, *avec une cruelle anxiété.* Dehors, en plein air. Laissez-moi, princesse. Il me semble que le monde en feu m'enveloppe de fumée...

LA PRINCESSE *le retient avec force.* Qu'avez-vous? Pourquoi cette conduite étrange? (*Carlos s'arrête et réfléchit; elle saisit ce moment pour l'attirer à elle sur le sofa.*) Vous avez besoin de repos, cher Carlos; votre sang est agité. Asseyez-vous près de moi, éloignez ces noires fantaisies de la fièvre. Si vous vous demandiez franchement : Ma tête sait-elle ce qui pèse sur mon cœur? Et si elle le sait, n'y a-t-il parmi tous les cavaliers de cette cour, et parmi toutes les dames personne pour le guérir, pour le comprendre, veux-je dire, personne qui soit digne?...

CARLOS, *d'un air distrait.* Peut être la princesse d'Éboli.

LA PRINCESSE, *avec joie et vivacité.* Vraiment?

CARLOS. Donnez-moi une lettre, une recommandation pour mon père. Donnez. On dit que vous avez beaucoup de crédit.

LA PRINCESSE. Qui dit cela? Ah! c'est le soupçon qui l'a rendu muet.

CARLOS. Probablement. L'histoire est déjà publique. J'avais tout-à-coup formé le projet d'aller dans le Brabant, seulement pour gagner mes éperons. Mon père ne le veut pas. Ce bon père craint que si je commande l'armée, ma voix n'en souffre.

LA PRINCESSE. Carlos, vous vous jouez de moi. Avouez-le, vous voulez m'enlacer dans vos artifices. Regardez-moi en face, hypocrite. Celui qui ne rêve qu'à des actions chevaleresques pourrait-il, avouez-le, s'abaisser jusqu'à dérober avec avidité les rubans que les dames laissent tomber? et, excusez-moi, (*elle écarte légèrement la fraise de Carlos, et saisit un ruban qui était caché*) et les garder si précieusement?

CARLOS, *reculant avec surprise*. Princesse, non cela va trop loin. Je suis trahi. On ne peut vous tromper. Vous vous entendez avec les démons, avec les esprits.

LA PRINCESSE. Vous paraissez en être étonné! Gageons, prince, que je rappelle dans votre cœur des choses.... des choses... Essayez, interrogez-moi. Si les prestiges même de l'imagination, si un accent étouffé est perdu dans l'air; si un sourire effacé à l'instant par la réflexion, si des gestes, si des attitudes où votre âme n'était pour rien n'ont pu m'échapper, jugez si j'ai compris ce que vous vouliez faire comprendre.

CARLOS. C'est vraiment hasarder beaucoup. Va pour la gageure, princesse. Vous me promettez de faire dans mon propre cœur des découvertes que je n'ai jamais sues?

LA PRINCESSE, *un peu blessée et d'un ton sérieux*. Jamais, prince! Pensez-y bien. Regardez autour de vous. Ce cabinet n'est pas l'appartement de la reine, où l'on trouve toujours à louer un joli visage. Vous êtes interdit! vous rougissez tout-à-coup. Ah! vraiment, qui pourrait être assez pénétrant, assez hardi et désœuvré pour épier Carlos, lorsque Carlos se croit à l'abri de toute surveillance? Qui a remarqué comme au dernier bal il quitta la reine, dont il était le cavalier, pour se jeter violemment dans un groupe voisin, et tendre la main à la princesse d'Éboli, au lieu de sa royale partenaire? Distraction, prince, que le roi, arrivant dans cet instant, observa lui-même.

CARLOS, *avec un sourire ironique.* Et même le roi? En vérité, chère princesse, cela n'a pas dû lui paraître singulier.

LA PRINCESSE. Pas plus que cette scène de la chapelle du château dont le prince Carlos ne se souvient pas lui-même. Vous étiez aux pieds de la sainte Vierge, plongé dans la prière, quand tout-à-coup... était-ce votre faute?... les vêtements d'une certaine dame frôlèrent derrière vous. Voilà que l'héroïque fils de Philippe commence à trembler comme un hérétique devant le Saint-Office; la prière glacée expire sur ses lèvres pâles. Dans le transport de la passion... c'était, prince, une comédie touchante... vous saisissez la sainte et froide main de la mère de Dieu, et des baisers ardents tombent sur le marbre.

CARLOS. Vous me faites une injustice, princesse. C'était de la piété.

LA PRINCESSE. Oui! Alors! c'est tout autre chose, prince, alors, c'est aussi par la crainte de perdre, que, lorsque Carlos jouait avec la reine et moi, il me déroba avec une merveilleuse habileté mon gant. (*Carlos se lève tout troublé.*) Il est vrai qu'un instant après il fut assez poli pour le jeter sur la table au lieu d'une carte.

CARLOS. Oh! Dieu! Dieu! Dieu! Qu'ai-je fait là?

LA PRINCESSE. Rien que vous deviez désavouer, j'espère; quelles furent ma joie et ma surprise, lorsque sans m'y attendre, je trouvai un petit billet que vous aviez su cacher dans ce gant. C'était, prince, la plus touchante romance qui...

CARLOS, *l'interrompant tout-à-coup*. Des vers, rien de plus; il s'échappe souvent de mon cerveau de ces bulles légères qui s'évanouissent comme elles sont venues, voilà tout. Ne parlons pas de cela.

LA PRINCESSE, *s'éloignant de lui avec surprise, le regarde un instant*. Je suis à bout, toutes mes tentatives glissent sur cet homme bizarre comme sur un serpent. (*Elle se tait quelques instants.*) Mais quoi! si c'était un orgueil prodigieux qui, pour rendre son plaisir plus doux, employât le masque de la timidité? Oui, (*elle s'approche du prince et le regarde d'un air de doute*) prince, apprenez-moi enfin..... Je suis devant une porte fermée et enchantée que mes clefs ne peuvent ouvrir.

CARLOS. C'est comme moi devant vous.

LA PRINCESSE *le quitte brusquement, se promène en silence dans le cabinet et paraît occupée d'une pensée importante. Enfin elle lui dit d'un air sérieux et solennel.* Eh! bien, soit! Il faut me résoudre à parler. Je vous prends pour juge. Vous êtes un cœur loyal, un homme, un prince, un chevalier. Je me jette dans vos bras. Vous me sauverez, prince, et si je suis perdue sans retour, vous pleurerez sur mon sort. (*Le prince se rapproche d'elle avec curiosité, intérêt et surprise.*) Un impudent favori du roi, Gomez de Sylva, recherche ma main. Le roi le veut. Déjà on est d'accord pour le marché. Je suis vendue à sa créature.

CARLOS. Vendue et toujours vendue, et toujours, par le trafiquant renommé de l'Espagne.

LA PRINCESSE. Non, écoutez tout d'abord. Ce n'est pas assez qu'on me sacrifie à la politique, on en veut à mon innocence. Tenez, cet écrit peut démasquer ce saint homme.

CARLOS *prend le papier, mais son impatience ne lui permet pas de le lire et il écoute le récit de la princesse.*) Où trouver mon salut, prince? Jusqu'à présent mon orgueil à protégé ma vertu, mais enfin...

CARLOS. Enfin vous avez succombé? Vous avez succombé? Non! non, au nom du ciel, non!

LA PRINCESSE, *avec noblesse et fierté.* Et par qui? Misérable spéculation! Que ces esprits forts sont faibles! Estimer les faveurs d'une femme, le bonheur de l'amour, comme une marchandise dont en peut disposer! C'est la seule chose en ce monde qui ne souffre point d'autre acheteur que lui-même. L'amour est le prix de l'amour, c'est le diamant inestimable que je veux donner ou enfouir éternellement sans jamais en jouir, comme ce riche marchand qui, insensible à l'or du Rialto, et se moquant des rois, rejeta ses perles dans les trésors de la mer, trop fier pour les abandonner au-dessous de leur valeur.

CARLOS. Par le Dieu tout-puissant, cette femme est belle!

LA PRINCESSE. Qu'on nomme cela caprice ou vanité, n'importe, je ne partage point mes plaisirs. Je donnerai tout, tout au seul homme que je me serai choisi. Je ne donne qu'une fois, mais c'est pour toujours. Mon amour ne fera

qu'un heureux, mais ce sera pour lui un bonheur divin. La ravissante harmonie des hommes... Le baiser... La joie voluptueuse d'une heure propice, la magie céleste de la beauté, ne sont que les couleurs d'un même rayon, les feuilles d'une même fleur. Et moi, insensée ! j'irais perdre une feuille arrachée au riant calice de cette fleur, j'irais profaner la majesté de la femme, le chef-d'œuvre de la divinité, pour récréer les derniers jours d'un débauché.

CARLOS. Incroyable. Comment? Madrid avait une telle jeune fille, et moi, moi, je l'apprends aujourd'hui pour la première fois !

LA PRINCESSE. Il y a long-temps que j'aurais quitté cette cour, ce monde, pour m'ensevelir dans un cloître, mais il me reste encore un lien unique et tout-puissant qui me retient dans ce monde. Hélas ! un fantôme peut-être, mais si précieux pour moi. J'aime et je ne suis pas aimée.

CARLOS, *s'approchant d'elle avec feu.* Vous l'êtes, aussi vrai qu'il y a un Dieu dans le ciel. Je le jure. Vous l'êtes, et d'un amour inexprimable !

LA PRINCESSE. Vous le jurez. Oh ! c'est la voix de mon ange. Si vraiment vous le jurez, Carlos, alors je vous crois, alors je le suis.

CARLOS *la presse dans ses bras avec tendresse.* Douce, noble jeune fille, adorable créature. Mes yeux, mes oreilles, tout est devant toi admiration et ravissement. Qui a pu te voir, te voir sous ce ciel et se vanter de n'avoir jamais aimé? Mais ici, à la cour du roi Philippe? Quoi, ici? Que viens-tu faire ici, ange charmant, ici parmi ces moines, et sous ce joug de moines? Ce ciel ne convient pas à de telles fleurs. Ils pourraient la briser. Ils pourraient.... Oh ! je le crois. Mais non. Aussi vrai que je respire. Non, j'enlace mes bras autour de toi, je t'emporterai dans mes bras à travers les démons et l'enfer... Oui, prends-moi pour ton ange.

LA PRINCESSE, *avec un regard plein d'amour.* Que je vous ai peu connu ! Comme votre noble cœur récompense richement, prodigieusement la peine que l'on s'est donnée pour le comprendre. (*Elle prend sa main et veut la baiser.*)

CARLOS, *la retirant.* Princesse, où êtes-vous à présent ?

LA PRINCESSE, *avec douceur et grâce, regardant fixe-*

ment sa main. Que cette main est belle ! Qu'elle est riche ! Prince, cette main a encore deux précieux dons à faire : un diadème et le cœur de Carlos, et tous deux peut-être à une mortelle, à une seule ! Un présent grandiose, divin… trop grandiose presque pour une mortelle ! Eh quoi ! prince, si vous vous décidiez à un partage ? Les reines aiment mal. Une femme qui peut aimer s'entend mal à régner. Tant mieux, prince, vous partagerez, et tout de suite, et tout de suite. Quoi ! ou bien l'auriez-vous déjà fait ? l'auriez-vous réellement fait ? C'est encore mieux ! Et connais-je l'heureuse personne ?

CARLOS. Tu la connaîtras. Je me découvrirai à toi, jeune fille. Je me découvrirai à cette nature innocente, ouverte, sans tache. Tu es dans cette cour la première, la seule digne de connaître mon âme entière. Eh ! bien, je ne le nie pas….. j'aime.

LA PRINCESSE. Méchant homme ! Cet aveu était-il si difficile ? Ah ! j'étais digne de pitié, quand tu me trouvais digne d'amour.

CARLOS, *interdit.* Quoi ? Qu'est-ce donc ?

LA PRINCESSE. Jouer un tel jeu avec moi ! Oh ! vraiment, prince, ce n'était pas bien. Et nier même la clef !

CARLOS. La clef ! la clef ! (*Après une muette réflexion.*) Oui… c'était cela…. A présent je m'en aperçois…. Oh ! mon Dieu ! (*Ses genoux fléchissent. Il s'appuie contre une chaise et se cache le visage.*)

LA PRINCESSE, *après un moment de silence de part et d'autre, pousse un cri.* Malheureuse ! Qu'ai-je fait ?

CARLOS, *se levant avec l'accent de la plus violente douleur.* Tomber si bas du haut de mon ciel !…. Oh ! c'est affreux !

LA PRINCESSE, *se cachant le visage.* Qu'ai-je découvert ? Dieu !

CARLOS, *à genoux devant elle.* Je ne suis pas coupable, princesse. La passion… Une fatale méprise… Par le ciel ! je ne suis pas coupable.

LA PRINCESSE *le repousse.* Retirez-vous de mes yeux, au nom du ciel !

CARLOS. Jamais ! Vous abandonner dans cette affreuse agitation !

LA PRINCESSE, *le repoussant avec force.* Par générosité, par pitié ! retirez-vous de mes yeux. Voulez-vous me tuer ? Je hais votre aspect. (*Carlos veut sortir.*) Rendez-moi ma lettre et ma clef. Où avez-vous mis l'autre lettre ?

CARLOS. L'autre ? Quelle autre ?

LA PRINCESSE. Celle du roi.

CARLOS, *effrayé.* De qui ?

LA PRINCESSE. Celle que vous avez reçue de moi tout-à-l'heure.

CARLOS. Du roi ? Et à qui ? A vous ?

LA PRINCESSE. O ciel ! Dans quel embarras je me suis jetée ! La lettre ! Donnez-la ; je veux la ravoir.

CARLOS. La lettre du roi ? Et à vous ?

LA PRINCESSE. La lettre, au nom de tous les saints !

CARLOS. Cette lettre qui devait démasquer un certain...

LA PRINCESSE. Je suis morte. Donnez-la moi.

CARLOS. La lettre ?...

LA PRINCESSE, *joignant les mains avec désespoir.* Insensée ! A quel péril me suis-je livrée ?

CARLOS. La lettre, elle venait du roi. Ah ! princesse, cela change bien vite tout. C'est, (*tenant la lettre avec joie.*) c'est une lettre chère, dangereuse, inestimable. Toutes les couronnes de Philippe seraient trop légères et de trop peu de valeur pour la racheter... Je garde cette lettre.

Il sort.

LA PRINCESSE *se jette au devant de lui.* Grand Dieu ! Je suis perdue !

SCÈNE IX.

LA PRINCESSE, *seule. Elle demeure un instant interdite, hors d'elle-même ; puis, lorsqu'il est sorti, elle court après lui et veut le rappeler.* Prince, encore un mot ; prince, écoutez-moi... Il s'éloigne. Encore cela ! Il me méprise. Me voilà dans un isolement horrible ; repoussée, rejetée... (*Elle tombe dans un fauteuil ; après un moment de silence.*) Non, mais sacrifiée, sacrifiée à une rivale ! Il aime, plus de doute.

Il l'a lui-même avoué. Mais qui est cette heureuse femme? Autant que je puis le voir, il aime celle qu'il ne doit pas aimer. Il craint d'être découvert. Il cache sa passion au roi. Pourquoi au roi, qui désirerait le voir amoureux ?... Ou bien dans son père n'est-ce pas son père qu'il redoute ? Quand les vues galantes du roi lui ont été révélées, son visage exprimait la joie, il semblait heureux et content... D'où vient que sa vertu sévère n'a point exprimé de blâme là-dessus, précisément là-dessus ? Qu'a-t-il donc à gagner, si le roi infidèle à la reine?... (*Elle s'arrête tout-à-coup comme saisie d'une pensée subite. En même temps elle tire de son sein le ruban qu'elle a pris à Carlos, le regarde, et tout-à-coup le reconnait.*) O ! insensée que j'étais ! Maintenant enfin, maintenant... Où étaient mes sens ? Maintenant mes yeux s'ouvrent... Ils s'aimaient, ils s'aimaient, avant que le roi la choisît. Jamais le prince ne m'a vue sans elle... C'était donc à elle qu'il pensait quand je me croyais si ardemment, si immensément aimée. Ah ! tromperie sans exemple ! Et je lui ai révélé ma faiblesse. (*Après un moment de silence.*) Aimerait-il sans espérance? Je ne puis le croire. Un amour sans espérance n'aurait pas résisté à cette lutte. Goûter une volupté après laquelle le plus puissant roi de la terre soupire en vain ; vraiment on ne fait pas de tels sacrifices à un amour sans espoir. Que son baiser était ardent, avec quelle tendresse il me pressait sur son cœur palpitant. L'épreuve était presque trop forte pour cette fidélité romanesque, si elle ne doit pas être payée de retour... Il prend la clef qu'il croit recevoir de la reine... Il croit à cette audacieuse dérision de l'amour... Il vient en vérité, il vient, pensant que la femme de Philippe a pu se laisser aller à cette folle résolution... Comment aurait-il pu le penser, si des preuves notables ne l'eussent encouragé? C'est clair. Il est écouté; elle l'aime, par le ciel ! Cette sainte s'est attendrie. Comme elle est habile !... Je tremblais moi-même devant l'aspect hautain et redoutable de cette vertu. Une nature supérieure s'élevait devant moi, je m'effaçais devant sa splendeur ; j'enviais à sa beauté ce calme élevé affranchi de toutes les agitations de la nature mortelle. Et ce calme n'était qu'une apparence ! Elle voulait goûter un double bonheur, conserver habilement les dehors d'une vertu céleste, et en même temps s'emparer des ravissements secrets du vice. C'était là son au-

dace ! Et ce jeu hypocrite lui réussirait et ne serait pas vengé, parce qu'aucun vengeur ne se présente ! Non, par le ciel ! je l'adorais. Cela demande vengeance. Le roi saura cette fourberie..... Le roi ! (*Après un moment de réflexion.*) Oui..... c'est le moyen de le lui apprendre.

Elle sort.

SCÈNE X.

Un appartement dans le palais du roi.

LE DUC D'ALBE, DOMINGO.

DOMINGO. Que voulez-vous me dire ?

ALBE. Une découverte importante que j'ai faite aujourd'hui et dont je voudrais avoir la solution.

DOMINGO. Quelle découverte ? De quoi s'agit-il ?

ALBE. Le prince Carlos et moi nous nous sommes rencontrés cet après-midi dans le salon de la reine. J'étais offensé. Nous nous échauffons, le combat éclate, nous prenons nos épées ; la reine, à ce bruit, ouvre la porte, s'avance entre nous, et jette sur le prince un regard qui exprimait une confiance souveraine. A ce regard, son bras devient immobile, il court dans mes bras, je sens son étreinte ardente, et il disparaît.

DOMINGO, *après un moment de silence.* C'est très-suspect. Duc, vous me rappelez quelque chose... Une pensée de ce genre germe depuis long-temps, je l'avoue, dans mon sein. Je chassais ce rêve, et je ne l'ai confié encore à personne. Il y a des glaives à double tranchant, des amis douteux... Je les crains. Les hommes sont difficiles à connaître, plus difficiles encore à pénétrer. Des paroles qui vous échappent peuvent être regardées comme des confidences injurieuses. Voilà pourquoi j'ai enseveli mon secret, jusqu'à ce que le temps vînt de le produire au jour. Il est dangereux, duc, de rendre certains services aux rois... Un trait qui manque son but revient frapper celui qui l'a lancé. Ce que j'ai à dire, je pourrais le jurer sur l'hostie. Mais un témoignage oculaire, une parole surprise, un lambeau de papier, pèsent plus dans la balance que mon sentiment intime... Le malheur est que nous sommes sur la terre d'Espagne.

ALBE. Pourquoi est-ce un malheur?

DOMINGO. Dans toute autre cour, la passion peut s'oublier; ici, elle est retenue par la sévérité des lois. Il est difficile à une reine d'Espagne de faillir... Je le crois... Mais malheureusement, juste au point où nous parviendrions à la surprendre...

ALBE. Écoutez-moi encore. Carlos avait aujourd'hui une audience du roi qui a duré une heure. Il demandait le gouvernement des Pays-Bas; il le demandait à haute voix et avec vivacité. Je l'entendais du cabinet. Ses yeux étaient rouges de larmes, lorsque je l'ai rencontré à la porte. Le soir, il avait un air de triomphe. Il est ravi que le roi m'ait donné la préférence. Il le remercie. Les choses sont changées, dit-il, et cela vaut mieux. Jamais il n'a pu feindre. Comment expliquer ces contradictions? Le prince est joyeux d'être mis de côté, et le roi m'accorde une grâce avec tous les signes de sa colère. Que dois-je croire? En vérité, cette nouvelle dignité ressemble plus à un exil qu'à une faveur.

DOMINGO. Les choses en seraient donc venues à ce point, à ce point? Et un instant renverserait ce que nous avons mis des années à construire! Et vous êtes si calme, si négligé! Connaissez-vous ce jeune homme? Prévoyez-vous ce qui vous attend quand il aura le pouvoir? Le prince!... Je ne suis pas son ennemi. D'autres soucis troublent mon repos, les soucis du trône de Dieu et de son église... L'infant, je le connais, j'ai pénétré son âme; il nourrit un projet terrible, duc, le projet de devenir régent et d'échapper à notre sainte croyance. Son cœur brûle pour une nouvelle vertu qui se suffit orgueilleusement à elle-même et n'implore aucune croyance. IL PENSE! Sa tête est échauffée par des chimères étranges. Il honore l'homme. Duc, convient-il pour notre roi?

ALBE. Fantôme! Quoi de plus? Peut-être aussi un orgueil de jeune homme qui veut jouer un rôle et qui n'a point d'autre parti à prendre. Cela passera, lorsque son tour viendra de commander.

DOMINGO. J'en doute. Il est fier de sa liberté, il n'est pas habitué au joug par lequel on soumet les autres au joug. Convient-il pour notre trône? Cet esprit hardi et gigantesque franchira les limites de notre politique. En vain j'ai cherché

dans le temps à énerver ce caractère hautain par les voluptés, il a résisté à cette épreuve. C'est terrible de voir une telle âme dans un tel corps... Et Philippe touche à sa soixantième année.

ALBE. Vos regards vont bien loin.

DOMINGO. Lui et la reine ne sont qu'un. Le poison des novateurs s'est glissé et reste, il est vrai, caché dans leur cœur ; mais bientôt il gagnera du terrain, il atteindra le trône. Je connais cette Valois. Craignons toute la vengeance de cette ennemie secrète, si Philippe montre de la faiblesse. La fortune nous est encore favorable. Prévenons-les, enveloppons-les tous deux dans le même filet. Aujourd'hui, qu'un tel avis soit donné au roi avec des preuves ou sans preuves, s'il est ébranlé, ce sera déjà gagner beaucoup. Nous-mêmes, nous ne doutons pas. Lorsqu'on est persuadé, il n'est pas difficile de persuader. Nous ne pouvons manquer d'en découvrir davantage, puisque d'avance nous sommes convaincus que nous devons faire des découvertes.

ALBE. Reste encore maintenant la question la plus importante, celle de savoir qui prendra sur lui d'instruire le roi.

DOMINGO. Ni vous, ni moi. Apprenez encore ce que, depuis long-temps, plein de mes grands projets, j'ai préparé avec une tranquille patience pour atteindre le but. Il nous manque, pour compléter notre ligue, une troisième, une importante personne. Le roi aime la princesse d'Éboli, j'entretiens cette passion qui sert mes desirs. Je suis son émissaire. J'entraînerai la princesse dans notre plan. Si ma trame réussit, cette jeune femme sera notre alliée, notre reine. Elle-même m'a fait appeler dans ce salon. J'espère tout... Peut-être une jeune fille espagnole brisera-t-elle en une seule nuit les lys des Valois !

ALBE. Qu'entends-je ? Ce que vous dites est-il vrai ? Par le ciel, cela me surprend ! Oui, l'œuvre est complète. Dominicain, je t'admire maintenant. Nous avons gagné.

DOMINGO. Silence ! Qui vient ? C'est elle... elle-même.

ALBE. Je serai dans la pièce voisine, et si...

DOMINGO. Très-bien. Je vous appellerai.

Le duc d'Albe sort.

SCÈNE XI.

LA PRINCESSE, DOMINGO.

DOMINGO. Je suis à vos ordres, princesse.

LA PRINCESSE, *après avoir jeté un regard curieux sur le duc.* Ne sommes-nous pas seuls? Vous avez, comme je le vois, un témoin près de vous.

DOMINGO. Comment?

LA PRINCESSE. Qui donc vient de vous quitter tout-à-l'heure?

DOMINGO. Le duc d'Albe, princesse, qui demande la permission d'être admis après moi.

LA PRINCESSE. Le duc d'Albe? Que veut-il? Que peut-il vouloir? Vous saurez peut-être me le dire?

DOMINGO. Moi? Et saurai-je auparavant à quelle occasion importante je dois le bonheur dont j'ai été privé si longtemps de me retrouver avec la princesse d'Éboli? (*Après un moment de silence pour attendre la réponse de la princesse.*) Puis-je savoir si quelque circonstance vous rend enfin favorable aux vœux du roi? Puis-je espérer avec quelque raison que des réflexions meilleures vous ont réconciliée avec des offres repoussées par humeur, par caprice? Je suis dans l'attente....

LA PRINCESSE. Avez-vous porté au roi ma dernière réponse?

DOMINGO. J'ai différé de lui faire cette mortelle blessure. Il est encore temps, princesse; il dépend de vous de la lui épargner.

LA PRINCESSE. Annoncez au roi que je l'attends.

DOMINGO. Puis-je prendre cela pour une parole sérieuse, princesse?

LA PRINCESSE. Vous ne la prendrez pas pour une plaisanterie. Par le ciel, vous m'effrayez! Comment, qu'ai-je donc fait, si vous-même, si vous-même vous pâlissez?

DOMINGO. Princesse, cette surprise... A peine puis-je concevoir?...

LA PRINCESSE. Mon révérend père, vous ne devez pas le

concevoir. Pour tous les biens du monde, je ne voudrais pas que vous m'eussiez comprise. C'est assez pour vous qu'il en soit ainsi. Épargnez-vous la peine de chercher par quelle éloquence s'est opéré ce changement. J'ajouterai pour votre consolation que vous n'avez aucune part à ma faute, ni vous, ni l'Église ; quoique vous m'ayez démontré qu'il y a certains cas où l'Église sait employer dans un but élevé le corps même des jeunes filles. Non, ce n'est pas cela... Ces pieuses raisons, mon révérend père, sont pour moi trop élevées...

DOMINGO. Très-bien, princesse, je les abandonne, puisqu'elles sont superflues.

LA PRINCESSE. Dites de ma part au monarque de ne pas méconnaître qui je suis ; ce que j'ai été, je le suis encore. Seulement la situation des choses a changé. Lorsque je repoussai ses offres avec indignation, je le croyais l'heureux époux de la plus belle des reines, je croyais que cette épouse fidèle méritait ce sacrifice de ma part. Oui, je croyais alors... Alors... A présent, en vérité, je suis mieux informée.

DOMINGO. Continuez, continuez, princesse, je le vois, nous nous entendons.

LA PRINCESSE. Assez. Elle est découverte. Je ne l'épargnerai pas plus long-temps. Sa fourbe habile est découverte. Le roi, l'Espagne entière et moi, elle nous a trompés. Elle aime. Je sais qu'elle aime. J'ai des preuves qui la feront trembler. Le roi est trompé ; mais, par le ciel, qu'il ne le soit pas sans être vengé ! Je lui arracherai ce masque de résignation sublime et surnaturelle, et tout le monde reconnaîtra le front de la coupable. Il m'en coûte un prix énorme ; mais ce qui me ravit, ce qui fait mon triomphe, c'est qu'il lui en coûtera plus encore.

DOMINGO. Maintenant tout est mûr, permettez-moi d'appeler le duc.

Il sort.

LA PRINCESSE, *étonnée*. Que signifie cela ?

SCÈNE XII.

LA PRINCESSE, LE DUC D'ALBE, DOMINGO.

DOMINGO, *amenant le duc*. Nos nouvelles arrivent trop

tard, duc d'Albe. La princesse d'Éboli nous découvre un secret qu'elle devait précisément apprendre de nous.

ALBE. Ma visite la surprendra d'autant moins. Je ne me fie pas à mes propres yeux ; de telles découvertes exigent le regard d'une femme.

LA PRINCESSE. Vous parlez de découvertes ?

DOMINGO. Nous désirerions savoir, princesse, dans quel lieu et à quelle heure ?...

LA PRINCESSE. Eh bien, je vous attendrai demain à midi. J'ai des motifs pour ne pas cacher plus long-temps ce mystère coupable, pour ne pas le soustraire plus long-temps au roi.

ALBE. C'est cela même qui m'amène ici. Il faut que le roi le sache de suite, et qu'il le sache par vous, princesse, par vous. Qui croira-t-il plus que la sévère et vigilante compagne de sa femme ?

DOMINGO. Celle qui, dès qu'elle le voudra, exercera sur lui une autorité sans bornes.

ALBE. Je suis l'ennemi déclaré du prince.

DOMINGO. C'est ainsi que l'on a aussi l'habitude de me regarder. La princesse d'Éboli est libre. Quand nous devons nous taire, le devoir, le devoir de votre charge vous oblige à parler. Le roi ne pourra vous échapper. Vous donnerez le signal, et nous achèverons l'œuvre.

ALBE. Mais il faut que cela s'achève bientôt, à l'instant même. Les moments sont précieux. Je puis recevoir à chaque heure l'ordre de partir.

DOMINGO, *après un instant de réflexion, se tournant vers la princesse.* Si l'on pouvait trouver des lettres ? Des lettres de l'infant qui seraient saisies produiraient de l'effet... Voyons... N'est-ce pas ?... Oui... Vous couchez... à ce qu'il me semble... dans la chambre même de la reine.

LA PRINCESSE. Près de sa chambre... Mais pourquoi cela ?

DOMINGO. Quelqu'un qui s'entendrait à ouvrir les serrures ?... Avez-vous remarqué où elle a l'habitude de mettre la clef de sa cassette ?

LA PRINCESSE, *réfléchissant.* Cela pourrait conduire à quelque chose. Oui, la clef pourrait se trouver, je pense...

DOMINGO. Des lettres exigent des messagers... La suite de

la reine est considérable. Si l'on pouvait trouver la trace... L'or peut beaucoup.

ALBE. Personne ne connaît-il un confident au prince?

DOMINGO. Il n'en a pas un dans tout Madrid, pas un.

ALBE. C'est étrange.

DOMINGO. Vous pouvez me croire. Il méprise toute la cour; j'en ai des preuves.

ALBE. Mais comment? je me rappelle à l'instant même que, lorsque je sortis du salon de la reine, l'infant était avec un de ses pages; ils causaient mystérieusement...

LA PRINCESSE, *l'interrompant brusquement.* Non pas! Non! c'était de quelque autre chose.

DOMINGO. Pourrions-nous le savoir? Cette circonstance est suspecte... (*Au duc.*) Connaissez-vous ce page?

LA PRINCESSE. Enfantillage! Que voulez-vous que ce soit? C'est assez; je connais cela; nous nous reverrons avant que je parle au roi... En attendant, on pourra découvrir beaucoup de choses.

DOMINGO, *la conduisant à l'écart.* Et le roi peut-il espérer? Je puis lui annoncer, n'est-ce pas? Puis-je lui dire à quelle charmante heure ses désirs seront comblés? Ne puis-je?...

LA PRINCESSE. Dans quelques jours je serai malade; on me séparera de la reine; c'est l'usage à cette cour, comme vous le savez. Je resterai dans mon appartement.

DOMINGO. Très-bien, la grande partie est gagnée. Je brave à présent toutes les reines...

LA PRINCESSE. Écoutez! On m'appelle... La reine me demande. Au revoir.

Elle sort.

SCÈNE XIII.

ALBE, DOMINGO.

DOMINGO, *après un moment de silence, suivant des yeux la princesse.* Duc, avec ce visage rose et vos batailles...

ALBE. Et votre Dieu, je veux attendre l'éclair qui doit nous frapper.

Ils sortent.

SCÈNE XIV.

Un cloître de chartreux.

DON CARLOS, LE PRIEUR.

DON CARLOS, *au prieur, en entrant.* Ainsi, il est déjà venu? J'en suis fâché.

LE PRIEUR. Trois fois depuis ce matin. Il est parti, il y a une heure...

CARLOS. Il reviendra pourtant! Ne l'a-t-il pas dit?

LE PRIEUR. Avant midi encore; il l'a promis.

CARLOS, *s'approchant d'une fenêtre et regardant les environs.* Votre cloître est éloigné de la route; là on aperçoit encore les tours de Madrid; ici coule le Mançanarès. Ce site est de mon goût : tout est paisible ici et mystérieux.

LE PRIEUR. Comme l'entrée dans l'autre vie.

CARLOS. Mon révérend père, je confie à votre probité ce que j'ai de plus précieux, de plus sacré. Pas un mortel ne doit savoir, ni même soupçonner, qui j'entretiens ici secrètement. J'ai d'importants motifs pour cacher au monde entier quel homme j'attends ici. Voilà pourquoi j'ai choisi ce cloître. Ici nous sommes à l'abri des trahisons et des surprises. Vous vous rappelez ce que vous m'avez juré?

LE PRIEUR. Fiez-vous à nous, monseigneur; le soupçon des rois ne va pas fouiller les tombeaux. La curiosité ne s'arrête qu'à la porte du bonheur et de la passion. Le monde finit à ces murs.

CARLOS. Vous pensez peut-être que ces précautions et cette crainte cachent une conscience coupable?

LE PRIEUR. Je ne pense rien.

CARLOS. Vous vous tromperiez, mon père; en vérité, vous vous tromperiez. Mon secret redoute l'homme, mais non pas Dieu.

LE PRIEUR. Mon fils, cela nous inquiète fort peu. Ce refuge est ouvert aux crimes comme à l'innocence; quelle que soit ta pensée, bonne ou mauvaise, juste ou coupable, c'est l'affaire de ton cœur.

CARLOS. Ce que nous cachons ne peut offenser votre Dieu;

c'est son œuvre même, son œuvre la plus belle. Mais je puis bien à vous tout vous révéler.

LE PRIEUR. Dans quel but? dispensez-m'en, prince; le monde et ses instruments sont depuis long-temps scellés pour le grand voyage. Pourquoi briser encore le coffre, un instant avant de partir? Il faut si peu pour la béatitude! La cloche sonne l'heure de l'office. Je vais prier.

Il sort.

SCÈNE XV.

DON CARLOS, LE MARQUIS DE POSA.

CARLOS. Enfin! enfin!

LE MARQUIS. Quelle épreuve pour l'impatience d'un ami! Deux fois le soleil s'est levé et deux fois il s'est couché depuis que la destinée de mon Carlos s'est décidée. Et à présent, à présent seulement je vais l'apprendre.... Parle, êtes-vous réconciliés?

CARLOS. Qui?

LE MARQUIS. Toi et le roi Philippe. Et la Flandre?....

CARLOS. Que le duc part demain, voilà ce qui est décidé.

LE MARQUIS. Cela ne peut être; cela n'est pas; tout Madrid serait trompé. Tu as eu une audience secrète, dit-on. Le roi...

CARLOS. Est resté inflexible. Nous sommes séparés pour toujours, et plus encore que nous ne l'étions déjà...

LE MARQUIS. Tu ne vas pas en Flandre?

CARLOS. Non! non! non!

LE MARQUIS. O mes espérances!

CARLOS. Laissons cela de côté. O Rodrigue! depuis que nous nous sommes quittés, que de choses j'ai éprouvées! Mais avant tout, je réclame tes conseils. Je veux lui parler...

LE MARQUIS. A ta mère? Non... Et pourquoi?

CARLOS. J'ai des espérances... Tu pâlis? sois tranquille. Je dois être heureux, et je le serai... Mais nous parlerons de cela une autre fois. Maintenant, tâche de me dire comment je puis lui parler.

LE MARQUIS. Que signifie cela ? Sur quoi se fonde ce nouveau rêve de fièvre ?

CARLOS. Ce n'est pas un rêve, par le Dieu des miracles ! C'est la réalité, la réalité ! (*Il lui montre la lettre du roi à la princesse d'Éboli.*) Elle est là dans ce papier important. La reine est libre; libre aux yeux des hommes comme aux yeux du ciel. Lis, et cesse d'être étonné.

LE MARQUIS *ouvrant la lettre.* Quoi ? que vois-je? La main même du roi ! (*Après l'avoir lue.*) Et pour qui cette lettre ?

CARLOS. Pour la princesse d'Éboli. Avant-hier, un page de la reine m'apporte une lettre d'une écriture inconnue et une clef. On m'indique dans l'aile gauche du palais, habitée par la reine, un cabinet où je suis attendu par une dame que j'aime depuis long-temps. Je me rends sur-le-champ à cette indication...

LE MARQUIS. Insensé ! tu vas...

CARLOS. Je ne connais pas l'écriture... Je ne connais qu'une femme que j'aime, quelle autre pourrait se croire adorée de Carlos ? Plein d'une douce ivresse, j'accours dans ce lieu. Un chant céleste qui retentissait dans l'intérieur de l'appartement me sert de guide... J'ouvre la porte... et qui vois-je? Juge de ma terreur.

LE MARQUIS. Oh ! je devine tout.

CARLOS. J'étais perdu sans ressource, Rodrigue, si je n'étais tombé entre les mains d'un ange. Quel malheureux hasard ! Trompée par le langage imprudent de mes yeux, elle s'abandonne à cette douce erreur et se croit elle-même l'idole de ces regards. Touchée des secrètes souffrances de mon âme, dans l'imprévoyance et la générosité de son cœur attendri, elle veut elle-même répondre à mon amour. Le respect semblait m'imposer le silence ; elle a la hardiesse de le rompre et m'ouvre son noble cœur.

LE MARQUIS. Et tu racontes cela avec tant de calme ? La princesse d'Éboli t'a pénétré ! Plus de doute ; elle connaît l'intime secret de ton amour. Tu l'as gravement offensée, et elle gouverne le roi.

CARLOS, *avec confiance.* Elle est vertueuse.

LE MARQUIS. Elle l'est dans l'intérêt de son amour. Je crains beaucoup cette vertu ; je la connais. Qu'elle est loin de ce sentiment idéal qui, s'élevant de l'âme comme du sol maternel, se développe avec grâce et fierté, s'épanouit librement sans le secours de la culture et répand des fleurs abondantes. C'est un rameau étranger, transporté des régions du midi dans un plus rude climat. Éducation, principes, nomme-la comme tu voudras, c'est une innocence acquise, disputée par la ruse et par de pénibles combats, à un sang ardent, imposée avec soin en compte au ciel qui la réclame et qui la paie. Juges-en toi-même. La princesse pardonnera-t-elle jamais à la reine qu'un homme ait dédaigné le sacrifice de cette vertu si péniblement combattue pour consacrer à la femme de Philippe une flamme sans espérance.

CARLOS. Connais-tu si bien la princesse ?

LE MARQUIS. Non, certainement. Je l'ai à peine vue deux fois. Mais laisse-moi te dire encore un mot. Il m'a semblé qu'elle évaluait habilement l'apparence du vice, et qu'elle savait très-bien apprécier sa vertu. J'ai vu aussi la reine. O Carlos ! combien tout ce que j'ai remarqué en elle est différent. Tranquille dans son honneur inné, ignorant également l'insouciante légèreté et les calculs dogmatiques de la convenance, aussi éloignée de la hardiesse que de la crainte, elle marche d'un pas ferme, héroïque dans le sentier étroit du bien, sans savoir qu'elle excite un sentiment d'adoration, quand elle ose à peine compter sur son propre suffrage. Dans ce portrait, mon Carlos reconnaît-il aussi son Éboli. La princesse est restée ferme, parce qu'elle aimait ; l'amour était la condition expresse de sa vertu. Tu ne l'as point récompensée, elle succombera.

CARLOS, *avec vivacité.* Non ! non ! (*Il se promène avec agitation.*) Non, te dis-je. O Rodrigue ! si tu savais combien c'est mal à toi de vouloir enlever à ton Carlos la plus céleste des félicités, la foi à la vertu du cœur humain !

LE MARQUIS. Ai-je mérité ce reproche ? Non, tendre ami de mon âme ; non, par le Dieu du ciel ! ce n'est pas cela que je voulais. Oh ! cette Éboli ! ce serait un ange, et je me prosternerais comme toi, avec vénération, devant sa vertu, si elle n'avait pas appris ton secret.

CARLOS. Vois combien ta crainte est vaine ! A-t-elle d'autres preuves que celle dont elle rougirait? Achètera-t-elle, par son honneur, la triste satisfaction de sa vengeance?

LE MARQUIS. Plus d'une femme, pour n'avoir pas à rougir, s'est vouée à la honte.

CARLOS, *se levant avec vivacité.* Non, c'est trop dur, trop cruel. Elle est noble et fière ; je la connais et je ne crains rien. C'est en vain que tu t'efforces de troubler mes espérances. Je parlerai à ma mère.

LE MARQUIS. Maintenant? Et pourquoi?

CARLOS. Je n'ai plus rien à ménager. Il faut que je sache mon sort. Fais seulement en sorte que je puisse lui parler.

LE MARQUIS. Et tu veux lui montrer cette lettre? Le veux-tu réellement?

CARLOS. Ne m'interroge pas là-dessus. Le moyen seulement, le moyen de lui parler!

LE MARQUIS. Ne m'as-tu pas dit que tu aimais ta mère? Et tu veux lui montrer cette lettre? (*Carlos baisse les yeux et se tait.*) Carlos, je lis sur ton visage quelque chose de nouveau pour moi et que je n'avais pas encore vu jusqu'à présent. Tu détournes les yeux. Est-il vrai? Ai-je réellement bien lu? Laisse-moi voir. (*Carlos lui donne la lettre, le marquis la déchire.*)

CARLOS. Comment! Es-tu fou? (*Avec une émotion contenue.*) Réellement, je l'avoue, j'attachais une grande importance à cette lettre.

LE MARQUIS. C'est ce que j'ai cru reconnaître, et voilà pourquoi je la déchire. (*Le marquis jette un coup-d'œil pénétrant sur le prince qui le regarde d'un air d'hésitation. Long silence.*) Parle. Qu'y a-t-il de commun entre la profanation de la couche royale et ton amour? Est-ce Philippe qui lui était redoutable? Quel lien peux-tu établir entre la violation de ses devoirs conjugaux et tes audacieuses espérances? Sa faute est-elle d'accord avec ton amour? Ah! maintenant, j'apprends à te connaître. Combien j'avais mal compris jusqu'à présent ton amour.

CARLOS. Comment, Rodrigue! Que crois-tu?

LE MARQUIS. Oh! je sens ce dont il faut que je perde

l'habitude. Oui, autrefois, autrefois, il n'en était pas ainsi. Alors ton âme était si ardente et si riche ! alors le monde tout entier trouvait place dans ton large sein; et tout cela s'est évanoui devant une passion, devant un petit intérêt personnel. Ton cœur est mort. Pas une larme sur le sort effroyable des provinces unies, pas une seule larme. O Carlos ! que tu es devenu pauvre et misérable depuis que tu n'aimes personne que toi.

CARLOS *se jette sur un fauteuil, se tait un moment, puis avec des larmes étouffées.* Je sais que tu ne m'estimes plus.

LE MARQUIS. Ne dis pas cela, Carlos. Je connais cet emportement. C'était l'erreur d'un sentiment louable. La reine était à toi, elle te fut ravie par le roi... Cependant, jusqu'à présent, tu doutais modestement de tes droits. Peut-être Philippe était digne d'elle ? Tu n'osais exprimer que tout bas ton jugement. La lettre résout la question. Avec une orgueilleuse joie, tu reconnais que tu es le plus digne, tu vois le sort convaincu de vol et de tyrannie, tu triomphes d'être l'offensé; car les grandes âmes s'enorgueillissent de souffrir injustement. Mais ici ton imagination s'égare. Ton orgueil avait reçu satisfaction, ton cœur se promit l'espoir. Vois si je ne savais pas bien que cette fois tu t'étais mal compris toi-même.

CARLOS, *touché.* Non, Rodrigue, tu te trompes beaucoup. Ma pensée n'était pas si noble, pas à beaucoup près si noble que tu veux bien me le faire croire.

LE MARQUIS. Te connaîtrais-je donc si peu ! Vois, Carlos, quand tu t'égares, je cherche toujours entre cent vertus celle à laquelle je dois imputer la faute. Mais à présent nous nous comprenons mieux. Soit : tu veux parler à la reine, tu lui parleras.

CARLOS, *se jetant dans ses bras.* Ah ! comme je rougis près de toi !

LE MARQUIS. Tu as ma parole, confie-moi le reste. Une pensée étrange, hardie, heureuse, s'élève aussi dans mon imagination. Tu l'entendras d'une plus belle bouche, Carlos. Je me rends chez la reine; peut-être dès ce matin même aurons-nous une solution. Jusque-là, Carlos, n'oublie pas

qu'un projet conçu par une intelligence élevée et réclamé par les souffrances de l'humanité, eût-il échoué mille fois, ne doit jamais être abandonné... Entends-tu? Souviens-toi de la Flandre.

CARLOS. Oui! oui! Tout ce qui me sera prescrit par toi et par la vertu.

LE MARQUIS *s'approche d'une fenêtre.* Il est temps. Voici ta suite. (*Ils s'embrassent.*) Maintenant, tu redeviens prince et moi sujet.

CARLOS. Tu retournes à l'instant à la ville?

LE MARQUIS. A l'instant.

CARLOS. Arrête. Encore un mot; j'allais oublier une nouvelle de la plus grande importance. C'est le roi qui ouvre les lettres pour le Brabant. Sois sur tes gardes. Les postes du royaume ont, je le sais, des ordres secrets.

LE MARQUIS. Comment l'as-tu appris?

CARLOS. Don Raymond de Taxis est un de mes amis.

LE MARQUIS, *après un moment de silence.* Encore cela : elles partiront par l'Allemagne.

Ils sortent des deux côtés opposés.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

La chambre à coucher du roi. Deux flambeaux allumés sur une table de nuit. Plusieurs pages endormis dans le fond de l'appartement.

LE ROI, *à demi habillé, est assis devant la table, un bras appuyé sur le fauteuil, dans une attitude pensive. Devant lui on voit un médaillon et quelques papiers.* Qu'elle ait d'ailleurs été exaltée, qui peut le nier? Jamais je n'ai pu lui inspirer d'amour, et pourtant semblait-elle en éprouver le besoin?... C'est évident, elle est fausse. (*Il fait un mouvement qui le rappelle à lui-même, et regarde avec*

surprise.) Où étais-je? N'y a-t-il donc ici personne qui veille, si ce n'est le roi? Quoi, ces flambeaux sont déjà consumés! Cependant il n'est pas encore jour. C'en est fait de mon sommeil. Il faut que tu t'en contentes, nature. Un roi n'a pas le temps de réparer ses nuits perdues; maintenant, je suis éveillé, et il faut qu'il fasse jour. (*Il éteint les lumières et ouvre les rideaux d'une fenêtre. Il se promène en long et en large, remarque les enfants endormis, les regarde un instant en silence, puis tire une sonnette.*) Dort-on aussi dans l'antichambre?

SCÈNE II.

LE ROI, LE COMTE DE LERME.

LERME, *avec surprise, en voyant le roi.* Votre Majesté ne se trouve-t-elle pas bien?

LE ROI. Le feu était au pavillon de l'aile gauche. N'avez-vous pas entendu le bruit?

LERME. Non, sire.

LE ROI. Non? Comment? Je l'aurais donc rêvé? Ce ne peut être un hasard. La reine ne couche-t-elle pas dans cette aile?

LERME. Oui, sire.

LE ROI. Ce rêve m'effraie. Désormais on doublera la garde en cet endroit, entendez-vous? dès que le soir sera venu... mais secrètement, très-secrètement. Je ne veux pas que... Vous m'observez!...

LERME. Je remarque des yeux enflammés qui demandent du sommeil. Oserai-je rappeler à votre majesté le soin d'une vie précieuse, le soin des peuples qui verraient avec un douloureux étonnement les traces de l'insomnie sur son visage... Seulement deux petites heures de sommeil...

LE ROI, *avec un regard troublé.* Le sommeil! le sommeil! je le trouverai à l'escurial. Quand le roi dort, c'en est fait de sa couronne; quand le mari dort, c'en est fait du cœur de sa femme. Non! non! c'est une calomnie. N'est-ce pas une femme, une femme qui m'a murmuré ces paroles? Le nom de la femme est calomnie Le crime ne sera certain que quand un homme l'aura confirmé. (*Aux pages qui viennent*

de s'éveiller.) Appelez le duc d'Albe... Approchez, comte. Est-ce vrai? (*Il regarde fixement le comte.*) Oh! pendant la durée d'un seul battement d'artère, pouvoir tout connaître? Est-ce vrai? Jurez-le moi. Suis-je trompé? le suis-je? Est-ce vrai?

LERME. Mon grand, mon excellent roi...

LE ROI, *reculant.* Roi, et encore et toujours roi. Pas d'autre réponse que l'écho de ce vain son. Je frappe le rocher, je lui demande de l'eau, de l'eau pour ma soif fiévreuse, et il me donne de l'or brûlant.

LERME. Qu'est-ce qui serait vrai, sire?

LE ROI. Rien, rien. Quittez-moi. Allez. (*Le comte veut s'éloigner, le roi le rappelle.*) Vous êtes marié, vous êtes père, n'est-ce pas?

LERME. Oui, sire.

LE ROI. Marié, et vous osez veiller une nuit près de votre maître? Vos cheveux sont gris, et vous ne rougissez pas de croire à l'honnêteté de votre femme? Oh! rentrez chez-vous et vous la trouverez dans les embrassements incestueux de votre fils. Croyez-en votre roi. Allez... Vous êtes surpris? Vous me regardez d'un air pénétrant?... parce que je porte moi-même des cheveux gris? Malheureux, pensez à vous; la vertu des reines est inattaquable: vous êtes mort, si vous en doutez.

LERME, *avec chaleur.* Qui pourrait en douter? Dans tous les états de mon roi, qui serait assez hardi pour jeter un soupçon envenimé sur cette angélique vertu, la meilleure des reines?...

LE ROI. La meilleure? Elle est donc aussi pour vous la meilleure? Elle a, je le vois, d'ardents amis autour de moi. Cela doit lui coûter beaucoup, beaucoup plus qu'elle ne peut donner, à ma connaissance. Vous êtes libre; faites venir le duc.

LERME. Je l'entends déjà dans le salon. (*Il veut sortir.*)

LE ROI, *avec un ton plus doux.* Comte, ce que vous avez remarqué est vrai. Cette nuit l'insomnie a rendu ma tête brûlante. Oubliez ce que j'ai dit dans ce rêve éveillé. Enten-

dez-vous? oubliez-le. Votre roi vous est favorable. (*Il lui donne sa main à baiser. Lerme sort et ouvre la porte au duc d'Albe.*)

SCÈNE III.

LE ROI, *le duc* D'ALBE.

ALBE *s'approche du roi d'un air d'hésitation.* Un ordre aussi imprévu à cette heure inaccoutumée? (*Il se trouble en examinant le roi de plus près.*) Et ce regard?...

LE ROI *s'est assis et a pris le médaillon sur la table. Il regarde long-temps le duc en silence.* Il est donc vrai, je n'ai pas un serviteur fidèle?

ALBE, *troublé.* Comment!

LE ROI. Je suis mortellement offensé... On le sait, et personne ne m'avertit.

ALBE, *avec un regard de surprise.* Une offense qui atteindrait mon roi, et qui aurait échappé à mes yeux?

LE ROI *lui montre les lettres.* Connaissez-vous cette main?

ALBE. C'est la main de don Carlos.

LE ROI, *jetant sur lui un regard pénétrant.* Ne soupçonnez-vous rien encore? Vous m'avez averti de son ambition. Etait-ce son ambition, son ambition seule que je devais redouter?

ALBE. L'ambition est un grand, un large mot qui peut renfermer une pensée infinie!

LE ROI. Et n'avez-vous rien de particulier à me découvrir?

ALBE, *après un instant de silence, et d'un air contraint.* Votre Majesté a confié le royaume à ma garde; je dois au royaume mes soins et mes pensées les plus intimes. Ce que je soupçonne du reste, ce que je pense ou ce que je sais, m'appartient. C'est une propriété sacrée que l'esclave, acheté comme le vassal, a le droit de refuser aux rois de la terre. Tout ce qui est clair à mes yeux n'est pas encore assez mûr pour mon roi... S'il veut être satisfait, je le prie de ne pas m'interroger comme maître.

LE ROI, *lui donnant les lettres.* Lisez.

ALBE *lit et se retourne avec terreur vers le roi.* Quel est l'insensé qui a pu remettre ce malheureux écrit entre les mains de mon roi?

LE ROI. Quoi? savez-vous à qui il s'adresse? Le nom, autant que je sache, ne se trouve pas dans cette lettre?

ALBE, *reculant interdit.* J'ai été trop prompt.

LE ROI Vous savez?

ALBE, *après un moment de réflexion.* Eh bien, c'en est fait : mon roi l'ordonne, je ne puis plus reculer. Je ne le nie pas... je connais la personne.

LE ROI, *se levant, avec une émotion profonde.* Dieu terrible de la vengeance, aide-moi à trouver une mort nouvelle. Leur intelligence est donc si claire, si connue du monde, si publique, que, sans se donner la peine d'examiner, on la devine du premier coup-d'œil. C'en est trop. Je ne l'ai pas su, je ne l'ai pas su. Je suis donc le dernier qui l'apprenne, le dernier de tout mon royaume...

ALBE *se jette aux pieds du roi.* Oui, mon clément souverain, je me reconnais coupable, j'ai honte d'une lâche prudence qui m'a ordonné de me taire, quand l'honneur de mon roi, la justice, la vérité me commandaient hautement de parler. Mais puisque tout se tait, puisque le charme de la beauté enchaîne la langue de tous les hommes, j'en cours le risque : je parlerai. Je sais pourtant que les flatteuses protestations d'un fils, les attraits séduisants, les larmes d'une épouse....

LE ROI, *avec vivacité et promptitude.* Levez-vous, je vous donne ma parole royale ; levez-vous, parlez sans effroi.

ALBE, *se levant.* Votre Majesté se rappelle peut-être encore cette scène des jardins d'Aranjuez. Vous trouvâtes la reine éloignée de toutes ses femmes, le regard troublé, seule, dans une allée écartée.

LE ROI. Ah! que vais-je entendre? Continuez.

ALBE. La marquise de Mondejar fut bannie du royaume, parce qu'elle fut assez généreuse pour se sacrifier à l'instant à la reine... Maintenant nous sommes instruits... La marquise n'avait fait qu'obeir à l'ordre de la reine. Le prince avait été là.

LE ROI, *avec emportement.* Il avait été là? Ainsi donc?..

ALBE. Les traces empreintes d'un homme sur le sable, qui partaient du côté gauche de cette allée, et qui allaient se perdre dans une grotte où l'on trouva un mouchoir oublié par l'infant, éveillèrent aussitôt le soupçon ; un jardinier avait rencontré le prince à l'instant même où Votre Majesté paraissait dans le bosquet.

LE ROI, *revenant à lui après une sombre réflexion.* Elle pleurait lorsque je lui laissai voir mon étonnement ; elle me fit rougir devant toute ma cour, rougir devant moi-même : par le ciel ! j'étais comme un condamné devant la vertu. (*Long et profond silence. Il s'asseoit et se voile le visage.*) Oui, duc d'Albe... vous avez raison... cela pouvait me conduire à quelque chose de terrible... laissez-moi un instant seul.

ALBE. Cela ne suffit pas encore pour décider entièrement...

LE ROI, *prenant des papiers.* Et ceci non plus, et cela, et encore cela, et tout ce concours de preuves convaincantes? Oh ! c'est plus clair que le jour... Il y a long-temps que j'aurais dû le savoir... Le crime commença lorsque je la reçus de vos mains à Madrid... Je vois encore cette figure pâle, et ce regard d'effroi arrêté sur mes cheveux blancs. Alors commença cette comédie menteuse.

ALBE. Dans sa jeune mère, le prince perdait une fiancée. Déjà il s'était bercé d'espoir, il partageait des émotions ardentes qui leur furent interdites par leur nouvelle situation. La crainte était déjà vaincue, la crainte qui, d'ordinaire, accompagne le premier aveu ; et le souvenir, avec ses images chéries, donna plus de hardiesse au langage de la séduction. Unis par les rapports de l'âge et des sentiments, irrités par la même contrainte, ils obéirent plus témérairement à l'impulsion de leur amour. La politique avait attenté aux droits de leur affection ; mais est-il croyable, sire, qu'ils aient reconnu le plein pouvoir du conseil-d'état, et qu'ils aient réprimé la tentation d'examiner attentivement la décision de votre cabinet ? Elle comptait sur l'amour, et elle reçut un diadème.

LE ROI, *offensé, avec amertume.* Vous dissertez très-bien, duc, et avec sagacité ; j'admire votre éloquence, et je vous

remercie... (*Il se lève et continue avec fierté et froideur*.) Vous avez raison : la reine a commis une faute grave en me cachant le contenu de ces lettres, et en me faisant un mystère de l'apparition coupable de l'infant dans le jardin. Elle a commis cette faute par une fausse générosité : je saurai la punir. (*Il sonne.*) Qui est dans le salon ? Je n'ai plus besoin de vous, duc d'Albe. Retirez-vous.

ALBE. Aurais-je, par mon zèle, déplu une seconde fois à Votre Majesté ?

LE ROI, *à un page qui entre.* Faites venir Domingo. (*Le page sort.*) Je vous pardonne de m'avoir laissé craindre pendant deux minutes un crime qui peut tourner contre vous.

Albe s'éloigne.

SCÈNE IV.

LE ROI, DOMINGO; *le roi va et vient pendant quelques instants pour se recueillir.*

DOMINGO *entre quelques minutes après que le duc est sorti, s'approche du roi et le regarde en silence d'un air respectueux.* Quelle joyeuse surprise pour moi, sire, de vous voir si calme, si serein !

LE ROI. Cela vous étonne ?

DOMINGO. Grâces soient rendues à la Providence de ce que mes craintes étaient sans fondement ! Maintenant je puis avoir d'autant plus d'espérance.

LE ROI. Vos craintes ? Qu'aviez-vous à craindre ?

DOMINGO. Je ne puis cacher à Votre Majesté que je connais déjà un mystère...

LE ROI, *d'un air sombre.* Vous ai-je donc déjà manifesté le désir de partager ce secret avec vous ? Qui me prévient ainsi sans y être appelé ? Sur mon honneur, c'est bien hardi.

DOMINGO. Sire, le lieu, le moyen par lequel je l'ai appris, le sceau sous lequel il m'a été remis, me disculpent au moins de cette faute. C'est au tribunal de la confession qu'il m'a été confié... confié comme un crime qui chargeait la conscience inquiète de la pénitente, et dont elle demandait pardon au ciel. La princesse deplore trop tard une action dont elle craint les suites redoutables pour la reine.

LE ROI. Vraiment ! le bon cœur ! Vous avez bien deviné pourquoi je vous ai fait appeler. Il faut que vous m'arrachiez à cet obscur labyrinthe où un zèle aveugle m'a jeté. J'attends de vous la vérité : parlez-moi ouvertement. Que dois-je croire et que dois-je résoudre ? J'exige de votre charge la vérité...

DOMINGO. Sire, lors même que la douceur de mon ministère ne m'imposerait pas l'agréable devoir de la modération, je conjurerais Votre Majesté au nom de son repos ; je la conjurerais de ne pas poursuivre cette découverte, d'abandonner à tout jamais l'examen d'un mystère qui ne peut avoir aucune solution heureuse. Ce que l'on en sait d'à présent peut être pardonné. Un mot du roi, et la reine n'a pas eu tort. La volonté du roi donne la vertu comme le bonheur, et si le roi montre toujours le même calme, il anéantira par là les rumeurs que la calomnie s'est permises.

LE ROI. Des rumeurs? Sur moi et parmi mon peuple ?

DOMINGO. Mensonges ! damnables mensonges ! je le jure. Cependant il y a des cas où la croyance du peuple, fût-elle même dénuée de preuves, a l'importance de la vérité.

LE ROI. Par le ciel ! et ce serait ici un de ces cas !

DOMINGO. Une bonne renommée est le précieux, l'unique bien que la reine pourrait disputer à la femme d'un bourgeois.

LE ROI. Là-dessus, j'espère, il n'y a rien à craindre. (*Il jette un regard de doute sur Domingo. Après un moment de silence.*) Chapelain, j'ai encore quelque chose de fâcheux à apprendre de vous; point de retard. Voilà long-temps que je lis un malheur sur votre visage ; quel qu'il soit, dites-le. Ne me laissez pas plus long-temps à la torture. Que croit le peuple ?

DOMINGO. Encore une fois, sire, le peuple peut se tromper, et il se trompe certainement. Ce qu'il affirme ne doit pas ébranler le roi..... Seulement qu'on ait osé dire de telles choses !...

LE ROI. Quoi ! faut-il que j'implore si long-temps une goutte de poison ?

DOMINGO. Le peuple pense encore à cette époque où Vo-

tre Majesté fut si près de mourir.... Trente semaines plus tard, il apprend l'heureuse délivrance... (*Le roi se lève et sonne. Le duc d'Albe entre ; Domingo se trouble.*) Je suis étonné, sire.

LE ROI, *allant au devant du duc.* Tolède, vous êtes un homme ; défendez-moi de ce prêtre.

DOMINGO (*Le duc d'Albe et lui échangent des regards embarrassés. Après un moment de silence*). Si nous avions pu savoir d'avance que cette nouvelle serait funeste à celui qui la porterait...

LE ROI. Bâtard, dites-vous? J'étais à peine échappé à la mort quand elle s'est sentie mère. Comment! à cette époque, si je ne me trompe, vous rendiez dans toutes les églises des actions de grâces à saint Dominique pour le miracle qu'il avait opéré en moi. Ce qui était un miracle alors a-t-il cessé de l'être? alors donc vous mentiez ou vous mentez aujourd'hui? A quoi désirez-vous que je croie à présent? Oh! je vous devine; si le complot eût été mûr alors, c'en était fait de la gloire de votre saint patron.

ALBE. Le complot!

LE ROI. Vous vous seriez rencontrés à présent dans la même opinion, avec une conformité sans exemple, et vous ne seriez pas d'intelligence? Vous voulez me le persuader, à moi? Il faudrait donc que je n'eusse pas remarqué avec quelle avidité et quel acharnement vous vous précipitiez sur votre proie? quelle volupté vous éprouviez à vous repaître de ma douleur et des transports de ma colère? il faudrait que je n'eusse pas remarqué avec quel zèle le duc brûle de ravir la faveur destinée à mon fils? et comme ce saint homme voulait armer sa petite passion du bras puissant de ma colère? Me regardez-vous comme un arc que l'on peut tendre à son gré? J'ai aussi ma volonté, et si je dois douter, laissez-moi commencer par vous.

ALBE. Notre fidélité ne s'attendait pas à une telle interprétation.

LE ROI. Votre fidélité! La fidélité avertit du crime dont on est menacé; la vengeance parle de celui qui est accompli. Écoutez-moi, qu'ai-je gagné à votre empressement?... Si ce que vous me dites est vrai, que me reste-t-il à attendre, si

ce n'est la douleur du divorce ou le triste triomphe de la vengeance?... Mais non, vous n'avez que des craintes; vous ne me donnez que des soupçons incertains.... Vous me laissez au bord de l'enfer, et vous fuyez.

DOMINGO. D'autres preuves sont-elles possibles quand on ne peut avoir le témoignage des yeux?

LE ROI, *d'un ton sérieux après un moment de silence, se tournant vers Domingo.* Je rassemblerai les grands de mon royaume et je présiderai moi-même le tribunal. Présentez-vous alors, si vous en avez le courage, et accusez-la d'adultère. Elle mourra sans miséricorde, et l'infant mourra aussi; mais, faites-y attention, si elle peut se justifier, vous mourrez vous-même. Voulez-vous rendre par un tel sacrifice hommage à la vérité? décidez-vous. Vous ne le voulez pas? vous restez muet? vous ne le voulez pas? Vous avez le zèle du mensonge.

ALBE, *qui est demeuré à l'écart, avec calme et froideur.* Je le veux.

LE ROI *se retourne vers lui avec surprise et le regarde fixement.* Cela est hardi. Cependant, je songe que vous avez exposé votre vie à tant de rudes combats pour des motifs bien moins importants; vous l'avez exposée avec la légèreté d'un joueur de dés pour le néant de la gloire. Qu'est-ce que la vie pour vous? Je ne livrerai point le sang royal à un insensé qui n'a rien à espérer que de relever sa modeste destinée. Je rejette votre sacrifice. Allez, allez, et attendez mes ordres dans la chambre d'audience.

Ils sortent tous deux.

SCÈNE V.

LE ROI, *seul.* Maintenant, Providence clémente! donne-moi un homme; tu m'as déjà beaucoup donné, maintenant donne-moi un homme. Toi, tu es seule, car tes regards sondent ce qui est caché. Moi, je te demande un ami, car je ne suis pas comme toi qui connais tout; tu sais ce que sont pour moi les auxiliaires que tu as soumis à mes ordres; ce qu'ils pouvaient faire pour moi, ils l'ont fait. Leurs vices apprivoisés et tenus en bride servent à mes desseins, comme les tempêtes servent à purger le monde. J'ai besoin de

la vérité; chercher sa source paisible sous les sombres débris de l'erreur n'est pas le sort des rois. Donne-moi l'homme rare, l'homme au cœur pur et ouvert, à l'esprit clairvoyant, au regard ferme qui m'aidera à la découvrir.... Je jette les dés; parmi les milliers d'hommes qui tourbillonnent autour du soleil de la royauté, fais que j'en trouve un seul. (*Il ouvre une cassette, prend un registre, et après l'avoir long-temps feuilleté.*) Rien que des noms.... il n'y a là que des noms, et pas même la mention des services qui les ont fait inscrire dans ce registre. Quoi de plus facilement oublié que la reconnaissance? Cependant, dans cet autre registre, je lis chaque faute soigneusement inscrite. Comment? à quoi sert? le souvenir de la vengeance a-t-il besoin d'un pareil secours? (*Il continue à lire.*) Le comte d'Egmont! pourquoi se trouve-t-il ici? La victoire de Saint-Quentin est depuis long-temps effacée; je le rejette parmi les morts. (*Il efface ce nom et l'écrit dans un autre registre. Il continue à lire.*) Marquis de Posa... Posa? A peine me souviens-je de cet homme! Et son nom est marqué deux fois! preuve que je le destinais à un grand but. Est-il possible que cet homme se soit jusqu'à présent soustrait à ma présence? qu'il ait évité les regards de son royal débiteur? Par le ciel! c'est dans toute l'étendue de mes états le seul homme qui n'ait pas besoin de moi. S'il eût recherché la fortune ou les honneurs, il y a long-temps qu'il aurait paru devant mon trône. Me hasarderais-je avec cet homme bizarre? Celui qui peut se passer de moi pourra me dire la vérité.

Il sort.

SCÈNE VI.

Salle d'audience.

DON CARLOS *s'entretenant avec* LE PRINCE DE PARME, LES DUCS D'ALBE, FERIA, MEDINA SIDONIA, LE COMTE DE LERME *et quelques autres grands, avec des papiers à la main, tous attendant le roi.*

MEDINA SIDONIA, *que tout le monde évite, se tourne vers le duc d'Albe qui va et vient seul à l'écart.* Vous avez

déjà parlé au roi, duc ; comment l'avez-vous trouvé disposé?

ALBE. Très-mal pour vous et vos nouvelles?

MEDINA SIDONIA. Sous le feu des canons anglais j'étais plus à mon aise que sur ce parquet. (*Carlos, qui l'a observé en silence avec intérêt, va à lui et lui prend la main.*) Je vous remercie de cœur, prince, pour ces larmes généreuses, vous voyez comme chacun me fuit. Maintenant ma perte est résolue.

CARLOS. Espérez mieux, mon ami, de la bonté de mon père et de votre innocence.

MEDINA SIDONIA. Je lui ai perdu une flotte telle que la mer n'en avait encore point vue. Qu'est-ce qu'une tête comme la mienne près de soixante-dix galions abîmés? Mais, prince, cinq fils de la plus belle espérance comme vous... c'est là ce qui me brise le cœur.

SCÈNE VII.

LE ROI *entre en costume royal. Les précédents. Tous se découvrent et se rangent des deux côtés formant autour de lui un demi-cercle. Grand silence.*

LE ROI, *jetant un regard rapide sur ce cercle.* Couvrez-vous. (*Don Carlos et le prince de Parme s'avancent les premiers et baisent la main du roi ; il se tourne vers le dernier avec un air affectueux sans vouloir remarquer son fils.*) Votre mère, mon neveu, désire savoir si l'on est content de vous à Madrid.

PARME. Elle ne doit pas le demander avant l'issue de ma première bataille.

LE ROI. Soyez tranquille, votre tour viendra, quand ces tiges se briseront. (*Au duc de Feria.*) Que m'apportez-vous?

FERIA, *courbant un genou devant le roi.* Le grand commandeur de l'ordre de Calatrava est mort ce matin ; je rapporte sa croix.

LE ROI *prend l'ordre et regarde autour de lui.* Qui maintenant est le plus digne de la porter? (*Il fait signe au duc d'Albe, qui fléchit le genou devant le roi, et il lui met le collier au cou.*) Duc, vous êtes mon premier capitaine.

Ne soyez rien de plus, et ma faveur ne vous manquera jamais. (*Il aperçoit le duc de Medina Sidonia.*)

MEDINA SIDONIA *s'approche en tremblant, et s'agenouille devant le roi, la tête baissée.* Voici, grand roi, tout ce que je rapporte de l'Armada et de la jeunesse espagnole.

LE ROI, *après un moment de silence.* Dieu est au-dessus de moi. Je vous ai envoyé contre les hommes et non pas contre les écueils et la tempête. Soyez le bien venu à Madrid. (*Il lui donne sa main à baiser.*) Je vous remercie de m'avoir conservé en vous un digne serviteur. Je le reconnais pour tel, messieurs, et je veux qu'il soit reconnu pour tel. (*Il lui fait signe de se lever et de se couvrir, puis il se tourne vers les autres.*) Qu'y a-t-il encore? (*A don Carlos et au prince de Parme.*) Je vous salue, princes. (*Ils sortent. Les autres grands s'approchent, mettent un genou en terre, et lui présentent leurs papiers. Il y jette un coup d'œil, et les donne au duc d'Albe.*) Vous me les remettrez dans mon cabinet. Est-ce fini? (*Personne ne répond.*) Comment se fait-il donc que le marquis de Posa ne se montre jamais parmi mes grands? Je sais fort bien que ce marquis de Posa m'a servi avec honneur. Peut-être ne vit-il plus. Pourquoi ne paraît-il pas?

LERME. Le chevalier est nouvellement revenu d'un voyage à travers toute l'Europe. Il est en ce moment à Madrid, et n'attend qu'un jour d'audience publique pour se mettre aux pieds de son roi..

ALBE. Le marquis de Posa? Oui, sire, c'est ce hardi chevalier de Malte dont la renommée raconte une action éclatante. Lorsque, sur l'ordre du grand-maître, les chevaliers se rendirent dans leur île assiégée par Soliman, ce jeune homme, alors âgé de dix-huit ans, s'échappe de l'université d'Alcala, et se présente, sans avoir été convoqué, devant La Valette. On m'a acheté ma croix, dit-il, je veux la mériter. Il fut un des quarante chevaliers qui, en plein jour, dans le fort Saint-Elme, soutinrent trois assauts contre Psali, Ulucciali, Hassem et Mustapha. Le fort étant emporté, et tous les chevaliers tombés autour de lui, il se jette à la mer, et revient seul à La Valette. Deux mois après, l'ennemi abandonna l'île, et le chevalier retourna achever ses études.

FERIA. C'est aussi ce marquis de Posa qui plus tard découvrit la fameuse conspiration de Catalogne, et, par sa seule activité, conserva à la couronne la plus importante partie du royaume.

LE ROI. Je suis surpris... Qu'est-ce donc que cet homme qui a fait tout cela, et qui, sur trois personnes que j'interroge, n'a pas un seul envieux? Certes, cet homme a le caractère le plus rare, ou il n'en a aucun. Pour l'amour du merveilleux, je veux lui parler. (*Au duc d'Albe.*) Après la messe, amenez-le dans mon cabinet. (*Le duc sort; le roi appelle Feria.*) Prenez ma place dans le conseil privé. (*Il sort.*)

FERIA. Le roi est aujourd'hui d'une grande bonté.

MEDINA SIDONIA. Dites que c'est un Dieu... Il l'a été pour moi.

LERME. Que vous méritez bien votre bonheur, amiral! J'y prends la plus vive part.

UN DES GRANDS. Et moi aussi.

UN SECOND. Et moi aussi, en vérité.

UN TROISIÈME. Le cœur me battait. Un si digne capitaine!

LE PREMIER. Le roi ne vous a point fait de faveur, il n'a été que juste.

LERME, *en s'en allant, à Medina Sidonia.* Combien deux mots vous ont tout-à-coup enrichi! *Ils sortent.*

SCÈNE VIII.

Le cabinet du roi.

LE MARQUIS DE POSA *et* LE DUC D'ALBE.

LE MARQUIS, *en entrant.* Il veut me voir? Moi? Cela ne peut être. Vous vous trompez de nom. Et que veut-il donc de moi?

ALBE. Il veut vous connaître.

LE MARQUIS. De la curiosité, alors. — C'est dommage de perdre ainsi le temps; la vie est si tôt finie!

ALBE. Je vous abandonne à votre bonne étoile. Le roi est entre vos mains. Profitez aussi bien que vous pourrez de ce moment, et, s'il est perdu, n'en attribuez la faute qu'à vous. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, *seul*. Très-bien dit, duc ! Il faut mettre à profit le moment qui ne se présente qu'une fois. Ce courtisan me donne en vérité une bonne leçon, si ce n'est dans son sens, au moins dans le mien. (*Après s'être promené un instant.*) Mais comment suis-je ici ? Est-ce seulement par un bizarre caprice du sort que je vois mon image se refléter dans cette glace ? Sur un million d'hommes, il va me prendre, moi, contre toute vraisemblance, et me fait revivre dans la mémoire du roi ? Est-ce un hasard seulement ? C'est peut-être plus. Et qu'est-ce que le hasard, sinon la pierre brute à laquelle la main du sculpteur donne la vie ? La Providence accorde le hasard, l'homme doit l'employer à son but. Qu'importe ce que le roi peut me vouloir ? Je sais ce que je dois faire avec le roi... Et quand ce ne serait qu'une étincelle de vérité hardiment lancée dans l'âme du despote, combien ne peut-elle pas porter de fruits sous la main de la providence ? Ainsi, ce qui m'a paru d'abord si étrange pourrait me conduire à un but parfait. Que cela soit ou non, n'importe, j'agirai avec cette croyance. (*Il fait quelques tours dans la chambre, et s'arrête en silence devant un tableau. Le roi paraît dans un salon voisin où il donne des ordres, puis il s'avance, s'arrête à la porte, et regarde long-temps le marquis, qui ne le voit pas.*

SCÈNE X.

LE ROI *et* LE MARQUIS DE POSA. (*Dès que le marquis aperçoit le roi, il s'avance vers lui, pose un genou en terre, et se lève sans aucun signe d'embarras.*)

LE ROI *le regarde d'un air étonné.* Vous m'avez donc déjà parlé ?

LE MARQUIS. Non.

LE ROI. Vous avez rendu des services à ma couronne, pourquoi vous dérober à ma reconnaissance ? Tant d'hommes se pressent dans mon souvenir ! Dieu seul sait tout ! C'était à vous à rechercher les regards de votre roi. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

LE MARQUIS. Il y a deux jours, sire, que je suis de retour dans le royaume.

LE ROI. Je ne veux pas rester le débiteur de ceux qui me servent. Demandez-moi une grâce.

LE MARQUIS. Je jouis des lois.

LE ROI. C'est un droit dont jouit aussi le meurtrier.

LE MARQUIS. Mais combien plus le bon citoyen ! Sire, je suis content.

LE ROI, *à part.* Un grand sentiment de soi-même et une courageuse hardiesse ! Par le ciel ! il fallait s'y attendre. Je veux que l'Espagnol soit fier, et je le souffre volontiers, même quand le vase déborde... (*Au marquis.*) On me dit que vous avez quitté mon service.

LE MARQUIS. Je me suis retiré pour faire de la place à un plus digne.

LE ROI. Cela me fait de la peine. Lorsque de tels esprits rentrent dans l'oisiveté, quelle perte pour mes états !.... Peut-être craignez-vous de manquer la sphère digne de votre nature.

LE MARQUIS. Oh ! non. Je suis certain que le connaisseur expérimenté, celui qui est habitué à éprouver ses matériaux et l'âme des hommes, aurait vu dès le premier coup d'œil en quoi je pouvais ou non lui être utile. Je sens avec une humble reconnaissance la grâce que me fait votre majesté en ayant de moi cette haute opinion. Cependant... (*Il s'arrête.*)

LE ROI. Vous réfléchissez ?

LE MARQUIS. Je ne suis pas, je l'avoue, sire, préparé à revêtir tout-à-coup du langage d'un de vos sujets ce que j'ai pensé comme citoyen du monde ; car, lorsque je rompis pour toujours avec le pouvoir, je me crus aussi délivré de la nécessité de lui expliquer les motifs de cette détermination.

LE ROI. Ces motifs sont-ils si frivoles ? craignez-vous de les exposer ?

LE MARQUIS. Si j'avais le temps, sire, de les développer complètement, je risquerais tout au plus ma vie. Mais je vous dirai la vérité, si vous ne me refusez pas cette faveur. J'ai à choisir entre votre disgrâce et votre dédain. S'il faut me décider, j'aime mieux paraître criminel qu'insensé à vos yeux.

LE ROI, *avec curiosité.* Eh bien?

LE MARQUIS. Je ne puis être serviteur des princes. (*Le roi le regarde avec surprise.*) Je ne veux point tromper l'acheteur, sire. Si vous daignez m'employer, vous ne voulez que des actions pesées d'avance; vous ne voulez que mon bras et mon courage sur les champs de bataille, ma tête dans les conseils. Le but de mes actions ne doit plus être dans mes actions même, mais dans l'accueil qu'elles trouveront auprès du trône. Pour moi, la vertu a sa valeur à elle. Le bonheur que le roi ferait par mes mains, je le produirais moi-même, ce serait pour moi une œuvre d'inclination, une joie, non pas un devoir. Est-ce là votre pensée? Pouvez-vous souffrir une action étrangère dans votre création? et moi dois-je m'abaisser à n'être que le ciseau, quand je pourrais être l'artiste? J'aime l'humanité, et dans les monarchies, je ne dois aimer que moi-même.

LE ROI. Cette chaleur est louable. Vous voudriez faire le bien. Peu importe aux patriotes, aux sages, de quelle manière il se fait. Cherchez dans mon royaume un poste qui vous permette de satisfaire cette noble impulsion.

LE MARQUIS. Je n'en vois aucun.

LE ROI. Comment!

LE MARQUIS. Ce que Votre Majesté veut répandre par mes mains, c'est le bonheur des hommes. Mais est-ce le même bonheur que je leur désire dans la pureté de mon amour? Devant un tel bonheur la majesté des rois tremblerait. Non, la politique des trônes leur en a fait un nouveau, un bonheur qu'elle est encore assez riche pour leur distribuer. Elle a aussi jeté dans le cœur des hommes de nouveaux penchants qui se contentent de ce bonheur. Elle frappe de son empreinte la vérité, la vérité qu'elle peut souffrir, et toutes les empreintes qui ne ressemblent pas à celles-là sont rejetées. Mais ce qui satisfait la couronne me suffit-il? Mon amour fraternel pour l'homme peut-il avoir recours au rapetissement de l'homme? Puis-je le croire heureux avant qu'il lui soit permis de penser? Ne me choisissez donc pas, sire, pour répandre ce bonheur frappé à votre coin. Je me refuse à distribuer cette monnaie. Je ne puis être serviteur des princes.

LE ROI, *avec vivacité.* Vous êtes un protestant!

LE MARQUIS, *après quelques réflexions.* Votre croyance, sire, est aussi la mienne. (*Il s'arrête un moment.*) Je suis mal compris ; c'est là ce que je craignais. Vous voyez que ma main a levé le voile des mystères de la royauté. Qui peut vous répondre que je regarderai encore comme sacré ce qui a cessé de m'effrayer ? Je parais dangereux parce que j'ai réfléchi sur moi-même. Je ne le suis pas, sire, mes vœux sont renfermés ici. (*Il met la main sur son cœur.*) Cette ridicule rage d'innovation qui augmente le poids des chaînes qu'elle ne peut briser n'échauffera jamais mon sang. Ce siècle n'est pas mûr pour mon idéal. Je suis un citoyen des siècles à venir. Une peinture peut-elle troubler votre repos ? que votre souffle l'efface.

LE ROI. Suis-je le premier à qui vous vous soyez montré sous cet aspect ?

LE MARQUIS. Sous cet aspect, oui.

LE ROI *se lève, fait quelques pas et s'arrête devant le marquis.* Ce langage est du moins nouveau. La flatterie s'épuise ; l'imitation rabaisse l'homme de mérite.... On essaie une fois le contraire. Pourquoi pas ? ce qui surprend fait fortune. Si vous l'entendez ainsi, bien ; j'établirai un nouvel office pour l'esprit fort...

LE MARQUIS. Je vois, sire, quelle petite, quelle humiliante opinion vous avez de la dignité de l'homme ! Dans le langage même de l'homme libre, vous ne découvrez qu'un artifice de la flatterie, et je crois savoir qui vous porte à cela. Les hommes vous y ont contraint. Ils ont volontairement abdiqué leur noblesse ; ils sont volontairement descendus à ce degré inférieur ; ils fuient avec effroi devant l'ombre de leur dignité intérieure ; ils se plaisent dans leurs misères ; ils parent leurs chaînes avec une lâche habileté, et les porter avec convenance s'appelle parmi eux vertu. C'est ainsi que vous avez reçu le monde, c'est ainsi qu'il avait été transmis à votre glorieux père. Comment après cette douloureuse mutilation l'homme pouvait-il être honoré par vous ?

LE ROI. Je trouve du vrai dans ces paroles.

LE MARQUIS. Mais le tort est d'avoir changé l'homme, œuvre des mains du Créateur, en une œuvre de vos mains, et de vous être donné pour dieu à cette créature de nouvelle fa-

çon. Vous vous êtes alors mépris en une chose : vous êtes resté homme, homme sorti des mains du Créateur ; vous avez continué à éprouver les souffrances et les désirs des mortels ; vous aviez besoin de sympathie, et que peut-on offrir à un dieu, sinon la crainte et les prières? Déplorable changement! fatale intervention de la nature! vous avez fait de l'homme une corde de votre instrument, qui donc avec vous partagera le sentiment de l'harmonie?

LE ROI. Par le ciel! il me saisit le cœur.

LE MARQUIS. Mais pour vous ce sacrifice n'est rien; vous êtes par là seul, unique de votre espèce. A ce prix, vous êtes un dieu... Et quelle chose terrible, s'il n'en était pas ainsi! Si à ce prix, si par la perte du bonheur de tant de millions d'hommes vous n'aviez rien à gagner, si la liberté que vous avez anéantie était la seule chose qui pût satisfaire vos désirs. Je vous prie, sire, de me permettre de me retirer. Mon sujet m'entraîne. Mon cœur est plein; il y a trop de charme à me trouver devant le seul être auquel je puisse l'ouvrir. (*Le comte de Lerme entre et dit à voix basse quelques mots au roi; celui-ci lui fait signe de s'éloigner et reprend son attitude.*)

LE ROI, *au marquis, après que Lerme est parti.* Achevez.

LE MARQUIS, *après un moment de silence.* Je sens, sire, tout le prix...

LE ROI. Achevez, vous avez encore à me parler.

LE MARQUIS. Je suis revenu, sire, tout récemment de la Flandre et du Brabant. Quelle riche et florissante province! C'est un grand, un puissant peuple, et en même temps un bon peuple. Être le père de ce peuple, me disais-je, doit être une joie céleste... Et alors mon pied heurte des ossements humains brûlés. (*Il s'arrête; ses yeux se reposent sur le roi qui essaie de répondre à son regard, mais qui, saisi et troublé, baisse les yeux.*) Vous avez raison, vous devez avoir raison. Que vous ayez pu accomplir ce que vous regardiez comme votre devoir, voilà ce qui m'a pénétré d'une affreuse admiration. Oh! c'est dommage que la victime qui roule dans son sang ne puisse entonner un chant de louanges à l'esprit du sacrificateur! C'est dommage que l'histoire du

monde soit écrite par des hommes seulement, et non point par des êtres d'une nature supérieure ! Des siècles plus doux remplaceront celui de Philippe et amèneront une sagesse plus douce ; le bonheur des citoyens s'accordera avec la grandeur des princes, l'état deviendra avare de ses enfants et la nécessité elle-même sera humaine.

LE ROI. Et lorsque ces siècles humains paraîtront, croyez-vous que j'aurai à trembler devant celui-ci ? Regardez autour de vous dans mon Espagne ! Le bonheur des citoyens y fleurit dans une paix sans nuage, et je veux donner ce repos à la Flandre.

LE MARQUIS, *vivement*. Le repos d'un cimetière !... Et vous espérez finir ce que vous avez commencé ! Vous espérez arrêter le mouvement actuel de la chrétienté, le printemps universel qui rajeunit la face du monde ? Seul dans toute l'Europe, vous voulez vous jeter au-devant de cette roue des destinées du monde qui poursuit incessamment son cours ? Vous voulez qu'un bras humain l'enraie ? C'est ce que vous ne ferez point. Déjà des milliers d'hommes ont fui de vos états, pauvres mais joyeux. Les citoyens que vous avez perdus à cause de leurs croyances étaient les plus nobles. Élisabeth tend des bras maternels à ces fugitifs, et la terrible Angleterre prospère par l'industrie des enfants de notre contrée. Privée du travail actif des nouveaux chrétiens, Grenade est déserte, et l'Europe triomphe de voir son ennemi saignant des blessures qu'il s'est faites lui-même. (*Le roi est ému, le marquis s'en aperçoit, et s'approche de lui.*) Vous voulez travailler pour l'éternité, et vous semez la mort. Cette œuvre de contrainte ne pourra survivre à celui qui l'a entreprise. Vous construisez votre édifice pour des ingrats. En vain vous aurez livré un rude combat à la nature ; en vain vous aurez sacrifié à vos projets destructeurs une vie royale et tant de royales vertus, l'homme est plus que vous ne croyez : il brisera le joug de son long sommeil et, réclamant ses droits sacrés, il unira votre nom à ceux des Néron et des Busiris ; et cela m'afflige, car vous étiez bon.

LE ROI. Qui vous a donné cette certitude ?

LE MARQUIS, *avec feu*. Oui, par le Dieu tout-puissant ! Oui, oui, je le répète. Donnez-nous ce que vous nous avez

pris. Soyez généreux comme le fort, et laissez le bonheur des hommes tomber de vos mains. Laissez les esprits mûrir dans votre large édifice. Rendez-nous ce que vous nous avez pris; vous serez roi d'un million de rois. (*Il s'approche du roi avec hardiesse et fixe sur lui un regard ferme et ardent.*) Oh! que ne puis-je avoir sur les lèvres l'éloquence de ces milliers d'hommes dont le sort se décide dans cette heure solennelle! Que ne puis-je faire une flamme de l'éclair que je remarque dans vos yeux! Abandonnez cette apothéose contre nature qui nous anéantit. Soyez pour nous l'exemple de ce qui est éternel et vrai! Jamais, jamais un mortel n'eut autant de pouvoir à employer aussi divinement. Tous les rois de l'Europe rendent hommage au nom espagnol. Marchez à la tête des rois de l'Europe. Un trait de plume de cette main et la terre est de nouveau créée. Donnez-nous la liberté de penser. (*Il se jette à ses pieds.*)

LE ROI, *surpris.* Etrange enthousiaste! Mais levez-vous... Je...

LE MARQUIS. Regardez autour de vous la nature dans sa splendeur, elle est fondée sur la liberté; et comme elle est riche par la liberté! Le grand Créateur jette le vermisseau dans une goutte de rosée, et le laisse s'agiter à son gré dans le domaine de la mort et de la corruption. Que votre création est petite et misérable! Le bruit d'une feuille effraie le maître de la chrétienté. Il faut que vous trembliez devant chaque vertu; lui, plutôt que de troubler le ravissant aspect de la liberté, il laisse le triste cortége des maux se déchaîner sur son univers; lui qui a tout fait, on ne le voit pas, il se cache discrètement sous d'éternelles lois. L'esprit fort les voit, mais ne le voit pas. Pourquoi un Dieu? dit-il, le monde se suffit à lui-même, et nulle dévotion chrétienne ne lui rend un plus grand hommage que ce blasphème de l'esprit fort.

LE ROI. Et voulez-vous entreprendre de former dans mes états ce modèle, élevé au-dessus de l'humanité?

LE MARQUIS. Vous le pouvez, et qui le pourrait, si ce n'est vous? Consacrez au bonheur des peuples ce pouvoir qui pendant si long-temps n'a fructifié que pour la grandeur du trône. Rendez à l'humanité la noblesse qu'elle a perdue; que le citoyen soit de nouveau ce qu'il était auparavant, le but de

la royauté. Qu'il ne soit pas lié par d'autre devoir que par les droits sacrés de ses frères. Quand l'homme rendu à lui-même reprendra le sentiment de sa dignité, quand les vertus fières et élevées de la liberté se développeront, quand vous aurez, sire, rendu votre royaume le plus heureux de tous, alors votre devoir sera de subjuguer le monde.

LE ROI, *après un long silence.* Je vous ai laissé parler jusqu'à la fin. Le monde, je le vois bien, se peint dans votre tête autrement que dans celle des autres hommes. Aussi ne veux-je pas vous soumettre à la mesure ordinaire. Je suis le premier à qui vous ayez révélé votre pensée la plus intime. Je le crois parce que je le suis. En faveur de la réserve qui vous a fait taire jusqu'à ce jour de telles opinions conçues avec tant de chaleur, en faveur de cette modeste réserve, je veux oublier, jeune homme, que je les ai apprises et comment je les ai apprises. Levez-vous, je veux répondre à la précipitation du jeune homme, non pas en roi, mais en vieillard. Je le veux, parce que je le veux. Le poison même dans une bonne nature peut produire un heureux résultat. Mais fuyez mon inquisition. Je verrais avec douleur...

LE MARQUIS. Réellement, avec douleur?

LE ROI. Je n'ai jamais vu un tel homme. Non, non, marquis. Vous me traitez trop rudement. Je ne veux pas être un Néron, je ne veux pas l'être, je ne veux pas l'être envers vous. Tout bonheur ne périra pas sous ma domination, vous même vous pourrez sous mes yeux continuer à être un homme.

LE MARQUIS, *vivement.* Et mes concitoyens, sire? Ah! il ne s'agissait pas de moi, ce n'est pas ma cause que j'ai voulu plaider. — Et vos sujets, sire?

LE ROI. Puisque vous savez si bien comment la postérité me jugera, qu'elle apprenne aussi par vous comment je traitais les hommes quand j'en trouvais un.

LE MARQUIS. Oh! que le plus juste des rois ne soit pas en même temps le plus injuste dans votre Flandre! Il y a des milliers de citoyens meilleurs que moi. Aujourd'hui seulement, oserai-je le dire? grand roi, vous voyez peut-être pour la première fois sous un aspect plus doux la liberté.

LE ROI, *avec une gravité douce.* Rien de plus là-dessus;

jeune homme. Je sais que vous penserez autrement quand vous connaîtrez les hommes comme moi. Cependant je vous verrais à regret pour la dernière fois. Comment m'y prendrai-je pour vous attacher à moi ?

LE MARQUIS. Laissez-moi comme je suis. Que serai-je pour vous, si vous me séduisiez aussi ?

LE ROI. Je ne supporte pas cet orgueil. Dès aujourd'hui vous êtes à mon service. Point de réplique, je le veux. (*Après un moment de silence.*) Mais comment ? Que voulais-je donc ? N'est-ce pas la vérité que je voulais ? et je trouve plus encore... Vous m'avez vu sur mon trône, marquis, mais non pas dans ma maison. (*Le marquis semble se recueillir.*) Je vous comprends.... Mais quand je serais le plus malheureux des pères, ne puis je pas être un heureux époux ?

LE MARQUIS. Si un fils de la plus belle espérance, si la possession de la femme la plus digne d'amour peuvent donner à un mortel le droit d'être appelé heureux, vous avez, sire, plus que personne ce double bonheur.

LE ROI, *d'un air sombre.* Non, je ne l'ai pas, je ne l'ai pas. Je ne l'ai jamais si bien senti qu'à présent.

LE MARQUIS. Le prince a l'âme noble et pure : je ne l'ai jamais vu autrement.

LE ROI. Mais moi... Aucune couronne ne peut compenser ce qu'il m'a ravi... Une reine si vertueuse !

LE MARQUIS. Qui oserait, sire ?

LE ROI. Le monde, la calomnie, moi-même !.... Voici des témoignages irrécusables qui la condamnent ; d'autres sont preparés et me font craindre la découverte la plus terrible... Mais, marquis, j'ai de la peine, de la peine à croire à un seul témoin qui l'accuse... Si elle l'aime, si elle a pu être capable de tomber si bas dans le déshonneur ?... Oh ! combien il m'est permis de croire qu'une Éboli peut la calomnier ! Le prêtre ne la hait-il pas ainsi que mon fils, et ne sais-je pas que Albe couve la vengeance ? Ma femme vaut mieux qu'eux tous.

LE MARQUIS. Sire, il y a quelque chose dans l'âme de la femme qui s'élève au-dessus de toutes les apparences et de toutes les calomnies... C'est la vertu de la femme.

LE ROI. Oui, c'est ce que je dis aussi. Pour tomber aussi bas

qu'on accuse la reine d'être tombée, il en coûte beaucoup. Les liens sacrés de l'honneur ne se rompent point aussi facilement qu'on voudrait me le persuader. Vous connaissez les hommes, marquis. Un homme tel que vous me manque depuis long-temps. Vous êtes bon, confiant, et pourtant vous connaissez les hommes.... Voilà pourquoi je vous ai choisi.

LE MARQUIS, *surpris et effrayé.* Moi, sire!

LE ROI. Vous avez été devant votre maître, et vous n'avez rien demandé pour vous, rien. C'est chose nouvelle près de moi..... Vous serez juge. La passion n'égarera pas vos yeux. Introduisez-vous près de mon fils, sondez le cœur de la reine. Je vous enverrai un plein pouvoir pour l'entretenir en secret. En attendant vous êtes mon chambellan. (*Il sonne.*)

LE MARQUIS. Si je puis emporter une espérance fondée, ce jour est le plus beau de ma vie.

LE ROI *lui donne sa main à baiser.* Il n'est pas perdu dans la mienne. (*Le marquis se lève et se retire. Le comte de Lerme entre.*) Le chevalier entrera désormais sans être annoncé.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Un salon chez la reine.

LA REINE, LA DUCHESSE D'OLIVARÈS, LA PRINCESSE D'ÉBOLI, LA COMTESSE FUENTÈS *et d'autres dames.*

LA REINE, *se levant, à la grande maîtresse.* On ne trouve donc pas la clef? Alors il faudra briser la cassette, et cela de suite. (*Elle aperçoit la princesse Éboli qui s'approche et lui baise la main.*) Soyez la bienvenue, chère princesse; je me réjouis de vous voir rétablie... Mais vous êtes encore très-pâle.

FUENTÈS, *avec malignité.* C'est la suite de cette méchante

fièvre qui attaque violemment les nerfs ; n'est-ce pas, princesse ?

LA REINE. J'ai beaucoup souhaité d'aller vous voir, ma chère, mais je n'ai pas osé.

OLIVARÈS. La princesse d'Éboli n'a pas manqué de société.

LA REINE. Je le crois volontiers. Mais, qu'avez-vous ? vous tremblez ?

ÉBOLI. Rien, rien du tout, madame. Je vous demande la permission de me retirer.

LA REINE. Vous nous le cachez ; mais vous êtes plus malade que vous ne voulez nous le faire croire. C'est une fatigue pour vous de rester debout. Aidez-la, comtesse, à s'asseoir sur ce tabouret.

ÉBOLI. Je serai mieux en plein air.

Elle sort.

LA REINE. Suivez-la, comtesse ; comme elle est changée ! (*Un page entre et parle à la duchesse qui se tourne du côté de la reine.*)

OLIVARÈS. Le marquis de Posa, madame. Il vient de la part du roi.

LA REINE. Je l'attends. (*Le page sort et ouvre la porte au marquis.*)

SCÈNE II.

LE MARQUIS DE POSA, *les précédents.* (*Le marquis met le genou en terre devant la reine qui lui fait signe de se lever.*)

LA REINE. Quel est l'ordre de mon roi ? Puis-je publiquement ?...

LE MARQUIS. C'est à Sa Majesté seule que je dois parler. (*Les dames s'éloignent sur un signe de la reine.*)

SCÈNE III.

LA REINE, LE MARQUIS DE POSA.

LA REINE, *avec surprise.* Comment ? Dois-je en croire mes yeux, marquis ? Vous êtes envoyé à moi par le roi ?

LE MARQUIS. Cela paraît étrange à Votre Majesté? A moi, pas du tout.

LA REINE. Le monde est sorti de sa route. Vous et lui!... Je dois avouer...

LE MARQUIS. Cela semble bizarre? C'est possible. Le temps actuel est fécond en choses plus étonnantes.

LA REINE. Plus étonnantes! je le crois à peine.

LE MARQUIS. Supposons que je me sois enfin laissé séduire. Etait-ce la peine de jouer à la cour de Philippe le rôle d'un homme singulier? Singulier! Qu'est-ce que cela signifie? Celui qui veut se rendre utile aux hommes doit d'abord se montrer à eux comme leur semblable. A quoi bon le costume fastueux d'un sectaire? Admettons... qui est assez libre de vanité pour ne pas chercher à faire des recrues en faveur de sa croyance?... admettons que je travaille à mettre la mienne sur le trône.

LA REINE. Non! non! marquis, je ne voudrais pas même, en plaisantant, vous prêter une idée si mal mûrie. Vous n'êtes pas un rêveur capable d'entreprendre ce qui ne peut être conduit à sa fin.

LE MARQUIS. C'est là précisément, ce me semble, que serait la question.

LA REINE. Ce que je pourrais tout au plus vous imputer, marquis, ce qui m'étonnerait beaucoup de votre part, ce serait... ce serait... ce serait...

LE MARQUIS. De la duplicité peut-être?

LA REINE. De la dissimulation au moins. Le roi ne vous a vraisemblablement pas chargé de me dire ce que vous me direz.

LE MARQUIS. Non.

LA REINE. Une bonne cause peut-elle ennoblir un méchant moyen? Cela se peut-il? Pardonnez-moi ce doute. Prêter votre noble fierté à un tel rôle? A peine puis-je le croire...

LE MARQUIS. Et moi je ne croirais pas non plus, s'il ne s'agissait que de tromper le roi. Mais ce n'est pas là mon opinion. Je pense le servir cette fois plus loyalement qu'il ne me l'a lui-même ordonné.

LA REINE. Je vous reconnais là, et cela me suffit. Que fait-il?

LE MARQUIS. Le roi? A ce qu'il me semble, je vais être bientôt vengé de vos jugements sévères. Ce que je ne me hâte pas de raconter à Votre Majesté, vous êtes encore, autant que je puis le voir, bien moins pressée de l'entendre; il faut pourtant que vous l'entendiez. Le roi fait prier Votre Majesté de ne pas accorder aujourd'hui d'audience à l'ambassadeur de France. Voilà ma commission. Elle est remplie.

LA REINE. Et c'est là, marquis, tout ce que vous avez à me dire de sa part?

LE MARQUIS. C'est à peu près tout ce qui m'autorise à être ici.

LA REINE. Je me résouds volontiers, marquis, à ne pas savoir ce qui doit être un secret pour moi.

LE MARQUIS. Cela doit être, madame. A la vérité, si vous n'étiez pas vous-même, je m'empresserais de vous avertir de certaines choses, de vous mettre en garde contre certaines personnes... Mais avec vous, cela n'est pas nécessaire. Le danger peut aller et venir autour de vous sans que vous le sachiez jamais. Tout cela n'est pas digne de troubler le sommeil d'or d'un ange. Aussi, n'est-ce pas là ce qui m'amène. Le prince Carlos...

LA REINE. Comment l'avez-vous laissé?

LE MARQUIS. Comme le seul sage de son temps, pour qui c'est un crime d'adorer la vérité; tout aussi résolu à mourir pour son amour que le sage pour le sien. J'ai peu de paroles à vous dire... Mais, là, il parle lui-même. (*Il donne une lettre à la reine.*)

LA REINE, *après l'avoir lue.* Il faut qu'il me parle, dit-il.

LE MARQUIS. Je le dis aussi.

LA REINE. Aura-t-il plus de bonheur s'il voit de ses propres yeux que je n'en ai pas?

LE MARQUIS. Non, mais il en deviendra plus actif et plus résolu.

LA REINE. Comment?

LE MARQUIS. Le duc d'Albe a le gouvernement de la Flandre.

LA REINE. Il l'a, m'a-t-on dit.

LE MARQUIS. Le roi ne se rétracte jamais. Nous connaissons bien le roi. Mais ce qui est vrai, c'est que le prince ne peut rester ici. Cela ne se peut absolument pas, et la Flandre ne doit pas être sacrifiée.

LA REINE. Pouvez-vous empêcher cela?

LE MARQUIS. Oui, peut-être... Le moyen est presque aussi redoutable que le péril; il est hardi comme le désespoir... Mais je n'en connais point d'autre.

LA REINE. Dites-le moi.

LE MARQUIS. C'est à vous, madame, à vous seule que j'ose le découvrir. C'est de vous seule que Carlos peut l'entendre sans horreur. Le nom qu'on lui donnera est, il est vrai, un peu rude...

LA REINE. Rébellion!

LE MARQUIS. Il faut qu'il désobéisse au roi, il faut qu'il se rende secrètement à Bruxelles, où les Flamands l'attendent à bras ouverts. Les Provinces-Unies se lèveront à son signal; le fils du roi donnera de la force à la bonne cause; il fera trembler le trône espagnol par ses armes. Ce que son père lui refuse à Madrid, il le lui accordera à Bruxelles.

LA REINE. Vous lui avez parlé aujourd'hui, et c'est là ce que vous voulez?

LE MARQUIS. Parce que je lui ai parlé aujourd'hui.

LA REINE, *après un moment de silence.* Le plan que vous me découvrez m'effraie et m'entraîne en même temps. Je crois que vous n'avez pas tort. Le projet est hardi, et c'est pour cela, je crois, qu'il me plaît. Je veux le mûrir. Le prince le connaît-il?

LE MARQUIS. Mon idée était qu'il l'apprît de votre bouche pour la première fois.

LA REINE. Sans contredit, l'idée est grande... Si la jeunesse du prince...

LE MARQUIS. Elle ne nuira pas. Il trouvera là un Egmont, un Orange, ces braves soldats de l'empereur Charles, aussi sages dans les conseils que redoutables dans les combats.

LA REINE, *avec vivacité.* Oui, l'idée est grande et belle. Le prince doit agir. Je sens tout cela vivement. Le rôle qu'on

lui voit jouer à Madrid m'humilie pour lui. Je lui promets le secours de la France, de la Savoie. Je suis tout-à-fait de votre avis, marquis ; il doit agir. Mais cette entreprise exige de l'argent.

LE MARQUIS. Il est déjà prêt...

LA REINE. Je connais, en outre, un moyen.

LE MARQUIS. Je puis donc lui laisser espérer une entrevue.

LA REINE. Je veux réfléchir.

LE MARQUIS. Carlos attend une réponse, madame ; je lui ai promis de la lui rapporter. (*Il présente ses tablettes à la reine.*) Pour le moment, deux mots suffiront.

LA REINE, *après avoir écrit.* Vous reverrai-je?

LE MARQUIS. Aussi souvent que vous l'ordonnerez.

LA REINE. Aussi souvent... aussi souvent que je l'ordonnerai? Marquis, comment dois-je m'expliquer cette liberté?

LE MARQUIS. Aussi innocemment que vous pourrez. Nous en jouissons, c'est assez, pour Votre Majesté.

LA REINE, *l'interrompant.* Quelle joie ce serait pour moi, marquis, s'il restait encore à la liberté ce refuge en Europe! Si c'était lui qui le conservât!... Comptez sur mon secret intérêt.

LE MARQUIS. Oh! je savais qu'ici je serais compris. (*La duchesse d'Olivarès paraît à la porte.*)

LA REINE, *froidement au marquis.* Ce qui vient du roi, mon maître, sera respecté comme une loi. Allez l'assurer de ma soumission. (*Elle fait un signe. Le marquis s'éloigne.*)

SCÈNE IV.

Une galerie.

DON CARLOS *et* LE COMTE DE LERME.

CARLOS. Ici nous ne serons pas troublés. Qu'avez-vous à m'apprendre?

LERME. Votre altesse avait à cette cour un ami...

CARLOS, *surpris...* Que je ne connaissais pas? Comment? Que voulez-vous dire?

LERME. Alors je dois demander pardon d'en avoir appris plus que je ne devais en savoir. Cependant, que votre altesse

se rassure ! Je tiens ce secret d'une personne sûre. Bref, je l'ai appris par moi-même.

CARLOS. De qui voulez-vous parler ?

LERME. Du marquis de Posa.

CARLOS. Eh bien !

LERME. Si par hasard il en savait sur votre altesse plus qu'il n'est permis à personne d'en savoir, comme j'ai lieu de le craindre...

CARLOS. De craindre ?

LERME. Il a été chez le roi.

CARLOS. Ah !

LERME. Deux grandes heures, et dans une conversation très-intime.

CARLOS. Vraiment !

LERME. Il ne s'agissait pas de petites choses.

CARLOS. Je veux le croire.

LERME. J'ai plusieurs fois, prince, entendu prononcer votre nom.

CARLOS. J'espère que ce n'est pas un mauvais signe ?

LERME. Aujourd'hui il a été question de la reine dans la chambre à coucher du roi, et d'une manière très-énigmatique.

CARLOS *recule étonné.* Comte de Lerme !

LERME. Lorsque le marquis est sorti, j'ai reçu l'ordre de le laisser entrer désormais sans être annoncé.

CARLOS. C'est vraiment grave.

LERME. C'est sans exemple, prince, aussi loin que je me souvienne depuis que je sers le roi.

CARLOS. C'est grave, vraiment grave ! et comment dites-vous qu'il a été question de la reine ?

LERME *recule.* Non, prince, non ! non ! c'est contre mon devoir.

CARLOS. C'est singulier : vous me dites une chose et vous me cachez l'autre.

LERME. La première je devais vous la dire ; quant à la seconde, elle appartient au roi.

CARLOS. Vous avez raison.

LERME. J'ai toujours regardé le marquis comme un homme d'honneur.

CARLOS. Vous l'avez très-bien jugé.

LERME. Chaque vertu est sans tache jusqu'au moment de l'épreuve.

CARLOS. La sienne l'est avant comme après l'épreuve.

LERME. La faveur d'un grand roi me semble digne d'être mise en question ; plus d'une vertu forte s'est laissée prendre à cet hameçon doré.

CARLOS. Oh ! oui !

LERME. Souvent il est sage de révéler ce qui ne peut rester caché.

CARLOS. Oui, sage ! mais vous dites que vous avez toujours regardé le marquis comme un homme d'honneur.

LERME. S'il l'est encore, mon soupçon ne le rend pas mauvais, et vous, prince, vous y gagnez doublement. (*Il veut sortir.*)

CARLOS *le suit et lui presse la main.* C'est pour moi un triple gain, noble et digne homme : je suis plus riche d'un ami et je ne perds pas celui que je possédais.

Lerme sort.

SCÈNE V.

LE MARQUIS DE POSA, *arrivant par la galerie;* CARLOS.

LE MARQUIS. Carlos ! Carlos !

CARLOS. Qui m'appelle ? Ah ! c'est toi? Très-bien. Je vais au couvent ; viens m'y rejoindre bientôt. (*Il veut sortir.*)

LE MARQUIS. Encore deux minutes... Reste.

CARLOS. Si l'on nous surprenait !

LE MARQUIS. Cela ne sera pas : j'aurai bientôt dit. La reine...

CARLOS. Tu as été chez mon père ?

LE MARQUIS. Il m'a fait appeler. Oui.

CARLOS, *avec curiosité.* Eh bien?

LE MARQUIS. C'est arrange : tu lui parleras.

CARLOS. Et le roi? que veut donc le roi?

LE MARQUIS. Lui? peu de chose... curiosité de savoir qui je suis... empressement à me servir de la part de quelques bons amis qui n'en avaient point la mission. Que sais-je? il m'a offert du service.

CARLOS. Que tu as refusé?

LE MARQUIS. Bien entendu.

CARLOS. Et comment vous êtes-vous quittés?

LE MARQUIS. Assez bien.

CARLOS. Il n'a donc pas été question de moi?

LE MARQUIS. De toi? mais oui, d'une façon générale. (*Il tire ses tablettes de sa poche et les donne au prince.*) Voici deux mots de la reine. Demain je saurai où et comment...

CARLOS *lit d'un air très-distrait, cache les tablettes et veut sortir.* Tu me trouveras donc chez le prieur.

LE MARQUIS. Attends : pourquoi te presser? Il ne vient personne.

CARLOS, *avec un sourire affecté.* Avons-nous donc changé de rôle? Tu es aujourd'hui d'une étonnante sécurité.

LE MARQUIS. Aujourd'hui? pourquoi aujourd'hui?

CARLOS. Et que m'écrit la reine?

LE MARQUIS. Ne viens-tu pas de le lire à l'instant?

CARLOS. Moi? Ah! oui.

LE MARQUIS. Qu'as-tu donc? que se passe-t-il en toi?

CARLOS *relit ce qu'elle a écrit, puis avec chaleur et ravissement.* Ange du ciel! oui, je veux être, je veux être digne de toi. L'amour agrandit les grandes âmes. Quoi que ce soit, n'importe : j'obéis quand tu ordonnes... Elle écrit que je dois me préparer à une importante résolution. Que veut-elle dire par là? Le sais-tu?

LE MARQUIS. Et quand je le saurais, Carlos, es-tu disposé à l'entendre?

CARLOS. T'ai-je offensé? j'étais distrait; pardonne-moi, Rodrigue.

LE MARQUIS. Distrait? par quoi?

CARLOS. Par.... Je ne sais pas moi-même. Ces tablettes sont à moi?

LE MARQUIS. Non, du tout. Bien plus : je suis venu pour te demander les tiennes.

CARLOS. Les miennes? pourquoi?

LE MARQUIS. Et tout ce que tu aurais en outre de bagatelles qui ne doivent pas tomber entre les mains d'un tiers: des lettres, des fragments, des lambeaux de papier; en un mot ton portefeuille.

CARLOS. Mais pourquoi?

LE MARQUIS. Pour prévenir tout accident. Qui peut être à l'abri d'une surprise? Personne ne viendra les chercher chez moi. Donne.

CARLOS, *très-inquiet.* C'est pourtant singulier. Pourquoi tout d'un coup cette ?..

LE MARQUIS. Sois parfaitement tranquille. Je n'ai pas d'autres intentions, certainement pas. C'est une précaution contre le danger. Je n'ai pas cru, non, sans doute, que tu devais avoir peur.

CARLOS *lui donne le portefeuille.* Garde-le bien.

LE MARQUIS. C'est ce que je ferai.

CARLOS *le regarde d'un air expressif.* Rodrigue, je te donne beaucoup.

LE MARQUIS. Beaucoup moins que je n'avais déjà reçu de toi.... Ainsi, là-bas le reste, et à présent adieu, adieu. (*Il veut sortir.*)

CARLOS *lutte avec lui-même, enfin il le rappelle.* Redonne-moi ces lettres encore une fois. Il en est une là qu'elle m'écrivit à Alcuda, lorsque j'étais dangereusement malade. Je l'ai toujours portée sur mon cœur. Il m'est difficile de me séparer de cette lettre. Laisse-moi celle-là, seulement celle-là, et prend tout le reste. (*Il prend la lettre et lui rend le portefeuille.*)

LE MARQUIS. Carlos, je te cède à regret. J'avais justement besoin de cette lettre.

CARLOS. Adieu. (*Il s'éloigne lentement, puis s'arrête à la porte, revient et lui rend la lettre.*) La voilà. (*Sa main tremble, il fond en larmes, se jette dans les bras du marquis et repose sa tête sur son sein.*) Cela ne peut pas être au pouvoir de mon père; n'est-ce pas, Rodrigue, cela ne peut pas être. (*Il sort à la hâte.*)

SCÈNE VI.

LE MARQUIS *étonné le suit des yeux.* Est-il possible? est-il possible? Ainsi je ne l'aurais donc pas entièrement connu! pas entièrement! Ce repli de son cœur me serait-il réellement échappé? De la défiance envers son ami! Non, c'est une calomnie... Que m'a-t-il fait pour que je l'accuse de faiblesse, moi qui suis le plus faible? Ce que je lui impute, je l'éprouve moi-même... Étonné!... cela doit être, je le crois bien. Quand aurait-il pu prévoir cette étrange résolution de la part d'un ami?... De l'affliction! je ne puis te l'épargner, Carlos, et je dois encore tourmenter ton âme tendre. Le roi s'est fié au vase auquel il a confié son secret intime, et la confiance exige la reconnaissance. Pourquoi serais-je indiscret, quand mon silence ne peut te causer de douleur et qu'il t'en épargne peut-être? Pourquoi montrer à celui qui dort le nuage orageux qui plane sur sa tête? Il suffit que je le détourne de toi, et quand tu t'éveilleras le ciel aura repris sa clarté.

Il sort.

SCÈNE VII.

Cabinet du roi.

LE ROI, *assis dans un fauteuil, et près de lui* L'INFANTE CLAIRE-EUGÉNIE.

LE ROI, *après un profond silence.* Non, c'est pourtant ma fille. La nature pourrait-elle mentir avec tant de vérité? Ces yeux bleus sont les miens; je me retrouve dans chacun de ses traits! Enfant de mon amour, oui tu l'es. Je te presse sur mon cœur.... Tu es mon sang. (*Il s'arrête tout-à-coup avec trouble*). Mon sang! Que puis-je craindre de pire? Mes traits ne sont-ils pas aussi les siens? (*Il prend le médaillon dans ses mains et porte alternativement les yeux sur le portrait et sur une glace placée en face de lui. Enfin il le jette à terre, se lève, et repousse l'infante.*) Loin de moi! loin de moi! Je me perds dans cet abîme.

SCÈNE VIII.

LE COMTE DE LERME, LE ROI.

LERME. Sire, la reine vient d'entrer dans le salon.

LE ROI. A présent ?

LERME. Et demande la faveur d'être reçue...

LE ROI. A présent? à présent? à cette heure inaccoutumée? Non, je ne puis lui parler à présent, je ne le puis.

LERME. Voici Sa Majesté elle-même.

Il sort.

SCÈNE IX.

LE ROI, LA REINE, L'INFANTE. (*L'infante court au-devant de sa mère et s'attache à elle. La reine tombe à genoux devant le roi, qui reste muet et embarrassé.*)

LA REINE. Mon maître et mon époux... je suis forcée.... de venir chercher justice au pied de votre trône.

LE ROI. Justice !

LA REINE. Je me vois traitée avec indignité dans cette cour : ma cassette est brisée.

LE ROI. Comment ? comment ?

LA REINE. Et des objets d'un grand prix pour moi ont disparu.

LE ROI. D'un grand prix pour vous?

LA REINE. Par l'interprétation que la témérité d'une personne mal informée pourrait...

LE ROI. La témérité ! l'interprétation ! mais levez-vous.

LA REINE. Non, pas avant que mon époux se soit engagé, par une promesse, à employer son royal pouvoir à me donner satisfaction. Sinon, il faudra me séparer d'une cour où ceux qui me volent trouvent un refuge.

LE ROI. Levez-vous donc... Cette attitude.... levez-vous...

LA REINE *se lève*. Que le coupable soit d'un rang élevé, je le sais ; car il y avait dans ma cassette pour plus d'un million de perles et de diamants, et il n'a pris que les lettres.

LE ROI. Que j'ai pourtant...

LA REINE. Très-volontiers, mon époux. C'étaient des lettres et un médaillon de l'infant.

LE ROI. De?...

LA REINE. De l'infant, votre fils.

LE ROI. Adressés à vous?

LA REINE. À moi.

LE ROI. De l'infant? Et vous me dites cela, à moi?

LA REINE. Pourquoi pas à vous, sire?

LE ROI. Avec cette assurance?

LA REINE. D'où vient cette surprise? Je pense que vous vous rappelez encore les lettres que don Carlos m'écrivit à Saint-Germain, avec l'agrément des deux cours. Si le portrait qui les accompagna était compris dans cette permission, ou si ses espérances trop promptes l'entraînèrent à cette démarche hardie, c'est ce que je n'essaierai pas de décider. Mais s'il y eut précipitation, elle était très-pardonnable. J'en suis garant pour lui. Car alors il ne pouvait avoir la pensée que cela s'adressât à sa mère. (*Le roi fait un mouvement qu'elle remarque.*) Qu'est-ce? qu'avez-vous?

L'INFANTE *joue avec le médaillon qu'elle a ramassé par terre, et le rapporte à sa mère.* Ah! regardez-donc, ma mère! le beau portrait!

LA REINE. Quoi donc?... mon... (*Elle reconnaît le médaillon et demeure muette de surprise. Elle et le roi se regardent fixement. Après un long silence.*) Vraiment, sire, ce moyen d'éprouver le cœur de votre épouse me paraît très-noble et très-royal... Cependant puis-je me permettre encore une question?

LE ROI. C'est à moi à questionner.

LA REINE. L'innocence, du moins, ne doit pas souffrir de mes soupçons. Si c'est donc par votre ordre que ce vol a été....

LE ROI. Oui.

LA REINE. Alors je n'ai plus personne à accuser, plus personne à plaindre, personne que vous dont l'épouse n'était pas faite pour qu'on employât envers elle de pareils moyens.

LE ROI. Je connais ce langage; mais, madame, il ne me trompera pas une seconde fois, comme il m'a trompé à Aran-

juez. Cette reine d'une pureté angélique, qui se défendait avec tant de dignité, je la connais mieux.

LA REINE. Qu'est-ce que cela signifie ?

LE ROI. Bref donc, madame, est-il vrai qu'alors vous n'ayez parlé a personne, à personne ? Cela est-il vrai ?

LA REINE. J'ai parlé à l'infant, oui.

LE ROI. Oui ? Eh bien, c'est clair, c'est évident. Tant d'audace, et si peu de soin de mon honneur !

LA REINE. L'honneur, sire ? Si l'honneur était en péril, c'était, je le crains, un honneur plus grand que celui qui m'a été conféré par la couronne de Castille.

LE ROI. Pourquoi m'avez-vous nié ?...

LA REINE. Parce que je ne suis pas habituée, sire, à subir un interrogatoire de coupable en présence de la cour. Je ne nierai pas la vérité quand elle me sera demandée avec égard, avec bonté. Était-ce là le ton que Votre Majesté employa avec moi à Aranjuez ? L'assemblée des grands d'Espagne est-elle le tribunal devant lequel les reines doivent rendre compte de leurs actions secrètes ? J'ai accordé au prince l'entrevue qu'il demandait avec instance. Je l'ai fait parce que je le voulais, parce que je ne veux pas que l'usage soit juge des choses que je reconnais pour innocentes, et je vous l'ai caché parce qu'il ne me plaisait pas de discuter avec Votre Majesté sur cette action, en présence de mes gens.

LE ROI. Vous parlez très-hardiment, madame...

LA REINE. Et j'ajouterai encore, parce que l'infant trouve difficilement dans le cœur de son père la justice qu'il mérite.

LE ROI. Qu'il mérite !

LA REINE. Oui, pourquoi vous le cacherai-je, sire ? Je l'estime beaucoup et je l'aime comme mon parent le plus cher, comme celui qui fut autrefois jugé digne de porter un nom qui me touchait de plus près. Je n'ai pas encore pu me faire à l'idée qu'il dût m'être plus étranger que tout autre, par cela même qu'il m'avait été plus cher que tout autre. Si vos maximes d'État peuvent, quand vous le jugez utile, former des liens, il leur est plus difficile de les rompre. Je ne veux pas haïr celui que je dois.... Et puisque enfin on m'a con-

trainte à parler, je ne veux pas que mon penchant soit enchaîné plus long-temps.

LE ROI. Élisabeth, vous m'avez vu dans des heures de faiblesse. Ce souvenir vous donne de l'audace. Vous vous fiez à un pouvoir absolu que vous avez souvent essayé sur ma fermeté. Mais craignez d'autant plus : ce qui m'a rendu faible peut me conduire à la fureur.

LA REINE. Qu'ai-je donc fait ?

LE ROI *lui prend la main.* Si cela est... et cela n'est-il pas déjà ? Si la mesure de vos fautes est remplie, si un seul souffle la fait déborder, si je suis trompé..... (*Il quitte sa main.*) Je puis vaincre encore cette dernière faiblesse, je le puis et je le veux. Alors, malheur à moi et à vous, Élisabeth !

LA REINE. Qu'ai-je donc fait ?

LE ROI. Alors le sang coulera à cause de moi...

LA REINE. En être venu là ! Oh Dieu !

LE ROI. Je ne me connais plus moi-même, je ne respecte plus aucune loi, aucune voix de la nature, aucun droit des nations.

LA REINE. Combien je plains Votre Majesté !

LE ROI, *hors de lui.* Me plaindre ! La pitié d'une impudique !

L'INFANTE *se jette effrayée dans les bras de sa mère.* Le roi est en colère et ma mère chérie pleure ! (*Le roi arrache durement l'infante à sa mère.*)

LA REINE, *avec douceur et dignité et d'une voix tremblante.* Je dois pourtant garantir cette enfant des mauvais traitements. Viens avec moi, ma fille. (*Elle la prend dans ses bras.*) Si le roi ne veut plus te connaître, je ferai venir de l'autre côté des Pyrénées des protecteurs pour défendre notre cause. (*Elle veut sortir.*)

LE ROI, *troublé.* Madame !

LA REINE. Je ne puis plus supporter.... C'en est trop !... (*Elle s'avance vers la porte, mais s'évanouit et tombe avec l'infante.*)

LE ROI *court à elle avec effroi.* Dieu ! qu'est-ce donc ?

L'INFANTE *jette des cris de frayeur.* Hélas! ma mère saigne. (*Elle s'enfuit.*)

LE ROI, *avec anxiété.* Quel terrible accident! Du sang! Ai-je mérité que vous me punissiez si cruellement? Levez-vous, remettez-vous, levez-vous. On vient, on nous surprendra... Levez-vous. Faut-il que toute ma cour se repaisse de ce spectacle? Faut-il vous prier de vous lever? (*Elle se lève appuyée sur le roi.*)

SCÈNE X.

Les précédents. ALBE, DOMINGO *entrent effrayés. Plusieurs dames les suivent.*

LE ROI. Qu'on reconduise la reine chez elle; elle n'est pas bien.

La reine sort accompagnée de ses dames. Albe et Domingo s'approchent.

ALBE. La reine en larmes et du sang sur son visage?

LE ROI. Cela paraît-il surprenant aux démons qui m'ont amené là?

ALBE *et* DOMINGO. Nous?

LE ROI. Qui m'en ont dit assez pour me mettre en fureur, pas assez pour ma persuasion.

ALBE. Nous avons donné ce que nous avions.

LE ROI. Que l'enfer vous remercie! Je me repens de ce que j'ai fait... Était-ce là le langage d'une conscience coupable?

LE MARQUIS DE POSA, *derrière le théâtre.* Peut-on parler au roi?

SCÈNE XI.

LE MARQUIS DE POSA, *les précédents.*

LE ROI, *vivement ému par cette voix, fait quelques pas au-devant du marquis.* Ah! c'est lui! Soyez le bienvenu, marquis. Maintenant, duc, je n'ai plus besoin de vous. Quittez-nous. (*Albe et Domingo se regardent avec un muet étonnement et sortent.*)

SCÈNE XII.

LE ROI *et* LE MARQUIS DE POSA.

LE MARQUIS. Sire, il est dur pour un vieux guerrier qui a exposé pour vous sa vie dans vingt batailles de se voir éloigné ainsi.

LE ROI. Il vous convient de penser de la sorte et à moi d'agir comme je l'ai fait. Ce que vous avez été pour moi dans quelques heures, il ne l'a pas été dans toute sa vie. Je ne veux point dissimuler ma bienveillance envers vous. Le sceau de ma royale faveur doit briller au loin sur votre front. Je veux qu'on porte envie à l'homme que j'ai choisi pour ami.

LE MARQUIS. C'est ce qui arrivera alors même que le voile de l'obscurité pourrait seul le rendre digne de ce nom.

LE ROI. Que m'apportez-vous?

LE MARQUIS. En traversant le salon, j'entends une rumeur terrible qui me paraît incroyable... Une vive altercation... Du sang... La reine...

LE ROI. Vous venez de là?

LE MARQUIS. Si cette rumeur est vraie, si quelque chose avait pu se passer entre Leurs Majestés, j'en serais désolé, car j'ai fait d'importantes découvertes qui changent toute la situation des choses.

LE ROI. Eh bien?

LE MARQUIS. J'ai trouvé l'occasion d'enlever le portefeuille du prince avec quelques papiers, qui, je l'espère, jetteront un certain jour... (*Il donne au roi le portefeuille de Carlos.*)

LE ROI, *le parcourant avec curiosité.* Un écrit de l'empereur mon père.... Comment, je ne me rappelle pas en avoir entendu parler! (*Il le lit, le met de côté, et prend d'autres papiers.*) Le plan d'une forteresse... des pensées extraites de Tacite... et quoi donc encore?... Je crois reconnaître l'écriture, c'est celle d'une femme. (*Il lit attentivement, tantôt à voix haute, tantôt à voix basse.*) « Cette clef... Le cabinet du pavillon de la reine... » Ah! qu'est-ce donc? « Là, l'amour sera libre... Douce récompense. » Sata-

nique trahison ! A présent, je la connais : c'est elle, c'est sa main !

LE MARQUIS. La main de la reine ? Impossible.

LE ROI. De la princesse d'Éboli.

LE MARQUIS. Ainsi ce que le page Hénarès m'a avoué dernièrement serait vrai ?.... Il aurait remis la lettre et la clef ?

LE ROI, *prenant la main du marquis dans une violente agitation.* Marquis, je vois que je suis dans des mains terribles. Cette femme, je veux vous l'avouer, marquis, cette femme a brisé la cassette de la reine. C'est d'elle que m'est venu le premier avertissement... Qui pourrait dire ce que le moine sait là-dessus ? J'ai été trompé par une infâme scélératesse !

LE MARQUIS. Alors ce serait donc encore une chose heureuse si...

LE ROI. Marquis, marquis, je commence à craindre d'être allé trop loin avec la reine.

LE MARQUIS. S'il y a eu des intelligences secrètes entre la reine et le prince, elles étaient certainement d'une tout autre nature que celle qu'on leur impute. J'ai la certitude que le désir du prince d'aller en Flandre a pris naissance dans la tête de la reine.

LE ROI. Je l'ai toujours cru.

LE MARQUIS. La reine a de l'ambition ; oserai-je dire plus encore ? elle se voit avec chagrin trompée dans ses orgueilleuses espérances et écartée de toute participation au pouvoir. La jeunesse ardente du prince s'est offerte à ses projets étendus... Son cœur... Je doute qu'elle puisse aimer.

LE ROI. Je ne tremble point devant les habiles projets de sa politique.

LE MARQUIS. Est-elle aimée ? De la part de l'infant n'y a-t-il rien de pire à redouter ? Cette question me paraît digne d'examen. Je crois qu'ici une surveillance rigoureuse est nécessaire.

LE ROI. Vous me répondez de lui...

LE MARQUIS, *après un moment de réflexion.* Si Votre Majesté me croit capable de remplir cette tâche, je dois la

prier de la remettre entièrement et sans restriction entre mes mains.

LE ROI. Il en sera ainsi.

LE MARQUIS. Au moins qu'aucun auxiliaire, quel que soit son nom, ne vienne me troubler dans les arrangements que je jugerai nécessaires.

LE ROI. Aucun, je vous le promets. Vous êtes mon bon ange ! Combien je vous dois de remerciements pour ce que vous venez de m'apprendre ! (*A Lerme qui vient d'entrer.*) Comment avez-vous laissé la reine?

LERME. Encore très-fatiguée de son évanouissement. (*Il jette sur le marquis un regard de défiance et sort.*)

LE MARQUIS, *après un moment de silence.* Une précaution me semble encore nécessaire. Je crains que le prince ne soit averti. Il a beaucoup d'amis dévoués, peut-être des intelligences à Gand avec les rebelles. La crainte peut le conduire à une résolution désespérée. Mon avis serait de chercher dès à présent un moyen soudain de prévenir cette catastrophe.

LE ROI. Vous avez parfaitement raison; mais comment?...

LE MARQUIS. Un ordre secret que Votre Majesté remettrait entre mes mains, et dont je me servirais au moment même du danger. (*Le roi semble réfléchir.*) Ce serait d'abord un secret d'État, jusqu'à ce que...

LE ROI *va à sa table et écrit l'ordre d'arrestation.* Le royaume est en jeu... Le danger pressant permet des moyens extraordinaires..... Voici, marquis..... Je n'ai pas besoin de vous recommander des ménagements.....

LE MARQUIS, *prenant l'ordre.* Sire, c'est pour un cas extrême.

LE ROI *lui met la main sur l'épaule.* Allez, allez, cher marquis; ramenez la paix dans mon cœur et rendez le repos à mes nuits.

Tous deux sortent de différents côtés.

SCÈNE XIII.

Une galerie.

CARLOS *arrive dans la plus vive agitation*, LE COMTE DE LERME *va au-devant de lui.*

CARLOS. Je vous cherche.

LERME. Je vous cherche aussi.

CARLOS. Est-il vrai, au nom du ciel, est-il vrai ?

LERME. Quoi donc ?

CARLOS. Qu'il a levé le poignard sur elle ? qu'on l'a emportée sanglante de sa chambre ? Par tous les saints ! répondez-moi. Que dois-je croire ? cela est-il vrai ?

LERME. Elle s'est évanouie et s'est blessée en tombant. Rien de plus.

CARLOS. N'y a-t-il aucun danger, aucun ? Sur votre honneur, comte ?

LERME. Pas pour la reine, mais beaucoup pour vous.

CARLOS. Pas pour ma mère. Eh bien ! que Dieu soit loué. Un bruit effroyable était venu à mon oreille ; on disait que le roi était en fureur contre la mère et l'enfant, qu'un mystère avait été révélé.

LERME. Ceci peut bien être vrai...

CARLOS. Être vrai ? Comment ?

LERME. Prince, je vous ai donné aujourd'hui un avis que vous avez méprisé ; profitez mieux du second.

CARLOS. Comment ?

LERME. Si je ne me trompe, prince, j'ai vu il y a quelques jours entre vos mains un portefeuille bleu de ciel brodé en or...

CARLOS, *déconcerté.* Oui, j'en ai un semblable.... Eh bien ?

LERME. Sur la couverture est, je crois, un médaillon entouré de perles.

CARLOS. C'est très-juste.

LERME. Lorsque je suis entré à l'improviste dans le cabinet du roi, je crois avoir vu ce portefeuille entre ses mains et le marquis de Posa était près de lui...

CARLOS, *vivement, après un instant de silence et de surprise.* Cela n'est pas vrai.

LERME, *blessé.* Alors je suis un imposteur ?

CARLOS *le regarde fixement.* Oui, vous l'êtes.

LERME. Hélas ! je vous pardonne.

CARLOS *se promène dans une vive agitation et s'arrête enfin devant lui.* Quel mal t'a-t-il fait? que t'a fait notre innocente union pour que tu emploies cette infernale activité à la détruire ?

LERME. Prince, je respecte le chagrin qui vous rend injuste.

CARLOS. Oh Dieu ! Dieu ! Dieu ! préserve-moi du soupçon.

LERME. Je me rappelle aussi les propres paroles du roi : « Combien je vous dois de reconnaissance, disait-il, lors» que je suis entré, pour les nouvelles que vous m'avez » apprises ! »

CARLOS. Silence ! silence !

LERME. Le duc d'Albe serait disgracié, le grand-sceau enlevé au prince Ruy Gomès et confié au marquis...

CARLOS, *absorbé dans ses réflexions.* Et il ne m'a rien dit? Pourquoi ne m'a-t-il rien dit ?

LERME. Toute la cour le regarde déjà avec surprise comme un ministre tout-puissant, comme un favori absolu.

CARLOS. Il m'a aimé, beaucoup aimé, je lui ai été cher comme son âme. Oh ! je le sais... il m'en a donné mille preuves. Mais des millions d'hommes et la patrie ne doivent-ils pas lui être plus chers qu'un seul individu ? Son âme était trop vaste pour un seul ami, et le bonheur de Carlos trop peu important pour son amour. Il m'a sacrifié à sa vertu? puis-je l'en blâmer ? Oui, c'est certain, maintenant c'est certain ; je l'ai perdu. (*Il se détourne et se cache le visage.*)

LERME, *après un moment de silence.* Mon bon prince ! que puis-je faire pour vous ?

CARLOS, *sans le regarder.* Se rendre au roi et me trahir ! Je n'ai rien à donner.

LERME. Voulez-vous attendre ce qui va suivre ?

CARLOS *s'appuie sur la balustrade et regarde fixement*

devant lui. Je l'ai perdu. Ah ! je suis complètement abandonné !

LERME *s'approche de lui avec émotion et intérêt.* Vous ne voulez pas penser à votre salut ?

CARLOS. A mon salut ? excellent homme !

LERME. Et, du reste, n'y a-t-il personne pour qui vous ayez plus à trembler que pour vous-même ?

CARLOS. Dieu ! que me rappelez-vous ? Ma mère ! la lettre qu'il a reçue de mes mains, que je ne voulais pas lui laisser et que je lui ai pourtant laissée ! (*Il se promène çà et là vivement en se tordant les mains.*) Comment a-t-elle mérité cela de lui ? il aurait dû au moins l'épargner. Lerme, ne l'aurait-il pas dû ? (*Avec une résolution subite.*) Je vais vers elle, il faut que je l'avertisse, il faut que je la prépare... Lerme, cher Lerme, qui donc enverrai-je ? N'ai-je plus personne ? Dieu soit loué ! encore un ami.... et là il n'y a plus rien à perdre.

Il sort.

LERME *le suit et le rappelle.* Prince, où allez-vous ?

Il sort.

SCÈNE XIV.

LA REINE, ALBE, DOMINGO.

ALBE. S'il nous est permis, grande reine.

LA REINE. Qui a-t-il pour votre service ?

DOMINGO. Une sollicitude sincère pour l'auguste personne de Votre Royale Majesté ne nous permet pas de garder le silence sur un événement qui menace votre sûreté.

ALBE. Nous nous hâtons de paralyser par un avis donné à temps un complot organisé contre vous.

DOMINGO. Et de mettre aux pieds de Votre Majesté notre zèle et nos services.

LA REINE *les regarde avec surprise.* Mon révérend père, et vous, noble duc, vous m'étonnez en vérité. Je ne m'attendais pas à un pareil dévoûment de la part de Domingo et du duc d'Albe. Je sais comme je dois l'apprécier. Vous me parlez d'un complot qui me menace, puis-je connaître qui ?...

ALBE. Nous vous prions de vous tenir en garde contre un marquis de Posa qui conduit les affaires secrètes du roi.

LA REINE. J'apprends avec plaisir que le roi a fait un si bon choix; il y a long-temps qu'on me parle du marquis comme d'un excellent homme et d'un esprit distingué. Jamais la plus haute faveur ne fut plus justement placée.

DOMINGO. Plus justement placée! Nous sommes mieux informés.

ALBE. Depuis long-temps on sait fort bien à quoi cet homme est employé.

LA REINE. Comment! que serait-ce donc? Vous excitez toute mon attention.

DOMINGO. Y a-t-il long-temps que Votre Majesté a regardé pour la dernière fois dans sa cassette?

LA REINE. Comment?

DOMINGO. Et n'a-t-elle rien perdu de précieux?

LA REINE. Quoi donc? toute ma cour sait que j'ai perdu... Mais le marquis de Posa? Comment se fait-il que le marquis de Posa se trouve mêlé à ceci?

ALBE. Il y est mêlé très-étroitement, madame, car il manque aussi au prince des papiers importants qui ont été vus ce matin dans les mains du roi, lorsque le chevalier avait une audience secrète.

LA REINE, *après quelques réflexions*. C'est singulier, par le ciel! c'est tout-à-fait extraordinaire!... Je trouve ici un ennemi auquel je n'avais jamais songé, et par compensation deux amis que je ne me rappelle jamais avoir eus... car réellement, (*elle attache sur eux un regard pénétrant*) je dois vous l'avouer, le mauvais service qui m'a été rendu auprès du roi, j'étais exposée à vous le pardonner...

ALBE. A nous?

LA REINE. A vous.

DOMINGO. Duc d'Albe, à nous?

LA REINE, *fixant sur eux ses regards*. Combien je me réjouis d'être garantie de ma précipitation! Sans cela, j'avais résolu de prier aujourd'hui même le roi de faire paraître devant moi mes accusateurs. A présent, cela vaut mieux; je puis invoquer le témoignage du duc d'Albe.

ALBE. Mon témoignage? Parlez-vous sérieusement?

LA REINE. Pourquoi pas?

DOMINGO. Anéantir ainsi tous les bons offices que nous pourrions en secret!...

LA REINE. En secret? (*Avec fierté.*) Je désirerais savoir cependant, duc d'Albe, ce que la femme de votre roi peut avoir à dire avec vous, ou avec vous, prêtre, que son époux ne doive pas savoir. . Suis-je innocente ou coupable?

DOMINGO. Quelle question!

ALBE. Mais si le roi n'était pas juste? Si du moins en ce moment il ne l'était pas?

LA REINE. Alors, j'attendrai qu'il le devienne. Heureux celui qui n'a qu'à gagner à ce qu'il le devienne! (*Elle leur fait un salut et se retire. Ils sortent par une autre porte.*)

SCÈNE XV.

Appartement de la princesse d'Éboli.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, *puis* CARLOS.

ÉBOLI. Est-elle donc vraie cette nouvelle étrange qui occupe déjà toute la cour?

CARLOS *entre.* Ne vous effrayez pas, princesse. Je veux être doux comme un enfant.

ÉBOLI. Prince... Cette surprise...

CARLOS. Êtes-vous encore offensée? Encore?...

ÉBOLI. Prince...

CARLOS, *d'un ton plus pressant.* Êtes-vous encore offensée? Je vous en prie, dites-le moi.

ÉBOLI. Qu'est-ce donc? Vous semblez oublier, prince... Que cherchez-vous près de moi?

CARLOS, *prenant sa main avec vivacité.* Jeune fille, peux-tu éternellement haïr? L'amour blessé ne pardonne-t-il jamais?

ÉBOLI, *cherchant à se dégager.* Que me rappelez-vous, prince?

CARLOS. Ta bonté et mon ingratitude. Hélas! je le sais bien; je t'ai cruellement offensée, jeune fille. J'ai déchiré ton

cœur tendre, j'ai fait couler des larmes de ces yeux d'ange.. Hélas ! je ne viens pas encore ici pour exprimer mon repentir.

ÉBOLI. Prince, laissez-moi... je...

CARLOS. Je viens, parce que tu es une douce jeune fille, parce que j'ai foi dans la bonté et la beauté de ton âme. Vois, vois, je n'ai plus d'autre ami dans ce monde que toi seule. Un jour tu as été si bonne envers moi ! tu ne me haïras pas éternellement, tu ne resteras pas inflexible.

ÉBOLI *détourne le visage.* Oh ! silence ! Rien de plus, au nom du ciel, prince !

CARLOS. Laisse-moi te rappeler ces jours d'or, laisse-moi te rappeler ton amour, ton amour, jeune fille, ton amour dont je me suis montré si indigne. Laisse-moi, à présent, faire valoir ce que j'ai été pour toi ; ce que les rêves de ton cœur m'avaient donné. Une fois encore, une fois encore seulement place-moi devant ton âme comme j'étais alors, et sacrifie à cette image ce que tu ne peux plus jamais me sacrifier à moi.

ÉBOLI. Oh ! Carlos, comme vous vous jouez cruellement de moi !

CARLOS. Sois plus grande que ton sexe. Oublie cette offense. Fais ce qu'aucune femme n'a fait avant toi, ce qu'aucune femme ne fera plus après. Je demande de toi quelque chose d'inouï. Laisse-moi, je t'en conjure à genoux, laisse-moi dire deux mots à ma mère. (*Il se jette à genoux devant elle.*)

SCÈNE XVI.

Les précédents ; LE MARQUIS DE POSA *se précipite dans l'appartement, suivi de deux officiers de la garde du roi.*

LE MARQUIS, *hors d'haleine, se jette entre eux.* Qu'a-t-il avoué? Ne le croyez pas.

CARLOS, *encore à genoux et d'une voix plus élevée.* Par tout ce qu'il y a de sacré !....

LE MARQUIS *l'interrompt avec violence.* Il est dans le délire. N'écoutez point cet insensé.

CARLOS, *d'un ton plus pressant.* Il y va de la vie et de la mort. Conduisez-moi près d'elle.

LE MARQUIS *éloigne de lui la princesse avec force.* Vous êtes morte si vous l'écoutez. (*A l'un des officiers.*) Comte de Cordoue, au nom du roi, (*il lui montre l'ordre d'arrestation*) le prince est votre prisonnier. (*Carlos reste immobile et comme frappé de la foudre. La princesse pousse un cri de terreur et veut s'enfuir. Les officiers sont étonnés. Long et profond silence. On voit le marquis tremblant qui s'efforce avec peine de se remettre. Au prince.*) Je vous demande votre épée. Princesse Éboli, vous, demeurez. (*Et à l'officier.*) Vous me répondez sur votre tête que le prince ne parle à personne, à personne, pas même à vous. (*Il dit à voix basse quelques mots à l'officier ; puis, se retournant.*) Je vais me jeter à l'instant aux pieds du monarque et lui rendre compte. (*A Carlos.*) Et à vous aussi. Attendez-moi, prince, dans une heure. (*Carlos se laisse emmener sans donner signe d'aucun sentiment. Seulement, en passant, il laisse tomber un regard mourant sur le marquis, qui se cache le visage. La princesse essaie encore de s'enfuir. Le marquis la ramène par le bras.*)

SCÈNE XVII.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, LE MARQUIS DE POSA.

ÉBOLI. Au nom du ciel, laissez-moi quitter ce lieu !

LE MARQUIS, *d'un air sévère et terrible.* Que t'a-t-il dit, malheureuse ?

ÉBOLI. Rien. Laissez-moi ; rien.

LE MARQUIS *la retient avec force.* Qu'as-tu appris ici ? Il n'y a plus moyen d'échapper ; tu ne le raconteras plus à personne au monde.

ÉBOLI *le regarde avec effroi.* Grand Dieu ! à quoi pensez-vous donc ? Vous ne voulez pourtant pas me tuer ?

LE MARQUIS *tire un poignard.* En effet, j'en serais tenté. Dépêche-toi.

ÉBOLI. Moi ! moi ! O miséricorde éternelle ! qu'ai-je donc fait ?

LE MARQUIS, *les yeux levés vers le ciel, posant le poignard sur sa poitrine.* Il en est encore temps. Le poison

n'est pas encore sorti de ses lèvres; je brise ce vase, et tout reste dans le même état. Le sort de l'Espagne et la vie d'une femme... (*Il demeure dans cette attitude, et semble incertain.*)

ÉBOLI *tombe à ses pieds, et le regarde fixement.* Eh bien! que tardez-vous? Je ne demande pas de ménagement... Non, j'ai mérité de mourir, et je veux mourir.

LE MARQUIS *laisse lentement tomber son bras. Après un instant de réflexion.*) Ce serait aussi lâche que barbare. Non! non! Dieu soit loué! il y a encore un autre moyen. (*Il laisse tomber le poignard, et sort rapidement. La princesse sort par une autre porte.*)

SCÈNE XVIII.

Un appartement de la reine.

LA REINE, *à la comtesse Fuentès.* Quel tumulte dans le palais! Chaque rumeur, comtesse, m'épouvante aujourd'hui. Allez donc voir, et dites-moi ce que cela signifie. (*La comtesse Fuentès sort, et la princesse d'Éboli entre précipitamment.*)

SCÈNE XIX.

LA REINE, LA PRINCESSE D'ÉBOLI.

ÉBOLI, *hors d'haleine, pâle et défaite, se jette à genoux devant la reine.* Madame, au secours! il est prisonnier.

LA REINE. Qui?

ÉBOLI. Le marquis de Posa l'a arrêté par l'ordre du roi.

LA REINE. Mais qui donc? qui?

ÉBOLI. Le prince.

LA REINE. Es-tu folle?

ÉBOLI. Ils l'emmènent à l'instant.

LA REINE. Et qui l'a fait prisonnier?

ÉBOLI. Le marquis de Posa.

LA REINE. Eh bien! Dieu soit loué! si c'est le marquis qui l'a arrêté.

ÉBOLI. Vous dites cela, madame, avec tant de calme et tant de froideur! Oh Dieu! vous ne pressentez pas?... vous ne savez pas?...

LA REINE. Pourquoi il est prisonnier? Sans doute pour quelques fausses démarches qui s'accordent naturellement avec la violence de caractère de ce jeune homme.

ÉBOLI. Non, non. Je suis mieux informée. Non, madame. C'est une action infâme, diabolique... Il n'y a plus de salut pour lui, il mourra.

LA REINE. Il mourra?

ÉBOLI. Et c'est moi qui l'assassine.

LA REINE. Il mourra? Insensée, y penses-tu?

ÉBOLI. Et pourquoi? pourquoi mourra-t-il! Oh! si j'avais pu prévoir que les choses en viendraient là!

LA REINE *la prend avec bonté par la main.* Princesse, vous êtes encore hors de vous-même; recueillez d'abord vos esprits, racontez-moi avec plus de calme ce que vous savez, et ne jetez pas dans mon âme ces horribles images. Qu'est-il arrivé?

ÉBOLI. Oh! madame, n'ayez pas pour moi cet abandon sublime; n'ayez pas cette bonté; elle tourmente ma conscience comme une flamme de l'enfer. Je ne suis pas digne d'élever jusqu'à votre gloire mon regard profane. Écrasez la misérable qui se traîne à vos pieds, oppressée par le repentir, la honte et le mépris d'elle-même.

LA REINE. Malheureuse! malheureuse! qu'avez-vous à m'avouer?

ÉBOLI. Ange de lumière, âme sainte, vous ne savez pas, vous ne soupçonnez pas à quel démon vous avez souri avec tant de bonté. Apprenez aujourd'hui à la connaître. C'est moi... moi... qui vous ai volée.

LA REINE. Vous?

ÉBOLI. Et qui ai livré ces lettres au roi.

LA REINE. Vous?

ÉBOLI. Et qui ai eu l'audace de vous accuser.

LA REINE. Vous, vous avez pu?...

ÉBOLI. La vengeance... l'amour... la rage... Je vous haïssais et j'aimais l'infant.

LA REINE. Et parce que vous l'aimiez...

ÉBOLI. Parce que je le lui avais avoué, et qu'il ne m'avait pas payée de retour.

LA REINE, *après un moment de silence.* Oh ! à présent, tout est expliqué pour moi... Levez-vous... Vous l'aimiez... j'ai déjà pardonné... Tout est oublié... Levez vous. (*Elle lui tend la main.*)

ÉBOLI. Non, non. Il me reste encore un aveu terrible à faire. Non, grande reine, pas avant...

LA REINE, *attentive.* Que dois-je encore entendre ? Parlez.

ÉBOLI. Le roi... une séduction... Oh ! vous détournez les yeux... Je lis sur votre visage ma réprobation... Le crime dont je vous accusais, je l'ai moi-même commis. (*Elle presse contre terre son visage enflammé. La reine sort. Grand silence. La duchesse d'Olivarès sort quelques minutes après du cabinet dans lequel la reine est entrée, et trouve la princesse dans la même situation. Elle s'approche d'elle en silence. Au bruit de ses pas, la princesse se lève et paraît entrer en fureur en ne voyant plus la reine.*)

SCÈNE XX.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, LA DUCHESSE D'OLIVARÈS.

ÉBOLI. Dieu ! elle m'a abandonnée ! A présent, c'en est fait.

OLIVARÈS *s'approche d'elle.* Princesse d'Éboli...

ÉBOLI. Je sais, duchesse, pourquoi vous venez. La reine vous envoie pour m'annoncer ma sentence... Hâtez-vous.

OLIVARÈS. J'ai l'ordre de Sa Majesté de reprendre votre croix et votre clef.

ÉBOLI *tire de son sein une croix en or, et la remet entre les mains de la duchesse.*) Me sera-t-il permis encore une fois de baiser la main de la meilleure des reines !

OLIVARÈS. On vous dira au couvent de Sainte-Marie ce qui aura été décidé pour vous.

ÉBOLI, *fondant en larmes.* Je ne reverrai plus la reine !

OLIVARÈS *l'embrasse en détournant le visage.* Vivez heureuse ! (*Elle sort à la hâte. La princesse la suit jusqu'à la porte du cabinet, qui se referme aussitôt derrière la duchesse. Elle reste quelques minutes muette et immobile à genoux devant cette porte, puis elle se lève, et s'éloigne, le visage voilé.*)

SCÈNE XXI.

LA REINE, LE MARQUIS DE POSA.

LA REINE. Ah! enfin, marquis, heureusement vous arrivez.

LE MARQUIS, *pâle, le visage bouleversé, la voix tremblante, s'avance en faisant un profond salut.*) Votre Majesté est-elle seule? Personne ne peut-il nous entendre de la chambre voisine?

LA REINE. Personne; pourquoi? Que m'apportez-vous? (*Elle le regarde plus attentivement et recule effrayée.*) Quel changement! D'où vient cela? Vous me faites trembler, marquis; vos traits décomposés portent l'empreinte de la mort.

LE MARQUIS. Vous savez déjà probablement...

LA REINE. Que Carlos a été arrêté et même par vous..... ajoute-t-on. Est-il donc vrai? Je ne voulais là-dessus m'en rapporter à personne qu'à vous.

LE MARQUIS. C'est vrai.

LA REINE. Par vous?

LE MARQUIS. Par moi.

LA REINE *le regarde d'un œil de doute*. Je repecte votre conduite, alors même que je ne la comprends pas. Mais cette fois pardonnez à l'inquiétude de la femme, je crains que vous ne jouiez un grand jeu.

LE MARQUIS. Et j'ai perdu.

LA REINE. Dieu du ciel!

LE MARQUIS. Soyez parfaitement tranquille, madame. Pour lui toutes les précautions sont prises, c'est moi qui ai perdu.

LA REINE. Que vais-je entendre? Dieu!

LE MARQUIS. Qui m'ordonnait de tout mettre sur un dé incertain? Tout jouer ainsi témérairement, sans prévoyance avec le ciel? Quel est l'homme qui voudrait entreprendre de diriger le lourd gouvernail du destin, s'il ne sait pas tout! Oh! c'est juste!... Mais pourquoi parler de moi à présent? Le moment est précieux comme la vie d'un homme; qui sait si la main

avare du juge suprême ne me compte pas en ce moment les dernières gouttes de l'existence.

LA REINE. La main du juge? Quel ton solennel! Je ne comprends pas ce que ces paroles signifient, mais elles m'épouvantent.

LE MARQUIS. Il est sauvé, qu'importe à quel prix? mais seulement pour aujourd'hui; peu de moments lui appartiennent, qu'il sache les épargner! Cette nuit même il faut qu'il quitte Madrid.

LA REINE. Cette nuit même?

LE MARQUIS. Les préparatifs sont faits. Les chevaux de poste l'attendent dans ce même cloître de Chartreux qui, depuis long-temps, sert de refuge à notre amitié. Voici en lettres de change ce que la fortune m'avait donné dans ce monde. Ajoutez-y ce qui manquerait. A la vérité j'aurais encore dans le cœur bien des choses pour mon Carlos, bien des choses qu'il doit savoir; mais le temps me manquera peut-être pour les traiter moi-même avec lui. Vous lui parlerez ce soir, voilà pourquoi je m'adresse à vous.

LA REINE. Au nom de mon repos, marquis, expliquez-vous plus clairement... Ne me parlez pas ainsi en énigmes terribles. Qu'est-il arrivé?

LE MARQUIS. J'ai encore un important aveu à vous faire; je le dépose entre vos mains. J'ai eu un bonheur accordé à peu d'hommes : j'aimais le fils d'un roi... mon cœur, consacré à un seul, embrassait le monde entier..... Dans l'âme de mon Carlos je créais un paradis pour des millions d'êtres. Oh! mes rêves étaient beaux!... Mais il a plu à la Providence de me rappeler de ma noble entreprise avant le temps. Bientôt il n'aura plus son Rodrigue; l'ami fait place à l'amante. Ici, ici sur cet autel sacré, sur le cœur de sa reine, je dépose mon dernier, mon précieux legs; c'est là qu'il le trouvera quand je ne serai plus (*Il se détourne, les larmes étouffent sa voix.*)

LA REINE. C'est le langage d'un mourant; j'espère encore que la chaleur de votre sang.... Quel sens caché renferme ce discours?

LE MARQUIS *cherche à se remettre et continue d'un ton plus ferme.* Dites au prince de penser au serment que nous

avons fait en partageant l'hostie dans nos jours d'enthousiasme. J'ai tenu le mien, je lui suis resté fidèle jusqu'à la mort; à présent, c'est à lui à remplir le sien.

LA REINE. Jusqu'à la mort?

LE MARQUIS. Qu'il l'accomplisse! Oh! dites-le lui! Ce rêve est vrai, ce rêve hardi d'un nouvel état, cette conception divine de l'amitié; qu'il mette la première main à ces rudes matériaux; qu'il accomplisse son œuvre ou qu'il échoue, n'importe. Qu'il y mette la main. Quand les siècles auront passé, la Providence reproduira un fils de roi comme lui, sur un trône comme le sien, et enflammera du même enthousiasme son nouveau favori. Dites-lui que quand il sera homme, il doit respecter les rêves de sa jeunesse, qu'il ne doit pas ouvrir son cœur, cette tendre et divine fleur, au ver meurtrier de la raison tant vantée, qu'il ne se laisse point égarer, quand la sagesse de la poussière blasphémera l'enthousiasme, cet enfant du ciel. Je le lui ai dit autrefois.

LA REINE. Comment, marquis? Où mène?...

LE MARQUIS. Et dites-lui que je dépose dans son âme le bonheur des hommes; qu'en mourant je l'exige de lui... Je l'exige... et que j'en avais le droit. Il eût dépendu de moi de ramener un nouveau jour dans ce royaume. Le roi me donnait son cœur. Il me nommait son fils. Je suis chargé des sceaux et son Albe n'est plus rien. (*Il s'arrête et regarde quelques instants la reine en silence.*) Vous pleurez. Ah! je connais ces larmes, âme noble, c'est la joie qui les fait couler. Mais c'en est fait, c'en est fait. Carlos ou moi! Le choix fut prompt et terrible. L'un des deux devait être perdu et je veux être celui-là. Moi plutôt que lui... Ne cherchez pas à en savoir davantage.

LA REINE. A présent, à présent enfin je commence à vous comprendre; malheureux! qu'avez-vous fait?

LE MARQUIS. J'ai donné deux petites heures du soir pour gagner un beau jour d'été, j'abandonne le roi. Que puis-je être pour le roi? Aucune rose ne fleurit pour moi sur ce sol aride. La destinée de l'Europe mûrit dans la pensée de mon noble ami. Je lui lègue l'Espagne. Qu'elle saigne jusque-là sous la main de Philippe..... Mais malheur à lui et à moi si je devais me repentir, si j'avais pris le plus mauvais parti! Non!

non! je connais mon Carlos... Cela n'arrivera jamais et vous êtes mon garant, madame. (*Après un moment de silence.*) J'ai vu cet amour germer; j'ai vu la plus malheureuse passion prendre racine dans son cœur. Alors il était en mon pouvoir de la combattre, cette passion. Je ne l'ai pas fait, j'ai entretenu cet amour qui ne me semblait pas funeste; le monde peut en juger autrement. Je ne me repens point, et mon cœur ne m'accuse pas. J'ai vu la vie là où le monde ne voyait que la mort. Dans cette flamme sans espoir, j'ai vu de bonne heure briller le rayon d'or de l'espoir. Je voulais le conduire à la perfection, l'élever à ce qui est beau et grandiose; l'humanité me refusait une image, la langue me refusait des paroles... je le dirigeai de ce côté, et tout mon désir était de lui faire comprendre son amour.

LA REINE. Marquis, votre ami vous occupait tellement que pour lui vous m'avez oubliée. Me croyez-vous sérieusement assez dégagée des faiblesses de la femme, quand vous vouliez faire de moi son ange, et lui donner pour arme la vertu? Vous n'aviez pas réfléchi quel risque court notre cœur, quand on ennoblit la passion en lui donnant un tel nom.

LE MARQUIS. Pour toutes les femmes, excepté une seule, une seule, je le jure. Pourriez-vous rougir du noble désir d'animer une héroïque vertu? Qu'importe au roi Philippe si la Transfiguration placée dans son Escurial enflamme d'une pensée d'immortalité le peintre qui la regarde! La douce harmonie qui dort dans les flancs de la lyre appartient-elle à celui qui l'a achetée et qui la conserve, quelque sourd qu'il soit? Il a payé le droit de la briser en morceaux; mais non pas l'art d'en tirer des sons mélodieux ni la jouissance ravissante du chant. La vérité gouverne le sage, la beauté règne sur le cœur sensible; ils s'appartiennent l'un à l'autre. Aucun lâche préjugé ne détruira en moi cette croyance. Promettez-moi de l'aimer toujours, de ne vous laisser jamais entraîner à une abnégation humiliante par la crainte des hommes, par un faux héroïsme;.. de l'aimer immuablement et toujours; promettez-moi cela, madame... promettez-le en mes mains.

LA REINE. Je vous promets que mon cœur sera toujours seul juge de mon amour.

LE MARQUIS *retire sa main.* A présent, je meurs tran-

quille... Ma tâche est finie. (*Il salue la reine et veut se retirer.*)

LA REINE *le suit en silence des yeux.* Vous partez, marquis, sans me dire si nous nous reverrons bientôt.

LE MARQUIS *revient en détournant le visage.* Certainement nous nous reverrons.

LA REINE. Je vous ai compris, Posa, je vous ai très-bien compris. Pourquoi avez-vous agi ainsi envers moi?

LE MARQUIS. Lui ou moi!

LA REINE. Non! non! vous vous êtes précipité dans cette action que vous nommez une grande action! Ne le niez pas. Je vous connais; il y a long-temps que c'était là votre désir. Que des milliers de cœurs se brisent, que vous importe pourvu que votre orgueil soit assouvi! Oh! à présent, à présent, j'apprends à vous connaître. Vous n'avez agi que pour être admiré.

LE MARQUIS, *étonné.* (*A part.*) Non, je n'étais pas préparé à ces paroles.

LA REINE, *après un moment de silence.* Marquis, n'y a-t-il point de salut possible?

LE MARQUIS. Aucun.

LA REINE. Aucun! pensez-y bien. Rien de possible, pas même par moi?

LE MARQUIS. Pas même par vous.

LA REINE. Vous ne me connaissez qu'à demi; j'ai du courage.

LE MARQUIS. Je le sais.

LA REINE. Aucun salut?

LE MARQUIS. Aucun.

LA REINE *le quitte en se cachant le visage.* Allez! je n'estime plus aucun homme.

LE MARQUIS, *dans une violente agitation, se jette à genoux devant elle.* Reine! ô Dieu! la vie est pourtant belle. (*Il se lève et sort à la hâte. La reine rentre dans son cabinet.*)

SCÈNE XXII.

Un salon chez le roi.

LE DUC D'ALBE *et* DOMINGO *vont et viennent en silence*; LE COMTE DE LERME *sort du cabinet du roi; vient ensuite* DON RAYMOND DE TAXIS.

LERME. N'a-t-on pas encore vu le marquis?

ALBE. Pas encore. (*Lerme veut entrer.*)

TAXIS *s'avance.* Comte de Lerme, annoncez-moi.

LERME. Le roi n'y est pour personne.

TAXIS. Dites-lui qu'il faut que je lui parle; c'est une affaire de la dernière importance pour Sa Majesté; hâtez-vous. Cela ne souffre aucun retard. (*Lerme entre dans le cabinet.*)

ALBE. Cher Taxis, habituez-vous à la patience. Vous ne parlerez pas au roi...

TAXIS. Et pourquoi?

ALBE. Vous auriez dû prendre la précaution de demander cette permission au chevalier de Posa, qui retient prisonniers le père et le fils.

TAXIS. De Posa? Comment? Très-bien! C'est le même de qui j'ai reçu cette lettre.

ALBE. Une lettre? Quelle lettre?

TAXIS. Que je dois envoyer à Bruxelles.

ALBE, *attentif.* A Bruxelles?

TAXIS. Et je la porte au roi.

ALBE. A Bruxelles? Avez-vous entendu, chapelain? A Bruxelles!

DOMINGO. C'est très-suspect.

TAXIS. Avec quelle anxiété, avec quel embarras il me l'a recommandée!

DOMINGO. Avec anxiété? ah!

ALBE. A qui est-elle adressée?

TAXIS. Au prince de Nassau et Orange.

ALBE. A Guillaume? Chapelain, c'est une trahison.

DOMINGO. Peut-il en être autrement? Oui, en vérité, il

faut à l'instant livrer cette lettre au roi. Que de mérite vous avez, digne seigneur, à vous montrer aussi strict dans vos fonctions.

TAXIS. Révérend père, je n'ai fait que mon devoir.

ALBE. Vous avez bien fait.

LERME, *sortant du cabinet, au maître des postes.* Le roi veut vous parler. (*Taxis entre.*) Le marquis n'est pas encore là?

DOMINGO. On le cherche partout.

ALBE. Voilà qui est singulier et étonnant. Le prince est prisonnier d'état et le roi ne sait pas encore pourquoi.

DOMINGO. Il n'est pas encore venu ici lui en rendre compte.

ALBE. Comment le roi a-t-il pris la chose?

LERME. Le roi n'a pas dit un mot. (*Bruit dans le cabinet.*)

ALBE. Qu'est-ce donc? (*Silence.*)

TAXIS, *sortant du cabinet.* Comte de Lerme! (*Tous deux entrent.*)

ALBE, *à Domingo.* Que se prépare-t-il ici?

DOMINGO. Ce ton de frayeur! cette lettre saisie! duc, je ne pressens rien de bon.

ALBE. Il fait appeler Lerme; il doit savoir pourtant que vous et moi nous sommes dans le salon.

DOMINGO. Notre temps est passé.

ALBE. Ne suis-je donc plus celui devant qui s'ouvraient toutes les portes? Comme tout est changé ici! comme tout m'est étranger!

DOMINGO *s'approche doucement de la porte du cabinet et prête l'oreille.* Écoutons!

ALBE, *après un moment de silence.* Tout est dans un profond silence; on les entend respirer.

DOMINGO. La double tapisserie amortit le son.

ALBE. Retirons-nous; on vient.

DOMINGO *quitte la porte.* J'éprouve une émotion imposante, un sentiment de frayeur comme si ce moment devait décider d'une grande destinée.

SCÈNE XXIII.

LE PRINCE DE PARME, LES DUCS DE FÉRIA *et* MÉDINA-SIDONIA, *quelques grands et les précédents.*

PARME. Peut-on parler au roi?

ALBE. Non.

PARME. Non! qui est près de lui?

FÉRIA. Le marquis de Posa, sans doute.

ALBE. On l'attend en ce moment.

PARME. Nous arrivons à l'instant de Sarragosse; la frayeur est dans tout Madrid. Est-il donc vrai?..

DOMINGO. Oui, malheureusement.

FÉRIA. C'est vrai? Il a été arrêté par ce chevalier de Malte?

ALBE. Cela est ainsi.

PARME. Pourquoi? qu'est-il arrivé?

ALBE. Pourquoi? Aucun homme ne le sait, si ce n'est le roi et le marquis de Posa.

PARME. Sans convoquer les cortès de son royaume?

FÉRIA. Malheur à celui qui a pris part à ce crime d'état!

ALBE. Malheur à lui! je le dis aussi.

MÉDINA-SIDONIA. Et moi aussi.

LES AUTRES GRANDS. Et nous tous.

ALBE. Qui veut me suivre dans le cabinet?.. je me jette aux pieds du roi.

LERME *se précipite hors du cabinet.* Duc d'Albe!

DOMINGO. Enfin, Dieu soit loué! (*Albe entre dans le cabinet.*)

LERME, *dans une grande agitation.* Si le chevalier de Malte vient, le roi n'est pas seul à présent, il le fera appeler.

DOMINGO, *à Lerme, que tous environnent avec une vive curiosité.* Comte, qu'est-il arrivé? vous voilà pâle comme un mort.

LERME *veut s'éloigner.* C'est diabolique!

PARME *et* FÉRIA. Quoi donc? quoi donc?

MÉDINA-SIDONIA. Que fait le roi?

DOMINGO. Diabolique! quoi donc?

LERME. Le roi a pleuré.

DOMINGO. Pleuré!

TOUS, *avec une extrême surprise.* Le roi a pleuré! (*On entend une sonnette dans le cabinet. Le comte de Lerme y entre.*)

DOMINGO, *essayant de le retenir.* Comte, encore un mot... pardonnez... Le voilà loin, et nous restons ici subjugués par l'épouvante.

SCÈNE XXIV.

LA PRINCESSE D'ÉBOLI, FÉRIA, MÉDINA-SIDONIA, PARME, DOMINGO *et les autres grands.*

ÉBOLI, *hors d'elle et très-pressée.* Où est le roi? où? je veux lui parler. (*A Féria.*) Duc, conduisez-moi près de lui.

FÉRIA. Le roi a d'importantes affaires, personne ne peut arriver à lui.

ÉBOLI. Signe-t-il déjà le terrible jugement? Il est trompé; je veux lui prouver qu'il est trompé.

DOMINGO *lui fait de loin un signe expressif.* Princesse Éboli!

ÉBOLI, *s'avançant vers lui.* Vous aussi en ce lieu, prêtre? très-bien; j'ai précisément besoin de vous. Vous m'appuierez. (*Elle saisit sa main et veut l'entraîner dans le cabinet.*)

DOMINGO. Moi? avez-vous votre raison, princesse?

FÉRIA. Restez; le roi ne vous entendra pas à présent.

ÉBOLI. Il faut qu'il m'entende; il faut qu'il entende la vérité, la vérité, quand il serait dix fois Dieu.

DOMINGO. Éloignez-vous, éloignez-vous! Vous risquez tout. Restez.

ÉBOLI. Homme! tremble devant la colère de ton idole; pour moi, je n'ai rien à hasarder. (*Au moment où elle veut se jeter dans le cabinet, le duc d'Albe en sort.*)

ALBE, *les yeux étincelants et l'air triomphant, court à Domingo et l'embrasse.* Faites chanter un *Te Deum* dans toutes les églises, la victoire est à nous.

DOMINGO. A nous?

ALBE, *à Domingo et aux autres grands.* A présent, vous pouvez entrer chez le roi; je vous en dirai davantage.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Un appartement dans le palais du roi, séparé, par une grille de fer, d'une cour où les gardes vont et viennent.

CARLOS, *assis devant une table, la tête appuyée sur son bras, comme s'il dormait. Dans le fond, quelques officiers qui sont enfermés avec lui. Le marquis de* POSA *s'avance sans que Carlos le voie, et parle à voix basse aux officiers qui s'éloignent aussitôt. Il se place devant Carlos et le regarde quelque temps en silence et avec tristesse. Enfin, il fait un mouvement qui tire le prince de son assoupissement. Carlos se lève, aperçoit le marquis, et paraît effrayé. Il le regarde ensuite fixement et passe la main sur son front comme s'il cherchait à se rappeler quelque chose.*

LE MARQUIS. C'est moi, Carlos.

CARLOS *lui donne la main.* Tu reviens donc encore à moi? cela est beau de ta part.

LE MARQUIS. Je me suis imaginé qu'ici tu pourrais avoir besoin d'un ami.

CARLOS. Vraiment? As-tu pensé cela? Vois, c'est une joie pour moi;.. c'est une joie inexprimable. Hélas! je savais bien que tu resterais bon pour moi.

LE MARQUIS. J'ai mérité que tu eusses cette pensée.

CARLOS. N'est-ce pas? Oh! nous nous comprenons encore entièrement; cela me plaît. Ces ménagements, cette douceur conviennent à de grandes âmes comme toi et moi. Admettons qu'une de mes prétentions ait été injuste et exagérée, dois-tu pour cela me refuser ce qui est juste? La vertu peut être ri-

goureuse, mais jamais cruelle, jamais inhumaine. Il t'en a bien coûté! oh! oui, il me le semble; je sais combien ton tendre cœur a saigné, quand tu parais ta victime pour la conduire à l'autel.

LE MARQUIS. Carlos, que penses-tu donc?

CARLOS. Tu accompliras toi-même ce que je devais, ce que je n'ai pu faire. Tu donneras aux Espagnols les jours d'or qu'ils ont en vain espérés de moi. C'en est fait de moi; c'en est fait pour toujours... Tu l'as vu... Oh! cet amour terrible a détruit sans retour les fleurs précoces de mon génie... Je suis mort à tes grandes espérances... La Providence, ou le hasard, t'ont rapproché du roi... Il m'en a coûté mon secret, et il est à toi... Tu peux être son ange protecteur... Pour moi il n'y a plus de salut... Peut-être pour l'Espagne .. Il n'y a là rien de condamnable, rien, rien que mon fol aveuglement qui m'a jusqu'à ce jour empêché de voir que tu es aussi grand que tendre.

LE MARQUIS. Non, je n'avais pas prévu ceci! Je n'avais pas prévu que la générosité d'un ami pouvait être plus ingénieuse que mes sages combinaisons. Mon édifice s'écroule;... j'avais oublié ton cœur.

CARLOS. Sans doute, si tu avais pu lui épargner, à elle, un tel sort, vois-tu, j'aurais eu pour toi une inexprimable reconnaissance. Ne pouvais-je pas le supporter tout seul? Devait-elle être la seconde victime?.. Mais, paix là-dessus! Je ne veux te fatiguer par aucun reproche. Que t'importe la reine? Aimes-tu la reine?.. Ta sévère vertu peut-elle se préoccuper des petits soucis de mon amour?... Pardonne-moi... j'ai été injuste.

LE MARQUIS. Tu l'es; mais non pas à cause de ce reproche... Si j'en méritais un, je les mériterais tous, et alors je ne serais pas ainsi devant vous. (*Il tire son portefeuille.*) Voici quelques-unes des lettres que tu m'avais données à garder; reprends-les.

CARLOS *regarde avec étonnement, tantôt les lettres, tantôt le marquis.* Comment?

LE MARQUIS. Je te les rends, parce qu'elles seront à présent plus en sûreté entre tes mains qu'entre les miennes.

CARLOS. Qu'est-ce donc? Le roi ne les a donc pas lues? Elles ne lui ont pas été présentées?

LE MARQUIS. Ces lettres?

CARLOS. Tu ne les lui as pas toutes montrées?

LE MARQUIS. Qui t'a dit que je lui en avais montré une?

CARLOS, *très-étonné.* Est-il possible? Le comte de Lerme.

LE MARQUIS. C'est lui qui te l'a dit? Oui, eh bien! tout s'éclaircit! Qui pouvait prévoir cela?.. Ainsi, Lerme... Non, cet homme n'a jamais appris à mentir, c'est très-juste : les autres lettres sont chez le roi.

CARLOS *le regarde avec un muet étonnement.* Pourquoi donc suis-je ici?

LE MARQUIS. Par précaution, dans le cas où, pour la seconde fois, tu serais tenté de choisir une Éboli pour ta confidente.

CARLOS, *se réveillant comme d'un rêve.* Ah! enfin, maintenant, je vois... Tout est éclairci.

LE MARQUIS, *allant vers la porte.* Qui vient?

SCÈNE II.

LE DUC D'ALBE, *les précédents.*

ALBE *s'approche respectueusement du prince, et pendant toute la scène tourne le dos au marquis.* Prince, vous êtes libre : le roi m'envoie vous l'annoncer. (*Carlos regarde le marquis avec surprise; tous se taisent.*) Je m'estime heureux d'être le premier qui ait l'avantage...

CARLOS *les examine tous deux avec un extrême étonnement, après un moment de silence il s'adresse au duc.* J'ai été arrêté, et je suis remis en liberté sans savoir pourquoi.

ALBE. Par une méprise, prince, à laquelle, autant que je le sais, le roi aurait été entraîné par un imposteur.

CARLOS. Mais c'est pourtant par l'ordre du roi que je me trouve ici.

ALBE. Oui, par une erreur de Sa Majesté.

CARLOS. J'en suis réellement fâché... Mais si le roi commet une erreur, c'est au roi à la réparer lui-même en per-

sonne. (*Il cherche les yeux du marquis et il remarque une expression hautaine à l'égard du duc.*) On m'appelle ici fils de don Philippe; les yeux de la calomnie et de la curiosité reposent sur moi; ce que Sa Majesté fait par devoir, je ne veux point paraître en avoir obligation à sa clémence; je suis prêt à me présenter devant le tribunal des cortès... . je ne reçois pas mon épée d'une telle main.

ALBE. Le roi ne mettra aucun retard à satisfaire aux justes désirs de Votre Altessé; si vous voulez le permettre je vous accompagnerai jusqu'auprès de lui.

CARLOS. Je reste ici jusqu'à ce que le roi ou Madrid me tire de cette prison. Portez-lui cette réponse. (*Albe s'éloigne; on le voit encore s'arrêter dans la cour et donner des ordres.*)

SCÈNE III.

CARLOS *et* LE MARQUIS DE POSA.

CARLOS, *après que le duc est sorti, s'adresse au marquis avec étonnement et curiosité.* Qu'est-ce donc? explique-moi... N'es-tu donc pas ministre?

LE MARQUIS. Je l'ai été, comme tu vois. (*Allant à lui avec une grande émotion.*) O Carlos! tout a donc agi, tout a réussi, tout est terminé. Bénie soit la puissance suprême qui a permis que cela réussît.

CARLOS. Réussi? Quoi? je ne comprends pas tes paroles.

LE MARQUIS *lui prend la main.* Tu es sauvé, Carlos... tu es libre... Et moi... (*Il s'arrête.*)

CARLOS. Et toi?

LE MARQUIS. Et moi, moi je te presse sur mon cœur. Pour la première fois j'en ai le droit, j'en ai pleinement le droit; je l'ai acheté par tout, par tout ce qui m'est cher! O Carlos! que ce moment est grand et doux! Je suis content de moi.

CARLOS. Quel changement subit dans tes traits! je ne t'ai jamais vu ainsi. Ta poitrine s'élève avec fierté et tes regards étincellent!

LE MARQUIS. Nous devons nous dire adieu, Carlos. Ne t'effraie pas, sois homme. Quoi que tu apprennes, promets-

moi, Carlos, de ne pas me rendre cette séparation plus pénible par une douleur immodérée et indigne d'une grande âme.... Tu me perds, Carlos, pour beaucoup d'années.... les insensés disent pour toujours. (*Carlos retire sa main, le regarde fixement et ne répond rien.*) Sois homme. J'ai beaucoup compté sur toi, je n'ai pas évité de passer avec toi ces heures sinistres que l'on appelle les dernières, et même, te l'avouerai-je, Carlos, je m'en suis réjoui. Viens, asseyons-nous, je me sens faible et épuisé. (*Il s'assied près de Carlos qui, toujours dans une même stupeur, se laisse involontairement attirer près de lui.*) Où es-tu? tu ne me réponds pas? je serai court. Le lendemain du jour où nous nous vîmes pour la dernière fois à la Chartreuse, le roi me fit appeler; le résultat, tu le sais et tout Madrid le sait. Mais ce que tu ne sais pas, c'est que tes secrets lui avaient déjà été révélés, que tes lettres trouvées dans la cassette de la reine témoignaient contre toi. que je l'appris de sa propre bouche et que je fus son confident. (*Il s'arrête pour attendre la réponse de Carlos qui persiste dans son silence.*) Oui, Carlos, des lèvres j'ai trahi ma foi; moi-même j'ai dirigé le complot préparé pour te perdre. Les faits parlaient déjà trop haut; il était trop tard pour te justifier. M'associer à sa vengeance, c'était tout ce qui me restait à faire; et je devins ainsi ton ennemi pour te servir plus puissamment. Tu ne m'écoutes pas?

CARLOS. J'écoute; continue, continue.

LE MARQUIS. Jusque-là je n'avais pas fait de faute. Mais bientôt les rayons inaccoutumés de la faveur du roi me trahirent. Comme je l'avais prévu, le bruit en vint jusqu'à toi. Séduit par une fausse tendresse, aveuglé par une orgueilleuse présomption, je voulais terminer sans toi cette entreprise hardie, et je dérobai mon dangereux secret à ton amitié. Ce fut là une grande imprudence; je commis une faute grave, je le sais. J'avais une folle confiance; pardonne, elle était fondée, si l'éternelle fermeté de ton amitié.... (*Il se tait. Carlos passe de sa stupéfaction à une violente agitation.*) Ce que je craignais arriva. On te fit trembler devant des dangers imaginaires.... la reine, baignée dans son sang.... le palais retentissant d'un cri de terreur.... le mal-

heureux empressement de Lerme... enfin, mon inconcevable silence, tout agite ton cœur surpris... Tu chancelles... tu me crois perdu. Cependant, trop noble toi-même pour douter de la loyauté de ton ami, tu décores sa chute du nom de grandeur, et tu n'oses le nommer infidèle que quand tu peux l'honorer dans son infidelité. Abandonné de ton unique ami, tu te jettes dans les bras de la princesse Éboli... Malheureux! dans les bras d'un démon; car c'est elle qui t'a trahi. (*Carlos se lève.*) Je te vois courir; un fatal pressentiment traverse mon cœur; je te suis; il était trop tard, tu étais à ses pieds; l'aveu allait s'échapper de tes lèvres... plus de salut pour toi...

CARLOS. Non! non! elle était émue; tu te trompes. Certainement elle était émue.

LE MARQUIS. Mes sens se troublent... Rien... rien... aucune issue... aucun secours dans toute la nature. Le désespoir fait de moi une furie, une bête féroce... Je pose le poignard sur la poitrine de cette femme. Mais alors, alors un rayon de lumière descend dans mon âme : « Si je trompais le roi? si je pouvais parvenir à passer pour le coupable? Vraisemblablement ou non, pour lui c'est assez; pour le roi Philippe le mal est toujours assez vraisemblable. Soit, j'essaierai; peut-être un coup de tonnerre, frappant ainsi le tyran à l'improviste, l'ébranlera! Et que veux-je de plus? Je réfléchirai, et Carlos aura le temps de fuir en Brabant. »

CARLOS. Et cela... tu l'aurais fait?

LE MARQUIS. J'écris à Guillaume d'Orange que j'aime la reine, que je suis parvenu à tromper la méfiance du roi par les faux soupçons qui pèsent sur toi, que par le roi même j'ai trouvé le moyen de m'approcher librement de la reine. J'ajoute que je crains d'être découvert, parce que, instruit de ma passion, tu as eu recours à la princesse Éboli, peut-être pour qu'elle avertît la reine que je t'ai fait prisonnier, et que maintenant, tout étant perdu, je voulais me jeter dans Bruxelles... Cette lettre...

CARLOS *l'interrompt avec effroi.* As-tu confié cette lettre à la poste? Tu sais que toutes les lettres pour le Brabant et la Flandre....

LE MARQUIS. Sont livrées au roi... D'après ce que je vois, Taxis a déjà fait son devoir.

CARLOS. Dieu ! je suis perdu !

LE MARQUIS. Toi? pourquoi toi?

CARLOS. Malheureux ! et tu es perdu avec moi. Mon père ne pardonnera jamais cette monstrueuse imposture. Non, il ne la pardonnera jamais.

LE MARQUIS. Imposture ! tu n'y penses pas. Réfléchis donc. Qui lui dira que c'est une imposture?

CARLOS *le regarde fixement.* Qui ? tu le demandes ? Moi-même. (*Il veut sortir.*)

LE MARQUIS. Tu es un insensé ; reste.

CARLOS. Loin d'ici ! loin d'ici ! Au nom du ciel ! ne me retiens pas ; pendant que je m'arrête ici, il paie déjà des meurtriers.

LE MARQUIS. Le temps n'en est que plus précieux. Nous avons encore beaucoup à nous dire.

CARLOS. Quoi ! avant qu'il ait tout.... (*Il veut s'éloigner, le marquis le saisit par le bras et le regarde d'un air expressif.*)

LE MARQUIS. Écoute.... Carlos.... étais-je si pressé, si consciencieux, lorsque dans notre enfance.... ton sang coula pour moi?

CARLOS, *immobile et plein d'admiration.* Oh ! Providence divine !

LE MARQUIS. Conserve-toi pour la Flandre. Régner est ta vocation ; mourir pour toi était la mienne.

CARLOS *le prend par la main avec une profonde émotion.* Non ! non ! il ne pourra pas résister... il ne pourra pas résister à une telle élévation ! Je veux te conduire à lui ; ton bras sous le mien, allons le trouver. Mon père, lui dirai-je, voilà ce qu'un ami a fait pour son ami. Cette action le touchera. Crois-moi, mon père n'est point dépourvu d'humanité. Oui, certainement cette action le touchera ; ses yeux répandront des larmes généreuses, et il te pardonnera à toi et à moi. (*On entend un coup d'arquebuse à travers la grille. Carlos tressaille.*) Ah ! pour qui cela?

LE MARQUIS. Pour moi, je crois. (*Il tombe.*)

CARLOS *tombe à côté de lui en poussant un cri de douleur.* Oh! miséricorde céleste!

LE MARQUIS, *d'une voix mourante.* Il est expéditif le roi... j'espérais... plus long-temps... pense à ta sûreté... Écoute... à ta sûreté... ta mère sait tout... Je ne puis plus... (*Carlos reste comme mort près du marquis. Quelques instants après le roi entre accompagné des grands et recule à cet aspect. Silence général et profond. Les grands forment un demi-cercle autour du roi et de son fils et regardent tantôt l'un, tantôt l'autre. Carlos ne donne aucun signe de vie; le roi le regarde, muet et pensif.*)

SCÈNE IV.

LE ROI, CARLOS, LES DUCS D'ALBE, FÉRIA, MÉDINA-SIDONIA, LE PRINCE DE PARME, LE COMTE DE LERME, DOMINGO *et des grands d'Espagne.*

LE ROI, *avec un ton de bonté.* Ta prière a été écoutée, mon fils; je viens moi-même ici avec tous les grands de mon royaume pour t'annoncer ta liberté. (*Carlos regarde autour de lui, comme s'il s'éveillait d'un rêve; ses yeux se portent tantôt sur le roi, tantôt sur le mort. Il ne répond rien.*) Reçois ton épée... on a agi avec trop de précipitation. (*Il s'approche de lui, lui tend la main et l'aide à se lever.*) Mon fils n'est pas à sa place; lève-toi, viens dans les bras de ton père.

CARLOS *prend sans y songer le bras du roi; mais tout-à-coup il revient à lui, s'arrête et le regarde fixement.* Tu portes l'odeur du meurtre, je ne puis t'embrasser. (*Il le repousse; tous les grands sont troublés.*) Non! ne soyez pas ainsi effrayés. Qu'ai-je donc fait de monstrueux? J'ai touché à l'oint du Seigneur; ne craignez rien, je ne mettrai pas la main sur lui. Voyez-vous cette empreinte de feu sur son front? Dieu l'a marqué.

LE ROI *se retourne pour s'en aller.* Suivez-moi, messieurs.

CARLOS. Où? vous ne quitterez pas ce lieu, sire. (*Il le retient avec force. Sa main rencontre l'épée que le roi lui apportait; elle sort du fourreau.*)

LE ROI. L'épée tirée contre ton père !

TOUS LES GRANDS *tirent la leur.* Régicide !

CARLOS, *tenant le roi d'une main et son épée nue de l'autre.* Remettez vos épées. Que voulez-vous, croyez-vous que je suis dans le délire ? Non, je ne suis point dans le délire ; si j'y étais, vous ne feriez pas bien de me rappeler que sa vie dépend de la pointe de cette épée. Je vous en prie, éloignez-vous, des natures comme la mienne demandent des égards... Ainsi retirez-vous ; ce que j'ai à faire avec ce roi n'a aucun rapport avec votre serment de vassaux. Regardez seulement comme ses doigts saignent ! regardez ici, voyez-vous ? Oh ! voyez-vous de ce côté !... voilà ce qu'il a fait, l'habile homme.

LE ROI, *aux grands qui se pressent avec inquiétude autour de lui.* Retirez-vous. De quoi tremblez-vous ? ne sommes-nous pas père et fils ? Je veux voir à quel acte honteux la nature...

CARLOS. La nature ? je ne la connais pas ; ce meurtre est à présent l'arrêt décisif ; les liens de l'humanité sont rompus ; toi-même, sire, tu les as brisés dans ton royaume ; dois-je respecter ce dont tu te joues ?... Oh ! voyez ! oh ! voyez !... jusqu'à ce jour il n'y avait encore point eu de meurtre... N'y a-t-il pas de Dieu ? Quoi ! les rois peuvent-ils donc ainsi bouleverser sa création ? Je le demande, n'y a-t-il pas de Dieu ? Depuis que les mères enfantent, il est né un seul homme, un homme qui est mort, l'ayant si peu mérité... Sais-tu donc ce que tu as fait ? Non, il ne le sait pas ; il ne sait pas qu'il a privé ce monde d'une existence plus importante, plus noble, plus précieuse que la sienne et celles de tout son siècle.

LE ROI, *d'un ton de douceur.* Si j'ai été trop prompt, te convient-il à toi, pour qui tout a été fait, de me demander raison ?

CARLOS. Comment ! est-il possible ? Vous ne devinez pas qui était pour moi celui qui est mort ?... Oh ! dites-le-lui... Aidez sa suprême science à expliquer cette énigme. Celui qui est mort était mon ami... Et voulez-vous savoir pourquoi il est mort ? C'est pour moi qu'il est mort !

LE ROI. Ah ! mes pressentiments !

CARLOS. Ombre sanglante, pardonne si je profane ce mystère devant de pareils auditeurs! Mais que ce grand connaisseur des hommes succombe à sa honte, en voyant son habileté de vieillard trompée par la pénétration d'un jeune homme! Oui, sire, nous étions frères! frères par un plus noble lien que ceux que la nature forme; le cours de sa vie a été rempli par l'amour; sa noble, sa belle mort n'a été que de l'amour pour moi. Il était à moi lorsqu'il vous agrandissait par ses soins, lorsque son éloquence facile jouait avec votre esprit gigantesque et orgueilleux. Vous croyiez le maîtriser, et vous n'étiez que l'instrument docile de ses sublimes projets. Si je suis prisonnier, c'est l'œuvre de sa prudente amitié. Pour me sauver, il écrivit la lettre au prince d'Orange... O mon Dieu! c'était le premier mensonge de sa vie! Pour me sauver, il se jeta au-devant de la mort et la subit. Vous le dotiez de votre faveur... et il est mort pour moi... Votre cœur et votre amitié étaient à lui... et votre sceptre était un jouet dans ses mains; il l'a rejeté et il est mort pour moi. (*Le roi reste immobile, les yeux baissés. Tous les grands le regardent avec surprise et frayeur.*) Cela était-il possible? Pouviez-vous ajouter foi à ce grossier mensonge? Combien il devait avoir peu d'estime pour vous, quand il entreprit de vous tendre ce piége grossier! Vous avez osé rechercher son amitié et vous avez cédé à cette légère épreuve! Oh! non! non, il n'y avait là rien pour vous; ce n'était pas là un homme pour vous! Il le savait bien, lorsqu'il vous a repoussé avec toutes vos couronnes; cette lyre délicate s'est brisée entre vos mains de fer... Vous ne pouviez que le tuer.

ALBE, *qui n'a pas quitté des yeux le roi et observe avec une inquiétude visible les mouvements de sa physionomie, s'approche de lui d'un air craintif.*) Sire... ne gardez pas ce silence de mort; jetez les yeux autour de vous... parlez-nous.

CARLOS. Vous ne lui étiez pas indifférent. Depuis longtemps il vous portait intérêt: peut-être vous eût-il rendu heureux. Son cœur était assez riche pour vous satisfaire avec son superflu. Une parcelle de son esprit eût fait de vous un Dieu... Vous vous êtes dépouillé vous-même et vous m'avez

dépouillé. Que trouverez-vous pour remplacer une âme comme celle-ci? (*Profond silence. Plusieurs des grands détournent les yeux, ou se cachent le visage dans leurs manteaux.*) Oh! vous qui êtes ici rassemblés, et que l'horreur et l'admiration rendent muets! ne condamnez pas le jeune homme qui tient ce langage à son père et à son roi! Regardez-ici... il est mort pour moi... Si vous avez des larmes, si c'est du sang et non pas un airain brûlant qui coule dans vos veines, regardez ici et ne me condamnez pas. (*Il se tourne vers le roi avec plus de modération et de calme.*) Peut-être attendez-vous comment finira cette monstrueuse aventure?.. Voici mon épée... Vous redevenez mon roi. Pensez-vous que je tremble devant votre vengeance? Faites-moi mourir comme vous avez fait mourir l'homme le plus noble... Je suis coupable, je le sais... Que m'importe la vie? je renonce à tout ce qui m'attend dans le monde... Cherchez-vous un fils parmi les étrangers... Ici, sont mes royaumes. (*Il tombe près du corps du marquis et ne prend plus aucune part au reste de la scène. On entend de temps à autre, à distance, un bruit confus de voix et le tumulte d'un grand nombre d'hommes. Autour du roi règne un profond silence; ses yeux parcourent tout le cercle des grands, mais ils ne rencontrent le regard d'aucun d'eux.*)

LE ROI. Eh bien! personne ne veut-il répondre? Chaque regard fixé à terre, chaque visage voilé! Ma sentence est prononcée. Je la lis sur ces figures muettes: mes sujets m'ont jugé. (*Même silence. Le tumulte se rapproche et s'accroît. Un murmure circule parmi les grands; ils se font l'un à l'autre des signes embarrassés. Le comte de Lerme pousse doucement le duc d'Albe.*)

LERME. En vérité, c'est le tocsin!

ALBE, *à voix basse.* Je le crains.

LERME. On se presse, on vient.

SCÈNE V.

UN OFFICIER DES GARDES, *les précédents.*

L'OFFICIER, *s'avançant.* Rébellion! Où est le roi? (*Il écarte la foule et pénètre jusqu'au roi.*) Tout Madrid est

en armes ! Les soldats, le peuple en fureur environnent le palais. On dit que le prince Carlos est en prison, que sa vie est en danger. Le peuple veut le voir vivant, sinon il mettra Madrid en feu.

TOUS LES GRANDS, *dans l'agitation.* Sauvez ! sauvez le roi !

ALBE, *au roi, qui demeure calme et immobile.* Fuyez, sire ; il y a du danger ; nous ne savons pas encore qui arme le peuple...

LE ROI *sort de sa stupeur, relève la tête et s'avance avec majesté au milieu d'eux.* Mon trône subsiste-t-il encore ? Suis-je encore roi de cette contrée ? Non, je ne le suis plus. Ces lâches pleurent ; ils ont été attendris par un enfant. On n'attend que le signal pour m'abandonner ; je suis trahi par des rebelles.

ALBE. Sire, quelle terrible pensée !

LE ROI. Allez là, prosternez-vous, prosternez-vous devant ce roi jeune et florissant ; je ne suis plus rien qu'un vieillard sans force.

ALBE. Les choses en sont-elles venues là ? Espagnols ! (*Tous se pressent autour du roi, tirent leurs épées et s'agenouillent devant lui. Carlos demeure seul et abandonné près du corps de Posa.*)

LE ROI *arrache son manteau et le jette loin de lui.* Couvrez-le des ornements royaux, portez-le sur mon cadavre foulé aux pieds. (*Il tombe, sans mouvement, dans les bras de Lerme et d'Albe.*)

LERME. Du secours ! Dieu !

FÉRIA. Dieu ! quelle catastrophe !

LERME. Il revient à lui.

ALBE *laisse le roi entre les mains de Lerme et de Féria.* Portez-le sur son lit ; pendant ce temps, moi, je vais rendre la paix à Madrid. (*Il sort, on emporte le roi, et tous les grands le suivent.*)

SCÈNE VI.

CARLOS *reste seul près du corps de Posa. Quelques instants après, paraît* LOUIS MERCADO ; *il regarde avec précaution autour de lui et reste un instant silencieux derrière le prince qui ne le voit pas.*

MERCADO. Je viens de la part de Sa Majesté la reine. (*Carlos détourne les yeux et ne répond pas.*) Mon nom est Mercado, je suis médecin de Sa Majesté, et voici ma créance. (*Il montre au prince un anneau. Carlos continue à garder le silence.*) La reine désire beaucoup vous parler aujourd'hui même... Des affaires importantes...

CARLOS. Il n'y a plus rien pour moi d'important dans ce monde.

MERCADO. Une commission, dit-elle, que le marquis de Posa lui a léguée...

CARLOS, *avec vivacité.* Ah ! sur-le-champ ! (*Il veut aller avec lui.*)

MERCADO. Non pas maintenant, prince ; il faut attendre la nuit, tous les passages sont occupés et les postes doublés ; impossible de pénétrer dans cette aile du palais sans être vu ; ce serait tout risquer.

CARLOS. Mais...

MERCADO. Il y a tout au plus, prince, encore un moyen à tenter ; la reine y a pensé ; elle vous le propose ; mais il est hardi, étrange et aventureux.

CARLOS. C'est ?

MERCADO. Depuis long-temps, comme vous savez, une tradition rapporte que vers minuit, sous les voûtes souterraines de ce palais, l'ombre de l'empereur erre revêtue d'un capuchon de moine. Le peuple croit à cette histoire, et les gardes n'occupent ce poste qu'avec effroi. Si vous êtes résolu à vous servir de ce déguisement, vous pourrez passer librement à travers les sentinelles, et arriver jusqu'à l'appartement de la reine, que cette clef vous ouvrira. Ce vêtement religieux vous garantira de tout inconvénient ; mais il faut vous décider à l'instant. Vous trouverez dans votre chambre

le masque et l'habillement nécessaires ; je dois, à la hâte, rapporter une réponse à la reine.

CARLOS. Et l'heure?

MERCADO. L'heure, c'est minuit.

CARLOS. Dites-lui qu'elle m'attende.

Mercado sort.

SCÈNE VII.

CARLOS *et* LE COMTE DE LERME.

LERME. Sauvez-vous, prince ; le roi est en fureur contre vous. Une atteinte à votre liberté, si ce n'est à votre vie .. Ne m'en demandez pas plus. Je me suis échappé un instant pour vous avertir. Fuyez sans retard.

CARLOS. Je suis dans les mains du Tout-Puissant.

LERME. D'après ce que la reine m'a laissé entendre, vous devez quitter aujourd'hui Madrid et partir pour Bruxelles ; n'y mettez pas de retard, la révolte favorise votre fuite ; c'est dans cette intention que la reine l'a suscitée. Maintenant on n'oserait employer contre vous la force. Des chevaux de poste vous attendent à la Chartreuse, et dans le cas où vous seriez attaqué, voici des armes. (*Il lui donne un poignard et des pistolets.*)

CARLOS. Merci, merci, comte de Lerme.

LERME. Ce qui vous est arrivé aujourd'hui m'a touché jusqu'au fond de l'âme ; aucun ami n'a tant aimé. Tous les patriotes pleurent sur vous ; je n'ose pas en dire plus.

CARLOS. Comte de Lerme, celui qui est mort vous appelait un noble cœur.

LERME. Encore une fois, prince, faites un heureux voyage. Des temps meilleurs viendront ; mais moi je ne serai plus ! Recevez ici mon hommage. (*Il met un genou en terre.*)

CARLOS, *très-ému, veut le relever.* Non, pas ainsi, comte, pas ainsi... Vous m'attendrissez... Je ne voudrais pas manquer de force...

LERME *baise sa main avec émotion.* Roi de mes enfants !.. Oh ! mes enfants pourront mourir pour vous !. . Moi, je ne le puis... Souvenez-vous de moi dans mes enfants... Revenez en paix en Espagne. . sur le trône du roi Philippe ; soyez

homme... Vous avez aussi appris à connaître la douleur... Ne formez aucune entreprise sanglante contre votre père !... rien de sanglant, prince... Philippe II a forcé votre aïeul à descendre du trône. Ce même Philippe tremble aujourd'hui devant son propre fils. Songez à cela, prince, et que le ciel vous accompagne ! (*Il s'éloigne à la hâte. Carlos est sur le point de sortir d'un autre côté ; mais il se retourne tout-à-coup, se jette sur le corps du marquis et le presse de nouveau dans ses bras*; *puis il sort promptement.*)

SCÈNE VIII.

Un salon du roi.

LE DUC D'ALBE *et* LE DUC DE FÉRIA *causant ensemble.*

ALBE. La ville est tranquille. Comment avez-vous laissé le roi ?

FÉRIA. Dans une disposition d'esprit des plus terribles... Il s'est enfermé... Quoi qu'il arrive, il ne veut recevoir personne. La trahison du marquis a subitement changé toute sa nature.

ALBE. Il faut que je le voie. Cette fois, je ne puis user de ménagements. Une découverte importante qui vient à l'instant d'être faite....

FÉRIA. Une nouvelle découverte ?

ALBE. Un chartreux, qui s'était glissé mystérieusement dans l'appartement du prince, et qui se faisait raconter avec un empressement suspect la mort du marquis de Posa, a été surpris par mes gardes. On l'arrête, on l'interroge. La crainte de la mort lui arrache l'aveu qu'il porte sur lui des papiers d'une grande importance, que le marquis l'avait chargé de remettre entre les mains du prince, dans le cas où il ne reparaîtrait pas avant le coucher du soleil.

FÉRIA. Eh bien ?

ALBE. Ces papiers annoncent que Carlos doit quitter Madrid avant le jour.

FÉRIA. Quoi ?

ALBE. Qu'un vaisseau est à Cadix prêt à mettre à la voile

pour le conduire à Flessingue; que les provinces des Pays-Bas n'attendent que lui pour secouer le joug de l'Espagne.

FÉRIA. Ah! qu'est-ce que cela?

ALBE. D'autres lettres annoncent que la flotte de Soliman est déjà sortie de Rhodes..... pour attaquer, en vertu d'un traité, le roi d'Espagne dans la Méditerranée.

FÉRIA. Est-il possible?

ALBE. Ces lettres m'ont fait connaître dans quel but ce chevalier de Malte avait entrepris dernièrement ces voyages à travers l'Europe. Il ne s'agissait de rien moins que d'armer toutes les puissances du nord pour défendre la liberté des Flamands.

FÉRIA. Voilà ce qu'il a fait?

ALBE. Enfin, ces lettres sont accompagnées d'un plan détaillé de la guerre qui doit séparer à jamais les Pays Bas de la monarchie espagnole; rien, rien n'est oublié : calcul de la force et de la résistance, tableau complet des ressources et de la puissance du pays, maximes à suivre, alliances à contracter. C'est un projet diabolique, mais vraiment d'un génie merveilleux.

FÉRIA. Quel impénétrable conspirateur!

ALBE. On parle encore dans ces lettres d'un entretien secret que ce soir, avant sa fuite, le prince devait avoir avec sa mère.

FÉRIA. Comment! ce serait aujourd'hui même?

ALBE. Cette nuit. J'ai donné des ordres en conséquence. Vous voyez que cela presse; il n'y a pas un moment à perdre. Ouvrez la porte du roi.

FÉRIA. Non. Elle est absolument interdite.

ALBE. Eh bien! je l'ouvrirai moi-même. Le danger pressant justifie cette hardiesse. (*Au moment où il s'avance vers la porte, elle s'ouvre et le roi paraît.*)

FÉRIA. Ah! lui-même!

SCÈNE IX.

LE ROI *et les précédents.*

Tous les grands, effrayés à son aspect, s'écartent et le laissent respectueusement passer. Il semble préoccupé par un rêve, comme un somnambule. Ses traits et sa contenance indiquent encore le désordre où l'a jeté son évanouissement. Il s'avance lentement vers les grands et les regarde fixement, mais d'un air distrait. Enfin, il s'arrête pensif, les yeux fixés à terre; son agitation s'accroît toujours.

LE ROI. Rendez-moi ce mort... je veux le ravoir.

DOMINGO, *à voix basse, au duc d'Albe.* Parlez-lui.

LE ROI. Il me dédaignait et il est mort... Je veux le ravoir. Il faut qu'il ait une autre idée de moi.

ALBE *s'approche de lui avec crainte.* Sire...

LE ROI. Qui parle ici? (*Ses yeux parcourent le cercle des grands.*) A-t-on oublié qui je suis? A genoux! pourquoi n'es-tu pas à genoux devant moi, creature? Je suis encore roi... Je veux voir l'asservissement... Tout m'abandonnerait-il parce qu'un seul m'a méprisé?

ALBE. Ne parlez pas de lui, sire! Un nouvel ennemi plus important que celui-là s'élève au sein de votre royaume.

FÉRIA. Le prince Carlos...

LE ROI. Il avait un ami qui est mort pour lui, pour lui... Avec moi, il eût partagé un royaume... De quelle hauteur il me regardait! Ah! du haut d'un trône on ne regarde pas avec tant de fierté! N'était-il pas clair qu'il savait ce que valait sa conquête? Ce qu'il a perdu, sa douleur le prouve. On ne pleure pas ainsi un bien passager. Pour qu'il vécût encore, ah! je donnerais les Indes. Puissance inconsolable qui ne peut pas même étendre son bras jusqu'au tombeau et réparer la légèreté commise envers la vie d'un homme! Les morts ne ressuscitent pas!... Qui ose me dire que je suis heureux?... Il y a dans la tombe un homme qui m'a refusé son estime.. Que m'importent les vivants?... Un esprit, un homme libre s'est élevé dans tout ce siècle, un seul : il m'a méprisé et il est mort!

ALBE. C'est donc en vain que nous vivons? Espagnols, descendons au tombeau! Jusque dans la mort, cet homme nous dérobe le cœur du roi.

LE ROI *s'assied, la tête appuyée sur sa main.* Il serait donc mort! Je l'aimais... je l'aimais beaucoup... Il m'était cher comme un fils... Avec ce jeune homme, une nouvelle aurore, une plus belle se levait pour moi. Qui sait ce que je lui réservais? C'etait mon premier amour. Que toute l'Europe me maudisse! L'Europe peut me maudire. De lui, j'ai mérité de la reconnaissance.

DOMINGO. Par quel enchantement?...

LE ROI. Et à qui a-t-il fait ce sacrifice? A un enfant, à mon fils? Non, jamais je ne le croirai. Un Posa ne meurt pas pour un enfant! La pauvre flamme de l'amitié ne remplit pas le cœur d'un Posa. Son cœur battait pour toute l'humanité. Son affection, c'était le monde avec toutes les races futures. Pour la satisfaire, il trouve un trône et il va plus loin. Cette haute trahison envers l'humanité, Posa se la serait-il pardonnée? Non, je le connais mieux. Il n'a pas sacrifié Philippe à Carlos, mais le vieillard au jeune homme, son disciple. L'astre couchant du père ne pouvait récompenser son labeur. Il se réservait pour le lever prochain de l'astre du fils. Oh! cela est clair, on attendait ma retraite.

ALBE. Vous en verrez la confirmation dans ces lettres.

LE ROI *se lève.* Il pourrait s'être trompé : j'existe encore. Grâces te soient rendues, nature! je sens dans mes nerfs la force de la jeunesse. Je le livrerai au ridicule. Sa vertu passera pour le rêve d'un songe creux; et il sera mort comme un fou. Que sa chute écrase son ami et son siècle! Voyons comment on se passera de moi. Le monde est encore à moi pour une soirée; j'emploierai si bien cette soirée qu'après moi personne, pendant dix générations, ne récoltera rien sur ce sol brûlé. Il m'a sacrifié à l'humanité, son idole; que l'humanité paie pour lui! Et maintenant je commence par sa poupée. (*Au duc d'Albe.*) Que disiez-vous de l'infant? Répetez-le-moi. Qu'y a-t-il dans ces lettres?

ALBE. Ces lettres, sire, renferment les dernières recommandations du marquis de Posa au prince Carlos.

LE ROI *parcourt les papiers pendant que tous les regards*

sont fixés sur lui. Après les avoir lus, il les met de côté et se promène en silence dans la chambre. Qu'on appelle le cardinal inquisiteur. Je le prie de m'accorder une heure. (*Un des grands sort. Le roi reprend les papiers, continue à lire, puis les met encore de côté.*) Cette nuit donc?

TAXIS. A deux heures sonnant, la poste doit être devant le cloître des Chartreux.

ALBE. Et les gens que j'ai envoyés en observation ont vu porter dans le couvent différents effets de voyage reconnaissables aux armes de la couronne.

FÉRIA. Des sommes considérables auraient été versées au nom de la reine chez des banquiers maures pour être touchées à Bruxelles.

LE ROI. Où a-t-on laissé l'infant?

ALBE. Près du corps du chevalier.

LE ROI. Y a-t-il encore de la lumière dans la chambre de la reine?

ALBE. Tout y est tranquille; elle a congédié ses femmes plus tôt que de coutume. La duchesse d'Arcas, qui est sortie de sa chambre la dernière, l'a quittée dans un profond sommeil. (*Un officier de la garde entre, tire le duc de Féria à l'écart et lui parle à voix basse. Celui-ci se tourne vers le duc d'Albe, d'autres l'entourent successivement, et il s'élève un vague murmure.*)

FÉRIA, TAXIS, DOMINGO, *ensemble.* C'est singulier!

LE ROI. Qu'y a-t-il?

FÉRIA. Une nouvelle, sire, qui est à peine croyable!

DOMINGO. Deux soldats suisses, qui quittent à l'instant leur poste, disent... Il est ridicule de le répéter.

LE ROI. Eh bien?

ALBE. Que, dans l'aile gauche du palais, l'ombre de l'empereur s'est laissé voir et a passé devant eux d'un air ferme et solennel. Toutes les sentinelles placées le long du pavillon confirment cette nouvelle et ajoutent que l'apparition aurait disparu dans les appartements de la reine.

LE ROI. Et sous quelle forme l'a-t-on vue?

L'OFFICIER. Sous le même vêtement d'hiéronymite qu'il portait à la fin de sa vie dans le cloître Saint-Just.

LE ROI. Ainsi, sous un vêtement de religieux? Les gardes l'ont donc connu pendant sa vie? Autrement, comment sauraient-ils que c'est l'empereur?

L'OFFICIER. Le sceptre qu'il portait à la main prouve que c'était l'empereur.

DOMINGO. La tradition rapporte qu'on l'a vu déjà plusieurs fois sous cette forme.

LE ROI. Personne ne lui a-t-il adressé la parole?...

L'OFFICIER. Personne n'a osé. Les gardes ont dit leurs prières et l'ont respectueusement laissé passer.

LE ROI. Et l'apparition a disparu dans les appartements de la reine?

L'OFFICIER. Dans le vestibule de la reine. (*Silence général.*)

LE ROI, *se retournant vivement.* Que dites-vous?

ALBE. Sire, nous sommes muets.

LE ROI, *après un moment de réflexion, à l'officier.* Faites mettre mes gardes sous les armes, et qu'on ferme toutes les avenues de ce palais. Je suis curieux de dire un mot à cet esprit. (*L'officier sort, un page s'avance.*)

LE PAGE. Sire, le cardinal inquisiteur.

LE ROI, *à sa suite.* Laissez-nous. (*Le grand inquisiteur, vieillard de quatre-vingt-dix ans et aveugle, s'avance appuyé sur un bâton et conduit par deux dominicains. Les grands se jettent à genoux devant lui et touchent le bord de son vêtement. Il leur donne sa bénédiction. Tous s'éloignent.*)

SCÈNE X.

LE ROI *et* LE GRAND INQUISITEUR.

Long silence.

LE GRAND INQUISITEUR. Suis-je devant le roi?

LE ROI. Oui.

LE GRAND INQUISITEUR. Je n'osais plus l'espérer.

LE ROI. Je renouvelle une scène des années passées. L'infant Philippe cherche un conseil auprès de son instituteur.

LE GRAND INQUISITEUR. Charles, mon élève, votre auguste père, n'eut jamais besoin de conseils.

LE ROI. Il n'en était que plus heureux. J'ai commis un meurtre, cardinal, et je n'ai plus de repos...

LE GRAND INQUISITEUR. Pourquoi avez-vous commis ce meurtre?

LE ROI. Une trahison sans exemple...

LE GRAND INQUISITEUR. Je la connais.

LE ROI. Que connaissez-vous? Par qui?

LE GRAND INQUISITEUR. Je sais depuis des années ce que vous savez depuis le coucher du soleil.

LE ROI, *avec surprise*. Vous connaissiez déjà cet homme?

LE GRAND INQUISITEUR. Sa vie, depuis le commencement jusqu'à la fin, est inscrite dans les registres sacrés du saint office.

LE ROI. Et il allait librement?

LE GRAND INQUISITEUR. La corde au bout de laquelle il voltigeait était longue, mais indestructible.

LE ROI. Il a été hors des limites de mon royaume.

LE GRAND INQUISITEUR. Partout où il pouvait être, j'y étais aussi.

LE ROI, *se promenant avec mécontentement*. On savait dans quelles mains je me trouvais, pourquoi a-t-on négligé de m'en avertir?

LE GRAND INQUISITEUR. Je vous ferai la même question... Pourquoi ne pas vous informer quand vous vous jetiez dans les bras de cet homme? Vous l'avez connu! D'un coup-d'œil vous avez vu l'hérétique. Qui a pu vous porter à dérober cette victime au saint-office? Se joue-t-on ainsi de nous? Si la majesté des rois s'abaisse jusqu'à être recéleuse, si derrière nous elle s'entend avec nos plus perfides ennemis, qu'arrivera-t-il de nous? Si un seul peut trouver grâce, de quel droit en a-t-on sacrifié cent mille?

LE ROI. Il a été aussi sacrifié.

LE GRAND INQUISITEUR. Non! il a été assassiné..... bassement... criminellement!... Le sang qui devait couler glorieusement en notre honneur a été répandu par la main d'un meurtrier : cet homme était à nous. Qui vous autorisait à attenter aux biens sacrés de notre ordre? C'est par nous qu'il devait mourir. Dieu l'envoyait dans la nécessité de ce siècle,

pour montrer, à la honte éclatante de son esprit, l'orgueil de la raison. Tel était le plan que j'avais conçu. Maintenant voilà l'œuvre de plusieurs années détruite. Vous nous l'avez enlevé, et vous n'avez que des mains sanglantes.

LE ROI. La passion m'entraîna : pardonnez-moi.

LE GRAND INQUISITEUR. La passion ! Est-ce l'infant Philippe qui me répond ? Suis-je le seul qui ait vieilli ? La passion ? (*Il secoue la tête avec mécontentement.*) Accorde la liberté de conscience à tes royaumes, si tu marches enchaîné !

LE ROI. Je suis encore novice dans ces matières. Ayez de la patience avec moi.

LE GRAND INQUISITEUR. Non, je ne suis pas content de vous. Trahir ainsi tout le cours de votre règne passé ! Où était alors ce Philippe dont l'âme ferme et immuable comme une étoile fixe dans le ciel tourne éternellement sur elle-même ? Tout un passé s'était-il abîmé derrière vous ? Le monde n'était-il plus le même dans le moment où vous lui tendiez la main ? Le poison n'était-il plus le poison ? N'y avait-il plus de ligne de démarcation entre le bien et le mal ? entre le vrai et le faux ? Qu'est-ce donc qu'un plan ? Qu'est-ce que la fermeté et la constance de l'homme, si dans une seule minute un principe, suivi pendant soixante ans, disparaît comme un caprice de femme ?

LE ROI. Je lisais dans ses yeux… Excusez ce retour à l'humanité. Il y a pour le monde une issue de moins vers votre cœur. Vos yeux sont éteints.

LE GRAND INQUISITEUR. Qu'aviez-vous besoin de cet homme ? Que pouvait-il vous présenter de nouveau à quoi vous ne fussiez préparé ? Connaissez-vous si peu les rêveries enthousiastes et la nouveauté ? Votre oreille était-elle si peu habituée au langage pompeux de ces réformateurs du monde ? Si l'édifice de vos croyances tombe devant des mots, de quel front, je le demande, avez-vous pu signer l'arrêt de mort de cent mille pauvres âmes qui n'avaient rien fait de pis pour monter sur le bûcher ?

LE ROI. Je voulais un homme. Ce Domingo…

LE GRAND INQUISITEUR. Pourquoi un homme ? Les hommes sont pour vous des nombres et rien de plus. Faut-il enseigner les éléments de l'art de régner à un élève en cheveux

gris! Que le Dieu de la terre apprenne à se passer de ce qui ne peut lui être accordé! Si vous soupirez après un rapport de sentiment, vous avouez par là que vous avez dans le monde des égaux, et quel droit auriez-vous de vous élever au-dessus de vos égaux?

LE ROI, *se jetant dans un fauteuil.* Je suis un pauvre homme, je le sens. Tu exiges d'une créature ce que le Créateur seul peut faire.

LE GRAND INQUISITEUR. Non, sire, on ne me trompe pas ainsi. Je lis au dedans de vous : vous vouliez nous échapper. Les lourdes chaînes de notre ordre vous pèsent; vous vouliez être libre et seul (*il s'arrête, le roi se tait*); nous sommes vengés. Rendez grâce à l'église qui se contente de vous punir comme une mère. Le choix qu'on vous a laissé faire en aveugle a été votre châtiment; vous avez reçu une leçon. Maintenant revenez à nous. Si je ne paraissais maintenant devant vous, par le Dieu vivant, vous auriez paru demain devant moi.

LE ROI. Pas de langage pareil! Modère-toi, prêtre, je ne souffre pas cela. Je ne peux m'entendre parler sur ce ton.

LE GRAND INQUISITEUR. Pourquoi évoquez-vous l'ombre de Samuel? J'ai donné deux rois au trône d'Espagne, et j'espérais laisser une œuvre appuyée sur des bases solides. Je vois le fruit de ma vie perdu : Philippe lui-même ébranle mon édifice. Et maintenant, sire, pourquoi ai-je été appelé? Qu'ai-je à faire ici? Je ne veux point réitérer cette visite.

LE ROI. Une œuvre encore, la dernière, et alors tu peux te retirer en paix. Que le passé soit oublié et que la paix soit faite entre nous... Sommes-nous réconciliés?

LE GRAND INQUISITEUR. Si Philippe se courbe humblement.

LE ROI, *après un moment de silence.* Mon fils projette une révolte.

LE GRAND INQUISITEUR. Que décidez-vous?

LE ROI. Rien ou tout.

LE GRAND INQUISITEUR. Et qu'appelez-vous tout?

LE ROI. Je le laisserai fuir, si je ne puis le faire mourir.

LE GRAND INQUISITEUR. Eh bien, sire?

LE ROI. Peux-tu fonder en moi une nouvelle croyance qui autorise le meurtre sanglant d'un fils ?

LE GRAND INQUISITEUR. Pour apaiser l'éternelle justice, le fils de Dieu est mort sur la croix.

LE ROI. Veux-tu implanter cette opinion dans toute l'Europe?

LE GRAND INQUISITEUR. Partout où la croix est révérée.

LE ROI. Je commets un attentat envers la nature. Peux-tu imposer le silence à cette puissante voix?

LE GRAND INQUISITEUR. Devant la foi, la voix de la nature est sans force.

LE ROI. Je dépose en tes mains mon office de juge ; puis je m'en dessaisir entièrement?

LE GRAND INQUISITEUR. Remettez-le-moi.

LE ROI. C'est mon fils unique. Pour qui ai-je assemblé tant de choses ?

LE GRAND INQUISITEUR. Plutôt pour la mort que pour la liberté.

LE ROI *se lève.* Nous sommes d'accord : viens.

LE GRAND INQUISITEUR. Où ?

LE ROI. Recevoir de mes mains la victime. (*Il l'emmène.*)

SCÈNE XI.

Appartement de la reine.

CARLOS, LA REINE; *puis* LE ROI *et sa suite.*

CARLOS, *revêtu d'un habit de moine, un masque sur le visage qu'il ôte en entrant, une épée nue sous le bras. Il est nuit. Il s'approche d'une porte qui s'ouvre. La reine s'avance en déshabillé, avec un flambeau à la main. Carlos fléchit le genou devant elle.* Élisabeth !

LA REINE, *le regardant d'un air triste.* Est-ce ainsi que nous nous revoyons!

CARLOS. C'est ainsi que nous nous revoyons! (*Un moment de silence*).

LA REINE *cherche à se remettre.* Levez-vous : nous ne devons pas, Carlos, nous amollir l'un l'autre. Celui qui n'est plus ne peut pas être honoré par d'impuissantes larmes. Que

les larmes coulent pour de plus petites souffrances... Il s'est sacrifié pour vous. Par sa vie précieuse il a racheté la vôtre, et ce sang n'aurait coulé que pour une chimère? J'ai moi-même répondu pour vous; c'est sur ma caution qu'il a quitté la vie avec joie. Voulez-vous m'empêcher de tenir mon engagement?

CARLOS, *avec enthousiasme.* Je lui élèverai un mausolée comme aucun roi n'en a jamais eu... Sur sa cendre fleurira le paradis.

LA REINE. C'est ainsi que je vous voulais : c'était la grande pensée de sa mort. Je vous le dis, il m'a choisie pour exécuter sa dernière volonté : je veillerai à l'accomplissement de ce serment... Au moment de mourir, il a déposé entre mes mains un autre legs, je lui ai donné ma parole.... Et pourquoi le tairai-je? il m'a confié son Carlos... Je brave les apparences... je ne veux plus trembler devant les hommes, je veux avoir la hardiesse d'un ami. Mon cœur parlera; il appelait vertu notre amour, je le crois, et mon cœur ne sera plus....

CARLOS. N'achevez-pas, madame; j'ai fait un rêve long et pénible : j'ai aimé. A présent je suis éveillé : oublions le passé. Voici vos lettres; anéantissez les miennes, ne craignez plus aucun emportement de ma part. C'en est fait : une flamme pure éclaire mon être; ma passion est ensevelie dans le tombeau des morts; aucun désir mortel ne partagera plus mon cœur. (*Après un moment de silence, il lui prend la main.*) Je suis venu pour vous dire adieu. Ma mère, je reconnais enfin qu'il y a un bonheur plus grand, plus digne d'envie que celui de vous posséder; une seule nuit a imprimé l'essor au cours paresseux de mes années, et m'a donné, dans mon printemps, la maturité de l'homme; je n'ai plus d'autre tâche dans cette vie que de me souvenir de lui; toutes mes récoltes sont faites. (*Il s'approche de la reine qui se cache le visage.*) Vous ne me dites rien, ma mère?

LA REINE. Ne vous inquiétez pas de mes larmes, Carlos... je ne puis m'empêcher de pleurer; mais, croyez-moi, je vous admire.

CARLOS. Vous fûtes l'unique confidente de notre union; sous ce nom vous resterez ce que j'ai de plus cher au

monde ; je ne puis vous donner mon amitié, pas plus que je n'aurais pu, hier, donner mon amour à une autre femme ; mais, si la Providence me conduit sur le trône, la veuve du roi sera sacrée pour moi. (*Le roi, accompagné du grand inquisiteur et des grands, paraît dans le fond sans être aperçu.*) Maintenant je vais quitter l'Espagne ; je ne reverrai plus mon père, plus jamais dans cette vie ; je ne l'estime plus ; la nature est morte dans mon sein. Redevenez son épouse : il a perdu un fils ; rentrez dans vos devoirs. Je cours délivrer des mains du tyran un peuple opprimé. Madrid ne me reverra que comme roi, ou ne me reverra jamais. Et maintenant pour ce long adieu, ma mère, embrassez votre fils. (*Il l'embrasse.*)

LA REINE. Oh ! Carlos, que faites-vous de moi ? Je n'ose point m'élever jusqu'à cette mâle grandeur ; mais je puis vous comprendre et vous admirer.

CARLOS. Ne suis-je pas fort, Élisabeth ? je vous tiens dans mes bras et je n'hésite pas. Hier encore les terreurs de la mort n'auraient pu m'arracher de ce lieu. (*Il s'éloigne d'elle.*) C'en est fait : je brave toutes les destinées humaines. Je vous ai tenue dans mes bras et je n'ai pas hésité... Silence ! n'avez-vous pas entendu quelque chose ? (*Une heure sonne.*)

LA REINE. Je n'entends rien que la cloche terrible qui sonne le moment de notre séparation.

CARLOS. Adieu donc, ma mère. Vous recevrez de Gand ma première lettre ; elle fera connaître le mystère de nos relations ; je vais désormais agir ouvertement avec Philippe. Je veux que dès maintenant il n'y ait plus rien de secret entre nous ; vous n'avez plus besoin de craindre les regards du monde : voici mon dernier mensonge. (*Il veut prendre son masque ; le roi s'avance entre eux.*)

LE ROI. Oui, ton dernier. (*La reine tombe évanouie.*)

CARLOS *court à elle, et la reçoit dans ses bras.* Elle est morte ! O ciel et terre !

LE ROI, *calme et froid, au grand inquisiteur.* J'ai rempli ma tâche, faites la vôtre.

Il sort.

FIN DE DON CARLOS.

MARIE STUART.

PERSONNAGES.

ÉLISABETH, reine d'Angleterre.
MARIE STUART, reine d'Écosse, prisonnière en Angleterre.
ROBERT DUDLEY, comte de Leicester.
GEORGES TALBOT, comte de Shrewsbury.
GUILLAUME CECIL, baron de Burleigh, grand trésorier.
LE COMTE DE KENT.
GUILLAUME DAVISON, secrétaire-d'État.
AMIAS PAULET, chevalier, gardien de Marie.
MORTIMER, son neveu.
LE COMTE DE L'AUBESPINE, ambassadeur de France.
LE COMTE DE BELLIÈVRE, envoyé extraordinaire de France.
OKELLY, ami de Mortimer.
DRUGEON DRURY, second gardien de Marie.
MELVIL, surintendant de sa maison.
ANNA KENNEDI, sa nourrice.
MARGUERITE KURL, sa femme de chambre.
LE SHÉRIF du comté.
UN OFFICIER DES GARDES-DU-CORPS.
SEIGNEURS FRANÇAIS ET ANGLAIS.
GARDES.
SERVITEURS DE LA REINE D'ANGLETERRE.
HOMMES ET FEMMES au service de la reine d'Écosse.

ACTE PREMIER.

Une salle du château de Fotheringay.

SCÈNE I.

ANNA KENNEDI, *nourrice de la reine d'Écosse, engagée dans un vif débat avec le chevalier* PAULET, *qui veut ouvrir une armoire ;* DRUGEON DRURY *tient un levier de fer.*

KENNEDI. Que faites-vous, sir Paulet? Quelle nouvelle indignité? Laissez cette armoire.

PAULET. D'où viennent ces bijoux? On les a jetés de l'étage supérieur pour séduire le jardinier. Maudites ruses de femmes! Malgré ma vigilance et mes recherches attentives, encore des choses précieuses! encore des trésors cachés! (*Il enfonce l'armoire.*) Il doit y en avoir encore d'autres.

KENNEDI. Retirez-vous, téméraire. Là sont les secrets de ma maîtresse.

PAULET. C'est précisément cela ce que je cherche. (*Il trie des papiers.*)

KENNEDI. Des papiers insignifiants, quelques essais d'écriture, pour abréger les tristes loisirs de sa prison.

PAULET. C'est dans le loisir que le méchant esprit travaille.

KENNEDI. Ce sont des écrits français.

PAULET. Tant pis! C'est la langue des ennemis de l'Angleterre.

KENNEDI. Ceux-là sont des projets de lettres à la reine d'Angleterre.

PAULET. Je les lui remettrai. Mais que vois-je briller ici? (*Il pousse un ressort secret, et prend un joyau dans un tiroir caché.*) Un bandeau royal enrichi de pierreries, orné des fleurs de lys de France! Joins-le aux autres, Drury, et garde-le. (*Drury sort.*)

KENNEDI. Quelle violence outrageante nous devons souffrir!

PAULET. Aussi long-temps qu'elle possède quelque chose, elle peut nuire; car tout devient une arme entre ses mains.

KENNEDI. Soyez bon, sir Paulet; ne lui enlevez pas la dernière parure de son existence. La malheureuse s'égaie parfois à l'aspect du signe de son ancienne puissance, car tout le reste lui a été enlevé.

PAULET. Il est entre bonnes mains, et on vous le remettra certainement quand il en sera temps.

KENNEDI. Qui pourrait croire, en voyant ces murailles nues, qu'une reine demeure ici? Où est le dais qui s'élevait sur son trône? Et ne faut-il pas que son pied délicat, habitué à de moelleux tapis, se pose sur ce rude sol? Sur sa table on apporte un étain grossier que la plus petite femme de gentilhomme dédaignerait.

PAULET. C'est ainsi que son époux était traité à Sterlyn, tandis qu'elle buvait dans des coupes d'or avec son amant.

KENNEDI. Nous manquons même d'un miroir.

PAULET. Tant qu'elle pourra regarder son image avec vanité, elle ne cessera d'avoir de l'espoir et de l'audace.

KENNEDI. Elle n'a pas de livres pour occuper son esprit.

PAULET. On lui a laissé la Bible pour corriger son cœur.

KENNEDI. On lui a enlevé même son luth.

PAULET. Elle s'en servait pour chanter des chants d'amour.

KENNEDI. Est-ce là le sort de celle qui fut élevée avec tant de délicatesse, qui dès son berceau était déjà reine, qui grandit à la cour brillante des Médicis au milieu des fêtes? N'est-ce pas assez qu'on lui enlève sa puissance? Faut-il encore lui envier ses humbles récréations? Dans une grande infortune, un noble cœur sait se retrouver, mais il souffre d'être privé des moindres ornements de la vie.

PAULET. Elle tourne du côté des vanités son cœur qui devrait rentrer en lui-même et se repentir. Une vie de volupté et de désordre ne peut s'expier que par les privations de l'abaissement.

KENNEDI. Si sa tendre jeunesse a été fragile, elle n'en doit compte qu'à Dieu et à son cœur. Personne n'a le droit de la juger en Angleterre.

PAULET. Elle sera jugée aux lieux où elle a été coupable.

KENNEDI. Coupable! Elle n'a vécu que dans les fers.

PAULET. Cependant, du milieu de ses fers, elle sait encore étendre sa main dans le monde, secouer dans le royaume les brandons de la guerre civile, et armer contre notre reine, que Dieu protège, des bandes d'assassins. Du milieu de ces murs n'a-t-elle pas poussé le scélérat Parry et Babington à un affreux régicide? Cette grille de fer l'a-t-elle empêchée de séduire le noble cœur de Norfolk? Pour elle, la meilleure tête du royaume est tombée sous la hache du bourreau, et cet exemple déplorable n'a pas effrayé les insensés qui se disputaient l'honneur de se précipiter dans l'abîme pour elle? Des échafauds ne sont-ils pas sans cesse occupés par de nouvelles victimes qui se dévouent à elle? Et cela ne finira que lorsqu'elle sera elle-même sacrifiée, elle qui est plus coupable que tous les autres. Oh! maudit soit le jour où le rivage hospitalier de notre île a reçu cette Hélène!

KENNEDI. Quelle hospitalité a-t-elle reçue en Angleterre?

La malheureuse ! depuis le jour où elle est venue dans ce pays comme une exilée, comme une suppliante, implorer le secours d'une parente, elle a été arrêtée, contre le droit des gens et la dignité des rois ; et les belles années de sa jeunesse doivent se passer tristement dans un cachot. Maintenant, après avoir subi tout ce que la prison a de plus amer, la voilà, comme un criminel vulgaire, appelée à comparaître devant un tribunal, accusée honteusement d'un crime capital ; une reine !

PAULET. Elle est venue dans cette contrée, poursuivie par son peuple, chassée du trône qu'elle avait souillé par d'horribles actions ; elle est venue après avoir conjuré contre le bonheur de l'Angleterre, songeant à ramener l'époque sanglante de la reine Marie, à nous rendre catholiques, à nous livrer aux Français. Pourquoi a-t-elle refusé de souscrire au traité d'Édimbourg, d'abdiquer toutes ses prétentions sur l'Angleterre, et de s'ouvrir d'un trait de plume les portes de ce cachot ? Elle a mieux aimé rester prisonnière, être exposée aux mauvais traitements, que de renoncer au vain éclat d'un titre. Et pourquoi a-t-elle agi ainsi ? parce qu'elle avait confiance dans ses ruses, dans ses trames coupables, et que par ses artifices elle espérait conquérir du fond de son cachot toute l'Angleterre.

KENNEDI. Vous vous moquez, sir Paulet : à la dureté, vous ajoutez l'amère dérision. Comment aurait-elle pu former de tels rêves, elle qui était ensevelie vivante dans ces murs, elle à qui nul accent de consolation, nulle voix amie n'est parvenue de sa chère patrie ; elle qui depuis long-temps n'a pas aperçu d'autre figure humaine que le sombre visage de son geôlier ; qui, depuis le jour où votre farouche parent est devenu son gardien, se voit entourée de nouveaux verrous.

PAULET. Nul verrou ne peut nous garantir de ses ruses. Sais-je si pendant mon sommeil ses barreaux ne sont pas limés ? si le sol de cette chambre, si ces murailles solides en apparence, ne sont pas creusés pour donner passage à la trahison ? Quel maudit emploi on m'a confié ! Il faut que je veille sans cesse contre les projets pernicieux ; la crainte m'arrache au sommeil : j'erre la nuit comme une âme inquiète

pour m'assurer de la force des verrous et de la fidélité des gardiens; chaque matin, je tremble que mes craintes ne se réalisent. Mais heureusement, heureusement! j'espère que cela finira bientôt. J'aimerais mieux veiller à la porte de l'enfer pour garder la troupe des damnés, que de garder cette reine artificieuse.

KENNEDI. La voici elle-même.

PAULET. Le crucifix à la main, l'orgueil et la volupté dans le cœur.

SCÈNE II.

MARIE, *couverte d'un voile et un crucifix à la main. Les précédents.*

KENNEDI, *allant à sa rencontre.* O reine! on nous foule aux pieds; la tyrannie et la cruauté n'ont plus de limites; chaque jour amasse de nouvelles souffrances et de nouveaux affronts sur votre tête couronnée.

MARIE. Calme-toi, et dis-moi ce qui s'est passé de nouveau.

KENNEDI. Voyez: votre armoire a été brisée; vos papiers, ce dernier trésor que nous avions sauvé avec peine, et le dernier reste de votre parure nationale de France, sont entre ses mains. Vous êtes maintenant dépouillée de tout; il ne vous reste rien de votre royauté.

MARIE. Tranquillise-toi, Anna; ce ne sont point ces parures qui font de moi une reine. On peut nous traiter bassement, mais non pas nous abaisser. J'ai appris à souffrir en Angleterre, je puis encore endurer cela. Sir Paulet, vous vous êtes emparé par la violence de ce que je voulais vous remettre aujourd'hui. Il y a parmi ces papiers une lettre destinée à ma sœur la reine d'Angleterre; donnez-moi votre parole que vous la lui remettrez fidèlement a elle-même, et non pas au perfide Burleigh.

PAULET. Je réfléchirai à ce que je dois faire.

MARIE. Je puis vous en faire connaître le contenu, sir Paulet. Je demande dans cette lettre une grande faveur, une entrevue avec la reine elle-même, que mes yeux n'ont jamais vue. On m'a traduite devant un tribunal d'hommes que je ne reconnais point pour mes pairs et auxquels je ne puis accorder aucune confiance. Elisabeth est de ma famille, de mon

rang, de mon sexe. Comme sœur, comme reine, comme femme, c'est à elle seule que je puis me confier.

PAULET. Madame, vous avez très-souvent confié votre destinée et votre honneur à des hommes qui étaient moins dignes de votre estime.

MARIE. Je demande encore une seconde faveur; il serait inhumain de me la refuser. Depuis long-temps je suis privée dans cette prison des consolations de l'église, du bienfait des sacrements. Celle qui m'a ravi la couronne et la liberté, celle qui menace ma vie même ne pourra pas me fermer les portes du ciel.

PAULET. Le chapelain du château se rendra à vos vœux.

MARIE *l'interrompt vivement.* Je ne veux point de ce chapelain. Je demande un prêtre de ma religion. Je voudrais aussi avoir un greffier, un notaire pour recevoir mes dernières volontés. Le chagrin, la souffrance prolongée de ma captivité, minent ma vie. Mes jours sont comptés, et je me regarde déjà comme une mourante.

PAULET. Vous faites bien, ce sont là des idées conformes à votre situation.

MARIE. Sais-je si une main rapide ne viendra pas accélérer l'effet prolongé du chagrin? Je veux faire mon testament, je veux disposer de ce qui m'appartient.

PAULET. Vous pouvez le faire; la reine d'Angleterre ne veut pas s'enrichir de vos dépouilles.

MARIE. On m'a séparée de mes femmes et de mes serviteurs... Où sont-ils? Quel est leur sort? Je puis me passer de leurs services, mais, pour être tranquille, il faut que je sache que mes fidèles serviteurs ne sont ni dans la souffrance, ni dans le dénûment.

PAULET. On a pris soin d'eux. (*Il veut sortir.*)

MARIE. Vous vous retirez, sir Paulet; vous me quittez de nouveau sans soulager mon cœur, inquiet et craintif, des tourments de l'incertitude. Je suis, grâce à la surveillance de vos espions, séparée du monde entier; aucune nouvelle n'arrive jusqu'à moi à travers les murs de ma prison; mon sort est entre les mains de mes ennemis. Un long et pénible mois est passé depuis que quarante commissaires sont venus me sur-

prendre dans ce château et y ont érigé, avec une inconvenante précipitation, un tribunal, où, sans être préparée, sans le secours d'un avocat, contre toute règle de justice, j'ai été appelée à répondre à de sévères et artificieuses accusations, au milieu de ma surprise et de mon trouble, sans avoir le temps de recueillir mes souvenirs. Ils entrèrent ici comme des fantômes et disparurent de même. Depuis ce jour, tout est muet pour moi ; je cherche en vain à lire dans vos regards si c'est mon innocence et le zèle de mes amis qui ont prévalu, ou les méchants conseils de mes ennemis. Rompez, enfin, votre silence, apprenez-moi ce que je dois craindre, ce que je puis espérer.

PAULET, *après un moment de silence.* Réglez vos comptes avec le ciel.

MARIE. J'ai foi dans sa miséricorde, et je compte encore sur la rigoureuse justice de mes juges terrestres.

PAULET. Justice vous sera rendue, n'en doutez pas.

MARIE. Mon procès est-il décidé?

PAULET. Je ne sais.

MARIE. Suis-je condamnée ?

PAULET. Je ne sais rien, madame.

MARIE. On aime à agir rapidement ici. Serai-je surprise par les bourreaux comme par les juges?

PAULET. Pensez toujours qu'il en est ainsi, et ils vous trouveront dans une meilleure disposition.

MARIE. Rien ne peut m'étonner ; je sais quelle sentence le tribunal de Wetsminster, gouverné par la haine de Burleigh et les efforts de Halton, oserait rendre. Je sais aussi ce que la reine d'Angleterre est capable de faire.

PAULET. Les souverains d'Angleterre n'ont égard qu' leur conscience et à leur parlement. Ce que la justice a prononcé, le pouvoir l'exécutera, sans crainte, à la face du monde.

SCÈNE III.

Les précédents, MORTIMER, *neveu de Paulet*, *entre*, *et sans faire attention à la reine*, *s'approche de Paulet.*

MORTIMER. Mon oncle, on vous demande. (*Il s'éloigne*

de la même manière; la reine le remarque avec mécontentement, et s'adresse à Paulet qui veut le suivre.)

MARIE. Sir Paulet, encore une prière. Quand vous aurez quelque chose à me dire... de vous, je puis supporter beaucoup, je respecte votre âge ; mais je ne saurais souffrir l'insolence de ce jeune homme : épargnez-moi l'aspect de ses manières brutales.

PAULET. Ce qui vous le rend désagréable me le rend plus cher ; ce n'est pas un de ces faibles insensés qui s'attendrissent aux larmes menteuses d'une femme. Il a voyagé ; il arrive de Paris et de Rheims, mais il rapporte un cœur fidèle à la vieille Angleterre. Tout votre art, madame, sera perdu près de lui.

Il sort.

SCÈNE IV.

MARIE, KENNEDI.

KENNEDI. Cet homme grossier ose-t-il bien nous parler ainsi en face? Oh ! cela est cruel !

MARIE, *plongée dans ses réflexions.* Dans les jours de notre splendeur nous avons prêté une oreille trop complaisante à la flatterie ; il est juste, ma bonne Kennedi, que nous supportions à présent l'austère accent du blâme.

KENNEDI. Quoi ! madame, si humble, si résignée ! Vous étiez auparavant si gaie, vous aviez coutume de me consoler, et j'avais à vous reprocher plutôt votre insouciance que votre abattement.

MARIE. Je la reconnais ; c'est l'ombre sanglante de Darnley qui sort en colère de sa tombe pour troubler sans cesse mon repos, jusqu'à ce que la mesure de mes douleurs soit comblée.

KENNEDI. Quelles pensées !...

MARIE. Tu l'as oublié, Anna. Mais moi j'ai une mémoire fidèle. C'est aujourd'hui l'anniversaire de cette fatale action ; je la solennise par le jeûne et le repentir.

KENNEDI. Laissez en paix cette ombre funeste. Vous avez expié ce fait par des années de repentir, par les épreuves du malheur. L'église, qui a pour chaque faute une absolution, et le ciel vous ont pardonné.

MARIE. Cette faute pardonnée depuis long-temps surgit encore de la tombe entr'ouverte avec les taches d'un sang nouvellement versé. Ni le son de la cloche qui retentit à la messe, ni la main puissante du prêtre ne peuvent faire redescendre dans son caveau l'ombre d'un époux qui demande vengeance.

KENNEDI. Ce n'est pas vous qui l'avez tué. D'autres sont coupables de ce meurtre.

MARIE. Mais moi je le savais. Je laissai le crime s'accomplir, je l'attirai par des paroles flatteuses dans les piéges de la mort.

KENNEDI. Votre jeunesse excuse votre faute. Vous étiez encore dans un âge si tendre.

MARIE. Si tendre ! Et je chargeai d'un tel crime une vie qui commençait à peine !

KENNEDI. Vous étiez poussée à bout par les offenses sanglantes et l'insolence d'un homme que votre amour avait, comme une main divine, tiré de l'obscurité, que vous aviez conduit dans votre chambre nuptiale et sur votre trône, à qui vous aviez fait don de vos charmes et de votre couronne. Pouvait-il oublier que son sort brillant était l'œuvre de votre généreux amour ? Et pourtant il l'a oublié, l'indigne ! Il vous outragea par d'injurieux soupçons, il blessa votre délicatesse par ses rudes manières, et il devint insupportable à vos yeux. Le charme qui avait trompé vos regards disparut. On vous vit fuir, dans votre colère, les embrassements de cet infâme et le livrer au mépris... Et lui, essaya-t-il de reconquérir votre faveur ? Demanda-t-il sa grâce ? Se jeta-t-il avec repentir à vos pieds, promettant de se conduire mieux ? Non, le cruel ! il vous brava. Lui, qui était votre créature, voulut paraître votre souverain. Il fit tuer sous vos yeux votre favori, le beau chanteur Riccio. Vous avez vengé par le sang un crime sanglant.

MARIE. Et il sera vengé par une condamnation sanglante. Tu prononces ma sentence, quand tu veux me consoler.

KENNEDI. Quand cet événement arriva, vous n'étiez plus à vous-même, vous ne vous apparteniez plus vous-même. Le délire d'un amour aveugle vous avait saisie, et vous avait assujettie à cet affreux séducteur, à ce malheureux Bothwel.

Son arrogante volonté régnait sur vous par la terreur, il avait égaré votre esprit par des filtres magiques, par des ruses infernales.

MARIE. Il n'y eut pas d'autre magie que sa forte volonté et ma faiblesse.

KENNEDI. Non, vous dis-je, il avait appelé à son aide tous les esprits de perdition, pour enlacer dans leurs liens votre âme innocente. Votre oreille ne reconnaissait plus les avis de l'amitié, vos yeux ne distinguaient plus les convenances. Vous aviez abjuré votre pudique réserve; sur votre visage, où régnait autrefois une chaste et modeste rougeur, on voyait brûler le feu des passions. Vous rejetiez loin de vous le feu du mystère; le vice impudent d'un homme avait vaincu votre timidité, et d'un front hardi vous donniez votre honte en spectacle. Vous laissiez porter au milieu des rues d'Edimbourg la royale épée d'Écosse par cet homme, par ce meurtrier, que le peuple suivait avec des malédictions. Votre parlement fut cerné par les armes, et là, dans le temple même de la justice, vous forçâtes, par une impudente comédie, les juges à absoudre celui qui était coupable du crime. Vous allâtes encore plus loin. Dieu!...

MARIE. Achève. Je lui donnai ma main devant l'autel.

KENNEDI. Oh! laissez cette action ensevelie dans un éternel silence. Elle est affreuse, révoltante, digne d'une femme perdue; et pourtant vous n'êtes pas pervertie. Je vous connais bien, moi qui ai élevé votre enfance. Votre cœur est faible, mais il n'est point fermé à la pudeur. La légèreté seule est votre crime. Je le répète, il y a de méchants esprits qui, trouvant une âme sans défense, s'y établissent pour un instant, la poussent au crime, puis s'enfuient aux enfers et lui laissent l'horreur de sa souillure. Depuis cette action qui a jeté un voile sombre sur votre vie, vous n'avez rien fait de blâmable; je suis témoin de votre conversion. Ainsi donc, prenez courage, faites la paix avec vous-même. Quelque remord que vous ayez, vous n'êtes point coupable en Angleterre; Elisabeth et son parlement ne sont point vos juges. C'est la violence qui vous opprime. Osez paraître devant ce tribunal illégal avec le courage de l'innocence.

MARIE. Qui vient ? (*Mortimer se montre à la porte.*)

KENNEDI. C'est le neveu de notre gardien. Rentrez.

SCÈNE V.

Les précédents. MORTIMER, *s'avançant avec précaution.*

MORTIMER, *à la nourrice.* Eloignez-vous, et veillez à cette porte. J'ai à parler à la reine.

MARIE, *avec fermeté.* Anna, reste.

MORTIMER. N'ayez aucune crainte, madame ; vous apprendrez à me connaître. (*Il lui présente un papier.*)

MARIE *regarde le papier, et recule étonnée.* Ah ! qu'est-ce donc ?

MORTIMER, *à la nourrice.* Allez, Kennedi ; prenez garde que mon oncle ne nous surprenne.

MARIE, *à la nourrice qui hésite et regarde la reine.* Va, va, fais ce qu'il te dit. (*Anna s'éloigne en montrant son étonnement.*)

SCÈNE VI.

MORTIMER, MARIE.

MARIE. Une lettre de France, de mon oncle le cardinal de Lorraine ! (*Elle lit.*) « Fiez-vous à sir Mortimer, qui vous remettra cette lettre, car vous n'avez pas un plus fidèle ami en Angleterre. (*Elle regarde Mortimer avec surprise.*) Est-il possible ? N'est-ce pas une illusion qui me trompe ? Je me croyais déjà abandonnée du monde entier, et je trouve un ami si près de moi, un ami dans le neveu de mon gardien, dans celui que je regardais comme mon plus cruel ennemi.

MORTIMER *se jette à ses pieds.* Pardonnez-moi, madame, d'avoir emprunté ce masque odieux ; pour m'y résoudre, j'ai eu assez de combats à soutenir. Cependant je lui rends grâce, puisque c'est ainsi que j'ai pu m'approcher de vous pour vous apporter le secours et la liberté.

MARIE. Levez-vous. Vous me surprenez, sir Mortimer ; je ne puis passer si vite de l'abîme de la douleur à l'espérance. Parlez : faites-moi concevoir ce bonheur, afin que j'y croie.

MORTIMER *se lève.* Le temps fuit ; bientôt mon oncle sera ici accompagné d'un homme odieux. Avant qu'ils viennent vous surprendre par leur terrible mission, écoutez comme le ciel a préparé votre délivrance.

MARIE. Je la devrai à un miracle de sa toute-puissance.

MORTIMER. Permettez que je commence par vous parler de moi.

MARIE. Parlez, sir Mortimer.

MORTIMER. J'avais vingt ans, madame ; j'avais été élevé dans des principes sévères, j'avais sucé la haine de la papauté, lorsqu'un désir invincible m'entraîna sur le continent. Je laissai derrière moi les sombres prédications des puritains, et, quittant ma patrie, je traversai rapidement la France, et je courus avec ardeur visiter la célèbre Italie. C'était dans le temps d'une grande fête de l'Église, les routes étaient couvertes de pèlerins, et toutes les saintes images couronnées de fleurs : on eût dit que dans ce pèlerinage l'humanité s'en allait vers le ciel. Le torrent de cette foule fidèle m'entraîna moi-même, et me conduisit à Rome. Que devins-je, madame, quand je vis s'élever devant moi les colonnes et les arcs de triomphe pompeux ? Je reconnus avec étonnement la magnificence de cette ville grandiose, et l'imagination m'emporta dans une région riante, dans un monde merveilleux. Je n'avais jamais éprouvé le pouvoir des arts ; l'église où j'avais été élevé les hait : elle ne tolère rien de ce qui parle aux sens, aucune image ; elle n'aime que la parole sèche et nue. Quelle fut mon émotion lorsque j'entrai dans l'intérieur de l'église, et que j'entendis cette musique qui semblait descendre du ciel, lorsque je vis sur les murailles et sur les voûtes cette foule d'images qui représentaient le Tout-Puissant, le Très-Haut, et qui paraissaient se mouvoir aux regards enchantés ; lorsque moi-même je contemplai ces tableaux divins, la salutation de l'ange, la naissance de notre Sauveur, la sainte mère de Dieu, la divine Trinité et l'éclatante Transfiguration ; lorsque je vis le pape célébrer le saint office dans toute sa splendeur et bénir le peuple ! Ah ! qu'est-ce que l'or et les bijoux dont se parent les rois de la terre ? Lui seul est entouré d'un éclat divin ; son palais est comme le royaume du ciel, car ce qu'on y voit n'est pas de ce monde.

MARIE. Oh! ménagez-moi, n'en dites pas davantage. Cessez de dérouler devant moi ce riant tableau de la vie. Je suis malheureuse et prisonnière.

MORTIMER. Et moi j'étais captif aussi, madame, et ma prison s'ouvrit, et mon esprit, affranchi tout d'un coup, rendit hommage aux charmes de la vie. Je jurai une haine profonde à l'étroite et sombre interprétation de l'Écriture; je promis de me parer la tête de fleurs et de m'associer gaîment aux hommes joyeux. Quelques nobles Écossais et une troupe aimable de Français se joignirent à moi; ils me conduisirent chez votre noble oncle le cardinal de Guise. Quel homme! quelle assurance! quelle force et quel éclat! comme il semble né pour gouverner les esprits! Je n'ai jamais vu un pareil modèle d'un prêtre royal, d'un prince de l'église.

MARIE. Vous avez vu la figure de cet homme sublime, de cet homme chéri qui a été le guide de ma tendre jeunesse. Oh! parlez-moi de lui. Pense-t-il encore à moi? le bonheur lui est-il fidèle? sa vie est-elle toujours riante? est-il toujours dans son éclat un appui de l'église?

MORTIMER. Cet homme excellent daigna descendre des hauteurs de la doctrine pour dissiper les doutes de mon cœur. Il me montra comment les susceptibilités de la raison conduisent toujours l'homme à l'erreur, comment ses yeux doivent voir ce que son cœur doit croire, comment l'église a besoin d'un chef visible et comment l'esprit de vérité a présidé aux séances des conciles. Les folles présomptions de mon âme adolescente s'évanouirent devant sa raison victorieuse et sa persuasion. Je rentrai dans le sein de l'église et j'abjurai mes erreurs entre ses mains.

MARIE. Ainsi vous êtes un de ces milliers d'hommes que la force céleste de ses paroles, pareilles au sermon sublime sur la montagne, a pénétrés et a conduits au salut éternel?

MORTIMER. Bientôt après, quand les devoirs de sa charge le rappelèrent en France, il m'envoya à Rheims, où la société de Jésus, dans son zèle pieux, élève des prêtres pour l'église d'Angleterre. Je trouvai là Morgan, le vieil Écossais, votre fidèle Lessley, le savant évêque de Ross; tous passent sur le sol de la France les tristes jours de l'exil. Je me liai

étroitement avec ces hommes vénérables et je m'affermis dans la foi. Un jour que, dans la demeure de l'évêque de Ross, je promenais mes regards autour de moi, je fus tout-à-coup surpris par un portrait de femme d'une expression touchante et d'un charme merveilleux. Ce tableau s'empara puissamment de mon âme, et je le contemplai sans pouvoir maîtriser mon émotion. Alors l'évêque me dit : « Vous pouvez bien être touché à l'aspect de cette image ; la plus belle des femmes est aussi la plus malheureuse. Elle souffre pour notre croyance, et c'est dans votre patrie qu'elle souffre. »

MARIE. Cœur loyal ! Non, je n'ai pas tout perdu, puisque dans le malheur je conserve un tel ami.

MORTIMER. Alors il commença à me peindre dans un langage touchant votre martyre et la cruauté sanguinaire de vos ennemis ; il me montra votre généalogie, votre origine qui remonte jusqu'à l'illustre maison de Tudor ; il me prouva que vous seule étiez appelée par la naissance à régner en Angleterre, et non pas cette fausse reine enfantée dans un amour adultère, et que son père Henri avait lui-même rejetée comme illégitime. Je ne voulais pas m'en rapporter à son unique témoignage, je consultai les hommes de loi, j'étudiai les anciennes généalogies, et tous les documents que je recueillis me confirmèrent la justice de vos droits. Je sais aussi que c'est votre bon droit qui fait tout votre crime en Angleterre, et que ce royaume où vous languissez innocemment en prison devrait vous appartenir.

MARIE. Oh ! ce malheureux droit à la couronne ! c'est l'unique source de toutes mes souffrances.

MORTIMER. J'appris dans le même temps que vous aviez été transférée du château de Talbot, et confiée à la garde de mon oncle. Je crus reconnaître dans cette occasion le bras libérateur et tout-puissant de la Providence ; il me semblait que la voix éclatante du destin m'appelait à vous délivrer. Mes amis m'encouragèrent dans mon dessein, le cardinal me donna des conseils, sa bénédiction, et m'apprit l'art difficile de la dissimulation. Mon plan fut bientôt fait, je revins dans ma patrie, où, comme vous le savez, je suis arrivé depuis dix jours. (*Il s'arrête.*) Je vous vis, ô reine, vous

même et non pas seulement votre image. Oh ! quel trésor renferme ce château ! ce n'est pas une prison, c'est un temple plus éclatant que la royale cour d'Angleterre. Oh ! heureux celui à qui il est accordé de respirer le même air que vous ! Elle a bien raison celle qui vous tient ici profondément cachée ; toute la jeunesse d'Angleterre se soulèverait, pas une épée ne resterait oisive dans le fourreau, et la révolte, levant sa tête gigantesque, renverserait la paix de cette île, si les Anglais pouvaient apercevoir leur reine.

MARIE. Vous pensez ainsi, mais tous les Anglais la verraient-ils avec vos yeux ?

MORTIMER. Oui, s'ils étaient comme moi témoins de vos souffrances, de la douceur et de la noble fermeté avec laquelle vous supportez votre sort indigne. Car n'êtes-vous pas sortie comme une reine de toutes ces épreuves de la souffrance ? la honte du cachot n'enlève rien à l'éclat de votre beauté. Vous manquez de tout ce qui pare la vie, et votre vie est toujours environnée de splendeur. Jamais je n'ai posé le pied sur ce seuil sans avoir le cœur déchiré par vos souffrances et sans être en même temps ravi par le plaisir de vous contempler. Le moment décisif et terrible s'approche, le danger presse et s'accroît à chaque instant ; je n'ose différer plus long-temps, je ne puis vous cacher cet affreux...

MARIE. Mon jugement serait-il prononcé ? dites-le-moi franchement, je puis vous entendre.

MORTIMER. Il est prononcé : quarante-deux juges vous ont déclarée coupable. La chambre des lords, celle des communes et la cité de Londres pressent vivement l'exécution du jugement. La reine tarde encore, non point par humanité et par clémence, mais par une ruse cruelle, afin d'être contrainte.

MARIE, *avec fermeté.* Sir Mortimer, vous ne me surprenez pas, vous ne m'effrayez pas ; je suis depuis long-temps affermie contre une telle nouvelle. Je connais mes juges. Après les rigoureux traitements exercés envers moi, je comprends bien qu'on ne puisse me rendre la liberté. Je sais où l'on en veut venir. On veut me tenir perpétuellement

enfermée, et ensevelir dans la nuit de la prison mes droits et ma vengeance.

MORTIMER. Non, reine, oh ! non, non. Ils ne s'en tiennent pas là ; la tyrannie ne veut pas faire l'œuvre à demi. Aussi long-temps que vous vivrez, la crainte vivra dans le cœur de la reine d'Angleterre. Nul cachot ne peut vous tenir assez profondément enfermée, votre mort seule peut assurer son trône.

MARIE. Elle oserait faire tomber honteusement sous la hache du bourreau une tête couronnée!

MORTIMER. Elle l'osera, n'en doutez pas.

MARIE. Elle pourrait ainsi jeter dans la poussière la majesté de tous les rois! Ne craint-elle pas la vengeance de la France?

MORTIMER. Elle conclut avec la France un traité de paix éternelle, elle donne au duc d'Anjou son trône et sa main.

MARIE. Et le roi d'Espagne ne prendra-t-il pas les armes ?

MORTIMER. Tant qu'elle sera en paix avec son propre peuple elle ne craindra pas un monde entier.

MARIE. Voudrait-elle donner ce spectacle aux Anglais?

MORTIMER. Ce pays a vu, madame, plus d'une fois dans ces derniers temps des reines descendre du trône pour monter sur l'échafaud. La propre mère d'Élisabeth a subi elle-même ce sort ; et Catherine Howard et lady Gray étaient des têtes couronnées.

MARIE, *après un moment de silence.* Non, Mortimer, une vaine crainte vous aveugle ; c'est la sollicitude de votre cœur fidèle qui vous inspire cette inutile terreur. Ce n'est pas l'échafaud que je crains ; il y a d'autres moyens plus mystérieux que la reine d'Angleterre peut employer pour ne plus avoir l'inquiétude que lui donnent mes droits. Avant de trouver un bourreau pour moi, elle pourrait bien soudoyer un assassin. Voilà ce qui me fait trembler, et jamais je ne porte une coupe à mes lèvres sans éprouver un frisson de terreur, sans penser que cette boisson peut être le gage de l'affection d'Élisabeth.

MORTIMER. On n'attentera à votre vie ni ouvertement ni en

secret. Soyez sans crainte, tout est déjà préparé. Douze jeunes gentilshommes du pays ont conclu avec moi un engagement; ce matin ils ont reçu la sainte communion et promettent de vous arracher courageusement de ce château. Le comte de l'Aubespine, l'ambassadeur de France, connaît notre conjuration et la seconde lui-même. C'est dans son palais que nous nous réunissons.

MARIE. Vous me faites trembler, sir Mortimer, mais ce n'est pas de joie; un pressentiment sinistre traverse mon cœur. Que voulez-vous entreprendre? y songez-vous? N'êtes-vous pas effrayé par les têtes sanglantes de Babington et de Tichburn, exposées sur le pont de Londres comme un avertissement, par la perte de tant d'infortunés qui ont trouvé la mort dans des entreprises semblables et qui n'ont fait qu'augmenter le poids de mes chaînes? Jeune homme malheureux, égaré, fuyez! fuyez! s'il en est temps encore, si le défiant Burleigh ne connaît déjà pas vos projets, s'il n'a déjà pas jeté un traître parmi vous. Fuyez promptement de ce royaume; aucun de ceux qui ont voulu protéger Marie Stuart n'a été heureux.

MORTIMER. Je ne suis point effrayé par les têtes sanglantes de Babington et de Tichburn exposées sur le pont de Londres comme un avertissement, ni par la perte de tant de malheureux qui ont trouvé la mort dans de pareilles entreprises. N'ont-ils pas trouvé là aussi une gloire immortelle, et n'est-ce pas un bonheur que de mourir pour vous délivrer?

MARIE. C'est inutile; ni la force ni la ruse ne me délivreront. Mes ennemis sont vigilants et le pouvoir est entre leurs mains. Ce n'est pas Paulet ni une troupe de geôliers, c'est l'Angleterre entière qui garde la porte de mon cachot. La volonté d'Élisabeth peut seule me l'ouvrir.

MORTIMER. Oh! ne l'espérez jamais.

MARIE. Il n'y a qu'un homme qui puisse l'ouvrir.

MORTIMER. Oh! nommez-moi cet homme!

MARIE. Le comte Leicester.

MORTIMER *recule étonné.* Leicester! le comte Leicester! le plus cruel de vos persécuteurs, le favori d'Elisabeth! C'est de lui...

MARIE. Si je dois être délivrée, ce n'est que par lui... Allez le trouver; ouvrez-vous franchement à lui, et, pour preuve que vous êtes envoyé par moi, portez-lui cet écrit, il renferme mon portrait. (*Elle tire un papier de son sein, Mortimer recule et hésite à le prendre.*) Prenez-le, je le porte depuis long-temps sur moi; la rigoureuse surveillance de votre oncle ne me laissait aucun moyen de communiquer avec lui. Mon bon ange vous a envoyé ici.

MORTIMER. Madame... cette énigme... expliquez-moi...

MARIE. Le comte Leicester vous l'expliquera lui-même; fiez-vous à lui, il se fiera à vous. Qui vient?

KENNEDI *entre précipitamment.* Sir Paulet s'approche avec un des seigneurs de la cour.

MORTIMER. C'est lord Burleigh. Remettez-vous, madame, et écoutez avec fermeté ce qu'il vient nous annoncer.

Il sort par une porte de côté, Kennedi le suit.

SCÈNE VII.

MARIE, LORD BURLEIGH, *grand-trésorier d'Angleterre*, LE CHEVALIER PAULET.

PAULET. Vous désiriez aujourd'hui connaître avec certitude votre sort, sa seigneurie lord Burleigh vient vous en instruire; supportez-le avec résignation.

MARIE. Avec la dignité, j'espère, qui convient à l'innocence.

BURLEIGH. Je viens ici comme député du tribunal.

MARIE. Lord Burleigh aura volontiers consenti à être l'organe d'un tribunal qu'il a déjà animé de son esprit.

PAULET. Vous parlez comme si vous connaissiez déjà la sentence.

MARIE. Puisque c'est lord Burleigh qui l'apporte, je la connais... Au fait, sir...

BURLEIGH. Vous vous êtes soumise, madame, au jugement des quarante-deux?

MARIE. Pardonnez, mylord, si je vous interromps dès le commencement de votre discours. Je me suis soumise, dites-vous, à la sentence des quarante-deux? Non, je ne m'y suis

aucunement soumise. Comment eussé-je pu en venir là? oublier à ce point mon rang, la dignité de mon peuple, de mon fils et de tous les princes? Les lois anglaises ordonnent que chaque accusé sera jugé par ses pairs. Qui est mon pair dans ce comité? Les rois seuls sont mes pairs.

BURLEIGH. Vous avez entendu l'acte d'accusation, vous y avez répondu devant le tribunal...

MARIE. Oui, je me suis laissée égarer par les ruses de Hatton. Par un sentiment d'honneur, et me confiant dans la force victorieuse de mes preuves, j'ai prêté l'oreille à chaque accusation et démontré sa nullité. J'agissais ainsi par considération pour la noble personne des lords et non pas pour leur juridiction que je récuse.

BURLEIGH. Que vous la reconnaissiez ou non, madame, c'est une vaine formalité qui ne peut arrêter le cours de la justice. Vous respirez l'air de l'Angleterre, vous jouissez de la protection et du bienfait des lois, et vous êtes soumise à leur puissance.

MARIE. Je respire l'air dans une prison d'Angleterre. Cela s'appelle-t-il vivre en Angleterre et jouir du bienfait des lois? Je les connais à peine, jamais je n'ai consenti à les observer. Je ne suis pas de ce royaume; je suis une libre reine d'un pays étranger.

BURLEIGH. Et pensez-vous qu'un titre royal puisse donner le droit de semer impunément la discorde sanglante dans une terre étrangère? Où serait la sûreté des états, si le juste glaive de Thémis ne pouvait pas atteindre la tête coupable d'un hôte royal, aussi bien que celle du mendiant?

MARIE. Je ne prétends pas me soustraire à la justice; ce que je récuse seulement, ce sont les juges.

BURLEIGH. Les juges! Comment, madame? Ces juges sont-ils donc par hasard des misérables sortis de la populace, ou d'indignes faussaires qui vendent la justice et la vérité, qui consentent à être les organes de l'oppression. Ne sont-ce pas les premiers hommes du royaume, assez indépendants pour oser être vrais, pour s'élever au-dessus de l'influence des princes et d'une vile corruption? Ne sont-ce pas ces mêmes hommes qui gouvernent un noble peuple avec justice et liberté, et dont il suffit de prononcer le nom pour réduire au silence

chaque doute et chaque soupçon? A leur tête siégent le pasteur du peuple, le pieux archevêque de Cantorbéry, le sage Talbot, qui garde les sceaux de l'etat, et Howard, qui conduit les flottes du royaume. Dites, la reine d'Angleterre pouvait-elle faire plus que de choisir pour juges dans ce royal procès les plus nobles hommes de la monarchie? Et si l'on pouvait croire qu'un seul d'entre eux se fût laissé aller à l'esprit de parti, quarante hommes ainsi choisis pourraient-ils porter la même sentence par une même passion?

MARIE, *après un moment de silence.* J'écoute avec surprise le langage éloquent de cette bouche qui me fut toujours si funeste. Comment me mesurer, pauvre femme ignorante, avec un orateur si habile? Oui, si ces lords étaient tels que vous les dépeignez, je devrais garder le silence, et, du moment où ils m'auraient déclarée coupable, ma cause serait definitivement perdue. Mais ces hommes que vous nommez avec éloge, et dont l'autorité doit me terrasser, on les a vus, mylord, jouer un tout autre rôle dans les événements de cette contrée. Je vois cette haute noblesse d'Angleterre, les membres de ce majestueux sénat du royaume, flatter, comme des esclaves du sérail, les caprices tyranniques de mon grand oncle Henri VIII. Je vois cette noble chambre des lords, aussi vénale que la vénale chambre des communes, formuler, puis abroger les lois, rompre et nouer les mariages suivant l'ordre du maître, déshériter aujourd'hui et flétrir du nom de bâtarde une fille du roi d'Angleterre, puis la couronner demain comme reine. Je vois ces dignes pairs, avec une persuasion facile, changer sous quatre règnes quatre fois de croyance.

BURLEIGH. Vous vous disiez étrangère aux lois de l'Angleterre, vous connaissez du moins fort bien ces malheurs.

MARIE. Et voilà mes juges! Lord trésorier, je veux être juste envers vous... soyez-le envers moi. On dit que vos intentions sont bonnes, que dans le service de l'état et de la reine vous êtes incorruptible, vigilant, infatigable... Je veux le croire. Ce n'est pas l'intérêt personnel qui vous gouverne, c'est celui du souverain et de la patrie. Mais en ce cas craignez, noble lord, de prendre le bien de l'état pour la justice. Parmi mes juges, de nobles hommes encore, je n'en doute pas, siégent près de vous. Mais ils sont protestants, pleins de zèle pour

les intérêts de l'Angleterre, et ils doivent me juger, moi reine d'Écosse et catholique. L'Anglais, dit un vieux proverbe, ne peut être juste envers l'Écossais. Ainsi, d'après une coutume observée par nos ancêtres depuis les temps anciens, un Anglais ne peut témoigner devant le tribunal contre un Écossais, ni un Écossais contre un Anglais. La force des choses a produit cette loi irrégulière ; il y a dans les anciens usages un sens profond, nous devons les respecter, mylord. La nature a jeté ces deux nations ardentes au milieu de l'Océan, sur un sol divisé inégalement entre elles, et les a appelées à se le disputer. Le lit étroit de la Twede sépare ces peuples irritables, et le sang des combattants s'est souvent mêlé à ses eaux. Depuis mille ans, la main sur l'épée, ils se regardent et se menacent d'une des rives à l'autre. Aucun ennemi n'a attaqué l'Angleterre sans avoir pour auxiliaire l'Écosse. Aucune guerre civile n'a enflammé les cités de l'Écosse sans que l'Angleterre y portât le brandon, et cette haine ne pourra s'éteindre que lorsqu'un parlement réunira fraternellement ces deux peuples, lorsque l'île entière sera gouvernée par un seul sceptre.

BURLEIGH. Et c'est une Stuart qui devrait assurer ce bonheur au royaume?

MARIE. Pourquoi le nierais-je? Oui, je l'avoue, j'ai nourri l'espérance de réunir librement, heureusement, deux nobles nations sous les rameaux de l'olivier. Je ne croyais pas devenir la victime de leur haine nationale ; j'espérais éteindre à jamais ce foyer malheureux de discorde, cette longue rivalité, et de même que mon aïeul Richemond réunit après des combats sanglants les deux Roses, j'espérais réunir paisiblement les couronnes d'Angleterre et d'Écosse.

BURLEIGH. Vous avez pris pour arriver à ce but une mauvaise voie; en embrasant le royaume, vous vouliez monter sur le trône à travers les flammes de la guerre civile.

MARIE. Non, ce n'est pas là ce que je voulais, par le Dieu tout-puissant! Quand ai-je eu cette pensée? Où en sont les preuves?

BURLEIGH. Je ne suis pas venu ici pour soutenir cette contestation; votre cause n'est plus soumise à aucun débat. Il a été reconnu, par quarante voix contre deux, que vous aviez

violé le bill de l'année passée, et encouru les peines portées par la loi. Il fut décidé, l'année dernière : « Que s'il s'élevait dans le royaume un tumulte au nom et à l'avantage d'une personne qui prétendrait avoir des droits à la couronne, cette personne serait poursuivie judiciairement comme coupable d'un crime capital. » Et comme il est démontré...

MARIE. Mylord Burleigh, je ne doute pas qu'une loi faite exprès pour moi dans le but de me perdre ne puisse être employée contre moi. Malheur à la pauvre victime, quand la même bouche qui formule la loi prononce aussi la sentence! Pouvez-vous nier, mylord, que ce bill ait été fait pour me perdre?

BURLEIGH. Il devait vous servir d'avertissement, vous en avez fait vous-même un piége. Vous avez vu l'abîme qui s'ouvrait devant vous, et vous vous y êtes précipitée, quoique loyalement avertie. Vous étiez d'accord avec le traître Babington et les meurtriers, ses complices; vous saviez tout ce qui se passait, et du fond de votre prison vous dirigiez selon vos plans le complot.

MARIE. Quand aurais-je fait cela? Qu'on me montre les preuves.

BURLEIGH. On vous les a montrées récemment devant le tribunal.

MARIE. Des copies écrites par une main étrangère. Mais prouvez-moi donc que j'ai moi-même dicté ces lettres, que je les ai dictées telles, absolument telles qu'on les a lues.

BURLEIGH. Babington a reconnu avant de mourir que c'étaient celles qu'il avait reçues.

MARIE. Et pourquoi, pendant qu'il vivait, ne l'a-t-on pas amené devant moi? Pourquoi s'est-on si vite hâté de le faire mourir avant de le confronter avec moi?

BURLEIGH. Vos secrétaires Kurl et Nau affirment aussi par serment que ce sont là les lettres dictées par vous-même.

MARIE. Et l'on me condamne sur le témoignage de mes gens! On s'en rapporte avec confiance à eux qui me trahissent, moi leur reine, qui violent, en rendant témoignage contre moi, leur devoir de fidélité!

BURLEIGH. Vous avez vous-même autrefois reconnu l'Ecossais Kurl pour un homme honnête et vertueux.

MARIE. Je l'ai connu tel, mais l'heure du péril est la seule épreuve de la vertu de l'homme. Les tortures ont pu l'épouvanter au point de lui faire dire et avouer ce qu'il ne savait pas ; il a cru se sauver par un faux témoignage, sans nuire beaucoup à sa reine.

BURLEIGH. Il a attesté le fait par un libre serment.

MARIE. Mais non pas devant moi. Comment, mylord, voilà deux témoins qui vivent encore ; qu'on les amène en ma présence, qu'on leur fasse répéter leur témoignage devant mes yeux. Pourquoi me refuser une grâce, un droit qu'on ne refuse pas à un assassin ? Je tiens de la bouche de Talbot, mon précédent gardien, que, sous le gouvernement actuel, il a été rendu une loi qui ordonne de faire comparaître l'accusateur devant l'accusé. En est-il ainsi ? ou ai-je mal entendu ? Sir Paulet, je vous ai toujours regardé comme un honnête homme, donnez-m'en une preuve ; dites-moi, en conscience, cela n'est-il pas ainsi ? n'existe-t-il pas une telle loi en Angleterre ?

PAULET. Oui, il en est ainsi, madame. Cela est de droit parmi nous. Je dois dire ce qui est vrai.

MARIE. Eh bien, mylord, puisqu'on m'applique si rigoureusement les lois anglaises quand ces lois sont contre moi, pourquoi vouloir me soustraire à ces mêmes lois lorsqu'elles me seraient utiles ? Répondez. Pourquoi Babington n'a-t-il pas comparu devant moi, comme la loi l'ordonne ? Pourquoi ne fait-on pas comparaître mes deux secrétaires qui vivent encore ?

BURLEIGH. Ne vous emportez pas, madame ; votre intelligence avec Babington n'est pas le seul motif.....

MARIE. C'est le seul qui puisse m'assujettir au glaive de la loi, le seul dont j'aie à me justifier. Mylord, restez dans la question, ne vous en éloignez pas.

BURLEIGH. Il est prouvé que vous avez eu des négociations avec Mendoce, l'ambassadeur d'Espagne.

MARIE, *vivement*. Restez dans la question, mylord.

BURLEIGH. Que vous avez formé le projet de renverser la religion du royaume, que vous avez excité tous les rois de l'Europe à déclarer la guerre à l'Angleterre.

MARIE. Et quand je l'aurais fait? Je ne l'ai point fait; mais admettons que cela soit, mylord, on me retient ici prisonnière contre le droit des gens. Je ne suis pas venue dans ce royaume les armes à la main, j'y suis venue en suppliante invoquer les droits sacrés de l'hospitalité et me jeter dans les bras de la reine, ma parente, et j'ai été en proie à la violence. et l'on m'a préparé des chaînes aux lieux où j'espérais trouver un appui. Dites-moi, ma conscience est-elle engagée envers ce royaume? ai-je des devoirs à remplir envers l'Angleterre? J'use du droit sacré de l'opprimé, si j'essaie de rompre mes liens, d'opposer la force à la force, d'émouvoir et de soulever en ma faveur tous les états de l'Europe. Tout ce qui est juste et loyal dans une guerre légitime, je puis l'employer. Seulement, ma conscience et ma fierté m'interdisent l'assassinat, les complots secrets et meurtriers. Un meurtre me flétrirait et me déshonorerait; il me déshonorerait, dis-je, mais il ne pourrait m'assujettir à la sentence de la justice, car entre l'Angleterre et moi il n'est plus question de justice, mais seulement de violence.

BURLEIGH. N'en appelez pas, madame, au droit terrible du plus fort; il n'est pas favorable aux prisonniers.

MARIE. Je suis faible, et elle est puissante. Eh bien! qu'elle emploie la force, qu'elle me fasse mourir, qu'elle me sacrifie à sa sécurité; mais qu'elle avoue alors qu'elle a fait un acte de pouvoir et non de justice; qu'elle n'emprunte pas le glaive des lois pour se délivrer de son ennemie; qu'elle ne revête pas d'une sainte apparence la force brutale, la violence sanglante; qu'elle ne trompe point le monde par une telle jonglerie! Elle peut me faire mourir, mais non pas me juger. Qu'elle cesse de vouloir unir les fruits du crime aux dehors sacrés de la vertu, et qu'elle ose paraître ce qu'elle est.

Elle sort.

SCÈNE VIII.

BURLEIGH, PAULET.

BURLEIGH. Elle nous brave, et elle nous bravera, chevalier Paulet, jusque sur les marches de l'échafaud. On ne peut abattre la fierté de son cœur. La sentence l'a-t-elle étonnée? L'avez-vous vue répandre une seule larme, ou changer de

couleur? Ce n'est pas notre pitié qu'elle invoque ; elle connaît bien l'hésitation de la reine d'Angleterre, et c'est notre crainte qui fait son courage.

PAULET. Lord grand trésorier, cette vaine arrogance s'évanouira promptement quand on lui enlèvera tout prétexte. S'il m'est permis de le dire, il s'est passé dans ce procès des choses irrégulières. On aurait dû faire comparaître en personne, devant elle, Babington, Tichburn et ses deux secrétaires.

BURLEIGH, *vivement.* Non, non, chevalier Paulet, on ne pouvait s'y hasarder. Elle exerce trop d'empire sur les esprits, et ses larmes de femme ont trop de puissance. Si son secrétaire Kurl était amené devant elle, oserait-il prononcer le mot d'où dépend la vie de sa reine? Il se rétracterait timidement, il retirerait son témoignage.

PAULET. Ainsi, les ennemis de l'Angleterre rempliront le monde de bruits odieux, et l'éclat solennel de ce procès passera pour un crime impudent?

BURLEIGH. C'est là le chagrin de notre reine. Oh! pourquoi cette femme, auteur de tant de mal, n'est-elle pas morte avant de poser le pied sur le sol de l'Angleterre!

PAULET. A cela j'ajoute : ainsi soit-il!

BURLEIGH. Que n'a-t-elle succombé, en prison, à la maladie!

PAULET. Elle eût épargné de grands malheurs à ce pays.

BURLEIGH. Et pourtant, si elle était enlevée par un accident de la nature, on nous appellerait des meurtriers.

PAULET. C'est bien vrai. On ne peut empêcher les hommes de penser ce qu'ils veulent.

BURLEIGH. Le fait ne pourrait cependant pas être démontré, et il exciterait moins de rumeur.

PAULET. Qu'importe la rumeur? Ce n'est pas l'éclat, c'est la justice du blâme qui peut blesser.

BURLEIGH. Ah! la justice sacrée elle-même n'échappe point au blâme. L'opinion se range du côté des malheureux et l'envie poursuit sans cesse la prospérité victorieuse. Le glaive de la justice, qui honore un homme, est odieux dans la main d'une femme. Le monde ne croit pas à l'équité d'une femme

dès qu'une autre femme devient sa victime. En vain, nous autres juges, avons-nous parlé d'après notre conscience. La reine a le royal privilége de faire grâce, il faut qu'elle l'emploie. On ne supporte pas qu'elle donne un libre cours à la rigueur des lois.

PAULET. Et ainsi...

BURLEIGH, *l'interrompant.* Ainsi elle vivrait. Non, elle ne doit pas vivre... jamais. C'est là précisément ce qui cause l'anxiéte de la reine, c'est là ce qui chasse le sommeil de sa couche. Je lis dans ses yeux le combat de son âme : sa bouche n'ose exprimer aucun souhait, mais son regard muet et expressif semble demander : N'est-il aucun de mes serviteurs qui veuille m'épargner l'alternative douloureuse de trembler perpétuellement de crainte sur mon trône, ou de livrer à la hache du bourreau la reine qui est ma parente?

PAULET. C'est là une nécessité que l'on ne peut changer.

BURLEIGH. Elle pourrait changer, à ce que pense la reine, si elle avait seulement des serviteurs plus attentifs.

PAULET. Attentifs !

BURLEIGH. Qui sussent comprendre un ordre tacite.

PAULET. Un ordre tacite !

BURLEIGH. Qui, lorsqu'on leur donne à garder un serpent venimeux, ne conservassent pas comme un trésor précieux et sacré l'ennemi qui leur a été confié.

PAULET, *d'un air significatif.* La bonne renommée, la réputation sans tache de la reine est un trésor précieux qu'on ne saurait trop bien garder.

BURLEIGH. Lorsqu'on enleva la garde de la reine d'Écosse à Shrewsbury pour la confier au chevalier Paulet, on pensait que...

PAULET. On pensait, j'espère, mylord, qu'on ne pouvait remettre une fonction plus difficile entre des mains plus pures. Par le ciel ! je n'aurais point accepté cette charge de geôlier, si je n'avais cru qu'elle dût être confiée au plus honnête homme de l'Angleterre. Laissez-moi penser que je ne la dois qu'à mon intègre réputation.

BURLEIGH. On répandrait le bruit qu'elle s'affaiblit; elle devient de plus en plus malade; enfin, elle succombe, elle

meurt dans la mémoire des hommes, et votre réputation reste intacte.

PAULET. Mais non pas ma conscience.

BURLEIGH. Si vous ne voulez pas prêter votre main, vous n'empêcherez pas une main étrangère...

PAULET, *l'interrompant*. Tant que Dieu protègera mon toit, aucun meurtrier n'approchera du seuil de ma porte. Sa vie m'est sacrée, aussi sacrée que la tête de la reine d'Angleterre. Vous êtes les juges, jugez; prononcez l'arrêt de mort, et, quand il en sera temps, laissez l'ouvrier venir ici avec la hache et la scie pour dresser l'échafaud. La porte de ce château ne s'ouvrira que pour le sheriff et le bourreau. Maintenant elle est confiée à ma garde, et soyez sûr qu'elle sera gardée de telle sorte qu'elle ne pourra ni faire, ni éprouver le moindre mal.

Ils sortent.

ACTE DEUXIÈME.

Le palais de Westminster.

SCÈNE I.

LE COMTE DE KENT *et* SIR GUILLAUME DAVISON *se rencontrent*.

DAVISON. Est-ce vous, mylord? déjà de retour du tournoi? La fête est-elle donc finie?

KENT. Comment! n'étiez-vous pas à cette joute?

DAVISON. Mes fonctions m'ont retenu.

KENT. Vous avez perdu, mylord, le plus beau spectacle; il ne pouvait être conçu avec plus de goût, ni conduit avec plus de dignité. On représentait la chaste forteresse de la Beauté assiégée par les Désirs. Mylord maréchal, le grand juge, le sénéchal et dix autres chevaliers de la reine assiégeaient la forteresse, et les chevaliers français l'attaquaient. D'abord est venu un héraut d'armes, qui, par un madrigal,

a sommé le château de se rendre ; le chanchelier a répondu du haut des remparts, et l'artillerie a commencé à tirer ; les canons étaient charmants ; ils lançaient des essences précieuses et embaumées, et des bouquets de fleurs ; mais en vain ; tous les assauts ont été repoussés, et les Désirs, forcés de se retirer.

DAVISON. Comte, c'est d'un mauvais augure pour les négociations de mariage entamées par la France.

KENT. Ah ! c'était une plaisanterie, et je crois sérieusement que la forteresse finira par se rendre.

DAVISON. Le croyez-vous? Pour moi, je pense que cela n'arrivera jamais.

KENT. Les articles les plus difficiles ont déjà été accordés par la France : Monsieur se contente d'exercer son culte dans une chapelle particulière, et il s'engage à honorer publiquement et à partager la religion du royaume. Que n'avez-vous vu la joie du peuple, quand on a appris cette nouvelle! car la crainte perpétuelle du pays était de voir la reinemourir sans postérité, l'Écossaise monter sur le trône, et le royaume retomber dans les chaînes de la papauté.

DAVISON. On peut abdiquer cette crainte : quand Élisabeth marchera à l'autel, Marie marchera à l'échafaud.

KENT. Voici la reine.

SCÈNE II.

Les précédents; ÉLISABETH, *conduite par* LEICESTER ; LE COMTE DE L'AUBESPINE, BELLIÈVRE, LE COMTE DE SHREWSBURY, LORD BURLEIGH *et plusieurs autres seigneurs français et anglais.*

ÉLISABETH, *à l'Aubespine.* Comte, je plains ces nobles seigneurs qui, dans leur zèle galant, ont traversé la mer pour venir ici. Ils ont quitté les magnificences de la cour de Saint-Germain, et je ne puis inventer des fêtes aussi ravissantes que la reine-mère. Un peuple honnête et joyeux qui, dès que je me montre en public, se presse autour de ma litière en me bénissant, c'est là le spectacle que je puis montrer avec quelque orgueil aux yeux des étrangers. L'éclat des nobles dames qui apparaissent comme des fleurs dans le jar-

din de Beauté de Catherine m'éclipserait, moi et mon obscur mérite.

L'AUBESPINE. La cour de Westminster n'offre aux étrangers qu'une femme, mais elle réunit en elle tous les attraits séducteurs de son sexe.

BELLIÈVRE. La reine d'Angleterre daignera-t-elle nous permettre de prendre congé d'elle pour porter à Monsieur, notre royal maître, la nouvelle désirée qui le comblera de joie? L'ardente impatience de son cœur ne lui a pas permis de rester à Paris : il attend à Amiens les messagers de son bonheur, et tout est disposé jusqu'à Calais pour que le consentement prononcé par votre bouche parvienne avec la dernière rapidité à son âme enivrée.

ÉLISABETH. Comte de Bellièvre, ne me pressez pas davantage. Ce n'est pas le temps, je vous le répète, d'allumer les joyeux flambeaux de l'hymen. Un ciel noir pèse sur cette contrée; il me conviendrait mieux de prendre un crêpe que des vêtements de noces, car un coup déplorable menace d'atteindre mon cœur et ma maison.

BELLIÈVRE. Donnez-nous votre promesse, madame : elle s'accomplira dans des jours plus heureux.

ÉLISABETH. Les rois ne sont que les esclaves de leur condition; ils ne peuvent suivre l'impulsion de leur propre cœur. Mon désir a toujours été de mourir sans être mariée, et j'aurais mis ma gloire à ce qu'on lût sur mon tombeau : Ici repose une reine vierge; mais mes sujets ne le veulent pas : ils pensent déjà au temps où je ne serai plus. Ce n'est pas assez que la prospérité règne à présent dans ce pays : il faut que je me sacrifie à leur bonheur futur, que je renonce pour mon peuple à ma liberté virginale, à mon bien le plus précieux, et qu'un maître me soit donné. Le peuple me prouve par là que je ne suis pour lui qu'une femme, et je croyais pourtant avoir régné comme un homme, comme un roi. Je sais bien que de manquer à l'ordre de la nature, ce n'est pas servir Dieu, et ceux qui ont régné avant moi méritent des louanges pour avoir ouvert les cloîtres et rendu aux devoirs de la nature des milliers de personnes victimes d'une piété mal entendue. Mais une reine qui ne dissipe point ses jours dans une oisive et inutile contemplation, qui exerce

sans relâche et sans découragement les devoirs les plus difficiles, devrait être exempte de cette loi de la nature qui assujettit une moitié de la race humaine à l'autre moitié.

L'AUBESPINE. Vous avez fait briller, madame, toutes les vertus sur le trône ; il ne vous reste plus qu'à donner à votre sexe, dont vous êtes la gloire, un exemple éclatant de ses propres devoirs. Il n'y a vraiment sur la terre aucun homme digne d'obtenir le sacrifice de votre liberté ; cependant si la naissance, l'élévation, l'héroïque vertu et la mâle beauté peuvent rendre un homme digne de cet honneur...

ÉLISABETH. Sans doute, monsieur l'ambassadeur, une alliance avec un royal fils de France m'honore. Oui, je l'avoue sans détour, si cela doit être, si je ne puis faire autrement que de céder aux instances de mon peuple, si elles sont, comme je le crains, plus fortes que moi, je ne connais en Europe aucun prince auquel je sacrifie avec moins de regret mon bien le plus précieux, ma liberté. Contentez-vous de cet aveu.

BELLIÈVRE. C'est la plus belle des espérances ; mais ce n'est pourtant qu'une espérance, et mon maître désire davantage.

ÉLISABETH. Que désire-t-il? (*Elle tire un anneau de son doigt, et le regarde en réfléchissant.*) Une reine n'a donc aucune prérogative sur une simple bourgeoise? Le même signe exprime les mêmes devoirs et la même servitude. L'anneau conclut le mariage, et ce sont les anneaux qui forment les chaînes. Portez ce don à Son Altesse. Ce n'est pas encore un lien qui m'enchaîne, mais il peut en résulter un qui m'enchaînerait tout-à fait.

BELLIÈVRE *s'agenouille et reçoit l'anneau.* Grande reine, je reçois à genoux en son nom ce présent, et je dépose en signe d'hommage ce baiser sur la main de ma princesse.

ÉLISABETH, *au comte Leicester qu'elle a regardé attentivement en prononçant ces derniers mots.* Permettez, mylord. (*Elle prend son cordon bleu et le suspend au cou de Bellièvre.*) Remettez à Son Altesse cette décoration que je viens de vous donner en vous imposant les devoirs de mon ordre : Honni soit qui mal y pense ! Que tout soupçon disparaisse entre les deux nations, et que les liens de la confiance

unissent désormais les couronnes de France et d'Angleterre.

L'AUBESPINE. Grande reine, ce jour est un jour de joie ; puisse-t-elle s'étendre à tout le monde, puisse aucun malheureux ne gémir dans cette île. La bonté brille sur votre visage. Oh ! puisse un rayon de cette clarté sereine tomber sur une malheureuse princesse qui appartient également à la France et à l'Angleterre !

ÉLISABETH. N'allez pas plus loin, comte ; ne mêlons point deux affaires complètement différentes. Si la France désire sérieusement mon alliance, elle doit partager mes inquiétudes et ne pas être l'amie de mes ennemis.

L'AUBESPINE. La France commettrait une indignité à vos propres yeux, si, en formant cette alliance, elle oubliait cette infortunée, unie à elle par la religion et veuve de son roi. L'honneur et l'humanité exigent...

ÉLISABETH. En ce sens, je sais apprécier, comme il convient, son intercession. La France remplit un devoir d'amitié, c'est à moi à remplir mon devoir de reine. (*Elle salue les seigneurs français qui se retirent respectueusement avec les lords.*)

SCÈNE III.

ÉLISABETH, LEICESTER, BURLEIGH, TALBOT.

La reine s'asseoit.

BURLEIGH. Glorieuse reine, vous accomplissez aujourd'hui les vœux ardents de votre peuple ; maintenant, pour la première fois, nous nous réjouissons sans réserve des jours de bénédiction que vous nous donnez, car nous ne craignons plus de voir un avenir orageux. Une seule inquiétude afflige encore ce pays ; il y a une victime que toutes les voix demandent. Cédez encore à ce désir, et ce jour fonde à jamais le bonheur de l'Angleterre.

ÉLISABETH. Que desire encore mon peuple ? Parlez, mylord.

BURLEIGH. Il demande la tête de Marie Stuart. Si vous voulez assurer à votre peuple le trésor précieux de la liberté et la lumière de la vérité si chèrement acquise, il faut que Marie n'existe plus. Si nous ne devons pas sans cesse trembler

pour votre vie chérie, il faut que votre ennemie meure. Vous savez que tous les Anglais n'ont pas la même croyance , il y a encore dans cette île beaucoup de sectateurs secrets de l'idolâtrie romaine. Tous nourrissent des pensées hostiles, leur cœur se tourne vers cette Stuart, ils ont des intelligences avec leurs frères de Lorraine, ces irréconciliables ennemis de votre nom. Ce parti furieux vous a juré une guerre d'extermination, et il combat avec les perfides armes de l'enfer. La maison du cardinal archevêque de Rheims est l'arsenal où ils forgent leurs traits, l'école où l'on enseigne le régicide ; c'est de là qu'on envoie dans cette île des émissaires enthousiastes, résolus, qui prennent toute sorte de déguisements. Voici déjà le troisième assassin sorti de là, et ce gouffre vomira perpétuellement des ennemis secrets. C'est dans le château de Fotheringay qu'habite celle qui provoque cette guerre éternelle, celle qui embrase ce royaume avec le flambeau de l'amour, celle qui, par les espérances flatteuses qu'elle donne à chacun, entraîne la jeunesse à une mort certaine. La délivrer est le prétexte de ses complots, la placer sur votre trône est leur but. Car cette famille de Lorraine ne reconnaît pas vos droits sacrés, vous n'êtes pour eux qu'une usurpatrice du trône couronnée par la fortune. Ce sont eux qui ont persuadé à cette insensée de prendre le titre de reine d'Angleterre. Il n'y a point de paix à espérer avec cette femme et avec sa race. Vous devez ou frapper ce coup, ou le subir. Sa vie est votre mort, et sa mort votre vie.

ÉLISABETH. Mylord, vous remplissez une pénible fonction. Je connais la pureté de votre zèle, je sais qu'une sagesse naturelle parle par votre bouche. Mais cette sagesse qui demande du sang, je la déteste au fond du cœur. Pensez à un conseil moins rigoureux. Mylord Shrewsbury, dites-nous votre opinion.

TALBOT. Vous donnez de justes éloges au zèle qui anime le cœur fidèle de Burleigh. Quoique je n'aie pas autant d'éloquence, un cœur non moins fidèle bat dans ma poitrine. Puissiez-vous vivre long-temps, reine, être la joie de ce peuple, et prolonger dans ce royaume le bonheur de la paix. Depuis qu'elle est régie par ses rois, cette île n'a pas encore vu d'aussi beaux jours. Mais qu'elle n'achète pas son bon-

heur aux dépens de sa gloire, ou puissent les yeux de Talbot se fermer avant qu'elle en vienne là !

ÉLISABETH. Que Dieu nous garde de souiller notre gloire !

TALBOT. Alors, songez à un autre moyen de sauver le royaume, car l'exécution de Marie Stuart est un moyen injuste. Car vous ne pouvez prononcer la sentence de celle qui n'est pas votre sujette.

ÉLISABETH. Ainsi mon conseil d'état et mon parlement sont dans l'erreur, et toutes les cours de justice du royaume sont dans l'erreur, quand elles me reconnaissent ce droit?

TALBOT. La pluralité des voix n'est pas une preuve de justice. L'Angleterre n'est pas le monde, et votre parlement n'est pas l'assemblée des races humaines. L'Angleterre d'aujourd'hui n'est pas l'Angleterre de l'avenir et n'est plus celle des temps passés. Selon que les affections changent, les flots mobiles de l'opinion s'élèvent et s'abaissent. Ne dites pas que vous devez obéir à la nécessité et aux instances de votre peuple. Dès que vous le voudrez, à chaque instant, vous pourrez reconnaître que votre volonté est libre. Essayez. Déclarez que vous avez horreur du sang, que vous voulez sauver la vie de votre sœur, montrez à ceux qui vous ont donné d'autres conseils une véritable indignation ; vous verrez bientôt cette nécessité s'évanouir et cette justice devenir une injustice. Vous-même vous devez juger, vous seule. Vous ne pouvez vous appuyer sur ce roseau mobile et incertain. Abandonnez-vous à votre propre bonté. Dieu n'a pas mis la sévérité dans le cœur délicat de la femme, et les fondateurs de ce royaume, en permettant que les rênes du gouvernement fussent remises à une femme, ont prouvé par là que la sévérité ne doit pas être dans ce pays la vertu des rois.

ÉLISABETH. Le comte de Shrewsbury est un ardent avocat de l'ennemie de mon royaume et de moi. Je préfère les conseillers dévoués à mes intérêts.

TALBOT. Ah ! qu'on ne lui envie pas un défenseur ! personne n'ira parler en sa faveur et s'exposer à votre colère. Permettez donc à un vieillard qui, sur le bord de la tombe, ne peut se laisser égarer par aucune espérance terrestre, de soutenir celle qui est abandonnée. Qu'on ne dise pas que

dans votre conseil-d'état la passion et l'intérêt personnel ont seuls élevé la voix et que la commisération s'est tue. Tout s'est conjuré contre elle. Vous-même n'avez jamais vu son visage, et rien dans notre cœur ne parle en faveur de l'étrangère. Je ne prends pas la parole pour la justifier de ses fautes. On dit qu'elle a fait égorger son époux; il est vrai qu'elle a épousé le meurtrier. C'est un grand crime; mais cela se passait dans un temps de douleur et de calamité, au milieu des angoisses de la guerre civile. Elle était là, dans sa faiblesse, entourée de vassaux exigeants, elle s'est jetée dans les bras du plus fort et du plus résolu. Qui sait par quels artifices il a triomphé d'elle! La femme est un être fragile.

ÉLISABETH. La femme n'est pas faible. Il y a dans notre sexe des âmes fortes; je ne veux pas qu'en ma présence on parle de la faiblesse des femmes.

TALBOT. Le malheur a été pour vous une école sévère. La vie ne vous apparut pas d'abord sous un aspect riant; vous n'aviez pas un trône en perspective, vous ne voyiez qu'un tombeau à vos pieds. C'est à Woodstock, dans les ombres d'une prison, que Dieu, protecteur de ce royaume, vous prépara par la douleur à vos grands devoirs; là nul flatteur n'allait vous rechercher. Éloignée des vaines rumeurs du monde, votre âme apprit de bonne heure à se recueillir, à rentrer en elle-même, à estimer les véritables biens de cette vie. Dieu n'a pas servi ainsi cette infortunée. Encore enfant, elle fut conduite à la cour de France, séjour de la légèreté et des plaisirs frivoles. Là, dans l'ivresse continuelle des fêtes, elle n'entendit jamais la voix austère de la vérité; elle fut éblouie par des vices brillants et entraînée par le torrent du désordre. Le vain don de la beauté était son partage, par ses attraits elle éclipsait toutes les femmes, et ses charmes non moins que sa naissance...

ÉLISABETH. Revenez à vous, mylord de Shrewsbury, songez que nous tenons ici un conseil grave. Les charmes qui enflamment ainsi un vieillard doivent être sans pareils. Mylord Leicester, vous seul gardez le silence; ce qui anime l'éloquence de mylord Shrewsbury vous fermerait-il la bouche?

LEICESTER. Je reste muet de surprise, madame, en voyant de quelles terreurs on vous entretient, en voyant les fables qui inquiètent dans les rues de Londres le peuple crédule, troubler la sérénité de votre conseil d'état et occuper sérieusement des hommes sages. Je suis étonné, je l'avoue, que la reine d'Écosse, dépouillée de ses domaines, celle qui n'a pas su conserver son petit trône, qui est le jouet de ses propres vassaux et qui a été chassée de son royaume, puisse tout-à-coup vous effrayer du fond de sa prison. Au nom du ciel! qui peut la rendre redoutable à vos yeux? Est-ce la prétention qu'elle a sur ce royaume? est-ce parce que les Guises refusent de vous reconnaître pour reine? Cette opposition des Guises peut-elle annuler les droits que la naissance vous a donnés et que le parlement a confirmés? N'a-t-elle pas été tacitement exclue par les dernières volontés de Henri, et l'Angleterre, qui jouit si heureusement de la nouvelle religion, voudra-t-elle se jeter dans les bras d'une papiste? Vous abandonnera-t-elle, vous, sa reine adorée, pour courir vers la meurtrière de Darnley? Que veulent ces hommes inquiets qui, pendant que vous vivez, vous tourmentent avec ce mot d'héritier, qui ne peuvent vous marier assez vite pour sauver l'état et l'église? N'êtes-vous donc pas encore dans la fleur et la force de la jeunesse, tandis qu'elle, chaque jour la flétrit et l'entraîne vers le tombeau. Par le ciel! vous passerez encore bien des années sur son tombeau sans que vous ayez eu besoin de l'y précipiter vous-même.

BURLEIGH. Lord Leicester n'a pas toujours pensé ainsi.

LEICESTER. Il est vrai; j'ai voté pour sa mort au tribunal. Dans le conseil d'état mon langage n'est pas le même. Ici il n'est plus question de ce qui est juste, mais avantageux. Est-ce le moment de la regarder comme dangereuse quand la France, son unique appui, l'abandonne; quand vous allez accorder votre main au fils de ses rois, quand l'espoir d'une nouvelle race réjouit cette contrée, pourquoi donc lui donner la mort? Elle est morte. Le mépris est la véritable mort. Prenez garde que la compassion ne la fasse revivre. Mon avis est donc qu'on laisse subsister dans toute sa force la sentence prononcée contre elle. Qu'elle vive,

mais qu'elle vive sous la hache du bourreau, et si un seul bras s'arme pour elle, qu'aussitôt sa tête tombe.

ÉLISABETH *se lève.* Mylords, j'ai écouté vos avis et je vous remercie de votre zèle. Avec l'aide de Dieu, qui éclaire les rois, j'examinerai vos motifs, et je choisirai le parti qui me semblera le plus sage.

SCÈNE IV.

Les précédents. LE CHEVALIER PAULET *avec* MORTIMER.

ÉLISABETH. Voici Amias Paulet. Sir Paulet, que venez-vous nous annoncer?

PAULET. Glorieuse reine, mon neveu, qui est récemment revenu d'un voyage lointain, se jette à vos pieds et vous présente l'hommage de sa jeunesse. Recevez-le avec bonté et laissez tomber sur lui un rayon de votre faveur.

MORTIMER *met un genou en terre.* Puisse ma noble souveraine vivre long-temps, et puisse le bonheur et la gloire couronner son front!

ÉLISABETH. Levez-vous, soyez le bienvenu en Angleterre. Sir Mortimer, vous avez fait un grand voyage, vous avez visité la France et Rome, et vous vous êtes arrêté à Rheims. Dites-moi donc ce que trament nos ennemis.

MORTIMER. Que Dieu les confonde et tourne contre leurs propres cœurs les traits qu'ils veulent lancer contre une reine!

ÉLISABETH. Avez-vous vu Morgan et l'évêque de Ross, ce grand intrigant?

MORTIMER. J'ai connu tous les Écossais exilés qui forgent à Rheims des complots contre notre pays. Je me suis insinué dans leur confiance, afin de découvrir quelque chose de leurs trames.

PAULET. On lui a confié des lettres mystérieuses et chiffrées pour la reine d'Écosse, et d'une main fidèle il nous les a remises.

ÉLISABETH. Dites, quels sont leurs derniers projets?

MORTIMER. Ils ont été frappés comme d'un coup de foudre en voyant la France les abandonner et conclure une

étroite alliance avec l'Angleterre ; à présent leur espoir se tourne du côté de l'Espagne.

ÉLISABETH. Walsingham me l'écrit ainsi.

MORTIMER. Au moment où j'allais quitter Rheims, on recevait dans cette ville une bulle que le pape Sixte-Quint a lancée du Vatican contre vous. Le premier navire l'apportera dans cette île.

LEICESTER. L'Angleterre ne redoute plus de pareilles armes.

BURLEIGH. Elles deviennent redoutables dans la main d'un enthousiaste.

ÉLISABETH, *regardant Mortimer avec pénétration.* On vous a accusé d'avoir fréquenté les écoles de Rheims et abjuré votre croyance.

MORTIMER. J'en ai fait le semblant, je ne le nie pas, tant je désirais vous servir.

ÉLISABETH, *à Paulet, qui tire un papier.* Que tenez-vous là?

PAULET. C'est un écrit que la reine d'Écosse vous envoie.

BURLEIGH *le saisit avec empressement.* Donnez-moi cette lettre.

PAULET *donne le papier à la reine.* Pardonnez, lord trésorier; elle m'a ordonné de remettre cette lettre dans les mains mêmes de la reine. Elle me dit toujours que je suis son ennemi : je suis seulement l'ennemi de ses fautes; tout ce qui s'accorde avec mon devoir, je le fais volontiers pour elle. (*La reine a pris la lettre; pendant qu'elle la lit, Mortimer et Leicester parlent à voix basse entre eux.*)

BURLEIGH, *à Paulet.* Que peut contenir cette lettre? de vaines plaintes que l'on devrait épargner au cœur sensible de la reine.

PAULET. Elle ne m'a point caché le contenu de cet écrit. Elle sollicite la faveur de voir la reine.

BURLEIGH, *vivement.* Jamais.

TALBOT. Pourquoi pas? elle ne demande rien d'injuste.

BURLEIGH. Elle ne mérite pas de voir l'auguste visage de la reine, celle qui a organisé le meurtre et qui avait soif de son sang. Quiconque a de loyales intentions envers sa

souveraine ne doit pas lui donner ce mauvais, ce perfide conseil.

TALBOT. Si la reine veut lui accorder cette faveur, voulez-vous arrêter ce mouvement généreux de clémence ?

BURLEIGH. Elle est jugée, sa tête est sous la hache. C'est une chose indigne de voir celle qui est dévouée à la mort. La sentence ne peut plus être exécutée si elle s'approche de la reine, car la présence royale porte grâce.

ÉLISABETH, *essuyant ses larmes après avoir lu la lettre.* Qu'est-ce que l'honneur? qu'est-ce que le bonheur sur cette terre ? Où en est venue cette reine qui commença sa carrière avec des espérances si élevées, qui, après avoir été appelée sur le plus ancien trône de la chrétienté, croyait déjà réunir trois couronnes sur sa tête ? Que son langage aujourd'hui est différent de celui qu'elle tenait quand elle prit l'écusson d'Angleterre, quand elle se laissait appeler par les flatteurs de sa cour reine des Iles-Britanniques ! Pardonnez, mylords ! mon cœur est déchiré, mon âme saigne de douleur quand je vois la mobilité des choses terrestres et la terrible destinée humaine passer si près de ma tête.

TALBOT. O reine ! Dieu a touché votre cœur, obéissez à cette émotion céleste ; elle a expié cruellement ses cruelles fautes. Tendez la main à celle qui est tombée si bas, descendez comme un ange de lumière dans la nuit de sa prison.

BURLEIGH. Soyez ferme, grande reine ; ne vous laissez pas égarer par un louable sentiment d'humanité, ne vous enlevez pas à vous-même la liberté de faire ce qui est nécessaire. Vous ne pouvez ni lui accorder sa grâce, ni la sauver ; ne vous exposez point à l'odieux blâme d'avoir, avec une joie railleuse et cruelle, rassasié vos regards de l'aspect de votre victime.

LEICESTER. Demeurons dans nos limites, mylords ; la reine est sage, elle n'a pas besoin de nos conseils pour choisir le meilleur parti ; l'entretien des deux reines n'a rien de commun avec le cours de la justice ; les lois d'Angleterre et non pas la volonté de notre souveraine ont condamné Marie. Il est digne de la grande âme d'Élisabeth de suivre ses nobles impulsions, tandis que la loi garde son rigoureux empire.

ÉLISABETH. Allez, mylords, nous trouverons un moyen

d'unir convenablement la clémence à la nécessité. Maintenant, retirez-vous. (*Les lords sortent; elle rappelle Mortimer.*) Sir Mortimer, un mot.

SCÈNE V.

ÉLISABETH, MORTIMER.

ÉLISABETH, *après avoir quelques instants fixé sur lui un regard pénétrant.* Vous avez montré une résolution hardie et un empire sur vous-même bien rare à votre âge. Celui qui a su pratiquer si tôt l'art difficile de la dissimulation mérite une récompense avant le temps et abrège ses années d'épreuve. Le destin vous appelle à suivre une grande carrière, je vous le prédis; et je puis, pour votre bonheur, accomplir moi-même ma prédiction.

MORTIMER. Grande reine, ce que je sais, ce que je puis faire, tout est dévoué à votre service.

ÉLISABETH. Vous avez appris à connaître les ennemis de l'Angleterre; la haine qu'ils ont contre moi est implacable, et leurs projets de sang n'ont point de terme. Jusqu'à ce jour, il est vrai, le Tout-Puissant m'a protégée, mais la couronne vacillera sur ma tête, tant que durera la vie de celle qui sert de prétexte à leur zèle enthousiaste et qui entretient leurs espérances.

MORTIMER. Dès que vous l'ordonnerez, elle ne vivra plus.

ÉLISABETH. Hélas! sir, je me croyais déjà parvenu au but, et je ne suis pas plus avancée que le premier jour. Je voulais laisser agir les lois et conserver ma main pure de sang. La sentence est prononcée, qu'ai-je gagné à cela? Il faut qu'elle s'exécute, Mortimer, et c'est moi qui dois donner l'ordre de cette exécution. C'est sur moi que retombe toujours l'odieux du fait. Je suis contrainte de donner mon consentement et je ne puis sauver l'apparence. Voilà ce qu'il y a de plus triste.

MORTIMER. Que vous importe une fâcheuse apparence dans une cause juste?

ÉLISABETH. Vous ne connaissez pas le monde, chevalier; chacun vous juge sur votre apparence, personne sur votre état réel. Je ne puis convaincre personne de mes droits; ainsi

je dois faire en sorte que la part que j'aurai prise à sa mort reste dans un doute éternel. Dans les affaires de cette nature qui se présentent sous une double face, le seul refuge est dans l'obscurité ; ce qu'il y a de pire, c'est d'avouer. Tant qu'on ne cède rien, on n'a pas perdu.

MORTIMER, *avec un regard pénétrant.* Ainsi, le mieux serait...

ÉLISABETH, *vivement.* Sans doute, ce serait le mieux. Ah ! mon bon ange parle par votre bouche. Poursuivez, achevez, cher Mortimer. Votre esprit est sérieux ; vous pénétrez au fond des choses, vous êtes un tout autre homme que votre oncle.

MORTIMER, *surpris.* Avez-vous découvert votre désir au chevalier Paulet ?

ÉLISABETH. Je regrette de l'avoir fait.

MORTIMER. Excusez ce vieillard, les années l'ont rendu scrupuleux. Ces coups hasardeux exigent le courage résolu de la jeunesse.

ÉLISABETH. Puis-je compter sur vous ?

MORTIMER. Je vous prêterai mon bras. Sauvez comme vous pourrez votre nom.

ÉLISABETH. Ah ! Mortimer, si un matin vous veniez m'éveiller avec cette nouvelle : Marie Stuart, notre mortelle ennemie, est morte cette nuit...

MORTIMER. Comptez sur moi.

ÉLISABETH. Quand pourrai-je dormir d'un sommeil paisible ?

MORTIMER. A la prochaine lune vos craintes cesseront.

ÉLISABETH. Adieu, sir Mortimer. Ne vous inquiétez pas si ma reconnaissance doit emprunter le voile de la nuit. Le silence est le dieu des heureux. Les liens les plus étroits et les plus tendres sont ceux qui sont fondés sur le mystère.

Elle sort.

SCÈNE VI.

MORTIMER, *seul.* Va, reine fausse et hypocrite. Je te trompe comme tu trompes le monde. C'est une chose juste, c'est une bonne action que de te trahir. Ai-je donc l'air d'un

assassin? As-tu lu sur mon front l'habileté du crime? Fie-toi à mon bras, et retire le tien; donne-toi aux yeux du monde la pieuse et fausse apparence de la clémence. Tandis que tu comptes en secret sur le secours de mon meurtre, nous gagnons du temps pour la délivrer. Tu veux m'élever; tu me montres de loin une récompense précieuse, et quand tu serais toi-même avec tes faveurs de femme cette récompense, qui es-tu, pauvre créature, et que peux-tu donner? Le désir d'une vaine gloire ne me séduit pas. C'est près d'elle seulement qu'est le charme de la vie. Autour d'elle planent sans cesse en chœur joyeux les dieux de la grâce et du bonheur de la jeunesse. La félicité du ciel est sur son sein, et toi tu ne peux donner que des plaisirs glacés. Jamais tu n'as connu le plus grand bonheur qui puisse charmer la vie, le bonheur d'une âme qui, entraînée, entraînante, se donne à une autre âme dans un doux oubli. Jamais tu n'as possédé la vraie couronne de la femme, jamais tu n'as rendu un homme heureux de ton amour. Il faut que j'attende ce lord pour lui donner une lettre. Odieuse commission! Je ne me sens nul penchant pour ce courtisan. Moi-même je puis la délivrer, moi seul; à moi le péril, la gloire et la récompense! (*Au moment où il veut sortir, il rencontre Paulet.*)

SCÈNE VII.

MORTIMER, PAULET.

PAULET. Que t'a dit la reine?

MORTIMER. Rien, sir Paulet, rien d'important.

PAULET *le regarde d'un air sévère.* Écoute, Mortimer, tu poses le pied sur un sol glissant et trompeur. La faveur des rois est attrayante, et la jeunesse est avide d'honneur. Ne te laisse pas égarer par l'ambition.

MORTIMER. N'est-ce pas vous-même qui m'avez amené à la cour?

PAULET. Je voudrais ne l'avoir pas fait. Ce n'est pas à la cour que notre maison a gagné son honneur. Sois ferme, mon neveu, n'achète pas la faveur trop cher. Ne blesse pas ta conscience.

MORTIMER. Quelle idée avez-vous? Quel soucis?

PAULET. Quelque rang élevé que la reine te promette, ne te fie point à ses paroles flatteuses. Elle te reniera quand tu auras obéi, elle voudra maintenir sans tache son nom et vengera le meurtre qu'elle aura elle-même ordonné.

MORTIMER. Le meurtre, dites-vous !

PAULET. Point de dissimulation. Je sais ce que la reine t'a suggéré. Elle espère que ton ambitieuse jeunesse sera plus complaisante que mon vieil âge inflexible. Lui as-tu promis? As-tu?...

MORTIMER. Mon oncle!...

PAULET. Si tu l'as fait, je te maudis et je te rejette...

LEICESTER *entre*. Permettez-moi, sir Paulet, de dire un mot à votre neveu. La reine est très-favorablement diposée pour lui. Elle veut qu'on lui abandonne entièrement la garde de Marie Stuart; elle se fie à sa fidélité.

PAULET. Elle se fie?... Bien.

LEICESTER. Que dites-vous, chevalier Paulet?

PAULET. La reine se fie à lui; et moi, mylord, je compte sur moi et j'ai les yeux ouverts.

Il sort.

SCÈNE VIII.

LEICESTER, MORTIMER.

LEICESTER, *étonné*. Quelle idée occupe le chevalier?

MORTIMER. Je ne sais. La confiance inattendue que la reine m'accorde...

LEICESTER, *le regardant d'un air pénétrant*. Méritez-vous, chevalier, qu'on ait confiance en vous?

MORTIMER. Je vous ferai la même question, mylord Leicester.

LEICESTER. Vous avez quelque chose à me dire en secret?

MORTIMER. Assurez-moi que je puis l'oser.

LEICESTER. Qui me donnera cette assurance pour vous? Que ma méfiance ne vous offense pas. Je vous vois montrer à cette cour un double visage. L'un d'eux est nécessairement faux, mais lequel est le vrai?

MORTIMER. Vous m'apparaissez de même, comte Leicester.

LEICESTER. Lequel doit le premier montrer de la confiance ?

MORTIMER. Celui qui a le moins à risquer.

LEICESTER. Alors c'est vous.

MORTIMER. C'est vous. Le témoignage d'un lord puissant et considérable peut me perdre, tandis que le mien serait impuissant contre votre rang et votre faveur.

LEICESTER. Vous vous trompez, sir ; dans toute autre chose j'ai du pouvoir ici, mais dans cette tendre question, que je dois confier à votre bonne foi, je suis à cette cour l'homme le moins fort, et un misérable témoignage pourrait me perdre.

MORTIMER. Puisque le tout-puissant lord Leicester s'abaisse devant moi jusqu'à me faire un tel aveu, il faut bien que j'aie plus de hardiesse et que je lui donne un exemple de grandeur d'âme.

LEICESTER. Montrez-moi de la confiance, et je vous imiterai.

MORTIMER, *présentant la lettre.* Voilà ce que vous envoie la reine d'Écosse.

LEICESTER, *effrayé, saisit la lettre précipitamment.* Parlez bas, sir, que vois-je? Hélas! c'est son portrait. (*Il le baise et le regarde avec admiration.*)

MORTIMER, *qui pendant ce temps l'a observé.* Maintenant mylord, je me fie à vous.

LEICESTER, *après avoir lu la lettre.* Sir Mortimer, vous connaissez le contenu de cette lettre?

MORTIMER. Je ne sais rien.

LEICESTER. Elle vous a sans doute confié...

MORTIMER. Elle ne m'a rien confié. Vous devez, a-t-elle dit, m'expliquer cette énigme. C'est une énigme pour moi de voir le comte de Leicester, le favori d'Élisabeth, l'ennemi déclaré et l'un des juges de Marie, être l'homme de qui la reine attend sa délivrance. Cependant il doit en être ainsi, car vos yeux expriment trop clairement ce que vous éprouvez pour elle.

LEICESTER. Expliquez-moi d'abord comment il se fait que

vous preniez un intérêt si vif à son sort, et comment vous avez gagné sa confiance?

MORTIMER. Mylord, je puis vous l'expliquer en peu de mots. J'ai abjuré ma croyance à Rome, et je suis attaché aux Guises. Une lettre de l'archevêque de Rheims m'a accrédité auprès de la reine d'Écosse.

LEICESTER. Je sais votre changement de religion, c'est là ce qui a éveillé ma confiance envers vous. Donnez-moi la main, pardonnez-moi mes doutes. Je ne puis employer trop de précaution, car Walsingham et Burleigh me haïssent. Je sais qu'ils me tendent adroitement des piéges, vous pouviez être leur créature et leur instrument, pour m'attirer dans leurs filets.

MORTIMER. Ah! qu'un si grand seigneur marche à petits pas dans cette cour! Comte, je vous plains.

LEICESTER. Je me jette avec joie dans les bras d'un ami fidèle, pour me délivrer enfin d'une longue contrainte. Vous êtes étonné, sir, que mon cœur ait si vite changé à l'égard de Marie; jamais dans le fait je ne l'ai haïe. La nécessité des circonstances m'a rendu son adversaire. Il y a, comme vous le savez, de longues années qu'elle m'était destinée avant qu'elle eût donné sa main à Darnley, lorsque l'éclat de la grandeur l'environnait encore. Je repoussai alors froidement ce bonheur, et maintenant qu'elle est en prison, à la porte du tombeau, je voudrais l'obtenir au péril de ma vie.

MORTIMER. Voilà une conduite généreuse.

LEICESTER. Depuis ce temps, sir, la face des choses a bien changé. C'était mon ambition qui me rendait insensible à la jeunesse et à la beauté. Alors le mariage avec Marie était un bonheur trop petit pour moi, j'espérais posséder la reine d'Angleterre.

MORTIMER. On sait qu'elle vous préférait à tous les autres hommes.

LEICESTER. Cela semblait ainsi, Mortimer, et maintenant, après dix années d'une cour infatigable, d'une contrainte odieuse... O sir Mortimer! mon cœur s'ouvre, il faut que je me soulage d'un long ennui. On me croit heureux!... Si l'on savait ce que sont ces chaînes que l'on m'envie!.... Après avoir sacrifié dix années amères et interminables aux idoles

de sa vanité, après avoir supporté avec une résignation d'esclave tous ses caprices de sultane, après m'être fait le jouet de toutes ses petites bizarreries, tantôt caressé par sa tendresse, tantôt repoussé avec une orgueilleuse pruderie, également tourmenté par sa faveur ou par sa sévérité, gardé comme un captif par l'œil inquiet de la jalousie, interrogé sur mes actions comme un enfant, injurié comme un valet... Oh ! nulle langue ne peut exprimer, ne peut peindre un tel enfer.

MORTIMER. Je vous plains, comte.

LEICESTER. Arrivé au but, la récompense m'échappe. Un autre vient m'enlever les fruits d'une constance pénible. Un jeune et brillant époux me fait perdre des droits que je possédais depuis long-temps. Il faut que je descende de ce théâtre où j'ai long-temps brillé au premier rang. Ce n'est pas sa main seule, c'est sa faveur que ce nouveau venu menace de m'enlever. Elle est femme, et il est aimable.

MORTIMER. C'est le fils de Catherine; il a appris à une bonne école l'art de la flatterie.

LEICESTER. Toutes mes espérances sont donc renversées. Dans ce naufrage de mon bonheur, je cherche une planche de salut, et mes regards se tournent vers mes premières, vers mes belles espérances. L'image de Marie dans tout l'éclat de ses charmes s'est de nouveau offerte à moi. La jeunesse et la beauté ont repris tous leurs droits. Ce n'est plus une froide ambition, c'est le cœur qui compare, et je sens quel trésor j'ai perdu. Je la vois précipitée dans l'abîme du malheur, et précipitée par ma faute. Alors je sens s'éveiller dans mon cœur l'espoir de la délivrer et de la sauver. J'ai pu par une main fidèle lui faire connaître le changement de mon cœur, et cette lettre que vous m'apportez m'assure qu'elle me pardonne, et que si je la délivre elle se donnera à moi pour récompense.

MORTIMER. Mais vous n'avez rien fait pour la délivrer. Vous l'avez laissée condamner, vous avez vous-même voté pour sa mort ! Il a fallu un miracle ; il a fallu que la lumière de la vérité touchât le neveu de son gardien, que le ciel lui préparât un libérateur inattendu au Vatican, autrement elle ne trouvait pas de chemin pour arriver à vous.

LEICESTER. Hélas ! sir Mortimer, j'en ai assez souffert.

Vers ce temps-là, elle fut transportée du château de Talbot à Fotheringay et confiée à la garde sévère de votre oncle. Tout moyen d'arriver à elle me fut interdit, il me fallut continuer aux yeux du monde à la persécuter. Mais ne pensez pas que j'aurais jamais pu la laisser aller à la mort. Non, j'espérais et j'espère encore arrêter cette catastrophe jusqu'à ce qu'un moyen se présente de la délivrer.

MORTIMER. Le moyen est trouvé. Leicester, votre noble confiance mérite que j'y réponde; je veux la délivrer, c'est pour cela que je suis ici; les préparatifs sont déjà faits, votre puissante assistance nous assure un heureux résultat.

LEICESTER. Que dites-vous? Vous m'effrayez! Comment? vous voudriez...

MORTIMER. L'arracher par la force de sa prison. J'ai des auxiliaires; tout est prêt.

LEICESTER. Vous avez des confidents et des complices! Malheur à moi! Dans quel projet hasardeux vous m'entraînez! Ils savent aussi mon secret?

MORTIMER. Soyez sans inquiétude, le complot a été formé sans vous, et il serait accompli sans vous, si elle ne voulait vous devoir sa délivrance.

LEICESTER. Ainsi vous pouvez me donner l'assurance certaine que mon nom n'a pas été prononcé dans votre conjuration?

MORTIMER. Soyez-en sûr. Mais, quoi, tant d'inquiétude en apprenant une nouvelle qui vous est favorable! Vous voulez delivrer Marie et la posséder, vous trouvez tout-à-coup des amis inattendus, il vous tombe du ciel un moyen expéditif, et vous montrez plus d'embarras que de joie!

LEICESTER. Il ne faut point de violence; cette entreprise est dangereuse.

MORTIMER. Le retard l'est aussi.

LEICESTER. Je vous le dis, chevalier, cela ne peut être tenté.

MORTIMER, *avec amertume.* Non pas par vous qui voulez la posséder; mais nous qui ne pensons qu'à la délivrer, nous n'hésitons pas tant.

LEICESTER. Jeune homme, vous allez bien vite dans une affaire épineuse et pleine de danger.

MORTIMER. Et vous, vous êtes bien prudent dans une affaire d'honneur.

LEICESTER. Je vois les filets qui de toute part nous environnent.

MORTIMER. Je me sens le courage de les rompre tous.

LEICESTER. Ce courage est de la témérité, de la folie.

MORTIMER. Cette prudence, mylord, n'est pas de la bravoure.

LEICESTER. Avez-vous envie de finir comme Babington ?

MORTIMER. Ne voulez-vous point imiter la grandeur d'âme de Norfolk ?

LEICESTER. Norfolk n'a pas conduit Marie à l'autel.

MORTIMER. Il a montré qu'il en était digne.

LEICESTER. En nous perdant, nous ne la sauverons pas.

MORTIMER. En nous ménageant, nous ne la délivrerons pas.

LEICESTER. Vous ne réfléchissez pas, vous n'écoutez pas ; avec votre aveugle impétuosité, vous détruirez tout ce qui était en si bon chemin.

MORTIMER. Est-ce le bon chemin que vous avez frayé ? Qu'avez-vous fait pour la délivrer ? Eh quoi ! si j'étais assez misérable pour l'assassiner comme la reine me l'a ordonné et comme, à l'heure même, elle espère que je le ferai, dites-moi donc quelle précaution aviez-vous prise pour lui sauver la vie ?

LEICESTER, *étonné*. La reine vous a donné cet ordre sanglant ?

MORTIMER. Elle s'est méprise sur moi comme Marie sur vous.

LEICESTER. Et vous avez promis... Vous avez...

MORTIMER. Pour qu'elle ne soudoyât pas un autre bras, j'ai offert le mien.

LEICESTER. Vous avez bien fait ; ceci nous met à l'aise. Elle se repose sur votre service, l'arrêt de mort ne reçoit pas son exécution, et nous gagnons du temps.

MORTIMER, *avec impatience*. Non, nous perdons du temps.

LEICESTER. Puisqu'elle compte sur vous, elle tiendra d'autant plus à se donner aux yeux du monde un air de clémence. Peut-être pourrai-je lui persuader de voir sa rivale, et cette démarche lui lie les mains. Burleigh a raison. L'arrêt ne peut plus être exécuté dès qu'elle l'aura vue. Oui, je veux l'essayer, et je disposerai tout dans ce but.

MORTIMER. Et qu'obtiendrez-vous par là? Si elle voit qu'elle s'est trompée sur moi, si Marie continue à vivre, tout ne redevient-il pas comme auparavant? Jamais elle ne sera libre. Ce qui peut lui arriver de plus doux, c'est une éternelle captivité. Il faudrait en finir par une action hardie, pourquoi ne pas immédiatement commencer par là? Vous avez le pouvoir entre les mains, vous pouvez rassembler une armée, quand vous ne feriez que donner des armes à la noblesse de vos domaines. Marie a encore beaucoup d'amis secrets. Les nobles maisons des Howard et des Percy, quoique leurs chefs soient tombés, sont encore riches en héros. Elles attendent seulement qu'un lord puissant leur donne l'exemple. Plus de dissimulation. Marchons ouvertement. Défendez comme un chevalier celle que vous aimez, combattez noblement pour elle. Vous serez maître de la reine d'Angleterre quand vous voudrez. Attirez-la dans un de vos châteaux. Souvent elle vous y a suivi. Là, montrez-vous homme. Parlez en maître. Retenez-la jusqu'à ce qu'elle ait rendu la liberté à Marie Stuart.

LEICESTER. Je suis surpris et effrayé... Où vous emporte le délire? Connaissez-vous ce sol? Savez-vous ce qui se passe à cette cour? dans quels liens étroits cet empire de femme enchaîne les esprits? Cherchez l'ardeur héroïque qui jadis animait cette contrée. Tout courage est abattu sous le joug d'une femme, et tout ressort énergique est comprimé. Suivez ma direction. N'entreprenez rien sans réflexion... J'entends venir. Allez.

MORTIMER. Marie espère, et je retourne vers elle avec de vaines consolations.

LEICESTER. Portez-lui les serments de mon éternel amour.

MORTIMER. Portez-les vous-même. Je me suis offert à être l'instrument de sa délivrance, mais non pas le messager de votre amour.

SCÈNE IX.

ÉLISABETH, LEICESTER.

ÉLISABETH. Qui vient de vous quitter? J'ai entendu parler.

LEICESTER *se retourne rapidement en entendant la reine et paraît troublé.* C'était sir Mortimer.

ÉLISABETH. Qu'avez-vous, mylord? Vous êtes bien ému...

LEICESTER. Votre aspect!... Jamais je ne vous ai vue si charmante. Je suis ébloui de votre beauté... Hélas!...

ÉLISABETH. Pourquoi soupirez-vous?

LEICESTER. N'ai-je pas raison de soupirer? La contemplation de ces charmes renouvelle en moi la douleur inexprimable de la perte qui me menace.

ÉLISABETH. Que perdez-vous?

LEICESTER. Je perds votre cœur; je vous perds, vous si digne d'être aimée. Bientôt vous vous sentirez heureuse dans les bras d'un jeune et ardent époux, et il possèdera votre cœur sans partage. Il est d'un sang royal et moi je n'en suis pas; mais je défie le monde entier de trouver sur la terre un homme qui ait pour vous une plus profonde adoration que moi. Le duc d'Anjou ne vous a jamais vue, il ne peut aimer que votre gloire et votre éclat. Mais moi, c'est vous que j'aime. Quand vous seriez la plus pauvre bergère et moi le plus grand prince du monde, je descendrais jusqu'à vous pour déposer mon diadème à vos pieds.

ÉLISABETH. Plaignez-moi, Dudley, et ne me faites pas de reproches... Je n'ose interroger mon cœur... Hélas! il aurait autrement choisi. Ah! que j'envie les autres femmes qui peuvent élever celui qu'elles aiment! Moi je ne suis pas assez heureuse pour pouvoir placer la couronne sur la tête de l'homme qui m'est cher par-dessus tout. Il a été accordé à Marie Stuart de donner sa main selon son penchant; elle s'est tout permis, elle a savouré la coupe de toutes les joies.

LEICESTER. Maintenant elle boit la coupe amère de la douleur.

ÉLISABETH. Elle n'a tenu aucun compte de l'opinion des hommes. La vie lui était légère, jamais elle ne s'est imposé le joug auquel je me suis assujettie. J'aurais pu prétendre

aussi à jouir de la vie, à respirer librement, mais j'ai préféré les devoirs austères de la royauté. Pourtant elle a gagné la faveur de tous les hommes, parce qu'elle n'a pas cherché à être plus qu'une femme, et la jeunesse et les vieillards lui rendent hommage. Ainsi sont les hommes, tous avides de plaisir. Ils courent avec empressement aux amusements joyeux et frivoles, et n'estiment rien de ce qu'ils devraient respecter. Ce Talbot lui-même ne s'est-il pas rajeuni quand il en est venu à parler des attraits de cette femme ?

LEICESTER. Pardonnez-lui ; il a été son gardien, et l'artificieuse Marie l'a séduit par ses paroles flatteuses.

ÉLISABETH. Est-il donc vrai qu'elle soit si belle ? J'ai entendu si souvent célébrer sa figure, que je voudrais bien savoir ce que j'en dois penser. Les portraits sont flatteurs, les descriptions menteuses. Je ne m'en rapporterai qu'à mes propres yeux. Pourquoi me regardez-vous de cet air singulier ?

LEICESTER. Je vous place dans ma pensée à côté de Marie. Je voudrais avoir la joie, je ne le cache pas, de vous voir, si cela se pouvait faire secrètement, en présence de Marie ; alors, pour la première fois, vous jouiriez de tout votre triomphe. Je voudrais voir son humiliation, lorsque, par ses propres yeux, car l'envie a les yeux pénétrants, elle verrait combien vous l'emportez sur elle par la noblesse de vos traits, aussi bien que par toutes vos autres charmantes qualités.

ÉLISABETH. Elle est la plus jeune.

LEICESTER. La plus jeune ! A la voir, on ne le dirait pas. Ses douleurs, il est vrai, ont pu la vieillir avant le temps. Et ce qui rendrait son chagrin plus amer, ce serait de vous voir fiancée. Les douces espérances de la vie sont maintenant derrière elle, et elle vous verrait marcher vers le bonheur. Elle vous verrait fiancée avec un royal fils de France, elle qui jadis était si fière de l'alliance française, et qui compte encore maintenant sur l'appui de la France.

ÉLISABETH. On me persécute pour que je la voie.

LEICESTER. Elle demande cela comme une grâce, accordez-le-lui comme une punition. Elle souffrirait moins d'être conduite par vous sur l'échafaud que de se voir éclipsée par

vos charmes. C'est ainsi que vous lui donnez le coup mortel, comme elle voulait vous le donner. Quand elle verra votre beauté, gardée par l'honneur, illustrée par la vertu, par une gloire sans tache, cette beauté que dans sa frivole ardeur elle a dédaignée, quand elle la verra rehaussée par l'éclat d'une couronne, et ornée d'une parure de fiancée, alors l'heure de sa ruine sonnera. Oui, maintenant, en jetant les yeux sur vous, il me semble que vous n'avez jamais été plus en état de remporter le prix de la beauté. Moi-même, lorsque vous êtes entrée dans cette chambre, j'ai été fasciné comme par une apparition lumineuse. Eh bien! si maintenant, maintenant même, telle que vous voilà, vous vous montriez à elle, vous ne pouvez trouver un moment plus favorable.

ÉLISABETH. Maintenant. Non, non, pas maintenant, Leicester. Il faut d'abord que je me consulte, et que Burleigh....

LEICESTER, *vivement*. Burleigh! Il ne pense qu'à l'intérêt de votre royaume. Mais comme femme, vous avez aussi vos droits. Cette question délicate est de votre juridiction, et non pas de celle de l'homme d'état. La politique ne demande-t-elle pas aussi que vous la voyiez, que vous vous conciliiez l'opinion publique par une action généreuse? Vous pourrez ensuite vous défaire de cette odieuse ennemie comme il vous plaira.

ÉLISABETH. Il ne serait pas convenable que je visse ma parente dans le besoin et l'humiliation. On dit qu'il n'y a plus autour d'elle rien de royal; l'aspect de ce dénuement serait un reproche pour moi.

LEICESTER. Il n'est pas nécessaire que vous approchiez de sa demeure. Écoutez mon conseil; le hasard nous sert à souhait. Aujourd'hui il y a une grande chasse qui vous conduira devant Fotheringay; Marie Stuart peut se trouver dans le parc, vous entrez là comme par hasard. Il faut que rien ne semble préparé d'avance; et si vous éprouvez de la répugnance à lui parler, vous ne lui parlerez pas.

ÉLISABETH. Si je fais une folie, c'est votre faute et non pas la mienne. Je ne veux repousser aujourd'hui aucun de vos désirs, car vous êtes de mes sujets celui que j'ai le plus affligé aujourd'hui. (*Elle le regarde tendrement.*) Et quand

ce ne serait qu'une fantaisie de votre part, c'est une preuve d'affection que d'accorder librement ce qu'on n'approuve pas. (*Leicester se jette à ses pieds. Le rideau tombe.*)

ACTE TROISIÈME.

La scène représente un parc ; des arbres sont sur le devant ; au fond, une perspective lointaine.

SCÈNE I.

MARIE *marche d'un pas rapide à travers les arbres;* ANNA KENNEDI *la suit lentement.*

KENNEDI. Vous courez comme si vous aviez des ailes, je ne puis pas vous suivre. Attendez donc.

MARIE. Laisse-moi jouir de ma récente liberté, laisse-moi redevenir enfant, et sois-le avec moi. Laisse-moi, sur ce vert gazon de la prairie, essayer l'agilité de mon pied. Suis-je sortie de ma prison obscure ? Ce triste tombeau ne me tient-il plus renfermée ? Laisse-moi respirer à longs traits le grand air, l'air du ciel.

KENNEDI. O ma chère maîtresse ! votre cachot est seulement un peu élargi. Vous ne voyez plus les murs qui nous renferment, parce que l'épais feuillage des arbres nous les dérobe.

MARIE. Ah ! grâces, grâces soient rendues à la douce verdure de ces arbres qui me cachent les murs de ma prison ! Je veux m'imaginer que je suis libre et heureuse, pourquoi m'arracher à mon illusion ? La voûte du ciel ne se déploie-t-elle pas autour de moi ? Les regards libres et sans entraves s'en vont à travers un immense espace. Là où s'élèvent ces montagnes grises et nuageuses, là commencent les frontières de mon royaume ; et ces nuages que le vent chasse vers le sud vont chercher la mer lointaine et la France. Nuages rapides, vaisseaux aériens, ah ! qui pourrait voyager et voguer avec vous ! Saluez tendrement pour moi la terre de ma jeu-

nesse. Je suis prisonnière, je suis dans les chaînes! hélas! je n'ai pas d'autres envoyés; vous poursuivez librement votre route dans les airs, vous n'êtes pas soumis à cette reine.

KENNEDI. Hélas! madame, vous êtes hors de vous-même? Cette liberté dont vous avez été si long-temps privée vous égare.

MARIE. Là un pêcheur conduit sa barque. Cette misérable nacelle pourrait me sauver et me conduire rapidement dans une ville étrangère. Elle ne procure qu'un modique entretien à ce pauvre homme; moi, je le chargerais de trésors, s'il me prenait avec lui dans ce canot : jamais il n'aurait fait une si bonne journée; la fortune serait dans ses filets.

KENNEDI. Vœux inutiles! Ne voyez-vous pas que de loin on épie nos démarches? Un ordre sinistre et cruel éloigne de nous toute créature compatissante.

MARIE. Non, chère Anna, crois-moi, ce n'est pas en vain que la porte de mon cachot a été ouverte; cette légère faveur m'annonce un bonheur plus grand. Je ne me trompe pas, c'est la main active de l'amour que je dois remercier. Je reconnais là le secours puissant de lord Leicester. Peu à peu on élargira ma prison; par un peu de liberté on m'habituera à en trouver une plus grande, jusqu'à ce qu'enfin je voie celui qui doit rompre mes liens pour toujours.

KENNEDI. Hélas! je ne puis m'expliquer cette contradiction. Hier on vous annonçait la mort, et aujourd'hui tout-à-coup on vous donne une telle liberté. J'ai entendu dire qu'on ôtait les chaînes à ceux qui attendaient l'éternelle délivrance.

MARIE. Entends-tu le son du cor? Entends-tu retentir ces clameurs à travers les bois et les champs? Ah! que ne puis-je aussi m'élancer sur un cheval ardent et me joindre à cette troupe joyeuse? Ces sons que je connais me rappellent des souvenirs tristes et doux; souvent ils frappèrent gaîment mon oreille, quand le tumulte de la chasse retentissait sur les bruyères des montagnes élevées.

SCÈNE II.

PAULET, *les précédents.*

PAULET. Eh bien! madame, ai-je enfin bien agi? ai-je mérité vos remerciments?

MARIE. Comment, chevalier, c'est vous qui m'avez obtenu cette faveur? C'est vous?

PAULET. Pourquoi pas moi? J'ai été à la cour, et j'ai remis votre lettre.

MARIE. Vous l'avez remise réellement? Vous avez fait cela?... Et cette liberté dont je jouis à présent est un fruit de ma lettre?

PAULET. Et ce n'est pas le seul; préparez-vous à en recevoir un plus grand.

MARIE. Un plus grand, sir Paulet! Que voulez-vous dire?

PAULET. Vous avez entendu les sons du cor...

MARIE *recule avec un pressentiment.* Vous m'effrayez.

PAULET. La reine chasse dans ce parc.

MARIE. Quoi!

PAULET. Dans quelques instants elle paraîtra devant vous.

KENNEDI, *courant vers Marie, qui tremble et paraît prête à s'évanouir.* Qu'avez-vous, ma chère maîtresse? vous pâlissez.

PAULET. Eh bien! ai-je eu tort? Ne m'avez-vous pas fait cette prière? Elle a été exaucée plus tôt que vous ne pensiez. Vous dont la langue se meut si facilement, préparez maintenant vos discours; voici le moment de parler.

MARIE. Ah! pourquoi n'ai-je pas su cela d'avance? Maintenant, je ne suis pas disposée à avoir cette entrevue, non, pas maintenant. Ce que j'ai demandé comme la plus grande faveur me paraît à présent effrayant et terrible. Viens, Anna, reconduis-moi dans ma demeure, afin que je me remette et que je me recueille.

PAULET. Restez; vous devez l'attendre ici. Bien, bien, vous devez être inquiète, je le crois, de paraître devant votre juge.

SCÈNE III.

Les précédents, TALBOT.

MARIE. Ce n'est pas pour cela, grand Dieu! J'ai une tout autre pensée... Ah! noble Talbot, vous venez à moi comme un ange envoyé du ciel. Je ne puis la voir, préservez-moi de son odieux aspect.

TALBOT. Revenez à vous, reine; rappelez votre courage, voici le moment décisif.

MARIE. Je l'ai attendu long-temps, je m'y suis préparée pendant de longues années; je me suis dit et j'ai gravé dans ma mémoire toutes les paroles que je voulais employer pour la toucher et l'émouvoir, et en un moment tout est oublié et effacé. Il n'y a plus en moi d'autre sentiment que celui de mes pénibles souffrances. Tout mon cœur se soulève avec ma haine sanglante contre elle, toutes mes bonnes pensées m'échappent, et les furies de l'enfer m'entourent en secouant les vipères qui couvreut leurs têtes.

TALBOT. Réprimez cette farouche agitation, renfermez l'amertume de votre cœur. Si la haine se rencontre avec la haine, il n'en résulte rien de bon. Quelque répugnance que vous éprouviez intérieurement, obéissez à la nécessité des circonstances: Elisabeth a le pouvoir... humiliez-vous.

MARIE. Devant elle? je ne le pourrai jamais.

TALBOT. Il le faut pourtant. Parlez avec respect, avec résignation. Appelez-en à sa générosité, ne la bravez pas. Qu'il ne soit point question de vos droits, ce n'est pas le moment.

MARIE. Hélas! c'est ma perte que j'ai sollicitée, et ma prière a été exaucée pour mon malheur. Jamais nous n'aurions dû nous voir, jamais. Il n'en peut résulter rien de bon, rien. Le feu et l'eau s'accorderaient plutôt ensemble; l'agneau caresserait plutôt le tigre. Je suis trop cruellement outragée; j'ai trop souffert par elle... Il n'y a point de réconciliation possible entre nous.

TALBOT. Voyez-la seulement. J'ai bien remarqué comme elle était touchée de votre lettre, ses yeux se sont mouillés de larmes. Non, elle n'est pas dépourvue de sentiment, ayez

plus de confiance en elle. Je l'ai précédée pour vous avertir et vous donner de l'assurance.

MARIE, *lui prenant la main.* Hélas! Talbot, vous avez toujours été mon ami. Que ne suis-je restée sous votre garde bienfaisante ! J'ai été rudement traitée, Talbot.

TALBOT. Oubliez tout à présent; pensez seulement à la recevoir avec soumission.

MARIE. Burleigh, mon mauvais génie, est-il avec elle ?

TALBOT. Il n'y a avec elle que le comte de Leicester.

MARIE. Lord Leicester ?

TALBOT. Ne craignez rien de lui; il ne veut point votre perte; et si la reine a consenti à cette entrevue, c'est son ouvrage.

MARIE. Ah ! je le savais bien.

TALBOT. Que dites-vous ?

PAULET. Voici la reine. (*Tous se retirent, Marie demeure seule appuyée sur Kennedi.*)

SCÈNE IV.

Les précédents, ÉLISABETH, LE COMTE DE LEICESTER, *suite.*

ÉLISABETH, *à Leicester.* Comment s'appelle cette habitation ?

LEICESTER. Le château de Fotheringay.

ÉLISABETH, *à Talbot.* Envoyez notre suite à Londres. Le peuple se presse trop vivement sur ma route ; nous voulons chercher le repos dans ce parc paisible. (*Talbot fait partir la suite. Elle fixe des yeux Marie, et continue à parler à Paulet.*) Mon bon peuple m'aime trop. Les témoignages de sa joie n'ont point de borne et ressemblent à une idolâtrie. C'est ainsi qu'on honore les dieux, mais non pas les hommes.

MARIE, *qui pendant ce temps est restée appuyée sans force sur sa nourrice, se relève et rencontre le regard fixe d'Élisabeth. Elle tressaille avec effroi et se rejette dans les bras de sa nourrice.* O Dieu ! ses traits n'annoncent point de cœur.

ÉLISABETH. Qui est cette femme ? (*Silence général.*)

LEICESTER. Reine, vous êtes à Fotheringay.

ÉLISABETH *paraît surprise et jette sur Leicester un regard sombre.* Qui a fait cela, lord Leicester?

LEICESTER. La chose est faite, reine, et puisque le ciel a conduit ici vos pas, laissez la grandeur d'âme et la pitié triompher.

TALBOT. Laissez-vous fléchir, madame, tournez vos regards sur cette infortunée qui succombe à votre aspect. (*Marie rassemble ses forces et veut s'approcher d'Élisabeth, mais elle s'arrête à moitié chemin; ses traits expriment la plus violente agitation*).

ÉLISABETH. Quoi, mylords! Qui donc m'avait annoncé une femme si soumise? Je trouve une orgueilleuse que le malheur n'a nullement domptée.

MARIE. Soit, je veux encore me soumettre à cette douleur. Loin de moi, impuissant orgueil d'une âme élevée; je veux oublier qui je suis et ce que j'ai souffert, je veux me prosterner devant celle qui m'a jetée dans cet opprobre. (*Elle se tourne vers la reine.*) Le ciel a prononcé en votre faveur, ma sœur; la victoire a couronné votre tête heureuse. J'adore la divinité qui fait votre grandeur. (*Elle s'agenouille devant elle.*) Mais soyez maintenant généreuse, ma sœur; ne me laissez pas plongée dans l'humiliation, tendez-moi votre royale main pour me relever de ma chute profonde.

ÉLISABETH, *reculant.* Vous êtes à votre place, lady Marie; et je rends grâce à la bonté de Dieu qui n'a pas voulu que je fusse à vos pieds comme vous êtes à présent aux miens.

MARIE, *avec une émotion croissante.* Pensez à la vicissitude des choses humaines. Il y a des dieux qui punissent l'arrogance; honorez, craignez ces divinités terribles qui me jettent à vos pieds devant ces témoins étrangers, honorez-vous vous-même en moi; n'offensez pas, ne profanez pas le sang des Tudor qui coule dans mes veines comme dans les vôtres. O Dieu du ciel! ne soyez pas rude et inaccessible comme ces rocs escarpés que le naufragé s'efforce en vain de saisir. Tout mon être, ma vie, mon sort dépendent de mes paroles et du pouvoir de mes larmes. Ouvrez mon cœur afin que je touche le vôtre. Si vous me regardez avec ce regard de glace, mon cœur tremblant se referme, le torrent de mes

larmes s'arrête... et une froide terreur enchaîne les supplications dans mon sein.

ÉLISABETH, *d'un air froid et sévère.* Qu'avez-vous à me dire, lady Stuart? Vous avez voulu me parler. J'oublie que je suis une reine cruellement offensée, pour remplir un pieux devoir de sœur et vous donner la consolation de me voir. Je cède à une impulsion généreuse et je m'expose à un juste blâme pour m'être tant abaissée... car vous savez que vous avez voulu me faire périr.

MARIE. Par où dois-je commencer et comment pourrai-je mettre assez de prudence dans mes paroles pour vous toucher le cœur et ne pas l'offenser? O Dieu! donne de la force à mes paroles et enlève-leur tout aiguillon qui pourrait blesser. Je ne puis parler pour moi sans vous accuser grièvement, et c'est ce que je ne veux pas. Vous avez agi d'une façon qui n'est pas juste, car je suis reine comme vous, et vous m'avez retenue prisonnière. Je suis venue à vous comme une suppliante, et vous, méprisant en moi les lois sacrées de l'hospitalité et les droits des peuples, vous m'avez enfermée dans les murs d'un cachot. Mes amis, mes serviteurs m'ont été cruellement enlevés et j'ai été livrée à un indigne dénuement. On m'a traduite devant un tribunal offensant; mais n'en parlons plus. Que toutes ces cruautés que j'ai souffertes soient plongées dans un éternel oubli. Voyez, je veux attribuer tout cela à la destinée; vous n'êtes pas coupable, et moi je ne le suis pas non plus. Un méchant esprit est sorti du fond de l'abîme pour jeter dans nos cœurs cette haine ardente qui nous a divisées dès notre tendre jeunesse. Elle a grandi avec nous. Des hommes mauvais ont attisé et soufflé cette malheureuse flamme. Des enthousiastes insensés ont mis le poignard et l'épée dans des mains dont on ne réclamait pas le secours. Tel est le fatal destin des rois. Leurs haines déchirent le monde, et chacune de leurs divisions déchaîne les furies. Maintenant, il n'y a plus entre nous aucun organe étranger. (*Elle s'approche d'elle avec confiance et parle d'un ton caressant.*) Nous voilà l'une en face de l'autre; maintenant parlez, ma sœur; dites-moi mes fautes, je veux vous donner pleine satisfaction. Hélas! que n'avez-vous consenti à me recevoir quand je demandais si instamment à vous

voir? Les choses ne seraient jamais allées si loin, et maintenant nous n'aurions pas cette triste rencontre dans ce lieu sinistre.

ÉLISABETH. Ma bonne étoile m'a préservée alors de réchauffer le serpent dans mon sein : n'accusez pas la destinée, mais la noirceur de votre âme et l'ambition effrénée de votre maison. Nulle inimitié n'avait encore éclaté entre nous, lorsque votre oncle, ce prêtre arrogant et ambitieux qui porte la main sur toutes les couronnes, vous donna des idées de guerre, vous persuada follement de prendre mes armes, de vous approprier mon titre royal et d'engager un combat à mort avec moi. Que n'a-t-il pas suscité contre moi? la langue des prêtres, l'épée des peuples, les armes redoutables d'une religieuse exaltation; ici même, au milieu de mon royaume paisible, il a soufflé le feu de la discorde; mais Dieu est avec moi, et cet orgueilleux prêtre n'a pas triomphé; le coup fatal menaçait ma tête, et c'est la vôtre qui tombe.

MARIE. Je suis dans la main de Dieu, vous n'abuserez pas aussi cruellement de votre pouvoir.

ÉLISABETH. Qui peut m'en empêcher? Votre oncle a montré, par son exemple, à tous les rois de la terre, comment on fait la paix avec ses ennemis. Que la Saint-Barthélemy me serve de leçon! Que m'importent les liens du sang, les droits des peuples? L'église rompt tous les liens, elle consacre le parjure et le régicide. Je ne fais que mettre en pratique ce que vos prêtres enseignent. Dites, quel gage me répondrait de vous, si, dans ma générosité, je détachais vos chaînes? Y a-t-il, pour garder votre fidélité, un château que la clef de saint Pierre ne puisse ouvrir? La force seule fait ma sécurité; point d'alliance avec la race des serpents!

MARIE. Oh! quel soupçon triste et cruel! Vous m'avez toujours regardée comme une ennemie et une étrangère. Si vous m'aviez déclarée votre héritière, suivant les droits de ma naissance, la reconnaissance et l'amour vous auraient donné en moi une fidèle amie et une fidèle parente.

ÉLISABETH. Lady Stuart, votre amitié est ailleurs; votre famille, c'est le papisme, et les moines sont vos frères. Vous déclarer mon héritière! Piége perfide! afin que de mon vivant vous égariez mon peuple, et que, trompeuse Armide,

vous entraîniez adroitement dans vos filets séducteurs la jeunesse de mon royaume, afin que tous les regards se tournent vers le soleil levant, et que moi.....

MARIE. Régnez en paix ; je renonce à toute prétention à ce royaume. Hélas ! l'essor de mon esprit est paralysé, la grandeur ne m'attire plus ; vous avez atteint votre but, je ne suis plus que l'ombre de Marie. Les injures de la captivité ont brisé la fierté de mon cœur ; vous m'avez réduite à la dernière extrémité ; vous m'avez anéantie à la fleur de mon âge ; maintenant finissez, ma sœur, prononcez le mot pour lequel vous êtes venue ici, car je ne puis croire que vous soyez venue ici pour insulter cruellement votre victime. Prononcez ce mot ; dites-moi : Vous êtes libre, Marie, vous avez senti ma puissance, maintenant apprenez à honorer ma générosité. Dites-le, et je recevrai la vie, la liberté comme un présent de votre main. Un mot annule tout ce qui s'est passé. Ah ! ne me le faites pas attendre trop long-temps. Malheur à vous si vous ne terminez pas tout par ce mot ! car si vous ne vous séparez pas de moi, ma sœur, comme une divinité glorieuse et bienfaisante, non, pour toute cette grande et riche contrée, pour tous les pays que la mer environne, je ne voudrais pas apparaître à vos yeux comme vous apparaissez aux miens.

ÉLISABETH. Vous reconnaissez-vous enfin vaincue ? En est-ce fait de vos complots ? N'y a-t-il plus de meurtriers en route ? plus d'aventuriers qui veuillent encore faire pour vous un malheureux acte de chevalerie ? Oui, c'en est fait, lady Marie, vous ne séduirez plus personne ; le monde a d'autres soins, personne n'a envie de devenir votre quatrième mari, car vous tuez vos amants comme vos maris.

MARIE, *avec emportement.* Ma sœur ! ma sœur ! O Dieu ! ô Dieu ! donne-moi la modération.

ÉLISABETH *la regarde long-temps avec un orgueilleux mépris.* Lord Leicester, ce sont donc là les charmes que nul homme ne regarde impunément et dont nulle femme n'ose braver la comparaison ? En vérité, cette renommée a été acquise à bon marché. Pour être belle aux yeux de tous, il faut seulement appartenir à tous.

MARIE. C'en est trop.

ÉLISABETH, *avec un rire moqueur.* Montrez-nous a pré-

sent votre véritable visage, jusqu'ici nous n'avons vu que le masque.

MARIE, *enflammée de colère, mais avec une noble dignité.* J'ai fait des fautes; la jeunesse, la fragilité humaine, la puissance m'ont égarée; mais je ne me suis point cachée dans l'ombre; j'ai dédaigné, avec une royale fierté, les fausses apparences. Ce que j'ai fait de plus mauvais, le monde le sait, et je puis dire que je vaux mieux que ma renommée. Malheur à vous, si l'on venait à arracher le manteau d'honneur que votre hypocrisie a jeté sur l'ardeur effrénée de vos plaisirs secrets! Ce n'est pas de votre mère que vous aurez hérité l'honneur. On sait pour quelle vertu Anne de Boleyn est montée sur l'échafaud.

TALBOT *s'avance entre les deux reines.* O Dieu du ciel! les choses devaient en venir là? Est-ce là de la soumission, de la modération?

MARIE. De la modération! j'ai supporté tout ce qu'un être humain peut supporter. Adieu, cette résignation d'agneau! remonte vers le ciel, douloureuse patience! brise enfin tes liens, sors de ta retraite, colère trop contenue, et toi qui donnas au basilic irrité un regard mortel, pose sur mes lèvres le dard empoisonné!

TALBOT. Oh! elle est hors d'elle-même. Pardonnez à son emportement, à sa cruelle irritation.

Élisabeth, muette de colère, jette sur Marie des regards furieux.

LEICESTER, *dans la plus violente agitation, cherche à emmener Élisabeth.* N'écoutez pas sa fureur, éloignez-vous, éloignez-vous de ce lieu fatal.

MARIE. Le trône d'Angleterre est profané par une bâtarde; le noble peuple de l'Angleterre est trompé par une fine hypocrite. Si la justice l'eût emporté sur le sort, vous seriez maintenant dans la poussière devant moi, car je suis votre reine. (*Élisabeth s'éloigne rapidement; les lords la suivent dans le plus grand trouble.*)

SCÈNE V.

MARIE, KENNEDI.

KENNEDI. Oh! qu'avez-vous fait? Elle s'éloigne avec fureur; maintenant tout est perdu, toute espérance s'évanouit.

MARIE, *encore hors d'elle-même.* Elle s'éloigne en fureur et porte la mort dans le cœur. (*Se jetant dans les bras de Kennedi.*) Ah! que je me sens bien, Anna! Enfin, après des années d'abaissement et de douleur, un instant de vengeance et de triomphe! Mon cœur est soulagé d'un poids énorme; j'ai mis le poignard dans le sein de mon ennemie.

KENNEDI. Malheureuse! quel délire vous égare! Vous avez blessé cette femme implacable, elle tient la foudre, elle est reine. Vous l'avez outragée aux yeux de son amant.

MARIE. Je l'ai humiliée aux yeux de Leicester. Il était là et attestait mon triomphe. Quand je la précipitai de sa hauteur, il était là. Sa présence me donnait de la force.

SCÈNE VI.

Les précédents, MORTIMER.

KENNEDI. Ah! sir Mortimer, quel résultat!...

MORTIMER. J'ai tout entendu. (*Il fait signe à la nourrice de se placer en sentinelle et il s'approche d'elle. Toute sa contenance exprime un état violent et passionné.*) Vous l'avez vaincue; vous l'avez jetée dans la poussière; vous étiez la reine, et elle la coupable. Je suis ravi de votre courage, je vous adore; vous m'êtes apparue dans ce moment comme une grande et éclatante divinité.

MARIE. Vous avez parlé à Leicester; vous lui avez remis ma lettre et mon portrait? Répondez, sir Mortimer.

MORTIMER, *la regardant d'un œil enflammé.* Ah! quel éclat vous donnait cette noble colère! comme vos attraits brillaient à mes yeux! Vous êtes la plus belle femme du monde.

MARIE. Je vous en prie, calmez mon impatience. Qu'a répondu mylord? Oh! dites, que puis-je espérer?

MORTIMER. Qui, lui ? C'est un lâche, un misérable. N'espérez rien de lui, méprisez-le, oubliez-le.

MARIE. Que dites-vous?

MORTIMER. Lui, vous délivrer et vous posséder ! lui, qu'il l'ose ! lui, il faudrait pour cela qu'il combattît avec moi à la vie et à la mort.

MARIE. Vous ne lui avez pas remis ma lettre ? Oh ! alors, c'en est fait.

MORTIMER. Le lâche tient à la vie. Celui qui veut vous délivrer et vous obtenir, celui-là doit embrasser la mort avec courage.

MARIE. Il ne veut rien faire pour moi.

MORTIMER. Ne parlons plus de lui, que peut-il faire et qu'avons-nous besoin de lui ? Moi, je vous délivrerai, moi seul !

MARIE. Hélas ! que pouvez-vous ?

MORTIMER. Ne vous abusez plus, comme si vous étiez encore dans la même situation que hier. De la manière dont la reine vient de vous quitter, et dont cette entrevue a fini, tout est perdu, tout recours en grâce est inutile. Maintenant, il faut de l'action, l'audace doit décider. Il faut tout risquer pour tout sauver, il faut que vous soyez libre avant que le jour paraisse.

MARIE. Que dites-vous ? Cette nuit ? Comment est-il possible ?

MORTIMER. Écoutez ce qui est résolu. J'ai rassemblé mes compagnons dans une chapelle secrète ; un prêtre a entendu notre confession, il nous a donné l'absolution de toutes les fautes que nous avions commises et de toutes celles que nous pouvons encore commettre. Nous avons reçu les derniers sacrements, et nous sommes prêts pour le dernier voyage.

MARIE. Oh! quels terribles préparatifs !

MORTIMER. Nous montons cette nuit au château, les clefs sont en mon pouvoir. Nous égorgeons les gardiens, nous vous arrachons de votre prison, et pour qu'il ne reste après nous personne qui puisse révéler cet événement, il faut que chaque créature vivante meure de notre main.

MARIE. Et Drury et Paulet, mes maîtres geôliers? Ils verseront plutôt la dernière goutte de leur sang.

MORTIMER. Ils tomberont les premiers sous mon poignard.

MARIE. Quoi! votre oncle, votre second père?

MORTIMER. Il mourra de ma main; je l'égorgerai.

MARIE. O crime sanglant!

MORTIMER. Je suis d'avance absous de tous mes crimes; je puis tout faire, et je le veux.

MARIE. Horrible! horrible!

MORTIMER. Et dussé-je poignarder aussi la reine, je l'ai juré sur l'hostie.

MARIE. Non, Mortimer, avant que de voir pour moi tant de sang...

MORTIMER. Et qu'est-ce que la vie de tous les hommes auprès de vous et de mon amour? Que les liens du monde se rompent, qu'un second déluge engloutisse dans ses vagues tout ce qui respire! Je ne respecte plus rien. Que le dernier jour de l'univers arrive avant que je renonce à vous!

MARIE, *se reculant.* Dieu! quel langage, sir Mortimer, et quels regards; ils me troublent, ils m'épouvantent.

MORTIMER, *avec des regards égarés et l'expression d'un délire contenu.* La vie n'est qu'un instant, la mort aussi n'est qu'un instant. Qu'on m'entraîne à Tyburn! qu'on me déchire chaque membre avec des tenailles brûlantes. (*Il s'élance vers elle les bras étendus.*) Si je t'enlace dans mes bras, toi que j'aime avec ardeur...

MARIE, *se retirant.* Arrêtez, insensé...

MORTIMER. Sur ce sein, sur cette bouche qui respire l'amour.

MARIE. Au nom de Dieu, sir Mortimer, laissez-moi m'en aller.

MORTIMER. Celui-là est un insensé qui ne retient pas dans un embrassement infini le bonheur que Dieu place sous sa main. Je veux te sauver, dût-il m'en coûter mille vies, je te sauverai, je le veux; mais, aussi vrai que Dieu existe, je le jure, je veux aussi te posséder.

MARIE. Oh! nul Dieu, nul ange ne me protégera-t-il?

Affreuse destinée ! comme tu me jettes cruellement d'une terreur dans une autre. Ne suis-je née que pour exciter la fureur ? La haine et l'amour se conjurent pour m'épouvanter.

MORTIMER. Oui, je t'aime avec passion, comme ils te haïssent. Ils veulent te trancher la tête ; ils veulent couper avec la hache ce cou d'une blancheur éblouissante. Ah ! consacre au Dieu de la vie et de la joie ce qu'il te faudrait sacrifier à la haine sanglante. Avec ces charmes dévoués à la mort, enchante ton heureux amant. Que ces boucles si belles, que cette chevelure soyeuse, qui appartiennent déjà aux sombres régions de la mort, enlacent à jamais ton esclave.

MARIE. Oh ! quelles paroles dois-je entendre ! Sir Mortimer, si une tête couronnée n'est pas sacrée pour vous, mon malheur, mes souffrances devraient l'être.

MORTIMER. Ta couronne est tombée. Il ne te reste rien de ta majesté terrestre. Essaie de commander, tu verras si un ami, si un libérateur se lève à ton ordre. Tu ne possèdes plus que ta physionomie touchante et la divine puissance de la beauté. C'est elle qui me fait tout risquer, qui me rend coupable de tout. C'est elle qui me jette au-devant de la hache du bourreau.

MARIE. Oh ! qui me délivrera de sa fureur ?

MORTIMER. Un service audacieux demande une audacieuse récompense. Pourquoi le brave verse-t-il son sang ? La vie est le plus précieux des biens. Insensé celui qui la prodiguerait sans motif ! Je veux d'abord me reposer sur ton sein ardent... (*Il la presse avec force dans ses bras.*)

MARIE. Ah ! faut-il donc que j'implore du secours contre l'homme qui veut être mon libérateur ?

MORTIMER. Tu n'es pas insensible. Le monde ne t'accuse point d'une froide rigueur. L'ardente prière de l'amour peut te toucher ; tu as rendu heureux le chanteur Riccio, et Bothwell a su t'entraîner.

MARIE. Téméraire !...

MORTIMER. Il n'était que ton tyran ; tu tremblais devant lui, lorsque tu l'aimais. Si la terreur seule peut te subjuguer, par les divinités de l'enfer !...

MARIE. Laissez-moi, vous êtes dans le délire.

MORTIMER. Tu trembleras aussi devant moi.

KENNEDI, *accourant.* On approche... on vient. Le jardin est rempli d'hommes armés.

MORTIMER, *tirant son épée.* Je te protégerai.

MARIE. O Anna, délivre-moi de ses mains. Malheureux! où trouverai-je un refuge? à quel saint dois-je avoir recours? Ici est la violence, là est la mort.

Elle fuit, Kennedi la suit.

SCÈNE VII.

MORTIMER, PAULET *et* DRURY *hors d'eux-mêmes. Leur suite accourt.*

PAULET. Fermez les portes; levez le pont.

MORTIMER. Mon oncle, qu'y a-t-il?

PAULET. Où est cette femme criminelle? Qu'on la renferme dans la prison la plus sombre!

MORTIMER. Qu'y a-t-il? qu'est-il arrivé?

PAULET. La reine!.... ô mains maudites!.... audace diabolique.

MORTIMER. La reine! quelle reine?

PAULET. D'Angleterre. Elle a été assassinée sur la route de Londres.

Il rentre précipitamment au château.

SCÈNE VIII.

MORTIMER, *ensuite* OKELLY.

MORTIMER. Suis-je dans le délire? quelqu'un ne vient-il pas de crier : La reine est tuée. Non, non, ce n'est qu'un rêve. Mon ardeur fiévreuse présente à mes sens comme une réalité ce qui occupe mes sombres pensées. Qui vient? C'est Okelly... si épouvanté!...

OKELLY, *accourant avec précipitation.* Fuyez, Mortimer, fuyez, tout est perdu.

MORTIMER. Qu'y a-t-il de perdu?

OKELLY. N'en demandez pas davantage. Pensez à fuir promptement.

MORTIMER. Qu'y a-t-il donc?

OKELLY. Souvage a fait le coup, le forcené!

MORTIMER. Est-ce vrai?

OKELLY. Vrai, vrai. Oh! sauvez-vous.

MORTIMER. Elle est tuée, et Marie monte sur le trône d'Angleterre.

OKELLY. Tuée! qui a dit cela?

MORTIMER. Vous-même.

OKELLY. Elle vit, et vous et moi nous sommes tous dévoués à la mort.

MORTIMER. Elle vit?

OKELLY. Le coup n'a pas réussi. Il n'a percé que le manteau, et Talbot a désarmé le meurtrier.

MORTIMER. Elle vit.

OKELLY. Elle vit pour nous perdre tous. Venez, déjà on cerne le parc.

MORTIMER. Qui a fait ce coup insensé?

OKELLY. C'est ce barnabite de Toulon que vous avez vu assis pensif dans la chapelle, quand le prêtre prononçait l'anathème que le pape a lancé avec malédiction contre la reine. Il voulait saisir le moyen le plus prompt et le plus expéditif de délivrer par un coup hardi l'église de Dieu, et de gagner la couronne du martyre. Il n'a confié son dessein qu'au prêtre, et il l'a exécuté sur la route de Londres.

MORTIMER, *après un moment de silence.* Infortunée! un destin cruel et implacable te poursuit. Maintenant, oui, maintenant, il faut que tu meures. Celui qui devait te sauver hâte lui-même ta perte.

OKELLY. Dites, où dirigez-vous votre fuite? Moi je vais me cacher dans les montagnes du nord.

MORTIMER. Partez et que Dieu protège votre fuite. Je reste. J'essaierai encore de la délivrer, et si je ne le puis, je mourrai sur son cercueil.

Ils sortent de différents côtés.

ACTE QUATRIÈME.

Une antichambre.

SCÈNE I.

LE COMTE DE L'AUBESPINE, KENT, LEICESTER.

L'AUBESPINE. Comment se trouve Sa Majesté? Mylords, vous me voyez encore tout bouleversé de terreur. Comment cela est-il arrivé? Comment au milieu du plus fidèle peuple?...

LEICESTER. Le meurtrier n'appartient pas à ce peuple; c'est un sujet de votre roi, c'est un Français.

L'AUBESPINE. Un insensé assurément.

KENT. Un papiste, comte de l'Aubespine.

SCÈNE II.

Les précédents, BURLEIGH *entre en causant avec* DAVISON.

BURLEIGH. Qu'on rédige à l'instant l'ordre de l'exécution et qu'il soit revêtu du sceau; dès qu'il sera prêt, il sera presenté à la signature de la reine. Allez; il n'y a pas de temps à perdre.

DAVISON. Cela sera fait.

Il sort.

L'AUBESPINE, *allant au-devant de Burleigh*. Mylord, mon cœur sincère partage la légitime joie de cette île. Grâces soient rendues au ciel qui a préservé du coup de l'assassin la tête de la reine!

BURLEIGH. Grâces lui soient rendues pour avoir confondu la scélératesse de nos ennemis!

L'AUBESPINE. Que Dieu punisse l'auteur de ce maudit attentat!

BURLEIGH. Son auteur et son indigne instigateur!

L'AUBESPINE, *à Kent.* Plaît-il à votre seigneurie, mylord maréchal, de m'introduire auprès de Sa Majesté, afin que je dépose humblement à ses pieds les félicitations du roi mon maître?

BURLEIGH. Ne vous donnez pas cette peine, comte de l'Aubespine.

L'AUBESPINE, *avec empressement.* Je connais mon devoir, mylord.

BURLEIGH. Vous ferez bien de quitter cette île au plus tôt.

L'AUBESPINE, *étonné.* Quoi? qu'est-ce que cela signifie?

BURLEIGH. Votre caractère sacré vous protége encore aujourd'hui, mais plus demain.

L'AUBESPINE. Et quel est mon crime?

BURLEIGH. Si je le signale, il ne peut plus être pardonné.

L'AUBESPINE. J'espère, mylord, que le droit des ambassadeurs....

BURLEIGH. Ne protége pas la haute trahison.

LEICESTER *et* KENT. Ah! qu'est-ce donc?

L'AUBESPINE. Mylord, songez-vous bien?...

BURLEIGH. Un passeport signé de votre main a été trouvé dans la poche du meurtrier.

KENT. Est-il possible?

L'AUBESPINE. Je signe beaucoup de passeports. Je ne puis lire dans le cœur de chacun.

BURLEIGH. Le meurtrier s'est confessé dans votre hôtel.

L'AUBESPINE. Mon hôtel est ouvert...

BURLEIGH. A tous les ennemis de l'Angleterre.

L'AUBESPINE. Je demande qu'on fasse une enquête.

BURLEIGH. Craignez-la.

L'AUBESPINE. Mon souverain est outragé dans ma personne. Il rompra l'alliance qui vient d'être contractée.

BURLEIGH. La reine l'a déjà rompue. Jamais l'Angleterre ne s'unira avec la France. Mylord Kent, vous vous chargez de conduire en sûreté le comte jusqu'à la mer. Le peuple en fureur a envahi son hôtel, on y a trouvé tout un arsenal d'armes. Il menace de le mettre en pièces s'il se montre;

cachez-le jusqu'à ce que cette colère soit apaisée. Vous répondez de sa vie.

L'AUBESPINE. Je pars ; j'abandonne ce royaume où l'on foule aux pieds les droits des peuples et où l'on se joue des traités. Mais mon maître tirera une vengeance sanglante...

BURLEIGH. Qu'il vienne la chercher !

Kent et l'Aubespine sortent.

SCÈNE III.

LEICESTER *et* BURLEIGH.

LEICESTER. Ainsi, vous dénouez vous-même les liens que vous aviez formés avec empressement, sans qu'on vous le demandât. L'Angleterre vous en aura peu d'obligation, et vous auriez pu vous épargner cette peine.

BURLEIGH. Mon but était bon ; Dieu en a décidé autrement. Heureux celui qui n'a pas de faute plus grave à se reprocher !

LEICESTER. On reconnaît Cécil à son air ténébreux, quand il est à la poursuite d'un crime d'état. Voici, mylord, un bon moment pour vous. Un grand crime a été commis, et ses auteurs sont encore enveloppés dans le mystère. Un tribunal d'inquisition va être ouvert. Les paroles et les regards seront mis dans la balance ; les pensées elles-mêmes seront soumises au jugement. Vous voilà l'homme important, l'atlas de l'état. Toute l'Angleterre repose sur vos épaules.

BURLEIGH. Mylord, je vous reconnais pour mon maître. Mon éloquence n'a jamais remporté une victoire pareille à celle que vous avez obtenue...

LEICESTER. Que voulez-vous dire, mylord ?

BURLEIGH. N'est-ce pas vous qui, à mon insu, avez attiré la reine au château de Fotheringay ?

LEICESTER. A votre insu ? Quand ai-je craint de vous montrer mes actions ?

BURLEIGH. Vous avez conduit la reine à Fotheringay. Mais non ; vous n'y avez pas conduit la reine. C'est la reine elle-même qui a été assez complaisante pour vous y mener.

LEICESTER. Que voulez-vous dire par là, mylord?

BURLEIGH. Le noble personnage que vous avez fait là jouer à la reine! le glorieux triomphe que vous lui avez préparé, à elle qui s'abandonnait à vous sans méfiance! Bonne princesse! comme on s'est honteusement joué de toi! comme on t'a sacrifiée sans pitié! Voilà donc la grandeur d'âme et la douceur dont vous avez subitement parlé dans le conseil! voilà pourquoi cette Stuart était une ennemie si faible et si méprisable que ce n'était pas la peine de se souiller de son sang. Un plan adroit! finement conçu! Par malheur le trait était si aiguisé que la pointe s'est brisée.

LEICESTER. Misérable! Suivez-moi sur-le-champ. Venez devant le trône de la reine me rendre raison.

BURLEIGH. Vous m'y trouverez, et tâchez, mylord, que votre éloquence ne soit pas en défaut quand vous serez là.

Il sort.

SCÈNE IV.

LEICESTER *seul, ensuite* MORTIMER.

LEICESTER. Je suis découvert. On m'a pénétré. Comment ce malheureux est-il arrivé sur mes traces? Malheur à moi s'il a des preuves! Si la reine apprend qu'il y a eu des intelligences entre Marie et moi, Dieu! comme je serai coupable à ses yeux! Quelle ruse, quelle trahison ne croira-t-on pas voir dans mes conseils, dans mes efforts pour la conduire à Fotheringay! Elle va se voir cruellement jouée par moi et trahie pour une odieuse ennemie! Oh! jamais, jamais elle ne me le pardonnerait. Tout lui paraîtra concerté d'avance, même la tournure amère de cet entretien, et le triomphe de sa rivale, et son rire moqueur; et même cette main sanglante d'assassin qu'un destin terrible et inattendu a jetée dans tout ceci, c'est moi qui l'aurai armée! Je ne vois plus de salut, plus nulle part. Ah! qui vient?...

MORTIMER *arrive dans un trouble violent et regarde autour de lui.* Comte Leicester, est-ce vous? Sommes-nous sans témoin?

LEICESTER. Malheureux! éloignez-vous. Que cherchez-vous ici?

MORTIMER. On est sur nos traces, sur les vôtres aussi. Prenez garde !

LEICESTER. Retirez-vous, retirez-vous.

MORTIMER. On sait qu'il y a eu chez le comte de l'Aubespine un rassemblement secret.

LEICESTER. Que m'importe?

MORTIMER. Que le meurtrier s'y est trouvé.

LEICESTER. C'est votre affaire. Malheureux! pourquoi me mêler à vos crimes sanglants? Défendez vous-même vos mauvaises actions.

MORTIMER. Écoutez-moi donc!

LEICESTER, *dans une violente colère.* Allez au diable! Pourquoi vous attacher à mes pas comme un méchant esprit? Loin de moi. Je ne vous connais pas, je n'ai rien de commun avec des assassins.

MORTIMER. Vous ne voulez pas m'entendre? Je viens pour vous avertir. Vos démarches sont aussi découvertes.

LEICESTER. Ah!

MORTIMER. Le grand trésorier a été à Fotheringay aussitôt après ce malheureux événement. La chambre de la reine a été sévèrement fouillée, et on y a trouvé...

LEICESTER. Quoi?

MORTIMER. Un commencement de lettre de la reine pour vous....

LEICESTER. Le malheureux!

MORTIMER. Où elle vous somme de tenir votre parole, vous renouvelle la promesse de sa main, et vous rappelle le don du portrait...

LEICESTER. Mort et damnation!

MORTIMER. Lord Burleigh a la lettre.

LEICESTER. Je suis perdu! (*Il se promène çà et là avec désespoir pendant que Mortimer lui parle.*)

MORTIMER. Saisissez le moment. Prévenez-la. Sauvez-vous, sauvez-la. Jurez que vous êtes innocent, trouvez des excuses, détournez le plus grand malheur. Moi-même, je ne puis plus rien. Mes compagnons sont dispersés, notre conjuration est dissoute. Je cours en Écosse pour y rassembler de

nouveaux amis. C'est à vous à présent à essayer ce que peut faire votre crédit et la hardiesse de votre maintien.

LEICESTER *s'arrête, puis, avec une pensée soudaine.* C'est ce que je veux faire. (*Il va vers la porte, l'ouvre et s'écrie.*) Holà, gardes ! (*A l'officier qui entre avec des hommes d'armes.*) Emparez-vous de ce criminel d'état et gardez-le bien. Le plus honteux complot vient d'être découvert, et je vais moi-même l'annoncer à la reine.

Il sort.

MORTIMER, *d'abord stupéfait d'étonnement, se remet et lance à Leicester un regard du plus profond mépris.* Ah ! infâme ! Mais voilà ce que je mérite. Pourquoi me suis-je fié à ce misérable ? Il me foule aux pieds, ma chute doit être son moyen de salut. Eh bien ! sauve-toi, ma bouche restera fermée ; je ne veux pas t'entraîner dans ma perte, je ne veux pas de ton alliance même dans la mort. La vie est l'unique bien des méchants. (*A l'officier qui s'avance pour le saisir.*) Que veux-tu, lâche esclave de la tyrannie ? Je me moque de toi, je suis libre. (*Il tire un poignard.*)

L'OFFICIER. Il est armé ; arrachez-lui son poignard. (*Les soldats l'entourent, il se défend.*)

MORTIMER. Au dernier moment, mon cœur sera libre, et je parlerai sans contrainte ! Anéantissement et malédiction sur vous qui trahissez votre Dieu et votre véritable reine, qui vous éloignez de la Marie de ce monde, comme de celle qui est au ciel, pour vous vendre à une reine bâtarde.

L'OFFICIER. Entendez-vous ces blasphèmes ? Allez, saisissez-le.

MORTIMER. Ma bien-aimée, je n'ai pu te délivrer, mais je veux te donner un exemple de courage. Divine Marie, prie pour moi et appelle-moi à toi dans le ciel ! (*Il se frappe avec son poignard et tombe dans les bras des gardes.*)

SCÈNE V.

Appartement de la reine.

ÉLISABETH, *une lettre à la main*, BURLEIGH.

ÉLISABETH. Me conduire là ! Se jouer ainsi de moi ! Le

traître! M'amener en triomphe devant son amante. Oh! jamais femme, Burleigh, ne fut trompée ainsi.

BURLEIGH. Je ne puis encore concevoir par quelle puissance, par quels moyens il est parvenu à surprendre ainsi la prudence de ma reine.

ÉLISABETH. Oh! j'en meurs de honte! Comme il devait se railler de ma faiblesse! Je croyais qu'elle serait humiliée, et j'ai moi-même été l'objet de ses outrages!

BURLEIGH. Vous voyez maintenant combien mes conseils étaient sincères.

ÉLISABETH. Oh! je suis cruellement punie de m'être écartée de vos sages conseils; mais comment ne l'aurais-je pas cru? Où vais-je soupçonner un piége dans les serments les plus tendres de l'amour? A qui puis-je me fier, s'il m'a trahie? Lui que j'avais fait grand parmi les grands! lui qui a toujours été le plus près de mon cœur! lui que j'avais autorisé à agir à cette cour comme un maître, comme un roi!...

BURLEIGH. Et dans le même temps, il vous trahit pour cette fausse reine.

ÉLISABETH. Oh! elle me le paiera de son sang! Dites-moi, la sentence est-elle rédigée?

BURLEIGH. Elle est prête comme vous l'avez ordonné.

ÉLISABETH. Il faut qu'elle meure! Qu'il la voie tomber et qu'il tombe après elle. Je l'ai banni de mon cœur; l'amour a cessé: je ne sens plus que la vengeance. Que sa chute soit aussi profonde et aussi honteuse que son élévation a été grande; qu'il devienne un monument de ma sévérité, après avoir été un exemple de ma faiblesse. Qu'on le conduise à la tour: je nommerai des pairs pour le juger. Qu'il soit livré à toute la rigueur des lois.

BURLEIGH. Il va pénétrer jusqu'à vous, il va se justifier.

ÉLISABETH. Comment peut-il se justifier? Cette lettre ne le condamne-t-elle pas?.. Oh! son crime est clair comme le jour.

BURLEIGH. Mais vous êtes bonne et clémente: son aspect, le pouvoir de sa présence...

ÉLISABETH. Je ne veux pas le voir : non, jamais, plus jamais. Avez-vous donné l'ordre de le renvoyer, s'il vient ?

BURLEIGH. Cet ordre est donné.

UN PAGE *entre*. Mylord Leicester.

LA REINE. L'indigne!... Je ne veux pas le voir. Dites-lui que je ne veux pas le voir.

LE PAGE. Je n'ose dire cela à mylord : il ne voudrait pas me croire.

LA REINE. Ainsi, je l'ai élevé si haut, que mes serviteurs tremblent devant lui plus que devant moi.

BURLEIGH, *au page*. La reine lui défend d'approcher. (*Le page se retire avec hésitation.*)

LA REINE, *après un moment de silence*. Si cependant il était possible... s'il pouvait se justifier. Dites-moi, ne serait-ce pas un piége que Marie me tend pour m'éloigner de mon plus fidèle ami ? C'est une rusée scélérate. Si elle n'avait écrit cette lettre que pour me jeter dans le cœur un soupçon empoisonné, pour précipiter dans l'infortune celui qu'elle hait.

BURLEIGH. Mais, madame, songez....

SCÈNE VI.

Les précédents, LEICESTER.

LEICESTER *ouvre la porte avec violence, et entre d'un ton de maître*. Je veux voir l'impertinent qui me défend la porte de la reine.

ÉLISABETH. Ah ! téméraire !

LEICESTER. Me repousser ! Quand elle est visible pour un Burleigh ! elle l'est aussi pour moi.

BURLEIGH. Vous êtes bien hardi, mylord, d'entrer ici de force, malgré la défense.

LEICESTER. Et vous bien hardi, mylord, de prendre ici la parole. La défense !.. Quoi ! Il n'y a personne à cette cour de qui lord Leicester ait à recevoir une permission ou une défense. (*Il s'approche humblement d'Élisabeth.*) C'est de la bouche même de ma souveraine que je veux...

ÉLISABETH, *sans le regarder*. Retirez-vous de mes yeux, indigne !..

LEICESTER. A ces dures paroles, je ne reconnais point ma gracieuse souveraine, mais ce lord, mon ennemi... J'en appelle à Élisabeth. Vous avez prêté l'oreille à ses paroles, je réclame le même droit.

ÉLISABETH. Parlez, infâme!... augmentez encore votre crime.

LEICESTER. Ordonnez d'abord à cet importun de s'éloigner... Retirez-vous, mylord ; ce que j'ai à dire à la reine n'exige point de témoins. Allez.

ÉLISABETH, *à Burleigh.* Restez, je vous l'ordonne.

LEICESTER. Doit-il y avoir un tiers entre vous et moi?... j'ai à parler à ma reine adorée. Je réclame les droits de ma place : ce sont des droits sacrés, et je les invoque pour que mylord s'éloigne.

ÉLISABETH. Il vous convient bien de prendre ce langage orgueilleux!

LEICESTER. Oui, ce langage me convient, car je suis l'heureux mortel auquel vous avez accordé l'heureux privilége de votre faveur : vous m'avez élevé au-dessus de ce lord et au-dessus de tous. Votre cœur m'a donné ce rang glorieux, et ce que l'amour m'a donné, par le ciel, je saurai le garder au prix de ma vie... Qu'il sorte! je n'ai besoin que de deux instants pour être compris de vous.

ÉLISABETH. Vous espérez en vain me tromper par vos paroles adroites.

LEICESTER. Ce rhéteur pourrait vous tromper, mais moi, je veux parler à votre cœur, et ce que j'ai osé faire, me confiant en votre faveur, je ne veux le justifier que devant votre cœur. Je ne reconnais point d'autre tribunal pour moi que votre bienveillance.

ÉLISABETH. Imprudent! c'est cela même qui vous condamne... Montrez-lui la lettre, mylord.

BURLEIGH. La voici.

LEICESTER *parcourt la lettre sans changer de contenance.* C'est la main de lady Stuart.

ÉLISABETH. Lisez, et soyez confondu.

LEICESTER, *tranquillement, après avoir lu.* L'apparence

est contre moi ; mais j'ose espérer que je ne serai pas jugé d'après l'apparence.

ÉLISABETH. Pouvez-vous nier que vous ayez eu des relations secrètes avec Marie Stuart, que vous ayez reçu son portrait, et que vous lui ayez donné l'espérance de la délivrer ?

LEICESTER. Si je me sentais coupable, il me serait facile de repousser le témoignage d'une ennemie ; mais ma conscience est tranquille, et j'avoue qu'elle n'a écrit que la vérité.

ÉLISABETH. Eh bien donc ! malheureux....

BURLEIGH. Sa propre bouche le condamne.

ÉLISABETH. Retirez-vous de mes yeux, traître ! Qu'on le conduise dans la Tour.

LEICESTER. Je ne suis pas un traître. J'ai eu tort de vous faire un secret de cette démarche ; mais mes intentions étaient loyales : je n'ai agi ainsi que pour pénétrer votre ennemie, pour la perdre.

ÉLISABETH. Misérable défaite !

BURLEIGH. Comment, mylord ? vous croyez....

LEICESTER. J'ai joué un jeu dangereux, je le sais, et le comte de Leicester pouvait seul risquer une telle action. Tout le monde sait combien je hais Marie Stuart ; le rang que j'occupe, la confiance dont la reine m'honore ne peuvent laisser aucun doute sur la fidélité de mes sentiments. L'homme que, par votre faveur, vous avez anobli entre tous, pouvait bien prendre un chemin périlleux pour s'acquitter de son devoir.

BURLEIGH. Mais si votre dessein était bon, pourquoi gardiez-vous le silence ?

LEICESTER. Mylord, vous avez coutume de pérorer avant d'agir. Vous êtes vous-même la trompette de vos propres actions. C'est là votre méthode, mylord ; la mienne est d'agir d'abord, puis de parler.

BURLEIGH. Vous ne parlez ainsi maintenant que parce que vous y êtes forcé.

LEICESTER *le mesure d'un regard orgueilleux et méprisant*. Et vous vantez-vous d'avoir conduit une grande et merveilleuse affaire, d'avoir sauvé votre reine, d'avoir démasqué la

trahison? Vous savez tout, vous croyez que rien ne peut échapper à votre regard pénétrant. Pauvre fanfaron ! malgré votre sagacité, Marie Stuart était libre aujourd'hui, si je ne l'eusse empêché.

BURLEIGH. Vous auriez...

LEICESTER. Oui, mylord, la reine s'est confiée à Mortimer, et lui a ouvert son cœur ; elle a été jusqu'à lui donner un ordre sanglant contre Marie, lorsque Paulet eut refusé avec horreur une telle commission. Dites, cela n'est-il pas ainsi ? (*La reine et Burleigh se regardent étonnés.*)

BURLEIGH. Comment êtes-vous parvenu à savoir....

LEICESTER. Cela n'est-il pas ainsi ? Eh bien ! mylord, comment avec vos regards vigilants n'avez-vous pas vu que ce Mortimer vous trompait, que c'était un papiste effréné, un instrument des Guises, une créature de Marie Stuart, un enthousiaste audacieux et résolu, qui était venu ici pour délivrer Marie Stuart et égorger la reine ?

ÉLISABETH, *avec le plus grand étonnement.* Ce Mortimer ?

LEICESTER. C'est par lui que Marie entretenait des rapports avec moi, et c'est ainsi que j'ai appris à le connaître. Elle devait être aujourd'hui arrachée à son cachot : c'est ce que Mortimer vient de me révéler à l'instant. Je l'ai fait arrêter, et, dans le désespoir de voir échouer son entreprise et d'être démasqué, il s'est lui-même donné la mort.

ÉLISABETH. Oh ! j'ai été horriblement trompée !.. Ce Mortimer !..

BURLEIGH. Et cela vient d'arriver maintenant, depuis que je vous ai quitté ?

LEICESTER. Pour mon propre compte, je regrette qu'il ait ainsi terminé son sort ; s'il vivait encore, son témoignage me disculperait complètement Voilà pourquoi je voulais le livrer entre les mains de la justice : un jugement rigoureux, formel, aurait attesté et consacré mon innocence aux yeux du monde.

BURLEIGH. Il s'est tué lui-même, dites-vous, lui-même ? et ce n'est pas vous ?...

LEICESTER. Indigne soupçon ! Qu'on interroge les gardes

à qui je l'ai livré. (*Il va à la porte et appelle ; l'officier des gardes entre.*) Dites à Sa Majesté ce qui s'est passé avec ce Mortimer.

L'OFFICIER. J'étais de garde dans l'antichambre, lorsque mylord a ouvert subitement la porte et m'a ordonné d'arrêter le chevalier Mortimer comme un criminel d'état. Nous l'avons vu là-dessus entrer en fureur, tirer son poignard, vomir des imprécations contre la reine, et, avant que nous puissions l'arrêter, il s'est percé le cœur, et il est tombé par terre.

LEICESTER. C'est bien. Vous pouvez vous retirer : la reine en sait assez.

ÉLISABETH. Oh ! quel abîme d'horreur !

LEICESTER. Et maintenant, madame, qui vous a sauvée ? Est-ce mylord Burleigh? Connaissait-il les dangers qui vous environnaient ? Est-ce lui qui les a écartés de vous? Votre fidèle Leicester a été votre bon génie.

BURLEIGH. Comte, ce Mortimer est mort bien à propos pour vous.

ÉLISABETH. Je ne sais ce que je dois dire : je vous crois et je ne vous crois pas ; je pense que vous êtes innocent et que vous ne l'êtes pas. Oh ! femme odieuse ! qui me causes tous ces tourments! Il faut qu'elle meure.

LEICESTER. Moi-même, à présent, je demande sa mort. Je vous ai conseillé de ne pas faire exécuter la sentence jusqu'à ce qu'un nouveau bras s'armât pour sa défense : cela est arrivé, et c'est une raison pour moi de demander que son jugement soit exécuté sans délai.

BURLEIGH. Vous conseillez cela, vous?

LEICESTER. Quoi qu'il m'en coûte d'en venir à de telles extrémités, je reconnais maintenant et je crois que le bien de la reine exige ce sanglant sacrifice. Ainsi, je propose que l'ordre d'exécution soit préparé sur-le-champ

BURLEIGH, *à la reine.* Puisque mylord a une opinion si ferme et si sincère, je propose que l'exécution de la sentence lui soit confiée.

LEICESTER. A moi?

BURLEIGH. A vous. Le meilleur moyen de repousser les soupçons qui pèsent encore sur vous, c'est de faire vous-

même trancher la tête à celle que vous êtes accusé d'avoir aimée.

ÉLISABETH, *fixant Leicester.* Le conseil de mylord est bon. Qu'il en soit ainsi, et restons-en là.

LEICESTER. L'élévation de mon rang devrait m'affranchir de cette triste commission qui, sous tous les rapports, conviendrait beaucoup mieux à un Burleigh. Celui qui est placé si près de la reine ne devrait pas être un instrument de malheur... Cependant, pour vous montrer mon zèle et satisfaire la reine, j'abdique les priviléges de ma dignité, et j'accepte cet odieux devoir.

ÉLISABETH. Lord Burleigh le partagera avec vous. (*A Burleigh.*) Prenez soin que l'ordre soit préparé sur-le-champ. (*Burleigh sort, on entend du tumulte au dehors.*)

SCÈNE VII.

Les précédents, LE COMTE DE KENT.

ÉLISABETH. Qu'y a-t-il, mylord Kent? Quel tumulte soulève la ville? Qu'est-ce donc?

KENT. Reine, c'est le peuple qui assiége le palais et demande instamment à vous voir.

ÉLISABETH. Que veut mon peuple?

KENT. La terreur est répandue dans Londres, on craint que votre vie ne soit menacée, que des meurtriers envoyés par le pape ne vous entourent, que les catholiques ne soient conjurés, pour arracher de vive force Marie Stuart de sa prison et la proclamer reine. Le peuple le croit et il est en fureur. On ne peut le calmer qu'en faisant tomber aujourd'hui même la tête de Marie Stuart.

ÉLISABETH. Comment? on voudrait me contraindre?

KENT. Ils sont décidés à ne pas se retirer que vous n'ayez signé la sentence.

SCÈNE VIII.

BURLEIGH *et* DAVISON, *avec un écrit à la main; les précédents.*

ÉLISABETH. Qu'apportez-vous, Davison?

DAVISON *s'approche gravement.* Reine, vous avez ordonné...

ÉLISABETH. Qu'est-ce? (*Elle veut prendre l'écrit, tressaille et recule.*) O ciel!

BURLEIGH. Obéir à la voix du peuple, c'est obéir à la voix de Dieu!

ÉLISABETH, *irrésolue et luttant avec elle-même.* Oh! mylord, qui peut m'assurer que ce soit là réellement la voix de tout mon peuple, la voix du monde. Ah! si j'obéis maintenant aux vœux de la foule, combien je crains d'entendre une tout autre voix, et de voir ceux qui me poussent avec violence à cette action, me blâmer vivement quand elle sera accomplie.

SCÈNE IX.

Les précédents, LE COMTE TALBOT.

TALBOT *entre dans une vive agitation.* On veut vous faire prendre une résolution précipitée, reine, ne vous laissez pas ébranler, soyez ferme. (*Il aperçoit Davison avec la sentence.*) Cela est-il déjà fait? réellement fait? J'aperçois dans cette main un malheureux écrit qui ne devrait pas être maintenant placé sous les yeux de la reine.

ÉLISABETH. Noble Talbot, on me force.

TALBOT. Qui peut vous forcer? Vous êtes la maîtresse; il s'agit ici de montrer votre pouvoir. Imposez silence à ces voix grossières qui osent contraindre la volonté royale et gouverner votre jugement. La crainte, l'illusion aveugle agitent le peuple; vous êtes vous-même hors de vous, vous êtes vivement irritée, en proie à la faiblesse humaine, vous ne pouvez maintenant prononcer un jugement.

BURLEIGH. Tout est jugé depuis long-temps. Il ne s'agit plus de prononcer un arrêt, mais de l'exécuter.

KENT *revient.* La rumeur augmente; on ne peut plus contenir le peuple.

ÉLISABETH, *à Talbot.* Vous voyez comme on me presse.

TALBOT. Je ne demande qu'un délai. Ce trait de plume va décider du repos et du bonheur de votre vie. Vous y avez réfléchi pendant de longues années, un moment d'orage doit-

il vous entraîner ? Seulement un court délai. Recueillez vos esprits, attendez une heure plus calme.

BURLEIGH, *vivement*. Attendez, hésitez, différez, jusqu'à ce que le royaume soit en feu, jusqu'à ce que votre ennemie soit enfin parvenue à accomplir son meurtre. Trois fois Dieu a éloigné de vous le poignard. Aujourd'hui il était près de vous ; espérer encore un miracle, c'est tenter la Providence.

TALBOT. Le Dieu qui vous a quatre fois protégée miraculeusement, qui a donné aujourd'hui au faible bras du vieillard la force de désarmer un furieux, ce Dieu mérite qu'on ait confiance en lui. Je ne veux point faire entendre la voix de la justice, ce n'est pas le moment ; dans ce temps d'orage vous ne l'écouteriez pas. Apprenez seulement une chose : vous tremblez devant Marie tandis qu'elle est vivante. Ce n'est pas lorsqu'elle vit que vous devez la craindre ; tremblez devant elle quand elle sera morte, décapitée. Elle surgira de son tombeau comme une déesse de discorde, comme un esprit vengeur, pour parcourir votre royaume et détourner de vous le cœur du peuple. Maintenant l'Anglais hait cette femme qu'il craint, il la vengera quand elle ne sera plus, il ne verra plus en elle l'ennemie de sa croyance, mais la petite fille de ses rois, la victime de la haine et de la jalousie. Bientôt vous connaîtrez ce changement. Traversez Londres après cette sanglante exécution, montrez-vous au peuple qui se pressait jadis autour de vous avec allégresse, vous verrez une autre Angleterre, un autre peuple, vous ne serez plus entourée de cette sublime justice qui vous avait gagné tous les cœurs ; la crainte, cette affreuse compagne de la tyrannie, marchera devant vous et rendra déserte chaque rue où vous passerez ; vous aurez fait la dernière, la plus terrible action ; quelle tête serait en sûreté quand cette tête sacrée sera tombée ?

ÉLISABETH. Hélas ! Talbot vous m'avez aujourd'hui sauvé la vie, vous avez détourné de mon sein le poignard du meurtrier. Pourquoi l'avez-vous arrêté ? Toute lutte serait finie, et libre de tous mes doutes, pure de toute faute, je reposerais paisiblement dans mon tombeau. En vérité je suis lasse de la vie et de la royauté ; s'il faut qu'une des deux reines succombe pour que l'autre vive, et je vois bien qu'il ne peut en être au-

trement, pourquoi ne serait-ce pas moi qui céderais la place. Mon peuple peut choisir, je lui rends sa puissance. Dieu m'est témoin que je n'ai pas vécu pour moi, mais pour le bien de mon peuple. S'il espère que cette séduisante Marie Stuart, cette jeune reine lui donnera des jours plus heureux, je descends volontiers de ce trône, et je retourne dans ma paisible solitude de Wodstock, où j'ai passé ma modeste jeunesse, où, loin de la frivolité des grandeurs de la terre, je trouvais en moi-même toute ma grandeur. Je ne suis pas née pour être souveraine. Le souverain doit avoir un cœur ferme, et le mien est faible. J'ai gouverné long-temps cette île avec bonheur, parce que je n'avais que des bienfaits à répandre. Pour la première fois, il se présente un devoir de rigueur, et je sens mon impuissance.

BURLEIGH. Par le ciel ! quand j'entends sortir de la bouche même de ma reine des paroles si peu royales, je trahirais mon devoir, je trahirais ma patrie si je gardais plus long-temps le silence. Vous dites que vous aimez votre peuple plus que vous-même, prouvez-le donc, ne cherchez pas le repos pour vous en livrant le royaume aux orages. Pensez à l'église ; les vieilles superstitions reviendront-elles avec cette Stuart ? Les moines régneront-ils ici de nouveau, et le légat de Rome viendra-t-il fermer nos temples et détrôner nos rois ? Je vous rends responsable du salut de vos sujets. Selon le parti que vous prendrez à présent, ils sont sauvés ou perdus. Ce n'est pas le moment de montrer une pitié de femme ; le bien-être du peuple est votre premier devoir. Si Talbot vous a sauvé la vie, moi je veux faire plus, je veux sauver l'Angleterre.

ÉLISABETH. Qu'on me laisse à moi-même dans cette grande affaire, je ne puis attendre des hommes ni conseil ni consolation : je la soumets au juge suprême ; ce qu'il m'inspirera, je le ferai. Éloignez-vous, mylords. (*A Davidson.*) Vous, restez près d'ici. (*Les lords se retirent. Talbot reste encore quelques instants devant la reine, la regarde d'un air expressif, puis s'éloigne lentement en montrant une profonde affliction.*)

SCÈNE X.

ÉLISABETH, *seule*. Oh ! tyrannique volonté du peuple! honteuse servitude ! Que je suis lasse de flatter cette idole, que dans mon cœur je méprise ! Quand serai-je libre sur ce trône ? Il me faut respecter l'opinion, rechercher les louanges de la foule, agir au gré de cette populace qui n'aime que les jongleries. Ah ! celui-là n'est pas roi, qui se trouve forcé de plaire à tout le monde. Celui-là seul est roi, qui n'a pas besoin d'obtenir le suffrage des hommes. Parce que j'ai toute ma vie exercé la justice et détesté l'arbitraire, je me suis moi-même lié les mains ; je ne puis accomplir une première, une inévitable violence. L'exemple que j'ai moi-même donné me condamne. Si j'avais agi tyranniquement comme l'Espagnole Marie, qui m'a précédée sur le trône, je pourrais maintenant verser le sang royal sans m'exposer à aucun blâme. Cependant, est-ce de mon propre choix que j'ai été juste ? La nécessité toute-puissante qui gouverne la libre volonté des rois m'a prescrit cette vertu. Entourée de toutes parts d'ennemis, je ne me maintiens sur ce trône contesté que par la faveur du peuple. Toutes les puissances du continent s'efforcent de me perdre. Le pape irréconciliable lance l'anathème sur ma tête ; la France me trahit par de fausses démonstrations de fraternité, et l'Espagnol me prépare sur les mers une guerre ouverte, une guerre d'extermination. Ainsi, moi, faible femme, me voilà en lutte avec le monde entier. Il faut que je cache par de hautes vertus la faiblesse de mes droits, la tache dont mon père a lui-même flétri ma naissance. Mais mes efforts sont inutiles, la haine de mes adversaires les déjoue, et me présente cette Stuart comme un fantôme éternellement menaçant. Non, il faut que cette crainte cesse, que cette tête tombe. Je veux avoir la paix. Elle est la furie de ma vie, l'esprit de malheur lancé par le sort contre moi. Partout où je fonde une espérance, où j'attends une joie, je rencontre sur mon passage cette infernale vipère : elle m'enlève mon amant, elle me prive de mon époux ; chaque douleur qui m'a atteinte porte le nom de Marie Stuart. Qu'elle soit rayée du nombre des vivants, et je suis libre comme l'air sur la montagne. (*Elle se tait*

un moment.) Avec quelle raillerie elle m'a regardée! comme si son regard eût dû me terrasser! Impuissante! j'ai de meilleures armes, elles portent la mort, et tu n'existes plus. (*Elle marche d'un pas rapide vers la table, et saisit la plume.*) Je suis une bâtarde; malheureuse! je ne le suis que parce que tu vis, parce que tu respires: tout soupçon sur ma royale naissance sera anéanti dès que je t'aurai anéantie; dès que l'Anglais ne pourra plus faire un autre choix, je suis le fruit d'un légitime mariage. (*Elle signe avec un mouvement ferme et rapide, puis laisse tomber la plume et recule avec une expression d'effroi. Après un moment de silence, elle sonne.*)

SCÈNE XI.

ÉLISABETH, DAVISON.

ÉLISABETH. Où sont les autres lords?

DAVISON. Ils sont allés calmer le peuple révolté. Le tumulte s'est apaisé à l'instant même où le comte de Talbot s'est montré. « C'est lui! c'est lui! se sont écriées cent voix; c'est lui qui a sauvé la reine; écoutez-le, c'est le plus digne homme de l'Angleterre. » Alors le noble Talbot a commencé à reprocher au peuple, avec de douces paroles, ses tentatives de violence. Il parlait avec tant de force et de persuasion, que la foule s'est calmée, et a quitté tranquillement la place.

ÉLISABETH. Ah! peuple mobile qui cède au moindre vent! Malheur à celui qui s'appuie sur ce roseau! C'est bien, sir Davison, vous pouvez vous retirer. (*Il se retire vers la porte.*) Et cet écrit? reprenez-le, je le dépose entre vos mains.

DAVISON *jette avec effroi un regard sur le papier.* Reine! votre nom! vous avez décidé?

ÉLISABETH. Je devais signer, je l'ai fait. Une feuille de papier ne décide rien, un nom ne donne pas la mort.

DAVISON. Votre nom, madame, au bas de cet écrit, décide tout; il donne la mort: c'est un trait rapide, un coup de tonnerre. Cet écrit ordonne aux commissaires, aux shérifs, de se rendre sur-le champ au château de Fotheringay

auprès de la reine d'Écosse, de lui annoncer sa mort, et de la conduire au supplice demain au point du jour. Ici, il n'y a plus de délai, et, dès que cet écrit sera sorti de mes mains, elle aura vécu.

ÉLISABETH. Oui, sir Davison, Dieu remet entre vos faibles mains une grande et importante affaire. Priez-le de vous éclairer de sa sagesse. Je vous quitte, et je vous abandonne à votre devoir. (*Elle veut sortir.*)

DAVISON *se place devant elle.* Non, madame, ne me quittez pas avant de m'avoir manifesté votre volonté. De quelle autre sagesse ai-je besoin, si j'exécute littéralement vos ordres? Vous remettez cet ordre entre mes mains, est-ce pour que je le fasse promptement exécuter?

ÉLISABETH. Vous agirez selon votre prudence.

DAVISON, *effrayé.* Non pas selon ma prudence, que Dieu m'en garde! Obéir est toute ma prudence, votre serviteur n'a rien de plus à décider ici; la plus petite erreur serait un parricide, un malheur terrible, irréparable. Permettez-moi de n'être dans cette grande affaire qu'un instrument aveugle et sans volonté. Expliquez-moi clairement votre pensée; que dois-je faire de cet ordre sanglant?

ÉLISABETH. Son nom seul l'indique.

DAVISON. Vous voulez donc qu'il soit exécuté sur-le-champ?

ÉLISABETH. Je ne dis pas cela, et je tremble de le penser.

DAVISON. Vous voulez donc que je le garde encore?

ÉLISABETH. A vos risques et périls. Vous répondez des suites.

DAVISON. Moi! grand Dieu! Parlez, reine, que voulez-vous?

ÉLISABETH, *avec impatience.* Je veux ne plus penser à cette malheureuse affaire, je veux qu'elle me laisse désormais et toujours en repos.

DAVISON. Il ne vous en coûtera qu'un seul mot. Oh! parlez, décidez ce que je dois faire de cet écrit.

ÉLISABETH. Je vous l'ai dit. Ne me persécutez pas davantage.

DAVISON. Vous me l'auriez dit? Non, vous ne m'avez rien dit. Oh! daignez vous rappeler...

ÉLISABETH, *frappant du pied.* C'est insupportable.

DAVISON. Ayez de l'indulgence pour moi. Il y a seulement quelques mois que j'occupe cette charge; je ne connais pas le langage de la cour et des rois. J'ai été élevé dans des habitudes simples et franches. Soyez patiente avec votre serviteur; ne lui refusez pas le mot qui l'instruirait; daignez m'apprendre mon devoir. (*Il s'approche d'elle d'un air suppliant, elle lui tourne le dos; il laisse voir son désespoir, puis lui dit d'un ton résolu.*) Reprenez ce papier, reprenez-le; il est comme un feu dévorant entre mes mains. Ne me choisissez pas pour vous servir dans cette terrible circonstance.

ÉLISABETH. Faites votre devoir.

Elle sort.

SCÈNE XII.

DAVISON *seul*, *puis* BURLEIGH.

DAVISON. Elle s'éloigne; elle me laisse sans conseil et plein de doute avec cet ordre cruel? Que faire? dois-je le garder? dois-je le remettre? (*A Burleigh qui entre.*) Ah! heureusement, heureusement vous voilà, mylord; c'est vous qui m'avez fait arriver au poste que j'occupe, délivrez-m'en. Je l'ai accepté sans en connaître les obligations. Laissez-moi retourner dans l'obscurité où vous m'avez pris: je ne conviens pas à cette place.

BURLEIGH. Qu'est-ce donc, sir Davison? remettez-vous. Où est le jugement? la reine vous a fait appeler?

DAVISON. Elle m'a quitté dans une violente colère. Oh! donnez-moi un conseil, aidez-moi, arrachez-moi à l'angoisse infernale du doute.... Voici le jugement; il est signé.

BURLEIGH, *vivement.* Est-il signé? Oh! donnez donnez....

DAVISON. Je n'ose pas.

BURLEIGH. Quoi?

DAVISON. Elle ne m'a pas encore clairement expliqué sa volonté.

BURLEIGH. Clairement? Elle a signé.... donnez....

DAVISON. Dois-je le faire exécuter ou ne le dois-je pas? Dieu! sais-je ce qu'il faut faire?

BURLEIGH, *le pressant.* Vous devez à l'instant même le faire exécuter. Donnez; vous êtes perdu, si vous différez.

DAVISON. Je suis perdu, si je me hâte...

BURLEIGH. Vous êtes fou.... vous êtes hors de vous-même.... Donnez. (*Il lui arrache l'écrit et s'éloigne précipitamment.*)

DAVISON, *courant après lui.* Que faites-vous? Restez... vous me perdez.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le même appartement qu'au premier acte.

SCÈNE I.

ANNA KENNEDI, *vêtue en grand deuil, les yeux humides de larmes et dans une profonde douleur, est occupée à sceller des papiers et des lettres. Souvent sa douleur la force à interrompre cette occupation et elle se met à prier.* PAULET *et* DRURY, *vêtus aussi en noir, s'avancent suivis d'un grand nombre de domestiques qui portent des vases d'or et d'argent, des glaces, des tableaux et d'autres objets précieux dont ils remplissent le fond du théâtre. Paulet remet à la nourrice un écrin avec un papier et lui fait signe que c'est la note de toutes les choses que l'on a apportées. La vue de ces richesses renouvelle la douleur de la nourrice. Tous les autres s'éloignent en silence.* MELVIL *entre.*

KENNEDI *s'écrie en l'apercevant.* Melvil, c'est vous! je vous revois.

MELVIL. Oui, chère Kennedi, nous nous revoyons.

KENNEDI. Après une longue et douloureuse séparation.

MELVIL. Quelle triste et déplorable réunion!

KENNEDI. O Dieu!... vous venez...

MELVIL. Prendre un dernier, un éternel adieu de ma reine.

KENNEDI. Enfin, aujourd'hui, le jour de sa mort, on lui accorde le bonheur de revoir ses serviteurs. O cher Melvil! je ne vous demande point ce qui vous est arrivé, je ne veux point vous dire ce que nous avons souffert depuis qu'on vous sépara de nous; hélas! le jour viendra où nous en parlerons... O Melvil!... Melvil!... fallait-il vivre pour voir apparaître ce jour?

MELVIL. Ne nous attendrissons pas l'un l'autre.... Je pleurerai tant que durera ma vie, jamais un sourire n'animera mon visage, jamais je ne quitterai ce vêtement de deuil. Ma douleur sera éternelle, mais aujourd'hui je veux avoir de la fermeté. Promettez-moi de modérer aussi votre chagrin, et quand tous les autres s'abandonneront sans consolation à leur désespoir, nous la précéderons avec une contenance noble et mâle, et nous lui servirons d'appui sur le chemin de la mort.

KENNEDI. Melvil, vous êtes dans l'erreur, si vous pensez que la reine a besoin de votre secours pour marcher à la mort avec fermeté. C'est elle-même qui nous donnera l'exemple d'une noble assurance; soyez sans crainte, Marie Stuart mourra en reine et en héroïne.

MELVIL. A-t-elle appris la nouvelle de sa mort avec fermeté? On dit qu'elle n'y était pas préparée.

KENNEDI. Non, elle ne l'était pas. Une tout autre frayeur agitait ma maîtresse; Marie ne tremblait pas devant la mort, mais devant son libérateur. La liberté nous était promise. Mortimer avait dit que cette nuit même il viendrait nous arracher d'ici; et flottant entre la crainte et l'espérance, incertaine si elle confierait à cet audacieux jeune homme son honneur et sa royale personne, la reine a attendu jusqu'au matin. Alors le tumulte a éclaté dans le château, et le bruit de plusieurs coups de marteau a effrayé notre oreille. Nous croyions que c'etaient nos libérateurs,

l'espérance nous souriait, l'amour involontaire et irrésistible de la vie s'emparait doucement de nous... La porte s'ouvre... sir Paulet nous annonce que les ouvriers construisent à nos pieds l'échafaud. (*Elle se détourne en proie à une violente douleur.*)

MELVIL. Juste Dieu! Oh! dites-moi comment Marie a-t-elle supporté cette terrible déception?

KENNEDI, *après un moment de silence où elle a tâché de se remettre.* On ne se détache pas peu à peu de la vie. C'est d'une seule fois, en un instant, que l'on passe des choses temporaires aux choses éternelles, et Dieu a accordé dans cet instant à ma maîtresse la force de repousser avec une âme résolue les espérances de la terre et de s'élancer avec une foi ardente vers le ciel. Aucun signe de frayeur, aucune plainte n'a abaissé notre reine. Seulement, quand elle a appris la honteuse trahison de lord Leicester et le malheureux sort de ce digne jeune homme qui s'est sacrifié pour elle, lorsqu'elle a vu la profonde douleur de ce vieux chevalier qu'elle prive de sa dernière espérance, ses larmes ont coulé. Ce n'était pas sur sa propre destinée qu'elle pleurait, mais sur la douleur d'autrui.

MELVIL. Où est-elle maintenant? pouvez-vous me conduire près d'elle?

KENNEDI. Elle a passé le reste de la nuit en prières; elle a dit adieu par écrit à ses plus chers amis; elle a fait son testament de sa propre main. Maintenant elle prend un instant de repos, et le dernier sommeil la ranime.

MELVIL. Qui est auprès d'elle?

KENNEDI. Son médecin, Burgoyn et ses femmes.

SCÈNE II.

Les précédents, MARGUERITE KURL.

KENNEDI. Que venez-vous nous annoncer, madame? La reine est-elle éveillée?

MARGUERITE, *essuyant ses larmes.* Elle est déjà habillée... elle vous demande.

KENNEDI. J'y vais. (*A Melvil qui veut l'accompagner.*)

Ne me suivez pas, je veux préparer ma maîtresse à vous voir.

Elle sort.

MARGUERITE. Melvil! l'ancien gouverneur de la maison!

MELVIL. Oui, c'est moi.

MARGUERITE. Oh! cette maison n'a plus besoin de gouverneur... Melvil, vous arrivez de Londres; pouvez-vous me donner des nouvelles de mon mari?

MELVIL. Il sera mis en liberté, dit-on, aussitôt...

MARGUERITE. Aussitôt que la reine ne sera plus! Oh! l'indigne! l'infâme traître! c'est le meurtrier de notre chère maîtresse, c'est sur son témoignage, dit-on, qu'elle a été condamnée.

MELVIL. C'est vrai.

MARGUERITE. Oh! que son âme soit maudite jusque dans l'enfer! Il a rendu un faux témoignage.

MELVIL. Mylady Kurl, pensez à ce que vous dites.

MARGUERITE. Oui, je veux le jurer devant le tribunal, je veux le lui répéter en face, je veux le dire au monde entier : elle meurt innocente!

MELVIL. Oh! que Dieu le veuille!

SCÈNE III.

Les précédents, BURGOYN, *ensuite* ANNA KENNEDI.

BURGOYN, *apercevant Melvil.* Oh! Melvil!

MELVIL, *l'embrassant.* Burgoyn!

BURGOYN, *à Marguerite.* Préparez un verre de vin pour la reine. Hâtez-vous.

Marguerite sort.

MELVIL. Quoi! la reine n'est-elle pas bien?

BURGOYN. Elle se sent forte; son courage héroïque la trompe, elle ne croit pas avoir besoin de nourriture. Cependânt, un rude combat l'attend encore, et il ne faut pas que ses ennemis se glorifient en attribuant à la crainte de la mort la pâleur que la faiblesse de la nature répandrait sur son visage.

MELVIL, *à Kennedi qui rentre.* Veut-elle me voir?

KENNEDI. Elle sera bientôt elle-même ici. Vous semblez regarder autour de vous avec étonnement, et vos regards me demandent pourquoi cet appareil pompeux dans le séjour de la mort? Oh! sir Melvil, nous avons souffert le besoin pendant que nous vivions, et le superflu nous revient avec la mort.

SCÈNE IV.

Les précédents, deux autres femmes de Marie également en deuil, elles éclatent en sanglots, à la vue de Melvil.

MELVIL. Quel aspect! quelle réunion! Gertrude, Rosamonde!

LA SECONDE FEMME. Elle nous a quittées; elle veut pour la dernière fois s'entretenir seule avec Dieu. (*Deux autres femmes arrivent encore, en habit de deuil comme les précédentes, elles expriment leur douleur par des gestes muets.*)

SCÈNE V.

Les précédents, MARGUERITE KURL; *elle porte une coupe d'or pleine de vin, la pose sur une table, et pâle et tremblante s'appuie sur un fauteuil.*

MELVIL. Qu'avez-vous, madame? d'où vient cette terreur?

MARGUERITE. O Dieu!

BURGOYN. Qu'avez-vous?

MARGUERITE. Ah! que m'a-t-il fallu voir!

MELVIL. Revenez à vous; dites-nous ce que c'est.

MARGUERITE. Lorsque je montais avec cette coupe de vin le grand escalier qui conduit à la salle d'en-bas, la porte s'est ouverte, et j'ai vu... j'ai vu, ô Dieu!

MELVIL. Qu'avez-vous vu? Remettez-vous.

MARGUERITE. Toutes les murailles tendues de noir; un grand échafaud debout sur le parquet, et revêtu d'un drap noir; un bloc noir, un coussin, et près de là une hache récemment aiguisée. La salle est pleine de gens qui se pressent

autour de ces instruments de mort, et qui, les yeux avides de sang, attendent la victime.

LES FEMMES. Que Dieu ait pitié de notre chère maîtresse !

MELVIL. Remettez-vous; elle vient.

SCÈNE VI.

Les précédents, MARIE; *elle est vêtue de blanc et parée; elle porte au cou un* Agnus Dei; *un rosaire est suspendu à sa ceinture; elle a un crucifix à la main; un diadème orne sa chevelure, et son grand voile noir est rejeté derrière elle. Quand elle entre, les assistants se rangent des deux côtés et expriment la plus violente douleur. Melvil est tombé à genoux par un mouvement involontaire.*

MARIE *avec une dignité calme promène ses regards autour d'elle.* Pourquoi ces plaintes? pourquoi ces pleurs? Vous devriez vous réjouir avec moi de me voir arrivée au terme de mes souffrances, de voir mes chaînes tomber, ma prison s'ouvrir, et mon âme joyeuse s'élancer sur les ailes des anges vers l'éternelle liberté. Quand j'étais au pouvoir d'une orgueilleuse ennemie, quand j'endurais les outrages indignes d'une reine, alors c'était le temps de pleurer sur moi. La mort bienfaisante, salutaire, s'approche de moi comme un ami sérieux. Avec ses ailes noires elle couvre ma honte. Le dernier moment relève l'homme de sa chute et l'ennoblit. Je sens de nouveau la couronne sur ma tête et la noble fierté dans mon âme. (*Elle fait quelques pas.*) Comment! Melvil ici? Ne restez pas ainsi, noble chevalier, levez-vous; vous êtes venu pour assister au triomphe de votre reine et non pas à sa mort. C'est pour moi un bonheur encore inespéré que ma mémoire ne soit pas entièrement livrée aux mains de mes ennemis, que j'aie pour témoin, à l'heure de la mort, un ami qui professe ma croyance. Dites-moi, noble chevalier, que vous est-il arrivé sur cette terre ennemie et inhospitalière, depuis qu'on vous a arraché d'auprès de moi? L'inquiétude sur votre sort a souvent affligé mon cœur.

MELVIL. Je n'ai point éprouvé d'autre douleur que celle qui s'attachait à vous et mon impuissance à vous servir.

MARIE. Qu'est devenu Didier, mon vieux serviteur? Il dort sans doute depuis long-temps du dernier sommeil, car il était très-âgé.

MELVIL. Dieu ne lui a pas fait cette grâce; il vit pour ensevelir votre jeunesse.

MARIE. Ah! que ne puis-je avoir, avant de mourir, le bonheur de presser dans mes bras un des êtres chéris auquel je tiens par les liens du sang! Mais il faut que je meure parmi des étrangers et que je voie seulement couler vos larmes. Melvil, je dépose dans votre cœur fidèle mes derniers vœux pour les miens. Je bénis le roi très-chrétien, mon beau-frère, et toute la royale maison de France; je bénis mon oncle, le cardinal, et Henri de Guise, mon noble cousin; je bénis aussi le pape, le vicaire sacré de Jésus-Christ, qui me bénit à son tour, et le roi catholique, qui s'est généreusement offert à être mon libérateur et mon vengeur. Ils sont tous inscrits dans mon testament; ils recevront des présents de mon amour, et si modiques que soient ces présents, ils ne les mépriseront pas. (*Elle se tourne vers ses serviteurs.*) Je vous ai recommandés à mon royal frère de France; il aura soin de vous et vous donnera une nouvelle patrie. Si mon dernier vœu vous est cher, ne restez pas en Angleterre, afin que l'Anglais ne puisse repaître son cœur orgueilleux de votre infortune et qu'il ne voie pas tomber dans la poussière ceux qui m'ont servie. Par cette image de Jésus crucifié, promettez-moi de quitter cette malheureuse terre, dès que je ne serai plus.

MELVIL *touche le crucifix.* Je vous le jure, au nom de tous ceux qui sont ici.

MARIE. Tout ce que je possède encore, moi qui suis pauvre et dépouillée, tout ce dont je puis librement disposer, je l'ai partagé entre vous, et l'on respectera, je l'espère, ma dernière volonté. Ce que je porte en allant à la mort vous appartient aussi. Permettez-moi de porter encore une fois les parures de la terre, en prenant le chemin du ciel. (*A ses femmes.*) Alix, Gertrude, Rosamonde, je vous destine mes perles, car la parure plaît encore à votre jeunesse. Toi, Marguerite, tu as les plus grands droits à ma générosité, car c'est

toi que je laisse la plus malheureuse. Mon testament fera voir que je ne veux pas venger sur toi le crime de ton époux. Pour toi, ma fidèle Anna, ce n'est pas la valeur de l'or, ni l'éclat des pierreries qui peuvent te séduire, mon souvenir sera ton trésor le plus précieux; prends ce mouchoir, je l'ai moi-même brodé pour toi dans les heures de ma douleur, et il a été trempé de mes larmes brûlantes. Tu me banderas les yeux avec ce mouchoir quand le moment sera venu; je veux recevoir de mon Anna ce dernier service.

KENNEDI. Oh! Melvil, je ne puis supporter cela!

MARIE. Venez tous, venez et recevez mon dernier adieu. (*Elle leur tend la main; chacun tombe à ses pieds et lui baise la main en sanglotant.*) Adieu, Marguerite, adieu, Alix. Je vous remercie, Burgoyn, de vos fidèles services. Ta bouche est brûlante, Gertrude; j'ai été bien haïe, mais aussi bien aimée. Puisse un noble époux rendre heureuse ma Gertrude, car ce cœur ardent a besoin d'amour. Berthe, tu as choisi la meilleure part, tu seras la chaste épouse du ciel; hâte-toi d'accomplir ton vœu : les biens de ce monde sont trompeurs, vous le voyez par votre reine. C'est assez; adieu, adieu, un éternel adieu! (*Elle se détourne rapidement, tous se retirent, à l'exception de Melvil.*)

SCÈNE VII.

MARIE, MELVIL.

MARIE. Maintenant, j'ai réglé toutes les choses terrestres, et j'espère quitter ce monde, libre de toute dette envers les hommes. Il n'y a plus qu'une chose, Melvil, qui empêche mon âme oppressée de s'élever avec joie et liberté.

MELVIL. Dites-la-moi; soulagez votre cœur, confiez vos inquiétudes à votre ami fidèle.

MARIE. Me voilà au bord de l'éternité, bientôt je paraîtrai devant le juge suprême et je ne me suis pas encore réconciliée avec le saint des saints. On me refuse un prêtre de mon église; je ne veux pas recevoir des mains d'un faux prêtre la nourriture du saint sacrement. Je veux mourir dans la croyance de mon église, c'est la seule qui puisse me rendre éternellement heureuse.

MELVIL. Calmez votre cœur ; le ciel tient compte des désirs sincères et pieux, quoiqu'ils ne soient pas accomplis. La puissance des tyrans ne lie que les mains, mais la dévotion du cœur s'élance librement vers Dieu ; la lettre est morte et la foi vivifie.

MARIE. Hélas ! Melvil, le cœur ne se suffit pas à lui-même ; la foi a besoin d'un gage terrestre pour s'approprier les biens du ciel. Voilà pourquoi Dieu s'est fait homme et a mystérieusement renfermé les dons invisibles du ciel sous une forme visible. C'est l'église, la sainte et sublime église qui établit une échelle entre le ciel et nous : on la nomme universelle, catholique, parce que la croyance de tous fortifie la croyance de chacun. Lorsque des milliers de fidèles adorent et prient, la flamme s'élève du brasier, et l'âme déployant ses ailes s'élance vers le ciel. Oh ! heureux ceux qu'une prière commune rassemble dans la maison du Seigneur ! L'autel est paré, les cierges brillent, la cloche sonne, l'encens est répandu, le prélat, revêtu de sa robe sans tache, prend le calice, le bénit, proclame le miracle sublime du changement de substance, et le peuple, dans sa foi et sa persuasion, se prosterne devant un Dieu présent. Hélas ! je suis seule exclue de cette communauté, et la bénédiction du ciel ne pénètre pas dans ma prison.

MELVIL. Elle pénètre jusqu'à vous, elle s'approche de vous. Confiez-vous au Tout-Puissant. La verge desséchée peut pousser des rameaux entre les mains de celui qui a la foi, et le Dieu qui a fait jaillir la source du rocher peut préparer l'autel dans votre prison et changer le breuvage terrestre de cette coupe en une boisson céleste. (*Il prend la coupe qui est sur la table.*)

MARIE. Melvil, vous ai-je compris ? Oui, je vous entends. Il n'y a ici point de prêtre, point d'église, point de sainte table ; mais le Sauveur a dit : « Quand deux personnes se-
» ront assemblées en mon nom, je serai au milieu d'elles. » Qu'est-ce qui fait du prêtre l'organe du Seigneur ? c'est un cœur pur, une conduite sans tache. Ainsi, quoique vous n'ayez pas reçu la consécration, vous êtes pour moi un prêtre, un messager de Dieu qui m'apporte la paix. Je veux vous faire ma dernière confession et recevoir de vous l'assurance de mon salut.

MELVIL. Puisque votre cœur éprouve une telle ferveur, sachez, reine, que Dieu peut bien faire un miracle pour votre consolation. Il n'y a ici point de prêtre, dites-vous, point d'église, point d'hostie : vous vous trompez ; il y a ici un prêtre et le corps de Jésus-Christ. (*A ces mots, il se découvre la tête et montre une hostie dans un vase d'or.*) Je suis prêtre pour entendre votre dernière confession, pour vous annoncer la paix sur le chemin de la mort. J'ai reçu les saintes onctions, et je vous apporte cette hostie consacrée par notre Saint-Père lui-même.

MARIE. Ainsi, sur le seuil même de la mort, un bonheur céleste m'était réservé. Tandis que tous les libérateurs terrestres me trompent, le messager du ciel me surprend et m'apparaît avec éclat dans ma prison comme un immortel, descendu d'un nuage d'or, comme l'ange qui, pénétrant à travers les portes fermées, délivra jadis l'apôtre de ses chaînes et de sa prison, sans qu'aucun verrou, aucune épée pût l'arrêter. Vous qui étiez mon serviteur, vous êtes à présent le serviteur du Très-Haut et son saint organe. Vous courbiez autrefois le genou devant moi, aujourd'hui c'est moi qui m'incline dans la poussière devant vous. (*Elle tombe à genoux devant lui.*)

MELVIL, *après avoir fait sur elle le signe de la croix. Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.* Reine Marie, avez-vous interrogé votre cœur, jurez-vous et promettez-vous de confesser la vérité devant le Dieu de vérité.

MARIE. Mon cœur est ouvert devant vous et devant lui.

MELVIL. Parlez, quels péchés vous reproche votre conscience depuis la dernière fois que vous vous êtes réconciliée avec Dieu?

MARIE. Mon cœur a été plein de haine et d'envie, et des pensées de vengeance se sont agitées dans mon sein. Moi, pauvre pécheresse, j'espérais le pardon de Dieu, et je ne pouvais pardonner à ma rivale.

MELVIL. Vous repentez-vous de votre faute, et êtes-vous sérieusement résolue à quitter ce monde sans ressentiment?

MARIE. Oui, aussi vrai que j'espère le pardon de Dieu.

MELVIL. Quel autre péché vous reproche votre cœur?

MARIE. Hélas! ce n'est pas par la haine seulement, c'est

par un amour coupable que j'ai offensé la divine bonté. Mon cœur vaniteux a été entraîné vers un homme qui m'a trahie et abandonnée.

MELVIL. Vous repentez-vous de cette faute, et votre cœur a-t-il quitté cette vaine idole pour retourner à Dieu ?

MARIE. Il me fallut soutenir un rude combat, mais le dernier lien terrestre est rompu.

MELVIL. Quelle autre faute vous reproche encore votre conscience ?

MARIE. Hélas ! un crime sanglant, confessé depuis longtemps, revient me frapper avec une nouvelle force et une nouvelle terreur au moment de ces derniers aveux, et se place comme une ombre sinistre entre le ciel et moi. J'ai laissé égorger le roi mon époux, j'ai accordé ma main et mon cœur à son meurtrier. J'ai expié ce crime par les plus rigoureuses punitions de l'église, mais le serpent qui est dans mon âme ne veut pas s'assoupir.

MELVIL. Votre cœur ne vous accuse-t-il d'aucune autre faute que vous n'ayez encore ni confessée, ni expiée ?

MARIE. Vous savez maintenant tout ce qui pèse sur mon cœur.

MELVIL. Pensez au Dieu tout-puissant qui est près de vous, pensez à la punition dont la sainte église menace une confession incomplète. C'est une faute qui mérite la mort éternelle, car c'est pécher contre le Saint-Esprit.

MARIE. Que Dieu me refuse la victoire dans ce dernier combat, si je vous ai sciemment caché quelque chose !

MELVIL. Comment ! voulez-vous dérober à votre Dieu le crime pour lequel les hommes vous punissent? Vous ne me dites rien de votre participation sanglante à la haute trahison de Babington et de Parry ? Vous subissez pour cette action la mort terrestre, voulez-vous aussi être condamnée à la mort éternelle ?

MARIE. Je suis prête à entrer dans l'éternité ; encore un instant, et je paraîtrai devant le trône de mon juge ; pourtant, je vous le répète, ma confession est complète.

MELVIL. Pensez-y bien ! le cœur est un trompeur ; peut-être, tout en voulant le crime, avez-vous évité, par un artificieux double sens, de prononcer le mot qui, à vos yeux,

vous rendrait coupable? Mais sachez qu'aucun artifice ne peut échapper au regard de feu qui lit dans votre âme.

MARIE. J'ai prié tous les princes de m'affranchir de mes liens indignes; mais jamais ni de fait, ni par la pensée, je n'ai attenté à la vie de mon ennemie.

MELVIL. Ainsi le témoignage de vos secrétaires est faux?

MARIE. Je vous ai dit la vérité... Que Dieu juge leur témoignage.

MELVIL. Ainsi vous montez sur l'échafaud, persuadée de votre innocence?

MARIE. Dieu me fait la grâce d'expier par cette mort imméritée les sanglantes fautes que j'ai commises.

MELVIL *la bénit.* Allez, expiez-les en mourant. Victime résignée, tombez sur l'autel. La punition du sang peut racheter le crime du sang. Vous n'avez été coupable que par une fragilité de femme, et les esprits bienheureux se dépouillent dans leur splendeur des faiblesses de l'humanité. Je vous annonce donc, en vertu du pouvoir qui m'a été accordé de lier et de délier, la rémission de tous vos péchés. Qu'il vous soit fait ainsi que vous avez cru! (*Il prend le calice qui est sur la table, le consacre en silence, puis le lui présente. Elle hésite à le prendre et le repousse.*) Prenez ce sang qui a été répandu pour vous, prenez-le, le pape vous accorde cette faveur. Vous pouvez encore, au moment de mourir, jouir de ce sublime privilége des rois. (*Elle prend le calice.*) Et de même que dans vos souffrances terrestres vous avez été mystérieusement unie à votre Dieu, de même dans son royaume de joie, où il ne peut plus y avoir ni larmes, ni péchés, vous serez un ange de lumière réuni pour toujours à la Divinité. (*Il pose le calice. On entend du bruit; il se couvre la tête et va près de la porte. Marie reste à genoux dans un profond recueillement.*)

MELVIL, *revenant.* Il vous reste encore un rude combat à soutenir. Vous sentez-vous assez forte pour vaincre toute émotion de haine et de colère.

MARIE. Je ne crains aucune rechute. J'ai sacrifié à Dieu mon amour et ma haine.

MELVIL. Préparez-vous donc à recevoir les lords Burleigh et Leicester. Ils sont là.

SCÈNE VIII.

Les précédents, BURLEIGH, LEICESTER, PAULET. *Leicester reste dans l'éloignement sans lever les yeux. Burleigh, qui observe sa contenance, s'avance entre la reine et lui.*

BURLEIGH. Lady Stuart, je viens pour recevoir vos derniers ordres.

MARIE. Je vous remercie, mylord.

BURLEIGH. La volonté de ma reine est qu'on ne vous refuse rien de ce qui est juste.

MARIE. Mon testament renferme mes derniers vœux. Je l'ai déposé entre les mains de sir Paulet, et je demande qu'il soit fidèlement exécuté.

PAULET. Soyez tranquille à cet égard.

MARIE. Je demande qu'on laisse mes serviteurs, sans les inquiéter, se retirer en Écosse ou en France, là où ils désireront eux-mêmes d'aller.

BURLEIGH. Cela sera fait ainsi que vous le souhaitez.

MARIE. Et puisque mon corps ne doit pas reposer en terre sainte, permettez que ce fidèle serviteur porte mon cœur à mes parents en France. Hélas! il fut toujours là.

BURLEIGH. Cela sera fait. Avez-vous encore quelque chose?

MARIE. Portez à la reine d'Angleterre mon salut fraternel; dites-lui que je lui pardonne ma mort de tout mon cœur, que je déplore mon emportement d'hier. Que Dieu la garde et lui accorde un règne heureux!

BURLEIGH. Dites, êtes-vous revenue à de meilleures pensées? Dédaignez-vous encore l'assistance du doyen?

MARIE. Je suis réconciliée avec mon Dieu. Sir Paulet, je vous ai fait, sans le vouloir, beaucoup de mal, je vous ai enlevé l'appui de votre vieillesse. Ah! laissez-moi espérer que vous n'aurez pas pour moi une pensée de haine?

PAULET *lui donne la main.* Que Dieu soit avec vous! Allez en paix.

SCÈNE IX.

Les précédents; ANNA KENNEDI *et les autres femmes de la reine entrent avec les signes de la terreur; le shériff les suit une baguette blanche à la main; derrière lui on voit, par la porte qui reste ouverte, des hommes armés.*

MARIE. Qu'as-tu, Anna?... Oui, voici le moment, le shériff vient pour nous mener à la mort, il faut nous séparer; adieu, adieu. (*Ses femmes s'attachent à elle avec une violente douleur. A Melvil.*) Vous, mon digne ami, et ma fidèle Anna, vous m'accompagnerez dans ce dernier moment. Mylord, ne me refusez pas cette satisfaction.

BURLEIGH. Cela n'est pas en mon pouvoir.

MARIE. Comment? Pourriez-vous me refuser une si petite grâce? Ayez égard à mon sexe. Qui pourrait me rendre ce dernier service? Jamais la volonté de ma sœur n'a pu être que mon sexe fût offensé en moi, et que la main grossière des hommes me touchât.

BURLEIGH. Nulle femme ne doit monter avec vous les degrés de l'échafaud... Ses cris, ses gémissements...

MARIE. Elle ne fera point entendre de gémissements; je réponds de la fermeté d'âme de mon Anna. Soyez bon, mylord; ne me séparez pas, quand je vais mourir, de ma fidèle nourrice, de celle qui a pris soin de moi; elle m'a porté dans ses bras lorsque je vins à la vie, et sa douce main me conduira à la mort.

PAULET, *à Burleigh*. Permettez-le-lui.

BURLEIGH. Soit.

MARIE. Maintenant, je n'ai plus rien à demander au monde. (*Elle prend son crucifix et le baise.*) Mon sauveur, mon libérateur, comme vous avez étendu les bras sur la croix, étendez-les pour me recevoir. (*Elle se détourne pour sortir; dans ce moment, elle rencontre les regards de Leicester, qui, troublé par ses paroles, a jeté les yeux sur elle. A cet aspect, Marie tremble, ses genoux fléchissent, elle est sur le point de tomber; le comte Leicester la soutient et la*

reçoit dans ses bras; elle le regarde un instant gravement, en silence; il ne peut soutenir ce regard; enfin, elle lui dit.) Vous me tenez parole, comte de Leicester; vous m'aviez promis l'appui de votre bras pour me conduire hors de ce cachot, et maintenant vous me le prêtez. (*Il est comme anéanti. Elle, d'une voix plus douce.*) Oui, Leicester; et ce n'était pas seulement la liberté que votre main devait me donner, vous deviez me rendre cette liberté plus douce. Soutenue par votre main, heureuse de votre amour, j'aurais recommencé avec joie une autre vie. Maintenant que je vais bientôt quitter ce monde et devenir un esprit céleste que nul terrestre désir ne séduira plus, maintenant, Leicester, je puis vous avouer sans honte et sans rougir ma faiblesse que j'ai surmontée. Adieu, et si vous le pouvez, vivez heureux. Vous avez osé prétendre à la main de deux reines, vous avez dédaigné un cœur tendre et aimant, vous l'avez trahi pour gagner un cœur orgueilleux; tombez aux genoux d'Élisabeth, et puisse votre récompense ne pas être pour vous une punition! Adieu, je n'ai plus aucun intérêt sur cette terre. (*Elle marche précédée du shériff, accompagnée de Melvil et de sa nourrice. Burleigh et Paulet marchent après elle. Les autres personnages la suivent des yeux jusqu'à ce qu'elle ait disparu, puis ils s'éloignent par les autres portes.*)

SCÈNE X.

LEICESTER, *seul.* Je vis encore, je supporte encore la vie! Ces voûtes pesantes ne se sont pas encore écroulées sur moi! Un abîme ne s'ouvre pas pour engloutir le plus misérable des hommes! Quelle perte j'ai faite! Quelle perle j'ai rejetée! De quel bonheur céleste je me suis privé! Elle s'éloigne, pareille déjà à un esprit de lumière, et me laisse en proie au désespoir des damnés. Où est la fermeté que j'apportais ici, la fermeté avec laquelle je voulais étouffer la voix de mon cœur et voir tomber sa tête sans sourciller? Son aspect réveille-t-il en moi la honte que je croyais éteinte? Doit-elle en mourant m'enlacer dans les liens de l'amour? Ah! réprouvé! il ne te convient plus de t'abandonner à une pitié de femme, le bonheur de l'amour n'est plus sur ton chemin; que ta poitrine soit revêtue d'une armure de fer, et que ton

front soit comme le rocher. Si tu veux ne pas perdre le prix de la honte, persiste hardiment, va jusqu'au bout; que la pitié soit muette, que tes yeux soient de pierre; je veux la voir tomber, je veux être témoin...... (*Il marche d'un pas ferme vers la porte par laquelle Marie est sortie, puis s'arrête au milieu du chemin.*) C'est en vain, c'est en vain... Une horreur infernale me saisit... Je ne puis, je ne puis contempler cet affreux spectacle, je ne puis la voir mourir. Écoutons... Qu'est-ce?... Ils sont déjà en bas!... Sous mes pieds l'horrible exécution se prépare! J'entends des voix..... Éloignons-nous, éloignons-nous de ce séjour de la terreur et de la mort. (*Il veut fuir par une autre porte, mais il la trouve fermée et revient.*) Quoi! un Dieu m'enchaîne-t-il sur ce sol? Faut-il que j'entende ce que j'ai horreur de voir?... C'est la voix du doyen... Il l'exhorte... Elle l'interrompt... Écoutons... Elle prie à haute voix et d'un ton assuré..... Tout se tait, tout; je n'entends que des sanglots et des femmes qui pleurent..... On écarte son vêtement..... On retire son siége..... Elle s'agenouille sur le coussin..... Elle pose sa tête.... (*Il prononce ces derniers mots avec une angoisse toujours croissante, puis il s'arrête, et on le voit tout-à-coup, en proie à une violente émotion, tomber sans mouvement. Au même instant, on entend de l'étage inférieur un bruit confus de voix qui dure long-temps.*)

SCÈNE XI.

Le théâtre représente le second appartement du quatrième acte.

ÉLISABETH *s'avance par une porte de côté; sa démarche et ses gestes indiquent un trouble violent.* Encore personne ici. Nulle nouvelle encore. Le soir ne viendra-t-il pas? Le soleil est-il arrêté dans son cours? Je ne puis supporter plus long-temps la torture de l'attente; l'œuvre est-elle consommée ou ne l'est-elle pas? Ces deux idées me font peur et je n'ose interroger personne. Le comte Leicester et Burleigh, que j'ai désignés pour exécuter la sentence, ne se montrent ni l'un ni l'autre. Sont-ils partis de Londres? S'il en est ainsi, la flèche est lancée, elle vole, elle touche au but, elle

frappe, et, quand il s'agirait de tout mon royaume, je ne pourrais la retenir. Qui est là?

SCÈNE XII.

ÉLISABETH, UN PAGE.

ÉLISABETH. Tu reviens seul? Où sont les lords?

LE PAGE. Mylord Leicester et le grand trésorier....

ÉLISABETH, *avec la plus vive impatience.* Où sont-ils?

LE PAGE. Ils ne sont pas à Londres.

ÉLISABETH. Ils n'y sont pas.... Où sont-ils donc?

LE PAGE. Personne n'a pu me le dire. Vers la pointe du jour, les deux lords ont quitté secrètement, et en toute hâte, la ville.

ÉLISABETH, *avec un vif mouvement.* Je suis reine d'Angleterre!.... (*Elle se promène çà et là très-agitée.*) Va!... appelle!... Non... reste... Elle est morte... Maintenant enfin je suis à l'aise sur la terre.... Pourquoi trembler? D'où me vient cette angoisse : le tombeau renferme mes craintes. Qui oserait dire que c'est moi qui ai ordonné cette exécution? Les larmes ne me manqueront pas pour pleurer celle qui a succombé. (*Au page.*) Tu es encore ici? Que mon secrétaire, Davison, vienne me trouver à l'instant... Qu'on envoie chercher le comte Talbot... Le voici lui-même.

Le page sort.

SCÈNE XIII.

ÉLISABETH, TALBOT.

ÉLISABETH. Soyez le bienvenu, noble lord. Quelle nouvelle nous apportez-vous? C'est sans doute une chose grave qui vous amène ici, à une heure si tardive.

TALBOT. Grande reine, mon cœur soucieux et inquiet pour votre gloire m'a entraîné aujourd'hui à la Tour, où Kurl et Nau, les secrétaires de Marie, sont enfermés : je voulais sonder encore une fois la vérité de leur témoignage. Embarrassé, interdit, le lieutenant de la Tour refuse de me montrer les prisonniers; je n'ai obtenu l'entrée qu'à l'aide de mes menaces... Dieu! quel tableau s'est offert à mes yeux! Les che-

veux en désordre, l'œil égaré, l'Écossais Kurl était sur son lit comme un homme tourmenté par les furies... A peine le malheureux m'a-t-il reconnu, qu'il se précipite à mes pieds, il embrasse mes genoux en poussant des cris de douleur, il se roule avec désespoir devant moi, il me prie et me conjure de lui apprendre le sort de la reine, car le bruit qu'elle a été condamnée à mort est parvenu jusque dans les cachots de la Tour. Quand je lui ai dit la vérité, ajoutant que c'était son témoignage qui la faisait mourir, il s'est élancé avec fureur sur son compagnon, l'a terrassé avec la force d'un frénétique, s'efforçant de l'étrangler. A peine avons-nous pu arracher ce malheureux à ses mains furieuses. Puis il a tourné sa rage contre lui : il se frappait la poitrine à grands coups, se maudissait, lui et son compagnon, et invoquait les esprits de l'enfer. Il a porté un faux témoignage ; les malheureuses lettres écrites à Babington, dont il avait attesté par serment l'authenticité, sont fausses. Il a écrit d'autres paroles que celles qui lui étaient dictées par la reine. C'est le misérable Nau qui l'a poussé à cette action. Là-dessus il a couru à la fenêtre, il l'a arrachée avec une violence furieuse, et poussant des clameurs qui ont assemblé le peuple dans la rue, il s'est écrié qu'il était le secrétaire de Marie, le scélérat qui l'avait faussement accusée, qu'il était un imposteur et un réprouvé.

ÉLISABETH. Vous dites vous-même qu'il était hors de lui : les paroles d'un insensé, d'un furieux ne prouvent rien.

TALBOT. Mais son égarement même est une preuve. O reine, je vous en conjure, ne précipitez rien. Ordonnez qu'on fasse une nouvelle enquête.

ÉLISABETH. Oui, je le veux bien, comte, parce que vous le désirez, et non parce que je puis croire que mes pairs aient jugé légèrement dans cette affaire. Pour votre tranquillité, qu'on recommence donc l'instruction. Par bonheur, il en est temps encore. Il ne doit pas y avoir sur notre honneur royal l'ombre d'un doute.

SCÈNE XIV.

Les précédents, DAVISON.

ÉLISABETH. Le jugement, Davison, que j'ai remis hier entre vos mains, où est-il ?

DAVISON, *dans la plus grande surprise.* Le jugement...

ÉLISABETH. Que je vous ai donné hier à garder !...

DAVISON. A garder !..

ÉLISABETH. Le peuple en tumulte me pressait de signer. Il me fallait obéir à sa volonté : j'ai signé, mais par contrainte. J'ai remis cet arrêt entre vos mains pour gagner du temps. Vous savez ce que je vous ai dit... Maintenant donnez-le moi.

TALBOT. Donnez-le, sir Davison ; les choses ont changé de face : on va faire une nouvelle instruction.

ÉLISABETH. Ne réfléchissez pas si long-temps. Où est la sentence ?

DAVISON, *avec désespoir.* Je suis perdu... je suis mort...

ÉLISABETH, *vivement.* J'espère que vous n'aurez pas...

DAVISON. Je suis perdu : je n'ai plus cet arrêt.

ÉLISABETH. Comment ? Quoi ?

TALBOT. Dieu du ciel !

DAVISON. Il est dans les mains de Burleigh... depuis hier.

ÉLISABETH. Malheureux ! Est-ce ainsi que vous m'avez obéi ? Ne vous avais-je pas sévèrement commandé de le garder ?

DAVISON. Vous ne m'avez pas donné cet ordre, reine....

ÉLISABETH. Oses-tu bien me démentir, misérable ? Quand t'ai-je dit de donner la sentence à Burleigh ?

DAVISON. Non pas en termes clairs, déterminés, reine... mais....

ÉLISABETH. Scélérat ! tu as osé interpréter mes paroles, y mêler ta pensée sanglante ? Malheur à toi, s'il résulte quelque catastrophe de l'action que tu as faite toi-même ! tu me le paieras de ta vie. Comte Talbot, vous voyez comme on abuse de mon nom !...

TALBOT. Je vois... Oh ! mon Dieu !...

ÉLISABETH. Que dites-vous ?

TALBOT. Si Davison a lui-même osé prendre ce parti, s'il a agi à votre insu, il doit être traduit devant le tribunal des pairs pour avoir livré votre nom à l'horreur des siècles.

SCÈNE XV.

Les précédents, BURLEIGH, *puis* KENT.

BURLEIGH, *fléchissant le genou devant la reine.* Vive longtemps ma souveraine, et puissent tous les ennemis de cette île finir comme Marie ! (*Talbot se voile le visage; Davison se tord les mains avec désespoir.*)

ÉLISABETH. Parlez, mylord, est-ce de moi que vous avez reçu l'ordre d'exécution ?

BURLEIGH. Non, reine; je l'ai reçu de Davison.

ÉLISABETH. Davison vous l'a-t-il remis en mon nom ?

BURLEIGH. Non, pas en votre nom.

ÉLISABETH. Et vous l'avez accompli sans connaître ma volonté ? La sentence était juste : le monde ne peut vous blâmer ; mais il ne vous convenait pas de prévenir la clémence de notre cœur. Vous êtes, pour ce fait, banni de ma présence. (*A Davison.*) Une justice sévère vous attend; vous qui avez si criminellement outrepassé votre pouvoir, qui avez abusé du dépôt sacré qui vous était confié. Qu'on le mène à la Tour; ma volonté est qu'il soit poursuivi pour crime capital. Mon noble Talbot, vous êtes, parmi mes conseillers, le seul que j'aie trouvé juste ; soyez désormais mon guide, mon ami.

TALBOT. Ne bannissez point vos plus fidèles amis ; ne jetez point en prison ceux qui ont agi pour vous, et qui maintenant se taisent pour vous. Quant à moi, grande reine, permettez que je dépose entre vos mains le sceau qui m'a été confié pendant douze ans.

ÉLISABETH, *surprise.* Non, Talbot, vous ne m'abandonnerez pas maintenant, maintenant...

TALBOT. Pardonnez. Je suis trop vieux, et cette main est trop raide pour sceller vos nouveaux actes.

ÉLISABETH. Quoi ! l'homme qui m'a sauvé la vie voudrait m'abandonner ?...

TALBOT. J'ai fait peu de chose. Je n'ai pu sauver la plus noble partie de vous-même... Vivez, régnez heureuse. Votre

rivale est morte. Vous n'avez désormais plus rien à craindre : vous n'avez plus besoin de rien respecter.

Il sort.

ÉLISABETH, *au comte de Kent, qui entre.* Que le comte de Leicester vienne ici.

KENT. Le lord prie la reine de l'excuser. Il vient de s'embarquer pour la France. (*Elle se contient et montre une contenance ferme. La toile tombe.*)

FIN DE MARIE STUART.

TABLE.

Notice sur Schiller. 1
Les Brigands. 39
La Conjuration de Fiesque. 165
L'intrigue et l'Amour. 281
Don Carlos. 385
Marie Stuart. 537





